This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A

[redacted]

a39015 01802886 3b

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

VUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE

l'État-Major de l'Armée

(SECTION HISTORIQUE)

IIIe ANNÉE

TROISIÈME VOLUME

Janvier-Juin 1901

PARIS

CHAPELOT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

SUCCESSEURS DE L. BAUDOIN

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1901

1035
35

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 10 Octobre 1901

SOMMAIRE

Campagne de 1793 *en Alsace* (à suivre).
La guerre de 1870-1871. — *Journée du* 5 *août* 1870 *en Lorraine* (à suivre).
Bulletin bibliographique.

CAMPAGNE DE 1793

EN ALSACE

ET DANS LE PALATINAT

XXXI. — Offensive des Prussiens. — Désorganisation de l'armée de la Moselle.

L'instant était enfin arrivé où la cour de Vienne allait présenter au roi de Prusse un plan d'opérations complet, auquel ce souverain donnerait son assentiment. Le 14 septembre, le comte Ferraris arrivait au quartier

général prussien : vice-président du Conseil aulique, il avait qualité plus que personne pour exposer à Frédéric-Guillaume les conceptions formées à Vienne, et pour imposer à Wurmser une ligne de conduite. Il s'en acquitta, semble-t-il, de manière à concilier le mieux possible les vues des uns et des autres, accordant à Wurmser de poursuivre comme but principal la conquête de l'Alsace, et n'assignant aux Prussiens comme premier objectif que les positions françaises de la Blies et de la Sarre.

Une lettre écrite le 15 septembre à Brunswick par le roi de Prusse donne une idée générale du plan adopté :

J'ai eu aujourd'hui une conférence avec le feldzeugmeister comte Ferraris, et j'ai été avisé que les opérations à venir seraient limitées, selon le vœu de la cour de Vienne, à la région où nous sommes, et se borneraient à une entreprise contre l'Alsace. Le comte Wurmser doit forcer les lignes de Wissembourg avec toutes ses troupes ; les 15,000 à 18,000 hommes de troupes autrichiennes laissées sur l'autre rive du Rhin doivent passer le fleuve vers Gambsheim, et j'ai à entreprendre d'enlever le camp d'Hornbach pour gagner ensuite le flanc gauche de l'ennemi ; tout doit avoir lieu ensemble et à un jour fixé.

Le surlendemain, quelques modifications de détail sont apportées à ce plan : Wurmser est autorisé à rappeler sur la Lauter les troupes autrichiennes qui coopéraient au blocus de Landau avec les Prussiens ; ceux-ci assureront seuls l'investissement de la place. D'autre part, Frédéric-Guillaume a appris que Knobelsdorff, détaché jusqu'alors en Belgique, arrivait près de Trèves, et il veut l'utiliser. Il écrit à Brunswick le 17 septembre :

L'ennemi est redevenu maître des montagnes par la retraite des Autrichiens, et pourrait facilement trouver l'occasion d'en déboucher sur nos communications pendant l'attaque de ses camps, si l'on commençait par celui d'Hornbach ; il me semble donc raisonnable et d'un succès plus sûr de commencer l'attaque des camps ennemis de l'autre côté, dans l'ordre suivant : Le général von Knobelsdorff laisserait un

détachement près de Saint-Wendel, et avec la plus grande partie de son corps d'armée, il attaquerait et battrait le camp ennemi de Saint-Imbert, de concert avec le lieutenant-général von Kalckreuth. En cas de succès, le lieutenant-général von Knobelsdorff demeurerait en face de Sarrebrück, pendant que le lieutenant-général von Kalckreuth prendrait à revers le camp de Bliescastel.

Aussitôt ce camp évacué, le corps du prince de Hohenlohe, laissant en arrière une brigade d'infanterie et quelque cavalerie aux environs d'Auerbach, se porterait sur Medelsheim et chercherait à prendre à revers le camp d'Hornbach. Ce que le camp d'Hornbach aura fait déterminera alors facilement la suite de nos opérations, et d'ici là j'espère avoir le plaisir de m'en entretenir verbalement avec Votre Altesse. J'ai instruit les lieutenants-généraux von Knobelsdorff et von Kalckreuth, ainsi que le prince de Hohenlohe, de cette disposition, et leur ai donné avis de garder à ce sujet le secret le plus absolu. Dès que le lieutenant-général von Knobelsdorff sera arrivé près de Saint-Wendel, ils passeront à l'exécution des mouvements que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer.

Pendant que les Prussiens se préparaient à prendre l'offensive, quelques renseignements leur firent supposer que l'armée de la Moselle prononcerait une nouvelle attaque vers le 22 septembre (1). En vue d'y parer,

---

(1) Il en fut question en effet, ainsi que le prouve la lettre suivante adressée à Bouchotte par le commissaire du Pouvoir exécutif :

Sarrebrück, samedi 21 septembre 1793.

Je m'empresse de vous envoyer, Citoyen Ministre, l'état des officiers qui manquent dans l'armée de la Moselle. Le général Schauenbourg se propose d'avoir sous peu une entrevue avec son collègue Landremont, à Bitche, afin de se concerter pour une nouvelle attaque de Pirmasens. On fait espérer que sous peu l'armée de la Moselle sera campée dans des baraques couvertes en paille, et qu'il y en aura douze grandes avec des fourneaux. D'après la pénurie des fourrages que l'on éprouve déjà dans cette armée, les représentants du peuple, de concert avec les généraux, viennent d'arrêter provisoirement que l'on réduirait la ration de chaque cheval par jour à 15 livres de foin et 2/3 de boisseau d'avoine.

Je vous salue très fraternellement,

MOURGOIN.

Brunswick ordonna de concentrer les différents corps d'armée ; celui qu'il commandait directement fut rassemblé près d'Höheisweiler, au nord-ouest de Pirmasens ; celui d'Hohenlohe à Ober-Auerbach ; celui de Kalckreuth à Altstadt et Hombourg. Knobelsdorff arrivait alors à Wibelskirchen.

Ces mouvements furent signalés aux généraux français, et pris à leur tour pour des préparatifs d'offensive. Schauenbourg écrit le 19 septembre au district de Metz :

Les mouvements des ennemis faisant craindre une invasion dans les gorges des Vosges, il est urgent d'y porter des forces considérables ; je vous invite en conséquence, citoyens administrateurs, à faire le rassemblement de votre district dans le plus court délai, étant persuadé que nos braves frères d'armes s'empresseront à voler au secours de leur frontière en danger.

D'après la réquisition que vous adressent les représentants du peuple, j'attends les forces réunies de votre district pour les placer au camp d'Hornbach en remplacement de la levée du district de Sarreguemines, que je porterai dans les Vosges au secours de celle de Bitche aussitôt que je serai instruit de votre marche, que vous dirigerez sur Sarreguemines, et où j'aurai soin d'avoir un officier de l'état-major qui les conduira au poste qui leur est assigné.

Les districts de Thionville, Briey et Longwy occuperont tous les points qui bordent la frontière dans cette partie, avec l'observation de se prolonger sur Fontoy et autres points de votre district, qui pourraient se trouver découverts.

Le général Krieg recevra de nouveaux ordres à cet effet (1).

---

(1) De leur côté, les représentants écrivent le 21 à l'adjudant-général Beker :

« L'adjudant-général Beker se rendra sur-le-champ à Saint-Avold, où il trouvera la levée en masse des districts de Metz. Il se concertera à son arrivée avec les commissaires du département chargés de la conduite de cette masse. Il reconnaîtra s'il y a un bataillon formé et organisé d'après les dispositions de la loi du 23 août 1793. Si cette organisation a eu lieu, il requerra les citoyens de tout le district qui seront tenus, aux termes de cette loi, de s'y joindre, en constatera la force, dirigera le bataillon sur-le-champ sur Hornbach, et renverra les

Moreaux rend compte le 23 à Schauenbourg des mouvements de l'ennemi :

J'apprends, Citoyen Général, que le camp de Hombourg s'est levé ce matin et que les ennemis se portent par les hauteurs sur Pirmasens ; ils ont levé également le camp de la Briqueterie, près de Deux-Ponts, et en ont porté un autre, plus rapproché de Pirmasens, en face de Monbijou. Je viens de faire part de ce mouvement au général Ferey, commandant les flanqueurs de gauche de l'armée du Rhin ; comme j'ignore quel est le but de ce mouvement, je me tiens sur mes gardes.

Dans la nuit du 23 au 24, il renvoie les bagages et le trésor de sa division à Bitche (1).

---

citoyens qui, aux termes de la même loi, ne devront pas être organisés, à leurs travaux. Dans le cas où la masse n'aurait aucune organisation, il s'arrêtera à Saint-Avold, en rendra compte demain aux représentants du peuple à leur passage en cette ville, où ils lui donneront à cet effet les ordres nécessaires pour des dispositions ultérieures. Il fera compléter l'armement de ce bataillon par les meilleurs armes des citoyens qui s'en retourneront, prenant à cet effet avec les commissaires du département toutes les mesures nécessaires pour faire donner des reçus à ceux qui en sont les propriétaires.

« Vu et autorisé par les représentants du peuple près l'armée de la Moselle.

« RICHAUD, SOUBRANY, EHRMANN. »

(1) *Lettre du citoyen Lacroix au représentant Blaux.*

Bitche, le 25 septembre 1793, l'an 2e de la République française une et indivisible.

« Citoyen Représentant,

« Depuis ma dernière, il n'y a rien eu de nouveau, excepté que dans la nuit du 23 au 24, le trésor et les équipages du corps des Vosges se replièrent sur Bitche ; l'armée s'attendait à une attaque, mais l'ennemi ne parut pas. Il nous arrive journellement des déserteurs prussiens, même des gardes, qui s'accordent tous à dire que la disette de vivres et fourrages est extrême chez eux ; il y en a même qui m'ont assuré que depuis deux mois ils n'avaient reçu un quart de viande, que le pain n'était pas mangeable, et que si les officiers ne leur disaient

Schauenbourg lui répond le lendemain :

24 septembre 1793.

Le général Schauenbourg au général Moreaux.

Bien certainement, mon cher Général, vous devez vous tenir sur vos gardes, mais encore faire les dispositions les plus actives pour faire tout le mal qui dépendra de vous aux ennemis, tant par la défensive que par des moyens offensifs si l'occasion s'en présente. Vous trouverez ci-joint un rapport venant de Longwy, qui pourrait faire présumer que le mouvement duquel vous me parlez sera remplacé par les troupes marchant que ce rapport indique. Six déserteurs autrichiens arrivés hier ici et que nous avons questionnés disent qu'il doit arriver incessamment 18,000 Prussiens dans les environs de Trèves et qu'ils ont vu deux ingénieurs de cette armée lever le terrain dans les environs de Sarrebourg; ces déserteurs ajoutent que l'ennemi a des desseins sur Sarrelibre et Thionville, mais ce n'est pas probable; en attendant, je fais tout mon possible pour éclairer leurs marches et contre-marches, et tâcher de découvrir leurs projets; n'épargnez de votre côté ni argent ni peines pour connaître les mouvements de l'ennemi, et si vous apprenez qu'ils dégarnissent votre gauche, je tâcherai de faire une bonne diversion; correspondez très exactement avec les généraux Ferey et Landremont; j'ai demandé un rendez-vous à ce dernier à Bitche, et quand j'en saurai l'époque, je vous y inviterai avec le général Freytag.

Vous devez avoir reçu aujourd'hui la 4e demi-brigade bien complète, venant de Thionville; il ne reste donc plus qu'un mouvement de deux bataillons à faire pour que les six annoncés soient renouvelés; il me semble, mon cher Général, que les circonstances nous prescrivent de renoncer au mouvement des deux derniers, attendu que leur perte est bien inférieure à celle des quatre premiers que vous avez fait partir; que ce mouvement ne pourrait se faire que bien lentement puisque ces

---

continuellement que, s'ils s'avisaient d'aller en France, ils étaient guillotinés, la majeure partie serait déjà désertée; que mieux informés actuellement, l'on pouvait compter qu'une bonne partie viendrait dans peu de jours.

« Dans le moment arrive un déserteur prussien, qui annonce que presque tout le camp de Ketterich et Pirmasens s'était porté sur Landau. J'en donne sur-le-champ avis au général Moreaux.

« Salut et fraternité,

« LACROIX. »

bataillons vous viendraient de Longwy et qu'ils vous laisseraient toujours un vide d'un bataillon, et pour plus appuyer ce que je vous mande, je vous laisse encore les trois bataillons de supplément que je vous ai envoyés dans la nuit du 13 au 14. Vous voilà pour le présent *avec quinze bataillons sans compter vos troupes légères et moi avec trois*, et incertain de mon flanc gauche; j'ai donc plus sur mon rideau, mon avant-garde, que sur mes forces, mais comme nous devons tous concourir au bien, je vous laisserai ces trois bataillons jusqu'à nouvel ordre et décidément les deux bataillons qui restaient à relever ne le seront pas.

Vous ne m'avez pas répondu si vous aviez envoyé chaque officier à son poste et si vous aviez adressé l'état de vos postes au général Landremont.

Envoyez-moi la répartition des généraux.

SCHAUENBOURG.

« J'ignore entièrement les intentions de l'ennemi, reprend Moreaux le 24 ; les grands mouvements qu'ils font depuis hier nous annonçaient une attaque sur le camp d'Hornbach ce matin; nous nous y attendions, mais ils ont trompé notre attente. Leur position est toujours la même. »

L'attaque attendue de part et d'autre ne se produit donc pas, et les deux adversaires restent sur le qui-vive.

Schauenbourg avait assez à faire pour reconstituer le corps des Vosges. Il l'avait visité au lendemain de la défaite de Pirmasens, avait constaté par lui-même que les postes étaient rétablis, mais que cette division, affaiblie matériellement et moralement, avait besoin de se réorganiser et d'être renforcée. Il lui avait envoyé une demi-brigade prise dans la garnison de Thionville, et bientôt même il autorisera Moreaux à garder les 3 bataillons venus de Bliescastel dans la nuit du 13 au 14. Ce dernier réclame, le 24 septembre, quelques pièces d'artillerie pour remplacer celles qui ont été perdues dans le désastre du 14 :

La demi-brigade venant de Thionville est arrivée aujourd'hui; j'en suis d'autant plus flatté que je compte faire prendre le change à l'en-

nemi en ne faisant partir qu'au reçu de vos ordres la demi-brigade venue de Bliescastel le 14 du présent.

Les représentants du peuple m'avaient promis une seconde compagnie d'artillerie légère, qui me serait très utile ici. Je vous prie de ne pas perdre cela de vue.

Comme il me faut des auxiliaires pour remplacer les canonniers de l'artillerie légère qui manquent, je vous prierai de me renvoyer ceux du 9e régiment de chasseurs à cheval qui sont attachés à la ci-devant compagnie de Sorbier, ou, s'il est possible, me faire passer cette compagnie, ce qui éviterait toute translation de ces auxiliaires.

Le général Manscour vient de me faire part d'une lettre qu'il vient de recevoir du général Aboville, par laquelle il lui mande que c'est par erreur que la pièce de 16 et deux obusiers de 8 pouces ont été envoyés à Hornbach; il lui ordonne de les faire partir pour se rendre au parc de Sarrebrück. Permettez, Général, que j'aie l'honneur de vous observer qu'une partie des bataillons qui sont au camp d'Hornbach ont perdu leurs pièces de campagne, et qu'il serait prudent, jusqu'à ce que l'ennemi nous ait fait connaître ses intentions, de nous laisser ces trois bouches à feu, qui sont de la plus grande importance pour défendre le poste d'Hornbach.

Je vous prie de croire, Citoyen Général, que mes intentions ne sont point de mettre obstacle au départ de ces pièces, qui ne pourraient se rendre aujourd'hui à leur destination. Les ordres sont expédiés, qui fixent leur départ à demain. Ce sont de simples observations, que je me suis permis de vous faire. Si vous les trouvez justes, vous voudrez bien me le mander de suite.

Schauenbourg laisse à Moreaux les 3 pièces de grosse artillerie et les 3 bataillons qu'il lui avait envoyés le 14; mais il ne peut lui donner d'artillerie légère (1). Il lui envoie le général Burcy, récemment promu.

---

(1) *Le général Schauenbourg au général Moreaux.*

25 septembre 1793, 8 heures du matin.

Je n'ai rien eu de plus empressé, mon cher Général, que de remplacer sur-le-champ les pertes d'artillerie de position du camp d'Hornbach aux dépens du parc de Sarrebrück, et j'avais ordonné que la pièce de 16 et les deux obusiers de 8 pouces remplaceraient ce vide, mais une autorité que j'ignore encore a mal à propos dirigé cette lourde artillerie sur

Les mouvements des Prussiens continuent à inquiéter Moreaux. Il écrit à Schauenbourg le 25 septembre :

Les ennemis, Citoyen Général, se sont montrés hier en nombre sur plusieurs points différents. Ils se sont approchés assez près du camp pour que nous puissions leur tirer des coups de canon qui les ont éloignés. Ils nous laissent tranquilles aujourd'hui.

Il y a à présent un camp d'environ 8,000 hommes à une demi-lieue de nos avant-postes, du côté de Monbijou. J'ignore toujours quelles sont leurs intentions ; nous sommes en garde contre eux.

Hornbach, qui serait très exposée au premier mauvais temps. Gardez-la encore jusqu'à ce que je vous ordonne de la faire rentrer avec les trois bataillons.

Vous demandez encore une compagnie d'artillerie à cheval : je n'en ai qu'une ici, et très novice, et encore serait-elle mon seul objet de défense réelle, n'ayant, comme vous le savez, que peu d'infanterie. Rappelez-vous donc qu'au départ des troupes fournies pour la Flandre, le détachement de l'armée de la Moselle désigné sous le nom de corps des Vosges était proportionné au corps d'armée et réduit à sept bataillons. Voyez ce que vous êtes aujourd'hui, sans que l'armée soit augmentée. Si je pouvais vous donner davantage, je le ferais encore, appréciant votre position ; mais aussi appréciez celle de trois bataillons, qui sont harassés et abîmés de service.

Vous me demandez aussi des chasseurs attachés à la ci-devant compagnie de Sorbier. Comment voulez-vous que je dégarnisse l'avant-garde, qui d'un moment à l'autre peut être aux prises ? Vous avez des moyens bien plus faciles : tirez des dragons et des chasseurs qui sont sous vos ordres des hommes de bonne volonté ; je ne doute pas que cette artillerie ne soit bientôt complète.

Vos forces, jointes à votre zèle et au bon esprit de l'armée, me donnent lieu de croire que la position d'Hornbach sera vigoureusement et victorieusement défendue. Envoyez vos lettres toujours par la correspondance d'Altheim et d'Ensheim, en mettant le nom des villages dessus ; votre dernière ne m'est parvenue que vers 3 heures du matin.

Vous ferez partir sur-le-champ le citoyen Olivier, commandant le 4e bataillon de la Moselle, lequel est promu au grade de général de brigade. Je vous réitère bien, mon cher Général, la correspondance des gendarmes par la direction indiquée, et je suis indigné d'avoir reçu à 3 heures du matin votre lettre qui est partie à 4 heures.

B. SCHAUENBOURG.

La pièce de 16 et les deux obusiers de 8 pouces étaient partis pour Bitche ; au reçu de votre lettre, je les ai fait revenir.

Je vous avais demandé une seconde compagnie d'artillerie légère, d'après la promesse que m'avaient faite les représentants du peuple de m'en faire passer une de plus. Je ne vous ai réitéré cette demande que parce qu'il m'avait été dit que vous en aviez plusieurs.

Je reçois à l'instant votre seconde lettre, qui m'annonce le citoyen Burcy, général de brigade, que vous destinez pour le corps des Vosges.

Je me conformerai à vos renseignements pour compléter l'artillerie légère, mais il est indispensable que vous me fassiez fournir des chevaux d'escadron en remplacement de ceux que cette compagnie a perdus dans les journées du 12 et du 14.

Je vous fais passer une lettre du général Guillaume qui ne m'a pas plu ; il est d'autant plus dangereux d'avoir des conversations avec nos ennemis, que les lois le défendent et qu'on peut se servir de cela pour nous nuire. C'est ce que je lui ai fait sentir, quoique je fusse bien persuadé de ses bonnes intentions.

Il n'y eut pas lieu de donner suite à cette nouvelle accusation contre le général Guillaume ; la première avait suffi, et, le 26 septembre, le Ministre ordonnait de le diriger sur Paris pour rendre compte de sa conduite au combat de Pirmasens.

Ce n'était pas d'ailleurs sur lui seul que portait la suspicion : deux jours plus tôt, la presque totalité des généraux de l'armée avait été suspendue en bloc :

Sarrebrück, le 25 septembre 1793, l'an 2e de la République une et indivisible.

Le citoyen Schauenbourg, général de division, commandant provisoire de l'armée de la Moselle, au Ministre de la guerre.

J'ai reçu hier avis de la lettre de suspension adressée au général Krieg, ainsi que de la promotion du général de brigade Baissières au grade de général de division. J'ai, en conséquence, enjoint à ce général de se rendre sur-le-champ à Metz pour prendre le commandement de cette place ainsi que celui des 3e et 4e divisions militaires, de s'y faire rendre compte de toutes les pièces et instructions de cette place, et de veiller à ce que les registres d'échange des prisonniers et de la comptabilité qui y est relative soient exactement remis à l'adjudant général Mente, que j'ai chargé de cette partie.

J'ai de même reçu ce matin la lettre d'avis des suspensions des généraux Laage, Linsch, Desperrières, Prilly et La Grange, et des adjudants généraux Pontavice, Tilorier, Pravanet et Pechery, ainsi que les lettres de promotion pour les généraux Launay et Vincent au grade de général de division, et au grade de général de brigade les citoyens Olivier, Huet, Legrand et Meilot, et au grade d'adjudant-général le citoyen Cayla.

J'ai enjoint provisoirement au général Launay de prendre le commandement de l'avant-garde, étant déjà à ce poste sous les ordres du général Laage. J'ai confié le poste de Bliescastel au général de brigade Olivier (1).

Ainsi la plupart des généraux étaient changés, et du reste, le même jour, Schauenbourg lui-même était suspendu. L'armée de la Moselle allait donc se trouver dans les plus mauvaises conditions pour recevoir le choc de l'ennemi.

Aussi, à la première démonstration offensive de Kalck-

---

(1) La fin de cette lettre est relative aux positions militaires. Elle annonce l'arrivée des troupes prussiennes venant des Pays-Bas : « Ces nouvelles forces sont assez considérables. Ils ont renforcé les postes qui sont à l'avant-garde en face de la nôtre, de trois bataillons d'infanterie; mais notre avant-garde est tellement disposée que nous n'avons presque rien à craindre. Le corps des Vosges est composé pour le moment de quinze beaux bataillons, sans les troupes légères et la cavalerie.

Une petite affaire s'est passée hier à notre avantage sur la rive gauche de la Sarre. Les ennemis, instruits qu'un commissaire de la levée en masse, escorté de 12 hussards, s'était porté en avant de la forêt de Kaltenhoven pour une petite expédition, détachèrent 60 des leurs pour les surprendre; nos avant-postes, étant informés de ce mouvement, se sont portés à leur rencontre. L'affaire devint chaude : plus de la moitié des hussards et dragons ennemis fut sabrée d'une manière vigoureuse. Nous fîmes 5 prisonniers et prîmes 7 chevaux. Le reste fut obligé de repasser la Sarre. Cet avantage a été remporté par les hussards et chasseurs de la légion de la Moselle. Nous n'avons eu que deux hussards et un officier de blessés. Après l'estimation des chevaux pris, je les ai laissés à ce corps, qui promet d'en prendre encore beaucoup d'autres. L'ennemi a eu à cette affaire plus de 30 hommes mortellement blessés, et 5 restés sur la place. »

reuth sur Bliescastel, notre avant-garde va se retire avec précipitation. Le plan formé par le roi de Pruss réussit à souhait : il repoussera notre gauche presqu sans résistance, pendant que tous nos généraux ont le yeux fixés sur les passages des Vosges.

Landremont ne cesse de recommander à Moreaux e à Schauenbourg la garde des Vosges. Le 26 septembre à 4 heures du matin, Schauenbourg écrit à Moreaux

Je reçois, mon cher Général, dans l'instant une lettre du génér Landremont, lequel me mande que le 24, l'on tirait le canon du côt de Pirmasens; que des troupes ennemies devaient s'être portées ve votre droite, sur Ketterich; qu'il craignait beaucoup le passage d côté de la Main-du-Prince; qu'il vous recommandait infiniment cett partie; qu'il était persuadé que les Prussiens ne s'amuseraient pas attaquer le camp d'Hornbach, mais bien à entrer par les gorges e Alsace. Je vous ai laissé, mon cher général, tout ce qu'il m'a été po sible de troupes; faites, au nom du bien, tout ce que vous pourr pour sauver l'entrée des gorges, d'autant plus que, si les ennem avaient le passage, tout le but de la campagne serait manqué, et vot position absolument inutile. Correspondez activement avec le génér Landremont; il paraît que le général Ferey ne lui a pas fait part d ce que vous lui avez mandé. N'épargnez pas les courriers; les momen sont précieux.

Il écrit quelques instants après aux représentants :

J'ai reçu ce matin un courrier du général Landremont, qui m témoigne toujours ses inquiétudes sur les gorges, ne me répondai rien sur le rendez-vous que je lui ai proposé le 20 courant. Je l réponds que toutes les forces de l'armée de la Moselle étaient réell ment depuis Bitche jusqu'à Sarrebrück; que je ne pouvais pas port un homme de plus sur ma droite, sans décidément compromettre l position de Sarrebrück et intercepter nos communications avec n places, par conséquent ôter tout moyen de subsistance à l'armée.

Moreaux répond le matin même à la lettre de Schau enbourg :

Le général Landremont vous mande qu'il est persuadé que l Prussiens n'attaqueront pas le camp de Hornbach; cependant, dar ce moment, l'ennemi ne cesse de faire des mouvements sur not

gauche et sur votre droite, comme me le mande le général Prilly. Je fais partir dans ce moment trois bataillons avec 4 pièces de canon de 4, qui vont se rendre, ce soir, à la Main-du-Prince. Je crois que c'est tout ce dont je peux me dégarnir dans ce moment pour conserver la défense du poste de Hornbach. Si vous jugez ces forces insuffisantes, vous voudrez bien m'ordonner d'en faire partir davantage.

P.-S. — J'apprends dans ce moment que Bliescastel est attaqué. J'ignore encore quel est le résultat.

J'annonce au général Landremont le départ de trois bataillons pour la Main-du-Prince.

Bliescastel était attaqué, en effet, par 4 bataillons, 8 escadrons et une batterie de mortiers (1). Le général

---

(1) *Le citoyen Bourdainville, aide de camp du général Prilly, au général Schauenbourg.*

Bliescastel, le 26 septembre 1793, 10 heures du matin, l'an 2e.

Mon Général,

Le général Prilly vous prévient que depuis 9 heures ce matin nous sommes attaqués par des forces supérieures. Les ennemis ont percé le bois vis-à-vis de notre batterie, et ont amené vis-à-vis trois obusiers qui font un feu très vif, et qui nous ont forcés de nous porter en arrière.

Relation du combat de Bliescastel par le capitaine Duvignau.

Il faisait un brouillard très épais; tout était tranquille; vers les 10 heures on entend plusieurs coups de canon. On prend les armes; le brouillard commence à se dissiper, et l'on voit une batterie de 7 ou 8 pièces placées sur la hauteur, vis-à-vis Bliescastel, qui tire vivement sur la ville. Le général Szekuly avait si bien manœuvré à la faveur du brouillard qu'à 11 heures, deux colonnes très fortes, qui avaient passé la Blies une lieue et demie plus bas, débouchent, l'une dans le bas fond côtoyant la rivière, et l'autre d'un bois situé sur le sommet d'une montagne beaucoup plus haute que celle où était le camp, et placée sur son flanc gauche. Cette seconde colonne, ayant en tête beaucoup de hussards, n'eut pas tiré vingt coups de canon qu'elle descendit sur notre camp. Sa cavalerie enleva nos redoutes à la charge; pendant ce temps, la colonne d'en bas s'empara d'une (*illisible*) placée à un

Launay, en transmettant la nouvelle de cette attaque, annonce qu'il a porté un bataillon avec 2 pièces de canon dans la gorge qui conduit à Bliescastel, afin d'assurer sa retraite le cas échéant; il a envoyé en avant 50 hussards prendre langue à Oberwürtzbach. Au moment où il écrit, la canonnade lui paraît moins suivie. Schauenbourg se porte tour à tour à Ommersheim et à Saint-Imbert, où il approuve les dispositions de Delaunay.

Chemin faisant, il apprend que Prilly a évacué Bliescastel. Il lui ordonne aussitôt de le reprendre :

Vous voudrez bien, Général, à la réception de cette lettre, faire sur-le-champ les dispositions nécessaires et reprendre le poste de Bliescastel. Vous serez soutenu dans cette entreprise :

1° Par le général Ormeschwiller, avec lequel vous vous concerterez, et qui sera rendu ce soir à 7 heures à Ommersheim avec deux escadrons de carabiniers, le bataillon du 17e régiment, et celui du Lot.

2° Le bataillon agricole et huit compagnies de l'avant-garde appuieront cette position à l'entrée du bois, venant de Saint-Imbert avec un escadron de carabiniers.

J'ai dit au général Launay d'aider de tous ses moyens à la reprise des postes qui ont pu être abandonnés.

J'ai donné le mot d'ordre au général Ormeschwiller ; concertez-vous avec ce dernier pour l'instant de l'attaque.

D'après ces dispositions et celles que les circonstances vous suggèreront de prendre, j'ose espérer que le poste de Bliescastel sera à nous et que très incessamment vous me manderez que vous y êtes établi.

---

petit ermitage, et se rendit maître de la ville. On se défendit cependant vigoureusement, un escadron de carabiniers chargea plusieurs fois, et arrêta autant de fois les succès des Prussiens, mais il fallut céder au nombre. Ce petit corps se retira vers Sarreguemines. Les ennemis, maîtres de la position de Bliescastel, poussèrent des tirailleurs sur les postes de l'avant-garde du camp d'Hornbach, placés à Heugsbach et Mittelbach. Le capitaine Duvignau, commandant le premier, les contint jusqu'à ce qu'on lui envoyât l'ordre de faire retraite. Il la fit sur Mittelbach sans être inquiété, rejoignit son bataillon, qui se retira jusqu'à Hornbach et fut chargé de la défense de ce poste. Le capitaine Duvignau eut à garder la route des Deux-Ponts avec un demi-bataillon.

Ormeschwiller arrive à 7 heures du soir à Ensheim, mais ne trouve pas les corps avec lesquels il doit se concerter :

J'arrive ici, mon Général, à la nuit close ; la gendarmerie qui y est depuis quatre jours me dit que le bataillon agricole est à trois quarts de lieue d'ici, sur le chemin de Saint-Imbert, mais que le bataillon d'infanterie que vous croyez lui être réuni, n'y est pas. On ne sait pas non plus où est le 71e régiment. Le jour nous instruira mieux. J'envoie chercher l'adjudant-général Valory afin de nous raccorder. Je vais envoyer 20 carabiniers savoir ce qu'il y a à Ommersheim et sur la droite de Bagatelle ; je vais faire aussi chercher le général Prilly et lui faire part de vos intentions. Au reste, tout le monde me paraît fort agité.

P.-S. — Des particuliers d'ici, qui viennent de la messe d'Hornbach, ont rencontré le poste de Bliescastel en pleine retraite sur le chemin de Sarreguemines, et suivi des ennemis ; la communication n'étant, d'après cela, pas libre, il faudra que vous ayez la bonté de faire parvenir au général Prilly, ou à celui qui le remplace, vos intentions par Sarreguemines.

Le 17e régiment vient d'arriver. Il est 8 h. 1/2.

Un nouveau rapport du général Launay, parti de Saint-Imbert à 4 heures du soir, confirme la retraite de Prilly sur Sarreguemines et précise la situation :

Général,

Les choses sont absolument changées. M. de Prilly a fait sa retraite en bon ordre sur Sarreguemines ; il a cependant perdu une pièce de 8, que l'ennemi lui a démontée. Ils sont maîtres de la position, et viennent de paraître à Oberwirtzbach, qui est évacué. Je n'ai donc pas cru devoir hasarder mon bataillon et mes carabiniers. Je les ai placés à la Croix-Rouge. J'attends de vous, Général, de nouveaux ordres : il n'y a pas à balancer, à ce que je crois ; c'est que vous marchiez demain avec ce qui vous reste de troupes ; je ferai marcher de mon côté deux bataillons avec de l'artillerie légère ; il n'y a pas d'autre moyen, à moins que vous ne vouliez reculer, ce que je ne crois pas. Permettez-moi de vous représenter que vous avez envoyé trop de troupes à Hornbach ; vous pouvez, je crois, retirer à Willomme les deux bataillons qu'il a et les faire venir à Sarrebrück. Je m'attends, général, à être attaqué demain sur tous les points ; je vous demande de m'envoyer un général

de brigade pour commander mon infanterie; je ne peux pas être pa tout et j'en ai absolument besoin.

LAUNAY.

Il faut donc renoncer à reprendre Bliescastel le jou même.

Schauenbourg ordonne d'attaquer ce poste le lendemain.

Il rend compte de la journée aux représentants et les avise de ses intentions :

Sarrebrück, le 26 septembre 1793, 10 h. 1/2 soir.

J'ai à vous rendre compte que, ce matin, comme je finissais votre lettre, l'on est venu m'avertir que le canon se faisait entendre. Je suis monté à cheval avec le général Hédouville, me suis transporté en avant d'Ommersheim, où, arrivé vers 2 heures, j'appris que Bliescastel était vigoureusement attaqué ainsi que le poste de Bagatelle; j'ai fait à ce poste et à l'avant-garde les dispositions nécessaires; j'ai fait partir du camp de Sarrebrück deux bataillons, un obusier, une pièce de 8, et trois escadrons de carabiniers. Les troupes devant Bliescastel se sont repliées jusqu'à Frauenberg, près de Sarreguemines.

Toutes mes dispositions sont faites pour que Bliescastel soit attaqué demain de bon matin sur trois points : 1° les quatre bataillons et l'escadron de carabiniers par la route de Sarreguemines; 2° deux bataillons du camp et trois escadrons, avec un obusier, une pièce de 8, par le village d'Ensheim sur Ommersheim et Bagatelle; 3° un bataillon de l'avant-garde, un escadron de carabiniers et le bataillon d'agricoles en réserve. Je fais réunir les généraux pour leur donner connaissance des dispositions.

La retraite de Bliescastel s'est faite dans le plus grand ordre et ne nous coûte qu'une quinzaine d'hommes; quoique attaqués, d'après les rapports, par 12,000 à 15,000 hommes, notre artillerie a fait beaucoup de mal aux ennemis, l'infanterie leur a tué du monde, et les carabiniers les ont sabrés franchement à leur coutume. Notre pièce de 8, ayant eu son essieu cassé, a été abandonnée.

J'espère que la bonne volonté de nos braves républicains nous remettra demain, avant la fin du jour, en possession de nos anciens postes. Je n'ai reçu aucune nouvelle directe du général Moreaux. Quelqu'un parti à 10 heures du matin d'Hornbach a dit qu'il n'y avait rien de nouveau, et effectivement j'aurais dû entendre leur attaque des hauteurs d'Ommersheim, ayant le vent bon.

J'ai aujourd'hui autant couru qu'écrit.

Dès 7 h. 1/2, Schauenbourg a donné ses instructions pour le lendemain au général Ormeschwiller :

Je viens d'apprendre par une lettre du général Launay que le poste de Bliescastel était absolument abandonné, que le général Prilly s'était retiré sur Sarreguemines, et que lui ne pouvait avancer les huit compagnies et les escadrons de carabiniers, vu que l'ennemi occupait la position d'Ommersheim. J'ai en conséquence expédié les ordres pour faire partir sur-le-champ un bataillon d'infanterie du Lot, un escadron de carabiniers, et une pièce de 8 et un obusier de l'artillerie à cheval, qui vous joindront à Ensheim. J'ai de même écrit aux généraux Prilly et Launay de vous joindre à 1 heure du matin à Ensheim pour que vous puissiez concerter ensemble le moment de l'attaque.

Vous sentez, mon cher Général, la nécessité de reprendre ce poste ; c'est le moment de faire valoir vos talents militaires, et je ne doute pas que, de concert avec les généraux Launay et Prilly, vous ferez tout ce que votre patriotisme et le salut de la République exigent. Dans l'instant arrive le citoyen Battincourt, commandant du bataillon d'agricoles, me dire que les ennemis étaient dans Ommersheim, qu'ils avaient une grand'garde à la Briqueterie, et que le bataillon d'agricoles s'est retiré dans le bois qui conduit sur la route de Saint-Imbert.

J'envoie sur-le-champ un courrier au général Moreaux avec ordre de présenter trois bataillons sur sa gauche pour soutenir votre attaque sur Bliescastel.

L'ordre au général Prilly, daté de 8 heures du soir, est d'abord d'un ton plus sec, que le brave Schauenbourg ne peut soutenir jusqu'au bout :

Vous vous rendrez sur-le-champ, Citoyen Général, au village d'Ensheim ; vous ordonnerez à vos troupes de se tenir prêtes à marcher. Les généraux Launay et Ormeschwiller s'y trouveront à 1 heure du matin pour concerter l'attaque qu'il faut faire demain à la pointe du jour, à tout prix. Vous sentez la nécessité d'occuper ce poste, puisque vous en connaissez l'importance. Je vous enjoins au nom de vos services, et au nom de la bravoure avec laquelle vous avez toujours servi, d'employer tous les moyens qui seront en vous.

Prenez des guides du pays pour vous conduire sûrement à Ensheim ; ce village est situé entre Wittersheim et Sarrebrück, et à une demi-lieue en arrière d'Ommersheim, où était la masse. Allons, mon cher Général, je suis persuadé que votre loyauté va se manifester dans cette circonstance, et que vous prouverez que vous ne démériterez pas de votre patrie.

La lettre adressée au général Launay contient les mêmes prescriptions que les précédentes. Schauenbourg ajoute :

J'envoie 50 hommes à Scheidt pour assurer votre communication avec Duttweiler ; envoyez de même un détachement de 50 hommes à Renderich, et un officier pour leur indiquer les postes que vous croirez nécessaires. Activité, persévérance, et il faut en découdre demain, à quelque prix que ce soit.

Schauenbourg donne des ordres à son chef d'état-major pour le camp de Sarrebrück :

Vous expédierez, mon cher Général, tous les ordres nécessaires pour que demain, à la pointe du jour, toutes les troupes du camp soient sous les armes en avant de leurs camps, que tous les canonniers des batteries soient à leurs pièces, et que l'artillerie à cheval ait attelé, et leurs pièces disposées en avant de leur camp, pour se porter où elle sera demandée ; toute la gendarmerie à cheval en bataille dans le jardin. Veillez aussi à ce que l'artillerie à cheval destinée pour Ensheim se mette en marche sur-le-champ, ainsi que les troupes désignées pour l'accompagner. Mandez-moi si l'ordre est expédié au 10e ou au 11e régiment pour se trouver au camp à la pointe du jour.

Le 5e bataillon de l'Orne partira de Sarrelibre à minuit pour se rendre au camp de Sarrebrück, en laissant toujours la Sarre sur sa gauche. Il doit prendre des marmites à Sarrelibre, mais s'il n'en trouvait pas, il partirait quand même à l'heure fixée, rien ne devant s'opposer à l'exécution de l'ordre, dont le général Signemont est rendu responsable.

Le général Vincent, qui commande à Duttweiler, et le citoyen Godinot, commandant à Kichembach, exerceront la surveillance la plus active autour de leurs postes. Leurs troupes resteront sous les armes.

Enfin le général Moreaux est invité, comme l'indiquent les ordres précédents, à diriger deux bataillons et des troupes légères vers sa gauche.

Mais une chose extraordinaire se produit. Le général Prilly répond aux ordres de Schauenbourg par un

ıs d'obéissance formel, et avise ses collègues de la ›lution qu'il a prise de ne pas marcher :

Frauenbourg, le 26 septembre 1793, 10 h. 1/2 du soir.

›ur attaquer Bliescastel, mon Général, avec quelque espérance de ès, il est indispensable d'avoir au moins 12,000 à 15,000 hommes, me nous les leur avons vus (1) aujourd'hui, et dans le nombre ron 3,000 à 4,000 hommes de cavalerie. Il y a à traverser beaucoup errains découverts et propres à cette arme; nous n'avons ici que chevaux; les ennemis nous ont montré au moins 30 pièces de ›n et obusiers, et le calibre de leurs canons était généralement de t de 17 (2). Nous n'avons ici qu'un obusier et deux pièces de 8, e que l'une est restée ce matin sur le champ de bataille, et que tre a son affût cassé. Nous sommes obligés de la faire partir demain r Sarrebrück. Il nous faut au moins 30,000 cartouches, dont je vous ne le détail; pour aller à l'ennemi, il faut nécessairement être ıplété dans cet objet.

i vous voulez que nous reprenions Bliescastel, ayez la bonté de nous donner les moyens; je suis trop zélé pour le bien de la République ır lui faire tuer inutilement 3,000 ou 4,000 de ses serviteurs.

e fais part aux généraux Delaunay et Domerschwiller des motifs qui engagent à ne pas exposer nos troupes avec le peu de moyens que us avons ici, et attendre de vous de nouveaux ordres et des secours.

Le général de brigade,
PRILLY.

État des troupes à qui il faut des cartouches.

Le 71e régiment	12,000	cartouches.
Saône-et-Loire	3,000	—
La République	5,000	—
Seine-et-Marne	12,000	—

Artillerie à cheval.

Un caisson de 8.
Une roue de rechange adaptée à un caisson de 8.

---

1) Il y avait 3,500 Prussiens à l'attaque de Bliescastel, d'après la ıtion prussienne.

2) Les Prussiens avaient une batterie de mortiers et huit pièces de ıillon.

Un caisson d'obusier.
Un levier de pointage pour l'obusier.
Une pièce de 8 perdue à remplacer.

L'obusier de l'artillerie à pied attaché à l'artillerie à cheval n'étant attelé que de quatre chevaux, ainsi que ses trois caissons, on demande deux chevaux de plus pour chacune de ces quatre voitures. Il faut aussi des pierres à fusil et une ambulance.

PRILLY.

Cette lettre stupéfiante parvient à 3 heures du matin à Schauenbourg. Il a l'extrême indulgence de ne pas ordonner sur-le-champ l'arrestation de Prilly, mais il lui réitère l'ordre d'attaquer :

Vous compromettez, Citoyen Général, par votre refus à ne pas attaquer, toutes les forces de l'armée. Vous deviez prévoir que si je donne l'ordre d'attaquer, il est de mon devoir de prendre toutes les mesures qui sont en moi pour ne pas compromettre nos frères d'armes. J'avais à cet effet dirigé deux nouveaux bataillons sur Ensheim, trois escadrons de carabiniers, un obusier, et une pièce de 8 de l'artillerie à cheval. Le général Launay faisait marcher un bataillon et un escadron.

Vous, avec vos troupes, par la route de Sarreguemines

Et le général Moreaux doit envoyer deux bataillons sur votre gauche pour faciliter votre attaque.

Votre refus compromet toutes ces troupes, et me met dans le plus grand embarras.

Au moins, si vous vous étiez rendu au rendez-vous désigné, vous auriez vu par vous-même et avec les autres généraux les moyens que je vous avais donnés.

Je vous envoie de suite le général Olivier pour vous aider dans cette opération ; tout ce que vous demandez est en marche, et arrivera au plus tard à 8 heures. Déjà hier soir il est parti un caisson d'obusiers ; vous donnerez sur-le-champ l'ordre à vos troupes de se mettre en marche à 8 heures du matin sous la conduite du général Olivier, et vous partirez aussitôt la présente reçue pour vous rendre à Ensheim, vous concerter avec le général Ormeschwiller. J'ai lieu d'espérer que cet ordre sera sans réplique, d'autant plus que le salut de l'armée en dépend.

Je vous prie de ne pas quitter le commandement des troupes que je vous ai confiées jusqu'à ce que je vous en donne l'ordre positif.

SCHAUENBOURG.

En même temps, Ormeschwiller et Launay sont prévenus de la reprise du mouvement :

« Vous avez vu, écrit Schauenbourg à Ormeschwiller à 3 h. 1/2 du matin, par la réponse du général Prilly, combien il compromet l'armée et la frontière par ses observations inutiles, etc. »

A 8 heures du matin, c'est le général Delaunay qui écrit de Duttweiler :

Je vous préviens, Citoyen Général, qu'il marche des colonnes sur Duttweiler, qui sera vraisemblablement attaqué. Je crois que nous devons songer à la retraite, sans quoi elle pourrait bien être difficile à faire, ayant des ennemis à droite et à gauche et sur nos derrières. Je vous demande un dernier ordre à cet égard et prompt ; nous ne sommes plus dans le cas d'attaquer, et j'y renonce.

Schauenbourg lui répond en toute hâte, à 9 heures du matin :

Vous ne devez pas vous retirer, mon cher Général, qu'en cas d'attaque d'une force très supérieure, et dans la crainte que le poste de

---

(1) Ormeschwiller écrit à 3 heures du matin, du château d'Ensheim :

« L'aide-de-camp Bourdainville arrive dans le moment, mon Général, et il est 3 heures ; il me dit, de la part du général Prilly, qu'il estimait les forces qui l'ont attaqué et qui occupent en ce moment Bliescastel, à 4,000 hommes ; qu'ils ont été chauffés par 30 bouches à feu, parmi lesquelles le plus grand nombre des pièces de 17, ce qui a déterminé sa retraite au delà de la Blies. Jugez des alarmes de la ville de Sarreguemines. Le général Launay a été ici un moment ; l'adjudant-général Valory y est, et moi j'attends vos ordres, mon Général, d'une manière précise. Je crois devoir ajouter au compte que j'ai l'honneur de vous rendre, que je pense, et je désire me tromper, que vous serez attaqué ce matin vigoureusement sur tous les points. Vous jugerez d'après cela que j'ai besoin de recevoir vos ordres. »

« Il paraît que nous sommes attaqués sur tous les points, répond Schauenbourg à 10 h. 1/2 ; si vous voyez du danger, retirez-vous par le chemin d'Ensheim, et prévenez le général Prilly de se replier sur Sarreguemines, et de me donner aussitôt des nouvelles de sa position. »

Duttweiler ne fût abandonné, il vous forcerait à une retraite, j'a encore placé un escadron de cavalerie sur la hauteur en arrière d Scheidt, pour soutenir votre communication. Cet escadron fournir 25 hommes à Scheidt pour soutenir les 50 hommes d'infanterie qui sont.

Duttweiler n'est pas encore attaqué; du moins je n'en ai aucun nouvelle, et je ferai résister à ce poste tant qu'il pourra.

Que deviendrait donc l'opération de Bliescastel, à laquelle je tien toujours, si vous vous retiriez sans être attaqué? Assurez cependan vos équipages et fourrages.

Il ne semble pas, en effet, que Duttweiler ait été atta qué. Le 27, au point du jour, Kalckreuth s'est porté e avant de Bliescastel, a occupé Ommersheim et les pos tions environnantes. Le roi de Prusse, voyant le peu d résistance de Prilly, avait ordonné de presser l'attaqu de ce côté. Hohenlohe s'avance à Bœckweiler pou prendre en flanc le camp d'Hornbach, que la brigad Kleist devait menacer sur l'autre flanc, en se portant d Ketterich sur Liederscheid.

Nos troupes se retirent partout sans opposer de résis tance sérieuse, quoi qu'en disent les rapports des gén raux (1).

---

(1) Le général Launay raconte ainsi qu'il suit la journée du 27 se tembre, dans une lettre du 3 octobre adressée au Ministre :

« Me doutant bien, d'après la prise de Bliescastel, que l'ennemi porterait sur moi, je renforçai le poste que j'avais dans la gorge, d'u bataillon et de 2 pièces de position; je mis sur la hauteur, à r droite, une compagnie de grenadiers avec 25 hussards afin d'être ave des mouvements de l'ennemi. Plein de confiance ensuite dans le pos que j'occupais, j'attendis tranquillement quel serait le résultat d combinaisons ennemies ; on me laissa tranquille jusqu'à 9 heures matin, qu'on chercha à m'amuser par une fusillade des troupes légè et pendant ce temps une colonne ennemie filait par mes derrières po me couper la retraite ; j'en fus averti aussitôt, et je fis partir sur-champ quatre compagnies du 44e régiment avec 2 pièces de bataill pour aller prendre poste sur les hauteurs de Bischwiller, où el trouvèrent un escadron de cavalerie auquel elles se réunirent ; je pla

Prilly écrit à Schauenbourg à 2 h. 1/2 de l'après-midi, et sa lettre est encore datée de Frauenburg :

Général commandant,

J'ai été le matin de fort bonne heure chez le général Dormeschwiller et nous avons arrêté notre plan d'attaque, lui, colonne de gauche, sur Bagatelle, et moi colonne de droite, sur la hauteur de Biesing, que l'on nous a dit être occupée par les ennemis.

A mon retour d'Ensheim, j'ai malheureusement trouvé les choses toutes changées. Le général Olivier, à qui j'avais donné vos ordres pour partir à 8 heures avec toutes nos troupes, faisait revenir les bataillons à leurs postes précédents, et il s'établissait une fusillade assez vive sur la chaussée, en avant de nous, ainsi que quelques coups de canon.

Ce général m'a dit alors quelle était la position nouvelle des ennemis. Nous l'avons examinée ensemble, et nous les avons vus occupant une hauteur rapide qui domine la chaussée, avec plusieurs troupes de cavalerie hors du bois et se prolongeant dans le revers de la montagne, une nombreuse infanterie en avant de la forêt, et de l'artillerie aux ailes. Il nous ont tiré quelques volées.

Après un long examen, il nous a paru impossible de tourner cette position, et plus encore de l'attaquer de front, à moins de vouloir y sacrifier notre bonne infanterie.

Nous nous sommes placés sur la hauteur que nous occupions hier au soir, la Blies devant nous, les gués et les ponts gardés ou coupés au loin.

---

quatre autres compagnies à Reutrich avec 2 pièces de bataillon, pour recevoir tous les postes que j'avais en avant et qui eurent ordre de se replier. Quoique je reçusse ordre du général Schauenbourg de défendre ma position, je vis que je n'avais pas un moment à perdre pour effectuer ma retraite, et effectivement, je ne l'eus pas plutôt commencée que je me vis attaqué par devant et par derrière ; elle se fit cependant dans le plus grand ordre ; l'ennemi souffrit considérablement du feu de mon infanterie, qui se couvrit de gloire : ayant été chargée à deux reprises par la cavalerie ennemie, elle lui fit éprouver un feu de file soutenu, qui la dégoûta de façon à ne plus oser reparaître. Notre perte fut de 4 ou 5 hommes ; celle de l'ennemi au moins de 100, tant prisonniers que tués et blessés. Au débouché de la gorge, je rencontrai le général Schauenbourg, qui fit occuper toutes les hauteurs environnantes de Sarrebrück.

Cette position est excellente, comme celle de Bliescastel, contre de l'infanterie, mais elle ne serait pas longtemps tenable si les ennemis établissaient, comme ils le firent hier matin, leurs nombreuses et fortes batteries sur les hauteurs voisines, qui nous dominent. J'ai l'honneur de vous en prévenir à l'avance. Il me paraît que ceci peut être long. Je vous prie en conséquence de me donner ma liberté. Le général Olivier est plein de zèle. D'ailleurs, le Ministre m'a ordonné de cesser mes fonctions au reçu de sa lettre.

Il me semble aussi que le plan actuel du gouvernement ne veut plus de ce qui est né gentilhomme, et ne nous accorde aucun avancement. Sans cela j'aurais dû être fait général de division au tour de mon ancienneté de services. Je vois cependant passer tous mes cadets devant moi. Il est temps que j'aille vivre au sein de ma famille après quarante-trois ans de travail.

J'ai prévenu tout de suite Dormeschwiller.

PRILLY.

Au reçu de cette dernière lettre, Schauenbourg se décide enfin à remplacer Prilly par le général de division Lequoy :

Enjoint au général de division Lequoy de se rendre sur-le-champ à Frauenberg, y prendre le commandement des troupes qui y sont et de celles qui y viendront ; il prendra tous les renseignements qu'il pourra sur sa position.

3 bataillons d'Hornbach arrivent à Frauenberg vers 9 heures du matin, avec 50 hommes de troupes à cheval, 1 obusier et 1 pièce de 8. Aussitôt que ces troupes seront arrivées, il établira des postes jusqu'à Gros-Rederchen, afin de conserver la communication par Bitche avec le général Moreaux, ce dernier ayant ordre de se porter jusqu'à ce point.

Je vous envoie, mon cher Général, l'ordre positif de vous mettre en marche à 3 heures du matin pour attaquer l'ennemi. Vous ferez toutes vos dispositions avec les généraux qui sont avec vous. Je vous recommande seulement de faire filer une colonne composée de 3 bataillons et 2 escadrons, et un parti de tirailleurs, avec quelques pièces de position, sur votre droite, se dirigeant, après avoir passé le pont de Frauenberg, sur le village de Rheinheim, situé sur la rive, à leurs pieds, et sur leur droite, filant par les hauteurs de manière à gagner Bliescastel, marchant de conserve avec votre colonne.

Le général Moreaux a reçu l'ordre de faire marcher une colonne sur Medelsheim, pour aller occuper les hauteurs en avant d'Alheim, et de protéger votre attaque sur Bliescastel.

Il faut, mon cher Général, faire danser demain la Carmagnole aux Prussiens. Le général Ormeschwiller marchera avec une forte colonne sur Ensheim, le chef de brigade Joly avec une autre colonne sur Bagatelle.

Le général Launay attaquera Saint-Imbert, et j'espère que demain, après avoir renversé les colonnes ennemies, nous nous embrasserons à Bliescastel.....

Prévenez vos troupes que toute l'armée de la Moselle se battra demain, et que cette journée sera glorieuse pour les armes de la République.

Choisissez-vous un officier intelligent par chaque corps pour rester avec vous; donnez les mêmes moyens aux généraux qui sont avec vous. Ayez encore sur le tout quelques officiers bien montés pour la communication de vos deux colonnes et de celle de votre gauche avec Ormeschwiller, lorsque vous serez à portée.

Devant la double menace de Hohenlohe et de Kleist, Moreaux s'était empressé aussi de battre en retraite (1). Schauenbourg lui écrit deux lettres coup sur coup dans la soirée du 27, pour lui ordonner de reprendre l'offensive le lendemain :

Je viens d'apprendre par l'adjoint Husson que vous avez abandonné le camp d'Hornbach et que vous vous êtes retiré sur Bitche. D'après cela, mon cher Général, il faut faire partir sur-le-champ trois bataillons, une pièce de 8 et un obusier que vous dirigerez sans perdre de temps par Sarreguemines sur Frauenberg. Vous ferez éclairer leur marche

---

(1) *Relation du capitaine Duvignau.*

La nuit fut fort tranquille. Le matin, de bonne heure, on remarcha sur Mittelbach, mais à peine arrivés sur la hauteur en face, on s'aperçut que les Prussiens étaient en mouvement et marchaient sur Hornbach par la route directe de Bliescastel. Le petit corps, commandé par le colonel Radeau, du 14e dragons, marcha à leur rencontre, plutôt pour les observer que pour les combattre, car il fallut aussitôt se retirer. On revint donc à Hornbach, suivi d'assez près; on fit ce qu'on put pour barricader le village et on remonta au camp. Il était alors 10 heures. Le corps d'armée était déjà en marche sur Bitche. L'avant-garde tint jusqu'à midi, qu'elle suivit le mouvement de retraite. Elle fut toujours suivie et toujours flanquée par sa gauche. Elle arriva fort tard sur la hauteur en avant de Bitche, appelée la Tuilerie; elle y bivouaqua.

par quelques troupes à cheval; il est urgent que cette marche so forcée, afin que ces troupes soient rendues demain, au plus tard entr 8 et 9 heures, à Frauenberg. Il faut à tout prix empêcher l'ennemi d pénétrer notre territoire. Vous établirez à cet effet une chaîne de poste jusqu'à Gross-Rederchen, que vous assurerez le plus que vous pourrez le commandement de Frauenberg est dans le cas d'en assurer de so côté depuis ce point; si vous pouvez envoyer 60 chasseurs ou dragon à Frauenberg avec les trois bataillons, faites-le, et ne perdez pas d temps.

Je dois franchement vous dire que votre retraite d'Hornbach m paraît très précipitée, qu'elle compromet l'armée et toute la frontièr

Je suis persuadé, Citoyen Général, que vous aurez fait toutes l dispositions pour reprendre demain votre position d'Hornbach, et q vous déterminerez l'heure de votre départ de manière à attaquer à pointe du jour. Vous marcherez avec vos forces jusqu'à la ferr Knöpfler, située au haut de la Rosselle. Vous ferez partir de cette ferr une colonne dirigée d'après l'instruction que je vous ai envoyée matin, c'est-à-dire sur Medelsheim, pour de là se porter sur les hauteu en arrière d'Alheim, de manière à soutenir l'attaque de Bliescastel.

Je vous préviens que les trois bataillons que vous avez envoyés sero dirigés par la rive droite de la Blies pour se porter, après avoir pas le pont de Frauenberg, pour prendre à droite par le village Habkingen, de là gagnant les hauteurs, laissant le village de Rheina situé sur la Blies à leurs pieds et à leur droite, passant par les ha teurs, gagneront ainsi Bliescastel.

Il est entendu que, par cette nouvelle disposition, il suffira que vot colonne de Medelsheim se porte sur les hauteurs en avant d'Alheir pour de là tomber sur Mittelbach, lorsque vous serez en possessi d'Hornbach.

Communiquez bien avec vos chefs, parlez à nos braves soldats, et suis persuadé que nous ferons tous bien à l'envi les uns des autres.

Ces deux lettres parviennent à Moreaux à 2 h. 1/2 d matin; mais Schauenbourg, apprenant par un faux rapport que ce courrier n'est pas arrivé, envoie le 1er batai lon du 5e à Lequoy pour remplacer les 3 bataillons qu Moreaux devait fournir.

Cependant l'attaque n'a pas lieu le 28 plus que le 2 Knobelsdorff se porte en deux colonnes sur Sain Imbert; Kalckreuth dirige 3 bataillons et 3 escadro

sur ce même point, et porte son corps d'armée en deux colonnes sur Bischmisheim. Kalckreuth s'arrête à Biesingen, Hohenlohe prend position à Eschweiler, et Brunswick à Pirmasens.

Schauenbourg ne se décourage pas. Il renouvelle pour le 29 septembre les prescriptions des jours précédents. Les représentants viennent d'arriver, rappelés de Metz par la nouvelle de l'échec de Bliescastel. Un conseil de guerre est tenu aussitôt et les ordres sont expédiés.

Attaque de Saint-Imbert.

Aux ordres du général de division LAUNAY, avec les généraux de brigade BAJET et GUÉNAND.

Infanterie.....	200 hommes de compagnies franches. 13e bataillon d'infanterie légère. 2e — du 58e. 6e — des Vosges
Cavalerie.....	1er régiment de chasseurs à cheval. 1er — de dragons. 3e — de hussards. 1 escadron de cavalerie du 10e et du 11e.
Artillerie.....	2 pièces de 12, 1 compagnie 1/2 d'artillerie à cheval et son artillerie de position.

Attaque de Bliescastel par trois colonnes.

1° Colonne aux ordres du général LEQUOY avec le général de brigade OLIVIER.

Infanterie.....	60 chasseurs du Louvre. 2e du 71e. 1er de Saône-et-Loire. 2e de la Haute-Marne. 1er bataillon de la République. 3 bataillons venant d'Hornbach.
Cavalerie.....	200 hommes de troupes légères à cheval. 2 escadrons de carabiniers.
Artillerie.....	2 pièces de 12. 1 pièce de 8 et 1 obusier venant d'Hornbach.
Artillerie à cheval.	2 pièces de 8. 2 obusiers.

2° Colonne du centre, aux ordres du général D'ORMESCHWILLER, débouchant par Ensheim.

Cavalerie.....	4 escadrons de carabiniers. 50 chasseurs à cheval.
Artillerie.....	2 pièces de 12.
Artillerie à cheval.	2 pièces de 8. 2 obusiers.

Colonne de gauche aux ordres du colonel JOLY.

Infanterie.....	1er bataillon du 103e. 7e — de la Meurthe.
Cavalerie.....	2 escadrons de carabiniers. 50 chasseurs. 50 hussards.
Artillerie à cheval.	2 pièces de 8. 2 obusiers.

Il restera en arrière de la forêt, depuis la route de Saint-Imbert jusqu'en avant de Molstadt :

Le bataillon de chasseurs de Reims.
Le 2e bataillon du 55e.
3 escadrons de cavalerie.

Nota. — Un escadron de cavalerie sera placé en avant du pont de pontons, prêt à se porter où besoin sera, et quelques postes d'infanterie dans les gorges en avant de la Sarre.

Il restera au camp, aux ordres du général ABOVILLE :

Le 2e bataillon de Rhône-et-Loire.
Le bataillon de Morhange-agricole.

Les batteries les plus rasantes et celles qui défendraient le mieux la position de Sarrebrück resteront garnies.

Il y a une section d'ambulance à la colonne Lequoy, et l'ambulance de l'avant-garde fournira une section qui suivra la colonne du chef de brigade Joly pour être à même de porter secours aux deux colonnes du centre.

Que chaque colonne soit réunie à 3 heures du matin par son officier général.

Que le général d'Aboville fasse toutes les dispositions pour faire trouver à 3 h. 1/2 les cartouches et pierres à fusil nécessaires au rendez-vous de chaque colonne.

Les rendez-vous sont : pour celle d'Ormeschwiller, en avant du premier moulin au bas de Monplaisir ;

Pour celle du chef de brigade Joly, à l'endroit où sont les chasseurs.

Le général Launay rassemblera sa colonne lorsque les deux autres seront en marche.

Le général Vincent restera à son poste (Duttweiler) jusqu'au moment où il recevra des ordres ; il communiquera les mêmes ordres au poste de Kichenbach.

Il sera envoyé un caisson de cartouches au général Lequoy.

En même temps que les colonnes seront rassemblées, les officiers généraux choisiront un officier intelligent dans chaque corps pour porter les ordres nécessaires ; les colonnes seront mises en mouvement à 4 heures du matin.

Schauenbourg donne à Moreaux l'ordre suivant :

Vous ne perdrez pas un instant, Citoyen Général, pour réunir toutes les forces qui vous sont confiées et faire les dispositions nécessaires pour reprendre demain, à la pointe du jour, le camp d'Hornbach et tous les postes que vous occupiez. L'ennemi s'étant porté entre vous et moi pour intercepter notre communication, il faut la rétablir à tout prix ; d'après cela, il est indispensable que vous dirigiez une forte colonne sur Medelsheim, qui se portera par les hauteurs en arrière d'Alheim, de manière à soutenir l'attaque de Bliescastel. Faites-vous renforcer de suite par les bataillons que vous avez à la Main-du-Prince ; vous pourrez les y renvoyer quand vous aurez assuré votre position. Faites part de tout aux généraux Ferey et Landremont.

Lequoy et Moreaux répondirent l'un et l'autre que leurs troupes n'étaient plus en état de marcher et de combattre. Pour donner plus de poids à leur réponse, ils l'accompagnèrent d'une délibération du corps des officiers généraux et supérieurs de leurs divisions, donnant les motifs de l'extraordinaire épuisement du personnel.

Délibération des généraux et chefs de corps de la division des Vosges adressée par le général Moreaux au général Schauenbourg.

Citoyen Général,

Les chefs de corps, avertis que la division des Vosges devait partir à minuit, ont cru devoir observer aux généraux assemblés que les subsistances ayant manqué depuis plusieurs jours pour les chevaux de

l'armée, c'était exposer cette armée à recevoir un échec; il a donc été arrêté qu'il serait envoyé un courrier au général en chef à l'effet de l'avertir de cet obstacle et de le prier de retarder cette opération; arrêté aussi que le général Freytag se transporterait demain à Sarrebrück; ces mêmes chefs ont observé aussi que les soldats ayant bivouaqué plusieurs jours, n'ayant pu manger la soupe, étaient exténués de fatigue. Cette considération, jointe aux autres objections, a achevé de déterminer les généraux et chefs à ce retard.

Signé : LACHAU, CHAPTAL, etc.

Délibération des généraux et chefs de corps de la division Lequoy (1).

Mon Général,

Ne sachant qu'obéir à tout ce que vous voudrez m'ordonner, j'avais déjà donné tous les ordres en vertu de vos intentions, et la plupart des troupes étaient déjà en marche, lorsque j'ai reçu une délibération du corps des Vosges qui m'annonce qu'il ne peut attaquer, en ce que les subsistances pour les chevaux ont manqué, etc.; nous sommes à la vérité dans le même cas; d'après cette délibération, et ne pouvant être appuyé par ma droite, de crainte d'être coupé et de livrer la ville de Sarreguemines, le conseil des généraux et chefs de corps a arrêté, vu que les chemins étaient coupés par les endroits où nous devions passer et que lesdits chemins sont étroits au point que l'on ne pourrait faire faire un demi-tour aux pièces en cas de retraite, et les ennemis ayant construit des batteries masquées qui nous ont été connues par nos découvertes, vous devez juger de l'impossibilité d'attaquer.

Le conseil a arrêté qu'il vous serait envoyé sur-le-champ l'extrait de ladite délibération par le général Olivier et un adjoint, et tous ont signé.

---

(1) *Relation de Duvignau.*

Le 28, quelques bataillons sous les ordres du général Guillaume marchèrent sur Sarreguemines. On arriva à 4 heures dans le bois qui est à une lieue en avant de cette ville sur la route de Bliescastel. Le général Lequoy, commandant toutes les troupes qui y étaient rassemblées, voulait pendant la nuit aller à l'ennemi sans connaître sa force ni sa position, sans avoir fait aucune disposition, n'ayant pas même son artillerie. Des officiers d'état-major plus prudents, entre autres l'adjudant-général Lefèvre, l'en détournèrent. Au lieu de cela, on se retira vers les 8 heures du soir dans les jardins qui sont sous la ville. Les soldats y firent beaucoup de dégâts en brûlant les palissades.

Il n'y avait donc plus à l'armée de la Moselle, ni commandement, ni discipline, ni force morale. Elle n'offrait plus à l'ennemi qu'un plastron inerte.

Le 29, à 4 heures du matin, comme Schauenbourg se préparait à diriger l'attaque combinée de ses divers détachements, il reçut les délibérations envoyées par Moreaux et Lequoy, et bientôt après les Prussiens délogeaient définitivement notre avant-garde des positions voisines de Saint-Imbert. Knobelsdorff et Kalckreuth, formés en 6 colonnes, débordent Bischmisheim, l'un par Duttweiler, l'autre par Fechingen. Hohenlohe avait envoyé en outre 2 bataillons et 7 escadrons à Ormeschweiler. Launay se replie donc sur Sarrebrück. Lequoy reste à Sarreguemines (1). Quant à Moreaux, il écrit à Schauenbourg :

J'ai quitté ce matin, Citoyen Général, le camp retranché de Bitche, pour me porter en avant sur les hauteurs de Rohrbach et de la Briqueterie. J'ai porté mon avant-garde et une partie du corps de bataille avec mes pièces de position en avant pour tâcher de connaître la force de l'armée ennemie dans les environs de Schweigen. Ils sont venus à

---

(1) *Relation de Duvignau.*

On prit les armes à 7 heures ; on entendait une très forte canonnade du côté de Sarrebrück ; on s'attendait à être attaqué. En conséquence, un détachement de 50 hommes commandé par le capitaine Duvignau fut envoyé pour garder le pont et pour le faire déclouer (?) afin qu'il n'y eût qu'à jeter les poutres dans l'eau en cas de retraite. Le général fait appeler cet officier : « Connais, lui dit-il, toute l'importance de l'opération dont tu es chargé. Songe que c'est toi qui dois sauver mon armée, songe que la République a les yeux ouverts sur toi ». Toute la journée se passe à faire des découvertes en avant, et à faire des redoutes sur la hauteur derrière la ville et à déclouer (?) le pont. On obtint avec beaucoup de peine la quantité d'habitants nécessaires à ce dernier ouvrage. A 6 heures du soir, tout le corps de bataille passa la rivière et vint camper sur la montagne derrière Sarreguemines ; quelques troupes seulement restèrent en avant-garde. Le 30, la journée se passa à construire des redoutes pour fortifier le camp, et à y placer de l'artillerie.

notre rencontre avec une artillerie nombreuse et environ 6,000 hommes de cavalerie. La canonnade a été très vive de part et d'autre, mais nous avons évalué les forces qu'ils ont portées en avant à 12,000 hommes, non compris plusieurs colonnes qui sont restées en avant de leur camp de Schweigen. Ils ont dans cette partie trois camps. Notre perte n'est pas considérable ; nous n'avons eu qu'environ quinze hommes tant tués que blessés, et quatre ou cinq chevaux. Je vous en ferai passer l'état dès qu'il me sera parvenu.

Les représentants écrivent au comité de Salut public le 30 septembre 1793 :

.....Le 29, à 4 heures du matin, comme nous nous mettions en marche pour l'expédition, une lettre de Moreaux à Schauenbourg nous apprit que les troupes, qui avaient bivouaqué depuis plusieurs jours, étaient exténuées, et que la cavalerie de sa division n'ayant pas eu d'avoine depuis trois ou quatre jours, il ne pouvait exécuter sa marche sur Hornbach, de sorte que l'expédition sur Bliescastel n'eut pas lieu, pouvant compromettre la droite du corps d'armée, non soutenu dans sa marche par la division des Vosges.

Peu d'heures après, des fusillades et quelques coups de canon se font entendre aux postes avancés de l'avant-garde à Saint-Imbert ; c'était l'armée prussienne qui l'attaquait en force. L'avant-garde se retira en bon ordre devant Sarrebrück, où elle est. L'ennemi canonna toute la journée, tout le lendemain, et tire encore au moment où nous vous écrivons, d'une rive de la Sarre à l'autre, sans nous faire aucun mal. Cette rivière seule sépare les deux armées, qui sont en présence. Les ennemis ont voulu approcher du canon pour tenter un passage de la rivière à une lieue de Sarrebrück, du côté de Sarreguemines ; ils ont été aussitôt démontés d'une pièce par notre artillerie. Ils paraissent vouloir nous déloger de Sarrebrück à quelque prix que ce soit, et nous sommes également déterminés à le défendre jusqu'à la dernière extrémité.

En rendant compte au Ministre de cette série d'échecs, Schauenbourg croit devoir les présenter sous un jour plus favorable que la réalité :

Citoyen Ministre,

Depuis quatre jours, attaqué sur tous les points, harassé de fatigue, je n'ai encore pu vous rendre aucun compte, et dans ce moment je puis seulement vous dire qu'après une vigoureuse résistance pendant

t ce temps, qui a coûté un monde infini aux ennemis, j'ai été forcé faire replier l'avant-garde sur Sarrebrück, vu que le poste de Bliesel a été forcé de se retirer sur Sarreguemines et le corps des ges sur Bitche. On canonne Sarrebrück dans ce moment. Demain s aurez de plus amples détails.

SCHAUENBOURG.

« Dans cet état de choses, écrivent les représentants, a pensé, et les généraux ont arrêté à l'unanimité que rmée, disséminée en ce moment en plusieurs corps divisions, devait fixer le point de réunion à Sarreick, et garder la rive gauche de la Sarre, depuis rreguemines jusqu'à Sierck, au-dessous de Sarreiis.

« Par ce nouveau dispositif, la position de l'armée de la selle n'est changée que sur sa droite ; elle couvrira, nme dans les positions avancées, la frontière de la civant Lorraine ; un corps détaché à Rohrbach, entre iche et Sarreguemines, couvrira la trouée de Phalsurg. »

« Je ne peux pas porter un homme de plus à ma oite, écrit Schauenbourg, sans décidément compromettre la position de Sarrebrück et intercepter nos communications avec nos places, par conséquent sans ôter is moyens de subsistance à l'armée. »

L'armée de la Moselle restera désormais un mois dans s positions, d'où les Prussiens ne chercheront pas à la loger, et d'où elle n'agira pas pour dégager l'armée Rhin. Elle comptait cependant encore plus de ,000 hommes, avec lesquels on pouvait obtenir des ultats décisifs, si l'on avait su concentrer et combiner rs efforts.

Schauenbourg comprenait cependant toute l'imporce de la liaison entre les deux armées, puisqu'il venait crire à Moreaux, en lui ordonnant de reprendre Hornh : « Faites tout ce que vous pourrez pour sauver trée des gorges, d'autant plus que si les ennemis

avaient le passage, tout le but de la campagne serait manqué, et votre position absolument inutile ».

Ayant établi son armée sur la Sarre, depuis Sarrelouis jusqu'à Sarreguemines, Schauenbourg reçoit l'arrêté qui le suspend de ses fonctions. Il se retire à Toul, où il sera bientôt mis en état d'arrestation. Les représentants veulent faire remplir les fonctions de commandant en chef par Moreaux, en attendant qu'un nouveau général soit désigné ; mais Moreaux sait se dérober à cette redoutable charge. Launay ne réussit pas à l'éviter, malgré ses protestations :

« Je ne puis accepter le commandement d'une armée, écrit-il à Bouchotte le 1er octobre, n'ayant ni la santé, ni la capacité nécessaires pour en remplir les fonctions; je peux commander cinq à six mille hommes, mais non vingt-cinq... J'aurai l'honneur de vous observer que je ne peux signifier au général Hédouville sa suspension, à moins que je ne voulusse désorganiser l'armée ; il faut attendre que vous ayez un nouveau général, qui pourra vous indiquer des sujets capables de le remplacer. »

« Sans le général de Hédouville, j'aurais eu beaucoup de peine à me tirer d'embarras, dit-il dans son rapport du 3 ; c'est un homme droit et intelligent ; on peut se fier à lui si le chef est patriote. Enfin, Citoyen Ministre, soyez tranquille sur cette armée ; Sarrebrück me servira de tombeau avant que je recule d'un pas. Je commence à organiser les officiers généraux et à les mettre dans leurs divisions ; les nouveaux ne sont pas des aigles. »

L'armée de la Moselle demeure désormais cantonnée entre Sarreguemines et Sarrelouis, désorganisée, sans chefs capables de la conduire à l'ennemi, et assez inquiète pour son flanc droit. Trois lettres des représensants font connaître sa situation dans les premiers jours du mois d'octobre. Ce sont à peu près les seuls documents que l'on ait sur cette période.

Au quartier général de l'armée de la Moselle, à Sarrebrück, le 5 octobre 1793, l'an 2e de la République une et indivisible.

Les représentants du peuple près l'armée de la Moselle au Directoire du département de la Meurthe.

Vous trouverez dans un arrêté ci-joint nos intentions, qui sont celles de la loi, relativement aux nouveaux bataillons de réquisition. Si, comme le dit le citoyen Saulnier, votre président, il n'existe plus dans votre département de citoyens de la 1re classe, requise par la loi du 23 août dernier, qui ne soient déjà attachés à quelque bataillon, alors il suffira, comme vous l'avez arrêté, de les faire rejoindre.

Nous avons eu connaissance, par deux commissaires de Lunéville, qu'il y a 5 bataillons de divers districts de la réquisition de la loi du 23 août dernier ; ils nous ont dit aussi qu'il y a un autre bataillon, celui de Langres, qui est resté à Nancy, parce qu'il n'y avait plus moyen de les loger à Lunéville ; ils sont venus nous prier de disposer de ces bataillons. Le général en a déjà ordonné deux pour la garnison de Phalsbourg ; il a été arrêté que l'on passerait aussitôt la revue des autres pour constater leur nombre d'hommes, l'état de leur armement et équipement, car on dit qu'il y en a beaucoup qui sont sans armes.

Le citoyen Saulnier, votre président, nous assure que vous pourrez fournir des piques à un certain nombre ; cela vaudra toujours mieux que rien, et dès que nous aurons reçu les états de revue et qu'ils seront armés, le général les fera avancer vers Bouquenom, la Petite-Pierre, et autres endroits de ces environs, pour soutenir et assurer cette frontière.

On avait semé l'alarme du côté de Phalsbourg ; le conseil défensif de cette place a pris aussitôt des mesures pour se mettre en état de défense ; cette précaution n'est pas un mal ; aussi l'avons-nous secondé autant qu'il a dépendu de nous. L'armée du Rhin avait enlevé les approvisionnements de cette place pour des besoins urgents.

Nous avons requis le district de Sarrebourg de faire verser de suite et que ce serait en déduction du contingent que vous devez fournir à ladite armée.

Le général a, aussitôt que nous lui avons fait part des inquiétudes de Phalsbourg et autres endroits de ces contrées, ordonné un fort détachement de l'armée, qui s'est porté hier du côté de Bitche jusqu'au delà de Rohrbach. Il n'a rien vu qu'une patrouille ennemie de 30 hussards qui étaient venus jusqu'à Rohrbach, sur la route de Sarreguemines à Bitche, où ils avaient pris six bœufs. On leur a donné la chasse, on en a pris trois et tué un. Ainsi, comme vous voyez, ils ne s'aven-

turent pas trop sur notre territoire, et l'on ne négligera rien pour les en empêcher encore davantage; mais des armées, de nouveaux bataillons et des subsistances pour l'armée et ses places!

Quant aux prix des grains, nous ne croyons pas que vous deviez rien y changer, que lorsque la loi qui les fixe généralement vous sera parvenue, parce que, comme vous savez, les lois ne sont en vigueur que du jour de leur promulgation.

EHRMANN, RICHAUD.

Au quartier général à Sarrebrück, le 7 octobre 1793, l'an 2e de la République une et indivisible.

Les représentants du peuple près l'armée de la Moselle à leurs collègues les membres du Comité de Salut public.

Le décret du 5 septembre dernier, concernant les mesures de surveillance relatives à la résidence des militaires, avait d'abord fait croire que tous ceux compris dans l'article 8 de la loi devaient quitter l'armée dans les vingt-quatre heures, aux termes et sous les peines portées par l'article 1er. Nous avons été accablés d'observations et de réclamations à cet égard, et un grand nombre de militaires de tout grade se disposaient à quitter l'armée. Nous avons pensé que les dispositions de cette loi n'étaient ni assez claires, ni assez positives, pour laisser effectuer cette extraction avant d'avoir demandé une explication ultérieure, et nous avons en conséquence pris l'arrêté dont nous vous envoyons copie, vous priant de nous répondre aussitôt pour lever tous les doutes.

Vous trouverez ci-joint dix autres arrêtés que les circonstances nous ont fait prendre, et que nous espérons que vous approuverez.

Nous vous remettrons aussi la pétition qui nous a été présentée par les carabiniers du 2e régiment, relative à leur chef de brigade Danglas, qui réunit leur confiance et leur estime.

Notre position est toujours la même vis-à-vis des ennemis; nous sommes si près que tous les jours nos troupes légères se fusillent et que les fusillades sont de temps en temps mêlées de canonnades.

L'intention de l'ennemi est difficile à pénétrer; d'après tous les rapports des espions et des déserteurs, ils ont reçu un renfort de tous les Prussiens qui étaient dans le Nord, d'environ 10,000 hommes. Depuis la nouvelle position qu'a prise sur Sarreguemines la droite de notre armée, des malveillants, sans doute, avaient répandu l'alarme du côté de Bouquenom, de Fénétranges et de Phalsbourg, disant que l'ennemi avait pénétré entre Sarreguemines et Bitche. Un détachement d'environ 2,000 hommes et de l'artillerie légère y a été envoyé aussitôt, et n'a trouvé sur cette route qu'une patrouille de 30 hussards à Rohrbach; on leur a donné la chasse, on en a pris 3 et tué 1. Une pareille

tournée de temps en temps empêchera, nous l'espérons, que cette frontière ne soit entamée.

Le général Launay, commandant provisoirement en chef, vient de nous faire part de l'ordre qu'il reçoit de mettre en arrestation l'ex-général Schauenbourg pour être traduit à Paris. Il s'était retiré à Toul, à ce que nous croyons ; nous lui avons dit de mettre aussitôt cet ordre à exécution. Nous devons cependant à la vérité, et nous devons vous le dire, que nous avons toujours pensé que c'était par des motifs de mesure générale, ou tous autres à nous inconnus, que vous avez ordonné la suspension et l'arrestation de ce général, et non par celui d'être suspect de trahison pour l'affaire du 14 septembre à Pirmasens, tel que plusieurs journaux l'ont annoncé, car la vérité est que c'est le général Moreaux et les autres généraux de la division des Vosges qui, dans un conseil tenu à Hornbach en notre présence, le 13, arrêtèrent cette expédition à l'insu du général Schauenbourg, qui était ici ; on lui envoya aussitôt un courrier pour le prévenir que l'on se mettait en marche la nuit suivante à 2 heures du matin pour l'exécuter, qu'il serait bon qu'il fît passer pendant la nuit trois bataillons des postes les plus prochains pour renforcer la garde du camp d'Hornbach, et qu'il fasse diversion pour empêcher que l'on n'apporte du secours ; tout cela fut fait et la diversion coûta plus de 600 hommes à l'ennemi. L'attaque de Pirmasens, seule, ne fut pas heureuse ; nous avons été témoins de la délibération : le motif qui la détermina était de seconder les efforts de l'armée du Rhin pour aller délivrer Landau, tel qu'il avait été convenu dans une conférence à Wissembourg. Nous avons été témoins de son exécution, et nous devons dire avec vérité que nous n'y avons aperçu aucun signe de trahison, et que si nous en avions aperçu dans une affaire aussi importante et aussi chaude, le traître l'aurait payée à l'instant de sa vie. Il nous a été dit seulement, après l'affaire, qu'un canonnier avait déserté deux heures avant et avait été prévenir l'ennemi ; mais cela n'est pas assuré, et quand une armée a 4 à 5 lieues à faire pour en aller attaquer une autre dans son camp, celle-ci a bien le temps d'être avertie par ses postes avancés. Ces faits sont à la connaissance de toute l'armée de la Moselle, et plus de 20,000 hommes savent, pour avoir vu, que Schauenbourg n'a eu aucune part à cette expédition ; il nous en a demandé un certificat avant son départ, et nous le lui avons donné.

Nous ne pouvons maintenant vous en dire davantage. On nous apprend à l'instant que le feu est au château ; nous ne savons pas encore par quelle cause ; nous nous y transportons sur-le-champ.

RICHAUD, EHRMANN.

P.-S. — Nous vous répétons la demande d'un quatrième représen-

tant. Notre collègue Soubrany est malade et alité depuis plusieurs jours.

Au quartier général de l'armée de la Moselle, à Sarrebrück, le 10 octobre 1793, l'an 2e de la République française une et indivisible.

Les représentants du peuple près l'armée de la Moselle à leurs collègues du Comité de Salut public.

Nous vous avons prévenus que le général de division Moreaux, qui avait été promu au commandement général de l'armée, n'a pas accepté ce commandement; il nous a même demandé depuis quelques jours de pouvoir se retirer derrière l'armée pour rétablir sa santé, dont le mauvais état ne lui permettait plus de faire son service.

Le général Launay, qui commande provisoirement en chef, nous a déjà demandé de le décharger de ce fardeau; il serait donc bien important, et nous croyons même instant, de procurer à cette armée un bon général en chef, vrai patriote, et ayant, s'il est possible, quelque connaissance du pays; cette connaissance est d'autant plus nécessaire que ce territoire présente des positions dont un général habile pourra tirer les plus grands avantages.

L'ennemi nous tâte de tous côtés et de toutes les manières; il a fait une canonnade hier au soir sur les 10 heures, par une brume fort obscure. Des boulets et des obus sont venus jusque dans la ville, mais n'ont heureusement blessé personne. Nous avons pensé d'abord que c'était pour nous faire passer encore cette nuit sous les armes afin d'attaquer à la pointe du jour nos troupes fatiguées de plusieurs nuits de veille et de bivouac; mais les soldats sont intrépides, leur courage redouble au moindre danger : aussitôt que ce simulacre d'attaque a été fait, tout a été sur pied; les chasseurs s'empressaient d'être du nombre de ceux qui sortiraient pour aller éclairer et surveiller les mouvements de l'ennemi, et, dès la pointe du jour, un grand nombre a été, avec son intrépidité ordinaire, attaquer les avant-postes ennemis et fusiller avec eux.

Le général Szeculy, commandant un corps des Prussiens, s'est présenté pour demander une conférence avec le général; il a été arrêté par nos avant-postes : on lui a fait mettre par écrit ce qu'il avait à dire : c'était de faire cesser réciproquement les escarmouches des troupes légères, espèce de guerre qui est tout à leur désavantage, parce qu'elle facilite beaucoup la désertion de leurs troupes, qu'ils sont obligés de tenir presque enchaînées ou sous une garde sévère, tandis que les soldats républicains agissent et les combattent en pleine liberté, n'ayant pour barrière que l'amour de leur patrie. Nous n'avons pas besoin de vous dire quelle a été la réponse.

Nous sommes tous les jours obligés d'ordonner des avances à des corps, et surtout à des compagnies d'artillerie légère, pour leur équipement et le harnachement de leurs chevaux. Ils disent au général que, quand ils s'adressent au Ministre de la guerre, ils sont un temps infini sans avoir de réponse, et le service en souffre.

Nous avons reçu une plainte du citoyen Belchamp père, conducteur général des charrois d'artillerie, contre le citoyen Winter, entrepreneur des équipages d'artillerie de cette armée, qui laisse ses chevaux déferrés, ses harnais en mauvais état, et dans ce moment, il n'y a pas un seul chef à la tête de son équipage : ses chevaux et charretiers restent à l'abandon. Nous avons promis d'ordonner l'avance de la somme nécessaire pour subvenir aux besoins les plus pressants de ces malheureux et de leurs chevaux. Le citoyen Castet, conducteur de cet équipage, nous avait parlé il y a quelques jours de l'état de dénuement dudit équipage ; il en avait le cœur navré.

Ce brave jeune homme était attaché à l'artillerie légère. Le capitaine Debelle, commandant une de ces compagnies, nous a dit que dans la deuxième expédition qu'un détachement de notre armée a faite il y a trois ou quatre jours pour reconnaître la position de l'ennemi en avant de Sarreguemines et de Bitche, une fureur de patriotisme, si l'on peut s'exprimer ainsi, s'était emparée de lui : il a pris la bride de son cheval entre ses dents, le pistolet d'une main et le sabre de l'autre, est parti au galop et est allé attaquer seul un détachement de 50 dragons ennemis, en a tué un de son coup de pistolet, en a sabré plusieurs et presque mis ce détachement en déroute ; mais un peu revenus de la terreur qu'il leur avait d'abord inspirée, les ennemis l'ont tué et haché en mille morceaux, croyant apparemment réparer par là l'espèce de honte qu'ils venaient d'éprouver.

Salut et fraternité.

RICHAUD, EHRMANN.

XXXII. — L'ARMÉE DU RHIN ET LE PROJET DE WURMSER.

La situation matérielle et morale de l'armée du Rhin était plus déplorable encore que celle de l'armée de la Moselle. Les plaintes et les ordres qui prouvent le dénuement des troupes, tant au point de vue de l'habillement que pour la subsistance, sont plus nombreux encore dans les premiers jours d'octobre qu'à la fin du mois précédent. Les paysans alsaciens continuent à se soustraire

aux réquisitions, et il faut se procurer les denrées par la force, en territoire national! Les troupes, de leur côté, ravagent les environs de Wissembourg, suivant en cela l'exemple des agricoles, et, comme eux aussi, les volontaires des départements voisins se mettent à déserter. Wissembourg est devenu un chaos dans lequel sont mêlés soldats, femmes, charretiers, entrepreneurs et citoyens. Il n'y a plus d'ordre ni de discipline dans l'armée, ni au quartier général. Les représentants sont assaillis d'un tel nombre de réclamations et de dénonciations qu'ils songent enfin à s'en garantir. On destitue les généraux qui ont donné maintes preuves d'insuffisance, mais par malheur on ne se préoccupe pas à l'avance de leur trouver des successeurs plus habiles, et l'on tombe de mal en pis.

La proclamation des représentants, qui porte création d'une armée révolutionnaire pour appuyer les réquisitions (1), fait ressortir les difficultés du ravitaillement :

Au nom de la République française, les représentants du peuple près les armées du Rhin et de la Moselle :

Quand la patrie est entourée de dangers, et quand des citoyens les augmentent par leur égoïsme, leur insouciance, leur cupidité, il importe que les mesures les plus fortes, les plus révolutionnaires, soient prises par les représentants du peuple près des armées pour prévenir tous les désastres qui pourraient en résulter.

Nous sommes arrivés à une époque où si, au même instant qu'on exige du propriétaire, du cultivateur, de tout citoyen, la contribution pour parvenir aux besoins de la République, il existait le plus léger retard dans l'exécution des lois, des arrêtés des représentants du peuple près des armées, la sûreté de l'État, l'existence des armées françaises seraient éminemment compromises.

Une triste expérience ne nous apprend que trop que le moment est arrivé d'agir, de frapper, d'exterminer, dans quelques endroits qu'ils se trouvent, tous citoyens sourds aux besoins de la patrie, tout citoyen rebelle à la loi.

Jusqu'à présent les représentants du peuple, remplis d'une juste

(1) Voir chapitre XXIX.

confiance dans le civisme, la sensibilité des propriétaires, ainsi que dans le zèle des administrateurs, s'étaient contentés d'exposer à leurs concitoyens les vrais besoins de leurs frères d'armes, et de ne leur demander des secours que par la voie de la persuasion et de simple réquisition.

Qui allait croire qu'après une récolte des plus considérables, l'approvisionnement des armées serait entravé; qu'à chaque instant l'on courrait les risques d'éprouver des privations?

Qui allait croire surtout qu'il existerait des Français assez insensibles, assez ingrats, pour non seulement ne pas prévenir les besoins des défenseurs de la patrie, mais encore refuser la première nourriture à ces braves guerriers qui jamais n'ont varié dans leur conduite révolutionnaire, qui combattent depuis si longtemps, entourés de généraux perfides et continuellement tourmentés par les besoins de tous les genres? Le fait existe, citoyens! C'est un grand crime, qu'il est du devoir absolu des représentants du peuple d'arrêter, ils mériteraient eux-mêmes toute la colère de la nation, si dans de pareilles circonstances ils n'agissaient pas promptement pour satisfaire les besoins des armées.

Celui-là aurait un triple bandeau sur les yeux, qui ne serait pas convaincu que nos ennemis, après avoir tenté tous les moyens de désorganiser nos armées par la trahison de nos généraux, par des perfidies de tous genres, tant de fois réitérées et autant de fois devenues sans succès pour eux, par le courage et l'énergie républicaine de nos soldats, qui ne serait pas convaincu que nos ennemis fondent leurs principales espérances sur le défaut de vivres, d'approvisionnement pour nos armes et les places en état de guerre!

Les ennemis de l'intérieur, agissant de concert avec ceux de l'extérieur, frappés des mesures révolutionnaires que la Convention nationale a adoptées depuis le 31 mai dernier, désespérés de voir échouer jusqu'à présent leurs affreux projets, tentent, pour dernière ressource, d'affamer nos armées; ils se bercent de l'idée qu'elles se désorganiseront alors et que le soldat se portera à des excès, comme si son courage, son civisme et surtout la patience qu'il a constamment développés, au milieu même des privations de ce qui lui était le plus nécessaire, n'étaient pas un sûr garant à la République que sa conduite sera toujours la même, c'est-à-dire que, dans quelque circonstance qu'il se trouve, il ne cessera d'avoir devant les yeux que la force armée est essentiellement obéissante.

Mais aussi la patrie doit être reconnaissante, les représentants du peuple doivent prévenir ses besoins.

C'est sous ce rapport et par les motifs les plus puissants que les représentants du peuple près des armées du Rhin et de la Moselle ont

cru nécessaire de prendre des mesures vigoureuses pour réprimer l'égoïsme et la cupidité de certains individus.

Il est démontré qu'avant que la Convention nationale n'ait établi une armée révolutionnaire, avant qu'elle n'ait effrayé, par une surveillance extraordinaire, à l'aspect d'un châtiment prompt, les malintentionnés, le peuple de Paris et des départements environnants gémissait sous le poids de l'accaparement et de l'avarice; il n'obtenait qu'avec de très grandes difficultés sa propre subsistance.

La force des sans-culottes a été déployée; le mal a été, pour ainsi dire, aussitôt tari.

Il reste donc à suivre de pareilles traces dans les départements qui peuvent et doivent approvisionner nos armées.

Il importe, pour le salut de la patrie, la conservation des personnes et des propriétés de ces mêmes départements, que l'on anéantisse enfin toutes ces spéculations qui, jusqu'à présent, ont eu l'infamie de calculer sur nos besoins.

A cet effet, il faut qu'une force militaire soit constamment et exclusivement dirigée pour procurer aux armées de la Moselle et du Rhin ce qui leur sera nécessaire, et qu'il y ait un tribunal particulier institué pour, dans tous les lieux et dans tous les moments, juger avec célérité et punir les individus qui ne fourniraient pas leur contingent requis ou qui auraient la scélératesse de faire passer à nos ennemis les denrées perçues sur le territoire de la République.

Par ces considérations, les représentants du peuple près des armées de la Moselle et du Rhin, en vertu des pouvoirs illimités qui leur ont été donnés, arrêtent ce qui suit :

Art. 1er. — Une armée révolutionnaire, extraite des deux armées du Rhin et de la Moselle ou des garnisons, sera établie provisoirement.

Art. 2. — Elle sera composée de 1000 hommes, divisée en deux sections, et pourra être augmentée au besoin.

Art. 3. — Chaque compagnie sera composée de 100 hommes, commandée par un capitaine et divisée en deux pelotons de 50 hommes chacun, le premier commandé par un lieutenant et le second par un sous-lieutenant.

Art. 4. — Chaque peloton sera divisé en deux sections de 25 hommes, commandées par un sergent et deux caporaux.

Art. 5. — Les officiers seuls seront en dehors du nombre et un des quatre sergents sera chargé du détail de la compagnie.

Art. 6. — Les officiers et sous-officiers seront pris parmi les officiers et sous-officiers des mêmes grades; leur nomination n'étant que provisoire, ils conserveront leurs emplois et leurs droits à l'avancement dans leurs bataillons.

Art. 7. — Les appointements et la paye cesseront d'être payés au

bataillon du jour que les citoyens qui formeront ces compagnies sortiront de leur bataillon jusqu'au moment où ils y rentreront.

Art. 8. — Il sera accordé provisoirement un supplément de 5 sols par jour par fusiliers et caporaux, 10 sols par sergents.

Les officiers auront un tiers en sus de leurs appointements, y compris le traitement de guerre.

Art. 9. — Les payeurs généraux payeront ces compagnies sur le pied désigné ci-dessus.

Art. 10. — Les fonctions spéciales et particulières de cette armée provisoire concerneront l'approvisionnement des armées du Rhin et de la Moselle, l'exécution des lois et des arrêtés des représentants du peuple, surtout ceux relatifs à la punition des individus qui, par leurs propos, leurs actions, tendraient à désorganiser l'armée, soit en prêchant l'insubordination et le mépris des autorités constituées, soit en répandant des calomnies contre les chefs ou les fonctionnaires publics.

Art. 11. — Des commissaires civils seront nommés par les représentants du peuple, qui auront à leur disposition cette armée révolutionnaire et la dirigeront partout où besoin sera, à l'effet de faire exécuter promptement toutes les réquisitions relatives au besoin des armées.

Art. 12. — Les commissaires civils, indépendamment de cette armée révolutionnaire, auront droit de requérir, lorsque les circonstances l'exigeront, toute la force nécessaire.

Art. 13. — Toutes les réquisitions des représentants du peuple près des armées du Rhin et de la Moselle, faites antérieurement au présent arrêté, soit conjointement, soit séparément, concernant l'approvisionnement des armées, seront sans délai effectuées, et, en outre, les commissaires civils seront tenus de ne laisser à la disposition du propriétaire, du cultivateur, que ce qui sera reconnu contradictoirement et en présence de la municipalité lui être strictement nécessaire pour sa subsistance, celle de sa famille et la culture de ses terres.

Art. 14. — Tout citoyen qui sera prévenu de cacher des grains, de les déporter chez l'étranger, ou de refuser son contingent, sera à l'instant mis en état d'arrestation par les commissaires civils.

Art. 15. — Pour la prompte exécution des coupables, il sera établi deux tribunaux provisoires composés de trois juges chacun, qui suivront l'armée révolutionnaire.

Art. 16. — Les juges seront pris parmi ceux des tribunaux de l'arrondissement formant les divisions du Rhin et de la Moselle, ou parmi leurs suppléants, et choisis par les représentants.

Art. 17. — Le tribunal se choisira un greffier et, pendant le temps de son exercice, il sera payé à chacun des juges et au greffier le tiers

en sus des appointements ordinaires des juges et greffiers des tribunaux criminels.

Art. 18. — Les détenus seront jugés dans les vingt-quatre heures de leur arrestation, sans qu'ils puissent réclamer les dispositions des lois concernant la procédure criminelle et l'institution des jurés. S'ils sont déclarés convaincus des délits ci-dessus mentionnés, ils seront déclarés traîtres à la patrie, punis de mort et de suite livrés à l'exécuteur des jugements pour être expédiés dans les lieux du délit.

Art. 19. — La peine de mort, prononcée dans les cas déterminés par le présent arrêté, emportera la confiscation des biens, et il sera pourvu, sur ceux confisqués, à la nourriture et entretien des pères, mères, femmes et enfants qui n'auraient pas d'ailleurs des biens suffisants pour y pourvoir.

Art. 20. — Le présent arrêté sera imprimé dans les deux langues, lu, publié et affiché dans l'étendue des départements formant les divisions de la Moselle et du Rhin, dans le plus bref délai.

Art. 21. — Nommons les citoyens Dominique-François Gobert et Antoine Delteil, agent du Conseil exécutif provisoire; Euloge Schneider, accusateur public près du tribunal criminel du département du Bas-Rhin; Elvert, maire de Saverne, pour commissaires civils; les autorisons à s'adjoindre les personnes nécessaires pour l'exécution du présent arrêté, laquelle n'aura lieu, quant à la peine à encourir, que trois jours après la publication qui en aura été faite.

Fait en Commission, le vingt-quatrième jour du premier mois de la seconde année de la République française, une et indivisible.

EHRMANN, MALLARMÉ, J.-B. LACOSTE, J. BORIE, GUYARDIN, RICHAUD, NIOU, J.-B. MILHAUD et RUAMPS.

Les troupes ne sont pas mieux habillées qu'elles ne sont nourries. En deux mois, la situation s'est profondément modifiée à cet égard. Il faut remarquer ici combien le système de guerre qu'on suivait était funeste à l'habillement, à l'équipement et à la subsistance comme à la discipline.

Les troupes étaient perpétuellement au bivouac, l'attitude défensive de l'armée obligeait à se tenir sans répit sur le qui-vive. Dans ces conditions, il aurait fallu renouveler l'habillement tous les mois pour que les hommes fussent à peu près couverts. C'est dire que nul

gouvernement, même riche et gérant bien les finances publiques, n'aurait pu y suffire.

Le général Dubois avait écrit le 25 septembre à Landremont :

Tous les bataillons de ma division font une infinité de réclamations et plusieurs sont fondées. Les soldats qui montent la garde et qui bivouaquent n'ont point de capotes ni de couvertes ; il serait instant de les sortir des magasins et de leur en procurer ; vous éviterez par ce moyen bien des maladies : tous les jours une infinité de soldats entrent à l'hôpital et cela, leur nudité en est la principale cause.

Le matériel et les équipages laissent aussi à désirer, malgré la situation exceptionnellement satisfaisante où ils s'étaient trouvés à la fin du mois d'août :

ARMÉE DU RHIN.
—
Artillerie.

A Wissembourg, le 3 octobre 1793, l'an 2e de la République française une et indivisible.

Le général de brigade Ravel, commandant en chef l'artillerie, au citoyen Dupin, adjoint au Ministre de la guerre.

Citoyen,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint l'état de situation de l'équipage d'artillerie de cette armée au premier de ce mois.

Vous y verrez que nous avons 450 chevaux du pays en réquisition permanente ; 200 des charrois de l'armée et 114 à l'infirmerie, ce qui fait un total de 764 chevaux indépendamment de près de 60 qui seraient à réformer par leur faiblesse et leur peu de service, qui ne font que consommer des subsistances inutilement.

Je pense qu'il serait à propos de les réformer et de les vendre au profit de la République, et le peu de fonds qui en proviendraient seraient remis dans la caisse du Trésorier payeur de l'armée.

Je vous prie, Citoyen, de me donner une solution sur ce sujet.

Je vous ai rendu compte que les représentants du peuple m'ont autorisé à faire une réquisition au citoyen Lanchere, entrepreneur des chevaux de l'artillerie, pour une fourniture de 1500 chevaux nécessaires à notre équipage, vu que nous ne pouvons pas être toujours aux expédients des chevaux du pays et des charrois, qui à la fin pourraient manquer et arrêter le service.

Voici la mauvaise saison et notre équipage se fond tous les jours.

L'artillerie volante l'épuise, par l'échange qu'elle exige continuellement, pour peu que les chevaux soient fatigués ou malades.

Toutes leurs bouches à feu et voitures sont attelées de huit chevaux et manœuvrant toujours au grand galop. Au moyen de quoi, il est urgent que le citoyen Lanchere, remplisse la fourniture que je lui ai demandée le plus tôt possible. Je vous prie, en conséquence, de vouloir bien lui donner vos ordres pour que le service de l'artillerie soit assuré.

RAVEL.

Annotation en marge : Répondre à Ravel sur les chevaux qu'on s'est entendu avec le comité et qu'on attend sa décision.

Mais, ce qui était plus grave que tout, la situation morale de l'armée s'empirait de jour en jour. On ne peut citer ici toutes les dénonciations adressées aux représentants ou à la Convention : il n'y a pas de général, il y a peu d'officiers qui y échappent. Tout se passe, à ce point de vue, dans l'armée du Rhin comme dans l'armée de la Moselle : les autorités de Paris accueillent des dénonciations anonymes, ou émanant de gens obscurs, inconnus ; les suspensions ou arrestations s'ensuivent ; les représentants protestent, mais en vain. Ils sont eux-mêmes excédés de réclamations, et rendent enfin le singulier arrêté que voici :

Wissembourg, le 6 octobre 1793, l'an 2e de la République.

Les représentants du peuple à l'armée du Rhin ont arrêté ce qui suit :

1° Il sera sursis jusqu'à nouvel ordre à tout remplacement dans l'armée qui se feraient d'après l'arrêté du 3 septembre dernier ;

2° Les officiers, sous-officiers et soldats qui obtiendront de l'avancement par nomination dans les bataillons d'agricoles qui se forment en vertu de la loi du 23 août, pourront demander aux chefs de leurs corps d'aller dans les nouveaux, du moment que ces nouveaux corps auront rejoint l'armée ;

3° Pour faciliter aux militaires de tous grades les moyens de faire entendre leurs réclamations aux représentants du peuple, et pour éviter que, sous le prétexte de leur parler ils ne négligent leur devoir, ils pourront s'adresser les lundis et jeudis de chaque semaine jusqu'à

4 heures de l'après-midi dans la maison qu'ils occupent à Wissembourg ;

4° Ces permissions ne pourront être accordées sous aucun prétexte que lorsque les nouveaux corps auront rejoint l'armée ;

5° Les réclamations qui intéresseront des corps entiers, seront portées aux représentants le mardi ;

6° Les représentants reeevront d'ailleurs, autant qu'il sera possible, les réclamations des volontaires en passant dans les camps ; mais il est utile pour le bien public qu'ils puissent s'occuper d'objets généraux sans en être distraits par des réclamations continuelles dans les moments qui ne sont pas destinés à les entendre, leur but, au surplus, n'est pas de se ménager des moments de repos, mais le désir de remplir leur tâche les oblige de faire cette invitation à l'armée.

BORIE et NIOU.

Deux lettres de Clarke et de Bourcier font ressortir le désordre qui régnait à Wissembourg.

2 octobre.

Le général Clarke au commandant de la place de Wissembourg.

D'après le vide de l'état que vous m'avez adressé, Citoyen, de la situation des casernes de cette place, il paraît que plusieurs chambres sont mal à propos occupées par des personnes qui doivent être, ou réunies à leurs corps respectifs, ou dans les dépôts desdits corps. Il paraît même que quelques-unes n'ont aucuns droits à être présentes à l'armée. En conséquence, vous voudrez bien prendre auprès des différents corps ci-dessus les informations suivantes :

Pourquoi le 105e régiment fait-il occuper des femmes qui, si elles étaient utiles au corps, y seraient présentes, et qui vraisemblablement se trouvent excéder le nombre prescrit par la loi ?

Si ce régiment n'a pas un dépôt établi ailleurs, où doivent se trouver le maître tailleur et les équipages ?

Ce que c'est que le sergent et les charretiers de ce régiment qui occupent deux chambres.

Par quelle autorisation les employés aux fourrages et leurs ouvriers, le quartier-maître et le vaguemestre du 1er bataillon de Saône-et-Loire sont logés aux casernes.

Pourquoi le 1er bataillon de la Corrèze y a établi ses ouvriers, ses convalescents et son magasin, et dans quel endroit étaient ces établissements avant que ce bataillon tînt garnison à Wissembourg.

Il faut que vous ayez pour demain tous ces éclaircissements, afin que sans délai il soit donné des ordres d'évacuer les casernes à ceux qui

n'ont pas le droit d'y être établis ; par ce moyen, il y aura des chambres disponibles, que l'on pourra employer à détenir les déserteurs et prisonniers qui ne doivent sous aucun prétexte jouir de leur liberté au quartier général. Cet abus, trop longtemps toléré faute de local, doit être réprimé avec soin pour éviter les conséquences fâcheuses qui pourraient en résulter.

CLARKE.

7 octobre.

Au commandant de la place de Wissembourg.

Le général en chef me charge de vous prévenir, Citoyen Commandant, que son intention est que vous fassiez consigner aux postes de n'y laisser entrer aucun officier ou soldat sans qu'il soit muni d'une permission signée par les généraux de division pour les officiers, et par les chefs de corps pour les sous-officiers et soldats.

BOURCIER.

Les soldats se laissent entraîner à la désertion et au pillage comme les agricoles. Après Weiler, c'est Benheim, puis d'autres bourgades encore qui réclament la protection du général. Les paniques deviennent fréquentes. Un jour, c'est un officier de la compagnie franche de la Dordogne qui donne l'alarme près de Lauterbourg ; un autre jour, c'est le 3e bataillon d'Indre-et-Loire qui se jette dans les bois près de Stürzelbronn en criant que 40,000 ennemis se portent sur Bitche.

Un rapport de Bâle, du 1er octobre, déclare que « la désertion est inconcevable parmi nos volontaires, les troupes de ligne et surtout les jeunes gens de la dernière levée ! »

30 septembre 1793.

L'adjudant général Gouvion-Saint-Cyr au général Clarke.

J'ai appris, en retournant à Lembach, que le bruit courait que les ennemis faisaient filer 40,000 hommes du côté de Bitche. J'ai été moi-même faire une reconnaissance, et j'ai reconnu que cette alerte était occasionnée par un bataillon d'Indre-et-Loire dans lequel il s'était répandu une terreur panique.

GOUVION-SAINT-CYR.

1er octobre.

Le général Clarke aux départements des Haut et Bas-Rhin, de la Moselle et des Vosges.

Je suis forcé, Citoyens Administrateurs, d'appeler votre vigilance et celle des autorités constituées qui vous sont subordonnées sur la désertion de la plus grande partie des volontaires que votre département a fournis à cette armée.

Les représentants du peuple et le général en chef attendent de votre zèle que vous emploierez les moyens les plus prompts pour faire rentrer sous les drapeaux tous ceux qui, appelés par la loi à la défense de la patrie, ont lâchement abandonné leur poste. Souffrir leur retour et leur laisser un asile serait se rendre complice de leur désertion, et tout me fait croire que vous vous sauverez de ce reproche en prenant les mesures les plus sévères contre ces déserteurs, et en enjoignant aux districts et aux municipalités de faire remettre dans les mains de la force publique tous ceux qui, sans exception ou congé en forme, se sont éloignés de leur poste.

CLARKE.

6 octobre.

Au général Offenstein.

Le général en chef me charge de vous envoyer, Citoyen Général, les pièces ci-jointes, d'après lesquelles le bataillon des Vosges qui est à Benheim est inculpé pour brigandage et dévastation. Le général en chef attend de votre zèle pour le maintien de l'ordre et de la discipline, et du respect dû aux propriétés, que vous prendrez les mesures les plus promptes pour arrêter le cours de ces désordres.

CLARKE.

6 octobre.

Au général Colle.

Le général en chef me charge de vous mander, Citoyen Général, de prendre les mesures les plus promptes et les plus convenables pour faire mettre en état d'arrestation l'officier du bataillon de la Dordogne, qui est accusé d'avoir pris la fuite à Ingwiller et avoir causé et mis l'alarme dans le pays. Le général désire connaître les mesures que vous aurez prises à ce sujet.

BOURCIER.

Les dénonciations atteignent les représentants eux-

mêmes et les chargent des accusations les plus invraisemblables. Ils n'en sont que plus disposés à voir la trahison partout, et lui imputent les fautes que Landremont a commises par incapacité. Ce général est donc, non seulement suspendu, mais mis en arrestation. Férino, Bizy et Beaurevoir, pour les paroles incorrectes et imprudentes que nous avons signalées, sont frappés en même temps, et l'armée reste sans chefs dans un moment où l'on attend l'attaque de l'ennemi. Le vieux général Colle, commandant à Haguenau, sera suspendu à la veille même du jour où cette attaque se produira réellement. Conscients de leur incapacité, les généraux auxquels on offre la succession de Landremont refusent ce périlleux honneur. Dans le nombre se trouve Pichegru, qui ne se rendra à l'armée du Bas-Rhin qu'à la fin du mois, sur un dernier ordre impératif du Ministre.

Wissembourg, le 1er octobre 1793, l'an 2e de la République française.

Ruamps et Borie, représentants du peuple près l'armée du Rhin, aux membres du Comité de Salut public de la Convention.

Nous nous occupions en même temps que vous, Citoyens nos collègues, des mesures de Salut public pour cette armée, et notre position nous a paru d'autant plus critique dans une conférence tenue à la Petite-Pierre, que nous avons pensé devoir vous envoyer deux de nos collègues. Ils sont partis et cela nous dispense d'entrer dans d'autres détails à cet égard.

La lettre de Landremont que vous nous avez fait passer renferme des vérités quant au peu d'approvisionnements de bouche et de munitions; mais nos lettres et nos réquisitions vous instruiront que nous avons fait tout ce qui était en nous; nos collègues vous feront encore un tableau exact à cet égard, mais cette lettre, séduisante au premier aspect, est remplie de perfidie, et vous l'avez bien jugée. Landremont a eu des forces considérables dont il n'a fait, selon nous, presque aucun usage. Il a dégoûté les agricoles en ne les employant pas à propos, et il semble qu'il a eu à cœur de réduire son armée au point où il vous l'a dépeinte, pour se ménager un prétexte dans le cas où les lignes seraient coupées. Le général Landremont est destitué, et c'est un grand bien; il est parti, et nous donnons ordre pour le mettre

en arrestation ; mais Delmas est cerné à Landau, et comment le remplacer? Nous sommes bien embarrassés.

Ferino, commandant l'avant-garde, vient de partir pour Strasbourg avec un certificat de maladie. N'est-ce pas la même maladie de Beauharnais, lorsqu'il voulut quitter les lignes? Nous n'avons que trop de raisons pour le croire et nous le ferons mettre en arrestation.

Nous ne doutons pas qu'une trame infernale ne soit depuis longtemps ourdie et suivie sourdement, et nous pensons que vous avez bien jugé le silence de Landremont à notre égard ; comparez maintenant ce qui vient de se passer : on a fait dénoncer à Strasbourg, depuis quelques jours, tous les députés près cette armée par des hommes qui jusqu'ici avaient de l'influence à la Société par leur patriotisme simulé. On nous a accusés de n'avoir jamais été à l'armée, et cette absurdité a été écoutée ! de n'avoir jamais fait droit aux réclamations des soldats, et nous nous flattons qu'il n'en est pas un seul dans l'armée qui ne démente cette allégation, qui a cependant été accréditée dans la ville; de n'avoir jamais été à l'avant-garde, et chaque jour nous avons été aux postes les plus avancés, où nous avons reçu les témoignages de la plus grande affection de nos braves défenseurs, et l'accusation n'en a pas moins été accréditée. On nous a accusés de n'avoir rien fait pour l'approvisionnement des grains, de n'avoir pas donné les fonds ; nos arrêtés et nos réquisitions avec force armée pour la rentrée des grains sont imprimés et publiés dans les départements et à Strasbourg ; nous avons accordé tous les fonds demandés, d'un seul coup 11 millions.

Ces arrêtés sont publiés, et cependant la dénonciation a été applaudie.

On nous a accusés de n'avoir rien fait pour arrêter la cherté des vivres, et il est public que nous avons pris des mesures sévères contre le discrédit des assignats et requis le département de faire la taxe des denrées, et cependant il ne s'est pas trouvé à Strasbourg un homme pour contredire la dénonciation. Il est enfin une infinité d'autres dénonciations, toutes démenties par des faits publics, et lorsque nous avons voulu faire revenir l'opinion, on a fait tout pour nous empêcher de parler. Quel est le but qu'on s'est proposé? Vous le pressentez, Citoyens collègues : c'est d'égarer l'opinion publique et de livrer les lignes ; aussi apprenons-nous à l'instant que Bitche est cerné et qu'on va nous couper par les gorges de Lembach et Lauterbourg ; et c'est à ce moment que la plupart des hommes de la première réquisition du Bas-Rhin viennent d'abandonner leur poste ; c'est en ce moment qu'on nous dit qu'un rassemblement se fait dans la forêt, près Haguenau ; mais notre courage ne s'affaiblira pas.

Notre constance, notre amour pour la liberté n'en sera pas moins

grande, et nous périrons avec l'armée, si elle périt. Que notre situation est pénible ! qu'elle est dangereuse ! Mais comptez sur nous.

Niou et Milhaud arriveront ici ce soir, et nous prendrons les mesures que nous croirons les plus utiles.

Salut et fraternité. BORIE, RUAMPS.

P.-S. — Le général que la hiérarchie militaire appelle au commandement en l'absence du général en chef ne veut pas commander et ne paraît pas pouvoir commander. Il faut pourtant bien qu'il le fasse momentanément, mais il faut que nous en désignions un, et nous ne savons où le prendre. Ceux déjà offerts ou nommés par le Ministre, ou ne sont pas rendus, ou peut-être en est-il qui n'accepteraient pas le commandement en chef. Jugez de notre embarras. L'avant-garde est commandée par un chef qui, quoique vieux, ne paraît pas décidé.

Du 1er octobre 1793, vieux style, à Wissembourg.

Les représentants du peuple près l'armée du Rhin,

Vu la destitution du général Landremont,

Considérant que la situation critique où se trouve l'armée du Rhin ne peut être que l'effet de combinaisons perfides avec nos ennemis, et qu'il est utile au bien public de s'assurer de ceux qui peuvent être suspectés d'y avoir concouru ou favorisé des projets nuisibles à la République,

Arrêtent que le ci-devant général Landremont sera mis en arrestation et les scellés apposés sur les papiers et qu'il sera fait inventaire de ceux qui pourraient être suspects.

Le présent arrêté sera adressé à nos collègues à Strasbourg pour prendre toutes les mesures qu'ils jugeront nécessaires pour son exécution.

BORIE et RUAMPS.

De Strasbourg, le 2 octobre.

Le général Dièche, commandant provisoirement à Strasbourg et dans la division du moyen Rhin, est requis par les représentants du peuple près l'armée du Rhin de mettre à exécution l'arrêté ci-dessus à l'instant où le citoyen Landremont mettra le pied à Strasbourg ou dans la division.

GUYARDIN et MILHAUD.

Du 1er octobre 1793, style esclave, à Wissembourg.

Les représentants du peuple près l'armée du Rhin, qui ont vu le général Férino partant pour Strasbourg avec ses équipages et un certi-

ficat de maladie, vrai ou supposé, au moment où les lignes sont menacées de tous côtés, et dans une occasion parfaitement semblable au temps où le ci-devant général Beauharnais fut aussi se reposer à Strasbourg sous prétexte de maladie lorsque, vers la fin d'août, les lignes furent sur le point d'être perdues pour la République,

Considérant qu'autant il est juste que le général Férino soit soigné s'il est malade, autant il est important qu'il réponde sur sa tête, dans le cas où il aurait compromis les intérêts de la République,

Arrêtent qu'il sera mis en arrestation et conduit à Nancy, où il demeurera jusqu'à nouvel ordre; les scellés seront mis sur ses effets et il sera fait inventaire de ce qui pourrait être suspect.

Le présent sera adressé à ceux de nos collègues qui sont à Strasbourg, pour prendre les dispositions nécessaires pour son exécution.

BORIE et RUAMPS.

Ainsi, l'armée du Rhin se trouve sans chefs, au moment même où l'ennemi prélude à son attaque générale sur les lignes. Le général Munnier se trouve investi du commandement provisoire comme le plus ancien, mais son refus d'accepter le commandement effectif, et son incapacité, obligent à chercher un successeur à Landremont.

Le chef d'état-major Clarke, inquiet de la responsabilité qui pèse sur lui, ne cesse de harceler les représentants :

Wissembourg, 30 septembre 1793, l'an 2e de la République française.

Le général Clarke, chef provisoire de l'état-major de l'armée du Rhin, aux citoyens Représentants du peuple près l'armée du Rhin.

C'est seulement à 2 heures passées, cet après-midi, que votre lettre du 29, qui me prescrit de vous envoyer le courrier qui attendait après vous, m'est parvenue.

J'avais encore vu cet homme un quart d'heure auparavant, et je lui avais prescrit de rester ici jusqu'au moment de votre arrivée. Depuis votre lettre, je l'ai fait chercher, non seulement chez lui, mais encore dans les auberges, cafés et autres lieux publics; on ne peut parvenir à le trouver.

Il est urgent que vous arriviez, citoyens Représentants, l'armée ne se peut passer un seul instant de votre présence; les circonstances

deviennent de plus en plus délicates. Le général Moreaux mande, par une lettre datée d'aujourd'hui, que le corps des Vosges de l'armée de la Moselle est parti ce matin pour se réunir à l'armée de la Moselle, auprès de Sarreguemines; il reste seulement trois bataillons appartenant à notre armée et qu'on a laissés sur la gauche des troupes qui sont à Lembach, depuis ce poste jusqu'à Bitche. Le général Munnier me charge de vous prier instamment de vous rendre à l'armée et attend votre arrivée, ainsi que moi, avec la dernière impatience.

H. CLARKE.

P.-S. — A l'instant, le général Ferey mande qu'on lui fait passer une ordonnance de Ziegelscheuer qui lui mande que les postes de cette partie et de Stürzelbronn se retirent sur Lembach; le général ne mande pas s'ils sont poussés par l'ennemi ou non.

Au quartier général à Wissembourg, le 30 septembre 1793, l'an 2e de la République, à 10 heures du soir.

Le général de brigade Henri Clarke, chef provisoire de l'état-major de l'armée du Rhin, aux citoyens Représentants du peuple près la dite armée.

Il est 10 heures du soir et aucun de vous, citoyens Représentants, n'est encore arrivé; cependant, depuis la retraite de Mayence par Custine, jamais les circonstances ne furent plus pressantes, jamais l'armée du Rhin n'a été plus exposée qu'elle l'est présentement. Cette armée est sans chefs; il n'existe, pour ainsi dire, aucun plan; l'emplacement des bataillons est peut-être vicieux : si un point est forcé, il n'y a pas de réserve pour porter du secours et arrêter les progrès de l'ennemi. Toutes les troupes sont, comme vous le savez, à l'avant-garde, et, pendant que l'armée est dans une situation aussi inquiétante, vous en êtes éloignés; vous m'avez mandé que vous arriveriez aujourd'hui, il est 10 heures du soir et vous n'êtes point à Wissembourg.

Si vous connaissez un général vraiment patriote, qui ait de grandes vues militaires (car, ne vous le dissimulez pas, il faut un homme du plus grand génie pour sauver présentement le département du Bas-Rhin), envoyez-le : qu'il vole vers l'armée, qu'il ne perde pas un instant. Un plan de défense, de grandes mesures à prendre contre l'ennemi que plusieurs rapports continuent à annoncer comme devoir être près de Bitche, ne peuvent, quelque talent qu'on ait, être calculés dans un instant. Le général Munnier ne veut point se charger de la responsabilité qu'entraîne la conduite d'une armée, surtout dans le

moment de la plus violente crise qu'elle ait éprouvée. Il me charge de vous déclarer qu'il ne se sent pas les talents nécessaires pour cela. Il vous prie de nouveau instamment de venir vous-mêmes le plus tôt possible, ou au moins de désigner, pour commander l'armée, l'officier qui vous paraîtra réunir, pour remplir un poste aussi éminent, dans une conjoncture si pressante, toutes les qualités qu'une pareille place demande.

Je me joins au général Munnier et vous conjure, au nom de la patrie, de ne pas différer un seul instant d'adopter les mesures que vous dictera votre sagesse pour remonter l'esprit de l'armée, lui inspirer de la confiance et la mettre à même de sauver, s'il est possible, un des départements de la France, celui du Bas-Rhin, qu'un ennemi audacieux et fier des échecs qu'a éprouvés l'armée de la Moselle paraît menacer de toutes parts. Chaque heure, chaque moment qui s'écoule peut entraîner un danger que l'on ne peut prévoir.

Arrivez, citoyens Représentants, votre présence redonnera la confiance, et la nomination que vous ferez d'un général capable mettra l'armée à même de signaler encore son courage contre les ennemis de la France.

S.-H. CLARKE.

Wissembourg, le 1er octobre 1793, l'an 2e de la République française.

Le général Clarke aux citoyens Représentants du peuple près l'armée du Rhin.

Il est 11 heures du matin et vous n'êtes point encore à Wissembourg. Le général Munnier est, comme moi, dans une inquiétude extrême à cet égard. Il est urgent que vous arriviez, citoyens Représentants, le salut de l'armée sera compromis si vous différez un instant. Les rapports que le général Ferey envoie de Lembach annoncent que l'ennemi est déjà sur Bouquenom, les postes du côté de Stürzelbronn n'ont pas été inquiétés cependant, et les craintes qu'avait le général Ferey hier, relativement à cela, se sont réduites à la découverte qu'il a faite qu'un bataillon d'Indre-et-Loire qu'il avait envoyé de ces côtés, a pris une terreur panique sans aucune raison quelconque et s'est replié sans avoir vu personne. Le général Ferey l'a fait remplacer par un autre corps.

Henry CLARKE.

N. B. — Les représentants du peuple Ruamps et Borie sont arrivés deux heures après l'envoi de cette lettre, le général Carlenc a été nommé général en chef provisoire de l'armée le 8 octobre vers les 8 heures du matin.

Carlenc avait servi comme dragon avant la Révolution. Officier depuis 1792, il avait commandé un dépôt, avait été promu général de brigade le 20 septembre. Il avait l'étoffe d'un sous-officier.

Après le départ de Landremont et Férino, d'autres destitutions ont été prononcées. Le général Colle, qui commandait à Haguenau et grâce auquel un ordre rigoureux avait pu s'établir dans la foule des détachements envoyés à l'armée, se trouva révoqué, nous l'avons dit, à la veille de l'affaire décisive.

Desaix fut appelé à le remplacer pendant que le général Meynier prenait le commandement de l'avant-garde.

Wissembourg, le 12 octobre 1793, l'an 2e de la République.

Les Représentants du peuple près l'armée du Rhin à leurs collègues composant le Comité de Salut.

Nous vous adressons, Citoyens nos collègues, divers arrêtés que nous avons pris relativement à la destitution du général Colle et à la nomination de deux généraux de brigade dont les talents distingués et la valeur reconnue nous font désirer la confirmation pour le bien de la chose publique.

Nous avons fait arrêter et conduire au tribunal militaire à l'armée du Rhin le citoyen Laville, commandant de postes importants sur le bord de ce fleuve. On a surpris à ce particulier la lettre dont copie est ci-jointe, et qu'il écrivait à un de ses amis, émigré depuis peu.

Toutes les parties de nos lignes et des gorges qui couvrent les départements du Haut et du Bas-Rhin sont maintenant occupées par nos troupes et dans un parfait état de défense ; mais manquant de forces pour aller en avant, on se tient sur la défensive jusqu'à ce que quelques renforts permettent d'attaquer l'ennemi dans ses nombreux retranchements.

Salut et fraternité.

Borie, Niou, Ruamps.

Il est assez difficile de connaître avec précision la position de l'armée et surtout de l'avant-garde le 13 octobre. La répartition des bataillons a beaucoup changé pendant la période du 1er au 13 octobre. Numériquement, elle

est donnée par une situation du 9 octobre que les Autrichiens ont prise au quartier général de Wissembourg, et qui a été publiée, mais en omettant les noms des divers corps de troupe.

Un tableau de la composition de l'armée (réserves non comprises) à la date du 12, qui existe aux archives de la guerre, donne les emplacements exacts de la plupart des corps, mais non leur force. Nous croyons donc devoir donner ces deux documents, qui se complètent l'un l'autre. La situation publiée et sans doute remaniée par les Autrichiens, donne la répartition *réelle*, résultant des emplacements. Au contraire, le tableau du 12 octobre donne la répartition *organique* en divisions. De là les différences très sensibles, mais seulement apparentes, qu'on trouvera entre les deux documents (1).

(1) Nous avons laissé au nom du général de division Munnier l'orthographe employée communément par lui et par les contemporains depuis son passage dans un régiment allemand ; mais son véritable nom est Meunier.

ARMÉE DU RHIN.

Situation du 9 octobre 1793.

CORPS.	HOMMES.	CHEVAUX.	EMPLACEMENTS.
Avant-garde, sous le commandement du général de division MEYNIER.			
Chasseurs du Rhin et 1 bataillon	853	»	Dans le Bienwald, à dro Gross-Steinfeld.
2 bataillons de grenadiers et 3 bataillons d'infanterie	2,205	»	Entre le Bienwald et Klein feld.
3 bataillons d'infanterie	1,820	»	Sous Nieder-Otterbach.
2 bataillons d'infanterie	1,369	»	Derrière Kapellen et Teuts
1 bataillon d'infanterie légère et 1 régiment de hussards	668	284	Sous Ober-Otterbach.
1 bataillon	814	»	Dans la forêt à gauche, Durrenbach et Ober-Ott
1 régiment de hussards, 3 régiments de chasseurs, 3 régiments de dragons, artillerie à cheval	2,653	2,653	Sur les hauteurs de Oberbach et de Nieder-Otterb
TOTAL	10,382	2,937	
Aile droite. — Général DUBOIS.			
4 bataillons	2,280	»	Dans et sous Selz.
4 bataillons	2,471	»	Dans le camp retranché d terbourg.
2 bataillons et artillerie	1,259	»	A Lauterbourg.
1 régiment de chasseurs et artillerie à cheval	464	464	A Nieder-Lauterbach.
Gendarmerie	97	97	A Neeweiler.
1 bataillon d'infanterie légère et 7 bataillons de ligne, 1 régiment de dragons	4,344	323	Sous Scheibenhart.
TOTAL	10,912	884	
Centre. — Général de division MEUNIER.			
5 bataillons	3,137	»	Moulin de Bienwald.
2 bataillons	1,304	»	Derrière la ligne, réparti les postes entre le mo Saint-Rémy.
1 bataillon	628	»	Saint-Rémy.
1 bataillon	612	»	Redoute de Steinfeld.
2 bataillons	1,246	»	Prairie derrière Scheid.
5 bataillons	3,203	»	Camp retranché d'Haftel-redoute de Schweigen.
3 bataillons	1,752	»	Derrière Ober-Otterbach.
1 bataillon	471	»	En arrière de Bergzabern.
TOTAL	12,353	»	

CORPS.	HOMMES.	CHEVAUX.	EMPLACEMENTS.
Aile gauche. — Général de brigade FEREY.			
n d'infanterie légère, illons de ligne, 1 régi- chasseurs et quelques ments.....	13,092	263	Dans les montagnes.
Réserve. — Général DIETTMANN.			
n d'infanterie, 1 divi- guides, etc.....	824	319	Wissembourg.
t de cavalerie	374	374	Steinfeld.
de gendarmes.....	369	369	Roth.
t de cavalerie.....	318	318	Riedselz.
n d'infanterie, pion- rtillerie.....	2,153	»	Geisberg.
ts de cavalerie, artillerie l, 1 division de gendar-	813	813	Langenschleithal.
TOTAL.....	4,851	2,193	
TOTAUX GÉNÉRAUX...	51,590	6,277	

Situation du 12 octobre 1793.

CORPS.	HOMMES.	EMPLACEMENTS.
Avant-garde. — MEYNIER, général de division.		
7e bataillon d'infanterie légère.....	513	Bobenthal.
1er — de la Haute-Saône.....	746	Id.
7e régiment de chasseurs à cheval..	84	
ISAMBERT, général de brigade; BAILLY, adjudant général.		
Chasseurs du Rhin.....	276	
6e bataillon d'infanterie légère	528	
12e — —	484	Dans la forêt de Bienwald.
1er — de la Corrèze.....	530	
1er — du Jura (Schweighofen).	535	
1er et 2e bataillons de grenadiers...	749	
2e bataillon de Lot-et-Garonne.....	692	Derrière la redoute de Steinfeld.

CORPS.			HOMMES.	EMPLACEM
COMBEZ et RIVAUX, généraux de brigade; PEYREDIEU, adjudant général.				
Cavalerie.....		7e régiment de hussards.....	289	
		4e, 8e et 10e regiments de chasseurs.	756	
		8e, 11e et 17e régiments de dragons.	1,006	
Droite.....		11e bataillon d'infanterie légère....	421	Ober-Lauterl
		1er — des Pyrénées-Orientales.	590	Selz.
		1er — de la Dordogne.....	160	
		4e régiment de dragons.....	338	
		2e — de chasseurs.....	441	
Corps d'armée.				
1re *division ou division de droite.* — N..., général de division; GAROBUAU, adjudant général.				
1re *brigade*, DUBOIS.	80e demi-brigade.	2e du 40e.....	589	Lauterbourg.
		3e de la Hte-Saône..	754	Selz.
		7e de la Hte-Saône..	451	Scheibenhart
	74e demi-brigade.	2e du 37e.....	434	Lauterbourg.
		5e de l'Ain	600	Scheibenhart
		3e de Rhône-et-Loire	522	Id.
2e *brigade* ou brigade du 75e, VARNESSON, général de brigade.	139e demi-brigade.	1er bat. du 75e.....	502	Id.
		8e du Jura.....	708	Id.
		12e du Jura.....	637	Au Bienwald.
	140e demi-brigade.	2e du 75e.....	778	Id.
		2e de la Charente-Inférieure.	444	Lauterbourg.
		4e de l'Eure.....	543	Id.
2e *division.* — MUNNIER, général de division; HATRY, adjudant général.				
1re *brigade* (brigade du 3e), LEBLANC, général de brigade.	5e demi-brigade.	1er du 3e.....	620	Moulin de Bi
		1er du Doubs.....	520	Id.
		3e du Doubs.....	671	Id.
	6e demi-brigade.	2e du 3e.....	617	Id.
		1er de l'Ain	676	Id.
		3e de l'Ain.	618	Id.
2e *brigade*, VACHOT, général de brigade.	53e demi-brigade.	1er du 27e.....	539	Nothweiler.
		9e des Vosges.....	726	Lauterbourg
		10e des Vosges.....	662	Rombach.
	60e demi-brigade.	2e du 30e.....	583	Saint-Rémy.
		4e de Saône-et-Loire	604	Schœnau.
		4e de la Côte-d'Or .	»	Nieder-Otterl
3e *division.* — MÉQUILLET, général de division.				
1re *brigade* (brigade du 46e).	91e demi-brigade.	1er du 46e	517	Kapsweyer.
		3e du Bas-Rhin	484	Ober-Otterba
		4e du Bas-Rhin	523	Scheibenhart
	92e demi-brigade.	2e du 46e.....	593	Ober-Otterba
		2e du Puy-de-Dôme.	589	Id.
		2e d'Eure-et-Loir...	610	Redoute de S

CORPS.			HOMMES.	EMPLACEMENTS.
3e *division* (suite). — MÉQUILLET, général de division.				
rigade le du 93e) RIOLLE, de briga de.	169e demi-brigade.	1er du 93e.....	664	Forêt de Scheid.
		2e bat. de grenadiers de Rhône-et-Loire.	600	Id.
		2e de Rhône et-Loire.	683	Camp de Lojollais.
	170e demi-brigade.	2e du 93e.....	637	Id.
		1er de Lot-et-Garonne	603	Id.
		5e de Seine-et-Oise..	722	Id.
4e *division*. — MICHAUD, général de division.				
rigade e du 105e), TTER, de brigade.	185e demi-brigade.	1er du 105e.....	778	A l'avant-garde.
		6e du Doubs.....	»	Hauteur de Steinfeld.
		11e du Doubs.....	584	Ober-Otterbach.
	186e demi-brigade.	2e du 105e.....	»	Lauterbourg.
		8e de l'Ain.....	»	Gorges de Niederbronn (Petite-Pierre)
		2e du Doubs.	»	Gorges de Niederbronn (Dambach).
de.....	95e demi-brigade.	1er du 48e.....	517	Wissembourg.
		10e du Jura.....	»	Steinfeld.
		11e du Jura.....	»	Geisberg.
	180e demi-brigade.	1e du 102e.....	»	Ziegelscheuer.
		5e de la Drôme....	»	Lauterbourg.
		6e de la Drôme....	»	Nieder-Otterbach.
e *division ou division de gauche*. — GOUVION-SAINT-CYR, adjudant général.				
brigade de du 13e), EREY, de brigade.	25e demi-brigade.	1er du 13e.....	523	Nothweiler.
		1er des Vosges.....	794	Stürzelbronn.
		2e de la Moselle....	»	Ziegelscheuer.
	26e demi-brigade.	2e du 13e.....	616	Lembach.
		1er de l'Indre.....	804	Ober-Steinbach.
		3e d'Indre-et-Loire..	675	Stürzelbronn.
brigade de du 33e), ESAIX, de brigade.	65e demi-brigade.	1er du 33e.....	»	Lichthof.
		1er du Haut-Rhin...	373	Nothweiler.
		3e du Haut-Rhin...	673	Id.
	66e demi-brigade.	2e du 33e.....	»	Niederbronn.
		4e du Jura.....	650	Nothweiler.
		1er de la Meuse.....	»	Ziegelscheuer.

Au moment même où Wurmser attaquait les lignes : Wissembourg, les représentants en mission près :s deux armées françaises, espérant que les sucsseurs de Schauenbourg et de Landremont auraient us de talents et d'esprit offensif que ces derniers,

se réunirent pour prendre la résolution d'attaquer de nouveau.

Séance du 23e jour du 1er mois de la 2e année de la République une et indivisible.

Présents, les citoyens Richaud, Ehrmann, Lacoste et Mallarmé, représentants du peuple près les armées du Rhin et de la Moselle, qui ont appelé à ladite séance : le citoyen Launay, général en chef provisoire de l'armée de la Moselle, les citoyens Vincent, Huet, généraux de division; les citoyens Olivier, Guénand, généraux de brigade; le citoyen Verrières, commandant de l'artillerie.

La séance a été ouverte par l'un des représentants, qui a retracé succinctement les faits et les différentes actions qui ont eu lieu entre nos armées du Rhin, de la Moselle, et les ennemis, notamment depuis que Beauharnais a été suspendu, que les généraux Landremont et Schauenbourg ont eu le commandement en chef desdites armées, et qu'à leur requisition le peuple des départements circonvoisins a été levé en masse d'après les arrêtés des représentants du peuple; mesure énergique qui aurait dû avoir les résultats les plus efficaces si les généraux avaient agi de bonne foi, et surtout en conformité d'un conseil de guerre tenu à Wissembourg en présence des représentants du peuple le 8 du mois dernier.

Le contraire s'étant opéré par l'inactivité de Landremont, ses attaques partielles, et principalement dans une forêt immense où l'ennemi était retranché par des abatis et des redoutes considérables; des revers ayant aussi été éprouvés par l'armée de la Moselle, qui lui ont fait perdre la position avantageuse d'Hornbach et de Bliescastel, Landau d'un autre côté étant considérablement cerné, tous ces faits avaient nécessité la réunion des représentants du peuple desdites armées au château de la Petite-Pierre pour conférer sur le parti le plus convenable à prendre dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait; différents résultats ayant été pris pour être soumis au Comité de Salut public et à la Convention nationale, les citoyens Lacoste et Mallarmé ont été chargés de se rendre à Paris et de rendre un compte le plus précis à la Convention et au Comité de Salut public sur les généraux en chef, les états-majors, les armées de la Moselle et du Rhin, leurs subsistances, et généralement tout ce qui a rapport à la situation des frontières des départements des Haut et Bas-Rhin, de la Moselle, des Vosges, de la Meurthe, et départements circonvoisins.

Cette mission remplie de la part des citoyens Lacoste et Mallarmé, et déjà plusieurs dispositions requises par leurs collègues, comme la suspension des généraux en chef, leur arrestation ayant été exécutée

d'après les ordres du Comité de Salut public et du Conseil exécutif, lesdits citoyens ont donné lecture de leurs pouvoirs et de leur mission, donnés par le Comité de Salut public, dont les objets principaux sont la conservation des lignes de Wissembourg et la délivrance de Landau.

On a traité la question suivante :

Faut-il délivrer incessamment la ville de Landau ?

Il a été observé qu'il est très vraisemblable que cette place est sur le point de manquer de vivres, et que si bientôt on ne se met pas en mesure d'expulser l'ennemi des environs de Landau, cette ville sera forcée à se rendre.

Il a donc été arrêté qu'il fallait sans délai s'occuper de la délivrance de Landau.

Deuxième question. — Quels sont les moyens les plus prompts, les plus efficaces pour délivrer Landau ?

L'armée du Rhin doit être chargée de délivrer Landau, de donner un combat. A cet effet, il faut qu'elle soit renforcée le plus tôt qu'il sera possible par six bataillons pris dans l'armée de la Moselle, et partout où il écherra. Ces premiers seront au même instant remplacés par une force égale prise dans les places de Thionville, Sarrelibre et Longwy.

L'armée de la Moselle conservera sa position actuelle en se retranchant vivement sur tous les points où la Sarre offre des passages.

Lorsque l'armée du Rhin attaquera, celle de la Moselle longera sur la droite, occupera vigoureusement l'ennemi, et l'attaquera, même si on s'aperçoit que ses forces sont réduites à un état qui assure des succès (*sic*).

Il a été observé que les forces ennemies depuis Bitche jusqu'à..... (1) étaient composées de 35,000 hommes ; il y a environ pareille force dans l'armée de la Moselle.

La séance a été levée et on s'est ajourné à 6 heures de relevée pour conférer sur les subsistances.

Fait à Sarrebrück, les an et jour avant dits.

EHRMANN, J.-B. LACOSTE, MALLARMÉ, H. RICHAUD.

CAMUS,
Secrétaire de la Commission.

---

(1) En blanc dans l'original.

XXXIII. — Attaque des lignes de Wissembourg.

1° *Dans la montagne.*

Facilement vainqueur en Lorraine, et poussant son aile gauche jusque sous les murs de Bitche, il semblait que Brunswick n'eût plus qu'à descendre en Alsace pour écraser l'armée du Rhin de concert avec Wurmser. Mais le général prussien est plein d'appréhension. Il expose ainsi au Roi (1) les motifs qui l'empêchent d'agir :

Le comte de Wartensleben a reconnu lui-même que l'attaque des postes de Bobenthal et Rombach, sans comporter en elle-même des difficultés excessives, ne promet pas d'avantages décisifs pour l'objet principal, si elle réussit; ainsi que Votre Majesté l'a constaté, il s'agirait ensuite non seulement de la forte position de Bobenthal dans les gorges qui mènent à Wissembourg, mais aussi du poste principal appelé Pigeonnier, qu'il faudrait attaquer et emporter. Dans ces conditions, le comte de Wartensleben est tombé d'accord avec moi pour reconnaître que, si la cour impériale se décide à quelque nouvelle entreprise sérieuse cet automne, on ne peut compter sur le succès que si le comte de Wurmser passe le Rhin et entre dans la haute Alsace, laissant 4,000 à 5,000 hommes près de Germersheim; le corps d'armée de Votre Majesté qui se trouve à Pirmasens irait rejoindre, avec un renfort de quelques bataillons, celui que commande S. A. R. le prince royal; les trois corps, commandés par le prince de Hohenlohe, le lieutenant-général Kalckreuth et le lieutenant-général Knobelsdorff, prendraient les positions les plus convenables sur le versant occidental des Vosges.

Je ne puis assurer que le feldzeugmeister Ferraris acceptera ce plan; cependant on peut espérer que les raisons qui ont convaincu le comte Wartensleben auront la même valeur auprès de lui (30 septembre).

D'après une lettre écrite huit jours après :

Le comte Ferraris est venu le 2 octobre. Il a trouvé des impossibilités dans l'exécution du projet admis par Wartensleben; on ne pou-

(1) Le roi de Prusse avait quitté l'armée le 29 pour se rendre en Pologne.

vait, suivant lui, entreprendre une expédition dans la haute Alsace à l'arrière-saison ; la retraite sur la rive droite du Rhin et le passage du fleuve dans la haute Alsace demanderaient plusieurs semaines; en même temps, il serait impossible d'entrer en Alsace et de s'y maintenir sans s'être assuré des forteresses d'Huningue et de Brisach, ce qui ne pourrait guère se réaliser dans une saison aussi tardive. Le comte Ferraris insista sur ce que le désir de l'Empereur était que l'on chassât les Français des lignes de Wissembourg, et l'on pouvait y réussir, pensait-il, en faisant passer le Rhin, près de Selz, à huit bataillons autrichiens. Il serait fait une fausse attaque sur Steinfeld, pendant que l'attaque principale se ferait sur Lauterbourg et qu'un corps de troupes prussiennes serait dirigé sur Wœrth pour couper la communication entre Bitche et Wissembourg. D'après l'esprit des ordres que Votre Majesté m'a laissés le 29 septembre, je n'ai pas cru pouvoir refuser de me prêter à ce projet, d'après lequel 6,000 à 7,000 hommes seulement de mon corps d'armée seront détachés et employés de manière à ne les compromettre en aucune façon, et qui me laisse la faculté, quoi qu'il advienne de cette entreprise, de ramener les troupes de Votre Majesté dans leur position actuelle d'ici huit à neuf jours, tout en remplissant les intentions de la cour impériale..... Pour remplacer ce détachement, j'ai décidé avec le prince de Hohenlohe que, pendant le temps que durerait l'expédition, il enverrait deux bataillons à mon corps d'armée et tenterait de prendre à revers le poste ennemi de la Main-du-Prince pendant que le détachement l'attaquera de front. L'ennemi doit avoir là environ 3,000 hommes avec six canons dans une redoute.....

L'ennemi est resté très tranquille de notre côté depuis mes rapports des 29 et 30 septembre et, comme il lui reste peu de monde sur cette rive de la Sarre, il n'est pas à craindre qu'il entreprenne quelque chose d'important contre nos positions, qui sont reliées d'ailleurs partout par des postes intermédiaires. Si cependant les corps des généraux Kalckreuth et Knobelsdorff se trouvaient attaqués et obligés d'évacuer leurs positions actuelles, ils se replieraient, le premier sur Saint-Ingbert et le second sur Biesingen.

L'attaque ainsi projetée fut fixée au 13 octobre.

Depuis la retraite précipitée de Moreaux sur Bitche, l'armée du Rhin avait détaché dans la montagne, en arrière de son front, une grande partie des renforts appelés de la haute Alsace.

A partir du 1er octobre, on dirige sur Götzenbrück,

près de Bitche, le 2e bataillon de la Dordogne avec 61 chasseurs du Rhin venus du dépôt; un bataillon du 33e est envoyé à Lichtemberg, d'où il surveillera les gorges de Wimmersau et de Rippersweiler; le 2e bataillon du Doubs est porté sur Niederbronn, et de là jusqu'à Dambach. Un bataillon vient à la Petite-Pierre (8e de l'Ain).

Le 1er bataillon du 33e relève, à Nothweiler, le 2e de Rhône-et-Loire, qui rejoint sa brigade à l'avant-garde.

Il y a 400 agricoles, débris de 4 bataillons, à Reichshofen.

En résumé, la gauche de l'armée du Rhin est disposée, le 13 octobre, de la manière suivante :

8e de l'Ain, à la Petite-Pierre;

2e bataillon de la Dordogne et 61 chasseurs du Rhin, à Götzenbrück;

2e du 33e, à Lichtemberg;

2e du Doubs, à Dambach;

1er de Meuse, 2e de la Moselle et 2e du 102e, à la Main-du-Prince;

3e d'Indre-et-Loire, à l'abbaye de Stürzelbronn;

1er des Vosges, à Kobrett;

1er de l'Indre, à Ober-Steinbach;

1er du 33e, à Lichthof;

2e du 13e, à Lembach (Tannenbrücke);

10e des Vosges, à Rombach;

1er du 27e, 1er du 13e, 4e du Jura, 1er et 3e du Haut-Rhin, à Nothweiler;

4e de Saône-et-Loire, à Schœnau;

7e d'infanterie légère et 1er de la Haute-Saône, à Bobenthal;

Une compagnie d'infanterie légère et un bataillon agricole des Vosges, à Beissdorf.

Au total, 21 bataillons, avec quelques cavaliers, soit envion 14,000 hommes entre Bitche et Bobenthal. Il y avait là de quoi repousser toutes les attaques de Bruns—

wick, ou même reprendre l'offensive contre lui de concert avec le corps des Vosges ; mais on resta si éparpillé qu'on ne put pas s'opposer au mouvement qu'il tenta avec 5,000 à 6,000 hommes.

Le détachement destiné par Brunswick à coopérer à l'attaque des lignes de Wissembourg comprenait :

1 bataillon de Müffling ;
1 bataillon de Martini ;
3 bataillons de Ferdinand ;
2 bataillons de Borch ;
1 bataillon de Schladen ;
3 compagnies de chasseurs ;
10 escadrons de Wolfradt ;
5 escadrons de Lottum ;
1 batterie 1/2 à cheval : 12 pièces,

le tout formant 6,000 hommes environ, sous les ordres du duc de Brunswick et des généraux von Kleist, prince de Bade, von Voss, duc de Weimar et von Wolfradt. Le 11 octobre, ces troupes prirent un camp près de Ramsbrunn, en détachant sur l'Erlenkopf une avant-garde composée de 3 compagnies de chasseurs, de 2 bataillons, 10 chevaux et 1/2 batterie à cheval. Le 12, cette avant-garde s'avança jusqu'à Rohwog, et le gros vint sur l'Erlenkopf. En même temps, ainsi qu'il était convenu, le prince de Hohenlohe allait passer sous les murs de Bitche pour revenir prendre à revers le poste de la Main-du-Prince, d'où il chassait le 2e bataillon du 102e, sans que les trois bataillons français voisins de ce poste (1) fussent intervenus. Les troupes qui se trouvaient à Stürzelbronn n'intervinrent pas davantage. Un détachement spécial (1 bataillon du régiment de Rohdig), commandé par le lieutenant-colonel von Schlieben, était parti des avant-postes prussiens en avant de Pirmasens

(1) 1er de la Meuse, 2e de la Moselle, 2e de la Dordogne. On ignore

pour enlever le poste de Fischbach, que nous occupions avec quelques compagnies du 27e sous les ordres du capitaine Cuneo. Ce dernier ayant été repoussé, le colonel von Schlieben nous prit coup sur coup les postes de Kobrett et Brennthal, occupés par le 1er bataillon des Vosges. Le 3e bataillon d'Indre-et-Loire et le 1er de

---

la situation exacte de ces bataillons, mais ils se trouvaient à moins de deux lieues de la Main-du-Prince.

Reichshoffen, le 12 octobre 1793, l'an 2e de la République une et indivisible.

Le général Sautter au général Clarke, chef de l'état-major général.

Citoyen Général,

J'ai l'honneur de vous aviser que l'adjudant-général Couderc et son adjoint viennent d'arriver près de moi. Le citoyen Couderc me paraît un homme intelligent et d'un caractère avec lequel je sympathiserai parfaitement; aussi nous travaillerons de concert au plus grand bien de la chose.

J'écris au général en chef pour le prier de m'envoyer au moins trois bataillons de troupes réglées et un escadron de cavalerie, sans quoi je ne puis pas préserver ces gorges de l'invasion de l'ennemi, et avec ce nombre je pourrais l'inquiéter de temps en temps; je désirerais infiniment y avoir le 2e bataillon du Haut-Rhin, qui est celui que je commandais; je le connais, par conséquent je sais que je peux compter dessus. Officiers et la plupart des soldats parlent les deux langues, ce qui me serait fort avantageux dans ce pays. Vous m'obligeriez donc infiniment, Général, si vous vouliez me l'envoyer en le faisant remplacer au camp de Nothweiler, où il est.

J'avais quatre bataillons agricoles, deux du Bas-Rhin et deux du département de la Meurthe; ils désertent en si grand nombre que, l'un dans l'autre, il ne reste pas 100 hommes par bataillon; je ne peux donc absolument pas compter sur ces agricoles, qui n'ont d'ailleurs aucune instruction et point d'armes; il vaudrait infiniment mieux les incorporer dans d'anciens bataillons; ils seraient plus vite instruits et ne pourraient pas déserter avec la même facilité; cela ferait d'ailleurs une grande économie à l'État.

Le général de brigade,
SAUTTER.

l'Indre, qui se trouvaient à Stürzelbronn et à Nieder-Steinbach, ne bougèrent pas, attendant d'être attaqués dans leurs postes. Le 3e bataillon d'Indre-et-Loire, apprenant à la fois l'attaque de la Main-du-Prince et de Kobrett, croit devoir évacuer Stürzelbronn pour n'être pas pris, et se retire sur Ober-Steinbach. Le 2e bataillon du 102e a fait sa retraite sur Dambach et Neunhofen. Un compagnie prussienne qui l'a suivi enlève de ce côté quelques paysans armés de Niederbronn (1).

Le même jour, une démonstration a été faite sur Bonbenthal par le lieutenant-colonel de Hirschfeld, parti de Dahn avec 2 bataillons de grenadiers (Brunswick et Prince-Henri), 1 compagnie de chasseurs, 1 escadron de hussards et 1/2 batterie. Ce colonel fait enlever le petit poste français d'Erlenbach, pour entrer en relations avec

---

(1) *L'adjudant général Gouvion-Saint-Cyr au général Clarke.*

Quartier général à Lembach, le 12 octobre 1793, l'an 2e de la République.

Citoyen Général,

L'ennemi s'est présenté en force cet après-midi sur tous les points occupés par la division du général Ferey ; il paraît certain que nous serons attaqués demain matin ; nous nous disposons à les recevoir de notre mieux, mais je vous prie de faire partir sur-le-champ pour Lembach l'obusier que je vous ai demandé ; j'ai prévenu le général Ravel du besoin que nous en avions, il m'a dit qu'aussitôt que le chef de l'état-major donnerait ses ordres, il me le ferait passer sur-le-champ. Le poste de Fischbach, qui avait été forcé de se reployer, a repris ce soir sa position.

Nous apprenons indirectement que le 1er bataillon des Vosges et le 3e bataillon d'Indre-et-Loire, placés à Stürzelbronn et Kobrett, se sont reployés sur Neunhoff, Dambach *et Niederbronn*.

Nous venons de leur expédier l'ordre de reprendre sur-le-champ la position qu'ils avaient et de ne pas la quitter sans bien la disputer. Je serai toute la nuit sur pied et vous donnerai avis de tout ce qui nous arrivera.

L'adjudant général,
GOUVION-SAINT-CYR.

les Autrichiens, puis il manœuvre devant notre camp de Nothweiler et Bobenthal, pour fixer notre attention de ce côté et empêcher Desaix, avec les 12 bataillons dont il disposait entre Bobenthal et Lembach, de se porter contre Brunswick. Les résultats visés par cette démonstration furent obtenus, mais à cause des allées et venues dans lesquelles Desaix perdit cette journée, courant tour à tour à Haguenau et à Nothweiler, où il revint dans la nuit du 12 au 13. En réalité, les troupes françaises ne furent pas commandées à Nothweiler et Lembach pendant la journée du 12.

Le 13, c'est enfin le détachement de Brunswick qui attaque et nous trouve aussi éparpillés que la veille, malgré les soins que Gouvion-Saint-Cyr dit avoir apportés à la direction des opérations dans cette partie. Le général von Kleist se porte par Rosselbrünner-hof sur Ober-Steinbach. Il y trouve le 3e bataillon d'Indre-et-Loire et le 1er des Vosges. Le 1er de l'Indre, qui était un peu en arrière, à Nieder-Steinbach, reste séparé. Les Prussiens franchirent deux rangs d'abatis sans trouver de résistance ; mais ils durent livrer combat pour en franchir un troisième et entrer à Ober-Steinbach ; nos trois bataillons se trouvant alors réunis à Nieder-Steinbach, dans une forte position, l'affaire en resta là.

Voici dans quels termes le général Desaix raconte cette journée du 13 octobre :

Événements arrivés à la gauche de l'armée du Rhin, occupant les montagnes depuis Bobenthal jusqu'au delà de Bitche, et commandée par le général de brigade Ferey, du 12 *au* 20 *octobre* 1793.

Le 13 octobre, jour où les ennemis attaquèrent les lignes, la division de gauche de l'armée, qui était dans les montagnes, était commandée par le général de brigade Ferey ; elle tenait toutes les montagnes, depuis

Bobenthal jusqu'au delà de Bitche. Le général de brigade Desaix commandait 2 bataillons, le 7e d'infanterie légère et le 1er de la Haute-Saône, au camp de Bobenthal.

Le 1er bataillon du 27e régiment, le 1er du 13e, le 1er du 102e, le 1er du Haut-Rhin, le 4e du Jura et un autre bataillon du Rhin (1), tous campés à Nothweiler ; le 10e des Vosges était en avant-garde à Bobenthal et à Rombach, éclairant bien tout le front du camp : la chaîne de postes était bien formée par la droite jusqu'à Bobenthal, Schlettembach étant occupé par des troupes avec des avant-postes très avancés dans toute la vallée.

La gauche de la position du général Desaix était éclairée par des troupes légères ; à Fischbach, quelques compagnies y étaient sous les ordres de Cuneo, capitaine du 27e régiment d'infanterie, très brave, très bon et très actif officier. Il avait pour le soutenir en cas d'événement un bataillon derrière lui à Schœnau : c'était le 4e de Saône-et-Loire. Pour appui et retraite dans toutes ces positions, et en même temps lui servir de réserve, le général Desaix avait placé le 1er bataillon du 33e régiment à la ferme de Lichsthof, un autre était à la Tannenbrücke (2). Quelques jours avant le 13 octobre, le général Desaix poussa des reconnaissances par tout son front ; il fut jusqu'à la ferme de Lindbronn sans y trouver d'ennemis ; il parcourut toute la montagne sans en voir ; à Weidenthal seul étaient des postes prussiens, dont on fit quelques prisonniers. D'après cela, ce général écrivit au général Carlenc pour l'en prévenir et lui proposer d'en profiter pour tomber sur le flanc de l'ennemi, placé sur les hauteurs en arrière de Bergzabern, en débouchant par des vallées de Silz et de Waldenbach.

---

(1) 3e du Haut-Rhin.
(2) 2e du 13e.

Le 12 octobre, le général Colle fut destitué par les représentants du peuple Ruamps et Borie, qui ne savaient que désorganiser l'armée ; ils lui ôtèrent ses meilleurs officiers, et croyaient par là s'assurer de la victoire ; l'estimable et excellent général Colle commandait à Haguenau, lorsqu'il fut si injustement destitué de son emploi. Le général Desaix eut l'ordre de le remplacer et de céder son commandement à Trentinian, lieutenant-colonel commandant le 7e bataillon d'infanterie légère. Au moment où il se préparait à partir, arriva à cet officier l'ordre de se porter le lendemain dans les gorges pour faciliter la sortie de Landau du général Delmas, nommé général en chef de l'armée, qui, déguisé, devait, par les gorges, arriver sur Nothweiler : l'exécution de ces ordres devait avoir lieu le 13.

Le général Desaix, rendu à Haguenau le soir à 10 heures, y reçut à 2 heures du matin l'ordre de revenir sur-le-champ reprendre son commandement : ce général se remit en route à 5 heures du matin avec ses chevaux extrêmement fatigués. Le canon se faisait entendre de toutes parts ; les ennemis attaquaient à la fois l'armée sur tous les points, depuis le Rhin jusqu'à Bitche. Quelque diligence que pût faire le général Desaix, il ne put arriver à son poste qu'à midi ; il apprit, à la Tannenbrücke, du général Saint-Cyr, que les Autrichiens s'étaient présentés en fausse attaque sur le camp de Nothweiler, avaient canonné des hauteurs de la rive gauche de la Lauter nos retranchements en avant de ce camp, et s'en étaient tenus là ; que le camp de Bobenthal n'avait pas vu d'ennemis, et que sur la gauche ils avaient attaqué la veille Fischbach et nous avaient chassés jusqu'à Schœnau, et que le 2e bataillon du 13e régiment avait été forcé de se retirer de sa position dans la vallée de Steinbach, mais qu'il défendait vaillamment son terrain et ne le perdait que très lentement. Alors le général vit bien que l'attaque réelle des enne

mis était dans la plaine ; que l'on masquait les troupes de la montagne par de fausses attaques ; que cependant les ennemis avaient réuni leurs efforts principaux dans la vallée de Steinbach et sur le point de Stürzelbronn. Il a décidé de suite d'y envoyer des renforts pour y reprendre le terrain perdu ; le 1er bataillon du 33e et le 1er du Haut-Rhin y furent portés pour soutenir le 2e du 13e régiment, et l'ennemi ne gagna que très peu de terrain de ce côté-là. Quant au camp de Nothweiler, le colonel Trentinian, suivant les ordres qu'il avait reçus, fut à 4 heures du matin avec 800 hommes placés par échelons, se poster sur Lindenbronn, suivant la route de la vallée qui va à Waldambach ; il fut jusque vers ces points. Pendant ce temps, une colonne ennemie suivait le plateau d'Ottenbach pour venir se placer vis-à-vis le camp de Nothweiler. Ainsi ces deux troupes passèrent à 100 pas l'une de l'autre sans s'en douter, et furent se placer faisant face chacune au derrière de l'autre, le brouillard épais permettant cet événement singulier. Le colonel Trentinian cependant s'aperçut de ce qui se passait par le bruit de l'artillerie ennemie et voulut profiter de cette occasion pour faire une action vive et glorieuse, surprendre l'ennemi en l'attaquant par derrière. En vieux militaire, il savait bien qu'un ennemi surpris et attaqué à l'improviste est toujours battu par des troupes bien inférieures. Il consulta le moral de ses soldats avant que d'entreprendre ; son détachement était de tous postes, de corps qui ne le connaissaient point, ne lui parurent pas avoir de confiance et tremblaient d'être coupés ; il ne vit pas dans ces hommes cet élan courageux qui se plaît dans les obstacles difficiles et les surmonte ; il renonça à son projet et fit sa retraite sous le canon ennemi et sans en être déconcerté. Si les Autrichiens eussent pu se douter de sa position, lui et aucun des siens n'eussent échappé. Il rentra par Schlettenbach et revint au camp. Au jour, une canon-

nade s'établit et tout en resta là ; peu d'hommes fur tués.

Les choses en étaient dans cet état, lorsque le géné Desaix arriva à Nothweiler. Il forma de suite le pro d'attaquer le peu de troupes que les ennemis avai devant lui, et de se porter sur leur flanc par la vallée la Lauter, et en tombant sur Ober-Otterbach lorsq saurait les ennemis arrêtés solidement dans les gorg de Bitche. Il rendit compte au général en chef de intentions et se prépara à exécuter son projet.

Bientôt arrive une ordonnance de Bourcier, de l'ét major, qui annonce que les lignes sont toutes forcées qu'il faut se tenir prêt pour la retraite ; en effet, al les lignes avaient été forcées entre le fort Saint-Remy le moulin de Bienwald, au point défendu par le 1er bata lon du 3e régiment et le 12e du Jura, après avoir vigoureusement défendues au moulin de Bienwald le 3e régiment, et la grande redoute de Steinfeld, défe due par le 4e bataillon d'Eure-et-Loir, avait été surpr par un bataillon d'Olivier Wallis qui s'était prése comme déserteur et avait pu en approcher autant qu avait voulu. Le 1er bataillon d'infanterie légère, qui ét dans les montagnes, à Ober-Otterbach, avait été fo par les Valaques et mis en déroute avec perte de s canon. Le brave Grammont, commandant dans la fo de Bienwald le 1er bataillon du 93e régiment et les ch seurs du Rhin, avait été blessé cruellement ; ses troup mises en déroute après une défense prodigieuse ; to la gauche de l'armée, en désordre, avait repassé lignes, consternée et abattue, et, sans courage et vigue ne pensait plus qu'à la retraite. Ce qui inquiétait le pl les esprits était le passage du Rhin, dans l'île de Se où le prince de Waldeck maltraita le 1er bataillon Pyrénées-Orientales et le 3e de la Haute-Saône. D'ap tous ces revers, l'armée accablée, pleine de terre voyant ses généraux changés à tout instant, présenté

ses yeux comme des traîtres et des scélérats, était inquiète et sans vigueur. La retraite eut lieu et fut encore heureuse ; après quelques efforts pour reprendre les lignes, le général Carlenc, à la tête de l'infanterie, mit d'abord en déroute toute l'infanterie autrichienne qui avait passé les lignes, lui prit son canon et son drapeau, mais n'étant plus soutenu par de la cavalerie, il fut bientôt repoussé et mis en déroute par le régiment de Waldeck.

« L'ordre de retraite n'arriva dans les montagnes, au camp de Nothweiler, que très tard, à minuit ; on partit de Nothweiler en ordre et en silence pour aller prendre position vers Wœrth. »

XXXIV. — Attaque des lignes de Wissembourg.

2° *Entre la montagne et le Bienwald.*

Nos avant-postes en avant de la Lauter suivaient à peu près la ligne droite de Lauterbourg à Bergzabern, par Scheid, avec un rentrant assez prononcé dans l'angle formé par le chemin de Scheid au moulin de Bienwald avec les abatis qui couvraient la rive droite de la Lauter. Nous avions là environ 38,000 hommes, que Wurmser allait attaquer avec des forces à peine supérieures : 42,000 hommes. Il y avait à peu près égalité numérique ; nos mauvaises dispositions, ou plutôt l'absence complète de dispositions nous fit perdre les lignes de Wissembourg. L'inertie intellectuelle de tous les chefs de détachements français est étonnante : aucun d'eux ne songe à combiner quelque manœuvre, à opérer en liaison avec les corps voisins, à les soutenir : chacun se considère comme lié à la position qui lui a été assignée, et d'ailleurs, ne recevant ni ordres ni renseignements sur la situation générale, tous ignorent où l'on en est, et roulent de surprise en ahurissement. Ils ont été enve-

loppés dans une espèce de tourmente, et, le brouillard aidant, n'en ont gardé aucun souvenir. On ne trouve rien dans les relations françaises qui vaille la peine d'être retenu.

Le général Meynier, récemment nommé au commandement de l'avant-garde, est réveillé par la fusillade au milieu de la nuit : il se dirige vers la grande redoute de Steinfeld, y aperçoit des pièces de 24 qu'on y a placées à son insu, voit plus loin une longue tranchée creusée sans qu'il en soit averti ; il ne sait où sont ses réserves, et ne peut que se jeter dans la mêlée avec le groupe d'hommes le plus voisin. Blessé à la cuisse, il est emporté avant d'avoir pu se reconnaître, et plus tard, prié de donner quelques renseignements sur cette affaire, il est incapable d'en dire plus long.

Isambert, qui commande à Saint-Remy, brave homme qui a fait ses preuves au point de vue du courage individuel, se voit isolé, débordé, et évacue son poste avant d'y avoir été attaqué. S'apercevant bientôt qu'il n'a autour de lui que des partis insignifiants, il veut se reporter en avant, mais il est trop tard, et Saint-Remy est maintenant occupé par l'ennemi.

A l'aile droite, le général Dubois n'a devant lui que des forces très inférieures ; il est mollement attaqué ; mais il ne reçoit ni avis, ni instructions, ni demande de secours, et le représentant Niou lui annonce que Carlenc bat en retraite. Il se retire donc en toute hâte.

En résumé, fatigue et sommeil dans la troupe, inertie, ignorance et ahurissement dans l'état-major général : telle est la disposition de l'armée du Rhin. Comme elle n'oppose aucune résistance à Wurmser, celui-ci exécute comme sur un champ de manœuvre l'attaque qu'il a projetée et son rapport ne fait que reproduire son ordre d'engagement.

Nous avions environ 11,000 hommes autour de Lauterbourg, Selz, et Scheibenhart. Wurmser les fait atta-

quer de front par 4,600 hommes (Jellachich) pendant que le prince de Waldeck, avec près de 8,000 hommes, doit franchir le Rhin près de Selz et nous prendre à revers.

Depuis le moulin de Bienwald jusqu'à Saint-Remy, nous avons à peu près 5,000 hommes. Wurmser dirige sur le pont (rompu) du chemin de Schleithal, entre le moulin et Saint-Remy, une colonne de 6,350 hommes (Hotze).

Le reste de ses forces (24,000 hommes environ) réunit ses efforts contre nos positions de Scheid, Steinfeld et Otterbach, où nous avons 17,000 hommes environ, plus 4,000 à 5,000 hommes au parc du Geisberg, etc.

En résumé, Wurmser n'a pas su accabler un point de notre ligne par un effort décisif, prononcé avec des forces incomparablement supérieures; mais une attaque par surprise, réussie tout d'abord vers le centre de nos positions, a rompu l'équilibre, et le mauvais état moral de l'armée du Rhin, son incapacité manœuvrière ont fait le reste. Des postes de combat étant assignés à tous nos bataillons, on n'a pu trouver nulle part de réserve ou de « masse de manœuvre » disponible pour arrêter les progrès de l'ennemi ou reprendre l'offensive.

D'après l'ordre de Wurmser, la 4e colonne, forte de 9,000 hommes, sous le commandement de Meszaros (1), se portait sur Steinfeld, par Frekenfeld et Scheid. Elle

---

(1) *4e colonne. — 1re partie.*

2 bataillons de Pellegrini	1,770
2 compagnies de chasseurs hessois	243
2 — d'infanterie légère	168
	2,181

2e partie.

2 divisions du 2e bataillon esclavon 3e bataillon esclavon	764

détachait 2,000 hommes dans le Bienwald pour balayer les postes que nous avions près de la lisière N.-O. de cette forêt, et prendre à revers Gross-Steinfeld et Kapsweyer. La 5e colonne, qui ne comprenait que 2,500 hommes aux ordres de Kavanagh (1), se portait aussi sur Steinfeld par le chemin de Barbelroth. La 6e colonne, forte de 7,000 hommes commandés par Spleny (2), suivait le chemin de Nieder-Horbach à Altstadt par Capellei-hof et Haftelhof. Plus à droite, les 5,000 hommes du prince de Condé (3) devaient attaquer nos postes dans la montagne près de Bergzabern.

	Report.....	764
	2 bataillons de Wallis.....	2,073
	2 — Gyulai.....	1,982
	2 divisions de hussards Léopold.....	933
	1 — — Erdödy.....	704
	3 — dragons de l'Empereur.....	1,106
		6,962
(1)	5e *colonne.*	
	1 bataillon de Lattermann.....	635
	1 — Terzy.....	889
	1 division de hussards Léopold.....	355
	3 divisions de carabiniers de l'Empereur.....	706
		2,585
(2)	6e *colonne.*	
	2 bataillons de Huff.....	1,699
	2 — Preiss.....	1,739
	1 — Rohan.....	603
	2 — transylvains.....	1,877
	1 division de hussards Erdödy.....	333
	3 — cuirassiers de Mack.....	828
		7,079
(3)	7e *colonne.*	
	2 bataillons nobles.....	1,913
	2 — soldés.....	1,573
	Cavalerie.....	1,603
		5,089

Les ordres de Wurmser sont intéressants à citer, au moins en partie, à cause des détails jusqu'auxquels ils descendent pour le mouvement de chaque bataillon (1). Ils prescrivent ce qui suit pour la partie principale de la 4e colonne :

Les cinq divisions d'Esclavons combinés s'avanceront, dans le plus grand silence, deux heures avant le lever du jour, sur la levée faite devant Scheid, et ils s'y tiendront dans l'immobilité. Le régiment d'Olivier Wallis marchera droit sur Scheid, continuera sa marche en laissant à gauche le village et les jardins, et arrivera dans le plus grand silence jusqu'aux vedettes de hussards les plus avancées, où il s'arrêtera dans l'immobilité et le silence les plus complets. Giulay sortira du camp, laissera Dierbach à droite et se portera sur Wollmersheim, qu'il laissera également à droite pour passer le pont; puis il dirigera sa marche le long des pentes dans le plus grand silence, jusqu'à ce que le bataillon-colonel et la tête du bataillon de corps, l'un près de l'autre, arrivent aux vedettes de hussards les plus avancées. Il

---

(1) Le journal d'un émigré nous fait connaître l'ordre de détail suivant :

Ordre du 12 au 13 octobre 1793, à 11 heures du soir.

On sera sous les armes à 1 h. 1/2 du matin à la tête du camp, dans le plus grand silence; chacun emportera son pain; on ne chargera point les armes, et celles qui peuvent l'être auront la batterie et le chien baissés; on laissera le camp tendu; les outils et marmites seront rassemblés, par les soins du fourrier-major, à quatre pas en avant du centre des tentes de chaque compagnie.

Pendant la marche, qui s'exécutera en colonne par sections sans commandements, en suivant toujours le mouvement qui viendra de la droite, étant en bataille, et de la tête, étant en colonne, on observera le plus grand silence; il est défendu de fumer, de battre le briquet et de mener des chiens.

Le dépôt pour les blessés sera derrière le centre du régiment pendant l'attaque. On ne fera des prisonniers que quand l'ennemi sera absolument en fuite; on sabrera et tuera tout ce qui se trouvera jusqu'à ce moment. Quand les munitions seront consommées à moitié, un fourrier et deux chasseurs par compagnie en iront chercher au chariot d'artillerie, derrière le centre du régiment.

Ceux qui conduiront les blessés au dépôt rentreront de suite après dans leur rang. Comte DE WURMSER.

s'y tiendra également immobile. Les hommes ne devront ni fumer, ni battre le briquet; les officiers veilleront avec le plus grand soin à ce qu'aucun homme ne sorte du rang, *sous la responsabilité la plus rigoureuse*. Dès que le signal aura été donné par un obus lancé de la batterie n° 5, les cinq compagnies d'Esclavons combinés marcheront le long de la vallée sur les retranchements ennemis, s'efforceront de les escalader et de surprendre et de chasser les piquets qui s'y trouvent, pour tomber aussitôt sur les derrières de la flèche et du village de Gross-Steinfeld; on veillera avec soin à ce que rien ne débouche de la forêt sur le flanc gauche de la colonne; à cet effet, une division fera constamment front vers la lisière de la forêt et vers le ruisseau, et toute troupe ennemie qui paraîtra devra être attaquée vivement et bousculée.

Le bataillon-colonel d'Olivier Wallis marchera avec une division au pas redoublé, à gauche, sur le fossé nouvellement creusé par l'ennemi, chassera le piquet qui le garde et s'efforcera d'enlever la flèche qui se trouve un peu plus loin, à gauche. Les deux autres divisions du même bataillon dirigeront leur marche sur la flèche, la laissant à gauche, pour tâcher de la prendre à revers et de soutenir la 1re division en se reliant à elle.

Le bataillon de corps d'Olivier Wallis marchera sur la crête des hauteurs vers la grande batterie, que ce bataillon essayera de tourner à gauche pour prendre à revers la droite de l'ennemi. Tout ce que les deux bataillons rencontreront derrière la batterie et la flèche sera chargé vigoureusement à la baïonnette et culbuté.

Le bataillon-colonel de Gyulai marchera, le signal donné, sur la grande redoute ennemie de Gross-Steinfeld et s'efforcera de la tourner et de la prendre à revers par la gauche de l'ennemi. La division-colonelle dirigera sa marche sur le fossé nouvellement creusé devant la batterie ennemie pour en chasser l'ennemi, puis parvenir au pied de celle-ci, se rejoindre au bataillon et charger l'ennemi ensemble.

Le bataillon de corps de Gyulai tentera d'arriver le plus vite possible sous la hauteur de la batterie de Gross-Steinfeld et de prendre celle-ci à revers dans la profondeur de la batterie située à droite, autant qu'il y aura de place à droite derrière Klein-Steinfeld, en bousculant toute troupe ennemie qui se présentera. La compagnie de corps marchera le long de la pente sur Klein-Steinfeld et Nieder-Otterbach, lequel village, pris à revers par cette compagnie, peut être emporté facilement. Aussitôt que la flèche et le village de Nieder-Otterbach auront été enlevés, la compagnie de corps de Gyulai s'efforcera de suivre d'aussi près que possible le bataillon sur la chaussée, de tourner par la gauche la batterie ennemie située à droite et rejoindre le bataillon. Il serait très nécessaire d'avoir en tête de chaque colonne ou bataillon des officiers et soldats volontaires pour les conduire et former la première attaque des

fossés, batteries et flèches, de façon que les bataillons soient d'autant mieux dirigés par le feu de mousqueterie pour l'orientation de leur marche, et se lancent alors à la baïonnette, et aussi en tout cas pour se trouver en état d'éviter le feu du canon et le tourner, sans compter qu'il serait très possible que nos troupes, qui ne doivent guère combattre qu'à l'arme blanche, pourraient se frapper l'une l'autre. Les officiers volontaires pourront compter sur des faveurs particulières, et les hommes sur une gratification proportionnée.

Les deux divisions de hussards de l'archiduc Léopold marcheront derrière Olivier Wallis, une division d'Erdödy et trois divisions de dragons de l'Empereur derrière Gyulai. Les hussards devront former quatre pelotons, de façon qu'il y en ait un qui serre à la queue de chaque bataillon, afin d'être à portée, dès que les bataillons auront tourné les fossés et batteries, de poursuivre l'ennemi et de sabrer les fuyards.

Le reste de la cavalerie de cette colonne restera derrière le bataillon, une partie, comme il a été dit, derrière Olivier Wallis, à droite de Scheid, près de l'église et sous la hauteur du moulin de Wollmersheim, assez en arrière pour pouvoir être retirée ou être avertie de la prise des batteries, auquel cas elle se portera au trot le plus vite possible à la poursuite de l'ennemi. En particulier, cette cavalerie doit essayer de gagner l'aile gauche de Gyulai et de pénétrer dans le camp d'Haftelhof.

Il a déjà été dit que l'on ne devait attaquer qu'à la baïonnette; MM. les commandants de bataillon voudront donc bien s'assurer qu'aucun fusil n'est chargé. Le feu ne sert guère dans la nuit et donne lieu à toutes sortes de désordres; tandis que l'ennemi, chargé à la baïonnette avec la résolution convenable, peut être plus sûrement culbuté. Dès que le jour poindra et qu'on pourra bien voir l'ennemi, les fusils seront chargés et l'ennemi sera poursuivi en ligne serrée avec un bon feu ininterrompu d'artillerie et de mousqueterie.

(D'après WAGNER.)

L'ordre donné au second détachement de la 4e colonne lui prescrivait de marcher sous bois de manière à venir prendre à revers Gross-Steinfeld et Capsweyer; cette petite troupe ne devait s'engager qu'au moment où la précédente serait à un millier de pas de la grande batterie de Steinfeld.

« Des reconnaissances répétées, disait l'ordre, avaient fait savoir que l'on pouvait arriver en silence pendant la nuit, c'est-à-dire une heure au moins avant le point du jour, jusqu'au pied des batteries françaises, qu'alors

l'artillerie qui les armait aurait peu d'action, sinon point du tout, dans l'angle mort où l'on se trouverait ; il était donc vraisemblable que l'on pouvait venir à bout de l'entreprise projetée sans courir de grands risques de la part de l'artillerie ennemie, et tourner et enlever les batteries et flèches de Gross-Steinfeld et Nieder-Otterbach en peu de temps à cause de la courte distance à laquelle on pouvait arriver pendant la nuit. En conséquence, les têtes de colonnes devraient être pourvues de petites fascines, de saucissons et de gabions en quantité suffisante pour combler sur-le-champ les fossés, de manière à passer sans retard. »

La 5e colonne devait également se porter sur Nieder-Otterbach, et de là sur la flèche voisine, près de laquelle elle attendrait le signal de l'attaque. Le bataillon de Lattermann devait alors se porter au pas redoublé sur la flèche qui, prise à revers d'autre part par une compagnie de Gyulai, ne devait pas tarder à être enlevée. Le bataillon de Terzy, en ligne déployée, devait suivre le précédent. Dès que le feld-maréchal lieutenant Kavanagh aurait constaté qu'Otterbach et Klein-Steinfeld sont évacués par l'ennemi, il ferait appuyer le bataillon de Lattermann vers la chaussée de Wissembourg, contre la seconde batterie ; les escadrons de carabiniers et de hussards s'avanceraient le plus vite possible sur la route ; il ne fallait pas s'attarder à ramasser des prisonniers, mais courir droit au camp de Haftel et accroître la confusion de l'ennemi.

La marche des bataillons de Wallis, de Gyulai et de Lattermann, aussi bien que celle de la cavalerie, devait être dirigée de manière qu'après l'enlèvement des ouvrages, l'aile gauche fût en avant de Gross-Steinfeld, et la droite sur la hauteur de Klein-Steinfeld. L'artillerie demeurée dans les retranchements autrichiens devait se tenir prête à rejoindre pour l'attaque du camp d'Haftel-Hof.

Ce camp doit être attaqué, d'autre part, du côté d'Ober-Otterbach, par la 6e colonne. Celle-ci est suivie d'artillerie pour préparer l'attaque. L'infanterie passera le ruisseau d'Otterbach sous la protection des batteries. Le bataillon de Rohan fera face à Ober-Otterbach ; les six autres (Huff, Preiss et Transylvains) se porteront à gauche sur Haftel-Hof, pour coopérer à l'attaque pronononcée par les 4e et 5e colonnes. La cavalerie se portera vivement en avant à la droite de l'infanterie. L'artillerie légère suivra le plus vite possible.

Si les Français essayaient de tenir à Ober-Otterbach, il fallait attaquer ce village avec un bataillon de Preiss, et celui de Rohan, accompagnés de deux escadrons de cuirassiers de Mack.

Les deux bataillons de Huff et le bataillon-colonel de Preiss devaient alors appuyer vers celui de Lattermann.

Après avoir enlevé Haftel, les trois colonnes devaient marcher ensemble sur Kapsweyer et Wissembourg.

Les deux bataillons transylvains devaient opérer dans les vignes, autour de Bergzabern, se reliant de ce côté avec le détachement de Viomesnil. Les émigrés devaient faire une démonstration sur Dörrenbach et attaquer franchement dès qu'ils le pourraient.

Ces ordres furent quelque peu modifiés avant l'exécution, Wurmser ayant jugé préférable de surprendre la redoute de Steinfeld avant de donner le signal de l'attaque générale : « Quoique toutes les colonnes dussent attaquer en même temps, je fis cependant précéder celle de l'effroyable redoute de Steinfeld, qui devait être opérée par la 4e colonne. Cette colonne, commandée par le général Meszaros, fut partagée en deux divisions : la première, commandée par le colonel Suel, de Pellegrini, repoussa tout de suite l'ennemi hors des abatis de la forêt de Bienwald, entre Scheid et Gross-Steinfeld ; mais cette division donna sur deux redoutes construites dans la forêt, d'où il sortit un tel feu de mitraille et de

mousqueterie que le colonel Suel, le capitaine Brentano, et 27 hommes furent tués; 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 3 porte-drapeaux et 340 hommes blessés; de plus 7 hommes d'infanterie légère hessoise tués, 1 colonel et 21 hommes du même corps blessés.

« D'après ces pertes subites, provenant en partie d'une batterie cachée, le général Meszaros ordonna au major Helbein de prendre le commandement de cette division et d'attaquer de nouveau l'ennemi. En même temps, le colonel Bescheren fut envoyé avec deux divisions des bataillons esclavoniens pour prendre l'ennemi en flanc. Son intervention força l'ennemi à se retirer hors de la forêt. » (C'était le 12e bataillon d'infanterie légère et le 93e régiment d'infanterie.)

« Le colonel Korachevich attaqua par le village de Scheid avec trois bataillons d'Esclavons. Le colonel Laudon et le major Oswald, avec deux bataillons d'Olivier Wallis, se portèrent avec vivacité sur l'avant-fossé de l'ennemi et sur la plaine située vers la gauche, et de là sur le prolongement du fossé. Ils attaquèrent l'ennemi avec tant de vivacité et de vigueur qu'ils le chassèrent sur-le-champ de la grande redoute et des villages de Steinfeld. Ils étaient soutenus par deux divisions de hussards de Léopold, qui tournèrent l'ennemi, le prirent par derrière, et par cette savante manœuvre terminèrent le tout heureusement. Deux bataillons de Samuel Gyulai, sous le commandement de leur colonel Kempf, chassèrent en même temps l'ennemi des fossés et entrèrent avec une telle audace par tous les côtés dans la grande redoute, que l'ennemi, si courageux qu'il fût, en trembla. »

Voici comment la relation française donne le détail de cette attaque :

« Des Autrichiens se présentèrent au milieu de la nuit au pont de Scheid, où étaient nos premiers postes : — Qui vive? — Déserteurs. — A bas les armes. — Elles ne

sont pas chargées; nous sommes suivis de plusieurs autres qui désertent également. Le commandant du poste eut la bonhomie ou plutôt l'imprudence de les laisser passer. La nuit était obscure; il régnait un brouillard fort épais. Les soi-disant déserteurs s'avancèrent jusqu'à la grande redoute; les républicains qui étaient de garde s'en approchèrent pour les visiter; ils s'aperçurent que chaque homme était muni d'une fascine : aussitôt les coups de sabre commencèrent; mais des hussards ennemis s'étaient glissés dans le même temps à la faveur du brouillard entre les avant-postes. Tout ce qui se trouvait de républicains fut égorgé; peu eurent le temps de prendre la fuite. Aussitôt les ennemis donnèrent le signal de l'attaque générale. C'était trois coups de canon tirés de la redoute en face de Lauterbourg, sur la route de Rheinzabern. Il était environ 5 heures. »

« Aux premiers coups de canon, le général Meynier, qui commandait l'avant-garde, se porta dans le bois, partie qu'il regardait comme la plus critique : il y trouva le 93e et le 12e bataillon d'infanterie légère qui tenaient ferme; de là, il voulut se rendre à la redoute de Steinfeld, mais il n'était déjà plus temps; tout était en retraite, ou plutôt en fuite. Deux seuls bataillons, du nombre desquels était le 2e de Lot-et-Garonne, se tenaient en bataille et se comportaient bravement. Ce fut en combattant à leur tête que le général Meynier fut blessé d'un biscayen à la cuisse. Obligé, après avoir enduré longtemps la douleur la plus vive, de quitter le champ de bataille, il abandonna le commandement de l'avant-garde entre les mains du général Combez. Les troupes qui la composaient s'étaient retirées en désordre après cet échec, et jetèrent l'épouvante parmi celles destinées à défendre les retranchements de Schweigen. »

Wurmser continue son rapport en ces termes :

« Les deux bataillons de Samuel Gyulai prirent à dos

l'ennemi placé à Klein-Steinfeld et Nieder-Otterbach, à quoi une division d'Erdödy et le régiment des dragons de l'Empereur contribuèrent beaucoup. Le colonel Piczek, d'Erdödy, avec sa division, et le régiment des dragons de l'Empereur, sous le commandement de son colonel Baur, le lieutenant-colonel Klenau et le major Nostiz y ont singulièrement contribué. De cette manière héroïque a été emportée la plus forte batterie, placée sur un terrain avantageux, armée de 10 gros canons et de 2 obusiers. Toutes les munitions et 200 prisonniers tombèrent de plus entre les mains de nos courageux soldats. Le général Meszaros m'envoya sur-le-champ le rapport de cet heureux événement par son adjoint, le lieutenant-colonel Lang. Le général Meszaros s'empara en même temps des deux camps retranchés en avant et proche Steinfeld. J'arrivai en même temps à Steinfeld, où je réunis la 4e colonne avec la 5e.

« Les deux bataillons de cette dernière, Terzy et Lattermann, avaient repoussé l'ennemi de la plaine de Nieder-Otterbach, et après bien de la résistance, l'avaient enfin chassé de Nieder-Otterbach et du Petit-Steinfeld. Cette colonne marcha vers la droite de Gyulai, conformément à l'ordre, et se porta à droite vers Ober-Otterbach pour soutenir l'attaque de la 6e colonne du côté d'Haftel-Hof. Cette colonne avait placé sa batterie volante et celle des pièces de position pour canonner la grande redoute construite à la gauche de Haftel. L'ennemi répondait avec vivacité, tant de cette redoute que de celle placée en avant de la cense de Haftel. Enfin l'ennemi, malgré son opiniâtreté, fut forcé par notre artillerie d'abandonner, à 7 h. 1/2, la redoute située à gauche de Haftel. Dans le même temps, le général Kospoth s'aperçut que l'ennemi était repoussé de Dörrenbach, qu'il s'était réuni avec les troupes postées à Ober-Otterbach, et qu'il se défendait avec opiniâtreté dans la forêt près de ce village.

« Ce général, pour hâter son opération, ordonna sur-le-champ au 1er bataillon du régiment Preiss, au régiment de Rohan et à un escadron de Mack-cuirassiers, le tout commandé par le major Dumont, de se porter vers les hauteurs où sont les vignes d'Ober-Otterbach, pour de là prendre l'ennemi par le flanc droit. Cette manœuvre força l'ennemi à reculer; l'ennemi perdit beaucoup de monde dans cette retraite.

« C'est sur cette place où je vis dans tout son jour l'effet du corps du prince de Condé. Ce corps fit tout ce que j'aurais pu désirer des troupes de l'Empereur. Il formait la 7e colonne sous les ordres du prince de Condé, dont une division commandée par le comte de Viomesnil passa par Bergzabern, dont le général Viomesnil fit enfoncer les portes à coups de canon pour marcher sur Dörrenbach, dont le prince de Condé avait repoussé l'ennemi, et où le prince fut parfaitement soutenu par les Serassons, par le bataillon valaque commandé par le lieutenant-colonel Stoïanick, et par le bataillon Szeckler, commandé par le major Pechy.

« Dörrenbach fut attaqué de trois côtés et la redoute emportée d'une manière intrépide par ce corps; on y prit 3 pièces de canon. L'ennemi défendit pas à pas le terrain presque inaccessible, et ne voulait pas céder ses avantages. Mais l'ardeur du prince de Condé, de son fils et de son petit-fils était irrésistible. Du premier gentilhomme jusqu'au dernier de la troupe, tous étaient soldats et combattaient d'une manière héroïque pour la bonne cause. Ils chassèrent l'ennemi si loin, qu'ils purent enfin se réunir avec les troupes de l'Empereur.

« Pendant ce temps, je fis avancer les 4e, 5e et 6e colonnes jusqu'à Wissembourg, en attaquant, canonnant et emportant des redoutes et des camps retranchés ; tout fit merveille et chacun désira couronner cette journée par la prise de Wissembourg. Je fis, en conséquence, sommer

la ville de se rendre. On me répondit (1) que je ne l'aurais que par la force des armes. J'ordonnai, d'après cela, au corps du prince de Condé de percer sur sa droite par la montagne afin de s'approcher du Geisberg. Je fis en même temps avancer les colonnes de la droite vers la Lauter, afin de canonner l'ennemi qui s'était placé dans les nombreuses redoutes du Geisberg et qui, de là, nous canonnait avec force. Lorsque, par mon feu, j'eus réduit l'ennemi à ralentir le sien, je fis chauffer la ville de Wissembourg avec vigueur par l'adjudant général Gorupp, qui avait conduit et placé dans cette journée l'artillerie avec une précision et un courage extraordinaires. Il mérite les plus grandes récompenses. Il se passa quelques heures dans cet état de choses, et la ville de Wissembourg resta constamment dans l'opiniâtreté de ne pas vouloir se rendre. Les bourgeois, cachés et sans être exposés, faisaient sur nous un feu continuel. Je fus forcé de faire enfoncer les portes à coups de canon et de les faire escalader. Le bataillon de Preiss, avec une aile de Mack et Erdödy, montrèrent dans cette attaque leur constance habituelle. La ville fut prise après 6 heures du soir. On y laissa les bataillons ci-dessus dénommés, et les colonnes campèrent sur la hauteur. Le général Meszaros, qui, pendant cette expédition, avait passé avec son aile gauche la ligne à Saint-Remy, campa durant la nuit à Schweighofen. »

« L'ennemi, enhardi par ce premier succès, dit la relation française de 1795, poussa notre avant-garde, que le grand nombre força de se mettre en déroute. Celle-ci jeta l'épouvante parmi les troupes qui se trouvaient dans la position retranchée en arière de Schwei-

(1) C'était le capitaine Fririon, du 48e, qui tint jusqu'à ce que tout le matériel contenu dans la ville eût été évacué.

gen. Soit faute de généraux, soit manque de précautions suffisantes prises à l'avance, le peu d'ordre monta à un tel point, que le général en chef crut qu'il était nécessaire d'ordonner la retraite. Elle commença dès 9 heures du matin. Les troupes vinrent se porter sur les hauteurs du Geisberg. Après quelques efforts (?) inutiles du général Carlenc pour reprendre les lignes, la retraite s'effectua entièrement vers les 5 heures. »

En réalité, personne n'a pu donner le moindre renseignement sur ce qui s'est passé là dans l'armée française. Surprise pendant la nuit, ne se sentant pas commandée, mais perdue dans le brouillard, cette malheureuse armée s'est débandée, puis ralliée sur le Geisberg. Elle y est restée six ou sept heures de suite, se reformant et reprenant courage, et attendant en vain que l'ennemi poursuivît son attaque.

Satisfaits du résultat obtenu par leur surprise de nuit sur nos positions d'avant-garde, il ne semble pas que les Impériaux aient tenté d'attaquer les lignes de Wissembourg aux abords de cette ville, où ils n'ont pénétré qu'après le départ de l'armée française. Ainsi, nous pouvions et nous devions nous maintenir à Wissembourg le 13 octobre, comme après les combats de Bergzabern.

La quatrième colonne autrichienne avait perdu 16 officiers et 457 hommes, dont une soixantaine de morts. Ces pertes étaient dues surtout à l'échec du colonel Suel dans le Bienwald. La cinquième colonne avait perdu 18 hommes; elle comptait en outre 10 officiers et 80 soldats blessés. La sixième colonne avait perdu 178 tués ou blessés; la septième colonne 183. L'attaque de Steinfeld et Otterbach coûtait donc en tout un millier d'hommes aux vainqueurs (1). Nous leur lais-

(1) En y comprenant les pertes peu considérables subies à notre aile droite.

sions 31 canons, 12 drapeaux et 750 prisonniers. Nos pertes en morts et en blessés sont inconnues. Elles doivent s'élever à 1500 ou 2,000 hommes.

XXXV. — Attaque des lignes de Wissembourg.

3° *Dans le Bienwald et sur le Rhin.*

La deuxième colonne autrichienne, sous les ordres du général Hotze, et forte de 6,500 hommes, reçut l'ordre de se porter sur le chemin de Langen-Schleithal, entre Saint-Remy et le moulin de Bienwald. Nous avions enlevé tous les ponts de la Lautér et formé des abatis dans la forêt. La Lauter a une profondeur de deux pieds environ.

Il était recommandé à Hotze de déboucher dans la plaine de Schleithal, puis d'envoyer des partis vers Lauterbourg et Wissembourg.

Une division devait se porter sur le moulin de Bienwald, et deux autres divisions sur le chemin de Steinfeld.

Le parti envoyé sur Lauterbourg devait être assez nombreux pour faciliter sérieusement le passage du Rhin et l'offensive de la colonne de Jellachich.

Dans son rapport, Wurmser raconte ainsi les événements qui eurent lieu de ce côté :

« Après qu'il se fut mis à couvert d'une attaque de flanc proche la Tuilerie, avec une division du régiment de l'Empereur, un bataillon de Lascy, un escadron de chevau-légers palatins et une division des hussards de Léopold (ces troupes étaient commandées par le major Esterhazy), le général Hotze poussa sur la Lauter l'avant-garde et la compagnie du capitaine Herzenberg, qui en prit le commandement avec le lieutenant-colonel Gyulai, arrivé la veille comme volontaire.

« L'ennemi fut repoussé à la baïonnette, malgré un

violent feu de mitraille et de mousqueterie, d'abord d'une colline couverte d'abattis, puis d'une plaine marécageuse et coupée de fossés, qui s'étendait jusqu'à la Lauter. Enfin, la ligne fut forcée, avec une peine et des obstacles infinis, et l'ennemi poursuivi par le major Urmereck, du régiment de Léopold. En même temps, le lieutenant-colonel Borsos, avec sa division de dragons de Waldeck, et le lieutenant-colonel de Salme, avec les hussards hessois, traversèrent la Lauter avec une peine infinie. Le pont volant et les canons furent descendus de la hauteur ; le pont fut jeté sur la Lauter et, vers 8 heures du matin, l'ennemi fut repoussé sur Lauterbourg. Il revint cependant à la charge à plusieurs reprises et, à 3 heures de l'après-midi, il fit une charge impétueuse sur tous les points. Le feu fut très vif et les deux bataillons de l'Empereur durent reculer faute de munitions. C'est alors que le capitaine Spindler tomba avec son escadron sur l'ennemi en désordre; le colonel Rosmini, avançant avec son régiment et l'encourageant, contribua beaucoup au succès de cette charge, de même que le capitaine Laporoki, du même régiment, qui contint constamment sa compagnie. Les Français furent enfin attaqués de tous côtés et tellement battus que, à 5 heures du soir, le moulin de Bienwald et la Tuilerie furent abandonnés. Le général Hotze réunit ses troupes, les forma en carré et campa pendant la nuit. »

Après douze heures de combat, cette colonne avait perdu 29 morts et 223 blessés. Elle avait pris 2 drapeaux, 5 canons et 130 prisonniers. C'était le 1er bataillon du 3e régiment d'infanterie et le 12e du Jura qui défendaient le passage de la Lauter au point où Hotze attaqua. Le général Isambert, qui se trouvait à Saint-Remy, évacua ce fortin avant d'avoir été attaqué, parce qu'il se croyait près d'être cerné, et se retira sur les hauteurs de la Malardière. Reconnaissant bientôt son erreur, il se reporta à l'attaque de Saint-Remy, mais il était trop

tard ; un détachement ennemi s'y était établi, et d'ailleurs sa troupe refusa de le suivre. Isambert fut fusillé pour ce fait quelque temps après. Les défenseurs du moulin de Bienwald opposèrent au contraire une résistance vigoureuse à trois attaques et ne se retirèrent que le soir. L'ennemi s'était établi dans un petit bois entre les deux forts, sur la route de Wissembourg à Lauterbourg, et interceptait toutes les estafettes.

Le général Jellachich devait attaquer vers Neubourg avec un bataillon de Manfredini, un bataillon de troupes des cercles et quelques cavaliers, de manière à déborder la droite des lignes de la Lauter, et surtout l'ouvrage le plus rapproché du Rhin au delà de Lauterbourg. Il devait être soutenu par des batteries élevées sur la rive droite du Rhin.

Après avoir forcé les lignes de ce côté, cette colonne devait essayer de se joindre à celle du prince de Waldeck, qui passerait le Rhin du côté de Selz, en laissant quelques bataillons dans le Bienwald, laissé inoccupé par le mouvement de Hotze sur Saint-Remy ; les trois bataillons des troupes palatines devaient suivre ce dernier et garder derrière lui le passage de la Lauter.

Le général Jellachich devait faire une démonstration vigoureuse sur Lauterbourg et favoriser le plus possible le mouvement du général Hotze.

« Cette colonne, dit le rapport de Wurmser, mit en désordre, par son feu, l'ennemi posté à Lauterbourg ; et lorsque les deux compagnies du corps franc de Serbie, destinées à monter à l'assaut avec le capitaine Simich et les volontaires tirés des bataillons de Lascy, Palatins et de Fürstemberg, avec le major Roglowitch et 200 grenadiers du cercle de Souabe, avancèrent sur les deux redoutes et retranchements, l'ennemi se mit à fuir et à abandonner Lauterbourg, où le major général Lauer fit entrer ses troupes. L'ennemi y perdit du monde.

« Le général Jellachich, le chef d'escadron Warga, avec les hussards de Wurmser et des grenadiers, passèrent par Lauterbourg et se réunirent avec le major Bogovitch et des hussards. Ils poursuivirent l'ennemi à droite et à gauche de Lauterbourg, de Siegen, de Keidembourg, jusqu'à Brimbach. L'ennemi qu'ils purent atteindre fut en partie taillé en pièces. On y fit 48 prisonniers. »

D'après la relation française, « l'ennemi se montra devant Lauterbourg ; il avait fait grand bruit de toute son artillerie, tant de l'autre côté du Rhin que de celui-ci ; mais il n'osa s'avancer bien loin au delà de ses retranchements et s'exposa trop à découvert au feu de la place qui, bien supérieur au sien, le força de rentrer à la seule tentative qu'il fit de se porter un peu en avant avec quelques obusiers..... Le général Alexis Dubois, ne recevant aucun ordre et d'après le consentement du représentant Niou, prit sur lui d'ordonner la retraite. La Boissière, colonel du 2e régiment de chasseurs à cheval, fut chargé de former l'arrière-garde. Le projet, en quittant Lauterbourg, était d'abord de se réunir au centre de l'armée sur les hauteurs de Surbourg ; mais arrivé à Nieder-Rœderen, l'on changea d'avis et l'on prit la route de Forsfeld, passant par Roppenheim, Rungenheim et Suffelnheim, pour se rendre dans la forêt de Haguenau, où l'on n'arriva qu'à 2 heures après minuit ».

« Un corps franc, que l'ennemi avait embusqué la veille du côté de Lauterbourg, dans l'île du Rhin, en face de la grande lunette de la droite des lignes, ne fit aucun mouvement de toute la journée et n'entra dans Lauterbourg que quand notre division l'eut évacuée. Il fallait que le général Dubois et le représentant du peuple Niou eussent perdu la tête pour s'aller entasser dans Haguenau et laisser, par ce faux mouvement, toute la rive gauche du Rhin découverte jusqu'au fort Vauban,

sans se donner le temps d'y jeter les secours nécessaires pour y faire une bonne résistance. L'ennemi en profita le lendemain pour repasser à Selz et jeter un pont entre Blidersdorf et Ottersdof. »

On a cru pouvoir protester contre les appréciations un peu sévères portées sur la conduite du général Dubois.

Il semble cependant qu'il ait bien, comme l'ont dit les rédacteurs de la Relation de 1795, évacué ses positions sans combat sérieux. « Jellachich, dit la Relation autrichienne, avait rempli sa mission, si difficile en apparence, de la manière la plus facile et la plus brillante, *sans perdre un homme.* » Il fit une cinquantaine de prisonniers dans les maisons de Lauterbourg.

Peut-être est-ce à la manœuvre du prince de Waldeck qu'il faut attribuer les craintes et la retraite précipitée du général Dubois; mais il faut remarquer que cette manœuvre était signalée et attendue depuis une semaine, qu'il était assez facile de s'y opposer, et que toutes les mesures auraient dû être prises à cet effet.

Dès le 7 octobre, Dubois avait été informé que Wurmser se préparait à porter un corps de troupes sur la rive droite du Rhin pour revenir passer le fleuve entre Selz et Benheim, et prendre à revers la droite de l'armée. Dubois écrivait alors au général en chef que cette partie était mal gardée, qu'il y avait là quatre compagnies mal commandées, qui négligeaient leur service, et contre lesquelles on recevait constamment des plaintes. Il semblait nécessaire de les rappeler à l'armée, mais comme elles n'étaient pas de la division de droite, Dubois ne prenait pas sur lui de les remplacer. Il demandait qu'on joignît au détachement d'infanterie deux pièces de canon et un escadron de dragons.

Le général Colle, commandant à Haguenau, avait organisé la défense du Rhin, mais il avait déclaré que, s'il répondait de la partie située en amont de Benheim,

il n'en était pas de même pour l'espace compris entre ce village et Lauterbourg (1).

Telle était la situation lorsqu'on apprit, le 11 octobre, que le prince de Waldeck était passé sur la rive droite du fleuve avec 6,000 hommes de l'armée de Wurmser, destinés à repasser le Rhin du côté de Selz pour prendre

---

(1) Au quartier général à Haguenau, le 11 octobre 1793, l'an 2e de la République.

Le général Colle, commandant à Haguenau, au général Clarke, chef de l'état-major.

Vous verrez, citoyen Général, par la lettre ci-jointe, que j'ai reçue aujourd'hui du général Chambarlhac et que je vous envoie en original, que les moyens de surveillance dans tous les postes du Rhin depuis Drusenheim jusqu'à Benheim, sont établis de manière à ôter toute espèce d'inquiétude au général en chef sur ce point.

Je ne puis pas en dire autant de la partie de Selz jusqu'à Lauterbourg, puisque le citoyen Laville, capitaine au 105e régiment, qui est commandant des postes, ne m'en a pas encore rendu compte, quoique je le lui aie demandé et que je l'aie exhorté à prendre toutes les mesures convenables pour mettre ses postes en état de défense; mais comme il est pour ainsi dire dans la division du général Dubois, je m'imagine que c'est de lui qu'il prend les ordres.

Sur ce que j'ai appris hier à Bischwiller de l'état du poste d'Offendorff, où je croyais depuis longtemps qu'il y avait des canons de 12, d'après la prière que j'avais faite au général Sparre d'y en envoyer et d'y faire faire un retranchement, j'ai prié le citoyen Augineau, capitaine de la gendarmerie nationale, d'y aller aujourd'hui, accompagné du citoyen Bertrand, adjudant général des légions agricoles; ils m'ont rapporté qu'il n'y avait point de canon et que le retranchement est exposé à être emporté par les eaux si elles grossissaient, que le poste, d'ailleurs, n'était gardé que par 237 hommes.

Cet endroit, Citoyen Général, est peut-être, de tout le cours du Rhin, le plus facile pour un passage, d'autant plus que, les ennemis ayant barré un bras du Rhin de l'autre côté, ils peuvent venir dans l'île qui est vis-à-vis et s'approcher de nous jusqu'à une petite portée de fusil, puisque le Rhin est fort étroit dans cet endroit. Comme il ne faut point perdre de temps et ne rien négliger sur un objet aussi important, j'écris au général Dièche à ce sujet, pour qu'il prenne des mesures sur cela.

à revers la division de Lauterbourg (1). On fut tenu très exactement au courant des mouvements et des projets de l'ennemi de ce côté, mais on fit peu de chose pour parer à une manœuvre dont les suites devaient être décisives. Peut-être un ou deux bataillons furent-ils

---

(1) Au quartier général à Wissembourg, le 11 octobre 1793.

COMITÉ DE CORRESPONDANCE SECRÈTE.

Rapport d'un émissaire de confiance arrivé à 5 heures du soir.

Il rapporte :

1° Que le général de cavalerie autrichienne, prince de Waldeck, est parti de l'armée de Wurmser dans la nuit du 8 au 9 des environs de Barbelroth avec un corps de cavalerie et d'infanterie; on prétend que c'est un corps de 6,000 hommes au moins, et qu'on a détaché de plusieurs régiments 300 hommes chacun pour former ce corps;

2° Ce corps a passé avant-hier sur un pont de bateaux près Schrœck ;

3° Dans l'armée ennemie, il a transpiré que ce corps autrichien avait passé le Rhin d'après l'avis d'un espion qui a averti les ennemis que nous tenterions le passage du Rhin auprès du fort Vauban;

4° Depuis le départ de ce corps, on remarque un vide bien sensible dans les tentes du camp autrichien, entre Capellen et Oberhausen;

5° Toutes les nuits les émigrés et les Autrichiens évacuent les redoutes et batteries entre Pleisweiler et Oberhausen et les transportent entre Steinweiler et Hergersweiler, vers Erlenbach et vers le Rhin ;

6° Ils craignent d'être attaqués du côté des hauteurs de Gleiszellen et d'être pris en flanc;

7° Les Autrichiens sont à la veille d'établir, dans la nuit d'aujourd'hui à demain, encore deux nouvelles batteries, l'une aux environs de Nieder-Otterbach, sur la grande route entre Nieder-Otterbach et Barbelroth, sur une hauteur à gauche à portée de carabine du pont nouvellement établi; l'autre près la cense dite Caplei-Hof. Cette dernière batterie serait dirigée en droiture vers l'église de Gros-Steinfeld et le bivouac de nos chasseurs à cheval. Celle près la chaussée auprès du nouveau pont ferait feu sur le village du Petit-Steinfeld ;

8° Le parc de grosse artillerie des Autrichiens est établi partie à Rheinzabern et partie à Candel.

Les Membres du Comité de Correspondance secrète,

PETERSON.

envoyés du côté de Selz. Nous y trouvons, en effet, le 13 octobre, le 2e de la Dordogne et le 1er des Pyrénées-Orientales, dont la résistance ne suffit pas à arrêter les 6,000 hommes du prince de Waldeck.

Ce dernier avait reçu l'ordre de s'avancer le 12, à la nuit tombante, jusqu'à Blidersdorf et d'essayer de passer le Rhin le plus vivement possible. Le corps franc de Wurmser et un bataillon d'infanterie devaient former l'avant-garde et passer dans des nacelles et des pontons. Le point de passage avait été indiqué par le capitaine Grimmer, attaché à l'état-major général. Il était à désirer que quelques volontaires fussent d'abord transportés dans les nacelles pour enlever le piquet français établi près du point de passage, et cela sans tirer un coup de fusil.

Cette avant-garde devait aussitôt traverser le bois et enlever la ville même de Selz, puis pousser des patrouilles sur Winzenbach, Nieder-Rœderen et Benheim, s'établir solidement le long de la Sure, et, si possible, s'emparer de Benheim. Pendant ce temps, le pont devait être jeté le plus vite possible, et le gros de la colonne devait se porter par Munchhausen sur Motern et les hauteurs voisines pour prendre à revers les lignes de la Lauter. La cavalerie devait se répandre dans la plaine, partie vers Scheibenhart, partie vers Neeweiler, Winzenbach et Nieder-Rœderen.

Si les Français se retiraient sur Lauterbourg ou que la garnison de cette place ne voulût pas l'abandonner, il y aurait lieu de détacher deux bataillons de grenadiers, un bataillon d'infanterie et une division de cavalerie pour investir la place, de concert avec le général Hotze, pendant que le reste de la colonne se dirigerait sur Scheibenhart, Salmbach et le moulin de Bienwald.

Wurmser juge ainsi la conduite de Waldeck :

« Quoique le prince de Waldeck n'ait pas pu remplir mes intentions de passer 2,000 hommes sur des pontons

une lieue au-dessus de Salm-Grand, d'observer Benheim et le passage principal du fort Louis, de prendre à revers les postes ennemis placés vis-à-vis de Blidersdorf pour pouvoir d'autant plus aisément passer le pont, et pour prendre les piquets de l'ennemi, par la raison qu'il a trouvé des obstacles qu'il n'a pas pu prévoir, et que l'ennemi trop vigilant a partout crié aux armes; le prince ne perdit cependant pas la tête dans ces circonstances critiques. Au contraire, il employa tout pour s'acquitter avec honneur de l'importante entreprise qui lui était confiée. Il mit en usage tous les moyens pour la rendre avantageuse, et enfin pour opérer le passage du Rhin, près de Blidersdorf, de quelque manière que ce fût.

Vers le milieu de la nuit du 12 au 13, il fit descendre tous les pontons sur le Rhin vers Blidersdorf, malgré le feu continuel de l'ennemi. Il fit aussi avancer toute sa troupe vers le rivage pour aider à travailler. Il lui fit transporter des canons et, malgré le feu soutenu des ennemis qui étaient bien sur leurs gardes, il parvint à faire embarquer 300 hommes du corps franc de Wurmser-Steyer, qui passèrent en poussant des cris terribles, et débarquèrent à l'autre rive.

Les Français, épouvantés, furent en bonne partie taillés en pièces. Aussitôt, on commença à construire un pont, mais on continuait toujours à passer sur les pontons. Il en était déjà passé un nombre considérable; deux bataillons de l'archiduc Ferdinand avaient débarqué avec deux canons, de manière que l'ennemi fut bien vite chassé plus loin et poursuivi jusqu'à la première batterie en avant de Selz. Pendant ce temps, il faisait vivement jouer ses batteries, placées sur les hauteurs de Selz, sur le pont et sur ceux qui passaient, mais il ne nous causa pas beaucoup de dommage. Tout s'exécutait avec la plus grande rapidité; le pont fut achevé et tout le corps eut traversé le Rhin le 13, à 8 h. 1/4 du matin. Le comte de Lichtemberg marcha droit à Selz avec

l'avant-garde; il commença l'attaque avec le régiment de l'archiduc Ferdinand et le 3e bataillon de l'archiduc Charles; après un combat qui dura deux heures, l'ennemi fut obligé de quitter la plaine jusqu'à la rivière de Selz, où il jeta deux de ses canons en la traversant, quoiqu'il fût fort de 3,000 hommes; mais, dans le passage, il y en eut plus de 300 de noyés, parmi lesquels on remarqua 12 officiers que l'on retira sur-le-champ de l'eau. Nous ne nous servîmes que de la baïonnette, et le régiment de l'archiduc Ferdinand fit les 400 derniers pas en pleine course. Les hussards de Szeckler traversèrent aussitôt la Selz, voltigèrent autour de la ville, taillèrent en pièces quantité de Français et firent 70 prisonniers (1). Le régiment de l'archiduc Ferdinand et le corps franc de Wurmser-Steyer se précipitèrent dans la rivière, où ils eurent de l'eau plus haut que la ceinture. Ils s'emparèrent ensuite, avec une valeur incroyable, de la ville de Selz que l'ennemi avait défendue avec tant d'opiniâtreté et où des obus avaient mis le feu à quelques endroits.

Comme le bruit se répandait en même temps que l'ennemi prenait le Prince en queue dans la forêt, il ne pouvait, à cause du pont, détacher d'autre infanterie que le régiment de l'archiduc Ferdinand vers les hauteurs de Motern et de Munchhausen. Selz fut mis en observation par le 3e bataillon de l'archiduc Ferdinand, et le comte de Lichtemberg se porta en avant, sur les hauteurs, avec deux bataillons dudit archiduc Ferdinand et trois escadrons de hussards de Szeckler; le reste de l'infanterie resta aux environs de Benheim pour tenir l'ennemi en respect et couvrir les travaux de la tête du pont. Le général Lichtemberg laissa la moitié de son infanterie dans le bois et s'avança avec un bataillon sur les hau-

(1) Les quatre compagnies des Pyrénées-Orientales qui se trouvaient dans Selz s'y firent hacher; le 2e bataillon du 105e, envoyé pour les soutenir, arriva trop tard.

teurs ci-dessus mentionnées. L'infanterie était placée sur deux rangs et les hussards sur un rang; mais, en même temps, arriva un corps de quelques 1000 hommes avec trois pièces de canon de 8 qu'il fit jouer vigoureusement sur nous; on en vit ensuite s'approcher d'autres qu'on pouvait même regarder comme un corps repoussé qui cherchait à couvrir sa retraite; outre cela, la nuit approchait, les munitions étaient humides et commençaient à manquer. Le pont sur la Selz n'était pas encore fini et surtout on ne recevait aucune nouvelle de la 3e colonne, de manière que l'avant-garde se retira sur Selz, et ainsi se termina cette heureuse journée. On prit là une position où l'on passa la nuit. La colonne du prince de Waldeck perdit 84 morts et 168 blessés. »

(*A suivre.*) G.

LA

GUERRE DE 1870-1871

La journée du 5 août en Lorraine.

Les mouvements ordonnés le 4 août par l'Empereur, ont exécutés le 5, dans les conditions suivantes :

3e *corps*. — Le quartier général est transféré de Boulay à Saint-Avold.

La 1re division « part de Rosbrück pour Sarreguemines. Le 62e (Forbach) et le 95e (Haut-Hombourg) ayant à se rallier d'abord, la division ne se met en marche qu'à midi (1) et, malgré une chaleur accablante, arrive à Sarreguemines à 5 heures (2) », par l'itinéraire Cocheren, Theding, Diebling. L'étape aurait pu être faite dans la matinée. Le rassemblement préalable de la division à Rosbrück ne présentait que des inconvénients qu'il était facile d'éviter en prescrivant au 62e de ligne, soit de se rendre directement de Forbach à Sarreguemines par Behren et Lixing, soit de venir s'intercaler dans la colonne à Théding, et au 95e de ligne de suivre le mouvement par Farebersweiller.

La division Montaudon, au lieu de s'arrêter sur la rive gauche de la Sarre et de pousser ses avant-postes sur les hauteurs de la rive droite pour assurer son dé-

(1) Les *Souvenirs militaires du général Montaudon* indiquent 10 heures.

(2) Journal de marche de la division Montaudon.

bouché éventuel, franchit tout entière la rivière et campe près de Neunkirch, sauf le 95e qui reste sur les hauteurs, au Sud-Ouest de Sarreguemines; « un ba- « taillon garde Wising, laissé sans défense par le « départ du 5e corps (1) ». La 2e division se porte de Saint-Avold à Puttelange; son mouvement s'exécute par la grosse chaleur, de midi et demi à 5 h. 1/2.

La 3e division se rend de Ham-sous-Varsberg à Marienthal. La 1re brigade, précédée du 10e régiment de chasseurs à cheval, se met en marche à 8 heures et arrive à son campement à midi. « La 2e brigade, en « approchant de Saint-Avold, reçoit l'ordre du Maré- « chal commandant le 3e corps, de faire le café. Pen- « dant qu'elle y était occupée, la 2e division du 3e corps « se met en marche pour Puttelange et prend la route « que doit suivre la 2e brigade de la 3e division, en « sorte que cette brigade se trouve séparée de la 1re. « Son mouvement est retardé de plusieurs heures et « elle n'arrive à Marienthal que vers 5 heures du « soir (2). »

La 4e division part de Teterchen à la pointe du jour pour Saint-Avold. « Arrêtée, en vue de Saint-Avold, « par le passage des divisions Metman et Castagny du « 3e corps, les troupes de la division n'occupent les « camps qui leur sont assignés qu'au coucher du « soleil (3). »

La division de cavalerie de Clérembault reste à Saint-Avold. « A 5 heures du matin, le 3e escadron du 4e dragons part en reconnaissance sur la route de Carling et rentre, par l'Hôpital, au bivouac à 8 heures

---

(1) *Souvenirs militaires du général Montaudon*, page 70. Ce bataillon devait aller occuper la ferme de Wising le 6 août, à 5 heures du matin. (Réponse au rapport de la 1re division, 5 août.)

(2) Journal de marche de la division Metman.

(3) Journal de marche de la division Decaen.

du matin, en signalant qu'il n'a pas vu l'ennemi (1). » Un escadron du 5e dragons est dirigé à la même heure sur Porcelette et Diesen « pour explorer ces localités ». Il revient à Saint-Avold à 9 heures du matin « n'ayant pas rencontré l'ennemi (2) ».

Les réserves d'artillerie et du génie font également « séjour au camp de Saint-Avold ».

Les 3e et 4e subdivisions du parc d'artillerie du corps d'armée rallient en ce point les deux premières qui sont arrivées la veille, mais l'équipage de ponts reste toujours « consigné » (3) à Forbach, faute d'attelages pour le ramener à Saint-Avold. A une demande de train adressée à ce sujet par le général de Rochebouët, commandant l'artillerie du 3e corps, au général Soleille, celui-ci répond que « le major général prescrit d'attendre (4) ».

4e *corps*. — Le quartier général est transféré de Bouzonville à Boulay.

1re *division*. — La 1re brigade d'infanterie, le 2e régiment de hussards, deux batteries et la compagnie du génie reviennent de Kirschnaumen à Bouzonville. La 2e brigade et une batterie rétrogradent de Sierck sur Kirschnaumen et Colmen.

La 2e *division* part de Brettnach, à 10 heures du matin pour Teterchen (étape de 4 kilomètres seulement) avec un escadron du 2e hussards.

La 3e *division* reste à Bouzonville avec le 7e hussards.

La division de cavalerie reporte son quartier général à Boulay, ainsi que sa brigade de dragons. (Départ de Bouzonville à midi et demi.)

---

(1) Journal de marche de la division de Clérembault.

(2) *Ibid.* L'Historique du 5e dragons ne donne pas le numéro de cet escadron.

(3) *Revue d'Histoire*, septembre 1901, page 648.

(4) D. T. Documents annexes, 3e corps.

Les réserves d'artillerie et du génie reviennent de Bouzonville à Boulay.

5e *corps.* — Le quartier général est installé à Bitche vers 2 heures de l'après-midi.

La 1re *division* part de la ferme Wising à 5 heures du matin, précédée et flanquée par le 5e régiment de hussards et arrive à la ferme Freudenberg (3 kilomètres à l'Ouest de Bitche) à 4 heures de l'après-midi, « après « avoir exécuté par une grande chaleur, une marche « de flanc longue et pénible en présence de partis « ennemis (1) ».

La 2e *division* devait rompre de Neunkirch à 4 heures du matin, laissant à Sarreguemines la brigade Lapasset, le 3e lanciers, le trésor, la prévôté, l'ambulance et le convoi de vivres du 5e corps, jusqu'à l'arrivée de la division Montaudon du 3e (2). Les réserves d'artillerie et du génie devaient marcher avec cette colonne. Mais le départ est « retardé par le passage du grand quartier géné- « ral du 5e corps prenant les devants (3) » et c'est à 1 heure de l'après-midi seulement qu'on atteint Rohrbach. « La route est facile, le temps est beau » dit le Journal de marche de la division et cependant le commandant du 5e corps, arrivé à Bitche « s'empresse aussi- « tôt de télégraphier au général de l'Abadie d'Aydrein « (commandant la 2e division) de faire son trajet de Sar- « reguemines à Bitche en deux jours et de coucher à

---

(1) Général de Failly, *Opérations et marches du* 5e *corps jusqu'au* 31 *août*. Bruxelles, Lebègue, page 10.

La distance était inférieure à 24 kilomètres. Les troupes n'auraient pas tant souffert de la chaleur si on les avait fait partir à 4 heures du matin en les échelonnant, dès le 4 août dans la soirée, sur la route de marche. En tout cas, la tête de colonne pouvait arriver à la ferme Freudenberg à 11 heures du matin.

(2) Par ordre du Major général.

(3) Journal de marche de la 2e division.

« Rohrbach avec l'artillerie de réserve, en raison de la « la grande fatigue qu'il doit nécessairement éprou- « ver (1) ».

Le général commandant le 5e corps ne se conformait donc pas aux instructions du Major général en date du 4 août. La fatigue supposée des troupes de la 2e division était-elle le seul motif de son arrêt à Rohrbach ? Ne s'y joignait-il pas le souci de garder ce nœud de communications, « cette trouée », en face de laquelle le colonel du 5e lanciers avait signalé la veille, à Bettwiller, la présence « d'un gros parti ennemi de cavalerie et d'ar- « tillerie » ? (2). Tel paraît être l'avis du colonel commandant la réserve d'artillerie du 5e corps. De fait, le général de l'Abadie d'Aydrein ne reçut-il pas l'ordre « quand il quittera Rohrbach, le 6 au matin, de laisser « un bataillon comme soutien du 5e lanciers, jusqu'à « l'arrivée de la brigade Lapasset, qui le fera relever « par un bataillon du 97e » ? (3).

C'étaient là des manifestations de la doctrine erronée du XVIIIe siècle, en vertu de laquelle les corps d'armée se servaient à eux-mêmes de couverture et perdaient ainsi toute liberté de manœuvre.

En réalité, il eût été facile au 5e corps d'exécuter strictement les prescriptions du Major général. Le but du mouvement du 5 août était de réunir le plus vite possible les 1re et 2e divisions à la 3e à Bitche, en évitant tout engagement sérieux avec l'ennemi. A cet effet, on pouvait adopter les dispositions suivantes :

Un régiment de la 2e division (brigade de Maussion),

---

(1) Journal de marche du 5e corps. *Revue militaire*, septembre 1899, page 364.

(2) Documents annexes du 4 août. *Revue d'Histoire*, septembre 1901, page 677.

(3) Journal de marche du 5e corps. *Revue militaire*, septembre 1899, page 365.

avec une batterie en flanc-garde, d'abord à l'Est de Bliesbrücken, ensuite au Nord de Rimlingen, puis à Epping et Volmünster. Le 5e lanciers (1) et le 3e hussards (2) lui auraient été adjoints, sauf un escadron de ce dernier régiment réservé à la sûreté immédiate de la colonne. Le 12e régiment de chasseurs aurait été chargé d'envoyer de Bitche des reconnaissances sur Hornbach, Altheim, Bliesdalheim.

La 1re division, avec les réserves d'artillerie et du génie, aurait suivi la route de Bitche, par Gros-Rederching et Rohrbach, ainsi que le reste de la 2e divison. Le convoi aurait campé, le 4 août au soir, à Hambach, et se serait rendu, dans la journée du 5, à Lorentzen, muni d'une escorte d'un bataillon et de l'escadron du 12e chasseurs qui se trouvait à Sarreguemines.

Partant de la ferme Wising à 4 heures du matin, en formation doublée, la tête de colonne de la 1re division pouvait arriver à la ferme Freudenberg à 11 heures (grand'halte d'une heure comprise), la queue de colonne à 2 heures environ de l'après-midi; la flanc-garde fournie par la brigade de Maussion de la 2e division à 5 heures au plus tard, à moins qu'on ne l'eût fait stationner à Volmünster où elle aurait continué à protéger le rassemblement du 5e corps à Bitche, Freudenberg (3).

6e *corps*. — Le maréchal Canrobert reçoit, dans la

---

(1) Appartenant à la 2e brigade de la division de cavalerie du 5e corps et stationné le 4 août à Rohrbach. Le premier régiment de cette brigade était le 3e lanciers, resté à Sarreguemines avec la brigade Lapasset.

(2) Appartenant à la 1re brigade de la division de cavalerie du 5e corps et stationné le 4 août à Sarreguemines. Le deuxième régiment de cette brigade était le 12e chasseurs, dont quatre escadrons étaient à Bitche, un escadron à Sarreguemines.

(3) Si le 5e corps avait su qu'il aurait à se porter le lendemain, 6 août, sur Frœschwiller, il eût été judicieux qu'il stationnât en profondeur entre Bitche et Rohrbach. Mais le général de Failly l'ignorait

matinée du 5 août, l'ordre d'envoyer à Nancy, par voie ferrée, les trois divisions d'infanterie qui se trouvent au camp de Châlons; la réserve d'artillerie, la réserve du génie et la cavalerie suivront par étapes. Le départ des divisions d'infanterie est fixé au 6 août; celui de la division de cavalerie, des réserves d'artillerie et du génie au 7. A la réserve d'artillerie, se joindront les batteries de la 4e division d'infanterie (1).

Garde. — La Garde, quittant ses bivouacs de Volmerange, Condé-Northen et Glattigny, va s'établir à Courcelles-Chaussy.

La division de cavalerie Desvaux, partant à midi de Volmerange, s'y rend par les Étangs et un chemin vicinal qui remonte la rive droite de la Nied.

La division Deligny (voltigeurs) rompt de Volmerange à 2 h. 30 de l'après-midi, prend le chemin de Varize et arrive à Courcelles à 5 heures. « La division, réveillée « à 3 heures du matin, doit se rendre à Courcelles- « Chaussy, dit le Journal de marche de la 2e brigade, « mais elle ne quitte son bivouac qu'à 2 h. 30 de l'après- « midi. Les distributions se font si mal et si lentement, « qu'elles sont la cause du retard apporté à la mise en « route. En arrivant à Courcelles-Chaussy, nous sommes « assaillis par un orage épouvantable, aussi les bivouacs « ne sont que des lacs de boue. »

La division Picard (grenadiers), partant de Volmerange à 4 h. 15 du soir seulement, passe par Condé-Northen, les Étangs et n'atteint Courcelles-Chaussy qu'à 9 heures du soir. « Il est impossible de camper; la pluie « accompagnée d'éclairs et de tonnerre persiste jusqu'à

---

encore et, dans ces conditions, il lui fallait se conformer aux ordres du Major général, lui prescrivant de porter les 1re et 2e divisions *à Bitche*.

(1) Ces batteries sont au camp de Châlons, tandis que les régiments de la division sont encore à Paris.

« 2 heures du matin. La plupart des hommes se réfu-
« gient dans un bois où ils allument des feux (1) ».

La 2e subdivision de la réserve d'artillerie n'arrive à Courcelles qu'à 11 heures du soir ; « les hommes font « des feux et, dans la boue jusqu'aux genoux, attendent « impatiemment le jour (2) ».

Le train auxiliaire ne rejoindra que le lendemain 6 août à 10 heures du matin, après avoir marché toute la nuit dans un enchevêtrement complet des voitures des trois divisions (3). Les journées des 4 et 5 août avaient donc été particulièrement pénibles pour la Garde, bien qu'elle eût parcouru peu de chemin, et il est fort douteux que les hommes eussent été assez dispos pour livrer combat le 6 août dans de bonnes conditions (4).

La division de réserve de cavalerie de Forton se rend de Pont-à-Mousson à Faulquemont, sans incident notable.

Aux termes de l'ordre du 4 août, le 2e corps devait rester sur les positions qu'il occupait. Mais le 5 août à 7 h. 15 du matin, le général Frossard télégraphiait au Major général :

« Je ne fais rien sur ma position avancée ; j'y suis un « peu en flèche ; le 2e corps serait beaucoup mieux sur « les plateaux de Forbach à Sarreguemines, en gardant « Forbach. L'Empereur juge-t-il que je doive me re-« plier là ? »

---

(1) Journal de marche de la 2e brigade de la division Picard.

(2) Historique du régiment d'artillerie de la Garde.

(3) Journal de marche de la division Picard.

(4) La distance de Volmérange à Courcelles-Chaussy n'étant que de 10 kilomètres, le déplacement de la Garde était d'une utilité très contestable en soi et n'amenait que le résultat très fâcheux d'éloigner ce corps de ceux à qui il servait de réserve, dans la pensée de l'Empereur.

A 9 h. 10, le Major général répondit :

« L'Empereur décide que, demain matin, vous reporterez votre quartier général à Forbach, vous laissant « libre de disposer vos divisions en les concentrant « autour de vous, de manière à mettre votre quartier « général à Saint-Avold, dès que l'ordre vous en sera « donné par l'Empereur. »

Le général estima qu'il y avait des inconvénients à remettre au 6 août l'exécution de cet ordre qui pourrait être entravée, pendant le jour, par l'ennemi « dont les « mouvements de convergence sur Sarrebrück s'accentuaient de plus en plus (1) ». Les renseignements signalaient, sur la rive droite de la Sarre, la présence de l'armée du général Steinmetz, forte d'au moins 100,000 hommes et, derrière elle, la concentration de forces considérables sous les ordres du prince Frédéric-Charles. En outre, le général Frossard redoutait d'être « tourné à la fois par ses deux ailes, auxquelles on « n'avait donné quelque appui qu'en dégarnissant le « front (1) ». Aussi résolut-il d'effectuer dans la soirée même son changement de position.

En conséquence, le quartier général du 2e corps fut transféré à Forbach.

La 2e brigade de la 1re division se replia sur Forbach à 6 heures du soir et vint camper, à 10 heures, à l'Est (76e de ligne) et à l'Ouest (77e) de la grande route de Sarrebrück et près du village de Stiring-Wendel. L'artillerie divisionnaire et la compagnie du génie s'établirent derrière le 76e de ligne. La 1re brigade de cette division fut maintenue à l'Ouest de Forbach, perpendiculairement à la route de Sarrelouis. « Afin de mieux « couvrir son flanc gauche », le général commandant le

(1) Général Frossard, *Rapport sur les opérations du 2e corps de l'armée du Rhin*, page 30.

2e corps avait fait commencer un retranchement d'environ 1000 mètres de développement en travers de cette route (1).

La 2e division évacua à 7 heures du soir les hauteurs au Sud de Sarrebrück et se porta sur celles d'Œting où elle bivouaqua, à 10 heures du soir, au Nord-Ouest de Behren.

La 3e division quitta les environs de Saint-Arnual à 8 heures du soir et occupa à minuit les positions suivantes : 1re brigade, sur la croupe au Sud-Est de Spicheren avec l'artillerie divisionnaire; 2e brigade, au Nord de ce village ; la compagnie du génie et l'ambulance à Spicheren même. Des avant-postes furent placés sur les croupes qui se détachent des cotes 337 et 341 au Nord-Ouest de Spicheren, c'est-à-dire à 800 mètres environ en avant du camp de la 2e brigade.

La réserve d'artillerie rétrograda de la Brême-d'Or sur Forbach (4 batteries de 4) et Morsbach (2 batteries de 12); la réserve du génie restant à Morsbach.

La division de cavalerie de Valabrègue conserva son bivouac de Forbach, moins le 7e dragons, réparti également entre les 1re et 3e divisions et le 5e régiment de chasseurs, affecté à la 2e division.

Les troupes du 2e corps furent donc privées d'une partie de leur repos dans la nuit du 5 au 6 août. Cette hâte d'évacuer les hauteurs de la rive gauche de la Sarre était-elle bien justifiée et n'aurait-on pu attendre jusqu'au lendemain matin pour exécuter ce mouvement ?

En se repliant sur les hauteurs de Spicheren-Œting le 2e corps perdait, non seulement toute action, mais aussi toute vue sur la vallée de la Sarre.

Désormais, des rassemblements ennemis importants pouvaient s'effectuer entre Sarrebrück et Sarrelouis en

---

(1) Historique du 2e corps.

toute sécurité. La nécessité apparaissait donc, plus impérieuse que jamais, d'envoyer des reconnaissances d'officier sur la rive droite de la rivière et, en tout cas, d'avoir des postes aux points de passage. A la vérité, « le général de Valabrègue, commandant la cavalerie, « avait laissé en avant du front, des grand'gardes de « chasseurs à cheval pour éclairer et signaler, s'il y « avait lieu, les mouvements de l'ennemi (1) », mais il ne semble pas que ce service de sûreté ait été poussé jusqu'à la Sarre.

L'inconvénient de ne plus commander les ponts de la Sarre était compensé sans doute, dans l'esprit du général Frossard, par d'autres avantages :

« Il connaissait parfaitement la position de Spicheren; « il l'avait visitée et parfaitement étudiée en 1867. Il « était convaincu que son corps d'armée y serait inexpu- « gnable, pourvu que l'ennemi ne vînt pas l'attaquer « avec des forces démesurément supérieures (2). »

*
* *

Les illusions du grand quartier général français sur le degré de préparation des armées adverses peuvent se concevoir jusqu'au 4 août et rendent admissible, jusqu'à un certain point, le dispositif *préparatoire* qu'il avait adopté et conservé jusqu'à cette date. Mais le combat de Wissembourg et l'invasion de l'Alsace étaient la preuve manifeste de l'erreur commise dans l'estimation du temps nécessaire à l'ennemi pour effectuer la mobilisation et achever la concentration de ses forces. A ce point de vue, si douloureux et si imprévu que fût l'échec de la division Douay, il pouvait et devait servir

(1) Général Frossard, *Rapport sur les opérations du 2e corps de l'armée du Rhin*, page 35.

(2) *Souvenirs militaires du général Lebrun*, page 264.

au moins d'avertissement en faisant pressentir, à bref délai, le débouché des masses allemandes signalées sur la rive droite de la Sarre. Rien, en effet, n'autorisait à croire que celles-ci ne fussent pas, comme l'armée du Prince Royal, prêtes à ouvrir les opérations.

Dès lors, il n'y avait pas de temps à perdre pour concentrer les corps de Lorraine et se trouver en état de livrer la bataille avec toutes les forces réunis (1). L'Empereur en avait eu le sentiment le 4 août, avant même d'être informé de l'offensive de la IIIe armée. « Pour ne « pas être surpris et avoir le temps de rassembler nos « troupes en cas d'attaque, écrivait-il à cette date au « Major général, il faut concentrer autour de Boulay « comme centre, Ladmirault, Bazaine et Frossard..... « La Garde s'établirait en arrière de Boulay. » Et il ajoutait très judicieusement : « Si les Prussiens avan- « çaient demain (5 août) on se retirerait plus en arrière, « afin de se concentrer avant une lutte. »

Ce projet, on le sait, fut abandonné. Peut-être objecta-t-on, suivant les errements de l'époque, que son adoption entraînerait à dégarnir toute la zone frontière, comprise entre Thionville et Bouzonville. Peut-être aussi fit-on observer qu'il ne fallait pas abandonner à l'ennemi les débouchés de Sarrebrück et de Sarreguemines. Peut-être, enfin, opposa-t-on les difficultés d'alimentation qui allaient résulter de cette concentration intensive. Quoi qu'il en soit, le principe posé par l'Empereur était sage et opportun. Si l'application qu'il en

---

(1) « Devant une assurance aussi certaine du voisinage de l'ennemi, « il semblerait qu'on eût dû ne pas perdre une minute ; il fallait « mettre en mouvement immédiatement les troupes, leur faire dou- « bler les étapes, les faire marcher la nuit, afin de ne pas être surpris « et de pouvoir présenter au besoin le solide faisceau de nos forces « réunies. » (*Metz. Campagne et négociations*, par un officier supérieur de l'armée du Rhin, page 39.)

voulait faire n'a pu être admise sans quelques réserves (1), il n'en est pas moins vrai qu'il eût été préférable de s'y conformer strictement plutôt que de laisser les troupes disposées comme elles l'étaient dans la soirée du 5 août.

De Sarreguemines à Bouzonville, en passant par Saint-Avold, on compte, en effet, *à vol d'oiseau*, plus de 50 kilomètres. Si donc, le 2e corps était attaqué le 6 août, le 3e corps pouvait lui venir en aide, mais le 4e corps était trop loin pour prendre part à la bataille. Il en était de même *a fortiori* pour la Garde malencontreusement dirigée sur Courcelles-Chaussy. Sans doute, l'ordre du 4 août, mis à exécution le 5, était antérieur à la réception à Metz de la nouvelle du combat de Wissembourg. Mais cet événement, d'une gravité exceptionnelle, créait une situation nouvelle, qui justifiait des prescriptions différentes, dont les corps auraient pu avoir connaissance dans la nuit du 4 au 5 août. En admettant, à la rigueur, qu'on voulût laisser le 4e corps en observation devant les débouchés de Sarrelouis, il fallait, au moins, amener la Garde dans une position centrale, vers Faulquemont, au lieu de la porter sur Courcelles-Chaussy. A vrai dire, les emplacements primitivement indiqués aux divisions du 3e corps, furent modifiés par une dépêche télégraphique, adressée par l'Empereur au maréchal Bazaine, le 4 août dans la soirée. Mais, loin de les concentrer davantage, ce contre-ordre les dispersait sur un front de 25 kilomètres en ligne droite, de Saint-Avold à Sarreguemines, et spécifiait même les noms des généraux de division qui occuperaient Sarreguemines (Montaudon), Puttelange (Castagny), Marienthal (Metman), Saint-Avold (Decaen). Le télégramme qui entrait dans ces détails, du ressort du

(1) Voir Journée du 4 août, *Revue d'Histoire*, septembre 1901, page 587.

commandant du 3e corps, était d'ailleurs muet sur les motifs qui les avaient fait adopter.

« L'ensemble de ces mouvements n'était pas encore « une concentration. Nous croyons qu'il eût fallu, en se « dégageant nettement des préoccupations que donnait « Sarrelouis, faire appuyer aussi vers l'Est tout ou partie « du 4e corps, le porter avec le 3e en avant de la ligne « des nouveaux campements de ce dernier, de façon à « occuper la belle ligne de bataille, le centre à Caden- « bronn, puis faire rétrograder sur cette position le « 2e corps et y attendre l'ennemi à l'état d'armée con- « centrée forte de 90,000 à 100,000 hommes (1). »

L'appréciation du général Frossard, relative au dispositif des corps français, le 5 août, est absolument fondée, de même qu'il eût été judicieux de se dégager nettement des préoccupations que donnait Sarrelouis. Par contre, le choix de la position de Cadenbronn est contestable. Dépourvue de points d'appui, manquant de profondeur, ne commandant pas les ponts de la Sarre, elle pouvait être tournée par l'ennemi s'avançant soit de Sarrelouis, soit de Sarreguemines et rendue intenable.

En somme, il ne semble pas que, jusqu'au 5 août au soir, le grand quartier général français se soit rendu compte, malgré « le sanglant avertissement (2) » de Wissembourg, de l'imminence du péril (3). Du moins les choses se passèrent-elles comme s'il en avait été ainsi : les documents du 5 août ne mentionnent aucun

---

(1) Général Frossard, *Rapport sur les opérations du 2e corps de l'armée du Rhin*, page 29.

(2) *Metz, Campagne et négociations*, par un officier supérieur de l'armée du Rhin, page 40.

(3) L'Empereur se rendait compte pourtant qu'une attaque était prochaine. Il fit télégraphier à 7 h. 10 du soir au maréchal Bazaine et au général Frossard qu'il désirait les voir à la gare de Saint-Avold le 6 août, à 1 h. 30 de l'après-midi. Une note marginale de la main du maréchal Le Bœuf apprend « qu'en prévision d'une offensive de l'ennemi

ordre de concentration pour la journée du 6. L'Empereur pensait, sans doute, disposer encore du temps nécessaire au resserrement du dispositif des corps de Lorraine, dont il se préoccupait, ainsi qu'en témoignent un télégramme adressé à l'Impératrice à midi 30 et la lettre du Major général annonçant au général Frossard que le quartier général du 2e corps serait transféré à Saint-Avold.

Dans les divers corps d'armée, malgré la surprise de la division Douay et la proximité de l'ennemi, les reconnaissances de cavalerie continuent à faire défaut et le service de sûreté en station à être négligé. Aussi, le repos des troupes ne tarde-t-il pas à en souffrir. L'apparition de quelques cavaliers prussiens à Hargarten suscite, à 8 heures du soir, une alerte à la 2e division du 4e corps, qui prend les armes tout entière et « se porte en position à l'Est de Teterchen (1) ». A Rohrbach, des paysans signalent, à la tombée de la nuit, « la présence de l'ennemi en grandes masses dans « la région de Volmünster (2) ». Aussitôt, toute la brigade de Maussion et l'artillerie de la 2e division du 5e corps prennent leurs positions de combat et y restent toute la nuit, sous une pluie persistante. « L'ennemi ne « paraît pas (2) » et « les troupes sont très fatiguées « de cette nuit sans sommeil, par la pluie (3) ».

« et d'une bataille prochaine, l'Empereur voulut réunir le 6 août le « maréchal Bazaine avec les commandants des deux autres corps sous « les ordres du Maréchal, afin de donner ses ordres généraux et de « régler leur coopération. »

« L'attaque que fit l'ennemi en débouchant de Sarrebrück, dès le « matin du 6, ajoute le maréchal Le Bœuf, empêcha cette réunion, « que l'on dut regretter de n'avoir pas faite le jour précédent. »

(1) Journal de marche de la division Grenier, 5 août.

(2) Journal de marche de la 2e division du 5e corps, 5 août.

(3) Notes du colonel de Vanteaux sur le 5 août (49e régiment d'infanterie).

Il en est de même à Sarreguemines, où la division Montaudon et la brigade Lapasset, informées que les Prussiens auraient passé la Blies et se masseraient en face de Neunkirch, « se trouvent toute la nuit prêtes à « recevoir l'ennemi, malgré un violent orage (1) ».

Donc, dans l'armée française de Lorraine, il n'y a pas de sûreté stratégique, car elle est dispersée sans s'être garanti la possibilité de se concentrer en temps et lieu ; il n'y a pas non plus de sûreté tactique, car les avant-postes, s'il y en a, sont à trop courte distance pour assurer le repos et la liberté d'action des diverses unités.

*
* *

A la suite du combat de Wissembourg, l'Empereur qui, dès le 4 août, avait mis deux divisions du 5e corps sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, avait compris que « l'impulsion du commandement avait besoin « de se faire sentir sur les lieux mêmes où l'ennemi « allait apparaître (2) ». Il décida, le 5 août, qu'à dater « de ce jour (3) », les 1er, 5e et 7e corps d'armée seraient placés sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon; les 2e, 3e et 4e corps d'armée sous le commandement du maréchal Bazaine, « en ce qui concerne les opéra- « tions militaires (4) ».

---

(1) Journaux de marche de la division Montaudon et de la brigade Lapasset.

« La pluie ne cesse de tomber, et mes soldats, sans couverture, « ne laissent échapper aucune plainte, car, près d'eux, les officiers « prêchent d'exemple par leur résignation et leur bonne humeur. » (*Souvenirs militaires du général Montaudon*, page 71.)

(2) *Metz, Campagne et négociations*, par un officier supérieur de l'armée du Rhin, page 37.

(3) Télégramme du Major général aux commandants des corps d'armée, 5 août, 12 h. 50 soir.

(4) « Je n'ai jamais admis cette restriction, a dit le maréchal Bazaine,

Ainsi se trouvaient constituées deux armées, une de Lorraine, une autre d'Alsace, mais leurs chefs ne furent pas pourvus d'un état-major spécial, continuèrent à commander directement le corps d'armée placé primitivement sous leurs ordres et ne reçurent aucune instruction relative aux opérations ou aux projets de l'Empereur. Celui-ci conservait le commandement suprême et la disposition exclusive de la Garde, du 6e corps et des réserves de toutes armes.

« Le duc de Magenta, seul, sur un théâtre éloigné, se « trouvait à peu près affranchi d'une tutelle aussi gê- « nante; il avait, par suite de cette situation, une liberté « d'action que le commandement pouvait difficilement « entraver, ne sachant rien des lieux ni des circon- « stances du moment. Pour le maréchal Bazaine, il n'en « fut pas ainsi : il put s'apercevoir de suite qu'on enten- « dait que son commandement restât aussi fictif que par « le passé .... (1) »

Sur ces entrefaites, le maréchal de Mac-Mahon avait télégraphié de Reichshoffen à l'Empereur, qu'avec l'aide du 5e corps « il serait en mesure de prendre l'offensive ». Le général de Failly en fut avisé aussitôt par le Major général qui lui renouvela la recommandation de se mettre immédiatement en communication avec le maré-

---

« en ce sens qu'il est bien difficile de savoir quand commencent les « opérations militaires et quel est le moment où l'on doit prendre le « commandement. » (*Procès Bazaine. Interrogatoire du maréchal Bazaine*, page 157.)

« Par ces dispositions essentiellement transitoires, loin de relever « l'influence et le prestige du haut commandement, l'Empereur devait « fatalement faire naître des malentendus..... C'était là, il faut « l'avouer, une organisation bâtarde, ne laissant aux commandants « d'armée qu'une lourde responsabilité, sans aucune initiative. Elle « ne pouvait faire naître que l'indécision et l'incertitude dans l'esprit « des chefs. » (*Souvenirs militaires du général Montaudon*, page 79.)

(1) *Metz, Campagne et négociations*, page 38.

chal de Mac-Mahon et de se conformer à ses ordres (1). Les divisions Goze et de l'Abadie étaient encore en marche sur Bitche quand le maréchal de Mac-Mahon fit connaître au général de Failly que, « par ordre de l'Em-« pereur, le 5e corps passe sous son commandement, et « l'invite à le rejoindre aussitôt que possible (2) ». Comment expliquer, dès lors, la détermination prise par le général de Failly d'arrêter la division de l'Abadie à Rohrbach? Il contrevenait ainsi, à la fois, à l'ordre du 4 août du Major général et aux instructions du maréchal de Mac-Mahon.

---

(1) Le Major général au général de Failly. Metz, dépêche télégraphique, 5 août, 4 heures du soir.

Les documents ne mentionnent pas la première recommandation qui avait été faite à ce sujet au général de Failly. On sait seulement que le 4 août (5 h. 50 du soir au plus tard) le général de Failly avait reçu, du Major général, l'ordre de se porter sur Bitche avec les deux divisions du 5e corps, présentes à Sarreguemines. On sait aussi que, d'après l'ordre de l'Empereur du 4 août, deux divisions du 5e corps devaient être placées sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon.

(2) Général de Failly. *Opérations et marches du 5e corps*, page 11.

Cette dépêche n'existe pas dans les Archives de la guerre. Toutefois, il y a lieu d'admettre qu'elle a dû parvenir au général de Failly, dont le témoignage ne peut être mis en doute. Elle fut remise au général avant 4 heures, car, d'après le texte ci-dessus, la division Goze était encore en marche et elle n'atteignit Bitche qu'à 4 heures. D'ailleurs, le Journal de marche du 5e corps, rédigé par le lieutenant-colonel Clémeur, sous-chef d'état-major général du 5e corps et approuvé par le général de Failly, s'exprime ainsi :

« A 5 heures, le général de Failly reçoit, par deux voies différentes, une *nouvelle* dépêche du *Maréchal*, qui lui enjoint de faire occuper immédiatement Lemberg..... » (*Revue militaire*, septembre 1899, page 365.)

Cette dépêche est du maréchal de Mac-Mahon. (Documents annexes, 5e corps.) Le général de Failly avait donc reçu du maréchal de Mac-Mahon une dépêche *antérieure* à celle-ci.

La première dépêche devait, vraisemblablement, contenir l'invitation de « rallier le 1er corps ». En effet, le Journal de marche du 5e corps, rédigé par le capitaine de Piépape, mentionne que le général de Failly

A 5 h. 30 du soir, le général de Failly reçut une seconde dépêche du maréchal de Mac-Mahon :

« Faites-moi connaître immédiatement quel jour et « par où vous me rallierez. Il est indispensable et urgent « que nous réglions nos opérations (1). »

Le commandant du 5e corps répondit à 6 heures du soir :

« La division Lespart est seule à Bitche et partira à « 6 heures du matin pour vous rejoindre. Les autres « divisions suivront par la route de Niederbronn, aussi- « tôt leur arrivée successivement à Bitche. »

Sans doute, au sens propre du terme, la division de Lespart était « seule à Bitche », mais, en réalité la division Goze bivouaquait à la ferme Freudenberg,

---

fut invité à 5 heures du soir par le maréchal de Mac-Mahon à le rejoindre le plus tôt possible, et la dépêche suivante corrobore le fait :

Le général de Failly au général Montaudon, à Sarreguemines (D. T.). — Bitche, 5 août, 5 h. 30 soir. « Ayant l'ordre d'appuyer sur ma droite, j'ordonne aux troupes qui sont à Wising de rejoindre Bitche. »

On en conclut qu'à 5 h. 30 du soir le général de Failly avait déjà reçu l'ordre de se diriger vers l'Est ; on peut même dire, d'après le Journal du capitaine de Piépape qu'il l'avait reçu à 5 heures, et enfin, tenant compte de l'heure d'arrivée à Bitche de la division Goze, on obtient 4 heures au plus tard.

A la vérité, le maréchal de Mac-Mahon dit, dans ses *Souvenirs inédits :* « Le 5 août, à 6 heures du soir, je reçus une dépêche du Major général « m'annonçant que l'Empereur venait de placer le général de Failly « sous mes ordres..... J'écrivis aussitôt au général de Failly pour « l'inviter à me rejoindre le plus tôt possible. »

Le maréchal de Mac-Mahon, qui a écrit ses *Souvenirs* quelques années après les événements, a pu se tromper d'heure. Aux raisons données précédemment, on peut ajouter que le télégramme du Major général a été expédié de Metz à 12 h. 50 du soir et qu'il est bien probable qu'il a dû parvenir au maréchal de Mac-Mahon avant 6 heures du soir.

(1) Ce télégramme existe dans les Archives de la guerre, mais sans date. Le Journal de marche du capitaine de Piépape, ainsi que l'ouvrage *Opérations et marches du 5e corps*, par le général de Failly, page 11, mentionnent son arrivée à Bitche le 5 août, à 5 h. 30 du soir.

située à 3 kilomètres seulement de cette ville. La réponse du général de Failly ne pouvait donc qu'induire en erreur le maréchal de Mac-Mahon sur la situation exacte du 5e corps (1). Il est permis de s'étonner en outre, qu'invité à rejoindre « aussitôt que possible » le 1er corps, le général de Failly, prévenu avant 4 heures, ait fixé à 6 heures, le lendemain matin, au mois d'août, le départ de la division de Lespart.

Sur ces entrefaites, le général commandant le 5e corps avait reçu un nouveau télégramme du maréchal de Mac-Mahon (2) :

« Si cela vous est possible, occupez immédiatement « la position de Lemberg (3); c'est de la dernière ur- « gence. »

« Aussitôt, dit le Journal de marche du 5e corps, « surgit une incertitude sur l'identité du point à oc- « cuper. Lemberg, bien que gardant un défilé des « Vosges, semblait trop au Sud pour être menacé. Lem-

---

(1) C'est en effet ce qui se produisit. « J'appris le soir même, dit le « maréchal de Mac-Mahon dans ses *Souvenirs inédits*, par le général de « Failly, qu'il était à Sarreguemines et non à Bitche, et qu'il n'y avait « à Bitche que la division de Lespart. Elle devait en partir le 6 au « matin pour venir me rejoindre; les deux autres divisions établies *aux* « *environs de Sarreguemines*..... ne pourraient pas arriver le 7. »

(2) « Par deux voies différentes : Niederbronn et Sarreguemines », dit le Journal de marche rédigé par le capitaine de Piépape. Le télégramme, dont l'original existe aux Archives de la guerre, porte l'indication : Reichshoffen, 5 août, 8 heures soir. Mais le général de Failly avait reçu la première expédition vers 5 heures du soir, d'après le Journal de marche précité et ainsi que le prouve d'ailleurs l'ordre de mouvement donné en conséquence au 5e corps à 5 h. 30 du soir.

(3) L'occupation de Lemberg fut conseillée au maréchal de Mac-Mahon par le général Ducrot qui attribuait une grande importance à cette « position couvrant à la fois la grande route de Rohrbach à Ing- « willer et le chemin des crêtes passant par Goetzenbruck, Meisenthal, « Puberg et la Petite-Pierre » (*Vie militaire du général Ducrot*, tome II, page 374).

« bach, au contraire, pouvait permettre de couper la « retraite à un ennemi venant de Wissembourg en agis- « sant sur ses derrières. Une erreur de nom semblait « probable. »

Cependant le général de Failly s'empressa d'envoyer un escadron de hussards, dirigé par le colonel Clémeur, sous-chef d'état-major général, « pour reconnaître la « position de Lemberg ». Puis, il adressa, à 9 heures du soir, au maréchal de Mac-Mahon, une dépêche ainsi conçue :

« Renseignements pris, j'ai lieu de penser que ce « n'est pas le poste de Lemberg, gare de chemin de fer, « au Sud de Bitche, qu'il s'agit d'occuper. Il n'y a rien « d'anormal dans cette direction. Il doit s'agir de Lem- « bach, à 32 kilomètres Est de Bitche. Faites-moi con- « naître l'effectif des troupes à y envoyer. Demain, à « 10 heures seulement, je pourrai, par suite du mouve- « ment de concentration qui s'opère sur Bitche disposer, « en cas de départ, de la division de Lespart. La réserve « d'artillerie devra-t-elle marcher ainsi que le convoi « auxiliaire ? Il est impossible à la division Lespart de « faire 32 kilomètres (1) dans la journée, si elle doit « marcher militairement. Je viens d'en faire deux fois « l'expérience (2). »

Pourquoi le mouvement de concentration qui s'opérait sur Bitche empêchait-il le général de Failly de disposer, en cas de départ, de la division de Lespart avant 10 heures ? Voulait-il attendre que la division Goze et la division de l'Abadie fussent venues de la ferme Freu-

(1) Distance appréciée par le général de Failly pour aller de Bitche à Lembach.

(2) Le général de Failly fait allusion, sans doute, aux marches des divisions Goze et de l'Abadie, le 5 août. Or, de la ferme de Wising à la ferme Freudenberg, il n'y a que 25 kilomètres, et de Neunkirch à Rohrbach 20 kilomètres à peine.

denberg et de Rohrbach se rassembler à Bitche ou tenait-il à ne faire rompre la tête de colonne de la division de Lespart qu'au moment où la division Goze aurait atteint cette ville ?

C'est cette dernière hypothèse qui paraît se rapprocher le plus de la vérité.

L'ordre du mouvement du 5e corps, daté du 5 août, 5 h. 30 du soir (1), prescrit en effet que les troupes de la division Lespart se concentreront sur la route de Wissembourg à l'Est de Bitche, « au fur et à mesure qu'elles « seront relevées (le 6 août), dans les positions qu'elles « occupent » par celles de la division Goze. Un régiment de cette dernière devait rester à la ferme Freudenberg jusqu'à l'arrivée de la brigade de Maussion en ce point.

Ainsi, le souci de ne pas laisser les environs de Bitche sans troupes, ne fût-ce que pendant quelques heures, et la préoccupation d'occuper « la position » de la ferme Freudenberg l'emportaient sur la recommandation du maréchal de Mac-Mahon : « C'est de la dernière urgence ».

N'était-ce pas le cas, tout au contraire, de profiter de l'échelonnement des trois divisions sur la route de marche pour gagner du temps ?

Quoi qu'il en soit, les hésitations du commandant du 5e corps allaient être définitivement levées, semble-t-il, par la réception, à 11 heures du soir, de la dépêche ci-après du maréchal de Mac-Mahon expédiée à 8 h. 10 (2).

« Venez à Reichshoffen avec tout votre corps d'armée, « le plus tôt possible : nous manquons de vivres et, si « vous avez à Bitche des approvisionnements, formez « un convoi spécial de vivres de toute nature, que vous

(1) Ayant pour but de porter la division de Lespart sur Lembach.

(2) On n'a pu retrouver pour quelle raison cette dépêche n'était parvenue qu'à 11 heures, tandis qu'une autre, qui la précédait de dix minutes, était arrivée à 8 h. 45.

« mettrez au chemin de fer et qui arrivera cette nuit. Vos « troupes viendront par la grande route et j'espère que « vous me rallierez dans la journée, demain. Accusez-« moi réception (1). »

Le premier ordre de mouvement fut annulé en conséquence et remplacé par le suivant, qui, loin d'échelonner la division en vue de la marche rapide du lendemain, la concentrait au préalable :

« Les troupes de la division de Lespart, campées au « Nord de Bitche, qui devaient se concentrer seulement, « après avoir été relevées par la division Goze, se « concentreront sans attendre ce mouvement. Les corps « prendront le café après la diane ; une heure et demie « après ils se mettront en marche..... »

En même temps, le général de Failly réunit un conseil de guerre relativement aux vivres demandés par le maréchal de Mac-Mahon. La place de Bitche en étant dépourvue et la gare n'ayant pas le matériel nécessaire pour en transporter, la dépêche suivante fut adressée à 4 heures du matin, au général Montaudon, à Sarreguemines.

« Suivant les événements qui se sont passés à Blies-« brücken (2) et les renseignements que vous pourrez « avoir, veuillez transmettre l'ordre au général Lapasset « de laisser son convoi à Sarreguemines. Envoyez les « denrées sans les voitures, par un convoi du chemin de

---

(1) Le général Ducrot se trompe donc quand, dans une note, il affirme que, le 5, le maréchal de Mac-Mahon « attachait peu d'impor-« tance à l'arrivée immédiate du 5e corps » et lui avait donné des ordres manquant de précision. Le dernier, en tout cas, ne laissait aucun doute.

(2) Le général de Maussion avait télégraphié au général de Failly : « La gare de Bliesbrücken est occupée par un détachement de cavalerie « prussienne. Ils ont coupé les fils télégraphiques des deux côtés de la « station ». C'est sans doute à cet incident que le général de Failly fait allusion.

« fer, dès qu'il sera réparé, sur Reichshoffen. Vo
« apprécierez si le général Lapasset, avec la brig
« débarrassée de son convoi peut rejoindre sûreme
« Bitche. Si vous avez des doutes, maintenez-le à S
« reguemines et donnez-moi avis de votre décision
« Bitche. Même ordre pour le 3e lanciers, qui doit suiv
« la destinée du général Lapasset (1). »

Vers 3 heures du matin, le général de Failly ava envoyé au maréchal de Mac-Mahon, une dépêche ain conçue « en réponse à son ordre de mouvement su « Reichshoffen (2) » :

« Je ne puis disposer que d'une division ; je la réuni « et je la dirige sur Reichshoffen. Il est possible qu'ell « soit obligée de s'arrêter à Niederbronn. Je vous « envoie, faute d'approvisionnements, la réserve de la « 3e division par chemin de fer. Elle partira seulement « demain. Je donne des ordres pour former un second « convoi. Bliesbrücken est occupé par l'ennemi. Le télé- « graphe de Sarreguemines est coupé. »

Ainsi, le commandant du 5e corps s'en tenait à son télégramme de 6 heures du soir et répétait au maréchal de Mac-Mahon qu'il ne pouvait disposer que d'une division, bien qu'il y en eût, en réalité, une autre, sinon à Bitche, du moins aux environs immédiats de cette ville; et malgré l'injonction nette et urgente, qu'il venait de

---

(1) Par un télégramme antérieur, le général de Failly avait prescrit au général Lapasset de ne pas voyager la nuit et de ne partir que le lendemain matin (6 août) si le général Montaudon n'arrivait pas à temps.

Le général Lapasset avait rendu compte au général de Failly qu'il se mettrait en route le 6 août, à 4 heures du matin, et coucherait à Rohrbach.

(2) Journal de marche du 5e corps (capitaine de Piépape). On remarquera qu'entre l'arrivée du télégramme du maréchal de Mac-Mahon et l'expédition de la réponse, il s'était écoulé quatre heures. Ce télégramme semblait devoir comporter une réponse immédiate.

cevoir à 11 heures du soir, il n'envoyait à Reichshoffen ıe la seule division de Lespart.

Le Journal de marche du 5e corps donne, pour justi- :r cette détermination, les motifs ci-après :

« Pour rester en communication, autant que possible, avec le 2e corps, ainsi qu'il en a reçu l'ordre formel, le général de Failly, tout en cherchant à se conformer aux instructions du maréchal de Mac-Mahon, croit qu'il est de son devoir de rester maître de Bitche où il s'attend à être attaqué d'un moment à l'autre, et aussi d'attendre l'arrivée de la division de l'Abadie et de l'artillerie de réserve qu'il ne peut abandonner. Il prend donc ses mesures en conséquence, en ne conservant en position que le strict nécessaire, une division, la 1re. Il envoie l'autre, la 3e, au maréchal; la 2e (l'Abadie) est encore, comme nous l'avons vu, répartie entre Sarreguemines et Rohrbach. Le général croit donc avoir agi pour le mieux et s'être scrupuleusement conformé à ce que lui dictaient les circonstances qu'il pouvait seul apprécier en ce moment, car, d'un côté, il venait en aide au Maréchal autant qu'il le pouvait, et, de l'autre, il sauvegardait l'existence de ses propres troupes (1). »

Il semble qu'à ces arguments, on puisse opposer les bjections suivantes :

1° Il est vrai que, le 4 août, il avait été question de aisser une division du 5e corps en contact, à Sarreguenines, avec le 2e corps, mais cet ordre avait été modifié ›uisque le même jour, à 5 h. 50 du soir, le général de 'ailly télégraphiait lui-même au général Frossard]ue, par ordre de l'Empereur, il allait appuyer avec ses leux divisions celle qui était à Bitche. En outre, le Major

(1) *Revue militaire*, septembre 1899, page 371. (Exemplaire du Journal de marche du 5e corps, rédigé par le colonel Clémeur et approuvé par le général de Failly.)

général, dans une dépêche qu'il expédiait au 5e corps, le 5 août, à 4 heures du soir, écrivait :

« L'Empereur vous renouvelle la recommandation de « vous mettre en communication avec le Maréchal et « de vous conformer à ses ordres. »

D'ailleurs, dans les différents télégrammes que le général de Failly adresse au maréchal de Mac-Mahon, il ne fait pas mention une seule fois de l'obligation où il se serait trouvé de rester en communication avec le 2e corps.

2° Il importait peu que le 5e corps restât ou non maître de Bitche, place qui a montré, du reste, qu'elle savait se défendre seule. Il s'agissait pour lui d'aller à Reichshoffen sans retard et rien ne devait le détourner de la poursuite de ce but, ni les rapports des espions signalant la présence de forces ennemies dans la direction de Deux-Ponts et à Pirmasens (1), ni les craintes des populations, ni les considérations géographiques ou topographiques. Si la marche présentait quelque danger, il eût été facile d'y faire face au moyen d'une simple flanc-garde.

3° S'il était impossible d'amener à Reichshoffen la division de l'Abadie le 6 août, du moins pouvait-on chercher à donner satisfaction au maréchal de Mac-Mahon, autant que la situation des troupes le 5 août au soir le permettait. Or, les divisions Goze et Guyot de Lespart et l'artillerie de réserve étaient disponibles à cet égard et en mesure de rejoindre le 1er corps dans la matinée du 6.

---

(1) Journal de marche du 5e corps et ordre de la division Goze, 5 août. « Sans croire à ce renseignement, dit ce dernier document, le « général en chef n'en rappelle pas moins de prendre les précautions « que nécessite notre position vis-à-vis d'un ennemi très bien renseigné « et assez audacieux pour savoir profiter de toutes les occasions que lui « livrent notre *insouciance* et notre *incurie*. »

4° Il n'y avait nullement lieu d'attendre l'arrivée à Bitche de la division de l'Abadie, car celle-ci ne pouvait s'y trouver réunie que le 8 août (1) et l'ordre du maréchal de Mac-Mahon disait : « Venez à Reichshoffen « avec tout votre corps d'armée *le plus tôt possible* ».

5° Le 5e corps ne venait pas en aide au 1er « autant « qu'il le pouvait », car il ne lui envoyait qu'une division, au lieu de deux dont il pouvait disposer immédiatement.

6° « L'existence » des troupes du 5e corps n'était pas en cause par le mouvement vers Reichshoffen. Il suffisait d'ordonner à la brigade de Maussion de se porter le 6 sur Bitche (2), d'où elle se replierait sur Niederbronn ou sur Lemberg, si l'ennemi l'y forçait, et rallierait le 7 le gros du 5e corps à Reichshoffen. Quant à la brigade Lapasset, elle aurait pris l'itinéraire : Saar-Union, Lorentzen, la Petite-Pierre. Au contraire, les dispositions prises par le général de Failly, qui laissait la division Goze isolée à Bitche, avaient pour effet de placer celle-ci dans une situation précaire.

Les raisons invoquées par le Journal de marche du 5e corps, semblent donc inadmissibles. En réalité, par une erreur de doctrine sur la couverture, qui abolissait en quelque sorte toute liberté de manœuvre, le général de Failly voulut à la fois venir en aide au 1er corps, couvrir Bitche, garder « la position de la ferme Freuden- « berg, protéger le chemin de fer et la trouée de Rohr- « bach (3) ». Il crut satisfaire ainsi à toutes les conditions au lieu de les subordonner à l'idée maîtresse de la situation, à la mission qui lui était assignée : venir à

(1) La brigade Lapasset devant partir de Sarreguemines le 6 au matin et se rendre à Bitche en deux jours.

(2) Marche de 15 kilomètres seulement à cause de l'état de fatigue où se trouvait cette brigade qui avait passé toute la nuit sous les armes.

(3) Général de Failly, *Opérations et marches du 5e corps*, page 14.

Reichshoffen, le plus tôt possible, avec tout son corps d'armée. Il devait tout tenter pour remplir cette mission, même si l'ennemi avait cherché à s'y opposer; il n'y parvint pas, même en l'absence de l'adversaire. La responsabilité en incombe, non pas tant au commandant du 5e corps qu'aux doctrines surannées qui régnaient alors dans l'armée française et d'après lesquelles une trouée, une vallée, un nœud de routes, un plateau, possédaient des vertus propres, une valeur intrinsèque, au détriment du mouvement et de la réunion des forces pour la bataille. A cette cause, se joignait l'absence de la faculté de manœuvre que seuls peuvent procurer des avant-postes stratégiques ou tactiques (1). Ainsi s'explique-t-on que le général de Failly n'ait pas pris les mesures suivantes à la réception, à 11 heures du soir, de l'ordre formel du maréchal de Mac-Mahon :

La division de Lespart, — qui est restée immobile le 5 août, — partira à 3 heures du matin pour Niederbronn, par Eguelsberg, en utilisant toute la largeur de la route pour diminuer la longueur de la colonne. Elle fournira une flanc-garde d'un régiment, une batterie, un escadron, qui sera établie à la Main-du-Prince (route de Wissembourg), à 3 heures du matin, et y restera jusqu'à 6 heures. Les réserves d'artillerie et du génie, escortées par un bataillon de la brigade de Maussion et par le 5e lanciers (moins un escadron laissé à la disposition de cette brigade), se présenteront à Bitche à 4 h. 30 du matin et suivront la division de Lespart, en colonne par

(1) En 1792 et 1794, les Autrichiens se plaçaient de même en couverture sans profondeur le long de la ligne Mons ou Valenciennes et Tournai. Aussi ne purent-ils jamais arriver à temps pour s'opposer à la marche de Lückner et de Pichegru par la vallée de la Lys. C'est sur la connaissance de cette doctrine, en vigueur dans l'armée autrichienne, que le Premier Consul avait fondé en partie son plan pour les opérations en Allemagne en 1800.

section. Le bataillon restera à Bitche (1). La division Goze rompra derrière la réserve du génie, à 5 heures du matin, dans la même formation que la division de Lespart.

Toute la cavalerie prendra la tête de la colonne, sauf le 5e lanciers, qui restera à l'arrière-garde avec les troupes placées primitivement en flanc-garde à la Main-du-Prince.

La distance de Bitche à Reichshoffen étant de 24 kilomètres, la tête de la division de Lespart arrivait sur le champ de bataille le 6 août, à 9 heures du matin, la réserve d'artillerie à 10 h. 30, la tête de la division Goze à 11 heures. A 1 heure de l'après-midi, le 5e corps tout entier, moins la division de l'Abadie et le 3e régiment de lanciers, pouvait être rassemblé à Reichshoffen, à la disposition du maréchal de Mac-Mahon.

*
* *

Le Bulletin de renseignements n° 12, du 5 août, du grand quartier général, annonce que le roi de Prusse, accompagné de M. de Bismarck, a établi son quartier général, le 2 août, à Mayence, où le prince Frédéric-Charles, commandant la IIe armée, serait arrivé dès le 28 juillet. L'armée qui a attaqué la division Douay le 4 août est commandée par le prince royal de Prusse et, « d'après une dépêche prussienne, les troupes qui ont « combattu appartenaient aux Ve et XIe corps prussiens, « et à un corps d'armée bavarois (2) ». Contrairement aux renseignements qui avaient été reproduits dans de

(1) Où la brigade de Maussion devait se rendre dans la journée.

(2) Cette dépêche prussienne confirmait l'estimation numérique qu'avait faite le maréchal de Mac-Mahon des forces de la IIIe armée dans l'après-midi du 4 août, depuis l'observatoire du col du Pigeonnier.

précédents bulletins, c'est le général Steinmetz et non le prince Frédéric-Charles qui a passé la nuit du 2 août à l'usine de la Quinte, près de Trèves, et qui a pris la direction des opérations sur la Sarre. L'armée dont il a le commandement, et dont la force est évaluée à 100,000 hommes, se trouverait concentrée au Nord de Sarrebrück, à portée de canon des positions du 2e corps (1).

Le nombre des troupes prussiennes continue à augmenter sur la basse Sarre; tous les villages entre Conz et Sarrelouis seraient bondés de soldats. On y signale beaucoup d'hommes appartenant au VIIe corps; toute l'infanterie du VIIIe corps s'arrête dans le Koellerthal, à l'Ouest de Duttweiler, ainsi qu'à Jægersfreude. On attend sur la Sarre le général de Voigt-Rhetz, avec un corps considérable. La circulation est très active entre Trèves et Sarrelouis—Sarrebrück : la première de ces villes est complètement dégarnie de troupes. « Le bruit « court chez les Prussiens, depuis plusieurs jours déjà, « d'une offensive prochaine de leur part. » D'autre part, le Major général pense qu'il y a exagération dans l'évaluation des forces prussiennes signalées sur la rive droite de la Sarre (2).

Un espion, arrivé de Saint-Ingbert et de Deux-Ponts, rapporte que, dans cette dernière ville, on attend l'état-major du IVe corps d'armée, qui doit se concentrer dans cette région et s'y réunir à des troupes bavaroises. Le 27e régiment d'infanterie, qui appartient en effet au IVe corps, se trouverait déjà à Deux-Ponts. On signale le passage à Kreuznach de nouveaux régiments du

---

(1) Journal de marche de la division de Laveaucoupet.

(2) Le maréchal Le Bœuf aux commandants des 2e, 3e, 4e corps (D. T.). Metz, 5 août, 10 heures du soir. D'après un agent de Thionville, ces forces seraient évaluées tantôt à 40,000 ou 50,000, tantôt à 60,000 hommes. (Voir Documents annexes, Renseignements.)

IIIe corps, venant de Bingen ; « les trois batteries à cheval de ce corps d'armée seraient à Neunkirchen ». La destination du XIIe corps saxon n'est pas encore très connue. Un agent de Thionville rapporte le bruit de la concentration de 90,000 hommes, entre le Rhin et Conz, commandés par le prince Frédéric-Charles.

Le Bulletin de renseignements du 2e corps mentionne, d'après le rapport d'un espion, la présence à Duttweiler de forces ennemies nombreuses, commandées par le général Steinmetz, dont un détachement comprenant les trois armes occuperait le château d'Eschberg, au S.-S.-O. de Scheidt, et un autre détachement se trouverait à l'Est de la hauteur boisée du Halberg (N. de Brebach). Le prince Frédéric-Charles serait à Neunkirchen, « communiquant avec Bingen, où se trouverait le point « de concentration général des armées prussiennes ». De Neunkirchen à Duttweiler, « au dire des employés de « la gare de Saint-Jean, toutes les forêts sont pleines « d'infanterie, de cuirassiers, de uhlans, de chasseurs ». Un autre espion signale une batterie de douze pièces à la ferme de Witringer-Hof (N.-O. de Bliesransbach), gardée par un bataillon de chasseurs, et une autre batterie sur la hauteur d'Eschberg. Il confirme la présence d'infanterie ennemie dans les forêts au Nord de Sarrebrück, — ce seraient, d'après le général Bataille, les 40e et 69e régiments d'infanterie ; — enfin il a vu, à Duttweiler, un régiment de cuirassiers et un régiment de dragons ; à Hirschbach, un régiment de uhlans et le 5e hussards.

« Entre Blieskastel et Hombourg, dit d'autre part une « note du 2e corps, il doit y avoir 20,000 hommes. »

« Les renseignements des 2 et 3 août, bien qu'en « partie contradictoires, semblent indiquer, dit le Bul- « letin du grand quartier général, qu'il y a peu de « troupes sur le haut Rhin et que la majorité de l'armée « du Sud se concentre sur le bas Rhin. Les événements

« d'hier confirment cette présomption. Toutefois, on « signale encore la présence de 6,000 Würtembergeois à « Kandern, ainsi que des concentrations aux environs de « Neuenburg et entre cette localité et Müllheim. On croit « aussi qu'à Lörrach et sur le plateau de Tüllingen se « trouvent quelques détachements peu nombreux. »

De l'ensemble de ces renseignements, le grand quartier général français pouvait conclure, suivant toute apparence, à la possibilité d'une attaque prochaine dans la région Sarrelouis, Sarrebrück, Sarreguemines.

Le combat de Wissembourg avait montré, d'ailleurs, que les Prussiens étaient prêts à ouvrir les opérations en Alsace; et rien n'autorisait à croire que les masses signalées sur la Sarre fussent en retard dans leurs préparatifs.

Telle semble avoir été, en effet, l'impression de l'Empereur (1). Dès lors, il n'y avait pas un instant à perdre pour assurer la coopération dans une bataille des 2e, 3e, 4e corps et de la Garde d'une part, et des 1er, 5e et 7e de l'autre, avec manœuvres intérieures de l'armée de Lorraine vers celle d'Alsace ou inversement, suivant la région où l'adversaire manifesterait d'abord sa présence.

*
* *

Le quartier général de la Ire armée allemande reçut, dans la journée du 5 août, de Sarrelouis, un rapport constatant que, « depuis le 4, on remarquait à Sierck et « autour de la ville de continuelles allées et venues de « troupes, et que l'ennemi s'était renforcé autour de « Colmen, dans la vallée de la Nied » (2). D'autre part, des renseignements dignes de foi annonçaient « unani-

(1) Voir page 818, note (1).
(2) Von Schell, *Opérations de la Ire armée*, page 32.

« mement la retraite de l'ennemi vers le Sud (1) ». On se préoccupa néanmoins de protéger la vallée de la basse Sarre, la place de Sarrelouis et les approvisionnements qu'elle renfermait contre des coups de main, d'autant plus « qu'on avait rappelé dès le 4 août les déta- « chements de couverture de la Ire armée, primitivement « envoyés de ce côté » (2). Le général Steinmetz s'était déjà entendu d'ailleurs à ce sujet avec le gouvernement de Coblentz pendant son passage dans cette ville. Il avait été décidé qu'une brigade mixte, fournie par ce gouvernement et composée de 5 bataillons, 1 escadron (3), 1 batterie, arriverait le 8 août à Wittlich. Le commandant de la Ire armée ordonna de la diriger sur Trèves, puis sur la basse Sarre, qu'elle couvrirait de concert avec la garnison de Sarrelouis.

Les nouvelles reçues de Saint-Jean ne signalaient aucun changement notable dans la situation. Dans la nuit du 4 au 5, l'ennemi avait canonné et brûlé les bâtiments de la gare ; dans la journée du 5, les pièces en batterie avaient été retirées et les forces françaises paraissaient diminuer. « On attribuait ces modifications « à la victoire remportée la veille à Wissembourg (4). »

La Ire armée reçut le 5 août le 1er échelon (3e cuirassiers et 12e uhlans) de la 1re division de cavalerie qui lui était attribuée. Le Ier corps d'armée, qui devait, de ses points de débarquement de Birkenfeld et de Kaiserslautern, se réunir à la Ire armée dans le triangle Tholey — Saint-Wendel — Türkismühle, avait déjà dans la soirée la 1re division d'infanterie à Birkenfeld (moins 1 bataillon et 1 batterie), la 2e division à Kaiserslautern (moins le

(1) Von Schell, *loc. cit.*, page 33.

(2) *Ibid.*, page 32.

(3) *Historique du Grand État-Major prussien*, 2e livraison, page 150. L'ouvrage de von Schell dit quatre escadrons.

(4) *Ibid.*, page 151.

44e régiment d'infanterie, qui continuait son trajet jusqu'à Neunkirchen) (1). Les VIIe et VIIIe corps conservèrent, le 5, leurs emplacements du 4 et purent « ainsi « jouir d'un repos devenu fort nécessaire » (2). Mais leurs cantonnements, qui s'étendaient depuis Tholey jusqu'au delà d'Ottweiler, vers le sud, empiétaient sur les lignes de marche de la IIe armée (3) et le général Steinmetz n'avait pas cru devoir déférer au désir du prince Frédéric-Charles en les reportant vers l'Ouest, avant d'avoir reçu les réponses aux télégrammes qu'il avait adressés le 4 août au maréchal de Moltke et au Roi (4). De son côté, le commandant de la IIe armée avait également soumis le litige au grand quartier général, qui expédia, à midi 30, au général Steinmetz et au prince Frédéric-Charles la dépêche suivante : « La route « Saint-Wendel—Ottweiler—Neunkirchen doit être éva- « cuée demain par la Ire armée..... (5). »

D'après l'*Historique du Grand État-Major* prussien, le général Steinmetz ne pouvait, pour exécuter cet ordre,

---

(1) Le Ier corps fut définitivement rattaché à la Ire armée le 5 août. (*Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 106), et Neunkirchen lui fut désigné comme point de débarquement. Il avait effectué son transport partie par la ligne de la Nahe, partie par celle du Palatinat, sur Hombourg.

(2) Von Schell, *loc. cit.*, page 34.

(3) D'après von Schell, le général Steinmetz reçut dans la journée du 5 août communication de l'ordre général de la IIe armée du 4 août par l'intermédiaire du commandant du IIIe corps, à qui il avait fait demander des renseignements sur les mouvements ultérieurs. Cet ordre général aurait dû lui parvenir par les soins du commandant de la IIe armée.

L'*Historique du Grand État-Major prussien* ne dit pas par quelle voie cet ordre lui est arrivé et mentionne le fait ainsi : « Le général avait « entre les mains une copie des ordres donnés par le commandant en « chef de la IIe armée..... » (2e livraison, page 152.)

(4) *Revue d'Histoire*, septembre 1901, page 609.

(5) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, nos 106 et 108.

se borner à dégager la route indiquée. Les troupes qui la quitteraient pour appuyer à l'Ouest rencontreraient des cantonnements déjà occupés ; en outre, il fallait encore se préoccuper de l'établissement du Ier corps et de la Ire division de cavalerie, qui rejoignaient la Ire armée venant surtout de Birkenfeld.

« Le général Steinmetz se décidait donc à entre-
« prendre, dans la journée du 6, une translation géné-
« rale des cantonnements des VIIe et VIIIe corps et
« de la 3e division de cavalerie dans la direction du
« Sud-Ouest, ce qui ramènerait de nouveau l'armée à
« une marche de la Sarre, tout en ménageant, sur le
« flanc droit de la IIe armée, un espace suffisant pour
« lui assurer sa liberté de manœuvres (1). »

En conséquence, le commandant de la Ire armée donnait, dans la soirée du 5 août, les ordres suivants pour la journée du 6 :

« L'armée commencera demain son mouvement en
« avant vers la Sarre, savoir : le VIIe corps de Lebach
« portera ses têtes de colonne jusque vers Guichen-
« bach, avec des avant-gardes dans la direction de
« Völklingen et de Sarrebrück. Le VIIIe corps gagnera,
« avec ses têtes de colonne, Fischbach, à l'Ouest de
« Sulzbach, et s'échelonnera en arrière, par Quiers-
« cheidt, jusqu'à Mergweiler. D'après les renseigne-
« ments reçus, le IIIe corps, de la IIe armée, doit venir
« demain aux environs de Bildstock. La 3e division de
« cavalerie se dirigera sur Labach, à 8 kilomètres au
« Sud-Ouest de Lebach, et couvrira le flanc droit de
« l'armée. Le quartier général se transportera demain à
« Hellenhausen. La démarcation sera constituée, savoir :
« entre le VIIIe et le IIIe corps, par la voie ferrée de la
« Nahe jusqu'à Landsweiler, et, au delà, par la ligne

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 2e livraison, page 152.

« Landsweiler — Mainzweiler ; entre le VIIIe et le VIIe « corps, par la ligne Russhütte—Wiesbach — Eppelborn ; « entre le VIIe corps et la 3e division de cavalerie, par la « ligne Sprengen — Lebach. Le Ier corps d'armée et la « 1re division de cavalerie sont définitivement rattachés « à la Ire armée. »

En effectuant ainsi un mouvement en avant vers la Sarre, le général Steinmetz contrevenait aux instructions du grand quartier général (télégramme du 4 août, midi), qui lui prescrivaient de « rester jusqu'à nouvel ordre » sur les emplacements qu'il occupait (1). N'y avait-il pas à cette détermination d'autres causes que celles présentées par l'*Historique du Grand État-Major* comme une sorte de justification ? Ce document ne mentionne pas un motif qui a dû peser d'un certain poids dans la décision du général Steinmetz, et qui est le seul, d'ailleurs, qu'il invoque dans un télégramme adressé au Roi, à 10 heures du soir :

« Conformément à la dépêche de ce jour, la route « Saint-Wendel — Ottweiler — Neunkirchen sera éva- « cuée. *Dans le but de ne pas rester derrière la IIe armée*, « la Ire armée portera le VIIIe corps sur Fischbach, au « Sud-Ouest de Sulzbach ; le VIIe corps, sur Guichen- « bach ; la 3e division de cavalerie couvrant le flanc droit « de l'armée (2). »

Une expédition de ce télégramme fut envoyée au prince Frédéric-Charles et le commandant du IIIe corps fut informé par le général Steinmetz des dispositions prévues pour le lendemain à la Ire armée.

« On sait, dit l'*Historique du Grand État-Major*, que « ces mouvements de la Ire armée amenaient, comme

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 102.

(2) Cardinal von Widdern. *Die Führung der I und II Armee und deren Vortruppen*, page 139. Le général de Woyde fait observer qu'il eût été plus exact de dire : « Dans le but de se trouver toujours en

« conséquences ultérieures, la bataille du 6 août. Il est « presque superflu d'ajouter que telles n'étaient pas les « intentions du général Steinmetz..... L'envoi d'avant-« gardes vers la Sarre n'était motivé que par des consi-« dérations de prudence à l'égard d'un adversaire que « l'on devait supposer encore en forces derrière la « rivière (1). »

Il n'en est pas moins vrai que le général Steinmetz savait que « l'on projetait une offensive générale » (2), qu'il avait été informé, d'autre part, par le général de Gœben, « que les forces ennemies au Sud de Sarrebrück diminuaient visiblement » (3), qu'enfin « les considérations de prudence » devaient être d'ordre secondaire pour le commandant de la Ire armée qui, depuis l'ouverture des opérations, manifestait son désir d'en venir

---

« avant de la IIe armée ». (*Causes des succès et des revers dans la guerre de 1870*, page 35.)

Le carnet de campagne personnel du quartier-maître supérieur de la Ire armée (colonel de Wartensleben) s'exprime ainsi à la date du 5 août :

« On prend la résolution de se porter sur la Sarre, car, sans ce mou-« vement, l'armée du prince Frédéric-Charles nous devancera sur la « gauche ». (Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, page 139.)

(1) 2e livraison, page 153.

« Il n'était nullement dans les intentions du général de Steinmetz « d'attaquer la forte position occupée par l'ennemi devant Sarrebrück « depuis le 2 août ; dans sa pensée, la répartition des troupes ordonnée « pour le 6 n'avait pour but que de préparer l'occupation de la position « comprise entre Sarrelouis et Völklingen, position qu'il pensait « occuper plus tard, et le fait d'envoyer une avant-garde du côté de « Sarrebrück ne témoignait que de l'intention de se couvrir contre « l'ennemi établi dans cette position. » (Von Schell, *Opérations de la Ire armée*, page 37.)

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke.* Télégramme n° 94 du 3 août au général Steinmetz, et télégramme du 5 août du général Steinmetz au Roi, page 249.

(3) D'Ottweiler, 5 août, 2 heures après-midi.

promptement aux mains avec l'adversaire (1). « Les faits parlent ici d'eux-mêmes (2). »

D'où provenait cette « divergence dans les appréciations et dans les vues immédiates du grand quartier général et du commandant en chef de la Ire armée ? » (3). Du tempérament impétueux de ce dernier sans doute, mais aussi de ce que, inconsciemment peut-être, le général Steinmetz continuait à attribuer à son armée, la première concentrée et la moins éloignée de l'ennemi, le rôle d'avant-garde auquel elle semblait naturellement destinée. Il lui manquait toutefois, pour le remplir en toute connaissance de cause, deux éléments essentiels : des données précises sur les projets du généralissime et la libre disposition des 5e et 6e divisions de cavalerie. A vrai dire, le maréchal de Moltke n'avait pas prévu d'avant-garde générale, mais il lui appartenait de fixer nettement le commandant de la Ire armée sur ses intentions par des « directives » que celui-ci avait vainement demandées (4).

Le grand quartier général n'avait pas cru « pouvoir « donner des instructions s'étendant au delà de la « période immédiate » (5) et l'*Historique du Grand État-*

---

(1) « La cause principale de l'offensive prématurée de la Ire armée « réside dans le caractère propre du général Steinmetz..... Il y a « lieu de faire ressortir cette particularité qui montre combien il est « important de s'occuper, dès le temps de paix, de l'étude du caractère des personnalités militaires qui, dans une guerre, pourraient « devenir les chefs d'armée de l'adversaire..... Etant données les « particularités de caractère du général Steinmetz, il fallait en tenir « compte, aussi bien en l'élevant au poste important de chef d'armée « que dans les relations futures qu'on devait forcément avoir avec lui, « en raison de la haute situation qu'il occupait. » (De Woyde, *loc. cit.*, page 37).

(2) De Woyde, *loc. cit.*, page 36.

(3) *Historique du Grand État-Major prussien*, 2e livraison, page 153.

(4) *Ibid.*, pages 154 et 155.

(5) *Ibid.*, page 155.

Major prussien reconnaît que « lorsque, dans la soirée « du 5 août, le général Steinmetz prescrivait le mouve- « ment vers la Sarre, ces plans ultérieurs de l'autorité « supérieure lui étaient inconnus, parce qu'ils étaient « eux-mêmes encore subordonnés aux événements ».

Cependant, le général Steinmetz n'en demeure pas moins responsable d'avoir contrevenu aux instructions du maréchal de Moltke, du 4 août, et même à celle de ses intentions, qui lui étaient très probablement connues, de ne pas franchir la Sarre avant le 9 août (1). Cette responsabilité s'aggrave encore du fait de n'avoir tenu aucun compte de la réponse qu'il reçut le 6 août, à 2 h. 30 du matin (2), au télégramme adressé le 5 août, 1 heure du matin, au Roi (3).

Quartier général, Mayence, 5 août 1870, midi.

« On fait connaître au commandant en chef de la « Ire armée que, quoique les corps de tête de la IIe armée « atteignent dès le 6 de ce mois la ligne Neunkirchen— « Deux-Ponts, la concentration de cette armée n'en sera « pas moins terminée à la date du 7 août seulement : les « troupes de cette armée devront, autant que possible, « jouir le 8 août d'une journée de repos.....

« Dans cet état de choses, il sera avantageux que la

---

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 103. Au commandant en chef de la Ire armée. Mayence, le 4 août, midi.

Il n'est pas certain que le général Steinmetz ait été en possession de cette lettre le 5 août avant d'avoir donné son ordre de mouvement. Toutefois, cela est bien probable, car la lettre n° 107, dont il sera question ultérieurement, est datée de Mayence, le 5 août, à midi, et l'on sait, par le colonel Cardinal von Widdern, qu'elle est parvenue au quartier général de la Ire armée dans la nuit du 5 au 6.

(2) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, pages 146 et 148.

(3) Voir, pour ce télégramme, la *Revue d'Histoire*, septembre 1901, page 611.

« Ire armée conserve d'une façon générale, aujourd'hui « et demain, ses emplacements actuels et qu'elle se « borne à évacuer complètement la route Saint-Wendel « —Ottweiler—Neunkirchen..... Le 7 août, la Ire armée « se mettra en mouvement..... pour être prête à fran- « chir cette rivière à partir du 9 août, entre Sarrelouis « et Völklingen, et à prendre éventuellement l'offensive « contre le flanc gauche de l'adversaire que la IIe armée « aborderait de front..... (1). »

Le général Steinmetz aurait eu le temps, le 6 août, à 2 h. 30 du matin, de contremander le mouvement qu'il

---

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 107.

Antérieurement à cette lettre, le maréchal de Moltke en avait expédié une autre, datée de Mayence, 5 août, 6 heures du matin, qui était la réponse au télégramme qu'il avait reçu de Saint-Wendel, le 4 août au soir, du général de Steinmetz, demandant des explications sur le maintien, jusqu'à nouvel ordre, de la Ire armée sur ses emplacements actuels. (*Revue d'Histoire*, septembre 1901, page 609.)

Cette réponse était conçue en termes moins formels que la lettre ci-dessus du 5 août, midi. Cependant, elle orientait suffisamment le général Steinmetz par les passages suivants : « Le rôle prévu pour la « Ire armée..... consiste en une attaque tout à fait décisive dirigée « dans la bataille contre le flanc gauche de l'ennemi. Cette attaque ne « doit naturellement pas avoir lieu isolément, mais seulement de con- « cert avec la IIe armée..... Encore aujourd'hui, il se peut que le « choc ait lieu sur la ligne Ottweiler—Hombourg. La Ire armée se « trouve donc, à Tholey, à sa vraie place.

« Ce n'est que lorsque la IIe armée se sera rapprochée de la Sarre « qu'il sera temps pour la Ire armée de franchir cette rivière. Une offen- « sive partielle, exécutée contre un ennemi qui semble avoir étroite- « ment concentré toutes ses forces, ne pourrait conduire qu'à un « désastre..... » (*Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 105).

Le colonel Cardinal von Widdern fait observer très justement que le maréchal de Moltke aurait dû donner tous ces renseignements sur ses projets dès le 31 juillet, en même temps qu'il envoyait à la Ire armée l'ordre de se rassembler sur la ligne Wadern—Losheim, ou tout au moins peu de temps après l'exécution du rassemblement. (*Die Führung der I und II Armee und deren Vortruppen*, page 145.)

avait ordonné à la Ire armée et de le réduire à une nouvelle répartition des cantonnements, pour laisser la route Saint-Wendel — Neunkirchen à la disposition de la IIe armée. Mais les instructions du grand quartier général restèrent pour lui lettre morte. Il n'apporta à ses prescriptions de la veille aucune modification, bien que l'intention du maréchal de Moltke fût de diriger la masse principale des forces de la Ire armée en aval de Sarrebrück, par les routes Illingen — Völklingen et Lebach—Sarrelouis (1), et malgré la recommandation qui lui était faite de ne se mettre en marche vers la Sarre que le 7 août et de se rapprocher de la rivière sans éveiller l'attention de l'ennemi (1).

Dès le 5 août, on peut donc formuler sur le général Steinmetz ce jugement qu'émit le roi de Prusse quelques jours plus tard : « Il ne m'obéit plus ! » (2).

Cependant on peut invoquer en sa faveur une circonstance atténuante. Le rapport qu'il avait reçu le 5, à 2 heures de l'après-midi, du général de Gœben signalait « la diminution visible des forces ennemies au Sud de « Sarrebrück (3) » ; le général Steinmetz en augura peut-être que les Français exécutaient un mouvement de retraite et il lui parut judicieux de le contrecarrer en prenant l'offensive (4). Le colonel Cardinal von Widdern

---

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke.* Lettre précitée, n° 107.

(2) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, page 189.

(3) *Ibid.*, page 137.

Le général de Gœben semble, lui aussi, avoir été très désireux d'attaquer le plus tôt possible. Dans son rapport au général Steinmetz, signalant la marche prévue pour le 6 aux IIIe et Xe corps, il ajoute : « Il nous faudra donc, ou bien rétrograder sur les emplacements que « nous occupions hier, ou bien être forcés de passer en seconde « ligne ».

(4) Ce fut l'opinion du grand quartier général qui, dans la soirée du 5 août, avait télégraphié au commandant de la Ire armée que

rend d'ailleurs hommage à cette éminente qualité que possédait le général Steinmetz de vouloir à tout prix arriver au contact de l'ennemi et livrer bataille (1).

Il n'y a donc pas lieu d'être surpris de le voir peu satisfait des éclaircissements que lui avait envoyés le grand quartier général par ses deux lettres du 5 août. A son arrivée à Hellenhausen, le 6 août, il envoya au maréchal de Moltke une justification de la manière dont il concevait la mission de la Ire armée et une nouvelle demande de « directives » pour les opérations ultérieures.

Quartier général, Hellenhausen, 6 août 1870.

« J'ai reçu aujourd'hui, 6 août, à 2 h. 30 du matin, « la dépêche que Votre Excellence m'a envoyée à la « date du 5 août.

« J'ai l'honneur de vous répondre, quant au sujet de « cette dépêche, que je n'avais aucun doute sur l'objet

---

« l'ennemi paraissant se retirer sur la Sarre, il lui est loisible désor- « mais de passer la frontière; toutefois, la rivière devra être franchie « en aval de Sarrebrück, la route qui conduit par cette ville à Saint- « Avold étant affectée à la IIe armée ». Mais ce télégramme, dit l'*Historique du Grand État-Major prussien*, ne parvint à la Ire armée que dans la nuit du 7 août. (3e livraison, page 293.)

On observera que la *Correspondance militaire du maréchal de Moltke* donne ce télégramme sous le n° 112 et à la date du *6* août, 5 h. 45 du soir.

(1) « Le désir de conduire les troupes au combat n'est pas si « répandu, dit-il, qu'on le croit généralement. Il ne faut pas seule- « ment le courage personnel, mais aussi le sentiment de sa valeur au « point de vue de la direction..... Souhaitons que l'armée allemande « ne manque jamais de nombreux généraux courageux qui, comme « Steinmetz, mènent volontiers leurs forces à l'ennemi avec une cer- « taine passion. En cela, le héros de Skalitz et de Nachod reste un « brillant exemple. Mais, dans les premiers jours du mois d'août 1870, « il lui manqua un jugement éclairé et une hardiesse géniale. La « marche en avant, le désir d'agir en première ligne, avant les autres, « n'a rien de commun avec cette hardiesse. Celle-ci exige un esprit

« de la mission qui incombait à la Ire armée, tant que « la IIe armée cherchait à effectuer son déploiement « stratégique sur la Sarre. Cette mission ne pouvait « consister qu'à faciliter le mouvement en avant de la « IIe armée, en détournant de celle-ci et en attirant sur « la Ire armée (1) les troupes ennemies, et à attaquer « vigoureusement ces dernières, si la IIe armée ne pou- « vait plus s'avancer sans combat. C'est dans ce sens « qu'était projetée la grande reconnaissance qui n'a pas « été exécutée par suite de l'ordre donné par Sa Majesté « de marcher sur Tholey ; c'est également à ces consi- « dérations qu'avait répondu jusqu'ici la position de la « Ire armée derrière la Sarre — de Sarrebrück à Sarre- « louis ; — au contraire, la retraite de la Ire armée sur « Tholey ou éventuellement sur Baumholder, a eu pour « effet de rendre à l'ennemi toute liberté d'action der- « rière la Sarre, pour entraver la marche de la IIe ar- « mée. L'ennemi n'a, jusqu'ici, fait aucun autre usage « de cette liberté que de se retrancher sur sa position « Sarrebrück — Forbach ; il semble vouloir s'y laisser « attaquer. Il s'agit maintenant de savoir si nous vou- « lons faire ce qu'il veut et comment.

« Les troupes de la Ire et de la IIe armée sont main- « tenant littéralement coude-à-coude ; elles en arrive- « raient à se traverser en cas de maintien ultérieur des « directions de marche de la IIe armée ; en tous cas, la « Ire armée est gênée dans sa liberté de mouvements. « Par suite, et comme il était en outre nécessaire de

---

« supérieur et des vues lointaines, la prévoyance des conséquences « possibles de l'action entreprise, la poursuite d'un but bien déter- « miné, l'obtention de certains résultats stratégiques qui constituent « un gain réel pour la situation générale. » (Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, pages 194 et 195).

(1) En marge, du général de Moltke : « Eût exposé la Ire armée à une défaite ».

« régulariser le déploiement stratégique des VIIe et « VIIIe corps, j'ai pu d'autant moins me borner à éva- « cuer la route Saint-Wendel—Ottweiler—Neunkir- « chen (1), que les troupes à pousser vers l'Ouest « eussent été reportées sur des localités déjà occupées « par d'autres troupes. On a dû, en somme, procéder à « un déplacement des cantonnements vers l'Ouest et « aussi vers le Sud, car il fallait également gagner, au- « près de Tholey, la place nécessaire pour cantonner « le Ier corps d'armée et la 1re division de cavalerie, « mis entre temps sous mon commandement.

« La Ire armée, qui avait jusqu'ici à peu près deux « marches à faire de Tholey jusqu'à la Sarre, s'est main- « tenant, d'après les dispositions dont il a été rendu « compte par télégramme, portée à une marche de cette « rivière. Elle a — dans le cas où la Ire et la IIe armée « attaqueraient ensemble l'ennemi derrière la Sarre — « reconquis la liberté d'action qui lui est nécessaire et « l'espace qui le lui est également pour déployer ses « troupes (2). En vue des opérations ultérieures, lorsque « l'ennemi aura été refoulé de la Sarre, il m'est néces- « saire de savoir quelle direction d'opération sera don- « née à la IIe armée. Je suppose que ce sera vers Nancy, « afin que la Ire armée ne soit pas rejetée sur les forte- « resses de la Moselle (3). Que les ordres de Sa Majesté « soient tels ou bien différents, le motif principal de ma « communication était de prier de me munir de direc- « tives en vue des opérations, et je répète ici que ce

---

(1) Deux points d'interrogation de la main du général de Moltke mis en marge de ces lignes. « Vers l'Ouest » est souligné deux fois.

(2) En marge, du général de Moltke : « Au lieu de prendre en flanc l'ennemi, elle sera elle-même prise en flanc par Boulay, lorsqu'elle débouchera de Sarrebrück—Völklingen ».

(3) En marge, du général de Moltke : « On ne peut prévoir les opérations si longtemps à l'avance, quand on est tout près de l'ennemi ».

« n'est qu'en ayant connaissance à temps des intentions « de Sa Majesté que je pourrai prendre à temps mes « dispositions. »

*
* *

La IIe armée atteignit le 5 août les emplacements prescrits par l'ordre général du 4 août, savoir :

IIIe corps....	5e division.....	à Neunkirchen.
	6e division et quartier général...	à Saint-Wendel.
IVe corps....	7e division et quartier général...	à Hombourg.
	8e division.....	à Deux-Ponts (1).

En deuxième ligne :

Xe corps....	19e division.....	à Altenglan.
	20e division.....	à Küsel.
Garde.....		à l'Ouest de Kaiserslautern jusqu'au delà de Landstuhl.

En troisième ligne :

IXe corps.....	à Otterberg.
XIIe corps.....	à Münchweiler et Enkenbach.

Le quartier général de l'armée était transféré à Kaiserslautern.

Les 5e et 6e divisions de cavalerie conservaient leurs emplacements du 4 août : le 5 avait été indiqué comme jour de repos pour tous les escadrons qui ne se trou-

(1) La 8e division poussait son avant-garde jusqu'à Ixheim. L'infanterie du IVe corps se trouvait donc sur la ligne des 5e et 6e divisions de cavalerie. Sur l'ordre du général de Bredow, commandant la colonne de gauche de la 5e division de cavalerie, les escadrons qui étaient aux avant-postes furent retirés sur toute la ligne. N'était-ce pas plutôt le cas de les pousser plus avant pour empêcher les Français de reconnaître que le déploiement stratégique de la IIe armée commençait à s'effectuer ? La réponse n'est pas douteuse. Le mouvement vers l'Est du 5e corps échappa complètement de la sorte à la cavalerie du général de Bredow. Combien de temps aurait mis le 5e corps pour se porter de

vaient pas aux avant-postes. Quelques reconnaissances furent cependant envoyées en avant. A l'aile droite, le major de Garnier, du 11e régiment de hussards, se porta par Völklingen et Ludweiler sur Forbach et « remarqua « des troupes françaises les unes en marche, les autres « dirigées par chemin de fer sur Saint-Avold. Il croyait « reconnaître, à divers autres indices, un affaiblisse- « ment des forces de l'adversaire (1) ». Le lieutenant de König, du 17e régiment de hussards, rendait compte de la disparition de toutes les tentes établies la veille sur le champ de manœuvres de Sarrebrück, et de la diminution des forces d'infanterie ennemie (2).

« D'autres renseignements privés, en concordance « avec ces observations, signalaient également un mou- « vement de recul de l'adversaire qui, probablement, « pour préluder à cette opération, avait mis le feu à la

---

Sarreguemines sur Bitche si la cavalerie du général de Bredow et sa batterie à cheval eussent opéré sur son flanc gauche pour retarder sa marche? Cette démonstration aurait suffi peut-être à immobiliser le général de Failly.

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 2e livraison, page 166. Le major de Garnier ne laissa personne au contact. Le général de Redern, commandant la colonne de droite de la 5e division de cavalerie, plaçait un escadron du 11e hussards à Völklingen, et rendait compte au général de division qu'il avait donné l'ordre à ce régiment d'exécuter le lendemain de nouvelles reconnaissances sur Forbach—Rosbrück. (Cardinal von Widdern. *Die Kavallerie-Divisionen während des Armee-Aufmarches*, page 216.)

(2) Cardinal von Widdern. *Ibid.*, page 216.

Après avoir rendu compte au général de Rheinbaben du résultat des reconnaissances, le général de Redern demandait s'il pouvait, dans les circonstances présentes, franchir la Sarre avec toutes ses forces pour suivre l'ennemi. Il faisait remarquer en même temps que le terrain, sur la rive gauche, était montueux, coupé de ravins, très boisé et que, sans infanterie, on s'exposerait à de sérieuses difficultés.

Rien ne l'empêchait, et tout lui commandait, en attendant des ordres du général de Rheinbaben, de lancer des reconnaissances d'officiers sur les traces des Français qu'il croyait en pleine retraite.

« gare de Sarrebrück. Le général de Rheinbaben com-
« muniquait au commandant en chef de la IIe armée le
« résultat général de ces reconnaissances de sa divi-
« sion (1). » De son côté, le duc de Mecklembourg-Schwerin, commandant la 6e division de cavalerie, faisait connaître que le village de Habkirchen, sur la Blies, occupé jusqu'alors, était évacué, que le camp de Saint-Arnual était abandonné et que les autres campements établis sur la Sarre et sur la Blies avaient été levés. Il ajoutait que de forts transports semblaient avoir lieu sur le chemin de fer Sarreguemines—Bitche et que des mouvements s'effectuaient par voie de terre de Sarreguemines à Rohrbach (2).

« Toutes ces nouvelles confirmaient encore le com-
« mandant en chef de la IIe armée dans l'opinion que
« des mouvements rétrogrades avaient lieu chez l'ad-
« versaire. Il faisait part de cette impression au grand
« quartier général par le télégramme suivant :

« D'après les rapports de la cavalerie, l'ennemi lève
« ses camps de la Sarre et de la Blies et bat en retraite.
« Habkirchen n'est plus occupé. La cavalerie va suivre
« de près sur Bitche et Rohrbach (3). »

D'autre part, il recommandait aux divisions de cavalerie de conserver étroitement le contact avec l'adversaire, de faire des prisonniers, d'observer la direction de la retraite et de se porter vivement sur Rohrbach (4).

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 2e livraison, page 167.

(2) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, page 127. (Reconnaissance de la brigade Rauch.)

(3) *Historique du Grand État-Major prussien*, 2e livraison, page 167.

(4) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, page 53, et *Historique du Grand État-Major prussien*, page 168.

Cette dernière recommandation avait pour origine un télégramme reçu du grand quartier général dans l'après-midi du 5 août, et aux termes duquel « il était désirable d'exécuter une forte pointe contre la « ligne ferrée de Sarreguemines à Bitche. »

En attendant des renseignements plus complets, le prince Frédéric-Charles maintenait les dispositions prévues pour la journée du 6 août d'après lesquelles les corps de la IIe armée devaient prendre les emplacements ci-après :

IIIe corps.....	Neunkirchen, avec une avant-garde vers Sarrebrück.
IVe corps.....	Deux-Ponts, avec une avant-garde vers Neu-Hornbach.
Xe corps.....	Waldmohr.
Garde..	Hombourg.
IXe corps.....	Landstuhl.
XIIe corps.....	Kaiserslautern.

Dans l'après-midi, le commandant de la IIe armée fut informé que le IIe corps était placé sous ses ordres et débarquerait, du 8 au 11 août, vers Neunkirchen et Hombourg. Le maréchal de Moltke lui faisait connaître en outre que la IIe armée ne se porterait sur la Sarre que le 9 août, à moins d'événements imprévus à la IIIe armée. La journée du 8 serait consacrée au repos. Enfin, il l'avisait que la Ire armée avait été invitée à évacuer de suite la route Saint-Wendel—Ottweiler—Neunkirchen et que, le 7 août, elle serait échelonnée sur les routes Lebach—Sarrelouis et Illingen—Völklingen, en mesure d'appuyer l'action de la IIe armée par une attaque sur le flanc gauche de l'ennemi.

*
* *

Dans la soirée du 5 août, les troupes françaises (1) occupaient les emplacements ci-après :

(1) Sauf celles de l'Alsace, dont il sera question dans un numéro ultérieur.

and quartier général		Metz.
corps..	Quartier général	Forbach.
	1re division	A l'Ouest de Forbach et Stiring Wendel.
	2e —	Nord-Ouest de Behren.
	3e —	Spicheren.
	Division de cavalerie.	Forbach.
	Réserves d'artillerie et du génie	Forbach et Morsbach.
corps..	Quartier général	Saint-Avold.
	1re division	Sarreguemines.
	2e —	Puttelange.
	3e —	Marienthal.
	4e —	Saint-Avold.
	Division de cavalerie.	Saint-Avold.
	Réserves d'artillerie et du génie	Saint-Avold.
corps..	Quartier général	Boulay.
	1re division	Bouzonville, Kirschnaumen et Colmen.
	2e —	Teterchen.
	3e —	Bouzonville.
	Division de cavalerie.	Boulay.
	Réserves d'artillerie et du génie	Boulay.
corps..	Quartier général	Bitche.
	1re division	Ferme Freudenberg.
	2e —	Rohrbach, Sarreguemines.
	3e —	Bitche.
	Division de cavalerie.	Bitche, Sarreguemines, Rohrbach.
	Réserves d'artillerie et du génie	Rohrbach.
corps..	Quartier général	Camp de Châlons.
	1re division	*Ibid.*
	2e —	*Ibid.*
	3e —	*Ibid.*
	4e —	Paris.
	Division de cavalerie.	Camp de Châlons.
	Réserves d'artillerie et du génie	*Ibid.*

Garde impériale.....		Courcelles-Chaussy.
Réserve générale de cavalerie.	Division du Barail ...	Lunéville.
	Division de Forton...	Faulquemont.
Réserves générales d'artillerie et du génie.....		Nancy.
Parcs d'artillerie	2e corps	A Lunéville (équipage de à Saint-Avold).
	3e —	A Saint-Avold (équipage d à Forbach).
	4e —	A Verdun.
	5e —	A Épinal.
	6e —	A la Fère.
	Garde.....	A Urville.
Grand parc d'artillerie		Sans modification.
Équipages de ponts de réserve....		*Ibid.*

(*A suivre.*) E.

DOCUMENTS ANNEXES.

La journée du 5 août en Lorraine.

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL.

a) Journal de marche.

Le 1er corps opère la concentration suivante :

La 1re division (Ducrot) prend position à Climbach (1).

La 2e division (Pellé) prend position à Mattstall (2).

La 3e division (Raoult) prend position à Wœrth (3).

La 4e division (de Lartigue) prend position à Gunstett (4).

Les réserves de cavalerie au Sud de Frœschwiller (5).

Les 1re et 2e divisions (Goze et d'Abadie) du 5e corps continuent leur mouvement sur Bitche. La 1re division se porte à la ferme de Freudenberg, la 2e à Rohrbach (6).

Le 3e corps, laissant son quartier général à Saint-Avold, porte sa 1re division (Montaudon) à Sarreguemines ; sa 2e (Castagny), à Puttelange sur le Moderbach ; sa 3e (Metman) à Marienthal ; sa 4e (Decaen) et les réserves restent à Saint-Avold (7).

---

(1) Le 5 août au soir, la 1re division du 1er corps est entre Frœschwiller et Neehwiller.

(2) Le 5 août au soir, la 2e division du 1er corps est au Sud de Frœschwiller.

(3) A l'Ouest de Wœrth.

(4) A l'Est d'Eberbach.

(5) La division de cavalerie Duhesme, du 1er corps, à l'Ouest d'Eberbach, moins la brigade de Septeuil qui est avec la 2e division. Les réserves d'artillerie et du génie au Nord-Est de Reichshoffen.

(6) Moins la brigade Lapasset et une batterie restées à Sarreguemines avec le 3e lanciers de la division de cavalerie Brahaut. La 3e division du 5e corps est à Bitche.

(7) La division de cavalerie est à Saint-Avold, ainsi que le parc d'artillerie. L'équipage de ponts est à Forbach, faute d'attelages pour l'emmener.

Le 2e corps reçoit l'ordre de quitter sa position devant Sarrebrück et de se reporter en arrière autour de Forbach où s'établit son quartier général (1).

Le quartier général du 4e corps est à Boulay; sa 1re division à Bouzonville, sa 2e à Boulay, sa 3e à Coume et Teterchen, sa divison de cavalerie à Bouzonville et Boulay (2).

La dernière colonne de la 3e division (Lafont de Villiers) du 6e corps arrive à Châlons.

La 2e division de la réserve de cavalerie arrive à Brumath, et se trouve ainsi placée sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon (3).

La 1re division du 7e corps se répartit entre Rixheim et Colmar (4). La 2e se porte à Mulhouse (5); la 3e est encore en formation à Lyon. La division de cavalerie de ce corps est placée entre Mulhouse et Belfort (6).

Un ordre de l'Empereur place les 1er, 5e et 7e corps, en ce qui concerne les opérations militaires, sous les ordres directs du maréchal de Mac-Mahon, et les 2e, 3e et 4e corps sous ceux du maréchal Bazaine.

b) Organisation et administration.

Le maréchal Le Bœuf au général Coffinières, à Metz.

Metz, 5 août.

« Je vous informe que, par ordre du Ministre de la guerre, la 1re compagnie du 2e régiment du génie (télégraphie) est dirigée par les voies ferrées du camp de Châlons sur Metz, où elle sera attachée au quartier général de l'armée du Rhin. Cette compagnie doit arriver à Metz le 6 août. Son effectif est d'environ 140 sous-officiers, caporaux et

---

(1) Voir pour l'emplacement des divers éléments du corps d'armée « Documents annexes », page 874.

(2) En réalité : 1re division à Bouzonville et Kirschnaumen-Colmen ; 2e division à Teterchen ; 3e division à Bouzonville. Division de cavalerie à Boulay. Réserves d'artillerie et du génie à Boulay.

(3) De Brumath elle se dirige sur Reichshoffen, dans la nuit du 4 au 5.

(4) Transportée par chemin de fer à Reichshoffen dans la nuit du 4 au 5, et le 5 août.

(5) Une brigade à Altkirch, une à Mulhouse.

(6) Une brigade seulement; la 2e est encore à Lyon.

sapeurs, 72 sapeurs conducteurs et 123 chevaux. Elle emmènera avec elle 5 voitures. »

c) Opérations et mouvements.

L'Empereur à l'Impératrice (D. T.).

Metz, 5 août, 12 h. 30 soir.

Mac-Mahon se concentre, disposant de forces considérables. Le général de Failly l'appuie. De notre côté, nous nous concentrons fortement aussi.

L'affaire du général Douay (Abel), attaqué par des forces supérieures, est beaucoup moins grave qu'elle n'avait paru d'abord.

Sur Bitche, une simple reconnaissance de cavalerie ennemie qui s'est retirée sans oser attaquer.

Le Major général aux commandants des huit corps d'armée (D. T. Ch.).

Metz, 5 août, 12 h. 50 soir.

Par ordre de l'Empereur :

A dater de ce jour, les 1er, 5e et 7e corps d'armée sont placés, en ce qui concerne les opérations militaires, sous les ordres directs de S. Exc. M. le maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta.

A dater de ce jour, les 2e, 3e et 4e corps d'armée sont placés, en ce qui concerne les opérations militaires, sous les ordres directs de S. Exc. M. le maréchal Bazaine.

L'Empereur au maréchal Canrobert, au camp de Châlons.

Metz, 5 août.

Faites venir l'infanterie de vos trois divisions par le chemin de fer directement à Nancy.

L'artillerie et la cavalerie suivront par étapes.

NAPOLÉON.

Le Major général au colonel de Kleinenberg (1).

Metz, 5 août.

Le lieutenant-colonel de Kleinenberg se rendra par train spécial à Bitche.

---

(1) Appartenant au grand quartier général (3e section).

Là, il se procurera des nouvelles du maréchal de Mac-Mahon et remettra au général de Failly qu'il attendra, la dépêche ci-jointe du Major général (1).

Le Major général au maréchal Bazaine, à Saint-Avold, et au général Frossard, à Forbach (2) (D. T.).

Metz, 5 août, 7 h. 10 soir.

L'Empereur désire vous voir à la gare de Saint-Avold demain 6 courant, à 1 h. 1/2. Veuillez vous y trouver.

En marge au crayon, de la main du maréchal Le Bœuf : Par suite des renseignements reçus sur des mouvements considérables de troupes ennemies de Trêves vers Sarrelouis et Sarrebrück, l'Empereur, en prévision d'une offensive de l'ennemi et d'une bataille prochaine, voulut réunir à Saint-Avold, le 6 août, le maréchal Bazaine avec les commandants des deux autres corps d'armée sous les ordres du maréchal, afin de donner ses ordres généraux, et de régler leur coopération.

Mais l'attaque que fit l'ennemi en débouchant de Sarrebrück dès le matin du 6, empêcha cette réunion que l'on doit regretter de n'avoir pas faite le jour précédent.

Le maréchal Le Bœuf au Ministre de la guerre, à Paris.

Metz, 5 août.

En raison des exigences du service de la place de Metz, actuellement dégarnie de troupes, j'autorise le général commandant la 5e division militaire à faire venir d'urgence de Nancy à Metz le 4e bataillon du 60e de ligne qui est tout constitué, et dont l'effectif s'élève à 715 hommes.

La garnison de Metz comprend ainsi, en sus de ce bataillon, quelques compagnies du 1er du génie, les dépôts du 11e bataillon de chasseurs et du 44e de ligne, le 4e bataillon de ce dernier régiment, et 208 douaniers.

---

(1) Les *Archives* ne possèdent qu'une autre dépêche télégraphique du Major général au général de Failly, expédiée de Metz à 4 heures du soir. On la trouvera au 5e corps, page 902.

(2) Le quartier général du général Frossard était à la Brême-d'Or, près Forbach ; Metz était en communication télégraphique directe avec la Brême-d'Or depuis le 4 à midi, et pouvait transmettre directement les dépêches au général. (Note du directeur des transmissions télégraphiques de Metz, 5 août.)

d) Situation et emplacements.

Situation sommaire d'effectif de l'armée du Rhin au 5 août.

	Hommes.	Chevaux.
1er corps	42,227	8,045
2e —	29,993	5,069
3e —	42,986	8,351
4e —	27,701	6,238
5e —	28,226	5,711
6e —	40,541	6,775
7e —	29,996	6,059
Garde impériale	23,461	8,937
Réserve de cavalerie	7,893	6,951
Réserve générale d'artillerie	2,869	2,788
Réserve générale du génie	235	63
TOTAUX	276,128	64,987

Journée du 5 août.

2e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 2e corps d'armée.

(Voir *Revue militaire*, février 1900, page 116).

DIVISION VERGÉ.

Journal de marche.

5 août.

Le mouvement des chemins de fer prussiens paraît arrêté.

A 4 heures du matin un bataillon du 55e, éclairé par deux pelotons de dragons, est envoyé en reconnaissance sur la route de Sarrelouis, mais n'aperçoit aucune démonstration offensive de la part des Prussiens. Les tentes de la 1re brigade sont dressées à 8 heures, mais on continue à se garder.

A 4 heures du soir le 3e bataillon de chasseurs reçoit un détachement de 345 hommes de la réserve, conduits par le sous-lieutenant Rœderer.

Des tranchées-abris sont établies par le génie en avant du front du 55e pour augmenter la défense (1).

A 5 heures un bataillon du 32e et deux escadrons du 7e dragons sous les ordres du colonel de ce régiment, opèrent une reconnaissance dans la vallée de la Rosselle. Cette reconnaissance est terminée à 8 heures et n'amène aucun résultat.

La 2e brigade a reçu l'ordre, à 6 heures du soir, de quitter la position de Sarrebrück et d'effectuer un mouvement de retraite sur Forbach. A 10 heures du soir le 77e est établi à l'Ouest de la route, à environ 600 mètres en avant du village de Stiring-Wendel, se gardant à la fois en avant dans la direction de Sarrebrück, et sur sa gauche vers les bois de Schœneck. Le 76e, un peu en arrière, est campé sur la droite de la route de Sarrebrück (2).

Division Bataille.

Journal de marche.

5 août.

Dans la matinée, rien de nouveau.

Dans la soirée le corps d'armée abandonne les hauteurs de Sarrebrück. La division reçoit l'ordre de lever son camp à 7 heures du soir et de se retirer des hauteurs de Sarrebrück pour aller s'établir sur le plateau d'Œting. Les bagages et l'artillerie exécutent le mouvement à 6 heures, les régiments d'infanterie à 7 heures.

Ce mouvement est couvert par les troupes de la 1re brigade de la 1re division qui restent en position sur les hauteurs jusqu'à 8 heures du soir. La 2e division arrive sur le plateau d'Œting à 10 heures du soir et campe en colonne à droite de la route. Les 1re et 3e divisions s'établissent aussi en arrière : la 1re à Forbach, la 3e à Spicheren.

Division de Laveaucoupet.

Journal de marche.

5 août.

Le 40e de ligne reçoit un détachement de 700 hommes de la réserve. Ils sont exercés le jour même au maniement du fusil Chassepot, inconnu de la plupart d'entre eux.

A 5 heures du matin, le 5e chasseurs à cheval, envoyé pendant la

---

(1) Sur le Kaninchen-Berg.

(2) L'artillerie et la compagnie du génie avec la 2e brigade.

nuit en reconnaissance à Grosbliederstroff, signale le départ pour Sarreguemines des brigades Lapasset et de Maussion (1), ce qui met complètement en l'air la droite du corps d'armée. On ignore la cause du mouvement de ces brigades.

Les renseignements signalent toujours en face de nos positions, à portée de canon sur la rive droite de la Sarre, la présence de l'armée du général Steinmetz avec au moins 100,000 hommes, et en arrière de cette armée, la concentration de forces considérables sous les ordres du prince Frédéric-Charles. Cette situation rendait critique la position des troupes campées à Saint-Arnual et sur les hauteurs de Sarrebrück. Une attaque par Grosbliederstroff et par Simbach d'un côté, par la route de Sarrelouis de l'autre, pourrait compromettre singulièrement le corps d'armée.

Le général Frossard, commandant en chef le 2e corps, visite dans la journée la position de Saint-Arnual, et conformément à l'avis émis la veille par le général de Laveaucoupet, donne des instructions pour replier sur les hauteurs de Spicheren toutes les troupes établies en avant de cette position.

A la nuit tombante, les bagages, sous l'escorte de la compagnie du génie, se mettent en route sans bruit par la route de la Brême-d'Or, pour exécuter le mouvement de retraite sur Spicheren où ils arrivent à minuit.

A 8 heures, le 24e de ligne, la 8e batterie du 15e d'artillerie sous les ordres du général Micheler; le 40e de ligne, le 10e bataillon de chasseurs à pied sous les ordres du général de division évacuent leurs positions et se replient silencieusement en échelons, laissant leurs feux allumés pour tromper l'ennemi et les grand'gardes en position pour couvrir le mouvement le plus longtemps possible. Cette opération s'effectue avec un plein succès, les avant-postes se replient à leur tour sans essuyer un coup de fusil.

Pour protéger ce mouvement, la 7e batterie du 15e d'artillerie s'était mise en batterie sur le point dit l'Éperon, où elle est restée jusqu'à minuit.

Vers 1 heure du matin, toute la division se trouve concentrée sur les hauteurs de Spicheren et occupe la position suivante :

La 1re brigade, commandée par le général Doens, est établie avec les trois batteries de la division sur la crête du mamelon situé au Sud-Est du village de Spicheren.

La 2e brigade, aux ordres du général Micheler, occupait une croupe au Nord du village.

---

(1) Du 5e corps. Voir *Revue d'Histoire*, septembre 1901, page 592.

L'ambulance et les services administratifs étaient établis à Spicheren même entre les deux lignes.

Des avant-postes garnissaient le sommet d'une petite croupe qui, du plateau de Spicheren, s'avance dans la vallée de Sarrebrück. Ce mouvement de terrain, *espèce d'éperon*, permet à la troupe qui en est maîtresse, de voir d'écharpe les défenseurs de Stiring dans la vallée, et de couvrir de feux plongeants la route de Sarrebrück à Forbach ; de voir et de battre la lisière du bois, en avant de Spicheren, et enfin de dominer la vallée de Saint-Arnual.

Ce mouvement de terrain, sans être la partie dominante du plateau de Spicheren, était cependant la clef des positions occupées par le corps d'armée, car la troupe qui en est maîtresse et qui par cela même tient la lisière du bois, situé en avant de Spicheren, bat à revers les troupes de la division Vergé établie à Stiring, et peut en cheminant le long de la pente, à couvert des feux du plateau, tourner l'aile droite de cette division, en occupant constamment une position dominante, et couper en deux la ligne de bataille du corps d'armée.

Le général commandant en chef le 2e corps avait particulièrement recommandé d'occuper ce point.

Rapport journalier de la division.

Spicheren, 5 août.

Événements. — La compagnie du génie a quitté le camp de Spicheren pour se rendre à Saint-Arnual.

Un détachement de 314 hommes du 40e de ligne est arrivé ce matin à 10 heures venant du dépôt.

Un détachement de 300 hommes du 2e de ligne est arrivé du dépôt.

Depuis 4 h. 1/2, heure à laquelle copie de la note du général Doens a été envoyée à Son Excellence, il ne s'est rien passé de nouveau à la 1re brigade. Le 5e régiment de chasseurs à cheval est rentré de reconnaissance sans avoir rien eu à signaler. Un détachement de ce régiment avait poussé jusqu'à Sarreguemines où un officier s'est mis en rapport avec le colonel chef d'état-major (1). Cet officier supérieur a dit qu'il n'y avait aucune espèce de crainte à avoir au sujet des communications entre Sarreguemines et Forbach.

La division Montaudon (2) devait venir aujourd'hui remplacer une division du corps de Failly qui a rallié Sarreguemines.

---

(1) Il s'agit probablement du colonel Beaudoin, chef d'état-major de la 2e division du 5e corps.

(2) Du 3e corps.

Les éclaireurs de la division ont reconnu cette nuit la route de Saint-Arnual à Sarreguemines : ils ont escorté le 5e chasseurs et n'ont constaté aucun mouvement de l'ennemi.

Distributions. — Les denrées distribuées sont de bonne qualité.

État sanitaire. — L'état sanitaire est satisfaisant.

Observations diverses. — État-major. — Il manque 2 gamelles, 2 marmites, 5 bidons.

Génie. — Il manque 101 rondelles, 100 aiguilles, 2 têtes mobiles.

10e chasseurs à pied. — Il manque 17 tentes régimentaires d'officiers, 23 couvertures, 7 cantines de cuisine et 29 hachettes.

63e de ligne. — Il manque 2,140 rondelles, 2,140 aiguilles, 179 ressorts à boudin.

24e de ligne. — Il manque 2,480 aiguilles, 2,370 rondelles, 826 ressorts à boudin et 824 têtes mobiles.

40e de ligne. — Il manque 2,292 aiguilles et 2,292 rondelles.

7e dragons. — Il manque : en personnel, 1 sous-lieutenant, 19 hommes, 25 chevaux ; en matériel, 1 cantine d'ambulance médicale, des faucilles pour les hommes.

La voiture régimentaire qui manquait au corps a été touchée hier à Forbach. Le colonel demande l'autorisation de conserver des voitures de réquisition pour le transport des effets et armes des hommes à pied, des selles et accessoires des chevaux malades.

Les 10e bataillon de chasseurs, 2e, 63e, 24e et 40e de ligne ont reçu les voitures régimentaires destinées au transport des bagages.

Le 2e, qui ne les avait pas reçues jusqu'ici, les a touchées hier.

Division de cavalerie de Valabrègue.

Journal de marche.

5 août.

A 4 heures du matin, deux pelotons du 12e dragons, mis à la disposition du général Valazé, exécutent, avec des troupes de la 1re brigade de la 1re division, une reconnaissance sur la route de Sarrelouis.

Journal de marche de l'artillerie du 2e corps.

5 août.

1° *Général commandant l'artillerie et état-major.* — Le quartier général rétrograde sur Forbach dans la soirée.

2° *Artillerie de la 1re division.* — La 12e batterie campe sur le même emplacement que la veille et y construit une batterie de position. Dans la nuit du 5 au 6, retraite des trois batteries sur Forbach.

3° *Artillerie de la 2e division.* — Retraite sur Œting dans la nuit Les batteries campent dans cette position avec leur division.

4° *Artillerie de la 3e division.* — Les batteries se retirent avec leu division et campent sur les hauteurs de Spicheren.

5° *Artillerie de la brigade Lapasset* (1). — Le 5 août, le 5e corp quitte Sarreguemines à 3 heures du matin, pour se diriger sur Bitche La brigade Lapasset, avec la 7e batterie du 2e régiment et le 3e lar ciers, doit former l'extrême arrière-garde et protéger le convoi, l trésor, les bagages. De plus, la brigade ne doit quitter Sarreguemine qu'après l'arrivée de la division Montaudon, du 3e corps, qui vient d Forbach (2) pour la remplacer dans la position qu'elle occupe. Cett division arrive tard. Dans la journée, des coureurs ennemis ayar intercepté la route de Bitche et fait rétrograder une partie d convoi (3), craignant que ces coureurs ne fussent l'avant-garde d forces trop supérieures, on ne croit pas prudent de mettre la brigad en mouvement. Elle reste à Sarreguemines et campe sur l'emplac ment où elle se trouve déjà.

6° *Réserve.* — Les deux batteries de 12 (10e et 11e du 5e) viennen dans la nuit du 5 au 6 août, rejoindre leurs réserves à Morsbach; le quatre autres batteries de la réserve conservent leur campement Forbach.

7° *Parc.* — Le 5 au soir, les batteries étant complètement réappro visionnées, la portion du parc campée à Forbach est dirigée sur Sain Avold, où elle reste le lendemain.

GÉNIE DU 2e CORPS.

Journal de marche.

5 août.

La compagnie de réserve commence un retranchement de près d 1000 mètres de développement en travers de la route de Sarrelouis.

Les divisions se portent en arrière : la 1re en avant de Forbacl la 2e sur les hauteurs d'Œting, la 3e vers Spicheren.

Le soir, l'état-major retourne à Forbach. La 9e compagnie (4) reço un détachement complémentaire de 50 hommes.

---

(1) La séparation de la brigade Lapasset ayant été la conséquenc des événements survenus le 5, les documents qui s'y rapportent on pour cette journée encore, été classés au 5e corps.

(2) Plus exactement : de Rosbrück.

(3) En réalité, cet incident s'est produit le 6 au matin.

(4) Compagnie du génie de la 1re division.

Parc d'artillerie.

Le colonel Brady, directeur du parc du 2e corps, au général Soleille, à Metz.

Lunéville, 5 août.

Avant de recevoir votre lettre du 2 août, j'avais eu l'honneur de vous adresser les premiers renseignements sur la situation du parc du 2e corps, que je croyais utile de porter à votre connaissance.

Cette situation ne s'est pas modifiée depuis lors, et je n'ai reçu aucun attelage du 2e régiment du train.

J'ai expédié au 2e corps, à Forbach :

5 affûts de rechange de 4;
24 caissons modèle 58 pour munitions de 4 rayé de campagne;
12 caissons modèle 1827 pour munitions de 12;
2 flèches pour caissons de 4;
2 flèches pour caissons de 12.

Il manque toujours au matériel du parc :

1° Le caisson léger qui doit m'être envoyé par la direction de Metz, et qui m'est annoncé depuis le 26 juillet;

2° Le canon à balles qui m'est annoncé par le général Susane depuis le 25 juillet, et doit m'être envoyé de Meudon;

3° La caisse de pièces d'armes de rechange qui doit m'être envoyée de la manufacture de Saint-Etienne et que j'ai réclamée;

4° Une forge outillée, de la direction de Strasbourg.

Depuis le 1er août, aucun détachement du train n'est arrivé. Voici ma situation en attelages :

Les compagnies 4 et 4 *bis* presque en entier sont à Forbach;

La compagnie 4 attelle les 60 voitures des réserves divisionnaires;

La compagnie 4 *bis* attelle les 42 voitures (affûts de rechange de 4, caissons de 4 et de 12) envoyées à Forbach le 3 août.

Il me reste à Lunéville :

4e compagnie...	10	attelages de devant,	14	attelages de derrière.
4e compagnie *bis*.	13	—	12	—
9e compagnie...	9	—	19	—
Totaux...	34	attelages de devant,	45	attelages de derrière.

9e compagnie *bis*. Néant.

3e compagnie... Équipage de pont, laissée à Strasbourg.

Dans ma dépêche de ce matin, j'ai eu l'honneur de vous demander où se concentrait le grand parc, et qui le commandait. Je n'ai, en effet, reçu *aucun renseignement sur le personnel de l'armée.*

Il serait d'autant plus urgent de faire arriver les compagnies du train que leur organisation est bien incomplète. Celles que j'ai reçues n'ont aucun approvisionnement de ferrure, et, pour les 180 chevaux présents à Lunéville, je n'ai qu'un seul maréchal ferrant. Je fais forger par les ouvriers disponibles de la 3e compagnie d'ouvriers.

La plupart des conducteurs (hommes de la réserve) sont d'une ignorance complète, et je les fais exercer à la première leçon de conduite des voitures.

Je n'ai encore ni médecin ni vétérinaire.

Dans une dépêche de ce matin, je vous demande si je dois donner aux deux batteries de la 1re division de cavalerie de réserve (1er, 2e, 3e, 4e chasseurs d'Afrique) des munitions pour fusil mod. 1866. Elles n'en ont pas. Aux termes de l'instruction de 1869, § 5, la réserve divisionnaire de munitions de cavalerie, créée par décision ministérielle du 13 octobre 1867, est composée de *1* ou *2* caissons mod. 1858, attelés *à 6 chevaux* par le train du parc du corps d'armée auquel la division est attachée. Or, je n'ai que des caissons de munitions d'infanterie mod. 1827 avec coffres mod. 1840.

La forge et le canon à balles viennent d'arriver en gare.

Journal de l'adjoint à l'intendance Bouteiller.

5 août.

En résumé, au 5 août, le 2e corps avait des vivres de campagne en quantité plus que suffisante. Il en était de même de la farine et de l'avoine. Le biscuit seul manquait. Il devait y en avoir en gare 500 kilogr. environ, mais ils n'étaient encore ni reconnus, ni déchargés. Un marché avait été passé avec des négociants de Saint-Avold, les sieurs Hirsch, Cerf Francfort et Bernard Cahen, pour la livraison de la viande sur pied en attendant que ce service fût organisé pour toute l'armée, et dès le 1er août les troupes avaient pu recevoir les vivres de campagne. Quelques jours encore, les approvisionnements eussent été classés, répartis entre les divisions suivant leur effectif et leurs moyens de transport et le service eût pu fonctionner régulièrement sur tous les points.

On employa les journées des 4 et 5 à faire le recensement des voitures auxiliaires employées tant au quartier général que dans les divisions et à les organiser. L'intendant demanda au général commandant le corps d'armée le personnel nécessaire pour la constitution du cadre indispensable à leur conduite et à leur surveillance.

Chaque division reçut un certain nombre de voitures et les organisa de son côté.

Au quartier général il restait environ 300 voitures, la plupart à deux chevaux et à quatre roues, un certain nombre à quatre chevaux et enfin quelques-unes à un cheval.

Le commandement mit à la disposition de l'administration : 1 lieutenant du train des équipages avec 2 maréchaux des logis et 2 brigadiers de la même arme, 4 gendarmes et 4 dragons. On numérota toutes les voitures et on inscrivit sur l'un des montants la mention : *Quartier général du 2e corps*. Chaque conducteur reçut une bande de percaline verte pour en garnir sa coiffure et lui servir de signe distinctif. Enfin, les voitures furent groupées par escouades et l'un des conducteurs constitué chef d'escouade. Ce travail d'organisation s'opéra avec de grandes difficultés et très lentement. Un grand nombre de conducteurs ne comprenaient pas le français. Le service des vivres avec les divisions, les transports de rations de vin, etc., la nécessité où l'on se trouvait de décharger à la hâte les convois de matériel et de denrées, dont l'intendant général réclamait impérativement les wagons, étaient autant de causes qui entravaient l'embrigadement. Il était à peine terminé sur le papier, les sous-officiers, gendarmes et dragons n'avaient pu encore connaître les hommes placés sous leur surveillance, lorsque arriva le 6 août.

c) Opérations et mouvements.

Le Capitaine d'état-major de la division de cavalerie du 2e corps au général Frossard, à la Brême-d'Or (D. T.).

Sarreguemines, 5 août, 5 h. 4 matin.

Vu le général Besson, chef d'état-major général (1) et le sous-préfet de Sarreguemines.

Le 5e corps est en marche pour Bitche. Il laisse la brigade Lapasset à Sarreguemines avec l'ordre de ne quitter la place qu'au moment de l'arrivée de la tête de colonne du général Montaudon.

A 11 heures la division Goze sera à Bitche.

La gauche du 5e corps occupera aujourd'hui la ferme de Wising.

Ni le général ni le sous-préfet ne croient à de fortes concentrations de troupes sur la rive droite de la Sarre depuis la route de Deux-Ponts jusqu'à Grosbliederstroff.

Au retour de la reconnaissance de Frauenberg, j'enverrai un second télégramme et une lettre par un officier.

---

(1) Du 5e corps.

Le même au même. — Lettre.

Sarreguemines, 5 août, 5 h. 1/2 matin.

Je vous confirme la dépêche télégraphique suivante qui a été déposée au bureau du télégraphe de Sarreguemines à 4 h. 3/4 du matin.

(Suit la dépêche ci-dessus.)

L'employé du télégraphe m'ayant dit que la dépêche ne passerait peut-être pas immédiatement, je me décide à vous envoyer de suite le courrier.

J'ajouterai, comme complément au télégramme, que le mouvement de la division Montaudon ne serait pas isolé : toutes les divisions du 3e corps (Bazaine) exécuteraient aujourd'hui un mouvement de flanc ; la division Castagny irait occuper Puttelange. Avis de tous ces mouvements aurait été donné au 5e corps, hier à 9 heures, par le Major général.

Je n'ai pu me faire signaler, ni dans ma route, ni ici, aucune concentration importante de troupes près de la rive droite de la Sarre. Le sous-préfet parle cependant d'un corps assez considérable entre ..... et Deux-Ponts, mais donne ce bruit sous toutes réserves, prétextant que, depuis le retrait des douaniers, il ne peut plus se faire renseigner.

Hier, à 2 heures, une reconnaissance de 400 cavaliers ennemis, cuirassiers et dragons est venue jusqu'à 2 kilomètres de Rohrbach qu'occupait le 5e lanciers. La cavalerie du 5e corps, à Sarreguemines, est montée à cheval pour aller au secours de ce régiment : il n'y a pas eu d'engagement.

On a, hier soir, reçu la nouvelle que la division A. Douay, qui s'était engagée dans les environs de Wissembourg contre des forces considérables avait été obligé de battre en retraite ; le général Douay serait grièvement blessé ; les Prussiens auraient bombardé Wissembourg et détruit une partie des ouvrages du chemin de fer.

On raconte, en outre, que l'on entendait en même temps une forte canonnade du côté de Kehl.

L'escadron du 12e dragons (1) a dû, pour arriver ici, passer par Bousbach ; la route est fort mauvaise de ce village à Rouhling. Le guide que je m'étais procuré chez le maire de Forbach, prétend que le chemin de Lixing à Rouhling est bien plus mauvais encore.

Je pars à l'instant pour Frauenberg.

---

(1) Envoyé par le général Frossard en reconnaissance sur Sarreguemines.

Le Major général au général Frossard, à Sarrebrück (D. T.).

Metz, 5 août, 6 h. 45 matin.

Donnez-moi de vos nouvelles.

Le Capitaine d'état-major attaché aux reconnaissances du 12e dragons au général Frossard, à la Brême-d'Or (D. T.).

Sarreguemines, 5 août, 7 heures matin.

Aucun renseignement intéressant à Frauenberg.

Petites reconnaissances journalières d'infanterie et de cavalerie indiquées comme partant de Blies-Mengen, où il y aurait quelques troupes.

On ne sait rien de Deux-Ponts.

Le général Frossard à l'Empereur, à Metz (D. T. Ch.).

Brême-d'Or, 5 août, 7 h. 15 matin.

La nuit a été calme. J'ai reporté une brigade en arrière de ma gauche, à Forbach (1), et une brigade en arrière de ma droite, à Spicheren (2), avec 5 escadrons (3). J'ai envoyé un escadron à Sarreguemines. Je ne fais rien sur ma position avancée ; j'y suis en flèche ; le 2e corps serait beaucoup mieux sur les plateaux de Forbach à Sarreguemines, en gardant Forbach. L'Empereur juge-t-il que je doive me replier là.

Le général Frossard au Major général (D. T.)

Brême-d'Or, 5 août, 7 h. 50 matin.

J'ai adressé ce matin une dépêche à l'Empereur ; j'ajoute ceci :

Pendant la nuit, divers trains sont venus vers Sarrebrück, mais ils s'arrêtent à 2 ou 3 kilomètres de la gare. Notre artillerie a tiré dans ces directions, et aussi sur la gare où le feu a pris dans un bâtiment ; l'incendie a duré plusieurs heures.

Les rapports des grand'gardes n'ont signalé aucun mouvement de l'ennemi. J'avais envoyé un escadron à Sarreguemines, où je croyais qu'il n'y avait plus personne ; on me dit que la division Montaudon va y arriver aujourd'hui. On ne pense pas qu'il y ait beaucoup de troupes prussiennes de ce côté-là.

---

(1) 2e brigade de la 1re division.

(2) 1re brigade de la 3e division.

(3) 5e régiment de chasseurs.

Le Major général au général Frossard, à la Brême-d'Or (D. T.).

Metz, 5 août, 9 h. 10 matin.

En réponse à votre télégramme de ce matin (1), l'Empereur décide que demain matin vous reporterez votre quartier général à Forbach, vous laissant libre de disposer vos divisions en les concentrant autour de vous, de manière à mettre votre quartier général à Saint-Avold, dès que l'ordre vous en sera donné par l'Empereur.

Le maréchal Bazaine au général Frossard, à Brême-d'Or, et au général de Ladmirault, à Boulay (D. T.).

Saint-Avold, 5 août, 4 h. 10 soir.

Comme conséquence de la dépêche de l'Empereur que vous avez dû recevoir aujourd'hui (2), envoyez-moi par retour du courrier la situation d'emplacement et des effectifs de vos divisions, ainsi que les renseignements que vous aurez pu vous procurer sur l'ennemi que vous avez devant vous.

Le général Frossard au maréchal Bazaine, à Saint-Avold (D. T.).

Brême, 5 août, 5 h. 15 soir.

J'ai reçu de l'Empereur l'ordre de reporter mon quartier général à Forbach, me laissant libre de concentrer mes divisions autour de moi le plus utilement possible. Je ferai ce mouvement *cette nuit* (3). J'aurai une division à Forbach comme auparavant, une autre à Spicheren et la 3e à Œting. J'ai reçu aussi avis que le 2e corps était désormais sous vos ordres directs, en ce qui concerne les opérations militaires.

Le Major général au général Frossard, à Brême-d'Or (D. T.).

Metz, 5 août, 10 h. 45 soir.

L'Empereur désire que provisoirement la gare de Sarrebrück ne soit pas détruite. Votre position vous permet-elle d'interdire, même la nuit, tout passage de troupes par la voie ferrée ?

---

(1) Télégramme de 7 h. 15 du matin. (Voir page 870.)

(2) Plaçant le 2e corps sous le commandement supérieur du maréchal Bazaine, en ce qui concernait les opérations militaires.

(3) En chiffres dans le texte orignal.

Le général Valazé au général Frossard, à Brême-d'Or.

Forbach, 5 août, 7 h. 1/2 matin.

J'étais rendu hier à 10 heures du soir à Forbach et j'y installai immédiatement ma brigade à cheval sur la route de Sarrelouis. Cette position avait été occupée provisoirement par deux bataillons du 62e que le général Montaudon y avait laissés, et par environ 700 hommes de la réserve destinés à différents corps.

Ce matin, 5 août, j'ai dirigé vers Gersweiler une reconnaissance commandée par le colonel de Waldner (1), et composée d'un bataillon du 55e et de deux pelotons du 12e dragons. Elle n'a pas rencontré l'ennemi; elle a traversé les villages de Petite-Rosselle et de Grande-Rosselle, qui avaient été évacués ce matin à 3 h. 1/2 par les grand'gardes prussiennes, fortes de 300 à 400 hommes.

Les habitants disent qu'une reconnaissance prussienne forte de 60 uhlans, 80 hussards et 250 hommes d'infanterie, appartenant à deux régiments différents, s'est portée hier soir, vers 8 heures, vers le plateau situé en face de celui que nous occupons, et d'où elle a pu apercevoir les feux du 62e. La rentrée de cette reconnaissance aurait déterminé un mouvement du camp de .....(?) (2), vers Sarrelouis. Les habitants ajoutent que les troupes qui occupent ce camp étaient au nombre de 40,000 hommes, renseignement qui est évidemment très exagéré et qui n'a pas été confirmé par tout le monde. L'évacuation aurait été terminée vers 3 heures du matin. Pour plus amples renseignements, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport que le colonel de Waldner vient de me faire parvenir.

En résumé, je crois que nous ne sommes menacés d'aucune attaque sérieuse. Je vais faire bonne garde, en maintenant mes troupes dans leur camp, et en demandant au génie de construire en avant de ce camp et sur la gauche de la route de Sarrelouis, une tranchée-abri que le commandant de mon artillerie juge devoir être utile à la défense de la position.

Rapport sur la reconnaissance faite à 4 heures du matin par le 3e bataillon du 55e de ligne et deux pelotons du 12e dragons.

Forbach, 5 août.

Après avoir dépassé la grand'garde placée sur la route au fond du ravin, nous avons marché dans l'ordre suivant :

---

(1) Commandant le 55e de ligne (1re brigade, 1re division).

(2) Illisible.

4 cavaliers, 1 officier, à 50 mètres en arrière;

Un tiers des cavaliers restant à 50 mètres en arrière;

Deux tiers des cavaliers, puis le 3e bataillon du 55e de ligne, e soutien.

Arrivé sur la hauteur en face du camp, j'ai fait embusquer, sous le bois à droite et à gauche de la route, quatre compagnies sous les ordre du commandant Millot; les deux autres compagnies suivirent la recon naissance pour l'appuyer. La cavalerie prit la tête de colonne et nou nous rendîmes à Petite-Rosselle et Grande-Rosselle. Il résulte des rap ports des habitants :

1° Que les grand'gardes prussiennes, fortes de 300 à 400 homme ont évacué ces deux villages ce matin à 3 h. 1/2 ;

2° Qu'une reconnaissance, composée de 60 uhlans, 80 hussard 250 hommes d'infanterie appartenant à deux régiments différents, o fait une reconnaissance hier soir à 8 heures, laquelle a envoyé s vedettes et sa cavalerie sur le plateau en face de celui que nous occu pons, d'où elle a dû apercevoir les feux du 62e de ligne;

3° Que cette reconnaissance rentrée, a déterminé un mouvemen du camp de.....(?) (1) sur Sarrelouis;

4° Que ce camp de.....(?) pouvait avoir de 40,000 à 50,000 homme Je crois ce chiffre très exagéré, il n'a pas été confirmé par tout l monde;

5° Que l'évacuation a été terminée vers 3 heures du matin;

6° Que les Prussiens font des reconnaissances nombreuses de plu de 300 à 400 hommes toutes les deux heures;

7° Qu'ils ne s'avancent pas sans avoir su par leurs espions que l terrain n'est pas occupé;

8° Que ces espions déguisés sont souvent des militaires ayant, e outre du costume, un panier ou un outil à la main, qui leur perme d'avoir l'air de travailler aux champs;

9° Que ces espions déguisés ont souvent vu et compté nos recon naissances.

Quand nous sommes entrés dans Grande-Rosselle, on a sonné l cloche; puis une cloche d'un autre timbre s'est fait entendre quan nous nous sommes éloignés. La reconnaissance s'est arrêtée 1500 mètres du village, à l'extrémité du défilé en forêt, et là nou avons parfaitement distingué trois cavaliers répondant, par des signau faits avec des drapeaux, au son des cloches.

Nous n'avons plus aperçu aucun petit poste, aucune grand'garde,

---

(1) Illisible.

plus de 3 kilomètres en avant du terrain que nous avons battu. La reconnaissance n'est rentrée qu'à 6 h. 3/4.

Le général Doens au général de Laveaucoupet.

Camp de Forbach, 5 août.

Depuis 3 h. 1/2, heure à laquelle une note a déjà été envoyée à la division, il ne s'est rien passé de nouveau à la 1re brigade. Le 5e régiment de chasseurs à cheval est rentré de reconnaissance sans avoir rien à signaler. Un détachement de ce régiment avait poussé jusqu'à Sarreguemines où un officier s'est mis en rapport avec le colonel chef d'état-major (1). Cet officier supérieur a dit qu'il n'y avait aucune espèce de crainte à avoir au sujet des communications entre Sarreguemines et Forbach.

La division Montaudon, devant venir aujourd'hui remplacer une division du corps de Failly, a rallié Sarreguemines.

d) Situation et emplacements.

Situation sommaire d'effectif au 4 août.

CORPS.	HOMMES.	CHEVAUX.	EMPLACEMENTS.
Quartier général	»	»	Forbach.
Division Vergé	7,794	596	Forbach et Stiring.
Division Bataille	9,151	647	Œting.
Division de Laveaucoupet	9,469	621	Spicheren.
Division de cavalerie (de Valabrègue)	2,426	2,212	Forbach.
Divers	12	»	
Réserve d'artillerie	991	915	Forbach et Morsbach.
Génie	150	78	Forbach (1).
TOTAUX	29,993	5,069	

(1) Parc d'artillerie à Lunéville.

(1) Probablement le colonel Beaudoin, chef d'état-major de la 2e division du 5e corps.

Journée du 5 août.

3e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du quartier général du 3e corps.

5 août.

La 1re division se rend à Sarreguemines, la 2e à Puttelange, la 3e à Marienthal, la 4e à Saint-Avold (1).

Rapport journalier du 3e corps.

5 août.

Le Maréchal recommande de nouveau aux généraux et commandants d'armes d'apporter la plus scrupuleuse attention à ce que les hommes aient toujours deux jours de vivres dans le sac, et le sous-intendant quatre jours de vivres sur ses voitures. Pour les chevaux, la proportion a été fixée dès le commencement.

Les tarifs des rations de vivres vont être modifiés incessamment. En attendant, les perceptions se feront conformément aux tarifs annexés à l'ordonnance du 25 décembre 1837.

On veillera à ce que personne ne s'éloigne des camps. Il ne devra être accordé aucune permission d'absence.

Chaque fois qu'une division d'infanterie aura son quartier général à une station de chemins de fer, il devra y avoir à la gare un officier pour que les isolés soient dirigés sur leurs corps respectifs.

Composition des trains affectés aux divisions.

1re et 2e divisions : 1 officier, 20 voitures d'état-major et 2 chariots de la 1re compagnie.

3e et 4e divisions : 1 officier, 20 voitures d'état-major et 2 chariots de la 10e compagnie (du train des équipages).

Division de cavalerie : 1 sous-officier, 10 voitures d'état-major et 1 chariot.

---

(1) La division de cavalerie reste à Saint-Avold, ainsi que les réserves d'artillerie et du génie et le parc d'artillerie. L'équipage de ponts est à Forbach.

Réponse au rapport du 3e corps.

Saint-Avold, 5 août.

A la rentrée de tout détachement envoyé en reconnaissance, le commandant de la reconnaissance enverra directement et immédiatement au Maréchal commandant le corps d'armée un rapport spécial sur le résultat des opérations qu'il aura dirigées. Ce rapport contiendra, en outre du récit des faits accomplis, tous les renseignements qui auront été recueillis sur les positions de l'ennemi, la nature du pays, les rivières, les voies de communication, en un mot tout ce qui peut offrir quelque intérêt dans la région parcourue par la reconnaissance.

DIVISION DE MONTAUDON.

Journal de marche.

5 août.

La division part de Rosbrück pour Sarreguemines. Le 62e (1) et le 95e (2) ayant à se rallier d'abord, la division ne se met en marche qu'à midi, et, malgré une chaleur accablante, arrive à Sarreguemines à 5 heures.

La brigade Lapasset, du 5e corps, s'y trouve encore (14e bataillon de chasseurs, 84e et 97e, une section d'artillerie (3) et un gros convoi).

La division passe la Sarre et campe en avant de Sarreguemines, à la jonction de la route de Bitche avec celle de Sarrelouis. Le 95e arrive à 7 heures du soir et campe sur les hauteurs en arrière de la Sarre et de la ville.

D'après des renseignements nombreux, les Prussiens auraient passé la Blies et se masseraient en face de Neunkirch. Les troupes prennent des dispositions en conséquence et se trouvent toute la nuit prêtes à recevoir l'ennemi, malgré un violent orage.

A 4 heures du matin, le général de division exécute une reconnaissance qui ne découvre rien d'important.

Mouvements de la 1re division du 3e corps (4).

5 août.

La 1re division, campée à Rosbrück, reçut le 5 août au matin l'ordre

(1) Venant de Forbach (2e et 3e bataillons). Le 1er bataillon s'était rendu le 4 août, à 5 heures du soir, de Forbach à Rosbrück.

(2) Venant de Haut-Hombourg.

(3) Une batterie et non une section.

(4) Document extrait des papiers du maréchal Le Bœuf.

de se diriger vers Sarreguemines. Elle se mit en route à 10 heures d matin, et arriva à 5 heures du soir, à l'exception des 62e et 95e qu n'entrèrent en ville qu'à 7 heures.

Il n'y avait en fait de troupes françaises dans Sarreguemines que l brigade mixte du général Lapasset qui devait même se mettre en rout sur Bitche dans l'après-midi et qui ne put le faire à cause de l'arrivé tardive de la 1re division.

Le général Lapasset informa le général Montaudon que l'ennemi éta maître du pont sur la Blies à Frauenberg, et occupait avec ses avan postes les bois du Jacobswald.

Un régiment d'infanterie de la brigade Lapasset gardait le village d Neunkirch, et l'autre était placé en arrière sur le plateau à droite de route de Sarreguemines à Neunkirch.

Tous les renseignements tendant à faire croire à une attaque le 6 a matin, le général Montaudon plaça la 1re brigade en position à Neu kirch ; l'artillerie, le 81e de ligne et le 3e chasseurs à cheval (1) sur plateau en arrière près du reste de la brigade Lapasset ; le 95e de lig prit position sur la rive gauche de la Sarre, sur le plateau domina Sarreguemines.

Les ponts de la ville et un pont construit précédemment par 5e corps à l'aide de bateaux du commerce, assuraient la communicatio entre les deux rives de la Sarre.

Rapport de la 1re division du 3e corps.

Sarreguemines, 5 août.

Événements et mouvements :

Le 5 août, à 10 heures du matin (2), la division, partant de Rosbrück se met en route pour Sarreguemines, ayant été ralliée, vers 9 heur du matin, par le 95e, venant de Hombourg-le-Haut. La colonne pri cipale arrive à Sarreguemines vers 5 heures du soir et s'y installe. L 62e et 95e de ligne arrivent vers 7 heures du soir. Dans la soirée, d'apr les renseignements donnés à l'arrivée, les troupes reçoivent l'ordre se tenir prêtes à prendre les armes dans la matinée du 6, avant le lev du soleil.

---

(1) Trois escadrons seulement. Les deux autres, détachés jusqu présent à la division Decaen, avaient reçu l'ordre de rallier la divisio Montaudon le 6 août.

(2) Le Journal de marche de la division indique midi.

51e : Un détachement de 345 hommes est arrivé du dépôt.
62e : Un détachement de 637 hommes est arrivé du dépôt.

Demandes :

Les voitures de l'état-major de la division, la voiture des officiers de l'état-major, ne sont encore point parvenues et le besoin en est des plus pressants.

51e : 500 hommes du premier détachement venus du dépôt n'ont que 72 cartouches au lieu de 90. 345 hommes venus du dépôt ne sont pas munis de cartouches ni de ceintures de flanelle.

Réponse au rapport de la 1re division du 3e corps.

Sarreguemines, 5 août.

Le lieutenant-colonel Louis, du 62e, fera à Sarreguemines fonctions de major de la garnison. Il établira un poste d'un officier et 25 hommes à la gare du chemin de fer ; 1 officier et 25 hommes à la mairie ; une compagnie au pont de la Blies. Ces postes seront fournis par le 95e.

Aux deux brigades. — Nous sommes très près de l'ennemi ; il est nécessaire de faire bonne garde ; pendant le jour il y aura très peu de postes ; la moitié des hommes sera toujours prête à prendre les armes, et de piquet.

A la 1re brigade. — La 1re brigade fournira un bataillon à Wising, grande ferme sur la route de Bitche, à 6 kilomètres de Sarreguemines, qu'il occupera militairement en observant les environs. Ce bataillon partira demain à 5 heures du matin.

1 brigadier et 4 chasseurs du 3e régiment (1) seront détachés avec ce bataillon à la ferme de Wising. Ils seront rendus à 4 h. 3/4 au quartier général du général Aymard (2), qui leur indiquera le bataillon avec lequel ils doivent marcher. Lorsque ces chasseurs devront se rendre à Sarreguemines, ils devront bien prendre garde de se faire couper.

Un peloton de chasseurs se rendra demain matin à 3 heures auprès du général commandant la 1re brigade afin de faire une reconnaissance au delà des avant-postes. Il enverra des éclaireurs d'après les indications qui lui seront données par le général, ou par le chef de la grand'-garde auprès de laquelle il sera envoyé.

A la 2e brigade. — Le poste du pont de la Blies sera fourni par le

(1) Affecté comme cavalerie divisionnaire à la division Montaudon.
(2) Commandant la brigade.

81e de ligne jusqu'à nouvel ordre. Ce poste sera composé d'une com pagnie ; le major de la garnison n'aura pas à le commander.

Division de Castagny (1).

Journal de marche.

5 août.

La division va de Saint-Avold à Puttelange : distance 24 kilomètre Départ à midi 1/2 ; arrivée à Puttelange à 5 h. 1/2.

Division Decaen (2).

Journal de marche.

5 août.

Contre-ordre à 2 heures du matin (3). La division doit partir (4) à pointe du jour pour Saint-Avold en passant par Coume, Niederwiss Boucheporn et Longeville. Arrêtées en vue de Saint-Avold par le pa sage des divisions Metman et Castagny, du 3e corps, les troupes de l division n'occupent les camps qui leur sont assignés qu'au coucher d soleil.

Toutes campent à l'Est et au Sud-Est de la ville, à l'exception d 85e de ligne dont 2 bataillons, à cheval sur les routes de Carling et d l'Hôpital placent des grand'gardes et des petits postes dans les bois e avant de la frontière, et dont le 3e occupe le mamelon du cimetière.

Division Metman (5).

Journal de marche.

5 août.

Le 5 août, à 6 heures du matin, arrive l'ordre de se mettre en rout

---

(1) Cette division manque encore, le 5 août, d'aiguilles, de rondelle de caoutchouc, de pièces de rechange d'armement et d'un certai nombre d'effets de campement.

(2) L'ambulance de cette division ne possède, le 5 août, aucun grande tente pour malades et est incomplète en brancards et en cou vertures.

(3) La division Decaen devait, d'après un ordre du 4 août, se rendr le 5 à Ham-sous-Varsberg.

(4) De Teterchen.

(5) D'après une note du colonel du 7e de ligne, appartenant à cett division, ce régiment ne compte, le 5 août, que 400 hommes pa bataillon.

pour aller camper à Marienthal, village situé sur la route de Saint-Avold à Sarreguemines, à 9 kilomètres à l'Est de Saint-Avold. La longueur totale de l'étape est de 20 kilomètres.

La division se met en route à 8 heures, la droite en tête. La cavalerie (1) et la 1re brigade font la route sans encombre et arrivent à leur campement à midi. La 2e brigade, en approchant de Saint-Avold, reçoit l'ordre du maréchal commandant le 3e corps de faire le café.

Pendant qu'elle y est occupée, la 2e division du 3e corps se met en marche pour Puttelange et prend la route que doit suivre la 2e brigade de la 3e division, en sorte que cette brigade se trouve séparée de la 1re. Son mouvement est retardé de plusieurs heures et elle n'arrive à Marienthal que vers 5 heures du soir. La division campe en dehors du village qu'elle entoure complètement.

Division de cavalerie (de Clérembault).

Journal de marche.

5 août.

1 maréchal des logis, 1 brigadier et 8 cavaliers du 8e dragons, partis de Saint-Avold à 7 heures du matin pour escorter un envoi de numéraire fait par le payeur général du 3e corps d'armée au payeur de la 1re division d'infanterie à Rosbrück. Ce détachement est rentré.

Les 3 escadrons du 2e chasseurs envoyés le 4 à Boulay, sont rentrés au bivac de Saint-Avold, le 5 août, à 10 heures (2).

M. l'abbé Bellay, désigné comme aumônier de la division de cavalerie est arrivé le 5 au bivac de Saint-Avold.

Les 2 escadrons du 3e chasseurs détachés à la division Decaen se sont rendus le 5 de Teterchen à Saint-Avold où ils sont arrivés à 9 h. 1/2 du matin (3).

---

(1) 10e régiment de chasseurs à cheval.

(2) La 1re brigade de la division de cavalerie du 3e corps comptait 3 régiments, 2e, 3e et 10e chasseurs. Le maréchal Bazaine les répartit ainsi le 5 août :

Le 2e chasseurs resta avec le gros de la division de cavalerie ;

Le 3e chasseurs fut affecté tout entier (5 escadrons) à la division Montaudon ;

Le 10e chasseurs fournit un escadron à chacune des trois autres divisions d'infanterie, les deux autres escadrons restèrent avec le gros de la division de cavalerie.

(3) Ils avaient reçu l'ordre de rallier la division Montaudon le 6 août.

Un escadron du 4e dragons (le 3e), parti d'après les ordres du généra de division, à 5 heures du matin, pour aller en reconnaissance sur l route de Carling. Il est rentré au bivac à 8 heures, signalant qu'i est revenu par l'Hopital et qu'il n'a pas vu l'ennemi.

Un escadron du 5e dragons, parti en reconnaissance d'après l'ordr du général de division, à 5 heures du matin, pour explorer les localité de Porcelette et Diesen. Il est rentré au bivac à 9 heures n'ayant pa rencontré l'ennemi.

ARTILLERIE (3e CORPS).

Situation du parc de campagne.

Metz, 5 août.

UNITÉS.	OFFICIERS.	HOMMES		CHEVAUX	
		montés.	non montés.	d'officier.	de troupe.
Etat-major	16	»	»	5	»
1re batterie du 4e régiment	»	»	52	2	»
3e compagnie d'artificiers	»	»	12	»	»
7e compagnie d'ouvriers	»	»	14	»	»
1re compagnie du 1er régiment du train	»	127	»	2	198
1re compagnie *bis* du 1er régiment du train	»	127	»	2	192
7e compagnie du 1er régiment du train	»	128	»	1	198
7e compagnie *bis* du 1er régiment du train	»	127	»	2	198
TOTAL	16	509	78	14	786
TOTAUX GÉNÉRAUX	603			800	

Journal de marche de la réserve et du parc d'artillerie.

5 août.

Séjour au camp sous Saint-Avold. Les deux autres subdivisions d parc (3e et 4e) rallient les deux premières sous le commandement d colonel de Bar qui n'a laissé à Metz qu'une quarantaine de voitur contenant des rechanges et autres. Chacune des quatre subdivisions été organisée de telle sorte qu'on y trouve des munitions de tout genr

GÉNIE (3e CORPS).

Journal de marche.

5 août.

La 4e compagnie entreprend, à la manutention de Saint-Avold, la construction de 4 fours en maçonnerie, dits *de 24 heures*. Le capitaine Mensier reçoit, dans la soirée, l'ordre d'aller étudier la position d'un vaste camp retranché en arrière de Forbach, la gauche s'appuyant à Théding et la droite à la Sarre.

b) Organisation et administration.

Le maréchal Le Bœuf au maréchal Bazaine, à Saint-Avold.

Metz, 5 août.

J'ai l'honneur de vous informer, en réponse à votre lettre n° 14 du 3 courant, qu'il m'est impossible de vous faire connaître exactement l'époque à laquelle arrivera la compagnie du génie destinée à la 4e division de votre corps d'armée; mais d'après les informations qui m'ont été données, je puis vous assurer qu'elle ne peut tarder à arriver; les troupes qui viennent d'Afrique sont rendues en France pour la plupart, et il n'y a aucune raison pour que votre compagnie du génie ne les suive pas.

c) Opérations et mouvements.

Le Major général au maréchal Bazaine, à Boulay (D. T.).

Metz, 5 août, 12 h. 45 matin.

Je confirme ici une dépêche que l'Empereur vous a adressée dans la soirée. Vous porterez demain 5 août, la division Metman à Marienthal; la division Montaudon à Sarreguemines; la division Castagny à Puttelange sur le Moderbach; la division Decaen et les réserves de votre corps d'armée à Saint-Avold. Vous vous rendrez de Boulay, demain, à votre nouveau quartier général qui sera Saint-Avold, quand les reconnaissances qui doivent être faites le matin par les troupes du général Ladmirault auront été exécutées.

Veuillez accuser réception.

Le maréchal Bazaine au général Frossard, à Brême-d'Or (D. T. Ch.).

Saint-Avold, 5 août, 11 h. 15 matin.

Je n'ai pu répondre à votre dépêche d'hier, mandé que j'étais par

l'Empereur à Boulay. Je reviens ce matin. Les divisions du 3e corps font les mouvements suivants par ordre de l'Empereur :

La division Montaudon va à Sarreguemines; la division Castagny à Puttelange; la division Metman à Marienthal et la division Decaen vient à Saint-Avold où reste mon quartier général.

Avez-vous reçu des instructions du Major général (1)?

Le maréchal Bazaine au Major général, à Metz (D. T. Ch.).

Saint-Avold, 5 août, 12 h. 35 soir.

J'arrive à Saint-Avold à 11 heures, après avoir fait un long parcours par Teterchen, Creutzwald-la-Croix et Ham-sous-Varsberg. Tous les renseignements s'accordent à dire qu'il n'y a personne sur la rive gauche de la Sarre que quelques grand'gardes et des coureurs. On ajoute que l'ennemi fait un petit camp retranché en arrière de Sarrelouis. La division Montaudon est partie ce matin pour Sarreguemines. La division Metman vient de dépasser Saint-Avold, se rendant à Marienthal. La division Castagny quitte Saint-Avold à midi pour se rendre à Puttelange. La division Decaen arrive en ce moment à Saint-Avold.

Le maréchal Bazaine à l'intendant Friant, à Saint-Avold.

Saint-Avold, 5 août.

Faites évacuer immédiatement par les troupes du train le camp où elles sont sur la route de Longeville, et envoyez-les s'établir au Petit-Eberswiller, en arrière de Saint-Avold, près de la route de Sarreguemines qui devra rester complètement dégagée.

Le maréchal Bazaine au Major général (D. T.).

Saint-Avold, 5 août, 9 h. 55 soir.

Le général de Lorencez a dirigé une reconnaissance jusqu'à Filsberg d'où l'on découvre parfaitement Sarrelouis. Aucun ennemi ne s'est montré. A peine si l'on a pu apercevoir de loin quelques rares vedettes. Les gens du pays, interrogés, disent qu'il y a peu de monde renfermé dans la place, et qu'ils n'ont point connaissance d'un camp qui serait formé sous ses murs.

De nouvelles reconnaissances seront faites demain. Je vous instruirai du résultat.

---

(1) Voir la réponse du général Frossard, page 870.

Le général Frossard me prévient que, par ordre de l'Empereur, il reporte son quartier général à Forbach, qu'il fera son mouvement cette nuit et que par suite il aura une division à Forbach comme auparavant, une autre à Spicheren, et la troisième à Œting.

Le maréchal Bazaine au général Montaudon, à Sarreguemines.

Saint-Avold, 5 août.

Le maréchal commandant le 3e corps d'armée a décidé que vous conserverez à Sarreguemines les trois escadrons du 3e chasseurs que vous avez déjà, et que les deux autres escadrons et l'état-major de ce régiment vous y rallieront.

Ce mouvement s'exécutera demain dans la journée. Le général commandant la division de cavalerie est chargé de donner des ordres à cet effet.

Le maréchal Bazaine au général de Castagny, à Puttelange.

Saint-Avold, 5 août.

Si Sarreguemines est sérieusement attaqué, vous devrez appuyer le général de Montaudon. Mettez-vous donc immédiatement en rapport avec lui.

Le maréchal Bazaine au général Metman, à Hamsous-Varsberg.

Boulay, 5 août, 3 h. 1/2 du matin.

Le général Metman devant, d'après de nouveaux ordres, dépasser aujourd'hui Saint-Avold dans sa marche, ne devra pas attendre pour commencer son mouvement, d'avoir été relevé dans ses positions par la division Decaen. Il devra se mettre en marche à 5 heures du matin et marcher en bon ordre de division pour se rendre à Marienthal, route de Metz à Bitche, à 6 kilomètres de Saint-Avold.

Le maréchal Bazaine au général Metman, à Marienthal.

Saint-Avold, 5 août.

Le maréchal commandant en chef le 3e corps a décidé que le 10e régiment de chasseurs ne détacherait plus désormais qu'un seul escadron à la 3e division d'infanterie. Un escadron de ce même régiment sera également affecté à chacune des 2e et 4e divisions.

Les deux autres escadrons et l'état-major rallieront la division de cavalerie sur l'ordre qui en sera donné par le général commandant cette division.

Le même au même.

Saint-Avold, 5 août.

Le général Metman renverra demain, au quartier général, l'état-major et 4 escadrons du 10e chasseurs.

Il ne gardera pour son service divisionnaire qu'un seul escadron de ce régiment.

Le général Castagny, établi à Puttelange, laissera en intermédiaire pour assurer le service de la correspondance entre lui et le général Metman, 1 maréchal des logis, 1 brigadier et 8 hommes.

Le Commandant du 1er escadron du 10e chasseurs au général (sic) (1).

Ham-sous-Varsberg, 5 août.

Je suis parti de Ham-sous-Varsberg à 4 heures du soir avec mon escadron et 2 compagnies d'infanterie pour me rendre à Creutzwald, afin d'en observer les abords du côté de la frontière.

Après avoir fait fouiller le pays par quelques éclaireurs, je me suis avancé sur le plateau que traverse la route de Saint-Avold à Sarrelouis et me suis établi avec ma troupe dans un pli de terrain, à environ 1 kilomètre de la frontière.

Quelques cavaliers, soutenus par de l'infanterie, ont été détachés pour fouiller la lisière des bois situés à droite et sur la gauche de la route.

Ces cavaliers, en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas être surpris, ont pénétré assez avant dans les bois où ils n'ont vu ni trouvé aucune trace indiquant que des troupes ennemies y fussent établies.

Poussant plus loin ma reconnaissance, je me suis avancé jusqu'à 2 kilomètres au delà de la frontière française, sur un point qui me permettait de découvrir toute la vallée au-dessous de Berus, où aucune troupe n'a été remarquée.

Des habitants que j'ai questionnés m'ont cependant donné avis que quelques fantassins prussiens avaient été vus embusqués dans le bois qui touche au village de Creutzwald, que j'ai quitté à 8 heures du soir.

---

(1) Au général Metman.

Le maréchal Bazaine au général Decaen, à Saint-Avold.

Saint-Avold, 5 août.

J'ai donné des ordres pour que le service de patrouilles et de découverte dans la direction de *Carling* fut fait, à partir de demain matin, par des détachements de la division de dragons.

Vos deux bataillons (1) campés à la *cote 278*, à l'entrée de la forêt de Saint-Avold, n'auront donc qu'à rester militairement établis à l'entrée du bois, sur la route de Saint-Avold à Sarrelouis et du côté de Saint-Avold.

Ces bataillons se garderont militairement pendant la nuit par un système de petits postes placés assez loin en avant dans les bois et aux endroits commandant les routes.

Ordre de la 4e division.

Saint-Avold, 5 août.

La 2e brigade se gardera militairement et particulièrement et avec plus de soin sur sa gauche. Elle n'est couverte par aucune troupe sur la route de *Carling* et de *l'Hopital.*

Deux bataillons du 85e sont spécialement chargés de la surveillance et de la défense de ces deux routes et placés à cheval sur leur direction. Celle de Carling est surtout importante à observer.

A cet effet, deux compagnies de grand'garde seront envoyées par ces bataillons, une pour chacun ; savoir :

Une sur la route de *l'Hopital*, placée à hauteur du champ de tir de l'artillerie ;

Une sur la route de *Carling* à hauteur de l'étang de *Todtman* dans le bois.

Ces compagnies établiront des petits postes dans le bois et en avant sur la route de Carling, pour en observer le débouché à la sortie du bois du côté de Carling.

Ce soir à 6 heures, un peloton de 25 chasseurs à cheval, dont 1 officier, 1 maréchal des logis, 2 brigadiers et 1 trompette sera conduit au camp de la 2e brigade par un officier d'état-major de la division, et mis sous les ordres du général Sanglé-Ferrières qui, dès la pointe du jour, attachera ce peloton au service des deux grand'gardes et *surtout* celle placée sur la route de *Carling*, pour placer des vedettes bien avant sur cette route et observer ce qui se passe au village de Carling. Ce service sera fait régulièrement entre la position de la grand'garde et l'extrémité du bois donnant sur la direction de *Carling*.

---

(1) Du 85e de ligne. Voir le document qui suit.

Ce peloton de cavalerie sera relevé tous les soirs à 6 heures.

Pendant la nuit, on le fera placer dans le camp du 85e; mais à la petite pointe du jour il devra être en position devant les grand'gardes.

Dans le cas où le 3e régiment de chasseurs viendrait à être relevé par un autre régiment, le colonel de Sansal remettrait l'ordre à son successeur.

Le maréchal Bazaine au général de Clérembault, à Saint-Avold.

Saint-Avold, 5 août.

J'ai arrêté ainsi qu'il suit la répartition de la brigade de chasseurs :

Le général de Montaudon, à Sarreguemines, gardera avec lui les trois escadrons du 3e chasseurs qu'il a déjà, et y sera rallié par les deux autres escadrons et l'état major de ce régiment.

Le général de Castagny, à Puttelange, aura un escadron du 10e chasseurs.

Le général Metman (3e division) aura un escadron du 10e chasseurs à Marienthal.

Le général Decaen, à Saint-Avold, aura également un escadron du 10e chasseurs.

L'état-major et les deux autres escadrons de ce régiment, et tout le 2e chasseurs, sauf un escadron d'escorte, resteront à la disposition du général de Bruchard. Ces divers mouvements s'exécuteront demain dans la journée. Veuillez donner des ordres pour son exécution. Les généraux de division d'infanterie sont prévenus par moi.

Le même au même.

Saint-Avold, 5 août.

Ainsi que je vous l'ai dit, et tant que votre division sera établie dans ses quartiers actuels, vous ferez constamment observer par vos dragons la route de *Sarrelouis à Carling*, à travers la forêt. La force de ces patrouilles et reconnaissances sera réglée par vous, et les dragons qui en seront chargés laisseront leurs casques au camp afin de pouvoir au besoin entrer sous bois et mettre pied à terre, si cela devient nécessaire, pour repousser les partisans ennemis.

Ce service devra commencer à la pointe du jour et cesser à la nuit.

Chaque vingt-quatre heures, vous enverrez *un de vos régiments, en casque*, camper au Haut-Hombourg; une fois installé, ce régiment organisera un service de patrouilles et de reconnaissances pour surveiller la frontière entre *Merlebach*, *Rosbrück*, *Morsbach* et *Emersweiler*, de manière à empêcher également les partisans ennemis de venir tirer des coups de feu jusque sur le chemin de fer.

Les patrouilles et reconnaissances envoyées par le régiment de Haut-Hombourg laisseront leur casque au camp et devront marcher en képi.

Le régiment envoyé au Haut-Hombourg, pouvant y recevoir un ordre de départ, ne devra rien laisser au camp sous Saint-Avold.

Ce service devra commencer demain matin de bonne heure, et vous en prescrirez le relèvement toutes les vingt-quatre heures, de manière que les patrouilles et reconnaissances soient faites par le régiment qui aura couché au Haut-Hombourg.

Le colonel commandant ce régiment devra se garder militairement nuit et jour; il n'a point d'infanterie devant lui.

Le général de Rochebouët au général Soleille, à Metz (D. T.).

Saint-Avold, 5 août, 9 heures du matin.

Ni attelages, ni wagons, ni réquisitions pour ramener de Forbach l'équipage de pont du 3e corps. Prière d'envoyer un train à Forbach pour le ramener à Saint-Avold ou mieux à Metz. Prière de répondre immédiatement.

En marge : Demander que la compagnie de l'Est reçoive l'ordre de ramener de Forbach à Saint-Avold le matériel de ponts qui avait été précédemment transporté de Metz à Forbach.

De la main du major général Le Bœuf : « Attendre ».

Le général Soleille au général de Rochebouët, à Saint-Avold (D. T.).

Metz, 5 août.

J'avais pensé à faire transporter votre équipage de ponts à Saint-Avold par chemins de fer; le Major général prescrit d'attendre.

Note pour le commandant Hurstel (1) (*du capitaine de la 3e compagnie du 2e régiment du train?*)

Le 5, le général Rochebouët arrive au camp à Saint-Avold à 9 heures du matin et me donne l'ordre d'envoyer des attelages à Forbach chercher l'équipage de ponts du 3e corps. Il ajoute qu'il enverra un nouvel ordre pour faire partir les attelages. Les chevaux sont garnis, mais l'ordre de départ n'arriva pas. On attendit jusqu'à 3 heures et on fit dégarnir (2).

---

(1) Chef d'escadron au 16e régiment d'artillerie-pontonniers.

(2) Cette note est du capitaine Nussbaum, commandant l'équipage

d) Situation et emplacements.

Situation sommaire d'effectif au 5 août.

CORPS.	HOMMES.	CHEVAUX.	EMPLACEMENT
Division de Montaudon	8,934	594	Sarreguemines.
Division de Castagny	8,791	728	Puttelange.
Division Metman	9,370	631	Marienthal.
Division Decaen	9,675	678	Saint-Avold.
Division de cavalerie (de Clérembault)	4,318	4,073	Id.
Divers	310	268	
Réserve d'artillerie	1,359	1,279	Id.
Génie	229	100	Id.
Parc d'artillerie (1)	»	»	Id.
TOTAL	42,986	8,351	

(1) Équipage de ponts à Forbach.

Journée du 5 août.

4e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 4e corps d'armée.

Voir *Revue militaire*, mai 1900, page 359.

DIVISION DE CISSEY.

Journal de marche.

5 août.

Les capitaines Garcin et de La Boulaye sont envoyés en reco sance de grand matin vers Waldwisse. Cette reconnaissance, ap par un escadron de hussards et deux compagnies d'infanterie, a l

de ponts du 2e corps, que le général commandant l'artillerie de ce avait fait rétrograder le 3 août de Forbach sur Saint-Avold.

de pénétrer sur le territoire prussien et de tâcher de se procurer des nouvelles du prétendu mouvement du prince Frédéric-Charles (de Trèves vers Sierck). Vers 9 heures du matin, une dépêche du quartier général du 4e corps, prévient le général de Cissey que ce n'est plus sur la gauche, mais sur la droite, que doit s'opérer la concentration du 4e corps d'armée. Le général fait alors prévenir sa reconnaissance de rallier promptement Kirschnaumen, et prend ses dispositions pour marcher sur Bouzonville. La 1re division trouve sur ce point la division de Lorencez et la division de cavalerie Legrand.

Division Grenier (1).

Journal de marche.

5 août.

Pendant la nuit, contre-ordre (2) : La division part seulement à 10 heures pour Teterchen, situé à 3 kilomètres de Brettnach. Elle s'y établit sur deux lignes : 1re brigade, moins les chasseurs, contre le village; la 2e brigade en avant, et le 5e bataillon de chasseurs en avant encore, sur un plateau dominant tout le pays, l'artillerie dans le bas du village, avant d'arriver au chemin de Coume.

Les deux bataillons du 98e, restés à Boulay (3), rallient la 2e brigade.

Le général de Ladmirault, qui avait porté son quartier général à Bouzonville, passe à Teterchen, se rendant à Boulay, et il donne l'ordre au général de Bellecourt de porter toute sa division à Boucheporn, en faisant faire une reconnaissance vers Sarrelouis. La 2e brigade (Pradier) est chargée de cette opération avec trois pièces d'artillerie et l'escadron (2e hussards) d'escorte.

A 8 heures du soir, une alerte se produit : la division prend les armes et se porte en position à l'Est de Teterchen, sur les pentes dominant Hargarten, point vers lequel on avait signalé l'ennemi.

L'escadron de hussards envoyé en reconnaissance fait savoir que 18 dragons prussiens seulement ont paru à Hargarten et il les refoule au delà de Falck et de Merten. Le général de Bellecourt fait rentrer ses troupes au campement, laissant les hussards à Hargarten, en observation, mais il contremande la reconnaissance que devait faire le lendemain matin le général Pradier, la considérant comme faite.

---

(1) Le général Grenier, nommé au commandement de la 2e division du 4e corps, ne prit ses fonctions que le 6 août.

(2) L'ordre donné la veille était de reprendre la route de Coume à 6 heures du matin.

(3) Pour escorter un convoi de vivres.

Historique des 5e, 6e et 7e batteries du 1er régiment (1).

5 août.

Nous revenons sur nos pas pour camper à Teterchen. L'administration, ainsi que cela lui est arrivé plusieurs fois pendant ces quelques marches opérées sur la frontière, ne peut nous fournir ni fourrage, ni viande, les batteries doivent se suffire à elles-mêmes.

Alerte vers 7 h. 1/2 du soir, l'infanterie va rapidement prendre position. Les trois batteries de combat gravissent au trot les rues de Teterchen et viennent se former en batterie sur le plateau dominant le village, l'ennemi étant supposé déboucher de Tromborn. Vers 10 heures, nous rentrons au camp par une pluie torrentielle. Deux bataillons du 13e de ligne, portés en avant de la position pour reconnaître le terrain, passent la nuit sur le terrain, sans tentes ni vivres. Cette alerte était déterminée par l'apparition, à Falck, de quelques cavaliers prussiens, qui sont venus brûler quelques meules de fourrage et mettre quelques habitants à contribution.

DIVISION DE LORENCEZ.

Journal de marche.

5 août.

La division reste dans ses positions de la veille (à Bouzonville). Une reconnaissance, composée de 2 bataillons du 33e et de 2 escadrons du 7e hussards, s'avance sur la route de Sarrelouis, jusqu'à environ 6 kilomètres du camp (2).

Rapport du 2e bataillon de chasseurs à pied, du 4 au 5 août.

Bouzonville, 5 août.

Le bataillon a quitté son camp sous Teterchen, le 4, à 7 h. 1/2 du matin. Il a formé tête de colonne de la division et s'est dirigé sur Bouzonville, qu'il a atteint à 9 h. 1/2. Le bataillon est campé à 1 kilo-

---

(1) Cet Historique est daté de Bourges, 31 août 1871.

(2) Les escadrons du 7e hussards rentrèrent sans avoir vu l'ennemi « mais, ayant acquis la certitude, d'après les renseignements obtenus, « qu'un parti d'éclaireurs ennemis, appartenant à un corps d'armée « considérable, était cantonné dans le village d'Ittersdorf. » (Historique du 7e hussards.) On ne songea pas à vérifier l'exactitude de ce renseignement.

mètre en avant de Bouzonville, sur la droite de la route de Sarrelouis, à la droite de la brigade.

DIVISION DE CAVALERIE (LEGRAND).

Journal de marche.

5 août.

Le 5 août, l'état-major de la division et la brigade de dragons sont rentrés à Boulay.

Ordre de la division de cavalerie.

Bouzonville, 5 août.

Départ de la brigade de dragons, de Bouzonville à Boulay, à midi et demi; les bagages passant par la route directe, escortés par un peloton de dragons.

Le poste laissé à Bettange rentre demain.

Le général de Ladmirault au Chef d'état-major de la division de cavalerie, à Boulay.

Boulay, 5 août.

Prière de vouloir bien donner des ordres pour que le poste qui était établi à Mazagran, pour le service de la correspondance avec Metz, soit rétabli dès ce soir. Il devra être fourni par le 3e dragons.

Le général de Ladmirault au général Legrand, à Boulay.

Boulay, 5 août.

J'ai l'honneur de vous prier de faire désigner, dans chacun des régiments de hussards faisant partie de votre division, un sous-lieutenant parfaitement monté et d'une excellente santé, pour porter les dépêches importantes que l'on ne peut confier aux escortes habituelles.

Ces deux officiers seront attachés en permanence à l'état-major général du corps d'armée, de manière qu'ils puissent suivre les mouvements de tous nos corps et apprendre à bien connaître le pays, afin d'assurer l'arrivée prompte à destination des dépêches qui leur seront confiées.

Ces deux officiers rejoindront le plus tôt possible le quartier général du corps d'armée (1).

---

(1) On rappelle ici que Napoléon Ier expédiait presque toujours les ordres en double, parfois même en triple expédition pour être sûr qu'ils parvinssent à destination. Voir à ce sujet : lieutenant-colonel de

b) Organisation et administration.

Ordre général.

Boulay, 5 août.

Le général Grenier, nommé général de division par décret impérial du 30 juillet, a été appelé, par décision du même jour au commandement de la 2e division du 4e corps d'armée. Cet officier général, étant arrivé à son poste, prendra, à partir de demain 6 août, le commandement de sa division.

Le général de Ladmirault au Major général, à Metz.

Bouzonville, 5 août.

J'ai l'honneur de vous adresser le reçu d'un exemplaire de la carte au 1/80,000 du département de la Moselle. Je vous prie de vouloir bien m'adresser de nouveaux exemplaires de cette carte, afin qu'il me soit possible d'en distribuer aux officiers de mon état-major et aux différents chefs de service.

c) Opérations et mouvements.

Le général de Ladmirault au maréchal Bazaine, à Saint-Avold.

Bouzonville, 5 août.

J'ai l'honneur de vous accuser réception de la dépêche de l'Empereur que vous me faites tenir par un de vos officiers d'ordonnance, le capitaine Raynaud.

En conséquence de ces dispositions, mes troupes prendront, aujourd'hui 5 août, les positions suivantes :

La 1re division descendra de Sierck sur Bouzonville ;

La 3e division restera à Bouzonville ;

La 2e division occupera Teterchen et Coume (1).

Demain, 6 août, mes positions seront :

La 2e division à Boucheporn ;

La 1re division à Teterchen ;

La 3e division à Boulay, avec mes parcs et la réserve de cavalerie.

Philip, *Étude sur le service d'état-major pendant les guerres du premier Empire*. Paris, Chapelot, 1900, page 130 et suivantes.

(1) Toute la 2e division campa près de Teterchen.

Aujourd'hui même, à midi, mon quartier général sera à Boulay avec une brigade de dragons.

Le Major général au général de Ladmirault, à Boulay (D. T.).

Metz, 5 août, 4 h. 37 soir.

Faites-moi connaître les emplacements qu'occupent vos divisions ce soir.

Le général de Ladmirault au Major général, à Metz (D. T.).

Boulay, 5 août, 5 h. 6 soir.

Je viens d'arriver à Boulay. Mes divisions ont fait mouvement aujourd'hui. Demain, 6 août, elles seront en ligne et occuperont les positions convenues. La reconnaissance que j'ai fait diriger ce matin en vue de Sarrelouis n'a révélé aucun fait nouveau. L'ennemi ne s'est montré sur aucun point de ce côté ; je vous écris pour plus amples détails.

Le général de Ladmirault au maréchal Bazaine, à Saint-Avold, et au Major général, à Metz.

Boulay, 5 août, 6 h. soir.

J'ai fait évacuer aujourd'hui la position de *Sierck* qui était occupée par la 1re brigade de la division *de Cissey*. Elle est descendue à Colmen, se rapprochant ainsi de Bouzonville. La 2e brigade de la même division (Cissey) est venue bivouaquer à Bouzonville.

J'ai maintenu à Bouzonville la 3e division (Lorencez). La 2e division (Grenier) occupe Teterchen.

J'ai quitté Bouzonville à midi, emmenant avec moi la brigade de dragons, la réserve d'artillerie, l'ambulance et le trésor. J'ai laissé à Bouzonville la brigade de hussards, aux ordres du général de Lorencez.

Demain samedi, 6 août, une forte reconnaissance sera dirigée en vue de Sarrelouis par le général de Lorencez. Pendant que cette reconnaissance s'exécutera, la 1re division (Cissey) ira s'établir à Teterchen. Le général de Lorencez rentrera par Tromborn-Teterchen, et arrivera demain, 6 août, avec sa division à Boulay.

J'aurai donc pour demain, 6 août, encore de grandes forces réunies entre Bouzonville et Teterchen. Ces forces permettront de parer à l'éventualité.

Demain, 6 août, le 2e division (Grenier) ira s'établir à Boucheporn, point indiqué par le maréchal Bazaine. De cette façon, demain, 6 août, à midi, mon corps d'armée se trouvera réparti de la manière suivante :

1re division (de Cissey) à Teterchen, avec la brigade des 2e et 7e hussards ;

2e division (Grenier) à Boucheporn, avec un escadron de hussards.

3e division (Lorencez) à Boulay, avec toutes mes réserves.

Ainsi, demain 6 août, avant midi, Bouzonville aura été complètement évacué.

Aujourd'hui, 5 août, j'ai fait diriger par la division Lorencez une reconnaissance jusqu'à *Filsberg* d'où l'on découvre parfaitement la place de Sarrelouis. Aucun ennemi ne s'est montré. A peine si l'on a pu apercevoir de loin quelques rares vedettes. Les gens du pays, interrogés, disent qu'il y a peu de monde renfermé dans la place et qu'ils n'ont pas connaissance d'un camp qui serait formé sous ses murs.

Demain, 6 août, ainsi que je vous l'ai dit plus haut, une nouvelle reconnaissance sera dirigée de ce côté par le général de Lorencez qui, de là, se portera tout droit à *Boulay* où il arrivera avec la 3e division.

d) Situations et emplacements.

Situation sommaire de l'effectif au 5 août (1).

CORPS.	OFFICIERS.	TROUPE.	TOTAUX.	CHEVAUX.	EMPLACEMENTS.
Quartier général.....	51	82	133	145	Boulay.
Division de Cissey	185	6,185	6,370	558	Bouzonville, Kirschnaumen, Colmen.
Division Grenier	214	7,656	7,870	617	Teterchen.
Division de Lorencez.....	280	8,196	8,476	469	Bouzonville.
Division de cavalerie (Legrand).....	170	2,016	2,186	1,977	Boulay.
Réserve et parc d'artillerie (1).....	49	1,629	1,678	1,654	Id.
Réserve et parc du génie...	4	138	142	74	Id.
Services divers du quartier général du corps d'armée.	43	803	846	744	
TOTAUX.....	996	26,705	27,701	6,238	

(1) Le parc d'artillerie est à Verdun.

(1) Dans cette situation, les indisponibles entrent pour : 117 officiers, 2,560 hommes et 103 chevaux.

Journée du 5 août.

5e CORPS.

a) Journaux de marche.

Se reporter, pour le Journal de marche du 5e corps à la *Revue militaire* de septembre 1899, page 360 (1).

1re DIVISION.

Rapport du général baron Nicolas, commandant la 2e brigade (2).

5 août.

La division, réunie en entier, quitte Wising le lendemain 5, à 4 heures, se dirigeant sur Bitche. La 2e brigade formant l'arrière-garde fit sa grand'halte au delà de Rohrbach, près de la station de Klein-Rederching. La présence de l'ennemi était signalée vers Uttweiler, Omersviller et Riesweiler. La marche de la brigade fut éclairée de ce côté, elle put passer le défilé de Holbach sans être inquiétée. A 3 heures elle prenait position à l'Ouest de Bitche, appuyant sa gauche à la route de Sarreguemines; elle se développait sur deux lignes déployées sur les hauteurs boisées du ravin qui descend de Freudenberg vers Schorbach.

Le 61e reçut dans ce bivouac un détachement qui porta son effectif à 70 officiers et 1880 hommes. Aucun d'eux n'était pourvu d'effets de campement.

Rapport du Commandant de l'artillerie de la division (3).

5 août.

Le 5 août, départ pour Bitche à 5 heures du matin; arrivée à 5 heures

(1) Il existe un second Journal de marche du 5e corps, rédigé par le capitaine de Piépape. On ne le reproduit pas ici pour la journée du 5 août, parce que tous les passages qui complètent le premier Journal ou en diffèrent ont été utilisés pour le récit et cités souvent textuellement.

(2) Manuscrit daté de Wiesbaden, le 1er mars 1871.

(3) Manuscrit daté de Grenoble, le 15 septembre 1871.

du soir. Campement sur les hauteurs avant d'arriver à Bitche, à droite et à gauche de la route.

Division de L'Abadie d'Aydrein.

Journal de marche.

5 août.

Le départ de la division de L'Abadie, fixé à 4 heures du matin, fut retardé par le passage du grand quartier général du 5e corps, prenant les devants pour arriver à Bitche le même jour, ainsi que le quartier général de la division de cavalerie. On marche dans l'ordre ci-après :

Escadron divisionnaire (1).
1 bataillon du 49e.
1 section du génie avec des outils.
1 section d'artillerie.
1 bataillon du 49e (2).
1 section du génie.
2 sections d'artillerie.
3 compagnies du 14e bataillon de chasseurs à pied (les 3 autres compagnies escortant les batteries Kramer, Arnoult, Dulon).
1 batterie à balles (capitaine Arnoult).
Réserve de munitions de l'artillerie (3 caissons à deux roues de munitions d'infanterie).
1 bataillon du 88e.
Réserve d'artillerie du corps d'armée; 6 batteries escortées chacune par une compagnie du 88e.
Ambulances par ordre de division.
Trésor, par ordre de division.
Voitures de l'administration.
Bagages du corps.
Prévôté.
1 bataillon du 88e.

La batterie Dulon est laissée au général Lapasset. La compagnie du 14e chasseurs qui l'escorte (capitaine de Garros) reste avec elle.

La route est facile, le temps est beau.

---

(1) Du 5e hussards.

(2) Le 3e bataillon du 49e ligne, qui n'est pas mentionné, a cependant exécuté sa marche sur Rohrbach avec les deux autres. (Historique du 49e de ligne.)

On fait la grand' halte à Gros-Rederching, et on arrive à Rohrbach à 1 heure après midi.

Peu de temps après, le 5e lanciers rentrait à son camp et ne signalait rien du côté de l'ennemi.

Afin d'être à portée des ressources du village, on établit le bivouac dans les vergers et dans les champs qui l'avoisinent au Nord et au Nord-Est.

Dans l'après-midi, le général de division reçoit l'ordre de laisser un bataillon à Rohrbach avec le 5e lanciers. Le tour appelle à rester le bataillon du commandant Paris, du 49e. Il devra être relevé par un bataillon du 97e que le général Lapasset laissera à son passage dans le village.

Vers la fin du jour, des paysans signalent la présence de l'ennemi en grandes masses dans la région de Volmunster. Cette nouvelle détermine le général de l'Abadie à choisir pour la nuit du côté du chemin de fer, sur la hauteur, une position de combat sur laquelle il fait bivouaquer les troupes d'infanterie et les batteries de combat de l'artillerie. Le temps devient mauvais, la pluie commence pour durer jusqu'au lendemain vers 8 heures du matin. L'ennemi ne paraît pas.

Dans la soirée une reconnaissance allemande de cavalerie, dont la force est évaluée à un régiment, vient faire une réquisition à Gros-Rederching, village où on avait fait la grand' halte dans la matinée; elle pille quelques voitures d'un convoi de vivres amené par un officier comptable qui échappe avec peine aux mains de ces cavaliers.

Des distributions ont lieu sur réquisitions faites à Rohrbach par le sous-intendant militaire de la division.

Un détachement du 68e, commandé par un lieutenant et allant rejoindre la division Guyot de Lespart à Bitche, campe avec la division.

La division Goze était arrivée à Bitche, rejoignant la division Guyot de Lespart qui se trouvait dans cette place depuis le 24 juillet. Dans sa marche elle avait été précédée par deux escadrons du 5e hussards éclairant la colonne.

Au passage à Rohrbach, le général de la Mortière (1), établi en ce point, était monté à cheval avec le 5e lanciers, et appuyé par un bataillon d'infanterie mis à sa disposition, il avait couvert le mouvement de cette division.

La brigade Nicolas, de la division Goze, campe à l'Ouest de Bitche, sur les hauteurs boisées qui bordent le ravin qui descend de Freudenberg sur Schorbach.

L'ambulance, le trésor, la poste, la prévôté de la division de cavalerie

(1) Commandant la 2e brigade de la division de cavalerie.

devaient suivre avec les voitures auxiliaires sous l'escorte du 3e lanciers et de l'escadron du 12e chasseurs chargés de former l'arrière-garde, mais ils reçurent l'ordre supérieur de se joindre au général Lapasset qui devait aussi se porter sur Bitche, amenant les convois de vivres du corps d'armée.

L'escadron du 12e chasseurs détaché à la division Guyot de Lespart est remplacé par un escadron du 5e hussards.

Des hommes de la réserve rejoignent le 61e de ligne à Bitche. Ce régiment compte alors 70 officiers et 1880 hommes.

Les nouveaux arrivés étaient dépourvus d'effets de campement. Ils ne purent en toucher à Bitche.

Le génie du corps d'armée s'occupe de la continuation des travaux de défense. Le colonel commandant cette arme, M. Veye dit Chareton, rédigea une instruction pour la défense de cette forteresse, et la laissa à l'officier commandant le génie dans cette place.

Notes du colonel de Vanteaux sur le 5 *août* (49e *régiment d'infanterie*).

..... A notre arrivée à Rohrbach, à 1 heure, les habitants étaient très émotionnés. Un régiment de cuirassiers prussiens, franchissant la frontière, était venu la veille dans le village; ils prétendaient qu'on pouvait apercevoir d'assez nombreuses colonnes ennemies longeant la frontière de l'autre côté de la Blies.

..... Nous nous trouvions à la crête d'un immense glacis qui s'étendait en pente douce jusqu'à la frontière et à la rivière de la Blies; nous découvrions une partie du territoire ennemi.

..... Le soir, on imagina de tendre une immense embuscade à la crête de ce glacis : le 14e bataillon de chasseurs, le 49e et le 88e en entier prirent les armes et se rangèrent le long de cette crête avec deux batteries, dont une de mitrailleuses.

..... Nous restâmes sous les armes pendant toute la nuit, qui fut pluvieuse. Les patrouilles poussées le long du chemin de fer ne remarquèrent rien. La nuit fut tranquille, mais les troupes furent très fatiguées de cette nuit sans sommeil, par la pluie.

Journal de marche de la brigade Lapasset.

5 août.

Le 5e corps quitte Sarreguemines et se dirige sur Bitche. La brigade Lapasset, composée des 84e et 97e, et augmentée pour la circonstance du 3e lanciers et de la 7e batterie du 2e d'artillerie, est chargée de

conduire un convoi de 750 (1) voitures allant sur cette dernière place et de rallier les grand'gardes laissées par le 5e corps, ainsi que les ambulances et le trésor; mais elle reçoit l'ordre de ne pas commencer son mouvement avant l'arrivée à Sarreguemines de la division Montaudon, du 3e corps, qui y était annoncée pour 7 heures du matin.

Le général avait reçu à ce sujet la dépêche télégraphique suivante :

Général de Failly au général Lapasset.

« Ne voyagez pas la nuit, ne quittez Sarreguemines *aujourd'hui* que dans le cas où la division Montaudon vous aurait remplacé assez tôt, de manière à ce que vous puissiez être établi à Gros-Rederching au moins une heure avant la nuit.

« Donnez-moi avis de ce que vous ferez aussitôt que vous serez fixé à ce sujet.

« Le général de l'Abadie couche à Rohrbach avec une brigade.

« Pour votre marche, faites-vous éclairer au loin sur votre gauche par votre régiment de lanciers qui doit cantonner à Rohrbach avec le 5e régiment de lanciers.

« Si vous couchez aujourd'hui à Gros-Rederching, vous partirez demain matin.

« Si vous ne partez que demain de Sarreguemines, vous viendrez coucher à Rohrbach, de manière à faire le trajet de Bitche en deux jours. »

La division Montaudon n'arrive à Sarreguemines qu'à 5 h. 1/2 du soir. L'ennemi ayant intercepté la route de Bitche, et les ordres du général commandant le 5e corps prescrivant de n'engager le convoi qu'autant que la route serait libre, la brigade et le convoi campent sur leurs emplacements.

Durant la nuit, de fréquentes alertes ont lieu aux avant-postes, et une bonne partie des troupes reste sous les armes.

Division Guyot de Lespart.

Néant.

Division de cavalerie (Brahaut).

Journal de marche.

5 août.

Le 5e corps d'armée quitte Sarreguemines pour aller occuper Bitche. Le général de division part à 5 heures du matin avec son état-major et se joint au général en chef.

---

(1) 600 voitures. Voir page 904.

Deux escadrons du 5e hussards à l'avant-garde éclairent et couvrent la marche du corps d'armée. Les deux autres marchent avec les divisions d'infanterie Goze et de l'Abadie.

Le 3e régiment de lanciers et l'escadron du 12e chasseurs avaient reçu l'ordre de former l'arrière-garde et de se mettre en marche après les voitures du train auxiliaire, ainsi que la brigade Lapasset, de la division l'Abadie.

Par suite de cet ordre, la division s'est trouvée réduite de cinq escadrons qui n'ont plus jamais rejoint, et a été privée, pendant toute la durée de la campagne, de son ambulance, de son trésor et de sa force publique, ainsi que des voitures du train auxiliaire qui lui étaient affectées.

Au passage du corps d'armée à Rohrbach, le général de la Mortière reçoit l'ordre de prendre le commandement du 5e lanciers, renforcé par un bataillon d'infanterie. Il couvre avec ces troupes la marche de la colonne et reste à Rohrbach.

Le général de division a son quartier général à Bitche.

L'escadron du 12e chasseurs, qui était détaché à la division Guyot de Lespart est remplacé par un escadron du 5e hussards et rejoint les trois autres escadrons de son régiment.

ARTILLERIE (5e CORPS).

Rapport du colonel de Salignac-Fénelon sur l'artillerie du 5e corps.

5 août.

Le 5 août, de grand matin, les divisions Goze et de l'Abadie et la réserve d'artillerie quittèrent Sarreguemines pour se rendre à Bitche. Mais, par suite de faux renseignements disant que l'ennemi pouvait attaquer le lendemain à Rohrbach, l'état-major général et la division Goze poursuivirent seuls leur route sur Bitche; la division de l'Abadie, qui ne se composait que de la brigade de Maussion et du 14e bataillon de chasseurs (la brigade Lapasset avait été laissée à Sarreguemines avec la batterie Dulon et une compagnie du 14e bataillon de chasseurs), reçut, ainsi que la réserve d'artillerie, ordre de s'arrêter à ce village, situé à 13 kilomètres de Bitche. Le soir, à 9 heures, le général de l'Abadie plaça lui-même la brigade de Maussion et la réserve d'artillerie en position de combat non loin de la gare du chemin de fer et un peu en arrière de la crête d'où pouvait déboucher l'ennemi. Ces troupes bivouaquèrent sur ce terrain toute la nuit du 5 au 6 août, exposées à une pluie torrentielle; elles ne rentrèrent à leurs camps respectifs qu'après 5 heures du matin, recevant l'ordre de ne se mettre en route pour Bitche qu'à 10 heures du matin, ce qui eut lieu.

GÉNIE (5e CORPS).

Rapport sur le service du génie du 5e corps.

5 août.

De retour à Bitche le 5 août, avec le 5e corps, moins la 1re brigade de la 2e division d'infanterie, laissée à Sarreguemines, et la 2e brigade de cette division et la cavalerie, laissées à Rohrbach, le génie continua de s'occuper de la mise en état de défense du fort, et son commandant rédigea une instruction pour cette défense, destinée au commandant du génie qui venait d'être envoyé dans cette place.

c) Opérations et mouvements.

Le général de Failly au Major général, à Metz (D. T.).

Bitche, 5 août, 3 h. 20 soir.

Je suis à Bitche; la division Goze est à la ferme de Freudenberg. Le général de l'Abadie, avec une brigade, est à Rohrbach et y couchera. Sa 2e brigade est encore à Sarreguemines où la division Montaudon n'est pas encore en vue.

Rien de nouveau à Bitche.

Le Major général au général de Failly, à Bitche (D. T. Ch.).

Metz, 5 août, 4 heures soir.

Le maréchal de Mac-Mahon télégraphie de Reischoffen à l'Empereur qu'avec votre aide il serait en mesure de prendre l'offensive.

L'Empereur vous renouvelle la recommandation de vous mettre immédiatement en communication avec le Maréchal et de vous conformer à ses ordres.

Le général de Failly au général Montaudon, à Sarreguemines (D. T.).

Bitche, 5 août, 5 h. 30 soir.

Ayant l'ordre d'appuyer sur ma droite, j'ordonne aux troupes qui sont à Wising de rejoindre Bitche.

Le général de Failly au maréchal de Mac-Mahon (D. T.).

Bitche, 5 août, 6 heures soir.

La division Lespart est seule à Bitche et partira à 6 heures du matin

pour vous rejoindre. Les autres divisions suivront par la route (Niederbronn aussitôt leur arrivée successivement à Bitche (1).

Le maréchal de Mac-Mahon au général de Fail (D. T.).

Reischoffen, 5 août, 8 heures soir.

Si cela vous est possible, occupez immédiatement la position de Le berg; c'est de la dernière urgence.

Le maréchal de Mac-Mahon au général de Failly, Bitche (D. T.).

5 août, 8 h. 10 soir.

Venez à Reischoffen avec tout votre corps d'armée le plus tôt pc sible : nous manquons de vivres, et si vous avez à Bitche des appro sionnements, formez un convoi spécial de vivres de toute nature, q vous mettrez au chemin de fer et qui arrivera cette nuit.

Vos troupes viendront par la grande route, et j'espère que vous ı rallierez dans la journée demain. Accusez-moi réception (2).

Le général de Failly au maréchal de Mac-Mah (D. T.).

Bitche, 5 août, 8 h. 45 soir.

Je ne puis disposer en ce moment que d'un régiment d'infanterie d'un régiment de cavalerie. Que dois-je envoyer à Lemberg?

Le général de Failly au maréchal de Mac-Mah (D. T.).

Bitche, 5 août, 9 heures soir.

Renseignements pris, j'ai lieu de penser que ce n'est pas le poste

---

(1) Ce télégramme était une réponse à un télégramme du maréc de Mac-Mahon, arrivé à Bitche à 5 h. 30 du soir, et ainsi conçu « Faites-moi connaître immédiatement quel jour et par où vous « rallierez. Il est indispensable et urgent que nous réglions nos o « rations ». (Journal de marche du capitaine de Piépape, pi n° 222 *bis*.)

(2) Cette dépêche est arrivée à *11* heures du soir. (Historique 5e corps.) Elle a donc mis près de 3 heures à parvenir à Bitche, tan que la précédente, expédiée à 8 heures du soir, est arrivée à destinati en 45 minutes au plus. (Réponse du général de Failly à 8 h. 45.)

Lemberg, gare de chemin de fer au Sud de Bitche, qu'il s'agit d'occuper.

Il n'y a rien d'anormal dans cette direction. Il doit s'agir de Lembach, à 32 kilomètres Est de Bitche. Faites-moi connaître l'effectif des troupes à y envoyer. Demain, à 10 heures seulement, je pourrai, par suite du mouvement de concentration qui s'opère sur Bitche, disposer, en cas de départ, de la division Lespart.

La réserve d'artillerie devra-t-elle marcher, ainsi que le convoi auxiliaire?

Il est impossible à la division Lespart de faire 32 kilomètres dans la journée si elle doit marcher militairement. Je viens d'en faire deux fois l'expérience.

Ordre de mouvement du 5e corps.

5 août, 5 h. 1/2 soir.

Demain 6 août, à 6 heures du matin, la division Goze viendra relever la division Lespart dans les positions que celle-ci occupe : un des régiments de la division Goze restera à la ferme de Freudenberg à la place du 68e jusqu'à l'arrivée de la brigade Maussion. Au fur et à mesure que les troupes de la division Lespart seront relevées dans les positions qu'elles occupent, elles se concentreront à l'Est de Bitche, près la route de Wissembourg. Le général Lapasset ne quittera Sarreguemines que lorsque la tête de colonne Montaudon arrivera en ville.

A la suite de la dépêche du maréchal de Mac-Mahon, arrivée à 11 heures du soir, cet ordre fut modifié et remplacé par le suivant :

5 août, minuit.

Les troupes de la division de Lespart campées au nord de Biche, qui devaient se concentrer seulement après avoir été relevées par la division Goze, se concentreront sans attendre ce mouvement.

Les corps prendront le café après la diane ; une heure et demie après, ils se mettront en marche. Ceux placés au nord se réuniront à la porte de Landau ; ceux placés en dehors de la porte de Lemberg traverseront la ville pour se réunir au delà du chemin de fer, sur la route de Strasbourg.

Division Goze.

Ordre de la division.

Bitche, 5 août.

Les camps sont consignés. On ne doit les quitter que pour le service et les corvées.

Le 5e corps passe, en ce qui concerne les opérations militaires, sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon.

Un corps d'armée prussien se trouve à la frontière prêt à déboucher sur nos camps par l'ancienne route de Deux-Ponts. Sans croire à ce renseignement, le général en chef n'en rappelle pas moins de prendre les précautions que nécessite notre position vis-à-vis d'un ennemi très bien renseigné et assez audacieux pour savoir profiter de toutes les occasions que lui livrent notre *insouciance* et notre *incurie*.

Le Commandant de place de Sarreguemines au général de Failly.

Sarreguemines, 5 août.

Il est midi et demi ; la division Montaudon n'est pas encore arrivée. Toutes les dispositions relatives au convoi sont prises. Le départ aura lieu bien plus tard qu'on ne pensait.

Le maréchal Bazaine au Général commandant à Sarreguemines (D. T.).

Saint-Avold, 5 août, 12 h. 36 soir.

Reste-t-il à Sarreguemines une division du 5e corps ?

Le Commandant de place de Sarreguemines au maréchal Bazaine (D. T.).

Sarreguemines, 5 août, 2 h. 5 soir.

Le général Lapasset est à Sarreguemines avec deux régiments d'infanterie, une batterie d'artillerie et le 3e lanciers. Il doit partir pour Bitche avec le train auxiliaire du 5e corps, dès que la division Montaudon sera arrivée.

Cette division est signalée à 4 kilomètres de la ville. Le général de Failly est parti à 5 heures pour Bitche.

Le général Lapasset au Major général, à Metz (D. T.).

Sarreguemines, 5 août, 2 h. 20 soir.

Le 84e a rejoint ma brigade hier à Grosbliederstroff.

Aujourd'hui, nous nous trouvons ici à attendre depuis ce matin l'arrivée de la division Montaudon, afin de rallier le 5e corps à Bitche, avec le 3e lanciers, une batterie d'artillerie et 600 voitures du convoi.

Le général de Failly au général Lapasset, à Sarreguemines.

Ne voyagez pas la nuit ; ne partez que demain matin, si Montaudon ne vous arrive pas, de manière à vous permettre d'être établi dans la soirée à Gros-Rederching (5 kilomètres Nord-Ouest de Rohrbach).

Le général Lapasset au général de Failly, à Bitche.

Le général Montaudon ne pouvant être à Sarreguemines que ce soir à 5 heures, j'ai contremandé le départ pour aujourd'hui ; je partirai demain à 4 heures du matin et je coucherai à Rohrbach.

Le général de Maussion au général de Failly, à Bitche.

La gare de Bliesbrücken est occupée par un détachement de cavalerie prussienne. Ils ont coupé les fils télégraphiques des deux côtés de la station.

Le général de Failly au général de Maussion.

Laissez à Rohrbach un bataillon comme soutien de la cavalerie. Il y restera jusqu'à l'arrivée du général Lapasset, qui le fera remplacer par un bataillon du 97e. Le général l'Abadie couchera à Rohrbach avec sa brigade et fera ainsi le trajet de Bitche en deux jours.

Le général de Failly au général L'Abadie, à Rohrbach (D. T.).

Bitche, 5 août, 9 h. 30 soir.

Vous ne m'avez pas fait connaître par le télégraphe si vous êtes arrivé à Rohrbach. Pendant la journée de demain, laissez provisoirement un bataillon à Rohrbach jusqu'à l'établissement de la brigade Lapasset. Faites couvrir tout le terrain au Nord de la route de Bitche, comme aujourd'hui, par le régiment de lanciers.

Si Lapasset arrive trop tard pour que le bataillon laissé par vous en arrière puisse rejoindre la ferme de Freudenberg avant la nuit, ce bataillon ne se mettra en route que le lendemain 7. Vous établirez la brigade Maussion à la ferme avec une batterie d'artillerie. Dès qu'elle sera en position, vous avertirez le régiment de la division Goze qu'il peut descendre à Bitche.

d) Situation et emplacements.

Situation sommaire d'effectif au 5 août.

CORPS.	HOMMES.	CHEVAUX.	EMPLACEME
Quartier général	»	»	Bitche.
Division Goze	7,950	706	Ferme de Fret berg.
Division de L'Abadie	7,956	642	Rohrbach, Sarr mines.
Division Guyot de Lespart	7,950	697	Bitche.
Division de cavalerie (Brahaut)	2,227	2,007	Bitche. Sarreguemines. Rohrbach.
Divers	956	617	
Réserve d'artillerie et du génie	1,187	1,042	Rohrbach (1).
TOTAL	28,226	5,711	

(1) Le parc d'artillerie s'organise à Épinal.

Journée du 5 août.

6e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 6e corps d'armée.

5 août.

Arrivée, au camp de Châlons, de la 2e brigade de la 3e divisio fanterie (1).

Le 6e corps reçoit l'ordre de se rendre à Nancy.

(1) La 1re brigade est arrivée au camp de Châlons le 4 août. L lerie et la compagnie du génie de la division s'y trouvent de 30 juillet.

Division Tixier.

Journal de marche.

5 août.

La division reçoit l'ordre de partir pour Nancy.

Un officier d'état-major part, afin de préparer le campement des troupes dans cette ville.

Division Bisson.

Journal de marche.

5 août.

Manœuvre de division commandée par le général, avec une batterie d'artillerie. Départ à 6 heures, rentrée à 8 h. 1/2.

A 10 heures, la division reçoit l'ordre de se tenir prête à partir pour Nancy, par les voies ferrées.

Division La Font de Villiers.

Journal de marche.

5 août.

La 2e brigade arrive au camp.....

. . . . . .

La division se tiendra prête à partir dès demain, par le chemin de fer, pour Nancy. Elle suivra le mouvement de la 2e division d'infanterie. Une double ration de sucre et café sera emportée dans le sac avec deux jours de pain. On touchera aujourd'hui même deux cantines d'ambulance avec leur bât.....

ARTILLERIE.

Journal de marche.

5 août.

A la date du 5 août, le parc du 6e corps était complètement constitué à la Fère (1).

Le 5 août, l'artillerie du 6e corps est prévenue de se tenir prête à partir pour Nancy.

Les batteries divisionnaires ne marcheront point avec leurs divisions, mais elles seront formées en un train spécial d'artillerie, aussitôt que l'infanterie sera embarquée.

Les batteries de la 4e division (2) et celles de la réserve partiront par étapes et sur deux colonnes.

---

(1) Pas complètement. Voir pages 908-909.

(2) Voir note (1), page 910.

La première colonne, sous le commandement du colonel Desprels, s composera des batteries de la 4e division (10e régiment) et des quatr batteries du 10e régiment attachées à la réserve. Elle se mettra e marche le 7.

La deuxième colonne, composée de deux batteries du 14e et de deu batteries du 19e régiment à cheval, partira le 8, sous le commandement du lieutenant-colonel Maldan. Cette colonne sera accompagnée par la colonne du génie.

Le général commandant l'artillerie arrivera à Nancy dans la journée du 8.

Le colonel Chatillon, directeur du parc du 6e corps, au général Soleille, à Metz.

La Fère, 5 août.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que les quatre réserves div sionnaires d'infanterie avec les quatre détachements du train d'artil lerie sont partis hier de la Fère par la voie ferrée, en trois convo égaux.

Le même jour sont arrivées les compagnies 4 et 4 *bis*, compta ensemble 2 officiers, 254 hommes de troupe, 400 chevaux.

A leur passage à Douai, ces compagnies ont reçu le harnachemen nécessaire en pièces séparées; elles sont occupées en ce moment à l monter et à l'ajuster. En raison de l'inexpérience des hommes, les off ciers commandants m'ont demandé un répit de deux jours pour com pléter cette opération.

Depuis le 2 août, toutes les voitures livrées par la direction ont é vérifiées et prises en charge, savoir :

Affûts de rechange de 4 rayé de campagne.	9	à	4	chevaux.
— de 12 —	1	à	4	—
Caissons modèle 1858, pour munitions d'artillerie	82	à	4	—
Caissons modèle 1827, pour munitions de 12 rayé	24	à	6	—
Caissons modèle 1827, pour cartouches modèle 1866	28	à	6	—
Caissons modèle 1827, pour cartouches modèle 1863	4	à	6	—
Caissons légers à deux roues, pour cartouches modèle 1866	3	à	2	—
Chariots de batterie modèle 1833	8	à	4	—
Forges modèle 1827, outillées pour matériel de 12	2	à	6	—

Forges modèle 1827, outillées pour matériel de 4..... 3 à 6 chevaux.
Charrettes à bagages d'officiers..... 5 à 2 —

Toutes ces voitures sont en état de partir à la première réquisition.
Il reste à recevoir de la direction :

Forges pour le ferrage des chevaux..... 7
Chariots de parc, munitions de canons à balles, outils, bois débités, rechanges, etc..... 17

Ce matériel est sur roues et a une grande partie de son chargement, il y manque les objets suivants :

Forges.....	Fers échantillonnés.	
	1 coffre d'outils à serrures.	
Chariots de parc.	Bras de timon ferrés pour caisson	2
	léger.....	2
	Volées ferrées pour chariot de parc.	2
	Volées en blanc de campagne de 4..	3
Cordonnet de laine.....		900 mètres.
Poudre à canon.....		1,200 kilogr.
Caissons à 2 roues.	3 harnais spéciaux.	
	2,700 rondelles en caoutchouc.	

J'aurai l'honneur de vous faire connaître, au fur et à mesure qu'elles seront faites, les livraisons destinées à compléter le parc.

c) Opérations et mouvements.

L'Empereur au maréchal Canrobert, au camp de Châlons (D. T.).

Metz, 5 août, 8 h. 33 matin.

Faites venir l'infanterie de vos trois divisions par le chemin de fer, directement à Nancy.

L'artillerie et la cavalerie suivront par étapes.

Le maréchal Canrobert au Ministre de la guerre, à Paris.

Camp de Châlons, 5 août.

Par ordre de l'Empereur, les 3 divisions d'infanterie du 6e corps doivent se rendre de suite du camp à Nancy par les voies ferrées. Veuillez donner des ordres au chemin de fer pour qu'il organise les trains nécessaires. Les 9 batteries divisionnaires suivent la même voie. L'Empereur ordonne que ce mouvement se fasse le plus tôt possible.

Le maréchal Canrobert au Ministre de la guerre, Paris.

Camp de Châlons, 5 août.

J'ai reçu l'ordre de me porter à Nancy avec la partie de mon corp d'armée qui est ici; l'infanterie et l'artillerie divisionnaire prendron les voies ferrées; la cavalerie et l'artillerie de réserve avec les par voyageront par étapes (1). Le 8 ou le 9 au plus tard, les trois divisio seront réunies autour de Nancy où les rallieront, le 13 et le 14, l troupes venant par étapes. Je serai à Nancy le 8 au matin.

Prière de diriger sur Nancy, au lieu de Châlons, les détachemen du 6e corps.

Nécessité d'un officier général pour commander les 9 bataillons garde nationale mobile s'ils restent au camp.

Hâter le remplacement du général Noël.

La division Lafont de Villiers est ici depuis ce matin.

Le maréchal Canrobert au Major général, à Met

Camp de Châlons, 5 août.

Le mouvement sur Nancy de mes trois divisions d'infanterie d camp, commencera demain matin 6 août à 6 heures.

La division de cavalerie quittera le camp demain. La réserve d'a tillerie partira après-demain 7, se dirigeant sur Nancy par Verdun.

Le maréchal Canrobert au général commandant l 4e division militaire (2).

Camp de Châlons, 5 août.

Les troupes du 6e corps quittent le camp demain pour aller à Nancy Dirigez sur cette ville les détachements annoncés par votre dépêch 2234, et ceux qui arriveraient ultérieurement.

Le maréchal Canrobert au général commandant l subdivision de Verdun (D. T.).

Camp de Châlons, 5 août, 8 heures.

Verdun est-il occupé par des troupes de cavalerie de l'armée d Rhin, et en quelle quantité ?

---

(1) Ainsi que l'artillerie de la 4e division, d'après le Journal d marche de l'artillerie du 6e corps. Cette mesure s'explique, l'infanteri de cette division étant encore à Paris.

(2) Châlons-sur-Marne.

Ordre.

Camp de Châlons, 5 août.

Les boulangers prêtés à l'administration ne partiront pas ; ils rejoindront aussitôt que les besoins des colonnes en route auront été assurés. Les corps devraient rendre compte s'ils n'avaient pas rejoint dans un délai de 3 ou 4 jours.

Une double ration de sucre et de café sera emportée dans le sac avec du pain pour deux jours.

On touchera aujourd'hui même, par régiment, deux cantines d'ambulance avec leur bât.

Le quartier général sera encore le 7 au camp. A partir du 8, il sera à Nancy. Dans ces deux derniers jours, pour éviter toute erreur, on écrira aux deux endroits.

Les compagnies divisionnaires du génie partiront avec leurs divisions, seulement elles prendront place dans le train des batteries divisionnaires, qui suivra immédiatement le dernier train d'infanterie.

Le parc du génie voyagera avec la 2e colonne d'artillerie partant du camp le 8.

d) Situation et emplacements.

Situation sommaire d'effectif au 5 août.

CORPS.	HOMMES.	CHEVAUX.	EMPLACEMENTS.
État-major général	79	85	Camp de Châlons.
Division Tixier	10,107	517	Id.
Division Bisson	8,602	536	Id.
Division La Font de Villiers	7,523	475	Id.
Division Levassor-Sorval	8,334	507	Paris.
Division de cavalerie (de Salignac-Fénelon)	3,678	3,326	Camp de Châlons.
Réserve d'artillerie	1,224	1,085	Camp de Châlons (1)
Conducteurs du génie (quartier général)	39	61	Id.
Force publique	88	60	
Services administratifs	867	123	
TOTAUX	40,541	6,775	

(1) Parc d'artillerie à la Fère.

Journée du 5 août.

GARDE IMPÉRIALE.

a) Journaux de marche.

Journal de marche.

5 août.

La Garde va bivouaquer à Courcelles-Chaussy sur la rive droite de la Nied française.

La division de cavalerie part à midi.

La division Deligny, après la division de cavalerie..

La division Picard, après la division Deligny.

Le quartier général, après la division Picard.

Le parc d'artillerie, laissé à Glattigny, rejoint.

L'installation des camps a lieu au milieu d'un violent orage que suit une pluie abondante.

Le régiment de lanciers est rejoint par l'escadron qu'il avait laissé à Saint-Cloud, au moment de son départ de Paris.

Division Deligny.

Journal de marche.

5 août.

La division quitte le bivouac de Volmérange à 2 h. 1/2 de l'après-midi, prend le chemin de Varize et arrive à 5 heures à Courcelles-Chaussy, bourg situé à 16 kilomètres de Metz, sur la route de Forbach. Le quartier général, les services administratifs, le génie et la 1re brigade sont campés au Sud de Courcelles-Chaussy, la 2e et l'artillerie au Nord. Pendant l'installation des camps est survenu un violent orage suivi d'une pluie abondante qui a profondément détrempé le sol et a mis les troupes dans les plus mauvaises conditions pour passer la nuit.

Journal de marche de la 2e brigade (Garnier).

5 août.

La division, réveillée à 3 heures du matin, doit se rendre à Courcelles-Chaussy, mais elle ne quitte son bivouac qu'à 2 h. 1/2 de l'après-midi. Les distributions se font si mal et si lentement qu'elles sont la cause

du retard apporté à la mise en route. En arrivant à Courcelles-Chaussy nous sommes assaillis par un orage épouvantable, aussi les bivouacs ne sont que des lacs de boue.

Division Picard.

Journal de marche.

5 août.

La division, après avoir reçu l'ordre de manger la soupe à 7 heures au plus tard, n'a quitté le camp qu'à 4 h. 1/4 du soir, pour se rendre sur les hauteurs qui dominent Courcelles-Chaussy, sur la route de Metz à Saint-Avold. La division passe par Condé-Northen, les Etangs, et arrive à Courcelles-Chaussy à 9 heures du soir, par un orage épouvantable. La 1re brigade marchait en tête, puis la 2e, l'ambulance, l'artillerie, les bagages, etc. Le train auxiliaire est parti du camp à 6 heures du soir et est arrivé le lendemain matin à 10 heures, le train auxiliaire des trois divisions de la Garde ayant marché sur la même route et les voitures s'étant enchevêtrées les unes dans les autres.

Journal de marche de la 2e brigade (Le Poitevin de La Croix).

5 août.

Réveil à 3 h. 1/2.

Distribution de pain et de biscuit pour deux jours, de viande pour un jour, de fourrage pour un jour, aussitôt après le réveil.

La soupe est faite et mangée à 7 heures.

On ne distribua qu'une demi-ration de viande à 3 h. 1/2 du matin ; la deuxième demi-ration est distribuée seulement à 9 heures.

On donne l'avoine seulement.

A midi 3/4 l'ordre de marche est donné pour 3 h. 1/2 dans l'ordre suivant :

1re brigade avec la section du génie en tête et deux prolonges vides du train en queue.

2e brigade, ambulance et trésor.

Artillerie divisionnaire.

Bagages des corps dans l'ordre de marche.

Train auxiliaire.

Itinéraire : Volmérange, Condé et les Etangs pour aller coucher à Courcelles-Chaussy.

Formation de deux conseils de guerre pour la division et envoi des nominations comme juges rapporteurs et commissaires impériaux.

La brigade part à 4 h. 10, traverse Volmérange, Condé-Northen, les Etangs ; à ce village, elle quitte la route de Boulay pour prendre à gauche celle de Courcelles-Chaussy.

A 2 kilomètres environ des Etangs, un orage épouvantable surprend la colonne; on arrive au bivouac de Courcelles au milieu de terres où il est impossible de camper, vers 9 heures du soir. La pluie, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, persiste jusqu'à 2 heures du matin. La plupart des hommes se réfugient dans un bois appartenant à M. de Tinseau, où ils allument des feux.

Division de cavalerie Desvaux.

Journal de marche.

5 août.

Bivouac de Volmérange. — A 3 h. 1/2, réveil du camp. On procède immédiatement après aux distributions dans tous les corps de la division. On fait boire les chevaux qui n'ont pu être abreuvés dans la soirée précédente.

A 8 heures, l'ordre est donné de manger la soupe le plus tôt possible et de se tenir prêt à se mettre en marche à midi.

A midi, la division lève son camp, et commence à rompre dans l'ordre suivant pour se rendre à Courcelles, étape d'environ 10 kilomètres :

1re brigade et l'artillerie encadrée ;
2e brigade ;
3e brigade ;
La 3e compagnie du train des équipages de la Garde ;
Le convoi des voitures de réquisition auxiliaires du train.

Chacune de ces colonnes successives se met en marche avec des intervalles de trois quarts d'heure, et en observant les dispositions prescrites dans les marches précédentes.

On revient d'abord en arrière en repassant au village de Volmérange et au village des Etangs. Là, quittant la grande route, on prend à gauche un chemin vicinal et l'on remonte la rive droite de la Nied, jusqu'à 2 kilomètres du village de Courcelles, situé sur la nouvelle grande route de Metz à Saint-Avold et à Sarrebrück. C'est dans les vastes prairies de ce village que s'établit ce nouveau bivouac de la division, ainsi que celui du grand quartier-général de la Garde et celui des deux divisions d'infanterie.

Bivouac de Courcelles-Chaussy. — A 5 heures toutes les troupes de la division se trouvent rassemblées à ce nouveau camp.

A 6 heures du soir le régiment de lanciers est rejoint par l'escadron qu'il avait laissé en arrière au moment du départ de Paris pour le service d'honneur de Leurs Majestés à Saint-Cloud. A 7 heures survient un orage torrentiel qui dure une grande partie de la nuit et qui em-

pêche l'arrivée du convoi des voitures auxiliaires du train, qui portent les approvisionnements de la division.

Dans ce bivouac de Courcelles, adossé à la rivière de la Nied, et intermédiaire entre les deux routes de Metz à Sarrelouis et Sarrebrück, les corps de la division campent chacun en colonne par escadron ou par division, suivant la profondeur du terrain en plaine.

Historique du régiment d'artillerie de la Garde.

5 août.

Marche sur Courcelles-Chaussy. — Le 5 août, la Garde revient sur ses pas jusqu'au village des Étangs, d'où elle gagne Courcelles par une route tortueuse et étroite sur laquelle, suivant l'usage, on a trouvé commode d'échelonner tout le corps d'armée (1).

La 1re division (2), partie la première à 2 heures du soir, atteint Courcelles à 6 heures. La 2e division ne se met en mouvement qu'à 4 heures.

Un orage épouvantable éclate au moment où elle fait halte au village des Étangs et dure la plus grande partie de la nuit. Les batteries de la 1re division, établies dans un bas-fond, non loin du cimetière, campent dans la boue. Celles de la 2e division ne sont guère mieux partagées.

A leur arrivée à Courcelles, vers 11 heures du soir, l'emplacement de leur camp n'avait pas même été déterminé. La pluie tombe à torrents. A la lueur des éclairs, la 3e batterie aperçoit une carrière de sable et un champ de chaume et s'y engage, bien que les roues s'enterrent jusqu'au moyeu. Les deux autres batteries s'établissent d'une manière analogue dans le voisinage. On tend les cordes de campement ; les chevaux y sont attachés et en arrachent à chaque instant les piquets. Les hommes font des feux et, dans la boue jusqu'aux genoux, attendent impatiemment le jour.

Le 5 août arrive l'ordre de changer de direction et de prendre la route de Saint-Avold. Les batteries partent à 2 heures pour Courcelles-Chaussy, où elles arrivent à 5 heures.

(Rédigé à Tarbes, août 1871.)

---

(1) En réalité, la Garde avait exécuté le mouvement par deux routes.

(2) La réserve d'artillerie de la Garde comprenait deux « divisions », chacune de deux batteries de 4. Elle n'avait pas de batteries de 12, comme les autres corps d'armée, mais la division de cavalerie de la Garde avait, exceptionnellement, deux batteries à cheval, comme les divisions de la réserve de cavalerie.

Historique du parc d'artillerie de la Garde.

5 août.

Le 5 août, de nouveaux ordres étant arrivés dans la nuit, le parc quitte de grand matin Glattigny pour se rendre à Urville, à 3 kilomètres de Courcelles-Chaussy, sur la route de Metz à Saint-Avold.

Un violent orage accompagné d'une pluie torrentielle rend fort pénible l'établissement du camp à la nuit et dans les terres labourées, complètement inondées.

(Rédigé à Tarbes, août 1871.)

c) Opérations et mouvements.

Ordre.

Volmérange, 5 août. minuit 1/2.

La distribution de viande sera faite assez à temps pour que les troupes puissent manger la soupe demain matin, 5 du courant, vers 7 heures au plus tard.

A dater de ce jour, et en nous rapprochant de l'ennemi, les généraux de brigade s'occuperont activement du placement et du service des grand'gardes. Ils s'entendront entre eux pour relier leurs avant-postes.

Le général Bourbaki à l'Empereur et au Major général, à Metz (D. T.).

Boulay, 3 août, 10 h. 9 matin.

J'ai fait reconnaître ce matin un bon emplacement pour la Garde impériale, près de Courcelles-Chaussy. J'établirai mon quartier général dans ce village aujourd'hui, à 2 heures. Les troupes seront installées au bivouac dans la journée, sur un espace de terrain suffisamment étendu ; elles s'y rendront en suivant deux routes différentes. Toutes les ressources nécessaires pour faire vivre le corps pendant quelque temps se trouvent dans le pays même.

Le général Deligny au général Bourbaki, à Volmérange.

Volmérange, 5 août.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que tous les corps de ma division auront mangé la soupe à *midi*.

En marge : La division Deligny se mettra en route après la division de cavalerie ; elle prendra ses dispositions de marche après elle. Cette

division ne suivra pas la route de la cavalerie : l'itinéraire de celle qu'elle doit prendre va lui être donné.

La division Picard partira après la division Deligny, mais suivra la route de la cavalerie.

Le général Bourbaki au général Deligny. — Ordre.

Volmérange, 5 août.

La division Deligny ira bivouaquer ce soir à Courcelles-Chaussy. Elle prendra ses dispositions pour se mettre en route aussitôt après la division de cavalerie, qui part à midi et doit passer par Volmérange et les Étangs, pour se rendre également à Courcelles. La division Deligny rétrogradera également sur Volmérange, où elle prendra un chemin de traverse la conduisant à Varize. Un officier d'état-major lui remettra à l'entrée de Volmérange l'itinéraire détaillé de la route qu'elle doit suivre.

Ordre de la division de voltigeurs.

Volmérange, 5 août.

A moins de cas imprévu, la sonnerie du boute-charge, dont le signal sera donné par l'état-major de la division, précédera toujours d'une demi-heure celle de l'assemblée.

Les tentes ne seront abattues qu'au boute-charge, et les faisceaux ne seront rompus qu'à la sonnerie de l'assemblée.

La sonnerie de la brigade qui partira la dernière sera réglée par cette brigade.

La division ira bivouaquer ce soir à Courcelles-Chaussy. Le départ aura lieu à 1 heure. Le boute-charge sera sonné à midi 1/2.

La 2e brigade partira la première, précédée d'une avant-garde constituée comme il suit :

Un peloton de cavalerie;
A 500 mètres en arrière : un bataillon de la 2e brigade ;
La compagnie du génie avec ses outils.

Colonne :

Le reste des bataillons de la 2e brigade;
Les trois batteries d'artillerie;
La 1re brigade, moins un bataillon destiné à former l'arrière-garde ;
Les bagages, dans l'ordre indiqué pour la marche d'hier;
Le bataillon d'arrière-garde.
Le 2e voltigeurs marchera en tête de la brigade.....

Le général Picard au général Bourbaki, à Volmérange.

Camp de Volmérange, 5 août, 6 heures du matin.

Il est 6 heures, et les distributions en pain, fourrage et avoine n'ont pu encore avoir lieu. La viande, qu'on délivre en ce moment seulement, est d'une qualité tellement mauvaise que les corps hésitent à la recevoir. Je doute donc que la soupe puisse être mangée à 7 heures, ainsi que vous l'aviez prescrit (1).

Le général Bourbaki au général Picard. — Ordre.

Volmérange, 5 août.

La division Picard ira bivouaquer ce soir à Courcelles-Chaussy, où se rend toute la Garde.

Elle se mettra en route après la division de cavalerie et la division de voltigeurs. La division de cavalerie commencera son mouvement à midi et sera suivie de celle de voltigeurs.

La division Picard se rendra à Courcelles par Volmérange, Condé-Northen et les Étangs.

Elle enverra chez le chef d'état-major général un officier auquel sera remis l'itinéraire de la route qu'elle doit suivre, et sur laquelle elle sera précédée par la division de cavalerie.

En marge : La soupe sera mangée à 3 heures. On se tiendra prêt à partir à 3 h. 1/2 dans l'ordre suivant : 1re brigade, 2e brigade, artillerie, bagages. Le signal du départ sera donné par le général de division.

Au boute-charge, les malades à transporter seront amenés au camp du train.

On passera par Volmérange, Condé et les Étangs pour aller coucher à Courcelles-Chaussy.

Le général Desvaux au général de France.

Camp de Volmérange, 5 août.

Les diverses distributions n'ayant pas été faites aux heures fixées, la

---

(1) La préoccupation de l'heure à laquelle la soupe devait être mangée provenait sans doute de la lettre de l'Empereur au général Bourbaki, en date du 4 août. (Voir *Revue d'Histoire*, septembre 1901, page 690.)

soupe ne pourra probablement pas être mangée à 7 heures. On devra la faire et la manger le plus tôt possible avant de se mettre en route.

Rendre compte *de suite* de l'heure à laquelle on pense que cette soupe pourra être mangée.

Du reste la marche sera fort courte et on ne se mettra pas en route avant midi.

Réponses au dos. — La soupe pourra être mangée aux dragons à 10 h. 1/2.

DUPART.

La soupe pourra être mangée aux lanciers à 11 heures.

LATHEULADE.

Le général Desvaux au général Bourbaki, à Volmérange.

Bivouac de Volmérange, 5 août.

J'ai l'honneur de vous informer qu'*à 11 heures* toutes les troupes de la division auront mangé la soupe.

En marge. — Partir à midi; rétrograder de Volmérange pour se rendre à Courcelles-Chaussy. Un officier se trouvera à l'entrée du village pour indiquer le chemin à prendre, et remettre au général l'itinéraire à suivre.

Par les Étangs, la cavalerie et la division Picard.

Toutes les troupes en armes.

Ordre de la division.

Bivouac de Volmérange, 5 août.

La division de cavalerie partira aujourd'hui à midi.

Ordre de marche.

1° Brigade du Fretay et artillerie avec leurs bagages;
2° Brigade de France avec ses bagages;
3° Brigade du Preuil avec ses bagages;
4° 3e compagnie du train;
5° Train auxiliaire.

Le Major général au général Bourbaki, à Volmérange.

Metz, 5 août.

Par ordre du Major général, le 4e escadron du régiment de lanciers de la Garde, venant de Saint-Cloud, a été maintenu à Metz le 4. Cet

escadron rejoindra le 5 le régiment auquel il appartient, à Courcelle Chaussy (route de Saint-Avold).

Le général Pé de Arros (1) *au général d'Auvergne* (2 *à Volmérange.*

Condé, 5 août,

J'ai l'honneur de vous informer, en réponse à votre note n° 15, q l'état-major et la réserve d'artillerie campés à Condé ont mangé soupe et sont prêts à lever le camp dès que l'ordre leur en sera donn

Quant au parc d'artillerie, il a été arrêté hier à 8 heures du soir s la route, par un ordre du grand quartier-général, et a campé à Gl tigny. Il a vainement cherché à s'aligner en vivres conformément l'ordre de ce matin. Il lui a été répondu qu'il ne pourrait toucher d vivres qu'à Metz ou à Boulay. Ses troupes sont alignées :

En pain : une compagnie jusqu'au 4 inclus.
— une compagnie jusqu'au 5 inclus.
En viande : une compagnie jusqu'au 4 inclus.
En fourrage : une compagnie jusqu'au 4 inclus.

J'ai l'honneur de vous rendre compte de cette situation et de vo prier de m'envoyer des ordres d'urgence, indiquant l'endroit où le pa pourra toucher des vivres et des fourrages.

Le général Pé de Arros au général d'Auvergne, Volmérange.

Condé, 5 août.

J'ai eu l'honneur de vous écrire ce matin pour vous rendre compte la situation du parc d'artillerie de la Garde, qui n'a pas pu, au moi en partie, se procurer le pain pour la journée d'aujourd'hui ; il r également ni viande ni fourrage pour aujourd'hui, et je vous priais prendre des mesures pour assurer la subsistance de ces troupes. N'aya pas reçu de réponse à cet égard, le colonel de Vassoigne me renouve sa demande, et je vous prie de vouloir bien donner au porteur de ce lettre les ordres pour assurer d'*urgence* les vivres et fourrages du pa d'artillerie de la Garde.

Ci-joint en communication la lettre du colonel de Vassoigne.

Nota. — J'ai donné au parc d'artillerie l'ordre de se mettre en rou à 4 heures du soir pour prendre rang derrière la réserve d'artillerie a Étangs.

---

(1) Commandant l'artillerie de la Garde.
(2) Chef d'état-major général de la Garde.

Le général de Villers (1) *au général d'Auvergne, à Volmérange.*

Les Etangs, 5 août.

Le général de Villers fait connaître que les divers détachements campés avec lui aux Étangs, c'est-à-dire l'état-major du génie, la section et le parc du génie, l'escadron d'escorte, la prévôté et le trésor, seront prêts à partir ce matin à 11 h. 30. Ils attendront les ordres de mouvement.

Le général Bourbaki à l'Empereur.

Volmérange, 5 août.

J'ai eu l'honneur de recevoir la lettre par laquelle Votre Majesté me recommande de veiller à ce que les heures de départ des troupes soient espacées de manière que les hommes ne prennent les armes que juste au moment où ils doivent se mettre en route.

J'ai pris bonne note de cette recommandation, et j'invite les divisionnaires placés sous mes ordres à se conformer scrupuleusement à la volonté de l'Empereur, en évitant aux troupes toute fatigue inutile.

Quant aux conditions dans lesquelles s'est opéré le départ de Metz, Sire, elles ont été rapportées avec une grande exagération à Votre Majesté.

Les ordres avaient été donnés pour espacer de deux heures les prises d'armes des divisions et, pour veiller à leur exécution, je ne me suis mis en route qu'après le départ de la division Picard. Mais les vivres, au lieu d'être distribués à l'heure prescrite, l'ont été beaucoup plus tard. Il en est résulté que la cavalerie a dû se préparer à monter à cheval dès 10 h. 1/2 et n'est partie qu'à 11 h. 1/2.

Tel est, Sire, le seul à-coup qui se soit produit dans l'ensemble de la colonne.

Quoiqu'ayant suivi une seule route, les troupes ont marché à l'aise, et parcouru les 28 kilomètres séparant leurs camps près Metz, de celui établi au Nord-Est de Volmérange, sans laisser en arrière d'hommes trop fatigués pour suivre. Elles étaient arrivées au bivouac avant la nuit, dans d'excellentes conditions matérielles et morales.

La réserve et le parc d'artillerie, le parc du génie et une partie du train, seuls, ont été arrêtés en route par le chef d'escadron d'état-major de l'Espée, qui avait ordre de les faire rétrograder sur Metz, ainsi que la cavalerie. Cette division était installée lors de l'arrivée de cet officier supérieur.

---

(1) Commandant le génie de la Garde.

Je n'ai pu partir de Volmérange qu'à midi, parce que nous vivo au jour le jour, que nos réserves de subsistances ne sont pas const tuées. D'après les ordres de Votre Majesté, nous avons établi not bivouac face à la frontière, à droite et à gauche de Courcelles-Chauss sur la rive droite de la Nied française, à l'embranchement des rout de Sarrelouis et de Saint-Avold. Je serai en mesure de pourvoir pe dant quelque temps ici à la subsistance de toute la Garde, et je tâch rai de recevoir de Metz un ou deux jours de vivres, de façon à m trouver à même d'exécuter les mouvements qu'il plaira à Vot Majesté de me prescrire.

d) Situation et emplacements.

GARDE IMPÉRIALE.

Emplacement des troupes au 5 août.

La Garde impériale tout entière campe à Courcelles-Chaussy.
Les parcs à Urville.

Situation sommaire d'effectif au 5 août

	Hommes.	Chevaux.
Division Deligny	8,667	778
Division Picard	7,405	705
Division de cavalerie (Desvaux)	4,318	4,272
Réserve d'artillerie	2,314	2,515
Génie	283	109
Divers	474	558
TOTAUX	23,461	8,937

RÉSERVE DE CAVALERIE.

a) Journaux de marche.

DIVISION DE CAVALERIE DE FORTON.

Historique du 1er régiment de dragons (1re brigade

5 août.

Le 5 août, à 5 heures du matin, la division quitte Pont-à-Mousson se rend à Faulquemont avec grand'halte à Luppy. L'étape avait 45 kil

mètres, le temps était lourd; le soir, un orage terrible, une pluie torrentielle, dévasta notre camp, envahit nos tentes, dura fort avant dans la nuit.

b) Organisation.

Le Général commandant la 6e division militaire au Major général, à Metz (D. T.).

Strasbourg, 5 août, 7 h. 20 soir.

Les 7e et 8e batteries du 20e d'artillerie, destinées à la 3e division de cavalerie, sont prêtes à partir. Où faut-il les diriger?

Le Major général au général commandant la 6e division militaire, à Strasbourg (D. T.).

Metz, 5 août.

Les 7e et 8e batteries du 20e d'artillerie, destinées à la 3e division de cavalerie de réserve (de Forton), devront être dirigées sur Faulquemont. Faites-les partir.

d) Situations et emplacements.

CORPS.	HOMMES.	CHEVAUX.	EMPLACEMENTS.
Division de Bonnemains	2,641	(1)	Reichshoffen.
Division du Barail	1,829	1,741	Lunéville.
Division de Forton	2,420	2,039	Faulquemont.
TOTAUX	6,890	»	

(1) L'effectif des chevaux de la division de Bonnemains manque.

ARTILLERIE DE L'ARMÉE.

a) Journal de marche du général Soleille.

5 août.

Les événements se précipitaient : tous les renseignements reçus au grand quartier général s'accordaient à représenter les forces ennemies

comme s'élevant à des chiffres formidables; le front de notre lign bataille était trop étendu; il devenait urgent de rendre les con trations de troupes plus promptes, de donner plus d'unité à la di tion des opérations et de condenser le commandement.

La décision prise à cet égard fut notifiée à l'armée par l'ordre vant. (*Voir le télégramme du Major général au paragraphe : G. quartier général.*) (1).

L'armée fut vivement émue par les tristes nouvelles venues Wissembourg : c'était une raison de plus pour que le service de l'a lerie se hâtât de régler les questions de détail qui devaient être rés avant l'heure de la lutte décisive.

Une instruction ministérielle avait été envoyée aux corps de la c lerie sur la manière d'enclouer les canons. Ces corps réclamèren moyens d'enclouage à l'artillerie, qui dut se mettre en mesure d fournir; comme il n'y avait pas de précédent, le général comman l'artillerie de l'armée en référa au Ministre.

Avant d'enclouer les canons prussiens, il fallait songer à soust les nôtres aux entreprises de la cavalerie ennemie : le général déjà vivement recommandé, dans ce but, l'emploi fréquent de la longe et même de la double prolonge.

La composition réglementaire des batteries ne comporte que sept longes ferrées pour les six pièces; le général désira que ce nombr porté à douze et il demanda au Ministre de faire délivrer le complé aux parcs des corps d'armée, les arsenaux de Metz et de Strasb n'offrant pas à cet égard des ressources suffisantes.

Le pistolet-revolver était devenu d'un usage général parmi les ciers; il fallait pouvoir leur fournir des munitions. Le commandar l'artillerie appela sur ce point l'attention du Ministre. 10,000 cartou furent expédiées à Metz (5,000 du système Lefaucheux, 5,00 système Perrin).

Enfin, une question autrement importante, celle des rechange fusil d'infanterie modèle 1866, avait été soumise au Ministre. répondit de la manière suivante :

Paris, le 3 août 1870.

« Général,

« Je reçois à l'instant une dépêche télégraphique de M. le Mar commandant le 1er corps d'armée, me rappelant l'ordre donné par Excellence M. le Major général, que chaque homme d'infanteri toujours muni des deux rondelles et de trois aiguilles de recha

(1) Documents annexes, page 857.

Déjà, par dépêche en date du 27 juillet dernier, M. le maréchal de Mac-Mahon avait insisté pour l'envoi à son corps d'armée de rondelles et d'aiguilles de rechange.

« J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien faire savoir à MM. les généraux commandant l'artillerie des corps d'armée que les mesures sont prises pour fournir aux réserves divisionnaires, le plus promptement possible, le complément du chargement des caissons légers d'infanterie en rondelles obturatrices. Quant aux pièces de rechange supplémentaires (une rondelle et une aiguille), elles seront envoyées à l'armée aussitôt que les dépôts des corps auront reçu les pièces de rechange qui leur sont indispensables pour pouvoir diriger sur l'armée active les hommes de la réserve pourvus d'un armement complet.

« Voici l'ordre dans lequel se font les délivrances de ces pièces d'armes :

« 1° On donne aux dépôts des corps les jeux de pièces de rechange destinés aux hommes de la réserve, ce qui leur permet de diriger de suite ces hommes sur l'armée active ;

« 2° On expédie aux réserves divisionnaires d'infanterie le complément du chargement en obturateurs des caissons légers à deux roues, ce qui portera ce chargement à 900 ;

« 3° L'aiguille et l'obturateur supplémentaires seront délivrés immédiatement après, mais je dois vous faire observer que, dès maintenant, chaque homme présent à l'armée possède :

« 3 aiguilles, dont une sur l'arme; 2 obturateurs, dont une sur l'arme; plus un obturateur par deux hommes à la réserve divisionnaire, sans compter les pièces détachées que doivent avoir les chefs armuriers des corps.

« Par ordre :

« *Le général*, SUSANE. »

Le mouvement offensif de l'ennemi vers Forbach s'accentuait de plus en plus : le 2e corps prit des positions défensives. Il n'était plus question de franchir la Sarre, et l'équipage de pont du 3e corps (capitaine Pepin) (1), qui se trouvait à Forbach sans attelages, pouvait être compromis. L'équipage de pont du 2e corps (capitaine Nussbaum) (2) parti de Strasbourg, par les voies ferrées, le 3 août, arrivé à Forbach le 4, à 1 heure du matin, était complet en personnel, matériel et attelages. Dans la prévision d'un mouvement en arrière, le général commandant l'artillerie du 2e corps ordonna de conduire par le chemin de

(1) 4e compagnie du 16e régiment d'artillerie-pontonniers.

(2) 2e compagnie du 16e régiment d'artillerie-pontonniers.

fer, jusqu'à Saint-Avold, le personnel et le matériel de la compagnie Nussbaum; les attelages seuls furent débarqués, ils devaient servir à ramener au quartier général du 3e corps le matériel du capitaine Pepin. Vers midi, un officier envoyé pour demander des instructions à Stiring-Wendel, où se trouvait le général Gagneur, rapporta l'ordre de conduire les attelages à Saint-Avold.

Le 5, le général de Rochebouët, préoccupé de cet état de choses, se rendit, dès 9 heures du matin, au camp du capitaine Nussbaum et lui prescrivit de se tenir prêt à renvoyer ses attelages à Forbach pour y prendre l'équipage du 3e corps. Avant d'ordonner ce mouvement, le général de Rochebouët adressa au général Soleille le télégramme suivant :

Saint-Avold, 5 août 1870, 9 heures matin.

« Ni attelages, ni wagons, ni réquisitions pour ramener de Forbach « l'équipage de pont du 3e corps. Prière d'envoyer un train à Forbach « pour le ramener à Saint-Avold, ou mieux à Metz.

« Prière de répondre immédiatement.

« De Rochebouet. »

Ce télégramme fut, sur-le-champ, communiqué au Major général, accompagné d'une demande de train spécial. Le Major général écrivit de sa main, sur la dépêche télégraphique : « Attendre ».

La décision du Major général fut transmise par le télégraphe au général commandant l'artillerie du 3e corps.

Espérait-on employer ce matériel à établir une communication sur la Sarre après avoir repoussé l'attaque dont on était menacé? Cette hypothèse peut seule expliquer la décision prise. On revint le lendemain, 6 août, sur cette décision.

b) Organisation et administration.

Le Ministre de la guerre au général Soleille, à Metz.

Paris, 5 août.

J'ai l'honneur de vous prévenir que trois batteries de montagne, les 6e, 8e et 12e du 3e régiment d'artillerie monté, en Algérie, ont été désignées pour faire partie de la réserve générale d'artillerie de l'armée du Rhin.

La 6e batterie m'est signalée comme devant être en route pour Nancy; quant aux deux autres, elles suivront le mouvement au fur et à mesure de leur débarquement en France, et en prenant livraison, à leur passage à Lyon, du matériel qu'elles doivent servir.

Le général Soleille aux Généraux commandant l'artillerie des corps d'armée, de la Garde, de la réserve générale.

Metz, 5 août.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que, pour éviter tout retard dans le remplacement du matériel et des munitions de votre corps d'armée, je vous autorise à vous adresser directement au directeur de l'artillerie, à Metz, pour les réapprovisionnements dont votre corps d'armée aurait besoin.

Le général Soleille aux Directeurs des parcs des corps d'armée.

Metz, 5 août.

J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'en raison des circonstances qui peuvent se précipiter, j'ai autorisé le général commandant l'artillerie du ...e corps d'armée, à vous adresser directement les ordres relatifs à l'emplacement et à la mise en mouvement du parc que vous commandez.

Les dispositions de ma lettre du 1er août doivent être modifiées dans le sens que je viens de vous indiquer.

Le général Soleille au général Canu (1), *à Nancy.*

Metz, 5 août.

En raison des circonstances qui semblent se précipiter et rendre plus urgents les remplacements de votre matériel, et de vos munitions, j'ai l'honneur de vous inviter à vous mettre directement en rapport avec le colonel directeur du parc de votre corps d'armée (2), et à lui envoyer sans passer par mon intermédiaire, les ordres relatifs à l'emplacement et à la mise en mouvement de votre parc.

Vous voudrez bien me tenir exactement au courant des prescriptions que vous lui aurez adressées à ce sujet, et de leur exécution.

---

(1) Commandant la réserve générale d'artillerie.

(2) Il semble qu'il y ait eu là une erreur, la réserve générale d'artillerie n'appartenant à aucun corps d'armée. La dépêche suivante paraît être une rectification.

Le même au même.

Metz, 5 août.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que, pour éviter tout retard dans le remplacement du matériel et des munitions de la réserve générale d'artillerie, je vous autorise à vous adresser directement au général Mitrecé, directeur général des parcs à Toul, pour les réapprovisionnements dont le parc de la réserve générale pourrait avoir besoin.

Le général Soleille au général Mitrecé, à Toul.

Metz, 5 août.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que j'ai autorisé les généraux commandant l'artillerie des corps d'armée à vous adresser directement leurs demandes pour le réapprovisionnement du parc de leurs corps d'armée. Je vous invite, en conséquence, à donner suite à ces demandes en me rendant compte exactement des mouvements auxquels elles auront donné lieu.

d) Situation et emplacements.

Situation sommaire d'effectif au 5 août.

CORPS.	OFFICIERS.	TROUPE.	TOTAUX.	CHEVAUX.	EMPLACEMENTS.
État-major.....	3	»	3	9	Nancy.
13e régiment.....	42	1,569	1,611	1,357	Id.
18e régiment.....	43	1,212	1,255	1,371	Id.
TOTAUX.....	88	2,781	2,869	2,737	

Journée du 5 août.

GRAND PARC DE CAMPAGNE.

ion sommaire de l'effectif de la direction générale des parcs et équipages, au 5 août, à Toul.

CORPS.	OFFICIERS.	TROUPE.	TOTAL.	CHEVAUX.
ıjor.....	12	»	12	18
'és.....	2	»	2	»
iment, 2e batterie.....	2	101	103	4
— 1re —	2	100	102	5
— 10e compagnie.....	5	134	139	7
— 12e —	4	140	144	6
np. d'ouvriers, 1/2 comp...	2	67	69	»
— 1/2 comp...	2	67	69	2
ıp. d'artificiers, 1/2 comp...	1	34	35	»
ants.....	»	»	»	»
TOTAUX.....	32	653	685	42

Journée du 5 août.

ÉSERVE GÉNÉRALE ET PARC DU GÉNIE.

Journal des opérations.

Major général au Ministre de la guerre.

Metz, 5 août.

votre dépêche du 3 de ce mois, vous me demandez s'il y a lieu ger le grand parc du génie de l'armée du Rhin sur Toul, ainsi

qu'il avait été décidé avant mon départ de Paris. Mon intention est q ce grand parc soit conduit dès à présent à Metz : cette mesure a l'avantage de mettre le grand parc à portée de l'arsenal du génie.

Situation sommaire d'effectif au 5 août.

CORPS.	OFFICIERS.	TROUPE.	TOTAL.	CHEVAUX
1re compagnie de mineurs du 3e régiment	4	103	107	15
1re compagnie de sapeurs de chemins de fer	4	124	128	48
TOTAUX	8	227	235	63

E. F.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

REVUE DES REVUES.

I. — REVUES FRANÇAISES.

Journal des Sciences militaires. Août 1901. — Le plan de combat (*suite*), par M. le général LEWAL. — Le grand Frédéric (*suite*), par M. le colonel BOURDEAU. — Le Morvan dans la défense de la France (*suite*), par M. le lieutenant-colonel BIOTTOT. — Une brigade allemande d'infanterie au combat (*suite*), par M. le capitaine GRANGE. — Langson (*fin*), par M. le capitaine ARMENGAUD.

Septembre. — Maximes napoléoniennes. Répertoire militaire (*fin*), par M. le général GRISOT. — Le grand Frédéric (*suite*), par M. le colonel BOURDEAU. — Une brigade d'infanterie allemande au combat (*suite*), par M. le capitaine GRANGE.

Le Spectateur militaire. 1er et 15 août, 1er et 15 septembre 1901. — C. DE RÉNEMONT. Campagne de 1809 (*suite*). — Dr A. CORRE. L'ancien corps de la marine (*suite*). — Chef de bataillon G. TELLIER. Autour de Kita (*suite*). — G. CLÉMENT. Campagne de 1813 (*suite*).

Revue militaire universelle. 1er août, 1er septembre 1901. — G. CLÉMENT. Historique de l'artillerie (*suite*). — Capitaine Paul PINEAU. Le général Dugommier (*suite*).

Revue d'infanterie. 15 août, 15 septembre 1901. — Colonel BELHOMME. Histoire de l'infanterie en France (*suite*). — Commandant GÉROME. Essai historique sur la tactique de la cavalerie (*suite*).

Revue de cavalerie. Août 1901. — Saumur. — L'éducation militaire de Napoléon. — La cavalerie russe dans la guerre de 1877-1878 (*fin*).

Septembre. — Généraux de cavalerie. D'Ornano, par le général L. CUNY. — Jeanne d'Arc écuyère, à propos d'un livre récent.

Revue d'artillerie. Août 1901. — L'emploi de l'artillerie dans le combat en 1720.

Revue du génie militaire. Août et septembre 1901. — Analyse et extraits de la correspondance de Vauban, par M. A. de ROCHAS (*suite*).

Carnet de la Sabretache. 31 août 1901. — Journal d'un mois de campagne à la Grande Armée (septembre-octobre 1805). — Exposition militaire rétrospective : le duc de Vendôme, par M. le lieutenant-colonel ROUSSET; le général Morris, le général baron Sauset, par M. G. BERTIN. — La révolution à Saint-Domingue, de 1789 à 1797, par M. le Dr MAGNAC (*fin*). — Réclamation des volontaires de Flandres. — Ordres du 2e régiment de conscrits-chasseurs de la Garde impériale (juillet 1809-mai 1810) (*suite*).

30 septembre. — Une famille militaire de la Corrèze : les d'Alzay (1793-1870), par M. G. BERTIN (*fin*). — Exposition militaire rétrospective : la maréchale Lefebvre, duchesse de Dantzig. — Ordres du 2e régiment de conscrits-chasseurs de la Garde impériale (juillet 1809-mai 1810) (*suite*). — Liste des objets entrés au Musée historique de l'armée durant le 1er semestre de 1901.

Revue du Cercle militaire. Août-septembre 1901. — Guerre sud-africaine. Rapport du capitaine américain attaché à l'état-major boer. — La cavalerie dans la guerre de montagne. — La question de la Méditerranée (*suite*). — L'expansion française dans l'Afrique centrale. — La Tour d'Auvergne et Arkleip Osipov. — Deux sièges de Belfort. — Une opinion russe sur Moltke. — Guerre sud-africaine. — Rapport du capitaine américain attaché à l'état-major anglais.

Revue maritime. Août 1901. — La campagne navale de la Manche en 1779, par G. LACOUR-GAYET. — Chronique de Lorient de 1792 à 1800 (*suite*), par LALLEMAND, capitaine de frégate.

Revue des Deux Mondes. 1er août 1901. — Côtes et ports français de la Manche, par M. Charles LENTHÉRIC. — Une histoire de la Révolution française, par M. Émile FAGUET.

15 août. — La grande Mademoiselle. V. La Fronde, par M. Arvède BARINE. — Côtes et ports français de la Manche (*suite*), par M. Charles LENTHÉRIC.

1er septembre. — Les tendances nouvelles de l'armée allemande, par ***. — Côtes et ports français de la Manche (*suite*), par M. Charles LENTHÉRIC.

Revue de Paris. 1er août 1901. — Paul et Victor MARGUERITTE. La chevauchée au gouffre. Sedan. — Pierre LEHAUTCOURT. La réorganisation de l'armée avant 1870.

15 août. — Paul et Victor MARGUERITTE. La chevauchée au gouffre. Sedan (*suite*). — Marquis de CLERMONT-GALLERANDE. Marie-Antoinette, le 10 août 1792.

1er septembre. — Paul et Victor MARGUERITTE. La chevauchée au gouffre. Sedan (*suite*). — Vicomte de REISET. Le retour aux Tuileries (1815). — Maurice HERBETTE. Une ambassade turque à Paris en 1797.

15 septembre. — Paul et Victor MARGUERITTE. La chevauchée au gouffre. Sedan (*suite*). — J. LEMOINE et André LICHTENBERGER. Le marquis de la Vallière.

Le Correspondant. 10 août 1901. — L'armée anglaise actuelle, ses chefs, son organisation, par M. Germain BAPST. — En Chine. Notes inédites d'un diplomate sur l'expédition de 1860, par M. DE VERNOUILLET.

25 août. — Le prince Henri d'Orléans, par M. DE LACOMBE. — L'impératrice Frédéric, par M. ANDRÉ. — La jeunesse d'une impératrice, par la comtesse R. de COURSON.

25 septembre. — Stratégie anglaise. Malte et Gibraltar. — Trois semaines à Metz, par le général X...

Revue Bleue. 7 septembre 1901. — Le feld-maréchal de Benedek. Une victime de la raison d'État, par M. J. DELAPORTE.

14 et 28 septembre. — Le prince Henri de Prusse à Paris en 1784 et en 1788, par M. DE LARIVIÈRE.

La Nouvelle Revue. 15 septembre 1901. — Edmond CLARIS. Hoche à Quiberon. — Louis D'HAUCOUR. La bataille de Fontenoy.

La Revue hebdomadaire. 3, 10, 17 août 1901. — Six mois d'invasion prussienne (janvier-août 1871), par Charles BAILLE.

24 août. — Le général marquis Armand d'Hautpoul, par le comte FLEURY.

24, 31 août; 7, 14, 21 et 28 septembre. — Strasbourg, par Paul et Victor MARGUERITTE.

Revue historique. Septembre-octobre 1901. — Louis DAVILLÉ. Les relations de Henri IV avec la Lorraine de 1608 à 1610.

Revue d'histoire diplomatique. 15e année, n° 3. — La mission du comte Carletti à Paris, par M. le comte GREPPI. — Sieyès et Bonaparte, par M. H. DONIOL. — Les projets de descente en Angleterre, d'après les Archives des affaires étrangères, par P. COQUELLE.

La Révolution française. 14 août 1901. — Charles-Louis Chassin, par H. MONIN.

14 septembre. — Le 18 fructidor à Marseille et dans les Bouches-du-Rhône, par Antoine BERNARD. — La conspiration royaliste dans la

Haute-Garonne en l'an IV et en l'an V, par J. ADHER. — La corre pondance de Paolo Greppi, par Félix BOUVIER.

Le Carnet historique et littéraire. Août 1901. — Général com DE LORENCEZ. État raisonné de mes services (publication du bar P. DE BOURGOING). — Comte A. DE DIESBACH. Aventures d'un sold (*suite*).

Septembre. — Vicomte DE REISET. Le mariage du duc de Berry. Un rapport de Fouché, communication de M. le duc DE LA TRÉMOUILL — Une lettre du maréchal de Villars au comte d'Estrées, commun cation de M. le vicomte DE GROUCHY. — M. DE BAILLEHACHE. L lanciers.

Nouvelle Revue rétrospective. 10 août et 10 septembre 190 — Lettres des Leczinski à la comtesse d'Andlau et au maréchal Bourg (1725-1738) (*fin*), communication de M. le vicomte DE CORM NIN. — (*Suite*). Douze ans de campagnes (1794-1806). Lettres vicomte Louis de Villiers à M. Aubron (*suite*), communication M. le vicomte DE GROUCHY.

II. — REVUES ÉTRANGÈRES.

Militär-Wochenblatt. August und September 1901. — N° 6 Urkundliche Beiträze und Forschungen zur Geschichte des Preussisch Heeres. — Die Kürassiere von Morsbronn und Reichshofen. — N° 6 Zum Gefecht vom Sapignies am 2. Januar 1871. — Einfluss der Fra zösischen Nordfestungen auf die Kriegführung im Norden Frankreic 1870-71. — N° 74-75. Das Treffen in und um Ketzer-Angermünde 27/28 März 1420. — N° 76. Die Schlacht im Teutoburger Walde. N° 77. Die Kavalleriedivision Hartmann bei Gravelotte und die Den würdigkeiten des Generals von Fransecky. Zur Richtigstellung. N° 79. Landesvertheidigungsmassregeln der Fürsten von Anhalt z Zeit des Dreissigjährigen Krieges.

Allgemeine Militär-Zeitung. August-September 1901. — N° 3 Ein Brief des Generalfeldmarschalls Blücher aus dem Jahre 1813. Ein Besuch der Schlachtfelder von Dijon und Nuits. — N° 34. D Beinhaus von Bazeilles. — N° 35. Wer war Bismarck? — In Versail 1870. — N° 36. Blücher's Brief an Tauentzien wegen der Schlacht Culm. — Auf alten Kriegspfaden vor Paris. — N° 37. Der Fränkisc Kreis im Reichskrieg gegen Frankreich 1674, von H. HELMERS. N° 38. Das Schloss Compiègne. — N° 39. Die Zahl der gefallen Franzosen bei Metz.

Militär-Zeitung. August-September 1901. — N° 31. Die Kriege Friedrichs des Grossen. Dritter Theil. Der Siebenjährige Krieg 1756-1763. — N° 33. Kriegsgeschichtliche Beispiele des Festungskrieges aus dem deutsch-französischen Kriege von 1870-71, von FROBENIUS.

Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine. August 1901. — Die Thätigkeit der deutschen Festungsartillerie im deutsch-französischen Kriege 1870-1871, von FROBENIUS. — Blicke auf die russische Militärlitteratur, von Generalmajor von ZEPELIN.

September. — Die Heerführung Benedeks in den letzen Tagen vor der Schlacht bei Königgrätz.

Preussische Jahrbücher. September 1901. — Hans Delbruck Erzherzog Carl.

Rivista militare italiana. 16 settembre 1901. — Un ricordo del 20 settembre 1870. La 9ª divisione alla presa di Roma. BOURELLY GUISEPPE, majore. — G. CAPELLO. L'Azione di Gioacchino Murat nella campagna del 1814 in Italia.

REVUE DES LIVRES.

LIVRES FRANÇAIS.

Publié sous la direction de la Section historique de l'état-major de l'armée (1793-1805). — **Projets et tentatives de débarquement aux îles Britanniques** (tome III), par E. DESBRIÈRE, capitaine de cavalerie breveté à l'état-major de l'armée. — Paris, Chapelot, 1901.

Le troisième volume de cet ouvrage considérable vient de paraître. Il est constitué par une étude approfondie des préparatifs entrepris par Napoléon en 1803 pour effectuer contre l'Angleterre l'entreprise, de beaucoup la plus grandiose, qui ait été jamais projetée. Bien que ce soit l'épisode des guerres entre la France et l'Angleterre le plus célèbre, on sera, pensons-nous, convaincu, après avoir lu le travail du capitaine Desbrière, que c'est la période dont la légende avait le plus complètement pris possession et celle dont l'histoire a été, jusqu'à présent, la plus inexacte. On n'avait pas encore étudié de façon technique le problème de faire traverser la Manche à la Grande Armée au moyen d'une flottille, dans les conditions mêmes où la question se posa pour le Premier Consul. On ne s'était pas encore rendu nettement compte des raisons qui rendaient absolument nulle la valeur intrinsèque de 2,000 bateaux plats montés par plus de 100,000 soldats d'élite. On

peut croire que cette lacune est comblée aujourd'hui. La curieuse étude des différents états d'esprit par lesquels passa Bonaparte fera comprendre par quelle progression l'Empereur sera amené à édifier les géniales combinaisons de la campagne de 1805, combinaisons dont la base commune est l'absolu renversement des conditions du grand problème, agité et retourné en tous sens depuis 1793, d'une descente aux îles Britanniques. Dès l'automne 1803, apparaît en effet l'idée de subordonner l'opération du passage de la Manche à la conquête, au moins momentanée, de ce que les Anglais appellent « Sea Power », c'est-à-dire la supériorité militaire absolue au moyen de la présence d'escadres amenées au point décisif. L'étude des opérations de la flottille le long des côtes de la mer du Nord, de la Manche et de l'Océan, celle des travaux des ports, montrera clairement, croyons-nous, d'après quelles données certaines, mais peu connues des contemporains, Bonaparte fut conduit à transformer ses projets. Le développement de ceux-ci fera l'objet du quatrième et dernier volume, en cours d'impression, et qui traitera des événements de la campagne de 1804 et 1805, jusqu'au départ des troupes de terre pour l'Autriche, au mois d'août. Des chapitres spéciaux traitent de l'origine et de la formation de la Grande Armée, d'immortelle mémoire, des projets particuliers, et notamment des essais de Fulton pour réaliser la navigation à vapeur. Enfin, de nombreux renseignements de source anglaise permettent d'apprécier le développement pris par les mesures défensives de la Grande-Bretagne.

La Journée du 14 août 1870, d'après Cardinal von Widdern, par le capitaine HALLOUIN. — Paris, Chapelot, 1901.

Le colonel Cardinal von Widdern a cherché à faire ressortir, dans son ouvrage sur la *Crise de Borny*, les actes d'initiative des commandants de corps d'armée, des états-majors et des autres chefs en sous-ordre; travail du plus haut intérêt et dont la lecture captivante nous montre, à côté de l'esprit d'entreprise de quelques-uns des chefs allemands, les frottements et les heurts qui ne pouvaient manquer de se produire dans une armée dont le chef n'avait su, dans cette circonstance, ni orienter, ni commander effectivement ses subordonnés.

La brochure que présente le capitaine Hallouin est un résumé clair et bien ordonné de l'ouvrage du colonel Cardinal von Widdern.

Pierre LEHAUTCOURT. — **Études de tactique appliquée. — Bataille de Bapaume.** — Paris, Henri-Charles Lavauzelle, 1901.

Cette étude est le développement d'une conférence faite aux officiers de la garnison de Compiègne par un officier supérieur qui, sous le

pseudonyme de P. Lehautcourt, a déjà largement enrichi la bibliographie de la guerre de 1870-1871.

Il a notamment consacré, en 1886, un volume très documenté à la campagne de l'armée du Nord ; mais, depuis cette époque, bien des faits obscurs ont été éclaircis, plusieurs détails sont venus préciser des points d'histoire restés douteux.

Il était donc utile d'appeler encore l'attention du public militaire sur la seule bataille offensive de ce théâtre d'opérations, celle qui fut livrée par le général Faidherbe, contrairement à l'avis de ses subordonnés.

Un exposé clair et précis nous rappelle d'abord qu'à la fin de décembre 1870, les troupes allemandes, sous le commandement du général de Gœben, investissaient Péronne et en couvraient les approches contre l'armée française, concentrée dans les environs d'Arras.

Insuffisamment renseigné malgré sa nombreuse cavalerie, le général de Gœben avait dispersé ses troupes. Il aurait pu disposer de 36 bataillons, 59 escadrons, 23 batteries, 4 compagnies du génie, et n'avait réparti que 16 bataillons 3/4, 26 escadrons 1/2, 10 batteries, 2 compagnies du génie, entre Bienvillers-aux-Bois et Fins, sur une étendue de 35 kilomètres, pour faire face à l'offensive venant d'Arras.

Le général Faidherbe se dirigea, le 2 janvier, d'Arras sur Bapaume ; son armée, formant quatre colonnes, occupait un front de 8 kilomètres.

A la droite, la division Derroja marchait sur Achiet-le-Petit ; à sa gauche, celle du général du Bessol, sur Achiet-le-Grand ; les deux divisions du 23e corps se dirigeaient sur Béhagnies et Mory.

Ces différents points devaient être atteints après une marche de 15 kilomètres.

Bien que les dispositions préparatoires fussent normales et les circonstances favorables, le succès resta incertain.

Lehautcourt nous rappelle comment le général Robin resta inactif à l'extrême gauche ; comment le déploiement défectueux de l'infanterie contribua à faire échouer l'attaque de Sapignies ; pourquoi les divisions, insuffisamment reliées, restèrent hésitantes pendant l'action et ignorantes le soir du sort des colonnes voisines.

Dans la matinée du 3 janvier, le général de Gœben s'était concentré partiellement.

Il avait donné l'ordre au prince Albert d'amener à Bertincourt 3 bataillons, 8 escadrons, 3 batteries ; au général de Barnekow, d'envoyer de Péronne à Sailly-Saillisel 3 bataillons et 4 batteries ; il plaçait en réserve au Transloy 2 bataillons et 2 batteries, et prescrivait à la division Kummer de défendre Bapaume et les villages voisins.

Le général von der Grœben se trouvait à Pys avec 1 bataillon, 2 escadrons, 4 pièces ; enfin, le détachement Dohna (2 régiments de cavalerie, 2 pièces) devait agir sur les derrières du 22e corps.

Après une lutte opiniâtre, commencée vers 8 heures du matin, l'armée du Nord s'empara successivement des villages de Beugnâtre, Favreuil, Biefvillers, Grefvillers, Avesnes, du faubourg d'Arras, au nord de Bapaume. Le général de Gœben, serré de près dans Bapaume, couvrait difficilement ses ailes en occupant, à la fin de la journée, Frémicourt et Saint-Aubin à l'Est, Ligny et Thilloy à l'Ouest.

La retraite de l'armée allemande était ordonnée pour le 4; par suite de diverses circonstances, le général Faidherbe avait, de son côté, renoncé à poursuivre les opérations et à faire lever le siège de Péronne.

Il est donc certain, comme le dit Lehautcourt, que le succès tactique de l'armée du Nord était incomplet et son échec stratégique indiscutable.

La direction avait été, à plusieurs reprises, hésitante de part et d'autre, et quelques détachements s'engagèrent isolément. Aussi, de nombreux faits restent encore inexpliqués : la physionomie de l'action à la fin de la journée devant Bapaume est difficile à préciser ; l'influence du détachement Dohna sur les mouvements du 22e corps est imparfaitement connue ; d'autres détails encore donneront lieu à d'intéressantes recherches.

Mais nous sommes fixés maintenant sur des points restés obscurs ; nous savons notamment que les deux escadrons allemands qui firent rétrograder la garnison de Cambrai n'avaient eu affaire qu'à une reconnaissance de garde nationale mobilisée.

Tous ces détails ont une importance historique ; ils contribuent à l'attrait du récit, que Lehautcourt a fortifié par la justesse des appréciations d'ensemble.

Le Conventionnel Jeanbon Saint-André, par L. Lévy-Schneider. — Paris, Alcan 1901.

Considéré au point de vue militaire et maritime, ce livre est un exposé du rôle joué sous la Révolution par Jeanbon Saint-André, mêlé aux événements les plus importants de la période conventionnelle, collègue de Robespierre et de Carnot au Comité de Salut public, chargé de l'organisation de la marine dans ce Comité, jusqu'au 9 thermidor, envoyé en mission à l'armée de la Moselle. C'est une contribution fort importante et très remarquable à l'histoire de la Révolution, rédigée avec un très grand esprit critique, une étude approfondie des sources et un souci extrême d'impartialité.

Après avoir été d'abord officier municipal à Montauban, Jeanbon est envoyé à la Convention le 6 septembre 1792 et nommé membre du Comité de Salut public le 12 juin 1793.

Le 2 août, Jeanbon et Prieur de la Marne se rendent « aux armées « du Nord, des Ardennes, de la Moselle et du Rhin, pour se concerter

« avec les généraux sur toutes les mesures nécessaires dans les cir-
« constances actuelles ».

Ils avaient principalement mission « de porter un secours considé-
« rable au Nord et à examiner le meilleur emploi que l'on pouvait
« faire des forces de la République ».

Ils étaient investis d'une sorte d'inspection générale sur la frontière de l'Est et du Nord, au-dessus des représentants qui s'y trouvaient. Les 8 et 9 août 1793 eut lieu une conférence, à Bitche, à laquelle prirent part les représentants et les généraux Beauharnais et Schauenburg, et à la suite de laquelle 30,000 hommes furent envoyés de l'armée de la Moselle à celle du Nord.

L'auteur expose dans tous ses détails les mesures prises par Jeanbon et Prieur dans leur voyage de Bitche à Péronne, et insiste sur la critique qu'ils firent du système qui consistait à s'attacher à la défensive et à disséminer leurs forces.

« Il faut changer de système, de tactique, dirent-ils à leur retour à
« Paris, le 23 août. Le général qui le voudra, ne laissera pas ses forces
« éparses et dispersées, il en formera des masses aussi importantes
« que la situation le permettra ; il ne voudra pas que chaque bourg,
« chaque village ou chaque hameau ait sa garnison ou son cantonne-
« ment, mais il se portera dans tous les points avec son armée ; sa
« marche rapide atteindra l'ennemi partout où il sera... »

Jeanbon s'occupa ensuite de la réorganisation de notre puissance maritime. Le 22 septembre 1793 il fut envoyé, avec Prieur de la Marne, à Brest, pour y reconstituer le personnel et le matériel de l'escadre de l'Océan. On suit au jour le jour les résultats obtenus, grâce à leur activité incessante ; leur œuvre, inséparable de certaines erreurs, resta pourtant incomplète en raison de la difficulté de la tâche.

Le 6 novembre, Jeanbon est désigné, d'ailleurs, pour se rendre à Cherbourg où il prend toutes les mesures nécessaires pour la défense du Cotentin contre les Vendéens et les Anglais. Puis, après un séjour aux chantiers de la marine, à Saint-Malo, Jeanbon revient à Brest et imprime une impulsion nouvelle aux travaux du port ; mais, le 18 janvier 1794, mécontent de l'installation d'un tribunal révolutionnaire, il rentre brusquement à Paris. Il reprend au Comité la direction de la marine. Une expédition sur Jersey ayant été décidée au mois de février suivant et devant être appuyée par l'escadre, Jeanbon est renvoyé à Brest pour diriger la sortie.

« La tâche qui l'attendait était immense. Il lui fallait mettre la
« flotte de Brest en état de coopérer à un coup de main sur les îles
« anglo-normandes, presser le départ des divisions qui devaient se
« porter au-devant du convoi d'Amérique, assurer la croisière des

« bâtiments légers, porter nos forces navales de l'Océan à un effectif « énorme et les concentrer à Brest. »

Malgré tous ses efforts, la réorganisation de l'escadre était incomplète quand elle appareilla, le 16 mai 1794, sous les ordres de Villaret-Joyeuse pour se porter au secours du convoi menacé par l'amiral Howe.

L'auteur expose avec grands détails et d'une façon aussi précise que ossible la bataille du 13 prairial (1er juin). Malheureusement, les documents sont absolument contradictoires : « et il n'est peut-être pas deux témoins dont les dépositions concordent ».

Les officiers et marins du *Vengeur*, après s'être d'ailleurs parfaitement comportés, s'étaient rendus à l'instant où le vaisseau coulait bas; le défaut de secours immédiat empêcha les Anglais de les sauver tous et un certain nombre d'entre eux, restés à bord, avaient acclamé la République en disparaissant sous les flots. Mais, au dire des journaux anglais, l'équipage du *Vengeur*, plutôt que de se rendre, avait préféré s'abîmer dans les eaux et, clouant le pavillon à un tronçon de mât, il avait tiré une dernière bordée avant d'être englouti. Le Comité de Salut public avait ajouté foi naturellement au récit de nos adversaires et telle est l'origine de la légende et de l'*Ode* de Le Brun.

Rentré à Paris le 24 juin 1794, Jeanbon fut envoyé peu après en mission à Toulon pour activer les constructions navales et chasser de la Méditerranée les flottes britanniques.

Exclu du Comité de Salut public après le 9 thermidor, rappelé à Paris le 26 janvier 1795, Jeanbon fut arrêté puis remis en liberté.

Désormais, il ne sera plus qu'un fonctionnaire au service des gouvernements qui se succèdent. Consul du Directoire à Alger, puis à Smyrne, commissaire général des quatre départements de la rive gauche du Rhin sous le Consulat, il accepte de l'Empire les fonctions de préfet du Mont-Tonnerre et meurt le 10 décembre 1813, à Mayence, pendant une épidémie de typhus où il avait fait noblement son devoir et prodigué « ses soins aux malades comme s'il eût cherché volontai- « rement la mort ».

LIVRES ÉTRANGERS.

Benedeks nachgelassene Papiere, herausgegeben von H. Friedjung. Leipzig, Grübel und Sommerlatte. 1901.

Cet ouvrage est une biographie du général Benedek, faite au moyen de ses papiers qui consistent surtout en lettres adressées à sa famille ou reçues par lui de hautes personnalités. Malheureusement il a détruit presque tous les documents relatifs à la guerre de 1866, et sur le désir qu'en avait exprimé l'archiduc Albert dès le mois de novembre de cette

année. Il ne subsiste, de cette période si intéressante, que sa correspondance avec sa femme. L'auteur a fait appel, en outre, aux Archives de la guerre de Vienne et à celles de l'Académie militaire de Wiener-Neustadt dont le feldzeugmeister avait été l'élève. Il en sortit en 1822, à l'âge de 18 ans et fut affecté, en qualité de porte-épée, au 27e régiment d'infanterie qui était alors stationné à Capoue. Sous-lieutenant en 1825, lieutenant en 1831, il fut appelé au Grand État-Major en 1833, et, promu capitaine en 1835, il servit en Italie sous les ordres du feldmaréchal Radetzky. Major en 1840, et aide de camp du général Retsey, commandant le corps d'armée de Lemberg, Benedek fut nommé lieutenant-colonel en 1844, et se distingua au cours de la répression d'une révolte de la Galicie occidentale en 1846. Appelé en 1848 au commandement du 33e régiment à Brescia, puis à Pavie, désigné par le feldmaréchal Radetzky pour le commandement d'une brigade, dès le début de la campagne contre le roi Charles-Albert de Sardaigne, Benedek prit une part décisive au combat de Curtanone, le 29 mai 1848, à celui de Mortara, le 21 mars 1849, et à la bataille de Novare, le 23 mars 1849. Général major le 3 avril suivant, il servit avec distinction pendant la campagne de Hongrie en 1849 et remplit ensuite, à la conclusion de la paix, les fonctions de chef d'état-major de Radetzky. Il commanda, en 1859, le 8e corps qui n'assista pas à la bataille de Magenta, mais se maintint énergiquement, pendant toute la journée de Solférino, sur les hauteurs de Pozzolengo et n'abandonna le terrain qu'à la nouvelle des échecs éprouvés sur les autres parties du champ de bataille. L'Empereur lui confia, après la campagne, le commandement de l'armée autrichienne d'Italie et lui conféra, en 1863, la dignité de feldmaréchal. Dès 1856, Benedek disait au prince de Hohenlohe, que le jour d'une déclaration de guerre entre l'Autriche et la Prusse serait le plus terrible de sa vie, car il considérait cet événement comme le plus grand malheur qui pût fondre sur son pays. Appelé à Vienne en 1866, il apprit, à sa grande surprise, de la bouche même de l'Empereur, qu'il aurait le commandement en chef de l'armée de Bohême et non plus de celle d'Italie. Le comte Esterhazy, un des ministres les plus influents, avai persuadé à l'Empereur de ne pas donner le commandement de l'armée principale à un archiduc, parce qu'une défaite pourrait avoir, dans ces conditions, les conséquences les plus graves pour la dynastie. L'archiduc Albert avait exposé cet argument à Benedek qui hésitait pourtant à accepter les fonctions de généralissime en Bohême. L'Empereur lui fit connaître alors par son premier aide de camp, le comte de Crenneville, qu'il assumait une grave responsabilité en renonçant aux services de Benedek en Bohême. Si l'armée autrichienne était vaincue, on ne manquerait pas de le lui reprocher. Benedek céda devant ces considérations. Ces détails nous sont connus par le récit

qu'en fit le feldzeugmeister à un de ses aides de camp après la bataille de Sadowa et qui a été confirmé par sa femme. Benedek assure d'ailleurs, dans son testament, que le commandement suprême « lui fut imposé par un appel à sa fidélité de sujet et de soldat ». Il quitta Vienne très découragé; son chef d'état-major et toutes les personnes de son entourage sont unanimes à déclarer que, dès le début de la campagne, le feldzeugmeister n'avait pas confiance en lui-même et qu'il leur semblait absolument transformé. Il resta près de deux mois encore à Vérone, abandonnant à ses sous-ordres l'organisation de l'armée du Nord et étudiant le théâtre d'opérations de la frontière austro-allemande qu'il connaissait très peu. Le 26 mai, enfin, il se rendit à son quartier général à Olmütz. Le général de Schlichting compare, non sans raison, la destinée de Benedek à celle d'un pilote qui, sa vie durant, avait dirigé de petits bâtiments avec grande habileté et une parfaite connaissance des lieux et qui brusquement se trouvait appelé à conduire un navire de guerre de premier ordre, à travers des mers inconnues, bouleversées par des cyclones.

Dès son arrivée à Vienne, les ordres, les instructions de toute nature, les prescriptions les plus minutieuses se succèdent à l'armée de Bohême, ne comprenant pas moins de 190 pages d'impression. Entre autres choses, Benedek recommande la tactique offensive et la charge à la baïonnette, qu'il avait vue mise en œuvre par les Français en 1859. Le 28 juin, après les défaites de Skalitz et de Trautenau et la constatation des effets du fusil à aiguille prussien, un ordre de l'armée prescrit de préparer les charges par le feu de l'artillerie et de tenir abritées, pendant ce temps, l'infanterie et la cavalerie. Ces premiers échecs avaient profondément impressionné le feldzeugmeister, qui résolut de rester sur la défensive. La nouvelle du combat de Gitschin détruisit en lui tout espoir de vaincre. Le 1er juillet, à l'issue d'un conseil de guerre tenu à Neu-Königgraetz, il fit expédier à l'Empereur le télégramme suivant :

« Je prie instamment Votre Majesté de conclure la paix à tout prix. Une catastrophe est inévitable. »

L'Empereur répondit « qu'il était impossible de conclure la paix et « qu'il fallait exécuter la retraite, si elle était nécessaire ». Le général de Crenneville, son premier aide de camp, ajouta : « Une bataille « a-t-elle eu lieu? » Benedek vit dans cette réponse une invitation à engager une affaire décisive : telle est l'origine de Sadowa.

Le 26 juillet suivant, il remettait le commandement de l'armée à l'archiduc Albert et se rendait le 28 à Wiener-Neustadt où siégeait une commission d'enquête devant laquelle il était appelé à comparaître, ainsi que les généraux Krismanic, Henikstein et Clam-Gallas. Il assuma d'ailleurs noblement toutes les responsabilités. A sa femme, inquiète

sur son sort, il écrivait le 5 septembre 1866 : « Il n'est au pouvoir de « personne de m'humilier..... Tout ira certainement bien ».

« Le Gouvernement peut s'estimer heureux, disait-il dans une autre « lettre, car je garderai le silence avec le véritable tact d'un soldat ». Il se justifia des huit chefs d'accusation établis contre lui et, le 5 octobre 1866, il retourna à Gratz où il ne tarda pas à rentrer dans la vie privée. Tous les documents qu'il possédait sur la guerre de 1866 furent détruits, conformément à la promesse qu'il avait faite à l'archiduc Albert, et l'aide de camp de Benedek, Müller, refusa toujours d'écrire quoi que ce fût à ce sujet.

Fidèle à sa parole, en dépit de toutes les calomnies, Benedek emporta, suivant l'expression de son testament, « son secret et ses réflexions « silencieuses dans la tombe ».

Quel que soit le jugement que portera l'histoire sur le chef de l'armée de Bohême, elle ne pourra refuser son admiration à la haute abnégation dont il fit preuve.

Der Feldzug von 1812. Von Freiherrn von der Osten-Sacken und von Rhein, major. — Berlin, Vossische Buchhandlung. 1901.

L'auteur, à qui l'on doit déjà une *Étude sur la campagne de* 1813 *en Saxe*, a entrepris la relation de celle de Russie. Elle est précédée d'un chapitre qui a trait à l'exposé de la situation générale, politique et militaire, et des conditions particulières de la guerre. D'après le major Osten-Sacken, Napoléon se serait trompé sur deux points essentiels : il aurait eu la conviction qu'Alexandre céderait après les premiers revers et au plus tard après la perte de sa capitale ; il ne se serait pas rendu compte du plan que suivirent les Russes de refuser la bataille et de faire le vide devant l'armée française. Toutefois l'auteur ne cite, à l'appui de ces deux assertions, aucun document et ne renseigne pas le lecteur sur les sources auxquelles il a puisé. Cette observation s'applique d'ailleurs à l'ouvrage tout entier et empêche d'en apprécier la valeur historique proprement dite. Deux chapitres sont consacrés aux armées opposées. Très justement le major Osten-Sacken observe qu'il faut attacher une importance toute particulière aux détails de leur organisation.

« Non seulement, dit-il, ils donnent fréquemment la clef des déci- « sions du commandement, mais il est très peu de campagnes où ils « aient eu une influence aussi considérable que dans celles de 1812 et « de 1813, les seules où l'on voit Napoléon à la tête de masses analogues « aux armées modernes. »

Il fait remarquer aussi, non sans raison, que les chefs que l'Empereur avait placés à la tête de ses armées n'étaient pas aptes à remplir ces fonctions et qu'ils manquaient de l'initiative nécessaire sur un théâtre d'opérations aussi étendu. « En voulant être à la fois général en chef,

« chef d'État-Major et même Ministre de la guerre, Napoléon avait « assumé un fardeau trop lourd. »

Tout en reconnaissant que le plan de Napoléon a été approuvé par la plupart des historiens, l'auteur se demande s'il n'aurait pas mieux opéré en manœuvrant par son aile droite et non par son aile gauche, de façon à rejeter les Russes sur la Dwina en les coupant des provinces du centre et du midi de l'Empire. « Peut-être les Russes n'auraient-ils pas eu « ainsi la possibilité d'utiliser la grande étendue de leur territoire et « d'effectuer leur retraite. » La question peut à la rigueur être discutée, bien que la configuration des frontières et la topographie du théâtre de la guerre fassent pencher la balance en faveur de la solution de l'Empereur, mais on ne peut se ranger à l'avis de l'auteur lorsqu'il déclare le plan de campagne de Napoléon fautif. L'insuccès dû à des causes multiples, indépendantes du plan lui-même, ne suffit point à justifier cette appréciation.

Le major d'Osten-Sacken cherchant à expliquer les revers de l'armée française, estime qu'il ne suffit pas de faire entrer en ligne de compte l'étendue du territoire russe, le manque de ressources du pays, le climat, la ténacité et le fanatisme de l'adversaire, l'organisation défectueuse de l'armée française et même le plan de guerre fautif de l'Empereur. « En dépit de toutes ces circonstances, dit-il, Napoléon aurait « atteint son but, s'il n'avait pas commis d'autre part de nombreuses « fautes partielles, s'il avait été le général de 1796, de 1805 et de « 1806-1807. » Il lui reproche, en particulier, sans que les raisons qu'il en donne soient toujours fondées, d'avoir laissé échapper la victoire trois fois à Witebsk, à Smolensk, surtout à la Moskova, d'avoir séjourné trop longtemps à Moscou, de n'avoir pas organisé sa ligne de communications, enfin d'avoir perdu un temps précieux en prenant son itinéraire de retour par Malo—Jaroslawetz. Il rend hommage à la pénétration de l'esprit et à la clarté du jugement de l'Empereur, mais il croit constater en lui une diminution de vigueur et de ténacité dans la conception et un amoindrissement dans la puissance de décision.

Das gefecht bei Kissingen am Juli 1866, von Fritz Hœnig. — Bad Kissingen, F. Weimberger, 1901.

Travail très précis et très détaillé. Récit fort intéressant qui ne peut guère être résumé, mais mérite d'être lu la carte à la main. Il est fâcheux qu'aucune indication de sources n'étant donnée, il soit impossible de contrôler les assertions de l'auteur.

Le Gérant : R. Chapelot.

Paris. — Imprimerie R. Chapelot et C°, 2, rue Christine.

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 11 Novembre 1901

SOMMAIRE

La Bataille de Jemappes (fin).
Campagne de 1793 *en Alsace* (fin de la 1re partie).
Campagne maritime de 1805 (à suivre
La guerre de 1870-1871. — *Journée du* 5 *août* 1870 *en Alsace* (à suivre).
Bulletin bibliographique.

LA

BATAILLE DE JEMAPPES

DC
44

CHAPITRE V.

LES SUITES DE LA BATAILLE DE JEMAPPES. — CONCLUSIONS.

Il y avait, pour l'armée française, un intérêt capital à compléter par une poursuite active, immédiate, les résultats de la victoire de Jemappes. Dumouriez était le premier à en apprécier l'importance. Dès qu'il eut

pris possession de la ville de Mons (1), il se proposait de continuer sa marche, de façon à empêcher la concentration des Autrichiens aux environs de Bruxelles ; mais, les conditions matérielles où se trouvait l'armée lui paraissant rendre impossible ce mouvement immédiat, il crut devoir y renoncer. Voici en quels termes il exprime au Ministre de la guerre (de Mons, 10 novembre) les regrets que lui causent ces retards :

J'irais beaucoup plus vite si j'avais reçu les tentes, les couvertures, les souliers et les capotes que vous m'annoncez et qui n'arrivent pas. Retardé malgré moi par cette lenteur, je suis obligé de donner relâche à un ennemi que j'aurais achevé de détruire très vite, si j'avais eu tous mes moyens dans la main. J'espère cependant vous écrire sous peu de jours de Bruxelles, et c'est demain au soir que je pourrai vous mander positivement quel jour je pourrai y entrer (2).

Le 19 novembre, il renouvellera, d'une façon encore plus catégorique, ses plaintes au sujet des difficultés

---

(1) Voir lettre de Dumouriez au président de la Convention (de Mons, 9 novembre 1792) : « ..... La forme du gouvernement de la province du Hainaut, dont Mons est la capitale, a été changée spontanément et sans aucune influence. Hier, trente magistrats, choisis au scrutin par le peuple entier, se sont partagé toutes les branches du gouvernement. La tranquillité et la joie règnent dans cette ville qui lève 1000 hommes pour joindre l'armée de la République. Je fais demain un mouvement en avant ».

Le 8 novembre, Dumouriez avait publié une proclamation au peuple belge conforme à l'*Instruction pour la conduite politique*, adressée aux généraux le 30 octobre. (Voir chapitre III.)

(2) Cette lettre contient ce *post-scriptum*, relatif à un incident de la bataille du 6 novembre : « Un des frères de l'Empereur, que je crois être l'archiduc Charles, a eu un pouce emporté d'un coup de feu à la bataille de Jemappes, et a dit à sa maîtresse, qu'un aide de camp a dépistée à Mons : « Ces b..... de Français sont des diables ; le feu « leur sort par la bouche et par les yeux..... l'armée est en déroute ; « tout est f. ... ».

administratives qui contrarient, à chaque instant, ses opérations militaires :

Ma marche devait être rapide, et le seul moyen de préparer les succès que nous avons obtenus était d'assurer les approvisionnements de l'armée, de manière à ce que, quelque part que les circonstances me forçassent de la porter, soit en totalité, soit en partie, je fusse assuré de l'y faire vivre. Cependant, je n'avais alors de votre part aucune fourniture, et malgré mes demandes réitérées, les approvisionnements ne venaient point. Je ne connais point l'art de faire la guerre sans faire vivre le soldat; je regarde comme mon devoir le plus sacré de veiller à la subsistance des braves gens qui se dévouent sous mes ordres à la défense de la liberté (1).....

Je ne puis vous exprimer à quel point les embarras et la pénurie que nous éprouvons, depuis le commencement de la campagne, dans les fournitures de tous genres, font souffrir l'armée, retardent ma marche et nuisent à nos succès. Je suis souvent obligé de m'arrêter au moment même où les circonstances demanderaient une marche plus rapide, parce que je n'ai pas devant moi les moyens de faire subsister l'armée ; et j'ose répondre que, si j'avais eu plutôt les facilités que me donnera l'exécution du plan que je propose, les ennemis seraient déjà au delà du Rhin, et j'aurais épargné du sang et des trésors.

Au surplus, je dois vous déclarer qu'il est impossible que j'entreprenne rien d'important, tant que je n'aurai pas l'esprit tranquille sur les vivres, les fourrages et le numéraire ; et que, quelque positives que soient les différentes lettres par lesquelles vous m'avez successivement annoncé ces fournitures, je suis si mal servi et vos ordres sont si mal exécutés que, sans le marché fait par le commissaire Malus le 8 de ce mois, et sans les emprunts faits, soit aux abbayes, soit à des

---

(1) Dumouriez insiste ici pour le maintien des marchés qu'il avait conclus et qui rencontraient une vive opposition de la part de l'administration de la guerre. Ces démêlés sont exposés avec beaucoup de clarté et d'impartialité par M. Arthur Chuquet. (*Jemappes et la conquête de la Belgique*, chapitre V.)

particuliers, je serais absolument sans farine, sans fourrages et sans numéraire.

Dumouriez se trouva ainsi paralysé, après sa victoire, par les mêmes causes qui avaient entravé son entrée en campagne. Il donne dans ses *Mémoires* (t. III, p. 187), quelques détails sur les objets administratifs qui s'imposèrent alors à ses préoccupations :

Sa position était beaucoup plus embarrassante qu'avant sa victoire. Ses commissaires des guerres, ses administrateurs des vivres étaient restés à Valenciennes. Il était sans vivres, sans argent, sans moyens pour marcher en avant. D'Espagnac, homme d'esprit et fertile en ressources, vint l'y trouver. Il avait l'entreprise des convois de l'armée. Il lui prêta cinquante mille écus, et il fit, par ordre du général, avec le commissaire ordonnateur Malus, différents marchés pour des souliers et des capotes, dont le soldat avait grand besoin dans une saison aussi rigoureuse. Des capitalistes belges firent des marchés pour assurer les vivres et les fourrages de l'armée pour deux mois. Le général fit une ordonnance pour exiger du clergé un emprunt forcé d'une année de revenu, avec promesse de faire garantir cet emprunt par la nation belgique, avec laquelle la nation française s'acquitterait par un solde de compte à la fin de la guerre.

Cet emprunt sur le clergé était pour lui une assurance de la conservation de ses biens et servait à mettre en circulation le numéraire enfoui dans les couvents. Quant aux marchés pour les vivres et les fourrages, outre qu'ils assuraient la subsistance de l'armée, et que les premières livraisons devaient mettre le général dans le cas de ne plus être arrêté dans sa marche, devant commencer sous huitaine et continuer sans interruption, il en résultait un autre avantage, c'est que les entrepreneurs, devant être payés en assignats, avaient autant d'intérêt que la France elle-même à les faire entrer en circulation.

Ces détails d'administration l'occupèrent jusqu'au 11 et l'empêchèrent de poursuivre vivement son avantage, ce qu'il eût fait s'il n'eût pas manqué de tout.....

Il vit arriver avec plaisir, à Mons, le général Miranda, qui revenait de Paris, et les maréchaux de camp Stengel et Eustace, qui étaient restés malades à Valenciennes. Il rendit au premier le commandement en second de l'avant-garde. Il donna au second, qui était Américain, le commandement du corps des flanqueurs de gauche.....

Ce fut à Mons que Dumouriez apprit l'arrivée de Valence à Givet, avec l'aile droite de l'armée des Ardennes (1). Bien qu'elles fussent assez fatiguées par les marches pénibles qu'elles venaient d'exécuter (2), ces

---

(1) Valence arriva de sa personne à Givet le 3 novembre. Le surlendemain, 5, nous le voyons écrire à d'Harville : « ..... Je ne puis me décider encore sur le parti que je prendrai parce que, l'ennemi dégarnissant Namur, je dois ne pas perdre de vue à quel point il serait important de prendre cette place ; d'ailleurs l'attaque est même un moyen de diversion si puissant qu'il vous secondera mieux qu'une marche sur Mons. Au reste, d'ici à ce que je puisse me mettre en mouvement, j'aurai le temps de recevoir de vos nouvelles et les derniers ordres du général Dumouriez. Je voudrais toujours le voir le 7 ; et si, avant cette époque je ne prends pas Charleroi, au moins je ferai croire que je veux l'attaquer..... »

(2) Voir sur cette marche les *Souvenirs de la campagne de 1792*, par James Money, ex-maréchal de camp au service de la France (traduit par P. Mérat. Paris, Corréard, 1849). L'auteur dit que les colonnes étaient encombrées de malades ; il signale la mauvaise qualité des chaussures, qui s'usaient dans les vingt-quatre heures : « C'est à peine si les semelles étaient un peu plus épaisses que le cuir supérieur ; même il y en avait un grand nombre dont les semelles étaient du cuir ordinaire tout simplement imprégné de colle, afin de présenter de la raideur au toucher ».

Après trois jours de repos à Sedan, où l'on répara un peu l'habillement, mais où il ne fut pas possible de se procurer tous les souliers nécessaires, l'armée se rendit à Rocroi. La marche s'effectua dans une boue « d'une demi-aune de profondeur », sous une pluie qui ne cessa de tomber : « La plus grande partie de nos hommes portèrent leurs souliers dans leurs mains ; les femmes marchèrent dans la boue, après avoir retroussé leur robe jusqu'à la hauteur de cette fange, et pourtant chacun allait sans le moindre murmure..... Les hommes étaient

troupes constituaient un important appoint de forces, dont Dumouriez pouvait tirer un parti d'autant plus avantageux qu'elles se trouvaient toutes placées pour menacer la ligne de retraite de l'ennemi par la vallée de la Meuse.

Mais au lieu de pousser vigoureusement dans cette direction, ce fut vers la gauche que Dumouriez porta le gros de ses forces, en quittant Mons. Il croyait que le duc de Saxe-Teschen prendrait position derrière le canal de Vilvorde, pour y soutenir une nouvelle attaque. Il prescrivit donc à Valence d'être le 13 ou le 14 novembre à Nivelles, afin de tourner la forêt de Soignies et d'inquiéter l'ennemi au passage de la Dyle (1). Lui-même partit de Mons, le 11 novembre, et marcha sur Enghien, mais il ne put atteindre cette ville que le 12 et poussa son avant-garde jusqu'à Hal. En même temps, d'Har-

---

tristes et silencieux ; beaucoup d'entre eux abandonnaient leur corps pour prendre à travers champs ou suivre des petits chemins de traverse; personne n'osait le leur défendre. En un mot, chacun cherchait, le plus promptement possible, le cantonnement qu'il devait occuper. »

A partir de Rocroi le temps s'améliora ; une partie de l'armée se dirigea sur Mariembourg, une autre sur Fumay et Givet. Money ajoute que Valence laissa cinq ou six jours de repos aux troupes sur ce dernier point. Il fait remarquer que, si l'ordre de marcher sur Charleroi avait été immédiatement donné, ce mouvement eût rendu inutile la bataille de Jemappes. Cette observation n'est pas exacte, car l'armée des Ardennes n'était pas en état de quitter Givet avant le 6 novembre, c'est-à-dire au moment même où s'engageait la bataille. Il eût fallu que Valence, se séparant de Kellermann trois jours plus tôt, atteignît Givet vers le 1er novembre pour que son action pût s'exercer dans le sens indiqué par l'auteur anglais ; il ne pouvait plus ensuite que participer à la poursuite des Autrichiens.

(1) De Givet, l'armée des Ardennes avait envoyé des partis dans la vallée de la Meuse jusqu'à faible distance de Namur. Le gros s'était avancé dans la direction de Charleroi, qu'il atteignit le 11 novembre. — Voir lettre de Valence au Ministre (12 novembre), annonçant qu'il a occupé « la ville appelée autrefois *Charles-Roi* et que le peuple nomme à présent *Charles-sur-Sambre* ». Il atteignit Nivelles le 14 novembre.

ville recevait l'ordre de venir, le 11, à Braine-le-Comte et Berneron à Hérinnes ; le premier de ces mouvements fut exécuté au jour indiqué, le second avec quarante-huit heures de retard. Quant à La Bourdonnaye, il devait marcher de Tournai sur Gand, porter ensuite son avant-garde sur Dendermonde et se trouver, le 13 novembre, à hauteur de cette ville (1).

*
* *

Pendant que Dumouriez était arrêté à Mons, les Autrichiens avaient continué leur retraite et opéré la tardive concentration ordonnée après la défaite de Jemappes. Le 8 novembre, le corps principal, aux ordres du duc de Saxe-Teschen, fut rallié à Tubize par le prince de Wurtemberg, amenant les troupes de Tournai et de Bury : l'ensemble formait une masse d'environ 25,000 hommes (6 bataillons de grenadiers, 19 bataillons d'in-

---

(1) Dans son *Histoire des guerres de la Révolution* (tome II, page 237), Jomini critique sévèrement la manœuvre de Dumouriez : « Calculant ainsi toujours mal sous les rapports stratégiques, au lieu de se prolonger par sa droite, il rabattait cette aile sur lui et donnait à sa gauche l'ordre inconcevable d'aller courir sur Gand, tandis que de Jemappes même on aurait dû lui prescrire d'accourir sur Ath. Il semblait ainsi tourner toutes ses vues sur Bruxelles et le bas Escaut, sans s'inquiéter de la Meuse ni des avantages que lui assurait la configuration du théâtre de la guerre ».

L'observation de Jomini est des plus fondées. On peut toutefois faire remarquer que, les Autrichiens n'étant pas en mesure de défendre Gand, l'occupation de cette ville retardait fort peu la marche de La Bourdonnaye ; celui-ci pouvait parfaitement atteindre Dendermonde à la date indiquée et concourir à déloger l'ennemi de la position qu'il aurait occupée au nord-est de Bruxelles. La Bourdonnaye manifesta une fois de plus sa mauvaise volonté et n'arriva à Dendermonde que le 16. Heureusement la retraite de l'ennemi rendait son intervention inutile.

fanterie, 18 compagnies de chasseurs, 17 compagnies de corps francs, 35 1/4 escadrons). Le détachement du colonel Knorr (1 bataillon, 3 compagnies de chasseurs, 2 escadrons) était à Nivelles, couvrant la route de Charleroi à Bruxelles.

A cette même date, le comte Latour atteignit Gand avec 4 bataillons et 2 escadrons.

Le 9 novembre, le duc de Saxe-Teschen convoqua un conseil de guerre, à Tubize, pour examiner s'il fallait tenter le sort d'une nouvelle bataille ou continuer la retraite (1). Il fut décidé que l'armée se replierait sur Bruxelles et chercherait à tenir cette ville le plus longtemps possible, sans risquer de bataille décisive et en évitant de compromettre sa retraite sur la Meuse ; celle-ci s'effectuerait par Louvain, puis Namur ou Liège, suivant les circonstances. Un petit corps de troupes devait être dirigé vers Namur, de façon à assurer les communications avec cette ville et s'opposer aux entreprises des Français dans la vallée de la Meuse. On devait enfin activer l'évacuation des hôpitaux, des magasins d'artillerie et de tous les dépôts établis à Bruxelles et à Malines.

En conséquence, l'armée autrichienne se porta, le 10 novembre, sur Hal, où elle séjourna vingt-quatre heures. Le duc Albert de Saxe y tint, avec ses lieutenants, une nouvelle conférence à la suite de laquelle ordre fut envoyé au comte Latour d'évacuer Gand et de se replier jusqu'à la ligne Malines—Vilvorde—Bruxelles. La mission d'assurer les communications avec Namur fut confiée à un détachement de 8 bataillons et 7 escadrons, commandé par le F. M. L. baron

(1) Le capitaine de Christen développe, d'une façon très détaillée, les raisons qui militaient en faveur de l'une ou de l'autre solution. (*Mittheilungen des K. und K. Kriegs Archivs*, tome XII, pages 290 et seq.)

Beaulieu (1) : il partit le 11 novembre pour Etterbeek, d'où il marcha sur Louvain, le 12 ; il devait ensuite se rabattre sur Namur.

Le 12 novembre, le corps principal se porta de Hal sur Bruxelles ; son arrière-garde s'établit près d'Anderlecht (2) sur la rive gauche de la Senne.

Ce fut à cette même date que l'avant-garde de Dumouriez atteignit Hal ; lui-même vint la rejoindre dans la soirée.

Le 13 au matin, il donna un détachement de 200 chasseurs à pied et 50 à cheval au colonel Devaux, son aide de camp, pour avoir des nouvelles précises de l'ennemi. Deux heures après, Devaux lui manda qu'il était engagé avec l'arrière-garde des Impériaux qu'il avait trouvée à Saint-Peterslewe (3), qu'il les amusait et que, si on voulait lui envoyer du renfort, il les pousserait ; que les paysans lui avaient dit que l'armée impériale était au delà de Bruxelles, et qu'une arrière-garde de 2,000 ou 3,000 hommes était sur les hauteurs d'Anderlecht.

Le général prit 3,000 hommes de son avant-garde avec deux compagnies d'artillerie à cheval et s'avança à Saint-Peterslewe, ayant envoyé ordre au général Miranda d'amener l'armée à Hal ; il donna le même ordre au général d'Harville, ne voulant pas le porter de l'autre côté de la Senne, pour ne pas l'engager dans la forêt de Soignies. Il lui manda de lui envoyer son avant-garde, qui se joindrait au corps de ses flanqueurs de droite et au reste de son avant-garde pour la soutenir.

Arrivé à Saint-Peterslewe, il poussa facilement devant lui les troupes légères impériales ; mais, quand il fut devant Anderlecht, il se vit débordé à sa gauche par un corps plus fort que le sien, ayant 5,000 à 6,000 hommes devant lui. Ce n'était pas le cas de se faire battre à la tête d'une légère

---

(1) Ce détachement fut bientôt renforcé de 2 bataillons, 4 compagnies de chasseurs et 4 escadrons.

(2) A 4 kilomètres à l'ouest de Bruxelles.

(3) Ou Leeuw-Saint-Pierre, à 6 kilomètres au sud-ouest d'Anderlecht.

avant-garde ; il ne voulait pas non plus reculer. Il s'étendit sur un très grand front et il établit une grande canonnade à la tête du grand chemin. L'ennemi, le croyant plus fort, ne voulut pas s'engager. Enfin, sur les 3 heures après-midi, le reste de son avant-garde arriva ; alors il attaqua vigoureusement le village, qui fut emporté. Les dragons de Latour et un corps de hulans furent maltraités par sa cavalerie. Un major impérial, nommé Mahony, se distingua à cette retraite, qui coûta 500 à 600 hommes aux ennemis.

Miranda et d'Harville marchaient tous les deux sur Hal ; en y arrivant, ils apprirent que le général était engagé contre des forces supérieures et demandait du secours. Les troupes entendaient un grand feu du côté de Bruxelles ; on rapportait des blessés. L'armée s'inquiète, veut aller au secours de son général, de son *père*, jette sa soupe et se remet en marche en courant vers Anderlecht. C'est un des traits de ses soldats auquel Dumouriez a été le plus sensible. Il se dépêche de leur envoyer dire que l'ennemi est battu et en retraite. L'armée retourne prendre son camp à Hal, murmurant contre son général qui s'expose à l'avant-garde. Le lendemain, avant le jour, elle était en marche, et le général a le plaisir d'être bien grondé par ses soldats (1).

A la suite du combat d'Anderlecht, les Autrichiens ne cherchèrent pas à défendre Bruxelles ; la petite garnison de cette ville suivit le mouvement général de l'armée qui se retira sur Louvain. Le 14 novembre, Dumouriez fit son entrée dans Bruxelles, aux acclamations des habitants.

Il se trouva encore immobilisé pendant six jours par ces difficultés politiques, administratives et financières qui lui avaient déjà fait perdre à Mons un temps si précieux (2). Cependant, dès le 16 novembre, l'avant-

---

(1) *Mémoires* de Dumouriez (tome III, pages 191 et seq.).

(2) Au moment de l'entrée à Bruxelles, il ne restait que 14,000 francs dans la caisse de l'armée ; le prêt était arriéré de trois jours et la troupe

garde, commandée par Stengel, occupa Malines et mit la main sur l'importante fonderie, dont les Autrichiens n'avaient pas eu le temps d'évacuer le matériel ni les approvisionnements. Le 19, Dumouriez put enfin quitter Bruxelles avec le gros de l'armée et se dirigea sur Louvain, qu'il atteignit le lendemain.

Découragé et malade, le duc de Saxe-Teschen venait de remettre (15 novembre) le commandement des troupes autrichiennes au feldzeugmeister comte Clerfayt.

Celui-ci ne disposait que d'un effectif de 18,000 hommes environ, trop faible pour barrer la route à Dumouriez ; il prit le parti de se replier lentement sur Liège, en faisant bonne contenance et sans se laisser entamer. Le 20 novembre, il campa près de Tirlemont, sur la rive gauche de la grande Geete, couvert par une forte arrière-garde établie sur les hauteurs de Cumptich.

Le 21 novembre, l'avant-garde française se heurta à cette position ; comme elle comprenait principalement de la cavalerie et de l'artillerie, la rencontre donna lieu à une longue et vive canonnade. Dumouriez se proposait de prononcer l'attaque le lendemain avec le gros de ses forces, en même temps qu'il chargeait la division d'Harville de tourner la gauche de l'ennemi (par Meldert et Hougaerde) et menaçait son flanc droit par un second

---

commençait à murmurer. La conclusion des marchés de subsistances et les mesures à prendre pour faire circuler les assignats en Belgique furent les principaux sujets de discussion entre Dumouriez et les Ministres de la guerre et des finances.

Le compte rendu de la séance de la Convention du 5 décembre 1792 rapporte ces paroles de Barbaroux : « Un volontaire du bataillon des Bouches-du-Rhône nous a attesté la vérité d'une partie des faits énoncés dans la lettre de Dumouriez. Il nous a dit qu'à Bruxelles les officiers des volontaires et ceux des troupes de ligne avaient été obligés de se cotiser pour réaliser le prêt des troupes ». (*Moniteur* du 7 décembre 1792.)

détachement (dirigé sur Oplinter). Mais les Autrichiens se dérobèrent dès le matin du 22 novembre et se retirèrent sur Saint-Trond, sans être poursuivis. De là, ils continuèrent leur marche sur Liège, qu'ils atteignirent le 26.

Le passage de la Meuse fut couvert par une forte arrière-garde, établie sur les hauteurs de Waroux (au nord-ouest de Liège). Le G. M. comte Sztaray, qui la commandait, soutint avec beaucoup d'énergie l'attaque de l'avant-garde française ; il conserva ses positions toute la journée du 27, puis, à l'entrée de la nuit, passa la Meuse pour rallier le gros de l'armée (1).

Le 28 novembre, Dumouriez entra dans Liège et substitua un gouvernement démocratique à celui du prince-évêque. Cette occupation fut suivie d'un nouvel arrêt, qui devait être à peu près définitif, car les difficultés précédemment signalées au Ministre étaient aggravées, depuis quelques jours, par une inquiétante diminution des effectifs. Maintenant que l'ennemi était rejeté loin de la frontière, beaucoup de volontaires refusaient de poursuivre la campagne ; ils déclaraient n'avoir pris les armes que pour défendre la

---

(1) A propos de ce combat de Waroux, Dumouriez fait l'observation suivante : « Le général Sztaray, avec très peu de troupes, a déployé une grande défensive sur un front très étendu, et il a resserré sa défensive peu à peu, sans se presser, avec beaucoup d'habileté et de sang-froid. Les mouvements des ailes des Français ont encore été lents, ce qui a rendu l'attaque du front molle et circonspecte. D'ailleurs, le général Sztaray avait des batteries de grosses pièces, très bien disposées et parfaitement servies, qui ont eu, ce jour-là, une grande supériorité sur l'artillerie française, qui n'a pas déployé sa vivacité ordinaire.

Le général Dumouriez a observé à ce combat que le soldat français compte infiniment sur la supériorité de son artillerie ; que du succès de cette arme dépend le plus ou moins de confiance et d'impétuosité des troupes, et que son courage se refroidit sensiblement s'il voit son artillerie recevoir un échec ou se rebuter. » (*Mémoires*, tome II, page 245).

patrie en danger; et, le péril étant conjuré, ils prétendaient être libres de rentrer dans leurs foyers.

L'armée, écrit Dumouriez au Ministre, diminue de jour en jour d'une manière effrayante. Je n'ai pas plus de 21,000 hommes à mes ordres. Il y a fort peu de bataillons qui s'élèvent à 300 hommes. Des compagnies sont réduites à 7 ou 8 hommes. Le décret qui a déclaré la patrie hors de danger fait croire à la plupart des volontaires qu'ils sont libres de s'en aller. Un très grand nombre est parti sans demander de congés. Parmi ceux qui me restent, la plupart, et des bataillons presque entiers, ayant fait leur déclaration il y a deux mois, demandent à partir le 1er décembre, c'est-à-dire demain, et si la Convention nationale ne prend pas une mesure très prompte, je ne pourrai, aux termes du décret, en retenir aucun (1).

Après avoir évacué Liège, les Autrichiens s'étaient retirés en bon ordre sur Herve et Henri-Chapelle. Ils se maintinrent pendant une quinzaine de jours à l'extrême limite des Pays-Bas, tandis que l'armée française restait

---

(1) De Liège, 30 novembre.

Dans ses *Souvenirs de la campagne de* 1792, James Money signale également le mécontentement des gardes nationaux des Ardennes et de Paris après la prise de Namur : « Ce mécontentement alla même si loin que bientôt il ne se passa plus une nuit sans que 20 à 30 hommes par régiment abandonnassent leur corps pour s'en retourner chez eux; d'autres me demandaient la permission de rentrer dans leurs foyers, permission que je ne pouvais pas leur accorder, en me donnant pour raison que la patrie n'était plus en danger et qu'il n'y avait plus de motif pour les retenir loin de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs ménages ». (Page 162.)

Ces défections devinrent si nombreuses que la Convention dut rendre, le 13 décembre, un décret invitant, *au nom de la patrie, les volontaires nationaux à ne pas quitter leurs drapeaux*, et déterminant *les formalités* à remplir pour *obtenir des congés*. En vertu de ce décret, les volontaires déjà partis durent rejoindre leur corps dans le délai d'un mois.

immobile à Liège et aux environs. Cette période fut marquée par de petites affaires d'avant-postes, à la suite desquelles Clerfayt se décida à passer sur la rive droite de la Roer, évacuant Aix-la-Chapelle, où le général Desforets fit son entrée le 15 décembre.

Pendant que Dumouriez refoulait ainsi les Autrichiens jusqu'à la frontière orientale des Pays-Bas, La Bourdonnaye achevait, presque sans combat, la conquête de la Flandre (1). Il entrait le 12 novembre à Gand et le 18 à Anvers ; la garnison de cette ville s'étant réfugiée dans la citadelle, il fallut entreprendre des travaux de siège qui, au bout de quatre jours, la forcèrent à capituler (28 novembre). Ce fut au cours de ces opérations que, faisant droit aux plaintes réitérées de Dumouriez, le Conseil exécutif prononça le rappel de La Bourdonnaye. Miranda (2) vint le remplacer dans le commandement de l'armée du Nord (27 novembre).

Quelques jours plus tard, Miranda se dirigea vers la Gueldre autrichienne, en longeant la frontière hollandaise ; le 11 décembre, il occupa sans coup férir la ville

---

(1) Les villes de la Flandre occidentale (Ypres, Furnes, Bruges) furent occupées par une petite colonne que le général Pascal de Kerenveyer avait fait partir de Dunkerque, sous les ordres du colonel Maschek.

(2) Miranda (François), né à Caracas, vers 1750, avait servi dans les troupes espagnoles et pris part à la guerre d'indépendance des Etats-Unis. Venu en France au moment de la Révolution, il prit du service et fut coup sur coup nommé maréchal de camp (1er septembre 1792), puis lieutenant général (30 octobre). Après la bataille de Neerwinden, dont la perte lui fut imputée, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, mais acquitté (16 mai 1793). Incarcéré de nouveau à cause de ses relations avec les Girondins, il fut mis en liberté après le 9 thermidor. Condamné à la déportation après le 18 fructidor, il se réfugia en Angleterre, prit une part active à la révolte du Venezuela contre l'Espagne. Vaincu et forcé de capituler, il mourut dans les prisons de Cadix (1816).

de Ruremonde, important point de passage sur la Meuse inférieure (1).

De son côté, Valence reçut de Dumouriez, aussitôt après l'occupation de Bruxelles, l'ordre de rétrograder de Nivelles sur Namur, pour en assiéger le château; le 16 novembre, il se mit en route et, le 17, il atteignit le Mazy (à 15 kilomètres au nord-ouest de Namur). Depuis le 15, le corps de Beaulieu était cantonné dans la vallée de la Méhaigne, à une quinzaine de kilomètres au nord de Namur, couvert par des avant-postes à Leuze, Upigny, Asche.

Le 18 novembre, l'avant-garde de Valence attaqua les postes autrichiens et les rejeta au delà d'Eghezée. Cet échec partiel fit craindre à Beaulieu d'être accablé par des forces très supérieures; il prit le parti de se porter, le 19, à Huy, important point de passage sur la Meuse, à mi-distance entre Namur et Liège. Il se maintint aux environs de cette ville pendant une dizaine de jours, qui furent à peine signalés par quelques escarmouches; à la nouvelle de l'occupation de Liège, il se mit en retraite dans la direction de Luxembourg, ralliant les détachements établis en surveillance vers la frontière française; il atteignit Arlon le 9 décembre.

Après la petite affaire du 18, Valence s'occupa d'investir Namur, en attendant l'arrivée de son artillerie de siège. Comme la ville n'était pas susceptible de défense, le G. M. de Moitelle s'enferma dans la citadelle avec la petite garnison de 2,600 hommes placée sous ses ordres (21 novembre) (2). Couronnant un

---

(1) Voir lettre de Dumouriez à Pache (Liège, 29 novembre 1792); il déclare qu'il ne *pourra se regarder maître de la Meuse* que lorsque *Ruremonde sera prise.*

(2) Comprenant trois bataillons d'infanterie, deux compagnies de chasseurs, 30 hussards et 99 artilleurs (d'après le capitaine de Christen).

éperon de terrain qui sépare la Meuse de la Sambre, au sud de leur confluent, cette citadelle était suffisamment armée pour imposer à l'attaque l'exécution de travaux assez importants. Le 21 novembre, Valence reçut ses équipages de siège; le 24, il fut renforcé par la division d'Harville, que Dumouriez avait détachée du gros de l'armée, après l'occupation de Tirlemont (1). Les travaux furent activement poussés, sous la direction de l'ingénieur Gobert et du lieutenant général Bouchet, qui avait pris part au siège de la place en 1746. Enfin, les dehors ayant été enlevés et plusieurs batteries menaçant d'écraser le corps de place sous leurs feux croisés, le général Moitelle dut capituler (2 décembre 1792).

Ainsi était achevée, en un mois, la conquête des Pays-Bas autrichiens. Toutefois, l'armée ennemie avait échappé à la destruction que l'on aurait pu espérer à la suite de la bataille de Jemappes. Nous voyons, au milieu de décembre, Clerfayt et Beaulieu conserver derrière la Roer, et dans le Luxembourg, des troupes éprouvées saus doute par le feu, la maladie et la désertion, mais ne présentant aucun symptôme de désorganisation.

Un nouvel effort était donc nécessaire pour réaliser complètement la résolution prise, le 24 octobre, par le Conseil exécutif, de poursuivre la campagne jusqu'à ce que les ennemis eussent été rejetés au delà du Rhin.

On sait que Dumouriez ne crut pas son armée en mesure de tenter immédiatement cet effort; il lui fit prendre ses quartiers d'hiver, qu'elle conserva jusqu'au milieu de février 1793.

---

(1) Voir lettre de Dumouriez à Pache (Tirlemont, 22 novembre 1792). Il annonce qu'il va détacher d'Harville sur Huy « pour mettre entre deux feux le général Beaulieu qui paraît se séparer de l'armée pour se diriger sur Huy ou sur Namur ». Il émet la crainte que Hohenlohe ne

*
* *

Les événements que nous venons d'étudier comportent des enseignements militaires que nous allons essayer de dégager. Nous attachant surtout à ceux qui ont un caractère général et permanent, nous ferons porter cet examen sur les points suivants : Conception générale du plan de campagne ; dispositions prises par Dumouriez pour l'invasion de la Belgique ; dispositions défensives des Autrichiens ; considérations tactiques sur la bataille de Jemappes ; opérations de Dumouriez après la bataille.

Conception générale du plan de campagne. — On ne peut contester la justesse de l'idée maîtresse qui inspira Dumouriez dès le début de la guerre et qu'il s'était efforcé déjà d'appliquer, d'abord pendant son ministère, puis au moment où lui échut le commandement de Lafayette. Il jugeait avantageux d'éviter, s'il était possible, une conflagration générale ; de localiser la guerre sur le théâtre des Pays-Bas où, livrée à elle-même, l'Autriche pourrait plus aisément être vaincue. Porter les armées françaises en Allemagne offrait l'inconvénient d'entraîner presque forcément la guerre avec l'Empire, éventualité dangereuse en raison des complications de tout genre qui en résulteraient (1).

---

marche du Luxembourg sur Ciney pour rejoindre Beaulieu et secourir Namur.

(1) Les conséquences d'une guerre avec l'Empire ne doivent pas s'évaluer en envisageant seulement la valeur militaire des contingents fournis par les petits États allemands : ces troupes étaient trop faibles pour peser beaucoup dans la balance des forces en présence. Le danger d'une rupture avec l'Empire résidait surtout dans ses conséquences politiques et diplomatiques, dans les difficultés qui en résulteraient pour le rétablissement de la paix. On le vit en 1798, quand le congrès

Si Dumouriez échoua dans les négociations qu'il entreprit pour isoler l'Autriche, le but qu'il s'était proposé n'en était pas moins conforme aux véritables intérêts de la France et de la Révolution; le plan de guerre adopté doit être considéré comme la conséquence rationnelle de cette action diplomatique. Du moment que l'Autriche apparaissait comme l'âme de la coalition, c'était contre elle qu'il fallait diriger l'effort principal des armées françaises ; les Pays-Bas étaient le point sur lequel il était le plus facile de l'atteindre et de lui porter un coup décisif. La pensée de Dumouriez à cet égard est très nettement exprimée dans une lettre adressée au Ministre de la guerre quatre jours après la victoire de Jemappes (1) :

..... Je suis très opposé à toute guerre offensive et extérieure, surtout à toute guerre qui nous porte au delà de nos limites naturelles, c'est-à-dire du côté du midi, les Pyrénées et les Alpes, du côté de l'est et du nord-est, le Rhin. Je serais même opposé à l'invasion des Pays-Bas, si je ne voyais dans la liberté de nos voisins une barrière plus solide que celle des places fortes, et beaucoup moins dispendieuse.....

Tous les despotes sont bien positivement nos ennemis, mais il n'y en a qu'un de très dangereux, c'est le chef de la maison d'Autriche. Sa haine contre nous est personnelle : elle est fondée sur la perte immense que lui occasionne notre liberté; sur son amour-propre outragé dans la personne d'Antoinette; enfin, sur ce que le contact de ses États avec notre territoire ne laisse à son ambition et à son avarice que le choix de nous asservir comme par le passé, ou de perdre ses plus belles

---

de Rastadt aborda les délicates questions que Bonaparte avait réservées à Campo-Formio pour obtenir la signature de l'Autriche. La porte se trouva ouverte à de longues discussions qui, sous l'influence des événements d'Orient et d'Italie, aboutirent à une nouvelle conflagration presque générale.

(1) De Mons, 10 novembre 1792.

possessions ou le plus beau fleuron de sa couronne en perdant la Belgique.

Par conséquent, c'est lui qui a excité contre nous la conjuration des rois; c'est lui qui la soutient par le prestige de sa politique contre leurs propres intérêts; c'est donc la maison d'Autriche que nous devons écraser dans cette guerre, sans quoi notre liberté est perdue.....

Si nous nous enfonçons dans l'Allemagne, si nous nous jetons au delà du Rhin, nous ne savons plus ni où nous irons, ni comment nous en reviendrons. Notre guerre devient aventurière, ruineuse en hommes et en argent; elle se prolonge nécessairement, et elle force à continuer à se tenir alliées à l'Autriche, pour leur propre intérêt, pour leur propre sûreté, pour leur propre vengeance, les puissances germaniques que, d'après mon plan, il est essentiel de ménager, en faisant tomber sur l'Autriche seule tout le poids de la guerre (1).

En même temps qu'elle s'annonçait féconde en grands résultats, l'invasion des Pays-Bas paraissait devoir être favorisée par un ensemble de circonstances au premier rang desquelles Dumouriez plaçait l'hostilité de la population contre l'Autriche. L'événement fut loin de justifier ses espérances. Sans doute, la révolution récemment avortée avait laissé dans ces provinces beaucoup de mécontents, mais il ne s'ensuivait pas que ceux-ci fussent disposés à appuyer activement les armées fran-

(1) Dumouriez dit plus loin : « .....J'espère que nous aurons une paix prompte, à moins que nous ne fassions la folie de faire des pointes au delà des Pyrénées, au delà des Alpes et au delà du Rhin ». Il condamnait formellement l'éparpillement des efforts ; il blâmait surtout l'expédition de Custine sur la rive droite du Rhin, expédition qui, après un succès de surprise, devait avoir une issue malheureuse. Le 16 novembre, Pache répondit à Dumouriez : « Je pense comme vous, que l'Autriche est, par excellence, l'ennemi qu'il faut écraser, et je ne suis point d'avis qu'en nous portant au delà des bornes naturelles nous fassions la double faute de nous affaiblir et de nous susciter des ennemis ».

çaises. Les éléments les plus hostiles à l'Autriche s'étaient groupés dans ces bataillons belges et liégeois qui firent souvent bonne figure dans les combats d'avant-garde (1). Quant aux déserteurs des régiments wallons, ils cherchèrent surtout à profiter des avantages pécuniaires établis en leur faveur et ne procurèrent pas un sérieux appoint de forces (2). En définitive, les appels de Dumouriez et des comités de réfugiés ne réussirent pas à soulever la population, qui demeura spectatrice inactive de la lutte entre les deux armées et se contenta de manifester, après nos victoires, un enthousiasme bruyant mais éphémère. Encore ces acclamations étaient-elles loin de traduire un sentiment unanime; les partisans de la France ne formaient de groupes importants que dans certaines villes; et, si l'on considère l'ensemble du pays, on doit tenir pour très exacte cette appréciation for-

---

(1) Voir les *Souvenirs militaires du général baron Lahure* (Paris, A. Lahure, 1895). L'auteur, natif des Pays-Bas, fit la campagne de 1792 comme capitaine à la légion belge; il poursuivit sa carrière au service de la France et devint lieutenant général en 1818.

(2) Il a déjà été question des abus auxquels donnaient lieu ces dispositions (lettre des représentants de Bellegarde et Delmas à la Convention, 8 novembre; et lettre de La Bourdonnaye au Ministre, 10 novembre). L'*Argus du département du Nord* signale, le 15 novembre, l'affluence des déserteurs, affluence qu'il exagère beaucoup, puisqu'il l'estime à 10,000 hommes, « tant Autrichiens que Prussiens ». Il se plaint des *frais injustes* et *onéreux* qu'entraîne pour la nation le payement des gratifications et pensions promises aux déserteurs.

Le 17, il publie une lettre dont l'auteur signale d'autres inconvénients : « Il est un autre abus, qui est au moins aussi intolérable; c'est que ces brigands, pour la plupart, après avoir reçu leur gratification et s'être enrôlés dans nos troupes, retournent prendre leurs anciens fers, après avoir été revêtus de l'uniforme de la République. Il en existe encore un autre : c'est que ceux qui ne s'engagent pas viennent toucher leurs 50 livres à Valenciennes, s'en vont à Lille en toucher encore autant, ensuite à Douai ou ailleurs, et continuent de cette manière jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de s'échapper ».

mulée par un écrivain militaire, qu'un long séjour dans les Pays-Bas mit en situation de bien connaître l'esprit des habitants :

Le principal mobile qui dirigeait les premières opérations de cette campagne était l'espérance que les Belges nous appuieraient, sinon par une insurrection générale, du moins en nous procurant de nombreuses intelligences dans leur pays. Cette espérance était la chimère de Dumouriez. Il l'a poussée aussi loin qu'elle ait pu aller, jusqu'à l'instant où il a quitté le commandement de nos troupes. Elle avait motivé ses expéditions sur Mons et Tournai; et ni leur funeste issue, ni l'indifférence qu'à quelques faibles exceptions près tous les Belges témoignaient à notre approche, ne purent faire ouvrir les yeux sur la fausseté de ce système, qui n'avait d'autre fondement que des rapports exagérés sur le mécontentement qui régnait dans le pays. On ne fit pas assez d'attention à la diversité de leurs opinions : elle était cependant trop marquée pour que l'on pût raisonnablement espérer de trouver les esprits disposés à se déclarer en notre faveur.

J'ai été à portée de me convaincre, pendant trois ans que j'ai fait la guerre dans la Belgique, que les données, qui nous ont été présentées sur les habitants du pays, étaient aussi fausses que celles que les émigrés fournissaient dans le même temps aux Prussiens, sur les dispositions des Français, pour les encourager à faire leur expédition sur la Champagne. Dans la vérité, nos succès les plus réels dans tout le pays ne commencent à dater que de l'époque où, sans nous reposer avec trop de confiance sur l'amitié prétendue des Belges, nous nous sommes déterminés à faire la guerre, dans cette contrée, d'après les règles ordinaires (1).

Dans l'établissement du plan d'invasion, l'erreur

---

(1) *Campagnes des Français pendant la Révolution* (tome I, page 18), par A. Liger. L'auteur formule ces appréciations à propos de la première tentative d'invasion faite au mois de mai. L'état des esprits ne paraît pas s'être modifié entre cette époque et le mois de novembre.

commise par Dumouriez entraîna certaines dispositions qui n'eussent pas été sans danger si le duc de Saxe-Teschen eût adopté un meilleur système de défense.

Ce fut surtout quand il s'agit d'occuper et d'organiser le pays, que la déception fut sensible; on se heurta, dès lors, à des difficultés de tout genre, à des résistances inattendues qui contribuèrent certainement à l'insuccès de la campagne suivante (1).

Dispositions prises par Dumouriez pour l'invasion de la Belgique. — On a vu quelle était la situation des armées françaises, au moment où le Conseil exécutif provisoire décida de porter la guerre en Belgique, pendant que Kellermann et Valence harcèleraient les arrière-gardes prussiennes jusqu'à leur sortie du territoire (2). Dumouriez était alors en mesure, comme le fait remarquer Jomini, de descendre la vallée de la Meuse avec 40,000 hommes, de façon à menacer les communications du duc de Saxe-Teschen avec l'Allemagne. Cette manœuvre eût permis à Dumouriez de rappeler aisément à lui la division d'armée qui, sous les ordres de Valence, appuyait le mouvement de Kellermann ; elle eût empêché ou retardé beaucoup la jonction de Clerfayt avec les

---

(1) A ce propos, il y a lieu de faire observer que les guerres de la Révolution et de l'Empire offrent maint exemple de semblable erreur. On voit presque toujours échouer les projets d'opérations militaires pour lesquelles avait été escompté le concours de populations que la communauté de sentiments ou d'intérêts semblait devoir inféoder à la cause française. Qu'il s'agisse des Bataves, des Irlandais, des patriotes suisses, cisalpins ou romains, les résultats furent également peu satisfaisants.

(2) Nous ne prétendons pas discuter ici les considérations, politiques autant que militaires, qui inspirèrent les négociations entamées avec le roi de Prusse au lendemain de Valmy. Au point de vue qui nous occupe, nous n'avons qu'à envisager la situation telle qu'elle résultait de la décision prise par le Conseil exécutif, et à examiner les dispositions arrêtées à la suite de cette décision.

troupes autrichiennes établies dans le bassin de l'Escault.

Nous avons montré que l'avantage de cette manœuvre n'avait pas échappé à Dumouriez (1), qui paraît y avoir renoncé devant le danger que le siège de Lille faisait courir à notre frontière du Nord.

A ce propos, il y a lieu de remarquer que les Pays-Bas constituaient pour l'armée autrichienne une véritable base d'opérations, lui permettant d'assurer ses ravitaillements et ses évacuations, alors même que ses communications avec l'Allemagne eussent été interrompues pendant quelque temps. Dès lors, il est improbable qu'une action dans la vallée de la Meuse eût déterminé le duc de Saxe-Teschen à abandonner sa tentative contre Lille. D'ailleurs, cette ville ne risquait-elle pas de succomber avant que l'armée française fût en mesure de déboucher de Givet (2) sur Namur? Devait-on, après l'exemple si récent des capitulations de Longwy et de Verdun, courir la chance d'un semblable événement, dont les conséquences auraient pu être irrémédiables?

Lorsque l'héroïque résistance de Lille eut forcé les Autrichiens à la retraite, il n'était plus temps pour

---

(1) A l'appui de cette observation nous avons cité une lettre de Servan au commissaire Petiet (de Paris, 5 octobre). On peut encore rappeler qu'à la fin d'août, Dumouriez avait eu le projet de partir de Sedan pour entrer dans les Pays-Bas; les nouvelles de la prise de Longwy et de l'investissement de Verdun l'obligèrent alors à se diriger vers l'Argonne et à abandonner un plan de campagne, susceptible de produire de grands résultats si l'invasion de Brunswick eût été moins menaçante.

(2) Ce fut le 19 octobre que Beurnonville atteignit le Quesnoy, à la tête des troupes qu'il conduisait de l'Argonne dans le Nord. Il les eût amenées à Givet dès le 15; mais on doit évaluer à huit jours au moins le délai indispensable pour les mettre en état d'entreprendre une campagne offensive. L'action de l'armée française ne pouvait donc se faire sentir dans la vallée de la Meuse que vers le 25 octobre.

modifier le mouvement ordonné et préparé au moment où le péril semblait imminent.

Il restait possible cependant d'assurer aux opérations projetées quelques-uns des avantages qu'eût offerts une action immédiate dans la vallée de la Meuse. Dès le 20 octobre, Dumouriez disposait d'une masse de 50,000 hommes, occupant, de Valenciennes à Maubeuge, un front de 35 kilomètres ; en la faisant agir par la droite dans la direction de Binche, il eût rompu le frêle cordon des troupes autrichiennes et les eût ensuite accablées, en détail, avec le double avantage du nombre et de la situation stratégique (1). Cette manœuvre devait être favorisée en portant l'armée du Nord vers Condé, d'où elle eût menacé également Mons et Tournai ; le cas échéant, elle eût maintenu l'ennemi pendant l'exécution du mouvement sur Binche. Cette manœuvre présentait

(1) Voir *Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini (tome II, page 228, etc.) : « Il est un principe essentiel dont il ne faut jamais s'écarter à la guerre ; c'est de marcher au point stratégique décisif avant de combattre et de n'engager l'affaire que quand on est parvenu à s'en rendre maître : or c'était par la route qui conduit de Binche et de Charleroi à Mons que les Français, venant de la Champagne ou de Maubeuge, devaient attaquer le duc Albert, et Dumouriez ne s'en aperçut pas..... Dès qu'on devait agir par la droite, d'abord sur Charleroi et Binche, et ensuite sur Nivelles ou Namur, la position de La Bourdonnaye était vicieuse, et le détachement de Berneron une faute plus grande encore. Pourquoi employer ainsi 24,000 hommes devant 10,000 Autrichiens, qui eussent été perdus, en les laissant paisiblement où ils étaient ? Ces deux divisions devaient être dirigées par Valenciennes ou par Ath sur Mons et le gros de l'armée par Charleroi, sur Nivelles ou Rœulx, suivant le parti que l'ennemi eût adopté : si le duc fût resté dans son camp de Mons, on serait arrivé sur lui, la droite à l'Haine vers Havré, la gauche à la route de Chimay vers Spiennes, faisant occuper le passage de Nimy par une forte division de l'avant-garde ; s'il décampait, on le prévenait par Nivelles et Braine-la-Leud sur Bruxelles, ou encore par Wavre sur Jodoigne. Quelque route qu'il prît, il fallait qu'il se fît jour pour rejoindre la Meuse, ou qu'il capitulât..... »

en outre l'avantage de faciliter la liaison avec Valence qui avait reçu l'ordre de ramener sa division d'armée sur la Meuse, une fois qu'elle ne serait plus indispensable pour appuyer Kellermann.

Au lieu de concentrer ainsi ses efforts, Dumouriez crut devoir multiplier les points d'invasion, afin de favoriser cette insurrection, dont il escomptait le concours : il passa outre aux très sages objections que lui soumit l'adjudant général Vergnes, dans la conférence tenue à Valenciennes le 20 octobre. D'autre part, il méconnut l'intérêt majeur qu'il avait à manœuvrer par sa droite ; ce fut vers la gauche, jusqu'à la Lys, qu'il étendit la zone de son action : cette dispersion des efforts fut encore aggravée par les dispositions de La Bourdonnaye, toujours hanté de ses projets de conquête de la Flandre.

Dumouriez dut bientôt apporter une première modification à son plan ; il se décida à entamer le mouvement d'invasion sans attendre l'entrée en ligne de Valence, dont Kellermann ne voulut pas se séparer avant l'occupation de Longwy (1). Il rapprocha donc de sa masse principale le corps de d'Harville, qui devait marcher sur Charleroi et se lier à Valence ; il lui assigna Binche pour nouvel objectif. Ce petit corps pouvait ainsi con-

---

(1) Il était légitime que Kellermann voulût être en mesure de faire face à tout événement et conservât à sa disposition le corps de Valence jusqu'à la capitulation de Longwy. Mais il n'était pas nécessaire que ce corps fût poussé jusqu'à cette ville. Il eût été préférable de le laisser en seconde ligne, entre Longuyon et Marville, prêt à marcher sur Givet, dès que sa présence ne serait plus nécessaire. On eût ainsi diminué la distance à parcourir et surtout épargné aux troupes des marches fatigantes, qui rendirent un repos indispensable. Dans ses *Souvenirs de la campagne de 1792*, le général James Money fait ressortir les conséquences fâcheuses de ce retard : « Le 20 octobre, l'armée de Valence marcha vers le Petit-Sivry, village situé à une bonne demi-lieue sur la gauche de Longwy, tandis que le général Kellermann prenait position sur la droite de cette ville..... Nous restâmes cinq jours à Petit-Sivry,

courir plus efficacement à une action contre Mons, où les Autrichiens semblaient devoir concentrer leur défense.

Mais, au même moment, Dumouriez constituait, sous les ordres de Berneron, un détachement de 8,000 hommes qui, partant de Condé, devait agir intermédiairement entre l'armée du Nord et l'armée principale. Celle-ci se trouvait sensiblement affaiblie, en vue d'un résultat médiocre et mal défini. La petite garnison de Condé, renforcée par quelques escadrons de cavalerie, suffisait pour inquiéter les communications des Autrichiens entre Mons et Tournai. Quant à la liaison entre les opérations des deux armées, le détachement de Berneron n'était pas en mesure de l'assurer efficacement. Le seul moyen d'y parvenir eût été de ne pas tolérer les visées indépendantes de La Bourdonnaye et de le faire agir au sud de Tournai, au lieu d'étendre son champ d'action jusqu'à la Lys et à Courtrai.

Au dernier moment, apprenant que Clerfayt était sur le point de rallier le duc de Saxe-Teschen, Dumouriez chercha à compenser la réduction d'effectif que son armée avait subie par la constitution du détachement de Berneron. Il appela le corps de d'Harville à Bavay, afin de lier étroitement ses opérations à celles de la masse principale; il renonçait, dès lors, à agir par Binche contre le flanc et les derrières des Autrichiens.

Dispositions défensives des Autrichiens. — L'infériorité numérique des troupes autrichiennes, le mauvais état des rares places fortes qui subsistaient dans les Pays-

---

sans que personne en pût deviner le motif, ce qui ne laissa pas que de mécontenter beaucoup de monde. En effet, nous perdîmes là un temps précieux : nous aurions donc pu arriver cinq jours plus tôt aux frontières du Brabant. Depuis que la reddition de Longwy avait eu lieu, il n'y avait plus rien qui pût nous retenir. L'armée de Kellermann était déjà plus nombreuse que celle des Prussiens, et les Autrichiens s'étaient retirés bien loin de nos frontières ». (Page 106 et seq.)

Bas, les menaces d'insurrection populaire, toutes ces circonstances rendaient difficile la tâche du duc de Saxe-Teschen. Après son échec devant Lille, il ne pouvait plus songer à tenter une nouvelle offensive contre le territoire français. Il eut pendant quelques jours l'espérance d'une interruption des hostilités, qui eût permis à son armée d'attendre des renforts pour une nouvelle campagne. Mais, dès le 20 octobre, il dut reconnaître que les Pays-Bas étaient, à leur tour, menacés d'une invasion prochaine. Nous avons indiqué les dispositions défensives qu'il prit alors; nous nous bornerons à rappeler les termes dans lesquels Jomini les apprécie (1) :

Passant à l'examen de la conduite des Autrichiens, on voit qu'ils suivirent leur fameux système de cordon. Il est inconcevable qu'une armée aussi faible ait détaché encore la moitié de ses forces. Croyait-elle donc tout couvrir ?...

Le seul parti à prendre pour concilier la tâche imposée au duc Albert, avec sa faiblesse et la situation bizarre de sa ligne de retraite, était d'occuper Charleroi avec les deux tiers de ses forces, et de faire du reste un corps volant pour couvrir Mons et Bruxelles, abandonnant la West-Flandre aux incursions des Français et à la surveillance de quelques partisans. Le rassemblement de toute l'armée impériale à Binche, avec des flanqueurs à Charleroi et Mons, eût peut-être rempli le même but. Cependant Valence, en débouchant sur Namur, eût été plus dangereux pour cette armée postée à Binche que si elle eût été campée à Charleroi ; car, de ce dernier point, elle se fût trouvée en mesure d'arriver sur lui en une seule marche, et de s'en débarrasser pour rétablir sa communication.

La résolution du duc Albert d'attendre l'ennemi dans ses retranchements avec des forces aussi inférieures était une faute qui lui eût coûté cher si Dumouriez avait su profiter de sa supériorité. Le prince, voulant remettre le sort des Pays-

(1) *Histoire des guerres de la Révolution* (tome II, page 233).

Bas à une bataille, aurait dû réunir ses forces par un mouvement dérobé et attaquer les Français avec 30,000 hommes (1) par Frameries, sur leur extrême droite, pendant que 4,000 à 5,000 hommes, faisant feu des redoutes, eussent contenu tout le front; alors il aurait vraisemblablement gagné la bataille. Supposé même qu'il l'eût perdue, il n'aurait jamais couru autant de risques qu'en demeurant immobile dans sa position, car il se fût retiré par Charleroi sur sa communication directe, ce qui lui était impossible dès qu'il laissait prendre l'initiative à l'ennemi.

Considérations tactiques sur la bataille de Jemappes. — En raison de la configuration du terrain et des importants travaux exécutés, la position occupée par les Autrichiens opposait de sérieuses difficultés à une attaque de front. Il importait donc d'appuyer celle-ci par une action contre les flancs, action susceptible de produire des résultats d'autant plus décisifs que l'ennemi, garnissant une ligne trop étendue pour son effectif, n'avait pour ainsi dire aucune réserve. L'aile droite autrichienne étant appuyée à la vallée marécageuse de l'Haine (2), c'était la gauche qu'il y avait lieu de déborder, de façon à prendre pied sur le mont Panisel et à couper la ligne de retraite des ennemis.

Effectivement, dès le 5 novembre, Dumouriez donna l'ordre à d'Harville d'aller se poster sur les hauteurs en avant de Ciply, d'où il n'avait guère plus d'une lieue à parcourir, presque sans combat, pour atteindre le mont Panisel.

---

(1) « Je comprends naturellement dans ce nombre le corps stationné à Tournai et les détachements moins considérables. » (*Note de Jomini.*)

(2) Cette vallée présentait cependant des couverts qui favorisaient la marche de petites fractions d'infanterie. C'est ainsi que le village de Jemappes fut pris à revers par des compagnies françaises qui, avec le concours des habitants, avaient franchi l'Haine. Mais le terrain ne se prêtait pas au développement d'une attaque importante.

On a vu comment d'Harville, perdant de vue son véritable objectif, s'immobilisa devant quelques troupes autrichiennes établies sur les hauteurs de Bertaimont, perdit ainsi un temps précieux et ne fut plus en mesure de menacer la retraite de l'ennemi (1).

La bataille de Jemappes se réduisit ainsi à une attaque de front, préparée par une violente canonnade et exécutée avec la plus grande énergie.

Malgré une énorme consommation, qu'on peut évaluer à deux cents coups par pièce (2), ce tir ne paraît pas avoir produit un grand effet matériel contre les redoutes et les troupes qui les garnissaient ; en dehors de son

---

(1) Dans ses *Mémoires*, Dumouriez critique sévèrement l'erreur de d'Harville. « Cependant, fait observer Jomini, les instructions qu'il lui donna n'étaient point en harmonie avec le but qu'il devait atteindre, car elles lui prescrivaient de se tenir à la hauteur de l'aile droite de Beurnonville. En voulant suivre littéralement cet ordre, Harville donna de front sur le corps de Beaulieu, qui même le déborda : s'il eût voulu gagner l'extrême gauche de ce corps, il n'aurait plus été à la hauteur de Beurnonville ; ainsi un point essentiel de l'instruction était en contradiction avec l'autre et en détruisait l'effet. Sans doute un général plus consommé qu'Harville se fût attaché à gagner l'extrême gauche de Beaulieu, en se prolongeant à droite ; mais cela ne disculpe pas le général en chef d'avoir fait un simple accessoire de l'objet principal. » (Page 231.)

(2) Voir la lettre adressée au Ministre de la guerre par le général d'Hangest, commandant l'artillerie de l'armée (de Liège, 22 décembre 1792) : « D'après l'ordre que le général Dumouriez vient de me donner d'approvisionner toutes les bouches à feu de l'armée à 1000 coups par pièce, il me serait bien difficile de l'exécuter si vous n'aviez la bonté d'ordonner dans les places frontières qu'on fasse construire toutes ces cartouches.....

« Il est certain qu'eu égard à l'usage qu'on fait aujourd'hui de l'artillerie, il faut en augmenter prodigieusement l'approvisionnement. L'expérience de cette campagne a fait connaître qu'il n'y a pas eu de canonnade d'avant-garde où il n'ait été tiré 100 et 150 coups par pièce, et plus par l'artillerie légère, que m'étant trouvé plusieurs fois au moment de manquer de munitions, je ne peux plus courir ces mêmes

action morale, son meilleur résultat fut de balayer le terrain ondulé qui s'étendait en arrière des retranchements, de gêner la position et les mouvements des réserves ennemies.

Si incomplète qu'ait été cette préparation par le feu de l'artillerie, elle ébranla la défense dans une mesure suffisante pour permettre à l'infanterie d'exécuter son attaque, à l'arme blanche, presque sans tirer un coup de fusil. Ce fut une véritable poussée en avant, dont les principaux éléments de succès furent l'énergique impulsion des chefs, l'enthousiasme des troupes, le courage et l'émulation qui animaient toute l'armée. Il convient d'ajouter que, faute de réserves, les Autrichiens ne purent pas profiter des passagères défaillances qui se produisirent sur certains points et furent promptement réparées (1). Les différentes lignes de la défense furent

---

risques, ni ne pas avoir de dépôts sur les derrières de l'armée, ainsi que le prescrit l'article 135 du règlement du 1er avril 1792. » D'Hangest fait observer qu'il *faudrait un caisson de plus à la suite de chaque pièce.* Tout au moins, par mesure d'économie, demande-t-il qu'on attribue un caisson supplémentaire à chaque pièce de 12, et un pour deux pièces en ce qui concerne les calibres de 8 et de 4 et les obusiers. L'approvisionnement serait ainsi :

Pour les canons de 12.....	281 coups.
Pour les canons de 8.....	245 —
Pour les canons de 4.....	243 —
Pour les obusiers.....	186 —

« Cette augmentation restant en réserve au parc, on s'en servirait le jour d'une action pour alimenter les pièces qui consommeraient le plus, ce qui m'a été impossible d'avoir cette campagne par l'indispensable nécessité que les 200 coups suivissent leur pièce. »

(1) Voir les *Mémoires* de Dumouriez (tome II, page 179) : « Le succès de cette bataille est dû principalement : 1° au colonel Thouvenot, qui a déterminé et conduit l'attaque de gauche ; 2° à la valeur brillante avec laquelle le général de Chartres, tout jeune encore, a rallié la cavalerie, l'infanterie et la cavalerie du centre gauche, attaqué et emporté les positions de l'ennemi par l'endroit le plus formidable ; 3° à

ainsi enlevées successivement, avec un élan que ne ralentirent ni les obstacles matériels, ni les pertes subies.

Toutefois, à la suite de cette série d'efforts, nos troupes se trouvaient trop éprouvées pour qu'on pût leur demander de compléter la victoire par une énergique poursuite de l'ennemi. Cette tâche incombait naturellement à d'Harville, dont la division avait à peine combattu; il pouvait encore se porter, avec décision et rapidité, contre le mont Panisel et réparer dans une certaine mesure les conséquences des fâcheuses dispositions prises le matin. Ce mouvement fut marqué par des hésitations, des lenteurs, qui laissèrent aux Autrichiens le temps d'évacuer Mons et de franchir l'Haine.

Faute de cette intervention suprême, la bataille de Jemappes n'eut pas les résultats matériels que permettaient d'espérer la supériorité numérique de nos troupes et les conditions désavantageuses de la position ennemie au point de vue d'une retraite.

Opérations de Dumouriez après la bataille. — Au lendemain même de Jemappes, il restait possible d'atteindre les Autrichiens qui, ce jour-là, campèrent à moins de 20 kilomètres de Mons. Si l'armée avait besoin de repos et si maintes difficultés administratives entravaient son mouvement, Dumouriez aurait pu détacher, pour suivre l'ennemi, les troupes presque fraîches de d'Harville, en les renforçant de quelques éléments pris parmi ceux qui avaient été le moins engagés devant Jemappes.

Les conditions devinrent beaucoup moins avantageuses quand le duc de Saxe-Teschen eut été rallié par

---

l'impétuosité de l'attaque des redoutes de la droite par le général en chef; 4° au valet de chambre du général, Baptiste Renard, qui, par une présence d'esprit et un courage étonnant, répara la faute du général Drouet et rallia la brigade de ce dernier, et la cavalerie qu'un moment d'hésitation avait arrêtée. »

le prince de Wurtemberg (le soir du 8 novembre, à Tubize) ; il se trouvait, dès lors, à la tête d'une masse de 25,000 hommes, difficile à entamer.

Une nouvelle occasion s'offrit encore à Dumouriez, au moment où il quitta Mons. Les Autrichiens s'étaient, eux aussi, arrêtés à Bruxelles, pour assurer la retraite des détachements et l'évacuation du matériel existant dans diverses places des Pays-Bas. Les 20,000 hommes que Valence lui amenait, permettaient à Dumouriez d'étendre ses opérations vers la droite, de marcher sur Nivelles et Wavre, manœuvre qui eût probablement déterminé l'évacuation de Bruxelles, sans combat, et lui eût permis, en tout cas, d'atteindre l'ennemi sur sa ligne de retraite. On a vu que Dumouriez orienta son mouvement du côté opposé, comme pour lier ses opérations à celles de La Bourdonnaye ; le combat d'Anderlecht ne fut qu'une affaire d'avant-garde, engagée avec des forces insuffisantes qui, malgré leur énergique offensive, ne purent empêcher l'ennemi d'effectuer sa retraite en bon ordre.

Dans la dernière période de la campagne, les circonstances devinrent de moins en moins favorables pour l'armée française. Les difficultés administratives s'augmentaient au fur et à mesure de l'allongement de la ligne d'opérations ; les véritables sentiments de la population belge commençaient à se manifester, surtout à la suite de mesures imprudentes d'ordre politique ou financier ; enfin, la défection de nombreux volontaires affaiblissait et désorganisait les corps de la façon la plus inquiétante. En arrivant à Liège, Dumouriez jugea la situation trop grave pour tenter un nouvel effort qui eût rejeté les Autrichiens au delà du Rhin (1). Peut-être une

(1) Jomini estime que Dumouriez n'avait *plus qu'un pas à faire*, une *simple démonstration à tenter sur la gauche des Impériaux*, pour les reje-

audacieuse offensive eût-elle été couronnée de succès ; mais elle comportait des risques auxquels Dumouriez ne crut pas devoir exposer son armée (1). Dès lors qu'il avait laissé échapper les précédentes occasions, beaucoup plus favorables, il n'était guère en mesure de faire aboutir, à travers des circonstances si critiques, une résolution dont une absolue confiance pouvait seule déterminer l'heureuse issue.

*
* *

Nous venons de passer en revue les principales observations d'ordre militaire, auxquelles ont donné lieu la campagne de Dumouriez dans les Pays-Bas et spécialement la bataille de Jemappes. Pour l'une et l'autre, les critiques ont pu relever des erreurs que souligne la comparaison avec d'autres campagnes de la Révolution et de l'Empire ; ils ont fait ressortir, non sans justesse, les résultats fâcheux que mainte disposition du comman-

---

ter au delà du Rhin (tome II, page 258). Belliard admet également qu'après la prise de Liège, on aurait pu continuer à marcher sur le Rhin et rejeter les Impériaux au delà de ce fleuve.

(1) A une lettre de Pache, qui le pressait de poursuivre sa campagne, Dumouriez répondit (8 décembre 1792) :

« .....Non, Citoyen Ministre, je ne me chargerai jamais de l'exécution d'un plan aussi funeste pour la République; je me regarderais comme très coupable si je balançais à vous en tracer les dangers, ou si j'acceptais une pareille mission.....

« .....Je vous déclare que les troupes ont tant souffert qu'elles sont entièrement découragées, que leur misère a rompu toute idée de discipline ; qu'il est très prouvé que le seul motif du manque de subsistance et de la désorganisation de toute la partie de l'administration ne me permettent pas même de rester sous la tente. Il est absolument nécessaire de cantonner sur-le-champ cette armée, sinon elle n'existera plus dans quinze jours..... »

dement aurait entraînés en présence d'un adversaire plus habile et de circonstances moins favorables.

Il importe cependant de ne point se méprendre sur la portée de ces observations, ni perdre de vue le véritable caractère et les conséquences profondes des événements.

C'est à bon droit que la victoire de Jemappes produisit dans toute l'Europe une impression extraordinaire : en France, unanime enthousiasme et confiance absolue pour les luttes prochaines (1) ; à l'étranger, surprise, déception amère et même quelque découragement chez ceux qui présageaient naguère, avec le plus d'assurance, le succès facile de la coalition (2).

Elle marquait l'avènement d'un nouveau système de guerre, nouveau moins par les formes que par l'esprit qui allait désormais l'inspirer. La lutte entre la France et l'Europe va, d'une façon de plus en plus nette, se dégager des tendances, des errements traditionnels qui dominaient l'art militaire du XVIIIe siècle. Grâce à cette transformation morale, en même temps que par le déve-

---

(1) Les documents de l'époque fournissent de nombreux témoignages de cet enthousiasme. Une de ses curieuses manifestations nous est fournie par le Ministre des affaires étrangères, Lebrun, qui donna à sa fille, née le 11 novembre, les prénoms de *Civilis*, *Victoire*, *Gemappe*, *Dumourier* (*sic*). (Voir *Moniteur* du 13 novembre.)

Marat donna seul une note discordante, que signale le même journal : « Dans son numéro du 12, Marat attribue l'affaire de Mons à une nouvelle trahison de Dumouriez, et surtout à l'intention d'exterminer les bataillons patriotes parisiens, dont il n'a pu se défaire lors du massacre des quatre prétendus déserteurs prussiens ».

(2) Voir, dans le *Moniteur* du 26 novembre, une correspondance des bords du Rhin : « La victoire de Jemappes a glacé les langues de ceux qui croyaient déjà les Français vaincus et toujours vaincus en bataille rangée ».

Voir *Esprit du système de guerre moderne*, par Bulow (traduit par Tranchant-Laverne. Paris, 1801) : « Les Allemands commencèrent, dès ce moment, à revenir du mépris qu'ils imaginaient avoir le droit de nourrir pour les troupes françaises, depuis la guerre de Sept ans ».

loppement de certains progrès matériels, on verra les méthodes nouvelles surgir, se confirmer par l'expérience, se modifier sous l'influence du génie des chefs. C'est précisément la campagne de Belgique qui a permis de marcher dans la voie où devaient être fixées ces méthodes, car elle a fourni à l'armée nouvelle l'occasion de donner la mesure, inconnue jusqu'alors, de sa puissance offensive.

D.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I

La bataille de Jemappes devant la Convention.

Pour apprécier l'impression produite en France par la bataille de Jemappes, il est intéressant de lire dans le *Moniteur* le compte rendu de la séance de la Convention, dans laquelle fut reçue l'annonce officielle de la victoire (samedi 10 novembre 1792). La séance était présidée par Hérault de Séchelles. Un des secrétaires donna lecture de la lettre que Dumouriez écrivait de Mons au président de l'Assemblée :

Les applaudissements recommencent à plusieurs reprises.

Larue, lieutenant-colonel, aide de camp de Dumouriez, porteur de la dépêche de ce général, paraît à la barre. (*Nouveaux applaudissements.*)

« Je ne suis qu'un soldat et je ne suis point orateur. Un soldat de l'armée républicaine ne doit ouvrir la bouche que pour déchirer sa cartouche. Mais je présente à la juste admiration de l'Assemblée le valet de chambre de Dumouriez, le brave Baptiste, qui a rallié cinq escadrons, trois bataillons, et s'est jeté le premier, le sabre à la main, dans un retranchement qu'il a forcé. Le général lui ayant demandé ce qu'il voulait comme récompense : « L'honneur de porter l'uni« forme national », a répondu Baptiste. »

Baptiste entre dans la barre; la salle retentit d'acclamations réitérées.

Larue embrasse à trois reprises ce brave compagnon. Les applaudissements recommencent et se prolongent.

Le Président. — Brave citoyen, vous vous êtes élevé jusqu'à la qualité de premier défenseur de la République. En attendant la récompense qu'elle vous doit, entrez dans le temple des lois, au milieu de nos acclamations. Les législateurs se trouveront heureux de voir à leurs côtés un des braves de la journée de Mons. (*On applaudit.*)

PHILIPPEAUX. — Je demande que le président donne le baiser fraternel à ce brave homme. (*Nouveaux applaudissements.*)

Baptiste est conduit au président, qui l'embrasse.

La salle retentit d'acclamations.

POULTIER. — Je demande qu'il soit donné à l'intrépide Baptiste un uniforme complet aux dépens de la République. (*Un grand nombre de voix simultanément : Aux voix la proposition.*)

BARRÈRE. — Ce n'est pas assez d'applaudir au courage du citoyen Baptiste dans la journée célèbre de Mons; il faut donner ici un grand exemple d'égalité et de justice nationale. Il faut donner à ce brave citoyen un témoignage de la reconnaissance publique, qui puisse compatir avec les principes des pays libres. Nulle décoration personnelle, nulle distinction extérieure ne doit contrarier les bases d'une Constitution républicaine. C'est avec une feuille de chêne que les Romains commandèrent de grandes et belles actions. La monnaie de l'honneur fut le trésor des républiques anciennes : eh bien! tirons de ce trésor un équipement militaire pour ce brave citoyen. Je demande que la Convention nationale décrète que le citoyen Baptiste sera armé, monté et équipé aux frais de la République française. (*On applaudit.*)

SERGENT. — Je fais la motion de faire autoriser, par le Ministre de la guerre, le général Dumouriez d'employer le citoyen Baptiste dans son armée.

Les propositions de Barrère et de Sergent sont unanimement décrétées.

Le président annonce que le Ministre de la guerre vient de lui adresser la relation officielle du général Dumouriez. On en fait à l'instant la lecture..... (1).

---

(1) Le *Moniteur* reproduit ici la lettre, précédemment citée, de Dumouriez au Ministre de la guerre (de Mons, 7 novembre). Il fut aussi donné lecture d'une lettre de Beurnonville au Ministre, annonçant qu'il allait incessamment partir pour Metz, où il devait remplacer Kellermann :

« Je ne vous dis rien de la bataille de Jemappes, où j'ai eu plus à admirer qu'à faire; cette bataille, qui sera fameuse par les dispositions du général en chef et l'intrépidité des troupes, comme par les résultats

JEAN DEBRY. — Je demande que, pour célébrer la première victoire gagnée en bataille rangée par les armées de la République française, il soit institué une fête nationale.

ÉGALITÉ *monte à la tribune.* (*Applaudissements.*) — Citoyens, j'ai demandé la parole pour vous apprendre ce que la modestie de Dumouriez lui a fait taire dans son récit; c'est qu'après avoir rallié sa droite, il a marché lui-même à la tête des corps qui ont emporté successivement toutes les redoutes, la baïonnette au bout du fusil. (*Applaudissements réitérés.*)

Après que Cambon eut fait adopter la proposition d'expédier la relation de Dumouriez, par courriers extraordinaires, à tous les départements et aux armées, une assez longue discussion s'engagea au sujet de la proposition de Jean Debry. Appuyée par Henry, elle fut combattue par Lasource et Barrère. Ce dernier déclarait qu'il ne pouvait être question de célébrer une fête après une journée qui avait coûté la mort à des milliers d'hommes :

Laissons aux rois de l'Europe à faire célébrer des fêtes, quand ils ont inondé la terre de sang..... 4,000 ou 5,000 hommes ont péri, et nous parlons de fêtes! Je m'y oppose et je demande un simple monument funèbre.

Vergniaud répliqua en termes émus et éloquents :

..... Il a péri des hommes sans doute dans ces batailles; mais, enfin, c'est la Liberté qui triomphe. Il a péri des hommes; mais, pourquoi donc avons-nous déclaré la guerre? Nous savions bien qu'elle coûterait la vie à des Français; c'est parce que nous savions aussi qu'elle devait consolider la paix et qu'elle ferait, par l'établissement de la Liberté universelle, le triomphe durable de l'humanité.

Son intervention détermina le succès de la proposition, qui fut adoptée finalement en ces termes :

La Convention nationale décrète qu'il sera célébré une fête

---

qui assurent invariablement la conquête de la Belgique, sera un monument de gloire pour la nation française. Je laisse le plaisir bien dû à notre intrépide général de vous en faire le récit. »

nationale pour honorer les succès des armées de la République, renvoie au Comité d'instruction publique pour présenter les moyens d'exécution.

CALON, *commissaire inspecteur de la salle.* — La Convention a décrété que le citoyen Baptiste recevrait, au nom de la République, un uniforme national ; l'en voici revêtu.

Baptiste paraît à la barre sous l'habit national : on le fait entrer dans l'Assemblée..... Elle applaudit avec une nouvelle effusion au courage et au dévouement généreux de ce citoyen.

Le président, au nom de la République française, lui remet entre les mains une épée, en lui donnant le baiser fraternel. Il le fait asseoir parmi les législateurs.

LARUE, *l'embrassant avec transport.* — C'est ce brave homme qui, avec Dumouriez, a sauté le premier dans les retranchements de l'ennemi ! (*La salle continue de retentir des acclamations de l'Assemblée et des spectateurs.*)

II

Le général d'armée Dumouriez au citoyen Pache, ministre de la guerre.

Bruxelles, le 20 novembre 1792, l'an 1er de la République.

Vous me mandez, vertueux Ministre, de vous désigner moi-même les récompenses convenables à tous les citoyens qui ont mérité la gratitude de la patrie à la bataille de Jemappes. Il est difficile d'accorder les décrets, qui restreignent infiniment les nominations, avec les désirs et la justice que la Convention nationale et le pouvoir exécutif doivent porter dans une circonstance aussi rare qu'une bataille rangée et aussi décisive que celle du 6 novembre. Je vais commencer par vous mettre sous les yeux plusieurs états :

1° Celui des officiers généraux, officiers supérieurs et d'état-major que j'avais été obligé de nommer pour organiser l'armée de la Belgique, sans cependant me permettre d'en proportionner le nombre à la force de cette armée.

Tous les officiers ont rempli leur devoir de la manière la

plus méritante dans les grades auxquels je les avais élevés, avant l'époque où un décret a ôté aux généraux la faculté de nommer aux places de leur armée. Tous ont combattu : plusieurs ont été tués ou blessés dans leur nouveau grade, et, cependant, presque aucun n'a reçu l'expédition du brevet du pouvoir exécutif et n'a servi que sur son brevet provisoire;

2° L'état de mes aides de camp.

Dans le principe, je n'en ai eu que quatre, dont un a quitté et a été remplacé par un autre. Le pouvoir exécutif, sans égard au décret, m'en a donné cinq autres, et il a très bien fait; car le commandant en chef d'une armée de plus de 80,000 hommes, divisés en plusieurs corps, ne peut pas faire faire le service de confiance par quatre aides de camp, et quoique j'en aie eu neuf à la fois, si leur zèle n'avait pas été extrême, ils n'auraient pas suffi aux différentes missions dont je les ai chargés, desquelles dépendait souvent la célérité de mes opérations militaires et leur sûreté.

Si vous êtes obligé, sur l'article des aides de camp, de vous en tenir à la stricte règle, la plupart des miens se trouveront privés de toute récompense, et même de leur état. Dans un genre de guerre aussi vaste que celui que j'ai entrepris, et dans une campagne aussi extraordinaire et aussi fatigante, il n'est pas possible de suivre les règles ordinaires. C'est d'après cela que vous verrez que plusieurs d'entre eux ont le grade de lieutenant-colonel, quoique je ne dusse en avoir qu'un de ce grade. La plupart sont des officiers de la plus grande espérance; tous méritent ma confiance, ce qui est très nécessaire à un général d'armée : tous préfèreraient rester avec moi plutôt que leur avancement, et ce serait les punir que de les placer ailleurs. Soumettez cette question à l'équité et aux lumières du Comité militaire; entre lui et vous, je ne doute pas qu'il ne soit trouvé un moyen de réparer la sécheresse d'un décret qui serait excellent en temps de paix, mais qui ne laisse aucune récompense possible dans une guerre aussi vive et aussi importante que celle-ci;

3° L'état des officiers de l'état-major, sur lequel il y a précisément les mêmes réclamations à faire que sur celui des aides de camp;

4° Un état des officiers supérieurs de l'armée, qui ont mérité de monter au grade d'officiers généraux.

J'ai à vous observer qu'en mettant à part les deux corps d'armée du général Bourdonnaye et du général Valence, je n'ai dans une armée, dont le fonds est de 60,000 hommes, que cinq lieutenants généraux, dont un chef de l'état-major et l'autre de l'artillerie, et douze maréchaux de camp, dont un d'artillerie.

Il est impossible de donner aucune récompense par un avancement successif dans les différents corps sans faire une promotion. Cette promotion devient même nécessaire pour pouvoir placer des commandants temporaires dans les principales villes de la Belgique, qui en ont besoin. J'ai déjà tiré les lieutenants généraux O'Moran et Marassé, l'un de Condé et l'autre de Douai, pour les placer, le premier à Tournai et le deuxième à Anvers.

J'avais d'abord destiné le lieutenant général Marassé pour Bruxelles; mais, la santé du lieutenant général Moreton n'égalant pas son zèle et le mettant hors d'état de continuer la campagne d'hiver sans courir le risque de perdre un excellent officier et un bon patriote, qui réunit une profonde théorie révolutionnaire à ses autres qualités, je prends le parti de lui donner le commandement de Bruxelles et de le remplacer, pour la conduite de l'état-major, par le colonel Thouvenot, pour lequel je vous demande *avant tout* le grade de maréchal de camp, étant obligé de lui rendre la justice de dire qu'il est l'officier le plus instruit de l'armée et le plus capable de me seconder.

Chez un peuple républicain et dans une armée aussi neuve que la nôtre, l'ancienneté n'est un titre qu'après les talents, parce qu'il s'agit de trouver promptement des successeurs aux généraux actuels, pour que le sort de nos armes ne dépende pas de tel ou tel homme. D'ailleurs, ce que je dis à cet égard ne s'applique pas précisément au colonel Thouvenot, puisqu'il est dans sa 25e année de service.

Je mets à part les demandes faites par le général d'Harville. Son excellente conduite depuis qu'il me seconde et le trait de noblesse républicaine consigné dans la lettre qu'il m'a écrite et que je vous envoie, me mettent dans le cas de

compter sur sa discrétion dans les demandes qu'il fait, et de vous les proposer comme il vous les propose. Je vous envoie pareillement un mémoire du maréchal de camp Dampierre pour le nommé Jolibois, vétéran ; ce trait mérite d'être connu et récompensé.

Quant au lieutenant général La Noue, sa détention injuste et la fausse accusation dont il a été la victime (par l'imprudence du général Bourdonnaye, qui a été obligé de désavouer son premier dire et de lui rendre justice), sa justification prononcée unanimement par ses juges, son expérience et son courage, me mettent dans le cas d'en tirer le parti le plus utile pour la République, dès qu'il viendra me joindre, ce qu'il doit faire sous peu de jours.

Il serait à désirer que cet exemple servît de leçon pour ne pas ajouter foi aussi légèrement aux délations contre des officiers respectables : il n'est pas possible qu'il reste des royalistes dans l'armée, et on doit se méfier des délateurs qui, la plupart, ne sont que des vils calomniateurs.

Le maréchal de camp Drouet vient de mourir au Quesnoy de ses blessures. J'ai placé à Mons le maréchal de camp Ferrand, dont le zèle et le courage surpassent les forces.

C'est uniquement par esprit de justice et pour augmenter le courage et la confiance de l'excellente armée que je commande que je vous propose des récompenses dignes de ses grands travaux. Vous verrez de plus qu'il n'y aura point trop de grades supérieurs dans l'armée, vu son augmentation successive, à laquelle il faut encore ajouter un tiers en sus pour l'armée belgique, qui fera le service avec l'armée française.

J'ai nommé avant le décret le maréchal de camp Duval lieutenant général, pour être le second du général Bourdonnaye et pour suppléer à son inexpérience. C'est un officier d'un grand mérite, d'un patriotisme très pur et d'une prudence consommée. Je crois très nécessaire de lui envoyer au plus tôt son brevet.

J'ai de même placé à la même armée le citoyen Arnaudin, adjudant général très instruit, pour remplacer auprès du général Bourdonnaye le citoyen Vergnes ; il convient aussi de lui envoyer son brevet d'adjudant général lieutenant-colonel. Sa nomination est du 29 septembre.

Il est à noter que tous ces officiers généraux et supérieurs ont été mes coopérateurs dans ma campagne contre les Prussiens, qu'ils mériteraient bien des récompenses de la part de la nation.

DUMOURIEZ.

1° *État des officiers généraux, officiers supérieurs et d'état-major, nommés provisoirement pour l'organisation de l'armée de la Belgique, du 26 août au 25 octobre.*

Lieutenant général : Le maréchal de camp Duval.

Maréchaux de camp : Neuilly, Drouet (mort de ses blessures), Ferrand, Blottefière, Berneron et Chancel.

Colonels : De l'Isle, du 3e régiment de dragons ; Kilmaine, du 6e régiment de hussards ; La Roque, du 29e régiment d'infanterie ; de Hahn, du 104e régiment d'infanterie (à la place de Dubouzet, mort de ses blessures); Murnand, du 13e régiment de dragons ; Saint-Sulpice, du 12e régiment de dragons ; de Bannes, du 71e régiment d'infanterie ; Wisch, du 99e régiment d'infanterie ; des Ponchets, du 19e régiment d'infanterie.

Lieutenants-colonels : De Mestre, du 7e régiment de cavalerie ; Devaux, du 17e régiment d'infanterie.

Adjudants généraux. — *Colonel :* Foissac. *Lieutenants-colonels :* de Pille, d'Arnaudin, Torrery. Des Brulys et Bauvert (sont à l'armée de Valence).

2° *État des aides de camp du général Dumouriez.*

1° Mauban, colonel ; 2° Larue, lieutenant-colonel ; 3° Macdonald, capitaine, devenu lieutenant-colonel par le brevet envoyé pour la bataille de Jemappes (1) ; 4° Devaux, lieutenant-colonel du 17e régiment d'infanterie.

---

(1) Le Ministre avait, le 12 novembre, envoyé à Dumouriez un brevet de lieutenant-colonel, en blanc, pour l'un de ses aides de camp, à son choix. Dumouriez attribua cette récompense à Macdonald (le futur maréchal de l'Empire).

Surnuméraires : Vialla, lieutenant-colonel ; Gerresheim, lieutenant-colonel, en prison à la citadelle de Valenciennes ; Rainville, capitaine ; Codron, maire de Cambrai ; Fortair, capitaine (a quitté) ; Baptiste Renard, capitaine.

3° *État des officiers de l'état-major qui ont mérité des récompenses.*

Colonels adjudants généraux : Kermorvan, Chaumont (blessé à la bataille de Jemappes), Thouvenot : le brevet de maréchal de camp.

Leblanc, sous-chef de l'état-major du quartier général et capitaine au 49e régiment : une lieutenance colonelle d'infanterie.

Adjoints : La Sotonnière, Thierry, Morin, Cazin : la commission de capitaine.

Aides de camp : César Ducrest (aide de camp du général Égalité) ; Trimallier (aide de camp du général Desforets) ; du Frene (aide de camp du général Moreton et capitaine de la garde nationale) : commissions de capitaine.

4° *État des officiers supérieurs de l'armée qui ont mérité de monter au grade d'officiers généraux.*

Champollon, colonel du 83e régiment d'infanterie ; Henri Frégeville, colonel du 11e de chasseurs à cheval ; Wisch, colonel du 99e régiment d'infanterie.

Nota. — Le 83e régiment, pour le 1er lieutenant-colonel de ce régiment, Nolzières.

Le 99e régiment, pour l'adjudant général Montjoie, blessé à la bataille de Jemappes.

III

Extrait de l'ordre du jour de l'armée.

Au quartier général, à Liège, le 4 décembre 1792, l'an 1er de la République.

Le général, toujours empressé de faire connaître à son armée les belles actions et le nom des citoyens qui les ont

faites, a ordonné qu'on inscrivît à l'ordre le nom du citoyen Jean Bade, soldat de la 5e compagnie du 1er bataillon d'Eure-et-Loir, qui, dans l'affaire du 6 novembre, sauva le drapeau d'un régiment d'infanterie.....

Le maréchal de camp, chef de l'état-major général,
THOUVENOT.

IV

Extrait du Moniteur.

Le *Moniteur* du 14 novembre 1792 contient une correspondance de Lille (10 novembre) qui est entachée d'imprécision au point de vue militaire, mais qui n'est pas moins caractéristique au point de vue moral :

Il y avait déjà quelques heures que l'on canonnait le mont Panisel, Quaregnon et Jemappes, qui défendaient Mons, sans faire beaucoup de mal aux ennemis, à cause de leurs retranchements immenses. Le général Dumouriez appelle auprès de lui tous les grenadiers de son armée et les harangue à peu près en ces termes : « Camarades, c'est pour la liberté des peuples que nous combattons ; vous savez que les soldats des despotes craignent l'arme blanche, je vous ai appelés auprès de moi pour vous consulter si nous ne pourrions pas emporter ce poste (le mont Panisel) de vives forces ; si nous l'emportons, nous serons bientôt maîtres de Mons ». A peine le général eut-il parlé, que les grenadiers crièrent unanimement : « Oui, mon général, marchons ». Ils jetèrent fusils, gibernes, ceinturons et, le sabre à la main, escaladèrent comme des lions ces montagnes de retranchements, y pénétrèrent et y firent un carnage dont l'histoire présente peu d'exemples. Ce poste emporté, les deux autres et Mons furent bientôt évacués.

V

Précis pour le commissaire ordonnateur Malus (1).

J'ai été mandé à la barre de la Convention nationale :

1° Pour avoir fait des marchés avec le citoyen d'Espagnac ;

2° Pour avoir laissé, exprès en arrière, dans le magasin de Valenciennes, 20,000 redingotes, tandis que l'armée s'avançait vers Mons ;

3° Pour avoir ordonné que l'hôpital ambulant de l'armée restât à Quiévrain le jour de la bataille de Jemappes, de manière que les blessés ont été quatre heures sans recevoir aucun secours, et qu'il a fallu les porter à quatre lieues du champ de bataille pour qu'ils pussent être pansés ;

4° Pour avoir signé des lettres de change, tirées sur la trésorerie nationale.

Je n'ai été interrogé à la barre sur aucun de ces articles, mais seulement sur quatre marchés :

1° Un du 11 septembre, passé à Valenciennes, au citoyen Worms, pour fourniture de la viande sur pied aux hôpitaux du Nord, dans les places en état de siège, à 11 sous la livre, bœuf et mouton ;

2° Un du 14, 15 ou 16 octobre (je ne me rappelle pas exactement sa date) passé à Lille, aux citoyens Fabre et Paulée, pour un achat de fine fleur de farine d'Angleterre, à quarante-huit livres le quintal ;

3° Un du 8 novembre, passé à Mons, au citoyen Henry Simons, pour foin, paille et avoine, à un prix fort cher ;

4° Un autre, du même jour, avec Henry Simons, concernant la fourniture de 25,000 sacs de farine pour le service de l'armée, au prix de facture, avec commission de 2 p. 100.

---

(1) Ce mémoire, adressé par Malus à la Convention, réfute les griefs qui avaient servi de prétexte à la mise en accusation de cet ordonnateur. Il contient, en outre, d'intéressants détails sur le service des ambulances à la bataille de Jemappes. C'est à ce titre principalement qu'il a semblé utile de le reproduire.

Je me flatte d'avoir justifié complètement le premier de ces marchés :

1° Par l'impérieuse nécessité du moment le plus critique où se soit jamais trouvée la frontière du Nord, déjà envahie de tous côtés par les troupes autrichiennes, et dont toutes les places étaient menacées ;

2° Par l'impossibilité bien démontrée de le faire plus tôt, puisqu'un entrepreneur en était chargé, et qu'on pouvait croire jusque-là qu'il remplirait ses engagements, puisqu'il en avait été averti ;

3° Parce que le danger est survenu tout à coup par la levée imprévue du camp de Maulde, qui couvrait toute la frontière;

4° Par la difficulté d'obtenir un meilleur prix et d'établir la concurrence, dans une circonstance de cette nature ; et tandis qu'il fallait sur-le-champ approvisionner plusieurs places, et notamment celle de Condé ;

5° Enfin, par la précaution que j'avais prise d'envoyer, dès le lendemain, un courrier au Ministre, pour avoir son approbation. Il m'a renvoyé mon courrier sans réponse et ne m'a témoigné son mécontentement de ce marché si nécessaire que par une lettre du 25 septembre, où il annonce qu'il trouvait à Paris des prix à 9 sous 6 deniers.

Mais c'était aussi l'époque mémorable où les descendants des Francs venaient de triompher comme eux d'un nouvel Attila dans les champs catalauniques. L'état des choses avait bien changé de ce côté-là, et si les places frontières du Nord, encore menacées, ont pu défier l'Autrichien, si Lille a soutenu sans s'émouvoir un bombardement de huit jours, c'est que toutes ces places avaient été bien ravitaillées et munies à temps de tous les moyens de subsistance, premier motif de confiance dans la défense des places.

Et si je n'avais pas pris tout à coup sur moi le parti d'y pourvoir, et que les défenseurs de la patrie eussent manqué de quelques secours, dites, Citoyens, dites ce que vous auriez pensé de mon zèle et de ma prévoyance.

J'ai établi sur le second marché un raisonnement bien simple.

Le Ministre avait approuvé ma proposition de faire venir de la farine d'Angleterre. Je lui avais adressé les soumission-

naires. Il me les a renvoyés pour traiter avec eux. Le traité fait, on le lui porte, il le désapprouve; mais, sur les représentations du général Dumouriez, il convertit le marché en traité sur facture, avec commission de 2 p. 100. Me voilà donc parfaitement déchargé, même dans l'hypothèse que le prix que j'avais accepté s'élevât trop haut, puisque après tout il n'y avait rien de fait si le Ministre s'y refusait absolument.

Quant au troisième marché, j'ai allégué pour moyens justificatifs :

1° L'ordre du général;

2° L'éloignement où nous allions être du magasin de Valenciennes, où d'ailleurs il n'y avait presque rien;

3° La circonstance de notre arrivée dans Mons, qui ne nous permettait pas encore de faire un traité aussi avantageux que si nous eussions été plus avant dans la Belgique, raison qui m'a déterminé à le borner à un mois d'approvisionnement.

Je pourrais peut-être alléguer pour quatrième motif la précipitation avec laquelle il m'a fallu opérer, vu les détails immenses dont j'étais surchargé, me trouvant seul dans la place et n'ayant avec moi que trois commissaires des guerres, dont l'un, chargé de l'avant-garde, ne pouvait se distraire de l'attention à tous ses besoins; l'autre était occupé aux distributions de l'armée campée au dehors, et le troisième suivait sans discontinuer l'établissement des hôpitaux.

Ce besoin de coopérateurs a toujours fait l'objet de mes plaintes et de mes regrets. Il m'en aurait fallu 20 à 25 pour suivre convenablement tous les détails de l'administration, et à peine en avais-je alors 6 à ma disposition pour toute l'armée de Dumouriez, et pour les places où il restait des détails à terminer.

Enfin, par rapport au marché de farine, il était d'autant plus instant de le conclure qu'outre l'avantage de tirer cette subsistance précieuse du pays même où l'armée faisait la guerre, il ne restait à Valenciennes, le 6 novembre, jour de mon départ, que pour sept jours de farine appareillée dans le magasin, ainsi que je l'ai prouvé par l'état de situation déposé sur le bureau du comité.

Je sais bien qu'il en arrivait presque journellement à Valenciennes, à mesure de la consommation; mais est-ce là un

motif de tranquillité pour une grande armée, et surtout pour une armée qui s'éloigne avec rapidité du centre de ses prétendus approvisionnements?

Je passe maintenant aux quatre griefs qui ont occasionné mon arrestation, et voici mes réponses :

1° Je nie formellement avoir passé aucun marché où d'Espagnac était intéressé directement ou indirectement. Il ne connaissait pas plus Henry Simons que je ne le connaissais moi-même, et je défie qu'on puisse rapporter aucune preuve, ni citer aucun indice capable de donner le plus léger crédit à cette assertion calomnieuse. Enfin, je n'ai connu d'Espagnac que lorsqu'il est arrivé à Valenciennes, vers le 20 octobre, pour suivre son traité des charrois, dont le Ministre m'avait ordonné de surveiller l'exécution ;

2° J'ai répondu victorieusement à l'objection des 20,000 redingotes laissées, a-t-on dit faussement, au magasin de Valenciennes, pendant que l'armée se rendait à Mons, par la production et le dépôt que j'ai fait au comité de la guerre, de l'état de situation de ce magasin à l'époque du 6 novembre, jour de mon départ pour l'armée.

On voit par cet état qu'il n'y restait pas alors une seule redingote et qu'il en est arrivé, depuis, environ 5,000, le 8 et le 9, qui m'ont été envoyées aussitôt à Mons, en conséquence des ordres que j'avais donnés avant mon départ et que j'ai renouvelés par un exprès.

Je n'étais pas capable de négliger de me faire suivre promptement par ces effets précieux, pour lesquels j'avais délivré des bons qui n'étaient pas remplis.

3° Le reproche qui m'est fait, par rapport à l'ambulance, est l'ouvrage de l'ignorance et de la calomnie.

De l'ignorance, puisqu'on s'étonne de l'ordre que j'ai en effet donné, à Valenciennes, le 5 novembre, pour que ce qui restait de l'ambulance se portât le lendemain au quartier général, à Quiévrain.

Je ne pouvais pas en donner un autre; j'étais à quatre lieues de Quiévrain, où le quartier général était resté et dont il ne partit que le lendemain de la bataille. Je ne pouvais assigner à l'ambulance d'autre destination que celle du quartier général, où je savais qu'elle recevrait des ordres relatifs

au mouvement de l'armée. Elle les reçut, en effet, et fut portée à une lieue au delà de Bossut (*lire : Boussu*), derrière le champ de bataille.

Quant à la calomnie, elle est dans le motif odieux qu'on prête à un ordre si naturel, et dans la conséquence qu'on tire d'un événement qui n'a pas eu lieu; car, non seulement les caissons de l'ambulance ne sont pas restés à Quiévrain, non seulement les blessés n'ont pas dû faire quatre lieues avant de recevoir les premiers secours, mais, au contraire, tous les caissons ont été au delà de Bossut pour former des hôpitaux dans les églises de Cuhem (*lire : Cuesmes*) et de Pâturage, à la diligence des commissaires Marchand et Lambert, qui n'ont pas quitté le champ de bataille, que tous les blessés n'en eussent été enlevés, et il a fallu même faire rétrograder quelques caissons jusqu'à Bossut pour établir une troisième ambulance dans l'église de ce village.

J'y arrivai vers les 6 heures du soir, dans le moment où l'on commençait à y placer les blessés. Je regardai dès lors ce poste comme le mien. J'y trouvai le commissaire Robinet, qui faisait toutes les dispositions nécessaires pour monter ce nouveau service. Les citoyens Cellier et d'Espagnac vinrent m'y trouver, et je ne quittai l'église qu'à 3 heures du matin, quand nous eûmes vu placer et panser environ 160 blessés qu'on n'avait pas pu recevoir dans les hôpitaux de Cuhem et de Pâturage.

Voilà les faits. Je cite les témoins. Je n'ai rempli que mon devoir; mais ce devoir, j'ose le dire, a toujours été le plus cher à mon cœur, et il n'y a que ceux qui ne me connaissent pas qui aient pu m'accuser de la moindre négligence dans ma partie du service militaire, aussi intéressante pour mes sentiments et mon humanité.

Cependant, la calomnie triomphe, car celui qui a fait imprimer ces horreurs est actuellement à ma place.

Si, néanmoins, les hôpitaux de l'armée n'ont pas été servis et administrés partout comme je l'aurais désiré, c'est qu'on ne m'a pas fourni à temps tous les moyens nécessaires pour les monter convenablement; c'est qu'au lieu de 50 à 60 caissons qu'il m'aurait fallu pour bien faire ce service dans l'armée de Dumouriez, je n'en avais, le jour de la bataille, qu'une ving-

taine ou environ ; que je me les étais procurés par des courriers envoyés sur la route de Champagne ; et, comme j'avais fait porter à l'avant-garde et au corps d'armée tous ceux qui étaient disponibles, il en a résulté qu'à Valenciennes, sans l'activité prodigieuse des corps administratifs, l'humanité des citoyens et le zèle de tous les chirurgiens de la ville, les 400 ou 500 blessés qui ont été évacués sur cette place, après avoir reçu les premiers appareils à Cuhem et à Pâturage, n'auraient pas été complètement secourus.

Les chirurgiens ont manqué partout, et il m'a fallu recourir partout à ceux des régiments, des villes, et même des villages. J'ai eu les mêmes difficultés à vaincre à Mons, à Bruxelles, à Louvain, à Tirlemont, où, secondé par le zèle et l'intelligence du régisseur Lafleury, et du directeur général Biston, je suis parvenu à laisser des hôpitaux en assez bon état, et je présume que les mêmes obstacles se sont rencontrés à Liége, où je n'ai pas été.

Qu'on ne dise donc pas que j'ai apporté la moindre négligence à ce premier devoir de ma place, puisqu'il n'existe pas un seul hôpital militaire dans le pays que je n'aie visité, et où je n'aie passé la nuit, quand mes occupations du jour ne me permettaient pas d'y aller.

Qu'on ne dise pas non plus que j'ai négligé de former, à cet égard, des demandes au Ministre, puisque, dès le 9 octobre, je lui exposai mes besoins, avant même de savoir que le général Dumouriez dût revenir sur nos frontières avec son armée victorieuse ; que je n'ai cessé, pendant tout le mois, de solliciter des effets, des caissons, des chirurgiens, des employés, et que, tout cela n'arrivant que partiellement et en détail, je n'ai jamais pu m'assurer, en quittant un établissement commencé dans une place, des moyens d'en former un autre dans celle dont l'armée allait s'emparer ;

4° Enfin, j'ai signé deux lettres de change, ou rescriptions, sur la trésorerie nationale, l'une de 300,000 livres avec d'Espagnac, l'autre de 700,000 livres en mon propre nom.

L'autorisation formelle du général a déterminé ces deux traites. Elles avaient pour objet de subvenir aux besoins pressants de l'armée, sans faire sortir le numéraire du sein de la République.

Le citoyen Allenet, contrôleur de la trésorerie, et envoyé par elle pour reconnaître notre situation, et pour y remédier, a lui-même applaudi à l'opération des traites, et m'a dirigé dans la manière d'en faire usage, en m'indiquant ce que j'avais à écrire à ce sujet aux Ministres de la guerre et des contributions publiques, ainsi qu'aux commissaires de la trésorerie, et j'ai suivi ponctuellement ses conseils.

Quel tort puis-je avoir eu dans cette occasion? Je l'ignore; tout ce que je sais, c'est que ce sont les premières lettres de change que j'aie signées de ma vie, et que je ne m'y serais pas déterminé pour mes propres affaires; mais que n'aurais-je pas fait pour le salut de l'armée!

Je ne parlerai des autres besoins de l'armée que pour faire une observation importante. Voilà quinze jours que je l'ai quittée, et ces besoins sont encore les mêmes. Je ne suis donc pas coupable, comme on a osé le dire, d'avoir retardé la marche des approvisionnements; et ce sont eux qui se trouvent, ou insuffisants, ou nuls.

Je ne viens point ici récriminer. Je conçois que, dans le cours d'une campagne aussi longue, où l'offensive la plus brillante a succédé à la plus belle défensive dont l'histoire ait jamais parlé, les denrées et les effets de toute espèce ont été consommés, et les magasins entièrement dégarnis, et qu'il faut bien du temps pour renouveler tout cela; mais alors, on ne doit ni se lasser des demandes réitérées, ni trouver mauvais qu'un administrateur use des ressources qui se présentent sur les lieux.

Ce n'est pas assis vis-à-vis d'un bureau, à quatre-vingts lieues du pays où se fait la guerre, qu'on peut juger de la multiplicité des besoins d'une grande armée. Il ne suffit pas de considérer les objets en masse, il faut encore les examiner en détail; et ce n'est que dans les camps, ce n'est que sur le théâtre même de la guerre qu'on peut s'en former une idée juste.

Quant à ce qui me concerne, j'ai tout fait pour le mieux. Je me suis dévoué jour et nuit à mes pénibles fonctions. Depuis six mois je n'ai connu d'autre repos que celui que le décret de la Convention nationale m'a procuré; repos agité, et auquel j'aurais préféré des veilles plus utiles au service de

la République et au soulagement de ses braves légionnaires.

Parlerai-je de mon civisme? Qu'on en juge par mes actions; qu'on interroge ceux qui m'ont vu, comme enseveli dans les détails immenses d'une administration aussi étendue, encourageant le petit nombre de mes coopérateurs, partageant avec eux les soins les plus minutieux, pour les en soulager, et ne connaissant d'autre plaisir que le travail, d'autre délassement que le changement d'occupation.

Si le sacrifice de mes jours, de mes nuits, de ma santé, de mes affaires, n'est pas une preuve suffisante de mon dévouement à la République, qu'on me dise donc ce que je dois faire encore pour elle; mais en même temps qu'on augmente la durée des vingt-quatre heures, puisque je les lui ai déjà entièrement consacrées.

Au surplus, je n'ai pas la présomption de croire que mon administration ait été exempte d'erreur; tout homme y est sujet, sans doute; mais j'ose affirmer qu'elle a toujours été pure; et après quarante ans de travaux estimables, j'avoue que mes yeux n'ont pu s'accoutumer à lire des imputations contre ma probité, ni mes oreilles à les entendre.

Paris, ce 11 décembre 1792, l'an 1er de la République.

MALUS.

VI

Situation numérique des armées combinées, sous les ordres de Dumouriez.

Nous avons signalé les nombreuses difficultés qui empêchèrent longtemps l'établissement et l'envoi au Ministre de la guerre des situations des troupes.

Le seul document d'ensemble conservé aux archives de la guerre est un *Tableau de la situation et de l'emplacement des armées combinées du Nord, de la Belgique* (1) *et des Ardennes, à l'époque du* 1er *décembre* 1792.

---

(1) La dénomination *armée de la Belgique* n'a jamais eu de caractère officiel; elle est assez souvent employée dans les documents de la fin

Ce document, qui existe en minute, a été établi au ministère de la guerre. Il assigne aux troupes certains emplacements qui ne furent pas occupés avant le milieu de décembre; d'autre part, il indique des effectifs certainement supérieurs à ceux que présentaient les corps au 1er décembre, après les nombreuses défections de volontaires (1).

Il est probable que ce travail aura été établi d'après des situations de dates différentes, et sur lesquelles la distinction des présents et des absents n'était point faite. La date du 1er décembre doit donc être considérée comme toute approximative.

Nous avons cru cependant devoir reproduire ce document qui donne, dans son ensemble, une idée approchée des effectifs dont Dumouriez disposait pour la campagne des Pays-Bas.

---

de 1792 et du commencement de 1793 pour désigner les troupes placées sous les ordres directs de Dumouriez, mais il n'existe pas de décision instituant une *armée de la Belgique*.

(1) On peut s'en rendre compte en rapprochant de la situation générale les rares situations partielles qui ont été conservées. C'est ainsi que, pour la garnison de Bruxelles, la situation au 15 décembre donne les effectifs suivants, en *hommes présents sous les armes :*

1er bataillon	de la Vendée.....	352	sur un effectif	total de	469
1er —	des Deux-Sèvres...	395	—	—	543
2e —	de l'Eure.....	387	—	—	603
9e —	des fédérés.....	402	—	—	466
1er —	de la Marne.....	332	—	—	556

Sur la situation au 1er décembre, ces corps comptent respectivement : 474, 512, 622, 414 et 548 hommes. Il faudrait de ces chiffres déduire une forte proportion d'*absents* pour avoir l'effectif *réel*.

En définitive il semble que cette situation ait été établie d'après l'effectif que les corps étaient censés avoir, effectif qui était atteint dans la première quinzaine de novembre, mais qui subit ensuite un déchet de 30 p. 100 en moyenne.

ARMÉE DE LA BELGIQUE.

Lieutenant général DUMOURIEZ, commandant en chef.

DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	HOMMES. INFANTERIE.	HOMMES. CAVALERIE.
Avant-garde. — Lieutenant général LA NOUE.				
9e bataillon d'infanterie légère	1	»	461	»
10e — —	1	»	381	»
14e — —	1	»	391	»
Six bataillons de grenadiers	6	»	2,053	»
19e régiment d'infanterie	2	»	1,270	»
29e — —	2	»	1,437	»
54e — — (2e bataillon)	1	»	537	»
72e — —	2	»	1,129	»
1er bataillon franc	1	»	391	»
3e —	1	»	310	»
1er bataillon d'Indre-et-Loire	1	»	445	»
3e — de Paris	1	»	518	»
9e — de la réserve	1	»	602	»
1er — de la Butte-des-Moulins	1	»	392	»
4e — des fédérés	1	»	393	»
5e — de la Meurthe	1	»	462	»
9e — de Paris	1	»	510	»
Chasseurs de Magnié	»	»	»	»
Chasseurs cambrelots	»	»	»	»
1er régiment de hussards	»	3	»	300
3e — de chasseurs	»	3	»	390
6e — de chasseurs	»	3	»	384
12e — de chasseurs	»	2	»	238
5e — de dragons	»	2	»	290
7e — de dragons	»	1	»	221
1re, 3e et 4e compagnies d'artillerie légère	»	»	»	216
Corps d'armée.				
1re *ligne.* — Lieutenant général D'HANGEST.				
5e régiment d'infanterie (2e bataillon)	1	»	639	»
71e — — (1er bataillon)	1	»	586	»
49e — — (1er bataillon)	1	»	479	»
94e — — (1er bataillon)	1	»	492	»
104e — — (2 bataillons)	2	»	1,014	»
1er bataillon de la Côte-d'Or	1	»	642	»
2e — de la Vienne	1	»	478	»
3e — de Seine-et-Oise	1	»	577	»
1er — de grenadiers de Paris	1	»	359	»
11e — de fédérés	1	»	762	»
2e — de la Corrèze	1	»	544	»
1er — de grenadiers de la Côte-d'Or	1	»	578	»
1er — de Maine-et-Loire	1	»	425	»
3e — de l'Yonne	1	»	460	»
6e — de la réserve	1	»	570	»
7e — de Paris	1	»	472	»

DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	HOMMES. INFANTERIE.	HOMMES. CAVALERIE.
2e *ligne*. — Lieutenant général ÉGALITÉ.				
34e régiment d'infanterie (2e bataillon).....	1	»	544	»
83e — — (1er bataillon).....	1	»	717	»
98e — — (1er bataillon).....	1	»	574	»
5e bataillon de l'Oise.....	1	»	417	»
1er — du Pas-de-Calais.....	1	»	457	»
2e — de la Meuse.....	1	»	578	»
1er — de Seine-et-Oise.....	1	»	567	»
1er — d'Eure-et-Loir.....	1	»	542	»
1er — de la Somme.....	1	»	433	»
1er — de l'Allier.....	1	»	562	»
1er — de la Vendée.....	1	»	474	»
3e — des Ardennes.....	1	»	419	»
Compagnie franche du Finistère.....	»	»	60	»
Chasseurs des 4 nations.....	»	»	92	»
Parc d'artillerie.....	»	»	313	»
12e régiment de chasseurs.....	»	1	»	140
7e — de dragons.....	»	1	»	100
Gendarmerie à cheval.....	»	1	»	143
Mineurs.....	»	»	43	»
Réserve.				
3e régiment de cavalerie.....	»	2	»	367
6e — —	»	2	»	307
6e — de dragons.....	»	2	»	300
10e — —	»	2	»	290
Flanqueurs de droite. — Henri FRÉGEVILLE, maréchal de camp.				
1er bataillon de l'Aisne.....	1	»	417	»
1er — de Seine-et-Marne.....	1	»	515	»
Chasseurs liégeois.....	1	»	300	»
13e régiment de dragons.....	»	2	»	360
11e — de chasseurs.....	»	3	»	334
Artillerie.....	»	»	28	»
Flanqueurs de gauche. — Colonel FRÉGEVILLE, du 2e hussards.				
99e régiment d'infanterie (1er bataillon).....	1	»	600	»
2e régiment de hussards.....	»	3	»	322
1er bataillon de la Charente.....	1	»	547	»
Légion des Ardennes (infanterie).....	2	»	960	»
Légion des Ardennes (cavalerie).....	»	2	»	300
Artillerie à pied.....	»	»	97	»
Artillerie à cheval.....	»	»	»	66

DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	HOMMES. INFANTERIE.	HOMMES. CAVALERIE.
on de droite ou de réserve. — Lieutenant général d'HARVILLE.				
Avant-garde.				
nie franche de Clermont	»	»	72	»
nie franche de Boussard	»	»	75	»
ment de hussards	»	3	»	319
iment d'infanterie	2	»	1,004	»
aillon de la Haute-Vienne	1	»	556	»
— du Loiret	1	»	523	»
— du Calvados	1	»	429	»
— des Ardennes	1	»	665	»
Brigade de droite.				
aillon des Hautes-Alpes	1	»	678	»
iment d'infanterie	2	»	1,022	»
aillon des Basses-Alpes	1	»	635	»
ipagnie du 12e régiment de dragons	»	1/2	»	70
Brigade de gauche.				
aillon du Gard	1	»	671	»
iment d'infanterie	1	»	677	»
aillon de Maine-et-Loire	1	»	672	»
— des Bouches-du-Rhône	1	»	504	»
ipagnie du 12e régiment de dragons	»	1/2	»	73
Corps de bataille.				
de. 1er bataillon du Nord	1	»	504	»
de. 14e rég. d'infanterie (1er bat.)	1	»	710	»
de. 2e bataillon de l'Yonne	1	»	637	»
de. 1er bataillon de Cambrai, 6e du Nord	1	»	556	»
de. 45e rég. d'infanterie (2e bat.)	1	»	409	»
de. 4e bataillon du Pas-de-Calais	1	»	418	»
de. 2e — d'Ille-et-Vilaine	1	»	414	»
de. 3e — de la Charente	1	»	633	»
de. 7e — des fédérés	1	»	480	»
de. 10e — de Seine-et-Oise	1	»	792	»
rtillerie	»	»	266	»
Réserve.				
ment de cavalerie	»	2	»	368
— —	»	2	»	316
— —	»	2	»	122
ment de dragons	»	1	»	160

ARMÉE DU NORD

Commandée par le lieutenant général MIRANDA.

DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	HOMMES. INFANTERIE.	HOMMES. CAVALERIE.
Avant-garde.				
Quatre bataillons de grenadiers	4	»	1,500	»
Chasseurs de l'égalité	»	»	93	»
Compagnie franche de Clemendot	»	»	89	»
5e régiment de hussards	»	2	»	313
5e — de chasseurs	»	3	»	330
2e — d'infanterie (1er bataillon)	1	»	740	»
38e — — (1er bataillon)	1	»	759	»
1er bataillon de l'Yonne	1	»	428	»
1er — de la Meurthe	1	»	545	»
1er — de la Moselle	1	»	517	»
9e — des fédérés	1	»	414	»
Artillerie légère	»	»	»	26
Corps de bataille.				
Division de gauche. — Maréchal de camp DUVAL.				
74e régiment d'infanterie (2e bataillon)	1	»	637	»
81e — — (1er bataillon)	1	»	729	»
89e — — (2e bataillon)	1	»	580	»
1er bataillon de la Manche	1	»	422	»
Bataillon de Saint-Denis	1	»	397	»
1er bataillon des Côtes-du-Nord	1	»	578	»
2e — de l'Eure	1	»	622	»
Bataillon de Saint-Martin	»	»	546	»
1er bataillon des Deux-Sèvres	»	»	512	»
2e — de la Somme	»	»	455	»
Bataillon de la Fontaine de Grenelle	»	»	497	»
1er bataillon de la Seine-Inférieure	»	»	388	»
Division de droite. — Maréchal de camp CHAMPMORIN.				
13e régiment de cavalerie	»	2	»	300
3e — de dragons	»	2	»	276
71e — d'infanterie (2e bataillon)	1	»	502	»
78e — —	2	»	1,112	»
87e — — (2e bataillon)	1	»	283	»
4e bataillon de Paris	1	»	543	»
2e — de l'Orne	1	»	499	»
7e — du Nord	1	»	379	»
Bataillon des 4 Nations	1	»	415	»
1er bataillon de l'Eure	1	»	592	»
8e — du Nord	1	»	493	»
1er — de la Marne	1	»	548	»
2e — de la Marne	1	»	616	»
Parc d'artillerie	»	»	260	»

ARMÉE DES ARDENNES

Commandée par le lieutenant général VALENCE.

DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	HOMMES. INFANTERIE.	HOMMES. CAVALERIE.
Avant-garde.				
13e bataillon d'infanterie légère	1	»	423	»
Chasseurs de Ransonnet	»	»	110	»
Chasseurs de Rennes	»	»	130	»
Quatre bataillons de grenadiers	4	»	1,200	»
56e régiment d'infanterie (1er bataillon)	1	»	522	»
1er bataillon de Jemappes	1	»	300	»
1er — de Saint-Amand	1	»	400	»
2e — de Paris	1	»	549	»
4e — de la Somme	1	»	546	»
14e — de fédérés	1	»	731	»
4e régiment de hussards	»	3	»	358
2e — de dragons	»	2	»	320
Corps de bataille.				
1re *ligne*. — Lieutenant général LE VENEUR.				
1re brigade. 2e bataillon de Saône-et-Loire	1	»	518	»
1re brigade. 17e rég. d'infanterie (1er bat.)	1	»	554	»
1re brigade. 1er bataillon de la Mayenne	1	»	491	»
2e brigade. 6e bataillon de Paris	1	»	522	»
2e brigade. 25e rég. d'infanterie (1er bat.)	1	»	619	»
2e brigade. 1er bataillon de la Sarthe	1	»	527	»
3e brigade. 4e bataillon de la Meuse	1	»	494	»
3e brigade. 43e rég. d'infanterie (1er bat.)	1	»	642	»
3e brigade. 10e bataillon de Paris	1	»	494	»
16e régiment de cavalerie	»	2	»	278
23e — —	»	2	»	289
2e *ligne*. — Lieutenant général DIETTMANN.				
4e brigade. 5e bataillon des Vosges	1	»	512	»
4e brigade. 45e rég. d'infanterie (1er bat.)	1	»	678	»
4e brigade. Bataillon du Théâtre-Français	1	»	496	»
5e brigade. Bataillon de Bon-Conseil	1	»	668	»
5e brigade. 58e rég. d infanterie (2e bat.)	1	»	637	»
5e brigade. 2e bataillon de la Meurthe	1	»	426	»
6e brigade. 2e bataillon du Nord	1	»	508	»
6e brigade. 47e rég. d'infanterie (1er bat.)	1	»	663	»
6e brigade. 3e de la Meurthe	1	»	479	»
7e régiment de cavalerie	»	2	»	345
18e — —	»	2	»	300
Parc d'artillerie	»	»	153	»

Les états qui précèdent donnent, pour les trois armées, les effectifs suivants :

	HOMMES.		TOTAL.
	INFANTERIE.	CAVALERIE.	
Armée de la Belgique	44,717	6,496	51,213
Armée du Nord	17,600	1,245	18,845
Armée des Ardennes	15,022	1,890	16,912
TOTAL	77,339	9,631	86,970

VII

Documents étrangers relatifs à la bataille de Jemappes.

Les documents suivants permettent d'apprécier l'effet moral produit par la victoire de Jemappes chez les Autrichiens et dans tous les Pays-Bas :

Extrait d'une lettre de Bruxelles du 8 novembre.

Avant-hier, l'armée du général Dumouriez a forcé les retranchements que les troupes autrichiennes occupaient près de Mons. Il y a eu à cette occasion une bataille des plus sanglantes et des plus animées, où les deux partis ont déployé une intrépidité peu commune. Enfin, après un combat des plus opiniâtres, l'armée autrichienne s'est réfugiée sur les hauteurs de Mons, qu'elle occupe maintenant. Dans ce premier moment, il est impossible de connaître au juste les détails de cette action, et la perte que les deux partis y ont faite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle y est très considérable. Parmi les officiers de distinction tués de notre côté, l'on nomme le général Sztaray, le colonel Hadik et le colonel Keim. Parmi les blessés est le général comte de Clerfayt lui-même, que l'on dit avoir la cuisse cassée. Il est difficile de dépeindre l'état d'agitation où se trouve cette ville. Tout ce qui tient au parti royaliste émigre, de même que les Français

réfugiés qui sont dans la plus grande consternation. Les cris, les mouvements qu'on voit dans les rues sont au-dessus de toute expression. Le parti mécontent triomphe et montre déjà une joie marquée de ces événements. Tous les équipages de la cour sont prêts à partir. Le gouvernement a de même emballé tous ses papiers et accordé à tous les employés trois mois d'appointements d'avance, dans le cas qu'ils fussent obligés de se retirer. — Hier il est arrivé ici courrier sur courrier; le dernier a assuré qu'à son départ les Autrichiens étaient encore à Mons, mais qu'ils attendaient d'un moment à l'autre une nouvelle affaire. La caisse militaire est arrivée ici ce matin sous une forte escorte. Hier, l'après-midi, plus de 200 chariots de blessés ont passé par ici.

P.-S. — Toute la nuit, les équipages militaires n'ont cessé d'arriver; et la quantité de gens qui partent est incroyable. Nous attendons avec impatience de nouvelles ultérieures.

Extrait d'une lettre de Bruxelles du 8 novembre.

Avant-hier au soir, notre armée a été obligée de se retirer de Mons et d'abandonner les retranchements : les Français sont venus l'attaquer avec 90,000 hommes et plus de 200 pièces de canon. La perte a été très considérable de part et d'autre. Les premiers rapports font monter à 15,000 hommes les tués restés sur le champ de bataille. Les Français marchaient sur les morts pour franchir nos batteries; un bataillon de Bender, un de Wurtzbourg, la division de chevau-légers de Cobourg, ainsi qu'une partie de hussards de Blankenstein, sont détruits. Il paraît certain que le colonel Keim, chef du régiment de Bender, est tué; l'on disait que le général Sztaray avait eu le même sort, d'autres le disent simplement blessé, ainsi que le général Clerfayt. Hier et cette nuit, il est arrivé ici une quantité de chariots de blessés. . . . . .

. . . . . .

Tout est en confusion dans cette ville; ce ne sont que voitures qui partent chargées d'effets; on ne peut se procurer que difficilement des chevaux. L'on prétend que le quartier général est attendu ici; cependant, rien n'annonce qu'on se prépare à s'y défendre. Il paraît que le gouvernement se retirera

à Ruremonde. En un mot, notre ville présente un aspect d'autant plus affligeant que, pendant que les uns paraissent se réjouir, d'autres, en bien plus grand nombre encore, abandonnent leurs foyers et se retirent à la hâte avec leurs effets les plus précieux.

P.-S. — Mons s'est rendu aux Français.

Extrait d'une lettre de Bruxelles du 11 novembre.

L'action sanglante du 6 novembre, qui a décidé du sort de nos provinces, sera à jamais remarquable pour l'acharnement avec lequel les deux partis se sont battus. Les Français surtout ont fait des prodiges de valeur et ont bien rétabli la réputation de bravoure que leurs premiers échecs dans cette campagne avaient ternie. Ayant attaqué les Autrichiens retranchés dans une position des plus avantageuses, ils comblaient les fossés, qui étaient en avant des retranchements, avec leurs morts et se faisaient ainsi un passage jusqu'à l'ennemi, qu'ils forcèrent de se retirer. A l'attaque du mont Panisel surtout, ils déployèrent une intrépidité incroyable, en essuyant avec la plus grande fermeté le feu de trois batteries, qu'ils emportèrent le sabre à la main. Il est impossible de savoir au juste la perte que les deux partis ont faite; toujours est-il certain qu'elle doit avoir été considérable des deux côtés. Pendant deux ou trois jours, il a passé ici nombre de chariots, qu'on porte à plus de six cents, chargés de blessés. Il arrivait aussi continuellement des soldats de toutes les armes par pelotons de six, de sept, qui fuyaient sans armes et, la plupart, à demi nus.

D'abord, après cette déroute, la désertion s'est mise dans nos troupes à un point effrayant; l'on remarque qu'elle est surtout très forte parmi les Allemands. Le 7 novembre, les Français sont entrés à Mons, le 9 à Tournai et dans une partie de la Flandre, que nos troupes ont entièrement évacuée. Nos généraux, obligés par la grande supériorité de l'ennemi à abandonner leur position devant Mons, avaient voulu se fortifier sur les hauteurs de Casteau, à une lieue en deçà de la place; mais, les Français ayant fait des dispositions pour les attaquer dans ce poste, le général Beaulieu se retira

à Soignies avec 15,000 hommes, et le quartier général fut transféré à Braine-le-Comte. A présent, nos troupes sont postées à Tubize, distant de 4 lieues de Bruxelles, où elles s'occupent nuit et jour à se retrancher; l'on s'attend d'un moment à l'autre à recevoir la nouvelle que les Français les ont attaquées une seconde fois. Ceux-ci observent la discipline la plus exacte partout où ils ont pénétré. Le général Dumouriez a fait publier que le premier, soit bourgeois, soit soldat de son armée, qui insulterait quelqu'un pour cause de parti, ou qui voudrait commettre le moindre désordre, serait pendu sur-le-champ. — Il n'en est pas de même dans l'intérieur des provinces. Le peuple belgique, malheureusement trop enclin à ce qui fait la honte de toutes les révolutions et un des plus grands maux des troubles civils (c'est-à-dire au pillage), n'a pas plus tôt appris la victoire des Français et leur entrée dans le pays, qu'il a éclaté en plusieurs endroits; il y a eu des émeutes populaires à Diest, à Alost. C'est une des raisons de l'émigration, qui continue d'une maniere affligeante. Toutes les routes sont couvertes nuit et jour de voitures, de chevaux, de gens à pied, qui abandonnent leurs foyers pour se retirer chez l'étranger. A Anvers, plusieurs voitures qui transportaient des émigrés français en Hollande ont été cruellement pillées par la populace qui, non contente de se porter à de si honteux excès, les insultait encore lâchement et de toutes les manières. Ici même, quoique notre ville soit encore gardée par une garnison autrichienne, les révolutionnaires, qui sont en très grand nombre, commencent déjà à faire la loi. La cour et le gouvernement sont partis d'ici le 9, à 2 heures du matin.....

Extrait d'une lettre de La Haye du 13 novembre (1).

La révolution est faite dans les Pays-Bas, et les Français, victorieux, ont arboré partout l'étendard de la Liberté. La défaite complète des Autrichiens à Gémappe (*sic*) et la prise de Mons ont décidé du sort de la Belgique. L'histoire n'offre pas

(1) Publiée dans le *Moniteur* du 20 novembre.

d'exemple d'une bataille où l'on ait déployé tant de valeur et dont les suites aient été si utiles. L'exagération porte l'armée française à 120,000 hommes. Il est certain seulement qu'ils avaient une armée formidable, une artillerie bien servie et la résolution de vaincre. Repoussés plusieurs fois, toujours ils se sont ralliés; et, enfin, à l'arme blanche, ils ont emporté *les trois étages* de redoutes établies devant Mons.

La grande batterie de Mons fut emportée à l'assaut. Les Français, pour y arriver, s'élançaient par-dessus des monceaux de morts. Leur artillerie a fait un carnage horrible; pendant toute l'action, elle a tiré à mitraille sur les Autrichiens, dont chaque minute voyait les rangs disparaître. Ces derniers se sont défendus avec un grand courage. Leurs plus beaux hommes sont moissonnés, leurs plus beaux régiments détruits. Un bataillon de Bender, un de Wurtzbourg, les chevau-légers de Cobourg et tous ces fameux hussards de Blankenstein sont anéantis. Le comte de Hadik et le baron de Keim, colonel du régiment de Bender, ont été tués. Plusieurs officiers supérieurs sont morts ou blessés.

On assure que la perte des Français est des trois quarts moins considérable. — Cette action vigoureuse doit entraîner la conquête des Pays-Bas. La plus affreuse confusion régnait à Bruxelles. Les gouverneurs se sont enfuis avec tout ce qu'ils ont pu emporter. Le peuple faisait entendre sa voix vengeresse..... A Gand et à Anvers, le peuple a pillé les maisons de tous ceux qui paraissaient attachés au gouvernement. Ces derniers, et les émigrés, n'ont plus d'asile qu'en Angleterre et en Hollande. Depuis quelques jours, on ne voit ici que des voitures chargées de fugitifs.

CAMPAGNE DE 1793

EN ALSACE

ET DANS LE PALATINAT

XXXVI. — Retraite de l'armée du Rhin.

Le centre et la droite de l'armée avaient fait leur retraite dès le 13, pendant que la gauche tenait encore dans les montagnes ; mais cette défaite, commencée par une surprise, s'achevait en panique.

« Il est impossible de se dissimuler le peu d'ordre qui régna dans cette retraite, qui ne fut aucunement inquiétée par l'ennemi ; aussi sauva-t-on toutes les pièces d'artillerie. Mais, d'un autre côté, la précipitation avec laquelle les agricoles et un grand nombre de soldats se retirèrent, en jetant tout ce qui pouvait les retarder dans leur course, donna l'air d'une déroute à une marche qu'on eût pu faire, pour ainsi dire, aussi tranquillement qu'en pleine paix (1). »

Les représentants écrivent que l'armée est en pleine déroute ; et, en effet, il y a des fuyards qui courent tout d'une traite jusqu'à Strasbourg : « Cinq mille fuyards étaient hier sur la route d'Haguenau, c'est-à-dire depuis Brumath jusqu'à Strasbourg, écrit Dièche ; j'ai pris le

(1) Relation rédigée en 1795 pour préparer le travail du chef de bataillon Legrand.

parti de former un cordon à une lieue d'ici, où ces fuyards ont été arrêtés. Ceux qui ont échappé à la vigilance de ce cordon ont été conduits à un camp que j'ai établi dans l'intérieur de la ville. Tout est parti ce matin (15 octobre), pour aller rejoindre l'armée, et j'ai pris les mesures nécessaires pour qu'ils y arrivent. Dans ce moment, je fais publier une proclamation par laquelle tout officier ou fusilier appartenant à l'armée sera obligé de partir pour la joindre d'ici à midi ».

Au milieu d'un tel désordre, « il est impossible de fixer au juste la perte que nous éprouvâmes dans cette retraite. Les appels ne pouvaient être qu'un moyen illusoire de connaître la vérité sur cet objet, puisqu'il y eut beaucoup de soldats qui saisirent cette occasion de quitter l'armée et de se retirer chez eux (1) ».

L'aile gauche, mieux commandée, commença la retraite en bon ordre ; cependant une panique, provoquée le lendemain par les coups de feu tirés sur un lièvre affolé, montre que le moral était très ébranlé. Desaix rapporte ainsi les détails de ce départ :

« L'ordre de retraite n'arriva dans les montagnes, au camp de Nothweiler, que très tard, à minuit; on partit de Nothweiler en ordre et en silence pour aller prendre position vers Wœrth, y appuyer la position de Surbourg que prenait le gros de l'armée ; des troupes légères servaient à garnir la vallée de Lembach jusqu'au village, et s'y soutenaient par échelons. Deux bataillons traversèrent la montagne pour se porter sur Münchhof et appuyer la gauche de l'armée. Au moment où toutes les dispositions se préparaient, un ordre vint de continuer la retraite en se portant sur Niederbronn et Nieffen, la droite appuyant à Mertzweiler et la gauche vers

(1) Relation rédigée en 1795, pour préparer le travail du chef de bataillon Legrand.

Jägerthal. On se mit de suite en route, à la pointe du jour, faisant reformer les troupes par échelons, pour protéger la retraite de celles qui étaient les plus avancées. Toutes les précautions furent prises pour faire retirer à temps les bataillons du Jura et du 102e régiment, qui s'étaient portés dans la plaine et s'y trouvaient seuls, toute l'armée étant partie avant le jour. Ces bataillons n'arrivèrent à la position qu'à 7 heures et reçurent de suite l'ordre de retraite, qu'ils firent très heureusement. Un moment plus tard, il n'était plus temps. Un lièvre qui passa à la vue de quelques troupes reçut une vingtaine de coups de fusil et, seul, il mit quelques troupes dans le plus grand désordre ; elles s'enfuirent. Mais le 1er bataillon du 33e régiment s'était mis en bataille aux avenues vers les troupes ; rassurées par la bonne contenance de ce corps et ne se voyant pas attaquées, elles rirent de leur terreur et se formèrent en bataille dans la plaine, à la gauche et à la droite de Wœrth.

« Elles se remirent en marche vers les 10 heures, éclairées au loin par 60 chasseurs à cheval du 7e et 60 cavaliers du 18e, toute la cavalerie de la division. On plaça quelques troupes dans la forêt de Frœschwiller, et les autres vinrent camper à la position qui leur était désignée : Deux bataillons à Neehwiller (1er du Haut-Rhin et 1er du 102e) ; à Uttenhoffen, le 1er du 27e, le 4e du Jura, le 4e de Saône-et-Loire ; en avant-garde, à Gundershoffen, le 1er de la Haute-Saône ; et dans les bois de Mertzweiler, les compagnies détachées avec le citoyen Cunéo, qui faisait l'arrière-garde. Le 1er bataillon de ..... était aussi du camp de Uttenhoffen ; il nous avait joints venant d'Obersteinbach ; le 2e du 13e régiment était avec lui. A notre gauche était la brigade du général Sautter, qui occupait Reichshoffen, les gorges de Jägerthal et prolongeait sa gauche dans les montagnes. On y fit passer le 1er des Vosges.

« La journée du 14 s'est passée très tranquillement. Le 15, des découvertes ennemies vinrent tâter nos avant-postes et troupes légères ; une fusillade s'engagea sans être de longue durée, l'ennemi s'étant retiré après avoir fait 2 ou 3 prisonniers ; le 15, du reste, se passa tranquillement. »

Le 14, l'armée du Rhin a pris position derrière les anciennes lignes de la Moder, sa droite en avant de Drusenheim, le centre à Haguenau, la gauche dans la vallée de Reichshoffen. On occupait Uttenhoffen, pour assurer la liaison avec Bitche ; l'avant-garde du général Dubois devait se maintenir à Degelsheim, pour couvrir un convoi de blé qui allait entrer au fort Vauban.

Au quartier général à Haguenau, le 16 octobre 1793, l'an 2e de la République française une et indivisible.

L'adjudant général Démont aux Citoyens représentants, membres du Comité de Salut public, à Paris.

Citoyens Représentants,

La position de l'armée, près de Haguenau, est telle qu'elle avait été arrêtée, et dont je vous ai donné connaissance dans ma dernière lettre, datée du 13. Les bataillons agricoles sont cantonnés dans des villages en seconde ligne. Les troupes qui étaient à Lembach et Nothweiler se sont repliées sur Uttenhoffen, où est le quartier général de cette division.

Je n'ai pas encore reçu des corps de l'armée les états que je leur ai demandés, le mouvement de l'armée est cause de ce retard. Aussitôt qu'ils me seront parvenus, je m'empresserai de vous les transmettre.

Je ne puis dissimuler aux Citoyens représentants qu'il est affligeant de voir le peu d'ensemble qu'il y a dans une grande partie des corps qui composent l'armée : les plus petites fatigues, le plus petit événement suffisent pour que nombre d'individus qui forment un bataillon s'en détachent pour se porter çà et là ; les ordres des généraux sont exécutés avec mollesse ; on ne veut pas prévoir les suites fâcheuses que peut entraîner ce peu d'énergie dans le service. Il est instant que les républicains soient convaincus que, pour les grandes opérations de la guerre, la bravoure individuelle dans une armée ne suffit pas, qu'il faut encore une parfaite harmonie et un juste ensemble, sans quoi on n'a que des revers à attendre.

Nos ennemis, depuis le 13, ont porté des corps dans la forêt de Haguenau et à Reschwoog; ils ont poussé des patrouilles jusque sur les glacis du Fort-Vauban; on ignore quelles peuvent être leurs vues ultérieures, il est cependant à présumer qu'ils cherchent à nous envelopper, leurs mouvements le dénotent, et, comme ennemis, telle doit être leur conduite.

Je présume que nous ne garderons pas longtemps notre position actuelle. Au moindre mouvement de l'armée, mon devoir le plus sacré sera d'en informer les Citoyens représentants.

DÉMONT.

Wurmser ne profite pas de sa victoire en poursuivant les Français. Il s'amuse à inventer des vexations originales pour les patriotes de Wissembourg.

« Je m'avançai avec mon corps d'armée jusqu'à Sulz sans trouver de résistance, dit-il, et je le fis camper sur les hauteurs; le général Meszaros plaça ses avant-postes en avant de Surbourg; je fis réunir le prince de Waldeck à mon aile gauche, près de Schaffhausen. J'appuyai ma droite sur Wœrth, où se trouvait le duc de Brunswick. Le prince de Waldeck avait, avant sa réunion, repoussé l'ennemi vers le Fort-Louis, avec les hussards de Szeckler, l'avait fort maltraité à Roppenheim et Sessenheim, où il lui avait tué 40 ou 50 hommes et fait 11 prisonniers.

« Le 15, je fis reposer mes troupes. L'ennemi paraissait vouloir s'arrêter à Haguenau.

« Le 16, je fis chanter un *Te Deum* solennel, avec toutes sortes de réjouissances. »

Cependant, Carlenc décide de se retirer derrière la Zorn.

Au quartier général à Hœrdt, le 17 octobre 1793, l'an 2e de la République française une et indivisible.

L'adjudant général Démont aux Citoyens représentants membres du Comité de Salut public, à Paris.

Citoyens Représentants,

L'armée a quitté, à 3 heures du matin, sa position d'Haguenau

pour prendre celle détaillée ci-après : la droite de l'armée est appuyée à Drusenheim; elle revient sur la Zorn, qu'elle occupe, en passant par les villages de Rohrwiller, Herrlisheim et Offendorf. Le centre de l'armée est placé à peu près parallèlement à la Zorn; il se trouve partagé par la chaussée de Bischwiller à Strasbourg.

La chaussée d'Haguenau depuis Brumpt jusqu'à Stefansfelden (Commanderie), est occupé par un corps de troupes détaché; ce corps s'étend le long et en arrière de la Zorn; il doit éclairer sur sa droite, et occuper le bois par sa gauche.

L'avant-garde occupe le terrain entre les villages de Kurtzenhausen, Weyersheim, Bietlenheim, et les hauteurs de la gauche de Weyersheim.

La moitié de la cavalerie est placée à la droite de l'infanterie du centre, et l'autre moitié à la gauche de ladite infanterie.

6 bataillons de la gauche de l'armée, réunis à 6 venus de l'armée de la Moselle, ont pris poste vers Saverne et y occupent les hauteurs et les défilés.

Un autre corps de troupes, faisant partie de la gauche de l'armée, est à la rive droite de la Zorn, dans les environs de Hochfelden. Le quartier général est à Hœrdt.

Lichtemberg et la Petite-Pierre ont chacun un bataillon.

Les troupes agricoles sont en seconde ligne, derrière le centre de l'armée. Celles des troupes agricoles qui étaient à Brumpt, sont placées en seconde ligne derrière le corps de troupes qui y est placé.

Le parc d'artillerie est sur la hauteur de Mundolsheim.

L'ennemi est à une petite distance de nous sans doute; sous peu nous aurons une affaire dont les Citoyens représentants en seront informés sur-le-champ.

DÉMONT.

« Le 16 au soir, dit Desaix, nous reçumes l'ordre de nous retirer et de prendre position derrière la Zorn, la droite à Mommenheim, la gauche vers Dettweiler; la brigade du général Sautter occupant Saverne. Les troupes partirent très tard et vinrent camper : la division de Ferey, la droite vers Bischwiller, la gauche à Bouxwiller. La division de Sautter se plaça la droite à Bouxwiller, la gauche vers les montagnes. Cette position n'était que provisoire; dès le matin, on se remit en marche et l'armée se plaça ainsi : le 1er du 13e à Mommenheim; le 1er des Vosges à Schwindratzheim; à Hochfeld,

le . . . . . ; à Melsheim, les compagnies de Cunéo ; à Wilwisheim, le 7e d'infanterie légère et le 1er de la Haute-Saône ; à Waltenheim, le 1er du 27e, les 1er et 2e du Haut-Rhin ; à Mutzenhausen, le 1er de la Moselle, qui était venu nous renforcer de l'armée de la Moselle ; à Schaffhausen, le 10e des Vosges ; à Ingenheim, le 1er de l'Ain ; à Entzheim (?), un autre bataillon. »

Un bataillon d'agricoles du Haut-Rhin vient rejoindre l'armée le 17. Les dépôts, qui se trouvaient dans le Bas-Rhin, à Haguenau, la Wantzenau, etc., sont renvoyés, le 15 et le 16, les uns à Strasbourg, d'autres à Erstein, Ober et Nieder-Enheim, Schelestadt, Colmar ; d'autres enfin à Lunéville et Nancy. Les travaux de défense de Strasbourg sont poussés avec activité. La situation critique où se trouve l'armée vaut à quelques officiers, mis en arrestation depuis peu, d'être rendus à leurs corps :

A Strasbourg, le 6e jour de la 3e décade (17 octobre 1793) du 1er mois de l'an 2e de la République française une et indivisible.

Le Représentant du peuple près l'armée du Rhin, instruit que les citoyens Regnaut, Robert et Guyot, officiers au 5e bataillon de Rhône-et-Loire et détenus dans la prison militaire de Strasbourg, sont réclamés par leur bataillon, et sur les bons témoignages de leur civisme, donnés par grand nombre de patriotes reconnus et la réclamation de la Société populaire, attendu qu'ils n'ont été dénoncés à aucun tribunal, ce qui annonce que l'erreur qui a déterminé leur détention ne peut donner lieu à plus grande peine, arrête qu'ils seront remis en liberté pour retourner sur-le-champ à leurs postes et prouver qu'ils sont dignes de l'attachement des braves volontaires qui les ont placés à leur tête.

GUYARDIN.

Du 26 vendémiaire, an 2e, à Strasbourg (17 octobre 1793).

Le Représentant du peuple près l'armée du Rhin, sur les témoignages rendus par des patriotes reconnus, du civisme du citoyen Petit, commandant en chef du 3e bataillon de Saône-et-Loire, détenu à la prison militaire de Strasbourg, pour cause civile, et du désir du

bataillon de le revoir à sa tête, considérant qu'un intérêt pécuniaire ne peut l'emporter sur celui de la défense de la République et qu'il est possible de les concilier en rendant à la patrie un de ses braves défenseurs, arrête que le citoyen Petit sera mis en liberté pour rejoindre incessamment son bataillon, en donnant cependant dans le jour, entre les mains du commissaire ordonnateur des guerres, bonne et suffisante caution des causes de la détention.

GUYARDIN.

L'armée était si profondément désorganisée par la déroute, que les unités s'étaient mêlées et qu'il fallut renvoyer les divers bataillons à leurs divisions, comme en témoignent, entre autres, les lettres suivantes :

17 octobre 1793.

L'adjudant général Bourcier à l'adjudant général Bally.

Il paraît, Citoyen, qu'il s'est établi quelques doutes sur les corps qui cessaient de faire en ce moment partie de l'avant-garde depuis les derniers mouvements. Afin de fixer votre incertitude à cet égard, je vous préviens de nouveau que le 1er bataillon de la Corrèze et le 1er du 48e sont distraits de l'avant-garde et chargés de la garde du quartier général, destination qu'ils avaient reçue à Wissembourg. Le 6e bataillon d'infanterie légère a été mis momentanément sous les ordres du général Michaud, ainsi que le 8e régiment de chasseurs à cheval, qui remplace dans cette destination le 10e régiment, qui en avait reçu l'ordre à Sarrebourg, et il a été donné avis de toutes ces dispositions au général Combez. Quant au bataillon des chasseurs du Rhin, il est entièrement à la disposition du général commandant l'avant-garde, et doit recevoir de lui des ordres sur sa destination. Je vais en prévenir le général Michaud.

BOURCIER.

Le même au général Michaud.

Je vous préviens, Citoyen Géneral, de donner ordre au bataillon des chasseurs du Rhin, qui paraît s'être réuni aux troupes à vos ordres, de rejoindre l'avant-garde, dont il n'a pas dû cesser de faire partie, et recevra, au quartier général de Weyersheim, les ordres du général commandant l'avant-garde sur sa destination ultérieure.

BOURCIER.

L'adjudant général Lahorie à l'adjudant général Bally.

Ci-joint, Citoyen adjudant général, un ordre qui change la destination des chasseurs du Rhin et les retire de l'avant-garde pour les charger de la surveillance du Rhin, à laquelle ce corps est particulièrement propre. Je vous prie de faire parvenir sans délai cet ordre au commandant de ce bataillon et de lui en prescrire la prompte exécution.

LAHORIE.

Les représentants Lacoste et Mallarmé écrivent le 18 au Comité de Salut public :

Le 16, nous sommes arrivés à Haguenau à 4 heures du soir, et quelle a été notre douleur d'apprendre que, dans la partie de l'armée composant la division de Wissembourg, un grand nombre de soldats ont abandonné les drapeaux, et qu'on soupçonne fortement plusieurs officiers partisans de Beauharnais et parents de Landremont d'être les moteurs de cette désorganisation; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été tenu les propos les plus indécents contre nos collègues, que Ruamps a été assailli par des hussards commandés par une des créatures de Landremont; enfin, nous avons trouvé l'armée campée près d'Haguenau, occupée à opérer une seconde retraite pour aller occuper les lignes de la Zorn. Il était près de 11 heures du soir, et la ville d'Haguenau était évacuée par nos troupes, quand nous l'avons quittée avec nos collègues Borie et Niou; ce dernier a été passer la nuit à l'armée et nous nous sommes rendus à Brumpt.

Le lendemain 17, nous nous sommes rendus ici (à Strasbourg) pour nous réunir à nos autres collègues Milhaud et Guyardin, et, d'après les différents rapports qui nous ont été faits, nous ne pouvons vous taire que notre position est infiniment alarmante.

Dans la déroute du 13, près de plus de 6,000 soldats ont abandonné leurs drapeaux et fui à plus de 12 lieues. Nous ne sommes point encore assurés s'ils ont rejoint. L'esprit des agricoles alsaciens est infiniment mauvais; plusieurs se sont réunis à nos ennemis pour marcher contre nous. Le plus grand nombre des habitants de Strasbourg est plus autrichien que français, et ne cherche qu'à livrer cette forteresse; les assignats n'y ont plus qu'un faible cours; notre armée n'est point encore parfaitement ralliée; nous sommes sans généraux capables et sans savoir où en prendre. L'ennemi, parfaitement instruit, et avec des forces supérieures (car on les porte à 70,000 hommes) (1), nous harcèle

(1) Wurmser a disposé de 38,000 hommes le 13 octobre.

avec vigueur de toutes parts; nous avons 28,000 sacs de grain dans la place, mais nous manquons de poudre.

Malgré tous ces revers, et entourés de tant de dangers, nous ne perdrons pas courage jusqu'au dernier soupir; nous servirons la République toujours en montagnards et avec une nouvelle ardeur; c'est sur quoi vous pouvez compter. Nous nous occupons sans relâche des mesures extraordinaires que nécessite une situation si critique.

Envoyez un bon général, des munitions, de la poudre et des armes, le tout en poste, et surtout un renfort de 12,000 à 15,000 hommes; il faut que la nation fasse un nouvel effort pour sauver cette belle partie de la République.

J.-B. Lacoste, Mallarmé, Borie, Niou, Guyardin, Milhaud.

Le général Dièche est inquiet pour Strasbourg, où la poudre menace de manquer: « Nous n'avons ici que 400 milliers de poudre, et avec cette quantité nous fournissons l'armée. Vous connaissez l'état d'approvisionnement: ainsi jugez de la position critique où nous nous trouvons. Quant aux fortifications, on y a travaillé avec activité depuis six semaines que j'ai été nommé commandant de la place. Quoique ce travail ne soit pas fini, il l'est cependant au point de pouvoir se défendre.

« Les représentants du peuple ont envoyé des courriers extraordinaires pour avoir de la poudre à Colmar, Belfort et Besançon, mais quand viendra-t-elle? et pourra-t-elle entrer? Au nom de la Patrie, secourez-nous. L'ennemi n'est qu'à 5 lieues d'ici; on pourrait faire venir la moitié de l'armée de Lyon, qui, entrant par le Haut-Rhin, pourrait prendre une position avantageuse. Enfin sauvez la République, et nous, nous mourrons à notre poste. »

« Il y a eu, répond Bouchotte, des ordres donnés pour en faire passer 100 milliers de Besançon, qui doivent être arrivés. Je donne de nouveaux ordres pour en faire passer de Metz, Thionville et Phalsbourg 120 millions.

« Considérez que la saison est avancée, que vous êtes dans un pays qu'on peut inonder, et que, pourvu que

vous ayez fait rentrer des vivres par le moyen des réquisitions, vous pouvez être tranquille. L'essentiel est de ranimer l'esprit public, d'enflammer les esprits au nom de la liberté; si la Société populaire est dans un bon sens, elle peut être très utile pour cet objet. »

XXXVII. — Combats sur la Zorn.

Wurmser s'ébranle à peu près en même temps que nous, et les troupes atteignent la Moder au moment où nous l'abandonnons :

« Le 17, dit-il, je fis marcher sur Haguenau l'avant-garde commandée par le général Meszaros. L'arrière-garde de l'ennemi était encore dans la ville, que les dragons de l'Empereur forcèrent, et où ils en tuèrent un grand nombre. Quant à moi, je fis mon entrée le soir à Haguenau, et j'y reçus l'avis du prince de Waldeck, à qui j'avais ordonné de se porter en avant de Fort-Louis et de la Moder, qu'il avait placé son camp près de Benheim, bloqué le Fort-Louis et repoussé l'ennemi, jusqu'à Drusenheim.

« Le général Meszaros avait alors son avant-garde en avant d'Haguenau, au delà de la Moder; demain mon corps d'armée arrive de Sulz ici et campera entre Batzendorf et Drusenheim, pendant que le général Meszaros se portera avec l'avant-garde sur Hœrdt, au delà de Weyersheim ; le général Hotze s'avance sur Saverne par Hochfelden. »

Suite du détail des opérations du corps d'armée commandé par le général de Wurmser.

Du quartier général de Brumpt.

Le 18 octobre, je fis attaquer Drusenheim par le feldmaréchal prince de Waldeck ; les autres colonnes marchèrent en avant de Haguenau et campèrent près de

Batzendorf; j'ordonnai au général Meszaros de se porter avec l'avant-garde jusqu'à Brumpt. Voici le résultat de ces dispositions :

Vers les 8 heures du matin, il trouva en avant de Brumpt l'ennemi qui était en assez grand nombre, et il y eut alors de part et d'autre une assez forte canonnade. L'ennemi employa tous les moyens possibles pour tourner le flanc de l'avant-garde ; pour en venir à bout, il fit marcher un nombre considérable de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie vers Rottelsheim et Weitbruch. Le général Meszaros fit alors ses dispositions d'après ses propres vues pour arrêter les ennemis qui arrivaient en foule de tous côtés, et on les canonna vigoureusement. Cependant, ceux-ci se renforçaient toujours et menaçaient de tourner sa gauche. Il fit alors attaquer leur cavalerie, placée en avant de ....., par deux divisions du régiment de l'archiduc Léopold, commandées par le colonel Ott, par une division du régiment des dragons de l'Empereur, sous les ordres du lieutenant-colonel comte de Klenau, et par une autre division des hussards de l'archiduc Léopold, commandée par le colonel Stenkeretzki. On eut le bonheur de repousser l'ennemi, auquel on prit une pièce de 8 avec les chevaux et un caisson à poudre.

Cependant il se rassemblait et se renforçait de nouveau, malgré le feu du canon et des obusiers; il marchait contre le corps du général Meszaros. Rien ne put venir à bout de lui forcer sa position, quoiqu'il fût bien plus nombreux et que le combat durât pendant trois heures avec un acharnement incroyable. Enfin, à 4 heures du soir, le feld-maréchal comte Kavanagh s'avança contre l'ennemi du côté de Weitbruch, et dégagea par là l'aile gauche de Meszaros. Outre cela, je lui envoyai pour renfort la seconde division du major d'Erdödy. Alors Meszaros fit de nouveau attaquer la cavalerie ennemie, et la repoussa vigoureusement jusqu'à Geudertheim,

ainsi que son infanterie et son artillerie. Il ne se hasarda pas à marcher en avant, et même pendant la nuit il exécuta sa retraite au delà de la Zorn ; d'après cela, le général fit porter ses avant-postes au delà de la Zorn jusqu'à Hœrdt.

L'ennemi qui, la nuit auparavant, avait renforcé son armée placée près de Brumpt et sur la Zorn, de 5,000 hommes tirés des montagnes au delà de Saverne, était, selon les divers rapports, fort de 40,000 à 45,000 hommes depuis Mommenheim jusqu'à Hœrdt le long de la Zorn (1). Il fut encore obligé une fois de battre en retraite, quoiqu'il nous surpassât considérablement en nombre. Cet événement augmenta la gloire du général Meszaros, qui a déjà rendu des services si éclatants, et celle de nos braves soldats. Notre perte consiste en 31 hommes tués, parmi lesquels se trouve un porte-étendard tué d'un coup de boulet, et 56 chevaux. L'étendard est aussi tombé entre les mains de l'ennemi ; nous avons eu en outre 127 hommes et 58 chevaux blessés. L'ennemi a perdu 150 hommes restés sur le champ de bataille et a eu, à coup sûr, deux fois autant de blessés. Outre le canon ci-dessus mentionné, nous avons pris 9 chevaux d'artillerie, 27 de cavalerie, le commissaire général Villemanzy, et un autre commissaire des guerres, qui fuyaient, avec 42 prisonniers.

Le général Meszaros ne peut pas donner trop d'éloges à tous les officiers qui furent présents à cette affaire, ainsi qu'à tous nos soldats, qui ont fait des prodiges de valeur ; il recommande particulièrement : (*suit une liste de noms*).

Le comte de Kavanagh, qui était accouru au secours du général Meszaros, essuya dans cette affaire une forte canonnade, que l'artillerie du régiment de Preiss fit bien

---

(1) L'armée du Rhin comptait 30,000 hommes en tout.

vité cesser. Nous y avons perdu un homme et un cheval. Le major Germany, du régiment de Preiss, eut son cheval tué sous lui. Toutes les troupes ont déployé la plus grande fermeté, et on loue particulièrement l'artillerie du régiment de Preiss.

Après cette affaire, les colonnes tracèrent un camp, sans cependant déployer les tentes. Les succès n'étaient pas moins importants à l'aile gauche, et cette journée fut couronnée par la prise de Drusenheim.

Le prince de Waldeck m'annonça qu'en exécution de mes dispositions, il avait envoyé le général Lichtemberg vers Drusenheim, que lui-même s'était porté avec des forces suffisantes sur Rohrweiler, au delà de Soufflenheim et de Schirrhoffen, dans le dessein d'y battre l'ennemi, de favoriser l'expédition de Drusenheim et d'effectuer le passage de la Moder et de la Zorn. Près de Rohrweiler, les Français firent une résistance opiniâtre et nous firent essuyer un feu bien soutenu de mousqueterie, mais ils furent bientôt repoussés jusqu'au pont de ce village, qu'ils abattirent en se retirant. Après plusieurs reconnaissances, on découvrit enfin un passage sur la Moder. Aussitôt, une partie de nos hussards la traversèrent; une division des dragons de Waldeck la suivit en toute hâte; l'ennemi s'aperçut de ce mouvement et, voyant notre infanterie et notre artillerie se porter en avant, il abandonna aussitôt Rohrweiler, pour ne pas se laisser couper sa retraite sur Weyersheim. Il abattit derrière lui le pont de Rohrweiler et il opéra ainsi sa retraite, protégée par l'artillerie, qu'il avait placée au delà de la Moder. Il se retira même jusque vers Offendorf et ne voulut pas s'arrêter entre la Zorn et le Rhin, dans la crainte d'être coupé; pendant ce temps, nous avons rétabli le pont avec toute la promptitude possible, et nos troupes prirent ensuite une position dans la plaine.

Pendant que le prince de Waldeck forçait ainsi

l'ennemi à se retirer, le général Lichtemberg marchait à grands pas vers Drusenheim. Aussitôt que son avant-garde parut hors de la forêt, en avant de ce village, qui était occupé par 4 bataillons d'infanterie, 2 escadrons de cavalerie et 6 pièces de canon, il nous fit essuyer une très forte canonnade. Le général Lichtemberg se hâta de prendre les hauteurs les plus avantageuses et fit canonner la ville, ce qui s'exécuta avec tout le succès possible. Il fit ensuite environner le flanc gauche de l'ennemi avec les grenadiers du bataillon de Rœdely, un escadron de hussards de Szeckler et un escadron de ceux de Wurmser. De l'autre côté, il envoya un escadron de hussards de Szeckler, un de Wurmser et le bataillon des grenadiers d'Esock, pour tourner le flanc droit. Ces dispositions dérangèrent tellement celles de l'ennemi, qu'il se vit obligé d'abandonner la place. L'avant-garde enfonça les portes de la ville ; c'est Haindel, lieutenant des hussards de Szeckler, et Jamais, lieutenant dans le régiment de l'archiduc Ferdinand, qui s'élançèrent les premiers dans la place. Ils furent bientôt suivis du lieutenant-colonel Esock, avec son bataillon. L'ennemi s'enfuit alors au delà de la Zorn, en abattit tous les ponts et se retira derrière la forêt sur Offendorf et Herlisheim. Le général Lichtemberg le poursuivit le long de la chaussée qui va à Offendorf ; mais comme il s'était rassemblé dans la forêt entre Kurtzenhausen et Weyersheim, au nombre de 17,000 hommes (1), et canonnait vigoureusement la colonne du prince de Waldeck, le comte Lichtemberg continua à se porter sur Offendorf, et il vint ensuite à bout de s'emparer de ce village, que l'ennemi mit en feu en le quittant. Il continua sa marche à travers Offendorf et s'avança

(1) Dubois déclare 5,000 à 6,000 hommes. Il n'avait que deux faibles brigades.

jusqu'à Gambsheim, en faisant faire sur lui un feu continuel. Les Français canonnèrent alors le front de la colonne commandée par le prince de Waldeck et ils exécutèrent ensuite totalement leur retraite par Weyersheim. La canonnade fut très vigoureuse de part et d'autre, et dura jusqu'à ce que notre infanterie eût passé la Zorn. Aussitôt, les deux colonnes s'avancèrent rapidement contre l'ennemi, qu'on ne pouvait pas tourner, son aile gauche étant appuyée sur la Zorn et son aile droite sur le Rhin. Mais son infanterie n'attendit pas la nôtre; elle se retira même si loin le long du Rhin, qu'on ne pouvait déjà plus l'atteindre lorsque notre cavalerie eut passé le pont de la chaussée et la rivière de Wen. Il n'y eut que quelques divisions de cavalerie qui purent la joindre et qui en tuèrent environ 60. Les hussards de Wurmser prirent en cette occasion un caisson de munitions; l'ennemi fut poursuivi jusqu'à Bettenhoffen. Comme la nuit approchait, l'armée prit sa position derrière la Wen et les sentinelles furent portées jusqu'à Killstett. L'ennemi avait jeté plusieurs de ses morts dans la Moder et il perdit en tout plus de 400 hommes. De notre côté, nous n'avons perdu que 9 hommes et 27 chevaux tués, 25 hommes et 5 chevaux blessés.

Le prince de Waldeck s'empresse de rendre justice à la sagesse et aux talents militaires que déploya dans cette occasion le général Lichtemberg; il ne peut non plus trop louer une quantité d'officiers supérieurs qu'il a vus lui-même se signaler par des actions d'éclat, ainsi que d'autres individus dont la bravoure lui a été recommandée par les différents généraux. On a principalement remarqué..... (*suivent les noms*).

Tous les soldats, en général, se sont battus comme des héros; quant à moi, je dois avouer que la conduite courageuse de nos troupes et les avantages importants qui ont résulté de leur valeur, comblent de gloire leurs

chefs, le prince de Waldeck, le général Meszaros et le général Lichtemberg. En un mot, toute l'armée, depuis le premier jusqu'au dernier, s'est rendue digne de la faveur et des bonnes grâces de Sa Majesté. »

Une relation française résume ainsi les événements :

« Le 18, sur les 8 heures du matin, le centre et la gauche furent attaqués : ils repoussèrent l'ennemi et eurent même beaucoup de succès, surtout notre cavalerie, qui culbuta et repoussa celle de l'ennemi six fois dans la journée. Sur les 11 heures, Drusenheim et Rohrwiller furent attaqués ; ils ne firent aucune résistance : le général Dubois réunit toute sa division, se rangea en bataille dans la plaine entre Offendorf et Gambsheim, la rivière de Wenbach étant entre lui et l'ennemi ; bien résolu de tenir cette position, il commença à faire canonner ; on lui répondit avec vigueur, mais quelqu'un lui ayant dit que l'ennemi faisait filer une colonne le long du Rhin, qu'il était même déjà à deux lieues sur les derrières, et qu'il pourrait lui couper la retraite, lui ajoutant encore qu'il n'aurait pas de munitions pour l'artillerie légère, ce qui était effectivement vrai, il résolut de se retirer, ce qu'il fit jusqu'à Hœnheim ; le général La Boissière, qui était chargé de protéger la retraite, empêcha, par sa bonne contenance et par les bonnes manœuvres qu'il fit, l'ennemi de nous poursuivre vigoureusement et de tenter quelque coup sur cette colonne.

« La droite de l'armée, qui était encore à Brumpt, se trouvant dégarnie par ce mouvement rétrograde, et l'ennemi s'en étant aperçu, l'attaqua de nouveau vigoureusement sur le soir ; mais notre cavalerie ayant continué de faire bonne contenance, l'ennemi ne put jamais l'entamer, et la nuit étant survenue, on se retira sans être inquiété de l'ennemi qui, dans cette même nuit, se présenta du côté de Hœrdt ; mais un régiment de dragons, un de chasseurs à cheval et une compagnie d'ar-

tillerie légère que l'on y avait portés, l'empêchèrent de rien entreprendre (1). »

L'adjudant général Démont écrit au Comité de Salut public :

« L'armée a été attaquée depuis sa droite, appuyée à Drusenheim, jusqu'à la fin de sa ligne du centre. Les troupes de la gauche de l'armée, placées depuis les hauteurs de Hochfelden jusque sur les hauteurs et dans les gorges de Saverne, n'ont essuyé d'autre attaque que celle nécessaire pour les tenir en échec.

« Le centre de l'armée, vivement attaqué sur les hauteurs de Geudertheim, a soutenu avec fermeté une canonnade très vive qui n'a cessé qu'au soir : cette partie de l'armée a même gagné du terrain, que trois charges de cavalerie lui ont procuré ; cet avantage a été conservé jusqu'au soir, mais la conduite de quelques troupes légères à cheval a permis à l'ennemi de reprendre le terrain qu'il avait perdu.

« Le général en chef provisoire, qui commandait le centre de l'armée et qui se trouvait partout, a marqué à ce corps son mécontentement d'une manière non équivoque.

« Je dois observer aux citoyens représentants que dans une des charges de cavalerie, le citoyen Donadieu, capitaine au 11e régiment de dragons, a enlevé un étendard aux ennemis, que le général s'empressera d'envoyer à la Convention nationale.

« Une compagnie d'artillerie volante a été enveloppée par les ennemis et prise pour un moment, mais deux escadrons de dragons sont accourus la dégager ; cet événement, cependant, nous a fait perdre une pièce de canon et un caisson wurst, qu'on a été obligé de laisser sur la place, les ennemis ayant tué les chevaux.

---

(1) *Relation de la campagne sur le Rhin.* (A. G.)

« Pour l'aile droite de l'armée, placée depuis Drusenheim jusqu'à la rivière Zorn, sans doute attaquée par des forces supérieures, elle a reculé jusqu'à Hœnheim. Ce mouvement rétrograde de la droite de l'armée ayant détaché le centre de l'armée de son aile droite, et l'ayant isolé, le général en chef a craint que l'ennemi ne profitât de sa position critique en se plaçant entre le centre et l'aile droite pour l'envelopper; en conséquence, il a ordonné à toute l'armée, excepté au corps de troupes placé à Saverne, un mouvement en arrière pour venir se placer sous le canon de Strasbourg. Cette retraite s'est effectuée à 10 heures du soir. »

La relation du général Desaix, sans plus être détaillée, est beaucoup plus sévère pour le général Dubois :

« Le 18 au matin, les ennemis se présentèrent sur toute notre ligne ; à la droite, ils poussèrent cinq gros escadrons sur Mommenheim pour appuyer leur attaque sur Brumpt, et sur l'avant-garde placée à Geudertheim et Weyersheim. Cette cavalerie chassa le 13e de Mommenheim, mais ce village fut bientôt repris à l'aide de 120 chevaux, qui étaient toute la cavalerie de la division, et du 13e régiment, qui repoussa l'ennemi, le poursuivit jusqu'à Rottelsheim, sans oser s'avancer plus loin ; le pays étant très découvert, nous ne pouvions pas y manœuvrer sans artillerie légère et sans cavalerie, sans le plus grand danger.

« L'ennemi fut repoussé à Brumpt sur la hauteur de Geudertheim, après un combat opiniâtre de cavalerie. Le général Dubois, qui commandait la droite, s'étant retiré sans être battu jusqu'à Hœnheim, près Strasbourg, abandonnant la position de Rothwiller, Offendorf et Bettenhoffen, l'armée fut forcée à la retraite, se voyant menacée par son flanc droit. Alors la division de Ferey vint se placer sur le Kochersberg, très magnifique position entre Saverne et Strasbourg. »

Strasbourg, le 8e jour de la 3e décade du 1er mois de l'an 2e de la République française (19 octobre 1793, vieux style).

Les représentants du peuple près l'armée du Rhin aux citoyens leurs collègues composant le Comité de Salut public.

Hier, Citoyens nos collègues, notre armée fut attaquée par les ennemis dans la position qu'elle avait prise en deçà de la Zorn. L'aile droite a été chargée par une nombreuse cavalerie; elle s'est repliée sur les lignes de la Souffle depuis le Rhin jusqu'aux gorges de Saverne; le reste de l'armée l'a suivie, nos troupes épouvantées par le nombre de leurs ennemis, manquant de confiance aux lumières de leurs généraux, confondant toujours l'incapacité avec la trahison, travaillées en outre par les plus vils intrigants qui, sous le masque du patriotisme, cherchent à désorganiser l'armée; les soldats de la patrie, nous le disons avec douleur et le désespoir dans l'âme, n'ont plus cette assiette tranquille qui mène aux grandes vertus; il faut de grands moyens pour relever le courage abattu de plusieurs d'entre eux; nous employons tous ceux qui sont en notre pouvoir pour y parvenir, mais des scélérats de toute espèce, que l'argent des étrangers alimente, détruisent souvent dans peu de temps le travail de plusieurs jours. On veut nous rendre responsables des événements militaires, comme si nous les dirigions. Si les généraux font des fautes, sont ignorants, en pouvons-nous davantage? Cependant c'est par cette raison et sous des prétextes encore moins fondés qu'on nous abreuve de calomnies, qu'on nous déchire de la manière la plus atroce. On nous reproche de n'être pas assez souvent avec l'armée, mais que pouvons-nous faire de plus? Sans cesse à la tête des colonnes, dans les batteries, au milieu des plus grands dangers, couchant souvent dans les camps, cherchant à pourvoir aux besoins du soldat, tous nos moments sont employés pour eux et pour le triomphe des armes de la patrie. Malgré tout ce que nous souffrons dans un pays où l'aristocratie, l'amour des tyrans ont jeté de profondes racines, où tout ce qui est patriote, vrai jacobin, est persécuté; malgré le désespoir où nous met l'injustice d'hommes égarés par des traîtres, notre courage n'est point ébranlé, mais nos moyens diminuent à mesure qu'on cherche à nous ôter la confiance.

Nous ne pouvons vous taire que la ville de Strasbourg, dans la position où sont les choses, court les risques d'être incessamment assiégée si le succès d'un prochain combat ne répond pas à nos désirs, à notre zèle. Nos forces diminuent tous les jours; celles des ennemis augmentent sans cesse; néanmoins comptez sur notre dévouement et notre

fermeté, mais secourez-nous, si vous le pouvez, en hommes et en munitions.

Salut et fraternité.

MALLARMÉ, J.-B. MILHAUD, NIOU, GUYARDIN, J.-B. LACOSTE.

L'agent du pouvoir exécutif, Berger, écrit à Bouchotte :

Le 17, l'ennemi nous a poursuivis d'Haguenau à Brumpt, à trois lieues de Strasbourg, où est restée notre avant-garde.

Hier, 18, l'on s'est battu toute la journée; l'ennemi a envoyé des obus sur Brumpt; quatre maisons ont été brûlées; à 10 heures, nous les avons repoussés une lieue et demie; après-midi, ils ont regagné le terrain et pris quelques pièces de nos canons, que bientôt nous les avons obligés d'abandonner. Le feu n'a cessé qu'avec le jour; l'ennemi a perdu beaucoup de monde; plusieurs régiments des nôtres ont beaucoup souffert; notre avant-garde est toujours à Brumpt.

Cette nuit, l'ennemi a tenté de surprendre notre quartier général, mais ils ont été reçus par les régiments, 4e de chasseurs à cheval, 9e et 12e de cavalerie, et un de dragons, qui les ont fait repentir de leur audace. Notre artillerie les a pris en flanc, on les a mis en déroute et tué beaucoup de monde; l'on n'a cessé de tirer le canon toute la nuit, et, au moment où j'écris, l'on est à se battre.

Nous avons besoin de secours prompts. Les subsistances arrivent avec abondance à Strasbourg; en ce moment, il y en a pour trois mois.

Salut et fraternité.

L'agent du pouvoir exécutif,

BERGER.

Le 17, le général Dubois paraissait avoir conscience de l'importance de son poste. Il exhortait ses brigadiers à tenir ferme :

17 octobre 1793.

Le général Dubois au citoyen La Boissière, commandant la brigade de gauche, à Hannhofen.

Citoyen Général,

Je sais que vous occupez une position critique, mais, quand il s'agit du salut de la patrie, les peines et les fatigues doivent être oubliées; il est donc essentiel que vous poussiez vos avant-postes le plus loin que vous pourrez et que vous ordonniez que l'on fasse des patrouilles jour

et nuit; c'est le seul moyen de se garder et d'éviter toute surprise; je connais votre zèle et j'ai lieu d'espérer que vous donnerez des ordres à vos postes avancés, à vos grand'gardes, ainsi qu'à vos cantonnements, pour se garder de manière à ne pas se laisser surprendre.

Salut et fraternité.

DUBOIS.

17 octobre 1793.

Le général Dubois au général de brigade Wormesson.

Le général de l'armée vient de m'écrire qu'il compte sur nos soins pour couvrir la droite de l'armée; vous occupez le poste le plus important de ma division et le seul qui peut opposer de la résistance à l'ennemi; je connais votre patriotisme et je compte sur votre courage à défendre la place que vous occupez; aussitôt que vous serez attaqué, faites-moi prévenir sur-le-champ; je me porterai aussitôt sur vous pour vous seconder; si l'ennemi fait le moindre mouvement, prévenez-moi aussitôt; faites faire des patrouilles fréquentes et doublez vos vedettes pendant la nuit pour éviter toute surprise.

DUBOIS.

Mais le 18, à 1 heure, il écrit à Carlenc qu'il s'est retiré sur Offendorf. On voit dans son récit que chaque brigade a opéré pour son compte et qu'il n'a exercé nulle action personnelle. Il paraît affolé et veut se retirer jusqu'à Hœnheim, parce qu'il y trouvera des redoutes.

18 octobre 1793, à 1 heure.

Le général Dubois au citoyen Carlenc, général en chef.

Citoyen Général,

Je vous écris de Gambsheim où je me suis retiré à midi; ma brigade de gauche, s'étant laissé surprendre, fut mise en déroute par l'ennemi. Elle s'est retirée en désordre sur Offendorf; ma brigade de droite, aux ordres du général Wormesson, a été de même attaquée malgré la position intéressante et militaire qu'elle occupait. Elle a fait sa retraite sans ordre sur Offendorf. Vous devez juger, mon cher Général, de ma position. Je me suis emparé du pont de Gambsheim, où j'ai placé deux pièces de canon. Je suis attaqué par un corps de cavalerie que je juge être fort de 5,000 à 6,000 hommes, ainsi que par un corps d'infanterie de 4,000 hommes et beaucoup d'artillerie volante. Si vous ne m'en-

voyez sur-le-champ deux ou trois régiments de cavalerie, il est impossible que je puisse y résister. Je crains, en me laissant entraîner par cette forte cavalerie, d'être mis en déroute. Je suis en bataille dans une plaine sans aucun retranchement; ma position est d'autant plus critique que, si je laisse entamer mon infanterie par cette nombreuse cavalerie, il peut en résulter de grands malheurs pour les intérêts de la République; je puis compromettre tout à la fois et la ville de Strasbourg et l'armée. Si je ne reçois pas de vous un secours de 2,000 ou 3,000 hommes, tant en cavalerie qu'en infanterie, je n'ai d'autre ressource que de me retirer sur Hœnheim, où je trouverai des redoutes et une position militaire. Pour Dieu, répondez sur-le-champ, et envoyez-moi des renforts. Je tiendrai en attendant avec mon artillerie volante.

DUBOIS.

L'adjudant général Bourcier lui répond, en son propre nom, puis sur l'ordre de Carlenc, qu'il est important de tenir ferme dans sa position; mais il n'en tient pas compte et, par une retraite précipitée, découvre la droite de l'armée.

18 octobre 1793.

L'adjudant général Bourcier au général Dubois.

Je viens de renvoyer au général en chef la lettre que vous m'avez adressée, Citoyen Général, pour me faire part de votre résolution de vous replier à Gambsheim pour y attendre l'ennemi s'il vous attaque trop vivement à Drusenheim. Je n'ai point le droit de vous indiquer moi-même la position que vous devez tenir, mais l'intérêt de l'armée ne me permet pas de vous dissimuler que votre retraite sur Gambsheim exposerait peut-être beaucoup l'avant-garde et le corps d'armée, en arrière desquels vous vous trouveriez alors; ne serait-il pas à craindre que l'ennemi ne profite de ce moment de dénuement de forces sur notre droite, et que si l'armée, qui est attaquée vers la gauche, était forcée de se replier, votre éloignement de l'avant-garde ne rende notre retraite extrêmement hasardée. Il me semble donc qu'il serait bien avantageux que vous pussiez prendre votre position vers Offendorf, ou du moins entre ce village et Herlisheim, jusqu'à ce que vous ayez reçu des ordres ultérieurs du général en chef. C'est avec confiance que je vous fais part de ces observations, Citoyen Général, bien persuadé qu'en bon républicain vous les jugerez dictées par l'inquiétude et l'intérêt que doivent naturellement inspirer la position de l'armée.

P.-S. — Un officier de l'état-major qui revient du champ de bataille

m'apprend la nouvelle que la cavalerie repousse l'ennemi ; elle le charge avec avantage et un guidon des escadrons ennemis a été pris.

BOURCIER.

Le même au même.

Je m'empresse de vous faire part, Citoyen Général, que le général en chef vient de me faire écrire par l'adjudant général Démont qu'il est assez content des événements qui se succèdent, et de vous mander de tenir ferme en employant tous les moyens qui sont en votre pouvoir pour empêcher que l'ennemi n'ait de l'avantage sur notre droite, et que cette journée se termine glorieusement pour les armes de la République.

BOURCIER.

En résumé, l'on doit conclure de tout ce qui précède que la journée du 18 ne fut pas très vive, malgré le rapport emphatique de Wurmser ; la faiblesse de ses pertes (60 hommes sur 40,000) en est la meilleure preuve. Quant au général Dubois, il avait été placé dans une position en angle aigu où il était bien difficile qu'il tînt contre la première menace de l'ennemi ; mais s'il pouvait se croire obligé d'évacuer Drusenheim, du moins devait-il tenir à Herlisheim ou Offendorf. La ligne qu'il dit avoir voulu occuper en arrière de ce dernier village se trouvait encore à hauteur du front de l'armée ; mais rien ne peut excuser sa retraite précipitée jusqu'à Hœnheim, étant donné surtout l'insignifiance de l'attaque, et il a transformé un combat indécis en une défaite dont la responsabilité lui incombe tout entière.

XXXVIII. — L'ARMÉE DEVANT STRASBOURG.

Le 18 au soir, « Carlenc tint un conseil de guerre auquel assistaient sept représentants du peuple. Il fallait prendre une résolution décisive. La plupart des conventionnels proposaient de se jeter sur la route de Saverne. D'autres demandaient naïvement si l'on ne

pouvait ranger les troupes en haie le long de la chaussée (1) ». Il y avait donc à l'armée du Rhin quelques hommes intelligents et résolus qui comprenaient que la ligne de retraite de l'armée ne devait pas être sur la place de Strasbourg, mais sur le centre même du territoire national. C'est la première fois que cette idée se fait jour depuis le début de la campagne.

« Le commissaire ordonnateur Villemanzy et le chef du génie Clémencet l'emportèrent. Ils opinèrent que l'armée du Rhin devait conserver ses communications avec l'armée de la Moselle, laisser sa gauche à Saverne et placer sur-le-champ, dans la nuit même, sa droite et son centre derrière la Souffel. La place de Strasbourg, ajoutait Villemanzy, a constamment approvisionné les camps ; ses magasins de vivres et de munitions sont épuisés ; elle ne peut soutenir un siège ; l'abandonner à elle-même, c'est signer d'avance sa capitulation (1). »

Cette résolution fut exécutée le soir même, à 8 heures.

Le 19, l'armée occupe donc une nouvelle position :

« Toute l'armée s'étant trouvée réunie, au matin, sous les murs de Strasbourg, on lui fit prendre une position sûre et convenable pour arrêter les progrès de l'ennemi. En conséquence, l'avant-garde, sous les ordres du général Combez, fit occuper la Wantzenau, qui, la veille, avait été abandonnée, et Reichstett. Un corps de troupes, aux ordres du général Michaud, occupa Lampertheim et Berstett, en se prolongeant sur la gauche. Le corps d'armée occupa les hauteurs d'Hœnheim, Souffelweyersheim, Griesheim, Ittlenheim, en se prolongeant sur la gauche jusqu'aux montagnes de Saverne. »

L'adjudant général Démont entre dans de plus grands détails sur cette prise de position :

---

(1) A. Chuquet, *Wissembourg*, page 223, d'après un mémoire de Clémencet. Villemanzy, fait prisonnier, n'a pu assister à ce conseil.

POSITION DE L'ARMÉE.

Avant-garde commandée par le général de brigade COMBEZ (1).

L'ordre de bataille de l'avant-garde est à la hauteur de la Wantzenau jusqu'au bois qui est à sa gauche, lequel bois est occupé dans toute son étendue jusqu'au Cabaret.

La gauche de l'avant-garde communique avec les troupes aux ordres du général de division Michaud, qui commande un corps de troupes séparé. On poussera des patrouilles à Kilstett, et on empêchera que l'ennemi ne s'y établisse.

Le Jardin d'Angleterre est occupé par un bataillon (2).

La droite de l'armée, 1re division, commandée par le général de brigade DUBOIS (3).

Cette division est en ligne, sa droite appuyée à Hœnheim, s'étendant par le couronnement des hauteurs derrière Souffelweyersheim.

Corps d'armée, 2e division, commandée par le général MUNNIER.

A la gauche du général Dubois, elle occupera les hauteurs de Niederhausbergen, ne laissant dans les vignes inaccessibles que les postes absolument nécessaires, et s'étendra par sa gauche suivant le couronnement des hauteurs.

Corps de troupe séparé, commandé par le général de division MICHAUD.

Depuis Eckwersheim, Vendenheim, Lampertheim, Pfettisheim et Griesheim, Dingsheim, Stützheim et la gauche de ce dernier village.

Aile gauche, commandée moitié par le général de brigade FERRY, moitié par le général de brigade SAUTTER.

La droite est appuyée à la gauche du corps de troupes commandé par le général Michaud, et la gauche communiquant avec la droite de la division commandée par le général de brigade Sautter, qui commande la seconde partie de l'aile gauche de l'armée, et qui est placée sur les hauteurs et dans les gorges de Saverne.

La 1re brigade de cavalerie, commandée en chef par le général de division Diettmann, est à Hœnheim.

---

(1) 12 bataillons, 2 compagnies franches, 20 escadrons, 7,950 hommes. Desaix succédera bientôt à Combez.

(2) L'avant-garde occupe aussi l'île des Cerises, Ristett. (Reichstett.)

(3) Le corps de bataille compte 24,600 hommes d'infanterie et 5,700 de cavalerie; mais, faute d'équipement, on ne pouvait, paraît-il, mettre en ligne que 4,000 chevaux.

La 2e brigade, commandée par le général de brigade Lafarelle, à Oberhausbergen et Mittelhausbergen.

Le quartier général de l'armée est provisoirement à Schiltigheim. L'ambulance à Rupertsau.

Le parc d'artillerie est à la gauche de Schiltigheim, entre la chaussée de Brumpt et celle de Bischwiller, de manière à être bien étendu entre les deux chaussées.

Il doit se faire sur-le-champ un abatis du côté de la trouée du bois qui conduit du cabaret de Vendenheim à la chaussée de Bischwiller.

Je ne puis dissimuler aux Citoyens représentants que l'armée qui est en face de nous est forte de 60,000 hommes, et que 30,000 disponibles est la force que nous avons dans ce moment pour résister à ses entreprises.

D'après le rapport d'un déserteur, il paraît que le projet de l'ennemi était de forcer le point de Brumpt; la retraite sur Strasbourg par là devenait difficile, sinon impossible.

Le même déserteur déclare qu'il règne dans l'armée ennemie un secret si profond sur les opérations préméditées, que les premiers officiers de l'armée autrichienne ignorent les mouvements projetés.

Un second déserteur de l'armée ennemie, qui nous arrive dans le moment, rapporte que les Autrichiens, dans la canonnade d'hier, ont perdu un grand nombre de Sarrazins et de hussards du régiment toscan ;

Qu'il est très sévèrement défendu aux soldats impériaux de piller, non pas par humanité, mais pour ne pas retarder leurs mouvements en avant. Les émigrés, par contre, pillent et ravagent impunément.

Ce déserteur déclare, de plus, que les Impériaux enlèvent les jeunes gens de la 1re et 2e classes, pour renforcer leurs régiments, et les forcent à servir contre les Français.

Je croirais manquer à mes devoirs les plus sacrés, si je ne répétais aux Citoyens représentants qu'il règne toujours dans l'armée une surprenante facilité à s'étonner du moindre événement imprévu; par ce penchant à la surprise, les entreprises les mieux combinées sont presque toujours assujetties aux événements produits par le hasard. Il est très instant que les Citoyens représentants avisent aux moyens de mettre les corps de l'armée dans le cas de s'élever à la hauteur de la cause qu'ils défendent.

DÉMONT.

Comme on le voit, l'adjudant général Démont, bien qu'attaché à l'état-major général, est peu au courant des positions occupées par la gauche de l'armée. Heu-

reusement, le mémoire de Desaix nous permet de combler cette lacune pour la brigade Ferey. Le 27e régiment d'infanterie, le 1er bataillon de l'Ain, les 1er et 3e du Haut-Rhin occupent le Kochersberg, où ils se sont retranchés. Autour de ce point central, les compagnies du capitaine Cunéo et la cavalerie sont à Dürningen ; le 1er de la Haute-Saône et le 7e d'infanterie légère à Avenheim ; le 4e du Jura à Wœllenheim ; le 13e régiment à Landersheim et Mœnnolsheim ; le 4e de Saône-et-Loire à Wiltensheim (?).

C'est le 19 que Ferino reparaît à l'armée pour prendre le commandement de la gauche.

Il y a 3,500 agricoles à Zutzendorf.

D'après Wurmser, le prince de Waldeck s'avança encore le 19 jusqu'à Wantzenau et fit placer ses avant-postes près de Kilstett. Hotze reçut l'ordre de prendre position près de Bouxwiller et d'envoyer un détachement sommer le château de Lichtemberg. Il y envoya le baron de Zant, colonel des troupes du Palatinat, avec deux divisions de Lascy, les chevau-légers et une pièce de canon, mais le commandant français refusa d'entrer en négociations, et les Impériaux se contentèrent d'observer la place.

Ils avaient pris position derrière la Zorn, avec leurs avant-postes en avant de cette rivière. Leur gauche appuyait aux marais de Weyersheim, occupant les hauteurs voisines de ce village, celles de Bietlenheim, Geudertheim et Brumpt. Leur aile droite s'appuyait à Mommenheim ; un corps composé de Prussiens et d'émigrés s'étendait entre ce dernier village et Pfaffenhofen ; 100 hussards prussiens occupaient Bouxwiller. Le quartier général était au château de Brumpt. Ils avaient vingt-six pièces en batterie entre Geudertheim et Weitbruch, sur les hauteurs de Weissenfrœhe (nord-est de Brumpt) et près de Brumpt.

Brunswick était encore à Mattstal avec son détache-

ent. Il en repartit le 24 pour Eischweiler, près d'Hornıch.

Le 20 octobre, il n'y eut que des escarmouches entre s reconnaissances des deux partis. Ce jour-là, Carlenc ;rit à Bouchotte :

Dans toutes les affaires qui ont eu lieu le 13 et les jours suivants, ıus avons perdu peu de monde, ce qui se confirme par le retour d'une finité de soldats qui avaient fui ou s'étaient égarés. La perte est au us de 600 hommes, de 16 pièces d'artillerie et de beaucoup d'effets campement, perdus la plupart par la lâcheté des voituriers qui, au mmencement de l'affaire, ont fui, emmenant leurs chevaux et leurs ırgons vides.....

L'armée, Citoyen Ministre, manque de canonniers, et il serait nécesire que j'en fasse passer dans la place de Strasbourg. Je vous prie, conséquence, d'en envoyer le plus tôt possible. Les représentants du uple près cette armée m'ont promis de lui procurer tous les autres oyens de renfort pour réparer cet échec et aller dégager Landau. Le oindre succès rendra à nos républicains ce courage et cette énergie ıi les caractérisaient, et dont quelques lâches désorganisateurs ont lenti les effets par les cris de *Trahison!* et de *Sauve qui peut!* Quant moi, Citoyen Ministre, je jure de faire mon devoir et de me conduire ıns toutes les occasions en véritable ami de la liberté et de l'égalité. ais je vous réitère que, n'ayant ni les talents, ni l'expérience qu'exige commandement en chef d'une armée, il est instant que vous nomiez un général pour commander celle du Rhin. L'intérêt de la Répuique l'exige, et je dois, en bon républicain, vous presser de satisfaire cette demande.

CARLENC.

Le 21 octobre, Hotze tente de se porter sur Saverne, ıais il est arrêté par nos avant-postes à Dossenheim et e cherche pas à les repousser. D'après le Journal d'un migré, « l'armée se met en marche pour changer de osition et se porte sur la droite de la ligne ».

Au dire de l'adjudant général Démont, « les Prussiens ɔnt des mouvements sur leur droite pour inquiéter 'halsbourg, Sarrebourg et même Saverne par les orges. Les Autrichiens en font sur leur gauche pour ıcher de surprendre et forcer notre avant-garde. Ces

mouvements combinés de la part de nos ennemis, fondés sur les principes de la guerre, s'exécutent sans doute pour nous engager à quelque fausse démarche, dont ils puissent profiter. En les observant scrupuleusement et en devinant leurs mouvements, on parviendra à déjouer les projets des ennemis implacables de la République ».

Depuis qu'il a fallu reculer sous les murs mêmes de Strasbourg, le désordre de l'armée est à son comble. Les relations continuelles entre le camp et la ville sont venues s'ajouter aux autres causes d'indiscipline. Les représentants rendent un premier arrêté pour interdire aux militaires de pénétrer dans Strasbourg.

Du 1er du 2e mois de la 2e année, à Strasbourg (22 octobre 1793).

Les représentants du peuple près l'armée du Rhin.

Informés que depuis ces jours derniers, malgré les ordres les plus précis, beaucoup de militaires se sont rendus dans la ville de Strasbourg, ont abandonné leur poste pour vaquer à des objets qui n'exigeaient nullement leur présence dans cette ville, tandis que, dans les circonstances actuelles, lorsque l'ennemi est en activité et qu'il est sur le point, d'un moment à l'autre, de nous attaquer, il importe que les militaires de quelque grade, de quelque arme qu'ils soient, restent continuellement sous les drapeaux ; que là ils surveillent sans cesse les démarches de l'ennemi, et se disposent ou à attaquer eux-mêmes, ou au moins à se retrancher; qu'indépendamment des abus énormes qui existent évidemment de l'absence des militaires de leur poste, sous le rapport militaire, il résulte que les militaires qui se rendent à Strasbourg consomment journellement une partie des subsistances destinées à la nourriture, à l'approvisionnement des citoyens de cette place, que les plus puissants motifs prescrivent d'apporter dans une place menacée de siège, la plus grande économie dans les subsistances,

Réitèrent l'invitation la plus formelle et la réquisition, en tant que besoin, au général en chef de l'armée du Rhin, de donner les ordres les plus précis à tous les militaires de son armée de ne pas désemparer de leur poste pour se rendre à Strasbourg et autres lieux, sous telle peine que de droit.

Requièrent le général et commandant de la place de Strasbourg, sous sa responsabilité, de consigner aux portes tous les militaires de l'armée du Rhin et de n'admettre dans ladite place de Strasbourg que

ceux qui seront chargés, au nom de leur corps ou des généraux, de s'y rendre pour affaires relatives à leurs bataillons ou à l'armée, et qui seront alors porteurs d'une commission en règle signée des chefs et scellée du sceau du bataillon ou du général.

BORIE, RUAMPS et MALLARMÉ.

Le 21 octobre, les représentants Lacoste et Mallarmé écrivent au Comité de Salut public la lettre suivante :

A Strasbourg, le 30e jour de la 2e décade du 1er mois de la 2e année de la République française une et indivisible.

Les représentants du peuple près l'armée du Rhin aux citoyens composant le Comité de Salut public de la Convention nationale.

Depuis que nous sommes de retour de Paris, et immédiatement après le compte que nous nous sommes empressés de rendre de notre mission à nos collègues, nous vous avons dépêché deux courriers porteurs de lettres contenant les détails succincts et fidèles de tout ce qui s'est passé à l'armée du Rhin, de l'abandonnement des lignes de Wissembourg, de la prise de cette ville et de celle de Lauterbourg, de la marche rapide de l'ennemi, de la position actuelle de notre armée.

Aucun de ces courriers ne nous est encore revenu, et nous attendons, Citoyens collègues, avec impatience, la réponse à nos dépêches.

Dans cet intervalle, nous allons vous faire un tableau exact de ce qui existe présentement.

La position de notre armée du Bas-Rhin est toujours la même que celle mentionnée dans notre dernière.

L'ennemi n'a fait aucun pas de plus; hier matin, quelques coups de fusil de part et d'autre, dans les avant-postes, ont été tirés, et quoiqu'on s'attendait à une action très vive, l'ennemi s'est tenu dans l'inaction.

Nous avons profité de cette suspension pour voir tous nos frères d'armes, leur inspirer de la confiance, relever leur courage et l'augmenter de toutes les manières.

Les bataillons ont vu avec plaisir les représentants du peuple venir les consoler du revers qu'ils ont éprouvé, et surtout de ce que, sans coup férir, les lignes avaient été abandonnées, de ce que la retraite s'était prolongée pour ainsi dire sous les glacis de Strasbourg.

Le soldat est vivement affligé de cette retraite; il brûle du désir de reprendre son poste sur les lignes; il n'est pas douteux que si l'armée avait quelque renfort, on y parviendrait.

Nous avons pris divers arrêtés pour lui procurer, sans délai, ce qui lui est si nécessaire dans la saison actuelle, couvertures, bois; il faut se l'attacher par la reconnaissance que lui inspirera naturellement une attention particulière de ne lui laisser manquer de rien. Strasbourg, qui peut d'un moment à l'autre être assiégé, mérite beaucoup de soins.

Il faut, dans cette place, employer une fermeté républicaine, énergie révolutionnaire, et s'entourer de patriotes prononcés. Il s'y trouve beaucoup d'égoïstes, d'insouciants qui, pour une tranquillité honteuse et servile, sacrifieraient toutes leurs facultés intellectuelles.

Nous sommes allés à la Société populaire, et là, par des discours les plus révolutionnaires, nous avons essayé d'élever l'âme des sociétaires, du peuple, à la hauteur des circonstances. Nous nous proposons d'y aller chaque séance ; il nous a paru que l'on pourrait réussir à monter ici l'esprit public. Il en est bien temps.

On nous a assuré que les ennemis avaient pris possession, au nom de l'Empereur, des villes de Lauterbourg et de Wissembourg, qu'ils avaient fait marcher avec eux contre nous tous les jeunes gens de la 1re réquisition qui se trouvaient encore dans ces deux endroits, qu'ils ont laissé le cours des assignats et les frappent d'une aigle impériale.

La multiplicité de nos opérations a exigé une distribution particulière de travail, et que chacun de nous puisse plus particulièrement servir la chose publique et remplir sa mission. C'est dans ces vues que nous avons pris l'arrêté ci-joint. Nous espérons que vous le trouverez convenable.

Salut et fraternité.

J.-B. Lacoste, Mallarmé.

Un citoyen Charlemagne adresse le même jour à Dupin, adjoint au Ministre de la guerre pour l'artillerie, des « observations sommaires » sur l'état moral de l'armée :

Connaissant l'étendue de votre zèle et de votre patriotisme, je ne puis garder le silence sur le désordre que je vois exister depuis la déroute de l'armée aux lignes de Wissembourg.

Il est urgent que l'on s'occupe d'y apporter un prompt remède.

Qu'est-ce qu'une armée sans chef et sans subordination ? Telle est la situation de la nôtre dans les circonstances.

Jamais l'on n'a vu d'officiers et soldats abandonner leur camp et venir en ville satisfaire leurs désirs, et ne point se trouver à leur appel. N'est-ce pas aux chefs à y tenir la main ? De là dérivent l'indiscipline,

la rapine et le pillage, triste effet qui a eu lieu dans un village dépendant de la République, par nos troupes mêmes.

La fureur des libations énervant le soldat, il n'est plus disposé à se battre, et se laisse surprendre, ce qui est arrivé aux lignes de Wissembourg, où une redoute des plus fortes a été enlevée sans un coup de fusil de la part de l'ennemi, qui s'est servi de notre canon pour écraser nos bataillons.

Ce sont des faits vrais que je soumets à votre confiance. Mon attachement pour ma patrie et ma droiture m'y engagent. Faites-en part au Ministre, et qu'il fasse sévir contre ces chefs qui provoquent, par leur inconduite et leur exemple, l'insurbordination, fléau d'une armée. Que font des quartiers-maîtres pendant huit jours dans une ville, à se divertir, sous prétexte d'y traiter les affaires de leurs bataillons, ainsi que les aides de camp qui y viennent prendre leurs ébats ? Les cafés, les tavernes sont surchargés d'officiers, de soldats et de gendarmes, qui ne rougissent point de s'évader pour ne rien payer. Et c'est au point que l'ennemi, rusé et subordonné sous le joug de ses tyrans, ne tardera pas à porter un coup terrible (je le compare au lion qui dort) si urgemment l'on n'y prend garde.

Oui, citoyen, c'est mon amour pour ma patrie qui me fait vous tenir ce langage. Il est sincère et dénué de toute dénonciation. Je suis à l'abri d'un tel caractère, mais ma candeur ne peut tenir à de pareils forfaits.

Aux grands maux les grands remèdes.

Cette lettre est présentée à Bouchotte, qui écrit en marge :

Envoyer copie à Pichegru (1), en lui observant que je ne crois pas que ce récit soit vrai en totalité, mais qu'il est toujours bon de porter son attention sur la vie habituelle du soldat, pour s'assurer si l'on ne cherche pas à l'énerver par les plaisirs d'une grande ville, pour lui rendre moins supportables les peines attachées au métier de la guerre.

Il faut croire que l'attitude des agricoles pendant la retraite n'avait pas été plus brillante que le mois précédent. Un des premiers soins du général et des repré-

(1) Au moment où cette lettre parvenait à destination, Pichegru prenait le commandement de l'armée du Rhin.

sentants est de réorganiser les bataillons de première levée, qui comptent de 20 à 150 hommes chacun, puis de les envoyer dans le Haut-Rhin ou en Franche-Comté. Quatre bataillons des Vosges sont dirigés sur Gray et Dôle; celui d'Haguenau est réorganisé dans le Haut-Rhin; celui de Wissembourg, réduit à 40 hommes, presque tous gradés (1), est mis en sûreté dans la citadelle de Strasbourg. Voilà, semble-t-il, tout ce qui reste de la levée en masse du Bas-Rhin et des Vosges. Celle de la Meurthe doit avoir disparu. Celle du Haut-

---

(1) *L'adjudant général Bourcier au général Dièche.*

24 octobre.

Je vous préviens, Citoyen Général, qu'en conséquence des ordres du général en chef, le 1er bataillon du district de Wissembourg a ordre de se rendre à la citadelle de Strasbourg, pour y tenir garnison jusqu'à nouvel ordre. Il est composé de :

Officiers.

Chef de bataillon	1
Adjudant-major	1
Quartier-maître	1
Chirurgien-major	1
Capitaines	5
Lieutenant	1
	10

Volontaires.

Adjudant sous-officier	1
Maître tailleur	1
Sergents-majors	4
Sergents	3
Caporaux fourriers	4
Caporaux	7
Appointés	2
Fusiliers	9
	31

BOURCIER.

Rhin a achevé de se disperser et les districts s'efforcent de la reconstituer.

Le 22, Wurmser attaqua vivement les hauteurs de Saverne et réussit en partie, malgré la résistance de Sautter. « Le lieutenant-colonel comte de Gyulai occupa Saint-Jean-des-Choux avec son bataillon. Le bataillon de Lascy était placé devant Hattmatt avec une division des hussards de l'archiduc Léopold; deux divisions de hussards de Wurmser avaient leurs avant-postes près de Steinbourg; derrière Dossenheim était le régiment de l'Empereur-Infanterie. Enfin les chevau-légers palatins et une division de hussards de Léopold occupèrent la gauche de Neuwiller. Une hauteur très rapide, qui forme la droite de la position à gauche de la Petite-Pierre, et qui était garnie de 500 à 600 hommes, avec 2 pièces de canon, arrêta singulièrement les progrès du général Hotze et l'obligea de faire placer du canon sur la hauteur opposée, ce qui détermina l'ennemi à la retraite. » Les Impériaux accusent une perte de 25 hommes pour ce combat.

La relation française, composée quelques années plus tard, rapporte ainsi les événements de cette journée :

« L'ennemi occupait la montagne entre Ernolsheim et La Chapelle, et se prolongeait entre les deux bois, à Steinbourg, jusqu'à Marheinheim (?) Le général Ferino, dont la division occupait la droite de celle de Saverne, après avoir établi plusieurs batteries derrière Dettweiler, se porta avec une partie de sa division dans le parc même de Saverne, où il trouva trois de nos bataillons dans le plus grand désordre. L'ennemi avait déjà passé la rivière et se trouvait dans le parc même. Ferino plaça ses canons dans les allées et, après avoir tiré quelques coups à mitraille, il chargea l'ennemi et parvint à le chasser. Ce général se porta ensuite sur Steinbourg; mais douze pièces que l'ennemi avait en batterie sur le cimetière ne lui permirent pas d'avancer. Il fit placer de

l'artillerie à l'angle du parc, pour riposter sur Steinbourg.

« En général, cette affaire du 3 fut au désavantage de la division de Saverne, qui n'était pas en force. »

Les Français reprirent l'offensive le lendemain (23 octobre-2 brumaire) :

« Il arriva une division entière de l'armée de la Moselle, commandée par le brave général Burcy (1). Il était à peine arrivé qu'il fit mettre sur-le-champ toutes les troupes en bataille, en jurant qu'on ne reculerait plus d'un pas. Il fait mettre en colonne serrée ses bataillons, fait charger quelques canons à mitraille et les fait masquer par un détachement d'infanterie ; le tout ainsi disposé, il s'avance lui-même à la tête de la colonne ; cependant la cavalerie ennemie avançait aussi pour la charger ; lorsqu'elle fut à vingt-cinq ou trente pas, on fit plusieurs décharges à mitraille, et aussitôt, les baïonnettes en avant, on reprit les positions perdues la veille. L'ennemi abandonna le terrain jonché des siens.

« Ce fut l'arrivée du brave Burcy et de sa division à l'armée du Rhin, et le succès qu'il y eut en y arrivant, qui relevèrent le courage de l'armée et firent concevoir les hautes espérances qui se réalisèrent peu après. »

Après deux jours de repos, Wurmser reprit le 26 l'attaque des positions françaises. Il ordonna au prince de Waldeck d'enlever la Wantzenau. Les Impériaux attaquèrent vigoureusement et s'établirent dans ce village, en faisant 160 prisonniers et prenant 16 bouches à feu. De notre côté, nous attaquâmes les avant-postes de Meszaros à Killstett et ceux du colonel Hohenlohe à Hœrdt, mais sans obtenir de succès décisif. Les Autrichiens perdirent, dans cette journée, une trentaine d'hommes et eurent près de 400 blessés.

---

(1) Voir la fin du chapitre XXXIII. Les 6 bataillons commandés par Burcy comptaient environ 4,000 hommes.

« L'ennemi, profitant d'un brouillard épais et de l'avantage du mot d'ordre qui, dit-on, avait été communiqué, surprit les avant-postes de l'avant-garde. Il pénétra sans peine jusqu'au milieu du village de Wantzenau. Le désordre s'était mis dans la troupe : celle-ci songea plutôt à se retirer qu'à se battre. Partie traversa la rivière d'Ill, au gué, et y perdit du monde; grand nombre poussa jusqu'à Strasbourg et aurait laissé l'ennemi s'emparer entièrement de l'île des Cerises, si la compagnie des chasseurs parisiens, qui en formait depuis longtemps la garnison, n'eût pas su, par des simulacres adroits, tromper l'ennemi sur sa véritable force et conserver par ce moyen une grande partie de l'île des Cerises, qui couvrait la droite de l'avant-garde.

« L'ennemi s'était, le même jour, avancé jusqu'au bois de Kilstett, d'où il nous avait d'abord chassés; mais les renforts qui y furent envoyés à propos forcèrent l'ennemi à se replier et lui firent perdre assez de monde dans cette affaire, qui ne fut pas très meurtrière pour nous. Les bataillons qui se trouvaient à Wantzenau abandonnèrent six pièces de canon; une compagnie d'artillerie légère, voulant faire sa retraite sur la chaussée de Strasbourg, fut tellement empêchée par nos troupes légères à cheval, qu'elle se vit forcée de laisser deux pièces de huit, deux obusiers, deux caissons courts et un ordinaire. La principale cause de cet échec ne vint que du manque de surveillance et d'exactitude dans le service de la part des troupes.

« Le lendemain 6 brumaire (27 octobre), il y eut une forte canonnade proche le village d'Eckwersheim, qui n'eut d'autre effet que de mettre le feu au village.

« L'échec du 5 apporta peu de changement dans la position de l'avant-garde, dont la droite était appuyée au Jardin d'Angleterre et les avant-postes derrière quelques portions de digues en avant de la Souffel;

l'ennemi occupait le moulin de Wantzenau, où il avait baraqué environ un bataillon. »

« Ce fut, dit la relation française, le dernier mouvement rétrograde de l'armée du Rhin. »

Rassuré, en effet, pour la frontière du Nord, le Comité de Salut public tourne les yeux vers l'Est : Carnot envoie un plan d'opérations pour les armées du Rhin et de la Moselle ; Hoche et Pichegru viennent prendre le commandement, et les représentants Saint-Just et Lebas viennent rétablir la discipline et ranimer l'esprit offensif de l'armée du Rhin.

XXXIX. — Le général Delaunay.

La perte des lignes de Wissembourg empêche l'exécution du projet offensif formé dans le conseil de guerre du 13 octobre, mais ne fait que hâter l'envoi de renforts de la Moselle sur le Rhin. Leur départ a lieu le 16. Les deux demi-brigades (non encore numérotées) envoyées avec le général Burcy comprennent les :

2e bataillon du 2e régiment ;
3e — de la Meuse ;
3e — de la Moselle ;
1er — du 24e ;
2e — du 103e ;
4e — de la Manche.

Ces six bataillons devaient être remplacés sur la Sarre par cinq bataillons tirés des places de Longwy, Thionville et Sarrelouis, et ces derniers seraient remplacés à leur tour par des bataillons de réquisition.

Le 15, le général Launay apprend l'apparition d'un détachement autrichien vers Perle et Remich. Il dirige de ce côté une demi-brigade, un régiment de cavalerie et une demi-compagnie d'artillerie légère ; mais ce n'est qu'une fausse alerte.

Au quartier général à Sarrebrück, le 15 octobre 1793, l'an 2e de la République une et indivisible.

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

Le général de division Launay, commandant provisoire de l'armée de la Moselle, au citoyen Bouchotte, ministre de la guerre.

Citoyen Ministre,

Les Autrichiens viennent de rassembler des forces du côté de Perle et de Remich ; ils se sont portés au nombre de 6,000 hommes sur Sierck ; à cette nouvelle, j'ai porté une demi-brigade d'infanterie sur ma gauche, avec un régiment de cavalerie et une demi-compagnie d'artillerie légère ; j'ai fait camper le tout sur la hauteur d'Itterstrof, j'ai fait garder le pont de Bouzonville par quatre compagnies d'infanterie et un détachement de cavalerie; j'ai ordonné au général Villionne de se porter sur le flanc gauche de l'ennemi avec toute la légion de la Moselle; ces mouvements ont fait rétrograder le corps ennemi, et d'après les rapports qui m'ont été faits, ils se sont repliés sur Borg, sur Oberleuken et Ellendorff; dans ce dernier village est leur quartier général ; ils ont cru vraisemblablement que je serais obligé de dégarnir les bords de la Sarre pour aller courir le pays entre Thionville et Sarrelibre, mais je me suis contenté d'y envoyer les troupes dont je viens de vous parler ; je les crois suffisantes, avec celles qui y étaient auparavant, pour nous garantir d'une invasion ; la saison s'avance, et j'espère pouvoir garder ma position jusqu'au moment des quartiers d'hiver ; l'ennemi m'a déjà fait pressentir pour savoir si mon intention ne serait pas de faire une convention pour rester paisibles pendant ce temps de repos (1). Il avait même offert une espèce d'armistice, en demandant que mes tirailleurs ne fussent plus les inquiéter, et qu'eux s'engageraient de leur côté à ne point passer la Sarre ; j'étais absent, Citoyen Ministre, lors de l'entrevue que le colonel Szeculy a demandée; j'étais allé faire une entreprise sur leur gauche, et à mon retour j'ai approuvé la réponse qui lui avait été faite et dont les représentants du peuple ont dû instruire le Comité de Salut public (2); ils faisaient même entendre que cela pouvait conduire à des propositions de paix ;

---

(1) *Note de Bouchotte :* « Envoyez, si vous voulez bien, copie des lettres ou du procès-verbal de conférence ».

(2) « Cette réponse n'est pas parvenue. Envoyez-la. » (*Note de Bouchotte*)

je les crois un peu rebutés de faire une guerre où il n'y a qu'à perdre pour eux et à gagner pour l'infâme maison d'Autriche. Depuis ce temps nous avons doublé le nombre de nos tirailleurs, ce qui les contrarie infiniment, parce que cela favorise la désertion de leurs troupes; il n'est point de jours qu'il ne m'arrive de leurs soldats, tant à cheval qu'à pied (1); ils se plaignent tous unanimement de leur mauvaise nourriture; c'est surtout du corps de Knobelsdorff qu'est la plus forte désertion. Ce corps revient de leur armée du Nord. C'est Kalckreuth qui commande toutes les troupes qui me sont opposées, depuis leur droite jusque vis-à-vis de Sarreguemines; il a environ 15,000 hommes à ses ordres; plus loin et joignant cette partie, Hohenlohe commande environ 12,000 hommes, qui sont campés en partie à Eppingen; son quartier général est à Wolmünster; il étend sa gauche jusqu'à Bitche et intercepte par ses troupes légères la communication de Bitche avec Sarreguemines. J'ai marché déjà deux fois sur lui et lui ai tué quelques hussards, pris une vingtaine de voitures de foin, et les ai rendus un peu plus circonspects; je médite même une nouvelle entreprise que l'insouciance du district de Bitche m'oblige de faire, pour retirer les subsistances qu'ils ont laissées à nos ennemis en négligeant de faire exécuter la loi qui prescrit aux habitants des frontières de retirer leurs denrées dans l'intérieur du pays.

16 octobre.

Je reprends ma lettre que je n'avais pu terminer, étant parti précipitamment pour Sarreguemines, sur le rapport qui m'a été fait que les ennemis étaient en mouvement par leur gauche et qu'ils s'étaient avancés jusqu'à Bitche, Rohrbach, avec 18,000 hommes et 14 pièces de canon. Cette nouvelle me fut confirmée; je pris le parti de marcher sur eux avec 10,000 hommes et 12 pièces d'artillerie; je fis marcher en même temps les troupes que j'ai à Sarralbe, qui arrivèrent au rendez-vous sans avoir rien rencontré, l'ennemi s'étant porté en avant du côté de l'Alsace, et je ne trouvai plus que quelques hussards dont je pris, blessai ou tuai une cinquantaine. Je profitai de cette occasion pour faire du fourrage et je fis rentrer 100 voitures de foin ou d'avoine; le lendemain, voyant qu'ils avaient affaibli leur gauche, j'en résolus l'attaque; je m'y portai sur deux colonnes avec 8,000 hommes et 18 pièces d'artillerie; nous aurions enlevé un de leurs postes, composé de 400 hommes, et 2 obusiers; mais les officiers généraux, quoique

(1) *Note de Bouchotte :* « Prenez de très grandes précautions sur ces déserteurs; il convient de les envoyer derrière en surveillance jusqu'à ce qu'on ait pris un parti sur eux ».

pleins de bravoure, sont encore si inexperts dans le commandement, que malgré que je les eusse fait partir à 2 heures du matin, et qu'ils n'eussent qu'une lieue et demie à faire sur une chaussée, ils n'arrivèrent qu'à 7 heures en présence de l'ennemi, et au lieu de l'attaquer avec vivacité, ils lui donnèrent le temps de faire sa retraite; je l'ai fait suivre promptement, mais le terrain lui était si avantageux, et la précaution qu'il avait prise de faire des abatis, empêchèrent notre cavalerie, que j'avais mise à ses trousses, de l'aborder; je lui ai tué une centaine d'hommes et je lui ai démonté un obusier; je l'ai chassé de trois villages dont j'ai ordonné qu'on enlevât les foins et avoines qui y étaient en assez grande quantité par la coupable négligence de l'administration du district de Sarreguemines; il faut espérer, Citoyen Ministre, que nous ferons mieux une autre fois, mais je vous avouerai, avec la franchise d'un républicain, que je craindrais de livrer une bataille avec des officiers généraux qui ne savent même pas déployer une colonne; vous venez de m'en donner trois qui en sauront encore moins que les autres, puisqu'ils n'ont jamais commandé en chef; je vous avais prié de vouloir bien suspendre vos nominations, parce que je voulais en choisir un couple qui fussent en état de me seconder; j'en avais besoin d'autant mieux que, neuf moi-même dans le commandement d'une armée, je sentais la nécessité d'avoir des coopérateurs sur lesquels je pusse compter.

Vous savez sans doute, Citoyen Ministre, que les lignes de Wissembourg sont évacuées; on vient de me retirer encore six bataillons pour renforcer l'armée du Rhin, qui, joints aux quatre que j'y avais déjà laissés, privent l'armée de la Moselle de dix braves bataillons, et la diminuent au point que, si l'ennemi marche sur moi, comme il y a toute apparence, je me verrai obligé de quitter ma position; déjà ils ont évacué sur mon flanc droit un corps qui s'est emparé de Lemberg, d'où ils menacent la Petite-Pierre et Bouquenom. S'ils viennent à ce dernier endroit, ils seraient sur mes derrières; je vais renforcer le poste de Sarralbe pour tâcher de les arrêter, mais ayant 16 lieues de pays à défendre avec 30,000 hommes, ma position deviendra très difficile à garder. Quoi qu'il en soit, Citoyen Ministre, je me défendrai le plus longtemps qu'il me sera possible, et je ne quitterai ma position qu'à la dernière extrémité. »

---

(1) Voir chapitre XXXII.

ARMÉE
DE LA MOSELLE.

Au quartier général à Sarrebrück, le 17 octobre 1793, l'an 2e de la République française une et indivisible.

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

Le général de division Launay, commandant provisoire de l'armée de la Moselle, au citoyen Bouchotte, ministre de la guerre.

Citoyen Ministre,

J'apprends que les rebelles de Lyon sont enfin mis à la raison, et je crois en conséquence devoir vous expédier un courrier pour vous engager à faire marcher dans ce pays-ci les troupes qui ont servi à faire ce siège. Je vous prierai de les faire marcher comme on a fait marcher celles de cette armée qui ont été au secours du Nord; je dois vous dire, Citoyen Ministre, que l'armée de la Moselle a fourni 25,000 hommes aux armées de Flandres et 10,000 à celle du Bas-Rhin (1). Vous jugerez facilement que l'armée que je commande est très affaiblie, et dans ce moment où les ennemis se renforcent de tous côtés, il serait nécessaire que mon corps de troupes fût aussi augmenté, afin que je puisse porter des forces respectables sur ma droite, que j'ai étendue jusqu'à Bouquenom; ce corps menacerait le flanc droit de l'ennemi et pourrait peut-être entreprendre sur lui s'il lui en fournissait l'occasion (2).

J'écris au Comité de Salut public pour lui faire les mêmes observations que je vous présente.

Je viens de recevoir une lettre du citoyen Lépine, que les représentants du peuple à l'armée du Bas-Rhin ont retenu à Strasbourg pour le reste de la campagne; je vous prie donc de faire expédier au citoyen Verrières les lettres de général de brigade afin qu'il puisse prendre, avec votre autorisation, le commandement de l'artillerie de l'armée de la Moselle, qui lui a été conféré par les représentants du peuple près cette armée.

La position de l'ennemi n'a point changé; il nous arrive toujours

---

(1) *Note de Bouchotte :* « Il n'a pas encore prouvé, en envoyant le rapport des espions, et tous les renseignements qu'il a pu se procurer, que ses moyens actuels sont insuffisants. S'il avait pressé l'exécution du décret qui ordonne de verser les réquisitions dans les places, et d'en tirer les trois quarts des garnisons, il aurait eu des renforts. »

(2) *Note de Bouchotte :* « Vous ne dites pas si vous cessez d'être lié avec Bitche et avec la gauche de l'armée du Rhin. »

force déserteurs, qui se réunissent tous à dire que l'ennemi est fort devant Sarrebrück de 15,000 hommes, dont 2,000 de cavalerie.

Je suis avec fraternité,

René LAUNAY.

17 octobre.

Du même au même.

Citoyen Ministre,

J'ai l'honneur de vous envoyer copie d'une lettre et d'un rapport qui m'ont été envoyés par le Directoire du district de Bitche, séant à Bouquenom. Vous verrez par leur contenu que ce que je vous ai demandé par le courrier que je vous ai expédié aujourd'hui est urgent et nécessaire; si vous ne voulez pas que je perde la position avantageuse que je tiens, je vous demande donc en grâce, Citoyen Ministre, et au nom du salut de ma patrie, de déterminer le Comité de Salut public à m'accorder le secours, et dans les plus courts délais; vous voudrez bien lui donner communication de ma lettre et du rapport qui y est joint (1).

Salut et fraternité.

René LAUNAY.

24 octobre.

Du même au même.

Citoyen Ministre,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 du 1er mois, par laquelle vous me demandez de vous faire passer la copie des lettres ou du procès-verbal de conférence qu'on a dû avoir eu avec l'ennemi; j'ai eu l'honneur de vous observer dans ma dernière que j'étais absent lors de cette conférence; il n'en a point été dressé procès-verbal, parce qu'elle a été très courte et qu'elle n'a point eu de suite; à mon retour, on me rendit compte que le général Szekuly, commandant l'avant-garde de Kalckreuth, avait fait demander une entre-

---

(1) *Note de Bouchotte :* « Les secours sont dans les réquisitions. J'ai communiqué votre lettre et le rapport au Comité de Salut public, qui a pensé avec raison qu'on ne pouvait pas asseoir une grande confiance sur le dire d'un seul homme inconnu, que cependant il était bon de ne dédaigner aucune précaution, et, quel que fût leur projet, nous avions plus de monde qu'il n'en fallait au Rhin et à la Moselle pour écraser nos ennemis; que le courage des soldats était connu et que les généraux sans-culottes ne manqueraient pas de le bien diriger. »

vue; il en fut référé aux représentants du peuple, qui nommèrent le citoyen Gobert, commissaire du Pouvoir exécutif, le citoyen Dulac, leur délégué, et le citoyen Hédouville, chef de l'état-major, pour assister à la conférence demandée. Szekuly exigea qu'on fît cesser le feu des tirailleurs qu'on avait soir et matin pour les inquiéter, et, dans le cas où l'on accéderait à sa demande, il promettait que l'armée ennemie ne passerait pas la Sarre; il ajouta que cette condescendance pouvait mener à des propositions pour les quartiers d'hiver et même pour la paix; les commissaires exigèrent de lui qu'il mît ses propositions par écrit, et lui, en revanche, leur demanda de faire arriver à la conférence le général Kalckreuth, qui était à proximité de là; il se rendit au lieu de conférence et il eut l'air d'en ignorer le motif; les commissaires, voyant cela, et soutenant le caractère qui appartient à une grande nation, agirent avec la hauteur convenable et, en conséquence, refusèrent de conférer plus longtemps; tel est, Citoyen Ministre, le résultat de ce que vous me demandez.

J'ai pris pour les déserteurs toutes les précautions convenables : ils ne restent jamais plus de douze heures au quartier général, je les fais conduire sur-le-champ à Metz, d'où on les fait vraisemblablement conduire sur les derrières; il nous en arrive considérablement, j'en ai eu 14 dans un jour; mais je vous préviens, Citoyen Ministre, avec douleur, que la désertion s'est fait sentir chez nous depuis quelque temps, principalement dans les recrues.

J'ai attaqué de nouveau l'ennemi sur sa gauche, mais je l'ai trouvé prévenu et en force; nous sommes au milieu des fanatiques qui nous observent et qui font tout ce qui dépend d'eux pour faire échouer toutes nos entreprises; le désordre qui règne dans la partie des fourrages, et qui nous fait vivre au jour la journée, m'a obligé de confier mon secret à tous ces commis, afin de pourvoir à la subsistance de la cavalerie que je faisais venir; toutes ces choses réunies à des ordres inexécutés et mal exécutés ont rendu l'entreprise infructueuse; elle a servi cependant à nous éclairer sur les forces de l'ennemi, qui ont été augmentées dans cette partie.

Je n'ai point cru, Citoyen Ministre, devoir vous envoyer les rapports d'espions pour vous engager à me fournir les moyens de faire une diversion en faveur de l'armée du Bas-Rhin, dont vous avez appris les désastres. J'ai cru qu'il était suffisant de vous en faire voir la nécessité; elle est urgente. Je vous ai prévenu que j'avais été obligé de fournir à l'armée du Rhin six bataillons de renfort; je les ai remplacés à l'armée que je commande par six bataillons que j'ai tirés de Thionville, Sarrelibre et Longwy; cette dernière ville est réduite à deux bataillons de vieille levée. Thionville en a encore quatre parce qu'il est obligé de fournir les postes de Sierck et de Rodemackern; je vais lui en retirer

encore un que je remplacerai par un bataillon de nouvelle levée. Il reste à Sarrelibre deux bataillons, mais qui font le service à Sarrelibre et dans les environs pour garder les bords de la Sarre. Vous sentez, Citoyen Ministre, qu'on ne peut exposer hors d'une place les citoyens de la dernière levée, qui n'ont aucune teinture de l'art militaire et dont les officiers sont aussi inexperts qu'eux; Metz n'a que des dépôts non armés; votre adjoint Dupin a mis à ma disposition 6,400 fusils, qui n'ont existé que dans ses lettres.

L'armée que je commande, réduite à 30,000 hommes, en a 6,000 à sa gauche pour faire face à 7,000 ou 8,000 Autrichiens campés à quatre lieues de Sarrelibre; 15,000 sont répandus depuis cette ville jusqu'à Sarreguemines; depuis la défaite de l'armée du Rhin, j'ai été obligé de mettre le reste à Sarralbe, à Bouquenom et dans les gorges de la Petite-Pierre; vous voyez d'après cela, Citoyen Ministre, qu'il ne me reste aucune force disponible pour opérer une diversion en faveur de l'armée du Rhin, au lieu que, si vous m'envoyez du renfort, je peux me porter sur Bitche et sur les derrières de l'armée ennemie, en laissant le corps d'observation que j'ai sur la Sarre; j'ignore si vous avez fait marcher des troupes au secours de l'armée du Rhin, il en est grand temps, on a dû vous écrire qu'elle était acculée à une lieue de Strasbourg, et, sans les six bataillons que j'ai envoyés et qui, par leur fermeté, ont défendu la gorge de Saverne, la gauche de cette armée eût été absolument repliée et les départements du Rhin seraient au pouvoir de l'ennemi, à l'exception des villes de guerre. Telle est, Citoyen Ministre, la situation de ces deux armées, que vous croyez en état de repousser l'ennemi, mais, fussent-elles ensemble, elles seraient de beaucoup inférieures à celles des ennemis, qui se sont toutes réunies dans la ci-devant Alsace; ne croyez pas, Citoyen Ministre, que le nombre me fasse peur, mais l'intérêt de ma patrie m'empêche d'en compromettre le sort par une bataille qui, par sa perte, ouvrirait trois de nos meilleurs départements à l'ennemi, et, par son gain, le pousserait à peine hors des limites de la République, car il faudrait reprendre encore deux ou trois positions qu'on achèterait par de nouvelles pertes. Ils ont une artillerie immense à nos dépens; d'après cela, Citoyen Ministre, je me réfère à ce que je vous ai mandé par ma dernière et je persiste à croire que, sans un renfort, cette armée ne peut rien opérer en faveur de celle du Rhin, et aura elle-même à souffrir, si l'ennemi se présente, sur son flanc droit trop étendu.

Vous m'avez annoncé, Citoyen Ministre, 30,000 capotes pour l'armée de la Moselle; il est grand temps qu'elles arrivent, il a déjà gelé à glace dans ce pays-ci; nous n'avons encore reçu que la cinquième partie de vos promesses. Permettez-moi donc de vous engager de couvrir nos braves républicains, et j'espère que vous voudrez bien donner

des ordres pour que nous recevions ces capotes dans le plus court délai.

J'ai fait imprimer la relation que vous avez bien voulu m'envoyer, Citoyen Ministre, des succès de nos armes dans le Nord et dans la Vendée; il ne tient qu'à vous et au Comité de Salut public de nous procurer des moyens de faire parler de nous, mais, quelle que soit là-dessus votre résolution, vous devez être sûr que nous ne quitterons pas notre position sans nous battre et bien battre.

Salut et fraternité.

René LAUNAY.

28 octobre.

Du même au même.

Citoyen Ministre,

Je vous envoie une lettre du général Burcy qui, à coup sûr, vous fera plaisir, puisqu'elle vous prouvera que les Français n'ont pas encore perdu de leur énergie républicaine, mais en même temps elle vous prouvera ce que je vous ai mandé par ma dernière, sur la nécessité de procurer des renforts à l'armée du Rhin pour repousser l'ennemi, et à l'armée de la Moselle pour se porter par Bitche sur leurs derrières.

J'ai fait vider tous les dépôts des départements qui m'avoisinent, et ils servent, en partie, à compléter tous les cadres de mon armée, qui en avait besoin par le grand nombre de malades.

J'ai renforcé le poste que j'ai mis à Breitenstein, dans la gorge de la Petite-Pierre à Phalsbourg : ce poste, que j'ai fait reconnaître par un ingénieur, est de la plus grande conséquence pour la sûreté de ce débouché; je n'ai pu cependant y mettre que deux bataillons de nouvelle levée, 50 hommes de cavalerie légère, 600 hommes d'infanterie d'ancienne levée et deux pièces de canon; j'ai établi une communication entre ce poste et Bouquenom, qui est distant de cinq lieues; c'est par cette dernière ville que je compte filer des troupes sur Bitche s'il m'en arrive ; je côtoierai les montagnes de droite et ferai occuper le poste de Lemberg, et si j'ai seulement 10,000 hommes à y porter, l'ennemi sera obligé de rétrograder dans l'Alsace, parce que je menacerai son flanc droit et ses derrières. Le prince de Brunswick est venu visiter les troupes ennemies devant Sarrebrück, et il a fait aussitôt courir le bruit *qu'il faisait filer par sa droite* 15,000 *hommes qui, réunis aux Autrichiens, attaqueraient ma gauche* où je n'ai que 5,000 hommes; *il devait attaquer en même temps Sarrebrück et il avait fait venir du gros canon pour cet effet;* il a cru, d'après ces bruits, que je me dégarnirais à ma droite pour renforcer ma gauche, et c'est le moment vraisemblablement qu'il aurait pris pour attaquer ou Sarralbe ou Sarre-

guemines, mais loin de donner dans le panneau que l'on me présentait et tranquille sur ma gauche (où le peu de troupes que j'y ai tient une position respectable) je me suis occupé de renforcer ma droite; j'y ai maintenant 13 bataillons et 20 escadrons; mais je dois vous dire, Citoyen Ministre, ce qui nuit absolument à ce que nous puissions faire des projets suivis et nous porter en avant, c'est le défaut de subsistances pour les chevaux : nous ne savons jamais le soir s'ils pourront manger le lendemain; je n'ai jamais fait pareille guerre. Quoi qu'il en soit, soyez tranquille sur ma position, mes troupes sont braves et on nous passera sur le ventre avant qu'on puisse entamer les départements de la Meurthe et de la Moselle, et les ennemis iront certainement prendre des quartiers d'hiver ailleurs qu'en France; s'ils sont encore huit jours sans m'attaquer, ils me trouveront disposé à leur faire les honneurs de la réception.

Je vous prie, Citoyen Ministre, de donner les ordres les plus pressants pour qu'on m'envoie les capotes que vous m'avez promises, il en est grand temps : les froids et la pluie se font sentir successivement, et ce n'est sûrement pas votre intention de n'envoyer ces capotes qu'après l'hiver; elles devraient être toutes distribuées; j'ai fait baraquer toutes les troupes, afin de les mettre à couvert de l'intempérie de la saison; j'ai mis en cantonnement ma cavalerie, il n'y a que les chevaux d'artillerie qui m'embarrassent et que je voudrais aussi voir à couvert.

L'ennemi ne peut tenir longtemps dans sa position : déjà sa cavalerie est réduite à 6 livres de foin par cheval; la désertion continue avec force chez lui.

Je vous préviens, Citoyen Ministre, que je n'ai reçu aucune des armes qui m'ont été annoncées par le sieur Dupin et qui me sont de la plus urgente nécessité.

Salut et fraternité.

René LAUNAY.

29 octobre.

Du même au même.

Citoyen Ministre,

D'après la destitution du général Signemont, j'ai donné le commandement de la place de Sarrelibre au général de brigade Bidois; il a refusé, ainsi que vous le savez, d'être fait général de division; c'est un fort honnête homme, rempli de ses devoirs.

Vernicourt, adjudant-major de cette place, s'étant mis dans le cas de l'arrêté des représentants du peuple par une longue absence, et s'étant d'ailleurs fait remarquer par ses sentiments inconstitutionnels,

j'ai nommé provisoirement à sa place le citoyen Nicolas, capitaine au 4e bataillon de la Moselle; je vous prierai, Citoyen Ministre, de vouloir bien confirmer cette nomination, et j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint les preuves de son patriotisme et de sa capacité.

Les représentants du peuple avaient envie de suspendre aussi le commandant temporaire de cette place; ils m'avaient même chargé de leur indiquer un sujet propre à le remplacer, mais ils ont perdu cet objet de vue, soit qu'ils aient pris de nouveaux renseignements sur son compte, soit qu'il ait trouvé moyen de se justifier; il est encore en place.

L'ennemi a fait toutes les démonstrations d'attaque; il a fait venir 8 pièces de canon de gros calibre et a renforcé considérablement sa gauche. On avait porté d'abord ce renfort à 25,000 hommes, mais des avis plus certains le portent à 12,000, de sorte qu'il peut avoir quelques mille hommes de plus que moi; je ne le crains point; si je reçois les renforts que j'ai demandés, ou que l'armée du Rhin renforcée se porte en avant, je m'y porterai aussi à sa hauteur et je tâcherai de regagner la position d'Hornbach, non pour la conserver, mais pour favoriser le décernement de Landau, qui est le seul but que doivent se proposer les armées du Rhin et de la Moselle; nous obligerons même peut-être l'ennemi à prendre son quartier d'hiver fort loin; déjà les Prussiens parlent de les prendre à Mannheim, Spire, Worms et Mayence, le pays de Deux-Ponts étant absolument mangé et ne leur permettant guère de s'y arrêter; cependant, grâce à l'insouciance coupable des administrateurs du district de Bitche, ils ont trouvé à faire un magasin à Pirmasens; ils l'ont pu, car jamais on n'a vu une récolte aussi abondante dans le district de Bitche, et les villages étaient pleins comme des œufs, tandis que le camp de Hornbach était continuellement dans la disette, et étant dans d'autres principes que mes prédécesseurs, j'ai pris le parti, Citoyen Ministre, de faire rentrer militairement tous les fourrages et avoines pui se trouvent dans les villages avoisinant notre ennemi; je m'étais d'abord adressé aux districts de Sarreguemines et de Bitche, mais voyant leur morosité, j'ai cru devoir agir militairement, pour l'intérêt de la République et celui de la troupe confiée à mes soins.

Une partie de ces coquins de moines est rentrée dans ce pays, qu'ils n'ont que trop fanatisé; je vais me mettre à leur poursuite et, si je peux en attraper, ils passeront mal leur temps.

Soyez tranquille, Citoyen Ministre, sur le sort de cette armée; tâchez de secourir celle du Rhin, afin qu'elle puisse reprendre l'énergie qui ne doit jamais abandonner des républicains; s'ils reçoivent les secours qu'ils vous ont demandés, il y a toute apparence qu'ils chasseront l'ennemi de l'Alsace; ils me trouveront à côté d'eux; déjà les

six braves bataillons que je leur ai envoyés ont chassé l'ennemi de la gorge de Saint-Jean-des-Choux et l'ont obligé de se replier sur Hornbach ; ce sont ces troupes qui renforcent la gauche de l'ennemi. Çà ira, Citoyen Ministre, soyez-en sûr, et je vois sur la figure des braves républicains que je commande, la condamnation à mort de leurs ennemis.

31 octobre.

Du même au même.

Citoyen Ministre,

Je viens de remettre le commandement de l'armée de la Moselle entre les mains du citoyen Hoche, à qui vous l'avez déféré; je la lui remets en bon état, disciplinée autant qu'on peut l'être en campagne; permettez-moi de vous dire que je l'avais prise, étonnée des mouvements rétrogrades qu'on lui avait fait faire et des petits échecs qui en avaient été la suite; j'ai été assez heureux pour leur rendre la confiance qu'ils semblaient avoir perdue, j'ai maintenu la position que j'avais fait prendre malgré l'avis de plusieurs généraux; j'avais plus de quinze gués à défendre, il y en avait où un escadron pouvait passer de front, et la rivière était devenue si basse, par une continuité de beau temps, que l'on pouvait la passer à pied; j'ai rencoigné l'ennemi au delà de la Blies et je l'ai obligé, par l'établissement du camp à Sarrealbe et mes fréquentes attaques, à se retirer à la gauche de la chaussée de Sarreguemines à Bitche, où il est maître tout au plus d'une douzaine de villages français; par l'établissement du poste de Breitenstein, j'ai fait cesser ses exactions dans cette partie ; enfin, Citoyen Ministre, si l'on ne m'eût pas obligé de détacher six bataillons, je comptais marcher avec 10,000 hommes et m'emparer du camp de Turenne, qui est auprès de Lemberg, et de là j'aurais menacé la droite et les derrières de l'ennemi. Je laisse au citoyen Hoche ces projets à exécuter; il lui sera plus facile qu'à moi, parce que les gués deviennent impassables, et que la défense de la Sarre exigera, par conséquent, moins de forces; le pont de Sarrebrück est déjà fortifié d'une manière respectable ; je ne suis entré dans tous ces détails, Citoyen Ministre, que par l'envie que j'ai de mériter votre estime; mon zèle pour la chose publique n'est point refroidi, et vous pouvez compter que je seconderai de tout mon pouvoir le nouveau général qu'il vous a plu de donner à cette armée, s'il veut m'employer.

Il devient indispensable, Citoyen Ministre, que vous fassiez parmi les chefs de brigade la même réforme que vous avez opérée parmi les officiers généraux : ils sont presque tous de la caste proscrite et je ne leur crois pas une autre façon de penser. Observez, Citoyen Ministre, que ces officiers influent sur les bons ou mauvais succès plus que les officiers

généraux, et sans qu'on puisse leur faire un crime de n'avoir pas pr fité de l'occasion que les fautes de l'ennemi ont pu leur présente cette opération peut se faire graduellement et sans danger ; je ne vo parle de cette réforme que parce qu'on m'en a fait sentir la nécessité.

Salut et fraternité.

René LAUNAY.

En résumé, l'indiscipline n'est pas aussi prononcée l'armée de la Moselle qu'à celle du Rhin ; mais la lass tude y paraît plus grande. Ce sera le principal méri de Hoche d'avoir su réveiller l'esprit offensif et la co fiance de cette armée, engourdie par l'incapacité de s prédécesseurs.

(*Fin de la 1re partie.*) G.

Extrait de la Carte de Cassini.
publié par le Service Géographique de l'A

1
g
fi
c
p

l'
tı
d
fi
p

LA

ıMPAGNE MARITIME

DE 1805 (1).

Le retour en Europe.

s la réception des ordres des 14 et 15 avril, Ville-
e se mit en mouvement.

5 juin, à 5 heures du matin, après avoir embarqué
ıommes fournis par le capitaine général de la Mar-
ue, il partit pour la Guadeloupe, où le précédait
iston :

Fort-de-France, le 19 messidor an XIII.

pitaine général de la Martinique et dépendances à Son Excellence Monseigneur le Ministre de la marine et des colonies (2).

Monseigneur,

l'honneur de rendre compte à Votre Excellence de l'*arrivée de ıate la « Didon »*, qui mouilla ici le 10 prairial (30 mai), et dont pêches décidèrent sans doute l'amiral Villeneuve et le général ıston à me demander 796 hommes de ma garnison pour com-ır leurs opérations contre les colonies anglaises.

contre-amiral Magon ayant rallié le pavillon de l'amiral avec *siras* qu'il monte et le vaisseau l'*Achille*, l'armée combinée mit à le le 16 (5 juin), à 4 heures du matin, portant environ 8,000 ıes de débarquement; elle fit route pour la Guadeloupe, où elle encore prendre 800 hommes et des munitions.

Voir livraisons d'août et septembre.

Archives de la Marine, BB⁴, 233.

Le 16 (5 *juin*), *à* 5 *heures du matin*, dit de son côté Reille, *l'armée a mis sous voile*. Cette attaque du Diamant, différée d'un jour à l'autre, a retardé le départ de l'armée de cinq jours.

Le 17 (6 juin), passé sous le vent de la Dominique; reconnu dans la Grande-Anse une frégate, une corvette et une vingtaine de bâtiments de commerce qui s'y étaient réfugiés sous la protection du *Morne à Cabrit*. Cette position, formée par deux mamelons couronnés chacun par un ouvrage, et séparée de l'île par un marais, paraît assez forte et est le réduit de sa défense. Arrivés à 3 heures après-midi devant la Basse-Terre de la Guadeloupe, pris à bord de différents vaisseaux 700 hommes des troupes de cette île et des pilotes, l'armée rejointe par deux de nos frégates qui, la veille, ont pris un corsaire anglais de 26 canons, 120 hommes d'équipage. A 9 heures du soir, l'armée a fait servir et fait route au Nord.

Ayant à ce moment le projet d'attaquer la Barbade, Villeneuve ne croyait pas avoir assez de soldats :

Le 16 prairial (1), l'armée, accrue de deux vaisseaux entrés la veille au Fort-de-France, mit à la voile avec le projet d'attaquer la Barbade. Cette expédition exigeait un corps de troupes considérable, et l'on voit par la correspondance qu'en outre de celles embarquées et de 796 hommes de la garnison de la Martinique, le général Lauriston précéda l'armée à la Guadeloupe pour y prendre 600 hommes de la garnison de cette dernière colonie.

Le total des troupes embarquées est ainsi de 8,600 hommes.

Quelles que fussent, dès ce moment, les intentions de Villeneuve, après avoir négligé d'attaquer la Dominique, il allait aussi épargner Antigoa, pourtant sur son chemin :

Le 18 (7 juin) (2), continué la route au Nord, passé la nuit sous le vent d'Antigoa, qui a tiré toute la nuit des coups de canon d'alarme.

Le lendemain, on fit une capture importante :

Le 19 (8 juin) au matin, l'escadre légère a donné chasse à un petit

---

(1) Rapport d'ensemble de Decrès, 22 juillet.

(2) Journal de Reille.

bâtiment de guerre et l'a amené le soir. Le même jour, à 10 heures du matin, étant sous le vent de la Barbade, les vigies ont signalé un convoi de quinze voiles; l'armée a couru dessus et, après cinq heures de chasse, quatorze de ces bâtiments ont été amarinés. Ce convoi, chargé de denrées coloniales, était parti la veille au soir d'Antigoa. Passé la nuit en panne pour rallier tous les bâtiments.

C'est à ce succès insignifiant que devait se borner Villeneuve; les nouvelles qui lui parvinrent à ce moment allaient lui faire abandonner tout projet d'attaque contre les colonies anglaises et prendre une décision qui eut sur les opérations ultérieures une grave influence.

A bord du vaisseau de S. M. I., le *Bucentaure*, en mer, le 22 prairial an XIII (11 juin 1805) (1).

Monseigneur,

Les vaisseaux l'*Algésiras* et l'*Achille*, sous le commandement du général Magon, ont rallié mon pavillon dans la baie du Fort-de-France, le 15 de ce mois (4 juin). *Toute l'escadre était en appareillage, ayant les troupes et les munitions à bord, avec l'intention d'aller faire une attaque sur l'île de la Barbade*, et le 16 (5 juin) j'ai mis sous voile, me dirigeant sur la Basse-Terre, île de la Guadeloupe, le général Lauriston ayant désiré prendre 600 hommes de troupes sur les garnisons de cette colonie. Le 17 (6 juin) au soir, j'ai paru devant la Basse-Terre (Guadeloupe), et le général Lauriston, qui m'avait précédé avec deux frégates, a fait embarquer ces troupes sur les vaisseaux de l'escadre.

La même nuit, nous avons fait route pour débarquer entre Antigoa et Mont-Serrat. Le 19, à 10 heures du matin, après avoir doublé Antigoa, nous avons eu connaissance, dans le Nord-Nord-Ouest, d'un convoi de quatorze voiles, sous l'escorte d'une seule goélette. J'ai ordonné une chasse générale et, à l'entrée de la nuit, tout le convoi était pris, à l'exception du bâtiment d'escorte; ces bâtiments, sortis d'Antigoa, tous destinés pour l'Europe, sont chargés de denrées coloniales.

Nous avons appris par les prisonniers l'arrivée à la Barbade de l'escadre anglaise de la Méditerranée, forte de douze à quatorze vaisseaux et de plusieurs frégates; cette force, réunie à celle de l'amiral Cochrane, dispersée dans ces mers, suffisait pour balancer nos forces combinées, si même elle ne nous était pas supérieure, attendu la force des vaisseaux,

(1) *Archives de la Marine*, BB[4], 230, 224.

dont plusieurs sont à trois ponts. Dans cet état de choses, non seulement l'attaque de la Barbade, mais même toute autre entreprise sur les possessions ennemies, devenait impossible; il ne nous restait plus qu'à retourner à la Martinique attendre, dans une inaction pénible et destructive de la santé des équipages, l'époque fixée pour effectuer un retour en Europe. Mais les vents étaient au Sud-Est, la chasse du convoi nous avait écartés beaucoup sous le vent, *il nous fallait peut-être dix jours pour regagner la Martinique et probablement courir les chances d'un combat,* après lequel nous n'eussions trouvé aucun moyen de nous réparer; *et dans la supposition même d'une victoire, l'escadre, dans l'impossibilité d'effectuer son retour en Europe, serait restée à charge à nos colonies* qui n'auraient pu subvenir à sa subsistance et à son entretien. Dans cette perplexité, *je voulus en conférer avec l'amiral Gravina. Je le trouvai abonder dans le sens de la nécessité d'effectuer immédiatement notre retour sur le Ferrol, y faire notre jonction et donner suite au but principal de notre destination.* Il ne put même être détourné par la possibilité qui pouvait exister encore de l'arrivée de l'amiral Ganteaume, dont le départ ne devait être arrêté (1) que le 10 de mai. *Dans cette hypothèse, même quelque peu probable qu'elle fût, notre opération était encore bonne en ce que nous avions dès lors la certitude de ne rencontrer aucune force devant Brest, et la suite de notre mission en devenait plus facile.* Le général Gravina était particulièrement excité par la considération de l'état de ses équipages qui, déjà extrêmement faibles, étaient journellement diminués dans les colonies par la maladie et par la désertion. *Je me suis déterminé donc, pour le plus grand intérêt de l'Etat, à faire route pour l'Europe.* J'ai chargé la frégate la ..... (2) du soin d'escorter les prises au premier port de nos colonies où elle pourrait arriver.

Le 21, j'ai fait embarquer les troupes appartenant aux colonies sur les frégates l'*Hortense*, l'*Hermione*, la *Didon* et la *Thémis*, avec ordre aux commandants de venir me rallier aux Açores, à vue de ....., après avoir débarqué ces troupes à la Guadeloupe, comme le port le plus à portée, et les vents continuant dans la partie du Sud-Est, j'ai fait route au Nord-Nord-Est.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon respect.

VILLENEUVE.

Ainsi donc, contrairement à ses instructions, Villeneuve se décidait à repartir pour l'Europe sans attendre

---

(1) Mot douteux dans le texte.

(2) En blanc dans le texte.

Ganteaume. De plus, il allait gravement exposer les troupes si inutilement enlevées à la défense des colonies, en les renvoyant sur de simples frégates, dans des parages où il ne se risquait pas à aller avec le gros de ses forces, par crainte d'un combat. Celui-ci était en effet probable et l'on va voir par quelle chance inespérée les frégates échappèrent à l'escadre de Nelson.

A son arrivée à la Barbade, ce jour-là cet amiral y avait trouvé la lettre suivante :

Sainte-Lucie, 29 mai, 11 heures du matin.

Le brigadier général Brereton (1) *au lieutenant général Myers* (2).

« Je reçois à l'instant un rapport du côté du vent de « Gros-Ilet (3) annonçant que l'ennemi, fort de 28 voiles, « est passé hier soir. Sa destination doit être la Barbade « ou la Trinité. »

Comment un renseignement si absolument inexact à cette date put-il être envoyé ? Tout ce qu'avait fait Villeneuve avait été, le 28, d'envoyer trois de ses frégates croiser au vent des îles Anglaises (4), mais de trois frégates à vingt-huit voiles, il y a loin. Toujours est-il que la précipitation de Nelson à accueillir cette fausse nouvelle l'attira dans une direction tout à fait erronée.

« Il n'y a de doute, écrit-il à l'Amirauté, ni pour les « généraux, ni pour les amiraux, que l'ennemi va atta- « quer Tabago ou la Trinité. Bien que je sois fort pressé « d'attaquer leurs 18 vaisseaux, comme sir Williams

(1) Commandant à Sainte-Lucie.

(2) Commandant en chef des forces de la Barbade et des îles sous le Vent.

(3) Pointe Nord-Ouest de Sainte-Lucie.

(4) Voir ci-dessus.

« Myers m'a offert 2,000 hommes, je ne puis refuser « une si gracieuse offre. »

Le retard causé par cet embarquement fit lever l'ancre le 5 juin seulement, à 9 h. 30 du matin; *on avait le cap au Sud*, et Nelson était si assuré d'une rencontre qu'à 2 heures du soir, il ordonna le branle-bas de combat. Le lendemain, à 5 h. 30 du soir, en vue de *Tabago*, *un shooner signala que l'ennemi était à la Trinité*. En y arrivant le 7, à 5 heures du soir, Nelson n'y trouva personne (1). Il était donc joué une fois de plus.

Le 8 seulement, il reçut la nouvelle, exacte cette fois, de la prise du Diamant par les Français : le capitaine Maurice, qui avait capitulé, annonçait « que l'escadre « française était toujours à la Martinique et que le com- « modore français (*sic*) lui avait dit que l'escadre du « Ferrol, forte de 6 vaisseaux français et 8 espagnols, « était arrivée à Fort-de-France le 4 juin ». C'était, on l'a vu, la division de Magon, dont l'appoint se bornait à deux vaisseaux ; mais quelque inquiétante que fût cette rumeur, Nelson ne s'en troubla point.

« Je doute fort, écrit-il, de l'arrivée de l'escadre du « Ferrol, car on ne peut entrer ou sortir de Fort-Royal « (Fort-de-France) sans être vu du Diamant. Mais quel- « que forts qu'ils puissent être, ils ne feront pas impu- « nément de grandes attaques. Mes forces sont com- « pactes, les leurs sont peu maniables. C'est un joli

(1) D'après Clarke et M. Arthur, la fausse nouvelle donnée par le shooner de Tabago s'expliquerait ainsi : Un négociant de cette île, particulièrement anxieux de savoir si les vaisseaux de Nelson étaient amis ou ennemis, avait envoyé son employé sur un shooner à la rencontre de l'escadre. Il arriva que le signal fait par le shooner correspondit justement à la réponse « oui » faite à la question posée : « Les Français sont-ils à la Trinité? »

Le capitaine d'un brick américain, sans doute avec une intention hostile, annonça aussi que, quelques jours plus tôt, il avait rencontré la flotte française près de la Grenade, se dirigeant vers la Trinité.

« violon, mais je doute que Villeneuve ou Gravina « sache en jouer. »

Très audacieusement, Nelson mit le cap au Nord; le 9, il était à Grenade, où il apprit du général Maitland que tout était tranquille dans cette île, ainsi qu'à Saint-Vincent et à Sainte-Lucie, et que, le 4, l'ennemi était encore à la Martinique. A 1 heure du soir, le capitaine Champain du *Jason* lui apporta la nouvelle à peu près exacte, que le 6 juin, l'ennemi, fort de 18 vaisseaux, 6 frégates, 3 bricks et 2 shooners, avait passé par le travers de la pointe Rupert (1) et que, le soir, il était à hauteur des Saintes (2), faisant route au Nord. « Nous verrons, dit Nelson à ce moment, si l'en- « nemi veut attaquer Antigoa ou Saint-Christophe, ou « retourner en Europe. Je réglerai mes mouvements « d'après mon propre jugement, car j'ai été trop souvent « trompé par de faux renseignements. »

Le 12, à 6 heures du soir, l'escadre anglaise était à 7 ou 8 lieues d'Antigoa; à 7 heures du soir, elle mouillait à Saint-Jean, où les troupes étaient débarquées. L'avant-veille, Villeneuve était encore dans ces parages, ses quatre frégates ramenant les troupes à la Guadeloupe et à la Martinique, n'avaient échappé aux vaisseaux anglais que par l'heureuse chance qui les avait dirigées au vent des îles, tandis que l'ennemi passait sous le vent.

Les nouvelles que trouva Nelson furent d'abord vagues et peu satisfaisantes; on lui apprit successivement que Villeneuve avait passé le 8 à la Guadeloupe, faisant route sur Antigoa, puis qu'il était passé au vent de cette île; enfin, qu'il débarquait ses troupes à la Guadeloupe.

---

(1) Nord-Ouest de la Dominique.
(2) Ilots au Sud de la Guadeloupe.

Si vraiment les renseignements reçus le 12 se bornent à ce qui vient d'être dit et qui résulte de la correspondance de l'amiral et des assertions de son panégyriste Mahan, Nelson donna cette fois la preuve d'une admirable clairvoyance. Discernant immédiatement que les alliés devaient retourner en Europe, il détacha le même jour le brick le *Curieux* pour en donner avis en Angleterre. — Cet envoi, si rapidement décidé, eut, on le verra plus loin, les plus importantes conséquences. Lui-même se résolut à traverser de nouveau l'océan Atlantique.

Il s'en faut de beaucoup, cependant, que Nelson puisse être considéré comme ayant deviné le plan de Napoléon. Si, en mettant à la voile, comme il le fit le 13, avec l'intention de gagner les alliés de vitesse et d'arriver avant eux en Europe, il faisait avorter la combinaison impériale en ce sens qu'il ne restait pas en Amérique comme on l'espérait, il se trompa sur les projets de Villeneuve. « Mon opinion, écrit-il le 12 (1), est que les Espagnols « vont à la Havane et les Français à Cadix ou à Toulon. « Je donne la préférence au second de ces points, car « ils vont se figurer qu'ils pourront aller *en Égypte* tout « à leur aise. »

Son intention formellement exprimée était (2) de mouiller à Lagos et de se mettre sous les ordres de Orde qu'il croyait commander la croisière devant Cadix (3). C'est le 17 seulement que l'idée d'une marche des alliés sur le Ferrol se présente à son esprit ; mais le 18, à 200 lieues au Nord d'Antigoa, il déclare encore qu'il se rend dans la Méditerranée. Le lendemain, il apprend par le navire américain *Sally* que l'ennemi a

(1) A sir John Bull.

(2) Lettre du 15 juin à lord Robert Fitzgerald.

(3) Il avait été remplacé par Collingwood après sa retraite précipitée devant Villeneuve.

passé, le 17, par 27°28 de lat. et 60°58 de long. Il n'en est pas à 80 lieues à son estime. « J'espère, écrit-il à « l'Amirauté, rattraper les Français avant qu'ils aient « atteint *Cadix ou Toulon.* »

C'est à ce moment aussi que Nelson donne une nouvelle preuve de sa rare prévoyance. Une de ses frégates le quitte le 19 avec la mission de prévenir l'amiral qui croise devant le *Ferrol* d'avoir à se tenir sur ses gardes. Elle doit le rejoindre au cap Saint-Vincent (1). Une circulaire destinée à « tous les capitaines des bâtiments de « Sa Majesté croisant aux Antilles et qui n'ont pas une « mission plus importante à accomplir » contient les mêmes avis.

« Croyant que la flotte ennemie retourne en Europe, mais ne sachant « pas si elle se dirige sur le Ferrol ou sur Cadix, je vous prie instam-

---

(1) Une lettre d'un officier de l'escadre de Nelson précise la situation et l'état d'esprit de l'amiral et de son entourage. (*British Museum*, vol. n° 34930.)

Extrait d'une lettre d'un officier de l'escadre de Nelson.

19 juin, par lat. 28° N., long. 58° O.

« Vous ne serez pas peu surpris d'apprendre si vite après réception de la lettre que porte le *Curieux*, que notre escadre est sur la route du retour..... A Saint-Jean, lord Nelson a appris que l'ennemi avait passé près de l'île quatre jours avant notre venue, cinglant au Nord, renseignement confirmé par le schooner *Nettley* qui naviguait avec le riche convoi de 14 navires dont l'ennemi s'est emparé. Le retour en Europe nous a aussi été confirmé par un Américain qui l'a vu il y a deux jours devant nous, si bien que nous ne les manquerons plus. L'arrivée soudaine et inattendue de notre escadre a sans doute empêché les alliés de nuire à nos colonies, néanmoins, ils ont pu obtenir un sérieux résultat, celui d'augmenter de 10,000 hommes les forces de leurs îles. *L'opinion dominante est qu'ils vont à Toulon afin d'y prendre des troupes destinées à l'Egypte. On va envoyer un sloop et une frégate à Gibraltar et à Lisbonne et j'en conclus que nous resterons au cap Saint-Vincent jusqu'à plus ample informé. Ensuite, je ne sais ; mais il nous faudra absolument faire de l'eau quelque part.*

« ment de passer au large du Ferrol avec le présent avis destiné à « l'amiral commandant la croisière devant ce port, afin qu'il soit sur « ses gardes contre une attaque de l'ennemi en forces supérieures. »

De fait, comme on va le voir, l'amiral en question, Calder, « fut prévenu à temps et bien avant l'apparition « de l'ennemi (1) ».

Le 30 juin, Nelson prit une nouvelle précaution :

*Au capitaine Sutton, de l'*Amphion.

« Comme il est de la dernière importance que je sache le plus tôt « possible si l'ennemi est entré dans la Méditerranée, vous partirez « sans perdre un moment pour Tanger et saurez du consul anglais si « l'ennemi a passé le détroit ou est allé à Cadix..... Vous tiendrez « secrète mon approche..... Je vous retrouverai de sept à seize lieues « à l'Ouest du cap Spartel. Si vous apprenez que je suis parti à la suite « de l'ennemi, vous me suivrez..... »

En outre, l'*Amazon* dut prendre les devants vers le cap Saint-Vincent et Cadix. Mais ce fut seulement le 13 juillet que cette frégate fut détachée. Le 1er juillet, l'escadre arriva à 175 lieues des Açores, où elle fut prise par des calmes; le 8, elle était encore à 17 lieues de l'île Saint-Michel, le 13 à 183 lieues du cap Saint-Vincent, le 18 à 12 lieues du cap Spartel. Le 19, elle jetait l'ancre à Gibraltar, où se trouvait déjà l'*Amazon*. Mais ni à Gibraltar, ni à Cadix, on n'avait connaissance de l'escadre alliée.

Au moment de l'arrivée de Nelson, la répartition des forces anglaises dans ces parages est la suivante :

Devant *Cadix*, Collingwood avec 4 vaisseaux : *Dreadnought*, *Mars*, *Colossus*, *Achilles;* les 2 frégates *Hydra*, *Endymion* et 1 brick. Un des vaisseaux est à ce moment détaché au cap Spartel.

(1) Mahan. « Ces nouvelles furent à la fois dirigées sur Lisbonne et sur Gibraltar. »

Devant Carthagène, Bickerton avec 4 vaisseaux : *Queen*, *Tonnant*, *Minotaur*, *Bellerophon*, 3 sloops et 2 bricks.

Dans la Méditerranée, à Malte, Naples, Constantinople et les côtes de Sardaigne, il y a encore 2 vaisseaux et 4 frégates et plusieurs bâtiments légers.

C'est un total de 36 voiles, dont 9 vaisseaux de ligne, 1 vaisseau de 50 et 10 frégates (1).

C'est à l'amiral Collingwood que revient en réalité l'honneur d'avoir vraiment compris et exposé, sinon le plan de Napoléon, au moins la manœuvre d'ensemble :

« Je crois, écrit-il le 18 juillet, que la flotte combinée va débloquer le Ferrol malgré Calder, traverser le golfe de Gascogne, joindre l'escadre de Rochefort et apparaître sous Ouessant avec 34 vaisseaux pour y rallier 20 autres vaisseaux. L'amiral Cornwallis, en rappelant ses détachements, en aura 30 ou davantage.....

Et le lendemain, il ajoute (2) :

« Je suis convaincu que la diversion aux Antilles n'avait pour but que de nous y attirer..... Je me fonde sur ce que le gouvernement français a toujours de grands desseins et néglige les petites choses. Son but a toujours été l'invasion de l'Irlande. La fuite aux Antilles n'avait pour but que d'y attirer nos escadres qui sont le grand obstacle à leurs opérations. Le retour de l'escadre de Rochefort m'a confirmé dans cette idée. Ils vont rallier les forces du Ferrol qui, ainsi que me l'annonce Calder, commencent à se remuer, ramasser la division de Rochefort qui est prête, à ce qu'on me dit, ce qui leur donnera plus de 30 vaisseaux et sans approcher d'Ouessant ni de la flotte de la Manche, gagner l'Irlande. L'escadre de la Manche devra envoyer des détachements pour protéger l'Irlande, alors la flotte de Brest, forte de 21 vaisseaux, partira, soit pour un autre point de l'Irlande, soit pour la Manche, avec une force qu'on n'aura peut-être jamais vue dans ces parages.

L'absence de l'ennemi dans les parages de Gibraltar

---

(1) *British Museum*, vol. 34930.
(2) Citée par Mahan.

aurait dû, semble-t-il, non moins que les lettres si remarquables de Collingwood, ouvrir les yeux de Nelson sur les dangers que pouvaient courir, soit la croisière de Cadix, soit Calder devant le Ferrol, soit Stirling devant Rochefort, et l'on ne comprendrait pas qu'il n'ait pas dès ce moment effectué sa jonction avec l'un de ces trois groupes, si l'extrême fatigue de ses équipages, l'apparition du scorbut (1), le besoin d'eau et de vivres frais n'avaient pas exigé un peu de repos après cette longue période d'agitation. Le 21, Nelson est encore à Gibraltar, où il appelle Bickerton, que les ordres de l'Amirauté maintiennent avec sa division devant Carthagène; le 21, il jette l'ancre à *Tetuan*.

20 juillet.

Nelson à Collingwood (2).

Le sloop *Martin* est arrivé ce matin, et comme le capitaine Savage dit que le schooner *Pickle* a quitté la flotte avant lui pour (illisible), je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque accident. Je serai à Tetuan le 21 et en vingt-quatre heures je serai prêt à repartir.

Ce même jour, Villeneuve se heurtait à l'escadre de Calder devant le Ferrol.

Ce fut par une chance remarquable que ce dernier amiral put recevoir le choc avec des forces assez grandes pour éviter un désastre, car l'avis expédié par Nelson n'était pas parvenu.

« Le brick *Curieux*, que Nelson avait dépêché en « Angleterre la veille de son départ d'Antigoa, avait « rencontré l'escadre alliée le 19 juin, à 900 milles N.-« N.-E. d'Antigoa..... Après l'avoir observée, le capi-« taine anglais avait fait force de voiles et avait gagné « Plymouth le 7 juillet..... Le 9, à l'aube, la nouvelle « du retour en Europe de Villeneuve était entre les

(1) Lettre à l'Amirauté, 20 mai.
(2) *British Museum*, 34958.

« mains de l'Amirauté. Le jour même partait l'ordre « enjoignant aux escadres de Rochefort et du Ferrol de « se réunir et de se porter à 100 milles à l'Ouest du cap « Finistère. Le 19 juillet, Calder s'y trouvait posté avec « quinze vaisseaux de ligne et recevait de Lisbonne les « nouvelles que Nelson y avait adressées (1) juste un « mois auparavant. »

La bataille du 22 juillet.

Avant de raconter la bataille du 22 juillet, il convient de revenir en arrière et de montrer par quelle singulière coïncidence la grave détermination prise par Villeneuve de revenir en Europe bien avant le terme fixé par les seuls ordres qu'il ait reçus, se trouva être précisément ce que Napoléon voulait qu'il fît.

Dès le 30 avril, l'Empereur s'apercevait que le délai de 35 jours pendant lesquels Villeneuve devait rester aux Antilles après l'arrivée de Magon aurait les plus graves inconvénients pour l'exécution des opérations ultérieures (2). Une fois arrivée au Ferrol à l'époque fixée, l'armée combinée n'aurait plus qu'un mois de vivres. En outre, si Ganteaume partait de Brest après le 20 mai, il ne trouverait plus Villeneuve aux Antilles. Il fallait donc prévoir la réunion générale aux Canaries ou ordonner à Villeneuve d'aller débloquer Brest.

Ce fut à ce dernier système que l'Empereur, augmentant toujours ses exigences, finit par s'arrêter. Ganteaume eut l'ordre, s'il n'était pas parti le 20 mai à minuit, d'attendre d'être débloqué.

Quant à Villeneuve, il devait retourner en Europe le plus tôt possible, opérer sa jonction avec l'escadre du Ferrol, débloquer Missiessy à Rochefort où l'on comptait

---

(1) Mahan.

(2) A Decrès, 3 avril. — 8659.

qu'il finirait par arriver, et se réunir à Ganteaume, à Brest, « en évitant le combat, ou, si vous y êtes contraint, en s'arrangeant pour qu'il ait lieu le plus près possible de Brest ». Au besoin, s'il peut éviter l'armée de Cornwallis, il est autorisé à doubler l'Irlande et à aller au Texel. « Le but principal de toute l'opération est de nous procurer pendant quelques jours la supériorité devant Boulogne. » Enfin, et ceci doit être signalé tout particulièrement, si Villeneuve ne réussit pas, il ira à *Cadix*.....

Cette lettre, expédiée le 15 mai, de Nantes, par la frégate la *Topaze*, ne put être remise à Villeneuve, déjà parti pour l'Europe lorsque la *Topaze* atteignit la Martinique.

Il en fut de même de l'annonce expédiée en triple expédition, les 21 et 23 mai, du non-départ de Ganteaume par les navires *Président*, *Néarque* et *Département-des-Landes*.

Ainsi Villeneuve continua à ignorer que la décision qu'il avait prise se trouvait être si singulièrement conforme aux desseins de l'Empereur.

Sur ces entrefaites, Missiessy était enfin rentré à Rochefort. Cette nouvelle, prévue depuis longtemps et impatiemment attendue, détermina chez l'Empereur un curieux revirement.

Contrairement aux idées exprimées dans la lettre qui vient d'être expédiée à Villeneuve, Missiessy reçoit l'ordre de repartir immédiatement pour la Martinique pour essayer de se joindre à l'escadre combinée. Si celle-ci est déjà partie, Missiessy sera libre de ses manœuvres, mais cherchera à enlever la Dominique (1).

Ces instructions sont à peine expédiées que l'Empereur, prévoyant sans doute que Missiessy ne pourrait

---

(1) Lettre à Decrès, du 23 mai. (*Archives de la Marine*, BB[4], 227.)

se remettre immédiatement en mer, que de plus cet amiral aurait toutes chances d'arriver aux Antilles après le départ de Villeneuve, change une fois de plus la mission qu'il avait donnée à l'escadre de Rochefort (1).

Si l'ennemi la bloque avec 5 ou 6 vaisseaux, c'est autant de moins pour la « bataille d'Ouessant », que Napoléon se décide enfin à considérer comme fatale; si la croisière anglaise disparaît, la division ira insulter les côtes d'Irlande, puis, du 10 au 15 messidor (29 juin au 3 août), croiser au large du Ferrol et y rallier Villeneuve au moment de son arrivée.

Ce plan ne prend corps définitivement que le 9 juin après de nombreuses tergiversations. A cette date sont rédigées les instructions destinées au capitaine Allemand qui prend le commandement de l'escadre de Rochefort en remplacement de Missiessy fatigué et malade.

Du 4 au 9 juillet, Allemand doit se montrer sur les côtes d'Irlande, du 29 juillet au 3 août (10 au 15 thermidor) il attendra Villeneuve à 40 lieues à l'Ouest du Ferrol. En cas d'impossibilité, il se placerait par 46°,55 de latitude Nord et 9°,30 de longitude Ouest; enfin, si au 13 août il n'a pas de nouvelles, il ira à Vigo. Il peut néanmoins entrer à la Corogne, s'il s'aperçoit que ce port n'est pas bloqué.

Les chances que peut avoir la division de Rochefort de rejoindre l'armée navale, chances déjà bien précaires, vont être encore diminuées par l'initiative prise par Villeneuve de revenir un peu plus tôt qu'il n'est attendu, et rendues à peu près nulles par divers incidents.

Les instructions du 9 juin furent remises sous pli cacheté au capitaine Allemand qui ne devait en prendre connaissance qu'une fois en mer. Les réparations de ses

(1) A Decrès, 29 mai. (*Correspondance de Napoléon*, n° 8809.)

navires, la nécessité de se réapprovisionner, non moins que la surveillance de l'ennemi, retinrent l'escadre en rade de l'île d'Aix. Tout à coup, le 15 juillet, la croisière anglaise disparaît et le 17 Allemand met à la voile.

Juste, ce jour-là, le Ministre lui envoyait l'ordre de ne plus chercher à sortir, car les dates fixées par ses instructions se trouvaient presque atteintes. En effet, il n'avait plus le temps matériel d'aller en Irlande avant d'être au rendez-vous.

Une fois de plus, l'escadre de Rochefort allait se trouver perdue pour les opérations d'ensemble.

Dès que l'Empereur apprit la sortie de la division Allemand (1), qui mettait une fois de plus à néant toutes ses combinaisons, il conclut de la disparition de l'escadre anglaise qui bloquait Rochefort au retour de Villeneuve dans les mers d'Europe. L'événement prouva qu'il avait raison ; mais, de ce que l'armée de Cornwallis était restée quelques jours sans se montrer, devant Brest, Napoléon déduisit que d'importants détachements de cette armée avaient été envoyés vers le Ferrol, et même que le blocus de Brest était abandonné. En conséquence, il ordonna le 20 juillet à Ganteaume de mettre à la voile et, par un remarquable contraste avec ses instructions antérieures, il lui prescrivit d'attaquer si l'ennemi ne montrait pas plus de 16 voiles ; dans le cas où l'ennemi se serait trop éloigné de Brest, Ganteaume devrait en profiter pour entrer dans la Manche.

Le moment où l'escadre de Brest aurait pu sortir était passé. Le jour même où il recevait cet ordre, Ganteaume revoyait l'armée de Cornwallis forte de 17 à 18 vaisseaux et, prenant à la lettre les ordres reçus, renonçait à partir.

A ce moment seulement, l'Empereur apprit que Ville-

---

(1) 20 juillet.

neuve avait quitté le 5 juin la Martinique, poursuivi par Nelson, en outre que Calder, qui était devant le Ferrol avait été considérablement renforcé.

La situation devenait donc tout à fait mauvaise : Ganteaume restait bloqué, Allemand était en mer sans qu'on sût bien où ; quant à la date du départ de Villeneuve, elle fit croire que cet amiral n'avait reçu aucun ordre depuis qu'il avait quitté Toulon et que, par suite, se conformant aux instructions du 2 mars, il avait fait voile sur les Canaries, pour se rendre de là à Cadix.

Toute une série d'ordres rédigés le 26 juillet eurent pour but de remédier à ces contretemps.

Allemand devait trouver à Vigo l'avis, porté par le vaisseau le *Régulus*, expédié de Lorient que « si Villeneuve n'avait pas paru le 3 août devant le Ferrol, il n'y a point de doute qu'il ait été croiser vingt jours à Santiago (Canaries) et que de là il doit se rendre à Cadix ». Allemand se rendra donc dans ce port.

Villeneuve trouvera à Cadix ou recevra aux Canaries par le même *Régulus*, l'ordre, après avoir rallié autant de forces que possible à Cadix, de pousser sur le Ferrol, de là, sur Brest, et enfin dans la Manche. « Si vous me rendez maître pendant le seul espace de trois jours du Pas de Calais, avec l'aide de Dieu, je mettrai un terme aux destins et à l'existence de l'Angleterre. » Si Allemand n'était pas à Cadix, Villeneuve chercherait à le rallier devant le Ferrol.

Chose singulière, on paraît attendre Allemand à Vigo le 3 août (15 messidor), alors que ses instructions lui prescrivent de ne pas s'y présenter avant le 13 (25 messidor). Enfin, apprenant que la croisière anglaise devant le Ferrol a disparu, Napoléon en conclut qu'elle est partie pour l'Amérique et prescrit à Gourdon de joindre Allemand et de se porter sur Cadix.

Rien de toutes ces suppositions, de tous ces ordres et contre-ordres, ne répondait à la situation et l'effet sur

les événements, de cette extraordinaire activité, fut nul.

Pendant que les Anglais, prévenus, se préparaient à le recevoir, Villeneuve continuait vers le Ferrol sa lente navigation.

Le 13 (2 juillet), reconnu l'isle de Corvo (Açores) et continué la route avec bon vent; le 14 (3 juillet), donné chasse et pris deux bâtiments, un corsaire anglais de 49 hommes d'équipage et un bâtiment espagnol qu'il avait pris depuis quelques jours et qu'il conduisait en Angleterre; le corsaire ayant essuyé quelques avaries a été coulé et la reprise espagnole prise à la remorque. Ce bâtiment vient de Lima et est très richement chargé.

Les 15, 16, 17, 18 et 19 (4, 5, 6, 7 et 8 juillet), de faibles brises d'O., fait route à l'E. 1/4 N.-E. Le 20 (9 juillet) environ par les 20 degrés de longitude un coup de vent de N.-E. a obligé l'armée de faire route au S.-O. étant presque à la cape. Le 23 (12 juillet), viré de bord pour s'élever à la latitude du Ferrol; le 30 (19 juillet), les vents étant venus au N.-O. et étant en latitude, l'armée a fait route à l'E.; le 2 (21 juillet), même route; le 3 (22 juillet) au matin, le temps très brumeux, l'armée marchant sur trois colonnes très serrées, les Espagnols à droite, la 1re escadre au centre, la 2e escadre à gauche et l'escadre légère en avant. Vers les midi le temps s'est éclairci (1).

A ce moment, l'escadre se trouvait par 43°,34 de latitude et, semble-t-il, à 13° ou 14° de longitude, à environ 150 milles à l'Ouest du Ferrol (2).

Voici, d'après diverses versions, le récit du combat qui suivit cette rencontre :

Journal de Reille.

A 1 heure on a signalé des voiles vers le N.-N.-E., que l'on a reconnues bientôt être une flotte anglaise. Quelques vaisseaux ennemis sont venus nous reconnaître, et notre escadre légère en a fait autant. Les vents étaient à l'O. L'armée s'est formée dans l'ordre de bataille naturel, bâbord amures, les Espagnols formant l'avant-garde, et nous

(1) Journal de Reille.
(2) Voir ci-dessous.

avons tenu le vent. La brume étant devenue épaisse, on n'a plus pu voir l'armée anglaise. Quelque temps après, une petite éclaircie nous l'a fait voir à grande portée de canon, sous le vent à nous, et courant à bord opposé. L'amiral a fait de suite le signal de virer lof pour lof la contremarche. La brume a empêché qu'on ne voie de suite le signal. Cependant le signal étant parvenu à la tête, le mouvement s'est exécuté. Au moment où l'amiral espagnol, qui formait l'avant-garde, a dépassé la queue de notre ligne, il a aperçu la tête de l'armée ennemie, qui avait viré vent devant, et les deux armées se trouvant au même bord, le combat a continué jusqu'à 8 heures du soir. Dans le combat, le vaisseau espagnol le *Firme*, ayant été démâté de son grand mât et de son mât d'artimon, a été obligé d'arriver dans la ligne ennemie et a été vraisemblablement pris. Le vaisseau le *Raphaël*, ayant eu des manœuvres coupées, est tombé sous le vent, et nous l'avons vu entre notre ligne et la ligne anglaise avec ses basses voiles amurées. Ne l'ayant pas vu depuis, il est à craindre qu'il ne soit encore au pouvoir de l'ennemi. Si lorsque ce vaisseau a paru sous le vent, on avait fait une arrivée, il eût été possible de le sauver. Le reste de l'armée a un peu souffert dans ses manœuvres mais il n'y avait aucune avarie majeure. Le brouillard nous a fait beaucoup de tort dans cette journée, et nous a empêchés de profiter de notre supériorité de nombre. On ne voyait que de temps à autre l'ennemi, et l'on ne pouvait profiter des chances heureuses que les différents mouvements qu'il a faits nous présentaient; il a infiniment souffert dans son gréement et dans sa mâture.

Toute la nuit du 3 au 4 les deux armées ont couru le même bord au S.-O. Après avoir allumé leurs feux de ralliement, les Anglais ont cependant toujours laissé porter plus que nous à cause de leurs avaries. Le 4, à la pointe du jour, l'armée anglaise était à trois lieues de nous, elle a viré de bord, et, en ayant fait autant, tout le monde croyait qu'on allait laisser arriver sur l'ennemi pour prendre notre revanche. Mais l'armée a fait petite voile et tint le vent, l'ennemi courant toujours largue. La *Didon*, qui est allée le reconnaître, a signalé qu'il avait beaucoup d'avaries qu'il s'occupait de réparer et trois bâtiments à la remorque. Nos vaisseaux étaient tous en état d'aller. L'Amiral était passé sur une frégate vers les 8 heures, et on espérait que nous allions porter dessus. Mais toute la journée s'est passée en signaux insignifiants, et ne faisant point la voile nécessaire pour engager une affaire. L'ennemi laissant toujours porter s'est éloigné de nous, emmenant vraisemblablement nos vaisseaux et les siens démâtés. Le 5 au matin, on a encore aperçu l'ennemi, mais fort loin, et les vents étant devenus N., et notre armée ayant couru le bord au S. se trouvait sous le vent. Alors l'Amiral a signalé la route à l'E. pour se rendre au Ferrol. On

ignore au juste le nombre des vaisseaux ennemis que nous avons combattus. Il paraît, d'après beaucoup de rapports, qu'ils étaient 13, d'autres portent ce nombre à 14, dont 3 à trois ponts.

Le 6 au matin, le vent N.-E. grand frais, tous les vaisseaux ont pris des ris, et l'armée courait bâbord amures. A 1 heure on a aperçu le cap Finistère; il était impossible de le doubler pour aller au Ferrol. L'amiral a paru vouloir aller à Vigo, ensuite il s'est décidé vers les 5 heures à aller dans le S. et ordonné la retraite au S.-O. 1/4 S. Dans la nuit, le vent a calmé, et le 7 au matin, nous étions dans une brume très épaisse. Le temps s'étant éclairci, et s'étant élevé une petite brise, nous avons fait route à l'E.

Le 8 au matin, vu les îles Bayona, et gouverné dessus. Entré dans la rade de Vigo où l'armée a mouillé dans la soirée. Il y avait sur tous les bâtiments une quantité très considérable de malades et aucune espèce de rafraîchissements.

Copie de la lettre d'un officier de terre sur le combat livré le 3 *thermidor* (22 *juillet*) *par l'escadre de l'amiral Villeneuve, le* 8 *thermidor an* XIII (27 *juillet*) (1).

Le 3 thermidor (22 juillet), l'escadre se trouvait par 43° 34′ de latitude et 16° 13′ de longitude. Elle était en marche sur trois colonnes très serrées, se dirigeant sur le Ferrol, avec un faible vent d'O., le temps extrêmement brumeux. A 11 heures la brume s'est un peu dissipée : alors l'*Indomptable* a signalé à hauteur de vue dix voiles plus rapprochées. L'escadre légère a eu l'ordre d'aller reconnaître ; elle a bientôt signalé 12, puis 16, 19 et 21 voiles ennemies au N.-N.-E., et faisant route sur l'armée. A midi l'amiral Villeneuve a fait le signal de marcher en ligne de convoi. Cependant l'ennemi s'avançant toujours, l'amiral a donné à 1 heure l'ordre de former la ligne de bataille et de se porter sur l'ennemi. Voici quel était notre ordre de bataille :

Vaisseaux espagnols.

L'*Argonaute*.....	80 canons.	L'amiral Gravina.
Le *Terrible*.....	74 —	M. Mondruyon.
L'*America*.....	61 —	M. Darrac.
L'*España*.....	64 —	M. Monios.
Le *S.-Raphaël*.....	80 —	M. Montès.
Le *Firme*.....	71 —	M. Villa Vicentio.

(1) *Archives de la Marine*. Campagne 1805. BB⁴ 233.

Vaisseaux français.

Le *Pluton*	74 canons.	M. Cosmard.
Le *Mont-Blanc*	74 —	M. Lavillegris.
L'*Atlas*	74 —	M. Rolland (blessé).
Le *Berwick*	74 —	M. Camus.
Le *Neptune*	80 —	M. Maistrol.
Le *Bucentaure*	80 —	L'amiral Villeneuve.
Le *Formidable*	80 —	L'amiral Dumanoir.
L'*Intrépide*	74 —	M. Déperonne (tué).
Le *Scipion*	74 —	M. Bérenger.
Le *Swiftsure*	74 —	M. Villemadrin.
L'*Indomptable*	80 —	M. Hubert.
L'*Aigle*	74 —	M. Gourreges.
L'*Achille*	74 —	M. Deméport.
L'*Algésiras*	74 —	Le contre-amiral Magon.

Notre ligne n'a été parfaitement formée qu'entre 3 et 4 heures; l'escadre ennemie, forte de 15 vaisseaux de guerre, dont 3 à trois ponts, a passé à contre-bord, hors la portée du canon. L'amiral Villeneuve a alors donné l'ordre de virer lof pour lof et de marcher sur l'ennemi, qui avait viré vent devant et se trouvait sur notre arrière-garde. L'amiral Gravina, qui était à la tête de la ligne, a exécuté le mouvement ordonné avec la plus grande rapidité. Il est venu au lof, a porté sur l'ennemi, qui allait attaquer l'*Aigle*, et a commencé le feu à 4 h. 1/2; tous nos vaisseaux le suivirent de près. La brume est devenue très épaisse et, autant qu'on en pouvait juger, notre ligne était parfaitement formée et nos vaisseaux très près les uns des autres. Jusqu'à 6 heures, on s'est beaucoup canonné sans se voir; vers les 6 heures, il y a eu un moment d'éclaircie. Nous avons aperçu quatre vaisseaux anglais fort maltraités; nous avons vu au même moment le *Saint-Raphaël* qui passait entre les deux lignes; il paraissait avoir quelques gréements coupés, mais sa mâture était entière; il manœuvrait pour prendre la queue de la ligne. Le feu a continué à se bien soutenir; on tirait avec le plus grand ordre et sans précipitation. Nous avons aperçu un vaisseau anglais à trois ponts dont le grand mât et le mât d'artimon étaient abattus et qu'une frégate remorquait. Un autre vaisseau ennemi à trois ponts, monté par un contre-amiral, avait son petit mât de hune cassé et de grandes avaries. C'est tout ce que nous avons pu apercevoir du centre. Le feu s'est ainsi soutenu jusqu'à 4 h. 1/2.

L'ennemi s'est alors éloigné; il avait eu plusieurs vaisseaux dégréés et le champ de bataille nous restait. Des cris de joie et de victoire se

sont fait entendre sur tous les vaisseaux ; nous avons passé ainsi toute la nuit. Quelle a été notre surprise lorsque, le lendemain, nous nous sommes aperçus que le *Saint-Raphaël* et le *Firme* manquaient; l'ennemi avait entièrement disparu. Trois vaisseaux seulement, qui semblaient être son escadre légère, étaient en vue. L'amiral a formé sa ligne et a ordonné de se porter au Nord, où nos frégates nous signalaient l'escadre anglaise. Mais l'ennemi a constamment manœuvré pour éviter le combat. A 4 heures après-midi, nous n'avions plus l'espoir de l'atteindre avant la fin du jour.

Le lendemain, à 7 heures du matin, le vent était encore Ouest, mais faible. Il a tout à coup sauté au Nord-Est. L'ennemi s'est trouvé alors de l'avance à nous. Nous avons cherché, pendant toute la journée, à le joindre, mais inutilement; enfin, nous l'avons tout à fait perdu de vue.

L'amiral Gravina et tous les vaisseaux espagnols ont combattu avec la plus grande valeur. Le *Firme*, qui était le sixième vaisseau de tête, ayant eu son grand mât et son mât d'artimon cassés, le vaisseau français le *Pluton*, qui le suivait, s'était aussitôt porté sous le vent à lui, pour le mettre à l'abri. Nous supposons que ce vaisseau et le *Saint-Raphaël*, deux très mauvais bâtiments qui, pendant notre navigation, tenaient mal le vent, auront dérivé et seront tous deux passés entre les deux lignes. Le vaisseau l'*España* ayant aussi été fort maltraité, le *Pluton* s'était encore mis entre l'ennemi et lui. Le vaisseau l'*Atlas* a beaucoup souffert; mais le *Neptune* a passé sous le vent à lui et l'a aidé à repousser l'ennemi.

Tous les vaisseaux français ont combattu avec un ordre et un sang-froid admirables. Les officiers de terre qui étaient à bord rendent la plus grande justice aux capitaines et aux équipages. La joie était à chaque bord lorsque le lendemain on fit le signal d'arriver sur l'ennemi pour profiter de la victoire, qui était sûre, puisque le temps était clair; la brume ayant disparu, la valeur pouvait se signaler. Le capitaine Péronne, commandant l'*Intrépide*, a été tué; il emporte l'estime et les regrets de toute l'escadre ; M. Rolland, capitaine de l'*Atlas*, a été blessé.

La nation et l'Empereur peuvent compter sur cette escadre. A-t-on, le lendemain du combat, perdu du temps pour marcher à l'ennemi? Était-il possible de le joindre lorsqu'il était embarrassé dans sa marche par plusieurs de ses vaisseaux en mauvais état et par les deux vaisseaux espagnols qu'il avait pris, et lorsque nos frégates signalaient qu'il se régréait à force ? C'est aux marins à prononcer.

La victoire était acquise ; tous les officiers de terre le diront comme moi. En égal nombre, cette escadre ne craindra point les ennemis, qui ne nous ont pas paru soutenir, pour l'habileté et la direction du feu, leur réputation.

Notre feu a été bien dirigé; notre première manœuvre a été fort habile et nous a donné un avantage très marqué sur Calder. Pouvait-on, au moment de l'éclaircie, couper les vaisseaux démâtés; ou lorsque l'ennemi a quitté le feu, pouvions-nous le poursuivre et prolonger le combat? Toutes ces questions que l'on se fait dans l'escadre sont susceptibles de discussion.

Il faut bien qu'il y ait eu des fautes faites, puisque nous avons perdu deux vaisseaux au milieu de la victoire la mieux caractérisée et la moins douteuse qu'il y ait eu jamais.

Extrait de la lettre écrite à Son Excellence le Prince de la Paix par le lieutenant don Frédéric Gravina, en date de Vigo, le 28 juillet (9 *thermidor*) (1).

Monseigneur,

Le cap du Finistère nous restant au Sud-Est à la distance de 25 lieues, le 22 juillet, l'escadre combinée naviguait par un vent de Ouest-Sud-Ouest, formée en trois colonnes, dirigeant sa route à l'Est 1/4 Sud-Est, l'horizon couvert d'une brume épaisse.

A midi, les éclaireurs signalèrent au Nord-Nord-Est jusqu'à 21 voiles, et que la majeure partie étaient vaisseaux de ligne; nous formâmes aussitôt notre ligne de bataille amures à bâbord, l'escadre espagnole à l'avant-garde, moi à la tête, et l'amiral français au centre de la ligne.

Les ennemis, au nombre de 16 vaisseaux, dont 3 à trois ponts, viraient de bord dans l'intention, à ce qu'il paraissait, de doubler l'arrière-garde; pour répondre à cette manœuvre, l'amiral français fit signal de virer par la contremarche, ce que nous exécutâmes dans l'instant, sans attendre le signal d'exécution pour achever la manœuvre.

Le dernier vaisseau de l'arrière-garde étant déjà découvert, l'*Argonaute*, qui porte mon pavillon, commença le feu, à 5 heures moins un quart, contre l'avant-garde anglaise, qui continuait son mouvement, la brume l'ayant empêchée de voir notre manœuvre.

L'escadre ennemie la suivait, et alors s'engagea; à demi-portée de canon, un combat très vif contre notre avant-garde et toute la ligne anglaise, qui s'étendit successivement jusqu'au centre de notre ligne.

La brume était si épaisse qu'elle nous ôtait souvent la vue des ennemis, quoique nous en fussions si près.

Le feu fut toujours très vif et très soutenu : nous vîmes un vaisseau à trois ponts démâté de son beaupré et un autre de son grand mât et de son mât de misaine.

---

(1) *Archives de la Marine*. Campagne 1805. BB[4], 233.

Le combat continua entre l'avant-garde et le centre de notre ligne et la flotte anglaise jusqu'à près de 9 heures, que les ennemis arrivèrent, se retirant du combat, et nous mîmes en panne.

Le matin du 23, toujours par la brume, nous nous apperçûmes qu'il nous manquait deux vaisseaux de l'escadre, le *Firme* et le *Saint-Raphaël;* nous découvrîmes les ennemis qui naviguaient de l'autre bord; nous virâmes aussitôt, nous rétablîmes notre ligne, leur donnant la chasse, observant qu'ils menaient à la remorque trois vaisseaux désemparés et que leur ligne se composait de 13 vaisseaux. Nous continuâmes à leur donner la chasse tout le jour infructueusement, parce que l'ennemi manœuvra toujours pour éviter un second engagement.

La même chose arriva le 24 que nous les aperçumes au vent, faisant force de voiles à bâbord par un bon vent de Nord-Est.

A la découverte du 25, le vent étant Nord-Est, frais et la mer grosse, nous perdîmes de vue les ennemis, et dans le jour nous reconnûmes à l'Est le cap Finistère.

Dans cette situation, le vent étant contraire pour nous rendre au Ferrol, plusieurs vaisseaux français n'ayant de l'eau que pour six jours, et ayant sur l'escadre des malades et blessés, sans avoir les moyens de les secourir, nous résolûmes d'entrer à Vigo pour nous pourvoir des choses les plus nécessaires.

(Extrait de la *Gazette de Madrid.*)

Voici enfin la version de Villeneuve :

Extrait du journal du vice-amiral Villeneuve (1).

3 thermidor, an XIII (22 juillet).

Le *temps très brumeux*, l'escadre formée sur trois colonnes, *les Espagnols tenant la droite*, les distances très serrées et les vaisseaux à portée de voix les uns des autres, les vents à l'Ouest-Nord-Ouest, joli frais, la route à l'Est 1/4 Sud-Est. A 11 heures, dans un moment d'éclaircie, le vaisseau l'*Indomptable* a signalé 10 voiles au Nord-Nord-Est. A 11 h. 1/4, j'ai fait signal à l'escadre légère qui marchait en avant de l'armée de serrer le vent bâbord amures, ce qu'elle a exécuté.

A midi, je me trouvais, par 43°41′ *de latitude Nord et par* 12°13′ *de longitude Ouest (sic)* (2).

---

(1) *Archives de la Marine*, BB⁴, 230, 237.

(2) Voir ci-après l'erreur du point.

Du 3 au 4 thermidor (22 au 23 juillet).

A midi, l'*Algésiras* a signalé trois voiles suspectes au Nord-Nord-Est; comme le point me faisait assez près de terre et que je désirais en prendre connaissance à la faveur de l'éclaircie qu'il faisait alors, j'ai signalé la route à l'Est-Sud-Est qui me rapprochait davantage; à 1 heure, la *Didon* a signalé une escadre dans le Nord-Nord-Est; nous avons aperçu à la même heure 13 voiles du haut des mâts; la *Didon* et l'*Hermione* ont signalé successivement 13, 17 et 21 voiles.

J'ai signalé l'ordre de marche sur une ligne, la route vent arrière pour passer ensuite à la ligne de bataille en tenant le vent par un mouvement successif, mais voyant que ce mouvement prendrait trop de temps *j'ai fait le signal de passer de l'ordre actuel des trois colonnes, à la ligne de bataille, bâbord amures, ordre naturel.* L'amiral espagnol a répété le même signal et y a ajouté celui à l'escadre espagnole de faire route à l'avant-garde de l'escadre française et s'est placé lui-même chef de file de son escadre.

L'armée combinée a manœuvré pour former la ligne de bataille, les vaisseaux rangés dans l'ordre comme à la marge, le signal ayant été fait à l'escadre légère de prendre la queue de la ligne. L'ennemi venait sur nous sur une ligne, courant quatre quarts largue, et nous marchions sur lui, sur la ligne du plus près bâbord, le vent au Nord-Ouest, l'horizon très embrumé, de manière que je ne pus avoir une connaissance exacte de la force de l'ennemi. A 3 h. 1/4, l'*Algésiras* a signalé que l'ennemi renforçait son avant-garde.

L'escadre était assez bien formée, lorsque l'ennemi prolongea notre ligne, sous le vent, hors de portée de canon ; ses vaisseaux serrant le vent, en approchant de la queue de notre ligne, *je jugeai que son intention était de porter ses efforts sur notre arrière-garde et, par une contremarche vent devant, de la mettre entre deux feux.*

Je fis alors le signal de faire virer l'armée lof pour lof par la contremarche. La brume ayant repris avec beaucoup de force, le signal fut quelque temps à parvenir au vaisseau de tête qui était celui de l'amiral Gravina, mais enfin j'eus la satisfaction de voir qu'il lui était parvenu et qu'il avait commencé le mouvement.

Dans ce moment, la frégate la *Didon* vient de la part du général Magon me prévenir que l'ennemi virait vent devant sur l'arrière-garde, ainsi que je l'avais prévu, mais ce que la brume m'empêchait de voir; l'amiral Gravina suivi de toute la ligne exécutait le mouvement de contremarche; en passant le long de mon bord, il m'envoya le brick l'*Aigle* me demander mes instructions; je lui fis dire que je le priais, après avoir doublé le serre-file, de tenir le vent en faisant le moins de voile possible, pour faciliter aux vaisseaux mauvais voiliers le moyen

de serrer la ligne et de garder leur poste. La brume cependant était plus épaisse, et je n'avais pas encore viré de bord, que j'entendis la canonnade s'engager à l'arrière-garde. C'était le vaisseau l'*Argonaute* qui, en doublant le serre-file, se trouva engagé avec les vaisseaux ennemis qui avaient viré de bord. Toute la ligne ayant pris les amures à tribord, la canonnade s'engagea successivement jusqu'au vaisseau le *Formidable*. Le vaisseau le *Neptune*, mon matelot d'avant, faisait déjà feu, que la brume m'empêchait de distinguer si l'ennemi venait par bâbord ou par tribord ; enfin, les boulets nous dépassant, et apercevant aux éclairs de ses canons un vaisseau sous le vent, à nous, nous lui avons riposté par un feu très vif. On se battait dans toute la ligne sans que je puisse connaître aucun des événements du combat. A 6 h. 1/2 il y eut un moment d'éclaircie sous le vent; j'eus connaissance d'un vaisseau démâté de son grand mât et de son mât d'artimon, courant vent arrière sous sa misaine; d'un autre vaisseau à trois ponts portant pavillon carré au mât d'artimon, démâté de son petit mât de hune, faisant porter aussi. Nous jugeâmes l'un et l'autre vaisseaux ennemis, et enfin par le travers, sous le vent et à petite distance, le vaisseau le *Saint-Raphaël*, sans ses basses voiles, ses huniers et son grand perroquet, l'itague de son grand hunier coupée et quelqu'autre manœuvre ; il serrait le vent et je ne doutais pas qu'il ne gagnât la queue de la ligne qui était très serrée et dont la plupart des vaisseaux étaient en panne, ne combattant pas, n'ayant pas d'ennemi par leur travers.

Dans cette persuasion, je fis signal aux frégates de donner la remorque au vaisseau désemparé.....; mais la brume, la fumée et la nuit qui approchait me le firent bientôt perdre de vue. Les frégates, dans de courts intervalles d'éclaircie, m'avaient fait signal que la ligne s'engageait dans le centre et que plusieurs vaisseaux de l'arrière ne combattaient pas, n'ayant pas d'ennemis par leur travers.

Mais n'ayant pas moi-même connaissance de la vraie position de l'ennemi, le fort du combat me paraissant être à l'avant-garde, où le canon grondait toujours, je n'ai pu faire aucun signal général. La nuit était déjà très obscure, qu'il se tirait encore du canon à la tête de la ligne. Le temps s'éclaircit. Je fis lancer des fusées pour marquer ma position ; à 9 h. 3/4 une frégate me fit signal que la ligne était très allongée et que le gros de l'armée était loin des vaisseaux avancés. Je fis faire successivement le signal de serrer la ligne et ordonnai aux vaisseaux de tête de diminuer de voile, que j'ai encore répété à 11 h. 1/4 ; l'ennemi nous restait sous le vent, ayant des feux de reconnaissance.

Je continuai à lancer des fusées toutes les demi-heures pour marquer ma position. A minuit, je perdis de vue les feux de l'ennemi. J'ai

parlé successivement dans la nuit aux frégates la *Didon*, l'*Hortense*, l'*Hermione*, au brick le *Furet*; je les ai envoyés parcourir la ligne en donnant ordre de serrer la ligne et de venir me rendre compte des événements du combat, s'ils en pouvaient recueillir. Je n'appris rien de précis de toute la nuit.

Au jour, la ligne se trouva extrêmement allongée, ou plutôt il n'en existait plus; la tête était très éloignée de l'avant. Je fis signal de ralliement général et bientôt après, nous reconnûmes que les vaisseaux espagnols le *Firme* et le *Saint-Raphaël* nous manquaient.

Nous eûmes en même temps connaissance de l'escadre ennemie, très loin, sous le vent, et tenant les amures à bâbord; à 5 heures, je fis signal de virer de bord lof pour lof, pour prendre les mêmes amures. Plusieurs vaisseaux me signalaient des avaries dans leurs voiles et leur mâture. Je répondis par le signal de se préparer au combat. Le temps était encore à la brume et paraissait devoir bientôt nous couvrir comme dans la journée d'hier.

Frappé des inconvénients qui en étaient résultés la veille, de l'impossibilité de juger des événements du combat, de donner des ordres et de faire les signaux que les circonstances nécessiteraient, en restant sur mon vaisseau pâr le temps qui menaçait, lorsque lui-même serait engagé dans le feu, je cédai aux instances que m'en fit le général Lauriston, au nom de l'Empereur, et je passai avec lui et mon état-major à bord de la frégate l'*Hortense* et j'en fis prévenir l'armée par les frégates, en annonçant à chaque vaisseau de se préparer à une action décisive. A 9 h. 3/4, je signalai la ligne de bataille bâbord amures, ordre renversé, à l'escadre légère de prendre la tête. L'amiral Gravina signala aux siens de prendre la queue de la ligne française et lui-même se plaça en serre-file.

La *Didon*, que j'avais envoyée reconnaître l'ennemi, me signalait ses avaries; qu'il était au nombre de 16 vaisseaux; qu'il en avait trois à la remorque; elle demanda à m'envoyer un canot à bord. Le capitaine me rendit compte qu'il croyait que les deux vaisseaux espagnols étaient dans l'escadre anglaise. Cependant la ligne de bataille se formait, quoique avec peine; le vent était mou et la mer assez grosse. Je faisais, en parcourant la ligne, tous les signaux particuliers qui pouvaient en accélérer la formation.

A midi, je me trouvais par 43° 41′ latitude observée, et 12° 48′ de longitude.

Du 4 au 5 thermidor (23 au 24 juillet).

A 1 h. 10 la ligne était suffisamment formée, quoique allongée à l'arrière-garde, *je fis signal d'arriver tous à la fois au Nord-Est, peu après à l'Est-Nord-Est et, à 2 h. 45, à l'Est-Sud-Est.*

L'ennemi nous restait à peu près dans cette aire de vents, à grande distance; il avait fait porter une partie de la matinée. A 4 heures, le vent mollissait, l'ennemi paraissait se former en ligne, mais il était encore si éloigné qu'il me fut démontré que nous ne pourrions l'atteindre qu'à la nuit, et, comme un combat de nuit ne pouvait me convenir, je fis signal à l'armée de tenir le vent tous à la fois, et je signalai que mon intention était de renvoyer le projet d'attaque à demain matin, au point du jour.

La nuit suivante, le vent calma presque entièrement, les vents varièrent du Nord-Ouest au Nord et au Nord-Nord-Est; la ligne de bataille ne put se conserver pendant la nuit, et, à 11 h. 45, je fis signal, avec des feux et des coups de canon, de virer lof pour lof tous à la fois.

Dès que le jour se fit, nous eûmes connaissance de l'escadre ennemie à l'E. 1/4 S.-E., *je fis prendre à l'armée la bordée qui portait dessus*, en formant la ligne de bataille bâbord amures. Je fis porter toute la matinée pour l'approcher, mais les vents ayant refusé, elle se trouva au vent, *elle forçait de voiles, serrant le vent*, un seul vaisseau se tenait en intermédiaire, à trois lieues de nous. La frégate la *Didon* était en reconnaissance fort près de lui. A 9 heures, voyant que l'ennemi continuait à serrer le vent, qu'il me serait impossible de l'amener à mon action, que son projet ne pouvait être que de nous occuper en attendant des renforts qu'il pouvait recevoir à chaque instant, je me décidai à faire route et je signalai le S.-E. 1/4 E.

Du 5 au 6 thermidor (24 au 25 juillet).

La latitude observée de 43° 40′ m'a bientôt fait reconnaître que j'avais une erreur assez forte en longitude. Je m'en suis aussitôt référé à celle que m'avait signalée le vaisseau l'*Argonaute*, qui me mettait 1° 38′ plus à l'Ouest (soit 13° 51′ longitude Ouest), j'ai aussitôt signalé la route à l'Est-Sud-Est, ensuite à l'E. 1/4 S.-E., les vents paraissant vouloir reprendre dans la partie du Nord-Est, j'ai fait signal à la *Didon* de chasser en avant pour reconnaître la terre; à 4 heures du soir, elle était à plus de six lieues en avant de l'armée et elle ne l'avait pas reconnue. L'escadre naviguant toujours sur la ligne du plus près bâbord, l'ennemi toujours en vue du haut des mâts, dans l'Est-Nord-Est, j'ai fait chasser la *Thémis* sous le vent, sur un bâtiment que l'on me signalait désemparé et appartenant à l'armée; la *Thémis* me l'a signalé bientôt navire neutre. A l'entrée de la nuit, la *Didon* avait reviré sur l'escadre pour rallier; un bâtiment de l'avant m'a signalé des voiles étrangères faisant route sur l'armée; j'ai soupçonné son erreur, j'ai néanmoins fait le signal à coups de canon et avec des feux,

de serrer la ligne pour tenir tous les vaisseaux sur leurs gardes contre une entreprise de ce genre que pourrait tenter l'ennemi.

Dans la nuit, le vent à passé au Nord-Est grand frais et la mer est devenue très grosse.

Au jour, l'ordre s'est trouvé rompu par l'effet du gros temps, l'horizon couvert de brume, je n'ai eu aucune connaissance de l'ennemi; l'armée, sans ordre, sous le grand hunier et la misaine. Plusieurs vaisseaux ont eu leurs voiles emportées, l'*Espagne* a cassé la barre de son gouvernail, il est tombé beaucoup sous le vent, ainsi que l'*Atlas*.

L'*Hermione* a pris et coulé un lougre ennemi de commerce qui traversait l'armée.

Du 6 au 7 thermidor (25 au 26 juillet).

A midi, la *Didon*, qui était à trois lieues en avant de l'escadre, a signalé la terre et le cap Finistère à l'Est-Sud-Est. Je l'ai estimé à cinq lieues, les vents toujours au Nord-Est, gros frais, la mer très grosse; le *Neptune* a signalé une avarie dans son grand mât, à 4 h. 1/4. *Voyant la continuation de ce temps, craignant à chaque instant de voir démâter quelques vaisseaux, surtout de ceux dont les mâts avaient souffert par l'effet du combat, les vaisseaux mauvais voiliers extrêmement sous le vent et devant éprouver des réparations en tenant la cape la nuit suivante; après en avoir conféré avec l'amiral Gravina, je me suis décidé à arriver pour Cadix et j'ai signalé la route au S.-O. 1/4 S., en se formant sur l'ordre de marche de trois colonnes.*

Les frégates de l'arrière m'ont signalé un vaisseau, puis une frégate qu'elles ont bientôt après reconnu être la *Didon*, qui avait été reconnaître la terre.

A 8 heures du soir, le vent et la mer ont calmé. A 10 heures, il s'est élevé un violent orage, de la partie du Sud, qui a duré jusqu'à 2 heures du matin; le tonnerre est tombé sur le mât de misaine du *Bucentaure*, mais n'a causé aucun accident grave. Au jour, l'armée s'est trouvée sans ordre et en calme, le temps très brumeux. J'ai quitté l'*Hortense* pour repasser sur le *Bucentaure*. A 11 heures, il s'est élevé une petite brise du Sud; *j'ai dû renoncer à la route de Cadix pour reprendre celle du Ferrol*, et je l'ai signalée au N.-E. 1/4 N.

Du 7 au 8 thermidor (26 au 27 juillet).

Latitude observée : 42°,27′ Nord.

Longitude : 12°,20′ Nord.

J'ai expédié le brick le « Furet » pour Vigo, avec une lettre, pour annoncer au contre-amiral Gourdon mon arrivée sur ces parages. Dans l'après-midi, les vents ont encore varié du Sud à l'Ouest, puis au Nord-Ouest et au Nord. J'ai pris bâbord amures. Cependant, les rapports que

je recevais de tous les bâtiments de l'escadre, particulièrement de l'*Algésiras*, de l'*Achille*, de l'*Indomptable*, de l'*Aigle*, étaient très affligeants ; *les malades augmentaient dans toute l'escadre, le besoin d'eau se faisant sentir, l'* « *Achille* » *n'en avait plus que pour cinq jours; il me devenait indispensable de toucher dans quelque port, pour y débarquer les malades et blessés qui encombraient les vaisseaux* sans avoir de secours à leur donner, et d'y prendre quelque rafraîchissement ; *le seul port de Vigo était à portée et je me décidai à y entrer.*

J'ai prolongé la bordée à l'Est-Nord-Est jusqu'à minuit; à cette heure, ne me faisant qu'à trois lieues de terre, j'ai pris le bord au large; à 4 heures, j'ai reviré à terre.

Au jour, le temps très brumeux, presque calme, l'armée naviguant sans ordre mais bien ralliée, j'ai donné avis à l'amiral Gravina de la nécessité où je me trouvais d'aller relâcher à Vigo.

A 6 heures, nous avons eu connaissance de la terre. A 10 heures, ayant bien reconnu les îles Bayona, j'ai fait route pour le mouillage de Vigo; l'armée, formée sur une ligne de convoi, grand largue, est entrée dans la baie, où elle a jeté l'ancre à l'entrée de la nuit.

L'après-midi, les frégates l'*Hortense* et l'*Hermione* ont chassé un lougre ennemi qu'elles n'ont pu rejoindre.

VILLENEUVE.

Voici comment l'amiral Calder raconta le combat et les incidents qui le suivirent :

Extrait d'une lettre du vice-amiral sir Robert Calder, à bord du « Prince-de-Galles », le 23 juillet 1805, à l'amiral Cornwallis (reçue le 25 juillet) (1).

Monseigneur,

Hier à midi, par la latitude de 43°,30′ Nord et 17°,11′ de longitude Ouest (2), j'eus la vue des escadres combinées de France et d'Espagne, consistant en 20 vaisseaux de ligne, 3 gros vaisseaux armés en flûte, d'environ 50 canons, 5 frégates et 3 bricks. Les forces sous mes ordres consistaient en 15 vaisseaux de ligne, 2 frégates, 1 cutter et 1 lougre ; je marchai aussitôt vers l'ennemi, faisant les signaux nécessaires pour combattre dans l'ordre le plus serré ; et, en arrivant à portée, je fis signal d'attaquer le centre. Lorsque j'eus atteint l'arrière-garde, tous

(1) *Record Office* de Londres, Channel Fleet.
(2) Méridien de Greenwich.

les vaisseaux de l'escadre virèrent de bord successivement; cette manœuvre nous amena très peu sous le vent, et lorsque les vaisseaux de la tête furent arrivés au centre de la flotte ennemie, tous ses vaisseaux virèrent aussi successivement, ce qui m'obligea à répéter cette manœuvre, par laquelle j'engageai un combat qui dura plus de quatre heures. Alors, je jugeai nécessaire de mettre l'escadre en panne pour mettre en sûreté les deux vaisseaux pris. Je dois observer que l'ennemi avait l'avantage du temps et du vent pendant toute la journée. Le ciel avait été brumeux, de temps en temps, une grande partie de la matinée ; et, peu de temps après que le combat eut commencé, la brume était si épaisse par intervalles, que nous voyions difficilement les vaisseaux à l'avant et à l'arrière de nous. Cela me mit dans l'impossibilité de faire des signaux pour profiter de mes avantages sur l'ennemi. Si le temps eût été plus favorable, je suis porté à croire que j'aurais obtenu une victoire plus complète.

Liste des tués et des blessés à bord de l'escadre de l'amiral Calder.

Navires.	Tués.	Blessés.
Hero	1	4
Ajax	2	16
Triumph	5	6
Barfleur	3	7
Agamemnon	»	3
Windsor-Castle	10	35
Défiance	1	7
Prince-of-Wales	3	20
Repulse	»	4
Raisonnable	1	1
Glory	1	1
Thunderer	7	11
Malta	5	40
Dragon (1)	»	»
Warrior (1)	»	»
Egyptienne (1)	»	»
Syrius	2	3
Nil (lougre) (1)	»	»
Frisch (cutter) (1)	»	»
TOTAL	41	158

(1) Point de rapport.

Le lendemain du combat, Calder, alors à 19 lieues du cap Finistère, écrit à lord Cornwallis (1) :

.....L'ennemi est maintenant (23) en vue au vent; lorsque j'aurai mis en sûreté mes prises et réparé mes avaries, je profiterai de toute occasion qui me permettra de *vous parler davantage de l'escadre combinée* (*sic*). Il faut aussi que je me garde contre les navires qui sont au Ferrol, car j'ai sujet de croire que l'ennemi a profité de la nuit pour y envoyer quelques bâtiments avariés. Je puis donc me trouver forcé de me joindre à vous sous Ouessant.

Je suis obligé de vous envoyer le *Windsor-Castle*, maltraité dans le combat..... *Les prisonniers disent que l'armée combinée était destinée au Ferrol*.....

Et il ajoute que ses deux prises sont remorquées par l'*Égyptienne* et le *Sirius*. Le *Firme* a 180 tués et 40 blessés, et le *San-Raphaël* 20 tués et 80 blessés.

Le 26, Calder écrit à l'amiral Cornwallis (1) :

Je me propose de croiser au rendez-vous n° 52 pendant quelques jours dans l'espoir de rencontrer lord Nelson, qui doit être à la poursuite de l'escadre combinée. S'il ne me rallie pas, je laisserai le *Dragon* pendant une semaine au rendez-vous, pour diriger Sa Seigneurie si elle y venait.

Je vais reconnaître si l'escadre combinée est au Ferrol. Si elle y est, je me propose de reconnaître Rochefort, puis je m'efforcerai de vous joindre sous Ouessant, car je pense que vous ne m'approuveriez pas de rester devant le Ferrol ou de laisser l'amiral Stirling devant Rochefort, car tous mes navires ont besoin de réparations.....

Effectivement, le 29, Calder était arrivé devant le Ferrol où, d'après les dires des prisonniers, l'ennemi devait se porter. A sa grande surprise, l'armée combinée n'avait pas paru.

31 juillet.

A l'amiral Cornwallis (2).

Je suis arrivé le 29 avec l'escadre devant le Ferrol, où le *Dragon*, eul vaisseau qui n'a pas eu d'avaries dans le combat du 22, a reconnu

(1) *British Museum*, vol. 34930.

(2) *Record Office*, Channel Fleet.

que rien n'était changé et que la flotte combinée n'avait pas paru..... Je reprends le blocus du Ferrol avec neuf vaisseaux et j'enverrai l'amiral Stirling avec les quatre restants devant Rochefort, en attendant de nouveaux ordres.....

Il est très probable que la flotte combinée est allée à Cadix à cause du vent du Nord-Est. Le vent était tout à fait contraire pour aller à Rochefort, mais Stirling le saura bientôt.....

Voici comment l'amiral Collingwood eut connaissance de la bataille :

Traduction d'une lettre en portugais, datée de Vigo, 29 juillet 1805 (papiers de Collingwood) (1).

Le 23 au matin, au milieu du brouillard, à quarante lieues Est du cap Ortegal, l'avant-garde de la flotte combinée franco-espagnole rencontra la flotte anglaise, forte de 13 vaisseaux à deux ponts et 3 à trois ponts. L'action commença dans une grande confusion et au milieu du brouillard; 9 vaisseaux français tombèrent sous le vent et ne purent revenir au feu.

Le combat dura six heures et fut très acharné des deux côtés. On dit qu'un trois-ponts anglais a été complètement démâté et que tous les autres ont reçu de graves avaries.

Le 24, les Franco-Espagnols donnèrent la chasse aux Anglais, qui refusèrent le combat en se retirant constamment. Le blocus du Ferrol s'est ainsi trouvé levé.....

Le 27 au soir, l'escadre alliée, forte de 19 vaisseaux de ligne, 4 frégates et 2 bricks, est entrée à Vigo, suivie d'un galion espagnol venant de Lima avec un chargement d'argent, et qui avait été repris aux Anglais. Deux navires sont restés en observation à l'entrée du port. Il manque deux navires espagnols, séparés pendant le combat, dont l'un a été démâté et l'autre très avarié dans son gréement. A cause de l'épaisseur du brouillard, on ne sait encore où ils sont allés et s'ils sont ou non tombés aux mains des Anglais. L'escadre alliée est composée de vaisseaux excellents, spécialement les Français; ils sont très bien montés. Plusieurs ont reçu des avaries. On dit qu'il y a eu 300 blessés qu'on va débarquer demain et mettre à l'hôpital. Il y a eu 40 ou 50 tués.

L'escadre a 12,000 hommes à bord. Elle est commandée en chef par l'amiral espagnol Gravina (*sic*), et en second par le vice-amiral français Villeneuve (*sic*).

---

(1) *British Museum*, Add. MS, 36525.

Hier, un courrier a été envoyé d'ici au Ferrol et l'on pense que, d'ici trois ou quatre jours, la flotte combinée sera jointe par l'escadre qui est au Ferrol et qui compte 17 vaisseaux de ligne, et qu'ils partiront d'ici tous ensemble avec la frégate *Sabina*, qui a été quelque temps ici. On ignore où ils vont porter leurs coups. L'escadre du Ferrol a 13,000 hommes à bord. Ici on craint fort que Nelson arrive avant l'escadre du Ferrol.

L'amiral Collingwood au contre-amiral Bickerton (1).

Dreadnought devant Cadix, 7 août 1805.

Cher monsieur,

Je vous envoie ci-joint un paquet de renseignements arrivés ce matin de Lisbonne.

Vous apprendrez que sir Robert Calder a eu un engagement avec la flotte combinée, avant l'entrée de celle-ci à Vigo. D'après le témoignage de l'ennemi lui-même, le résultat de l'affaire paraît avoir été favorable à nos armes, puisque les alliés ont dû aller à Vigo au lieu du Ferrol, et cela non sans avoir perdu des navires.

Les renseignements que je reçois de Cadix annoncent positivement que les navires qui y sont doivent mettre à la voile dès qu'ils auront été joints par huit vaisseaux venant de Carthagène, renforcés de quatre autres venant de Toulon. On dit que cette escadre a été vue devant Malaga dimanche dernier. J'espère que vous êtes renseigné, si le fait est vrai, et que nos forces sont concentrées à l'entrée du détroit où l'*Hydra* est en observation. J'espère que nous allons terminer tout cela heureusement, à la gloire de notre pays et à la déconfiture des projets de nos adversaires.

Je vous envoie aussi une copie des signaux que doivent faire les éclaireurs pour annoncer l'ennemi au moyen de leurs voiles de perroquet. C'est fort utile, car, à grande distance et par la brume, on ne peut reconnaître les pavillons. Je compte que vous m'annoncerez le plus promptement possible tout mouvement de l'ennemi.

Je joins à cet envoi les dépêches adressées à lord Nelson avec le renseignement relatif à la première apparition de l'ennemi devant Vigo.....

Telle avait été cette bataille, si mollement conduite de part et d'autre. Si on ne devait la juger que par ses

(1) *British Museum*, Add. MSS, 36525.

résultats immédiats, on devrait en conclure au succès des Anglais, puisque Calder avait pris deux vaisseaux et maintenu le blocus du Ferrol, où Villeneuve renonçait pour le moment à pénétrer. Mais, quelques jours plus tard, la jonction des forces franco-espagnoles se fera dans cette baie, sans que les Anglais s'y opposent; le dommage se réduit donc pour les alliés à la perte de deux vaisseaux espagnols, perte plus que compensée par les sérieux renforts préparés au Ferrol.

(*A suivre.*) L.

LA

GUERRE DE 1870-1871

La journée du 5 août en Alsace.

Le 5 août, à 4 heures du matin, le maréchal de Mac-Mahon transféra le quartier général du 1er corps de Reichshoffen à Frœschwiller, puis alla reconnaître le terrain sur lequel il se proposait de livrer bataille et qu'il n'avait encore étudié que sur la carte (1).

En rentrant à Frœschwiller, il fit expédier les ordres de répartition définitive des troupes.

La 1re division (Ducrot) avait levé ses bivouacs de Climbach à l'aube et s'était dirigée sur Frœschwiller par Lembach, Mattstall et la rive droite de la Sauer (2). Elle s'établit, de 9 heures à midi, entre Frœschwiller et Neehwiller, formant l'aile gauche et détachant une compagnie à Neehwiller, une autre à Jægerthal.

La 3e division (Raoult) se plaça en face de Wœrth, sa droite appuyée au hameau d'Elsashausen, sa gauche au contrefort boisé situé au Nord-Est de Frœschwiller et à l'Ouest de Gœrsdorf. Elle constituait le centre.

---

(1) *Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon*, 5 août.

(2) « La 6e compagnie du 13e bataillon de chasseurs, placée en « extrême arrière-garde, est suivie pas à pas par quelques uhlans qui « observent avec attention la marche de la colonne. » (Historique du 13e bataillon de chasseurs à pied.)

La 4e division (de Lartigue), partie de Haguenau le 4, à 9 heures du soir, était arrivée, après une marche de nuit, par Morsbronn, sur les hauteurs au Nord de Gunstett à 3 heures du matin. Elle passa sur la rive droite de la Sauer pour former l'aile droite, se relia par sa gauche à la 3e division et se prolongea dans la direction de Morsbronn, occupant fortement la route de Gunstett à Eberbach, son extrême droite sur la hauteur 222, au Nord de Morsbronn (1). Elle détacha deux compagnies dans cette dernière localité.

La 2e division (Pellé), partie de grand matin de Pfaffenbronn, par l'itinéraire Lembach, rive gauche de la Sauer, Wœrth, s'établit derrière le centre de la 3e division, sur les pentes du vallon qui s'ouvre au Sud-Ouest de Frœschwiller, ainsi que la brigade de cavalerie de Septeuil, qui l'avait précédée.

La réserve d'artillerie, qui avait exécuté une marche

---

(1) La première pensée du maréchal de Mac-Mahon avait été de laisser la division Lartigue sur les hauteurs au nord de Gunstett, « d'où « elle prenait en flanc toutes les troupes qui attaqueraient la position « de la rive droite. » La division Conseil-Dumesnil, du 7e corps, qu'il attendait dans la journée, « devait tenir la droite en occupant Mors- « bronn. » Mais, dans la journée, le Maréchal apprit que le général Douay, inquiet de ce qui pourrait arriver dans le Haut-Rhin, avait donné l'ordre à cette division de rétrograder de Colmar sur Mulhouse. « Craignant que le chemin de fer ne fût coupé, ce qui aurait empêché « cette division de me rejoindre immédiatement, et ne pensant pas « avoir assez de troupes pour occuper toutes ces positions, je donnai « l'ordre à la division Lartigue de passer sur la rive droite et d'occuper « la position que j'avais réservée à la division Conseil-Dumesnil..... » (*Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon*, 5 août).

Cet ordre fut apporté au général de Lartigue à 7 heures du matin par le général Faure, sous-chef d'état-major général du 1er corps; la 4e division fut établie à midi.

Tout d'abord, la droite de la division Lartigue devait être à Morsbronn. Mais le maréchal de Mac-Mahon lui prescrivit « d'appuyer à gauche », ce qui lui enleva « tout soutien naturel » à l'extrême droite. (Journal de marche de la division de Lartigue, 5 août.)

de nuit de Haguenau, par Gundershoffen, à Frœschwiller, forma son camp à l'Est de Reichshoffen.

La division de cavalerie Duhesme (brigade de cuirassiers Michel et deux escadrons du 6e lanciers) (1), qui avait accompagné la réserve d'artillerie, vint, par Eschbach et Morsbronn, se placer au Nord-Ouest d'Eberbach, derrière la division de Lartigue, à laquelle les deux escadrons de lanciers (1er et 3e) furent affectés à titre de cavalerie divisionnaire.

La division de cuirassiers de Bonnemains, arrivée de Haguenau, par Mertzwiller, à 3 heures de l'après-midi, bivouaqua près et au Nord-Est de Reichshoffen.

Tous les bagages des corps furent réunis près de cette dernière localité.

Dès la veille, le maréchal de Mac-Mahon avait envoyé à tous les détachements de la plaine du Rhin l'ordre de rallier leurs corps aux environs de Frœschwiller.

Le 4, vers 5 heures du soir, le 3e bataillon du 36e de ligne, qui était à Soultz, aperçut une forte reconnaissance de cavalerie allemande (2) qui se présentait par la grande route de Wissembourg. Voyant Soultz occupé, l'ennemi se replia presque aussitôt. Dans la soirée, ce bataillon reçut du général L'Hériller (commandant la 1re brigade de la 3e division), l'avis de se diriger sur Wœrth.

Le même jour, le général de Nansouty, commandant le détachement de Seltz, avait envoyé, au bruit du canon, sur Schleithal, une reconnaissance composée de deux escadrons du 2e lanciers et d'un peloton du 11e chasseurs.

---

(1) La brigade de cavalerie de Septeuil était toujours avec la 2e division du 1er corps; le 2e lanciers était en route de Haguenau sur Reichshoffen; enfin, le reste du 6e lanciers (4e et 5e escadrons), partait le 5, par étapes, de Schlestadt pour Reichshoffen.

(2) 4e régiment de dragons.

Elle apprit que les Allemands passaient la frontière en grandes forces et rentra, suivie par des patrouilles de cavalerie avec lesquelles elle échangea quelques coups de fusil. Le 5, de grand matin, le général de Nansouty mit son détachement en route pour Haguenau, d'où l'infanterie (1er et 2e bataillons du 36e, 2e du 50e, et le 16e bataillon de chasseurs) fut transportée en chemin de fer sur Reichshoffen, la cavalerie (2e lanciers et six pelotons du 11e chasseurs) continuant, sur ce point, par la grande route de Mertzwiller à Gundershoffen. Les deux bataillons du 36e, le 2e du 50e et les six pelotons du 11e chasseurs rejoignirent les brigades auxquelles ils appartenaient ; le 16e bataillon de chasseurs alla occuper les hauteurs à l'Est de Niederbronn, avec la mission de couvrir la route de Bitche (1) ; le 2e lanciers établit son camp près de Reichshoffen.

Enfin, les fractions de la 2e division (50e et 74e de ligne) qui, après le combat de Wissembourg, avaient battu en retraite sur Haguenau, furent transportées en chemin de fer à Reichshoffen, dans la matinée du 5 ; de là, elles rallièrent le gros de la division.

La division Conseil-Dumesnil s'était embarquée en chemin de fer, dans la nuit du 4 au 5 août, conformément aux ordres du maréchal de Mac-Mahon. La 1re brigade (Nicolaï) (2) arriva à Reichshoffen le 5, vers 2 heures de l'après-midi, et alla camper à l'Ouest d'Elsashausen, à droite de la division Pellé. Le 2e bataillon du 21e de ligne avait débarqué en cours de route à Haguenau, qu'il était chargé de défendre ; le 3e bataillon du même régiment accompagnait l'artillerie de la division. La brigade Nicolaï était donc réduite à cinq bataillons.

---

(1) Il semble que cette route fût suffisamment couverte par les positions mêmes du 1er corps.

(2) Venant de Mulhouse, sauf le 3e bataillon du 21e de ligne, qui se trouvait le 5 à Ensisheim avec deux batteries.

La 2e brigade (Maire) (1) n'atteignit Reichshoffen que dans la nuit du 5 au 6 août et bivouaqua près de ce village. L'artillerie de la division (2) devait descendre de chemin de fer à Haguenau, pour se rendre ensuite par voie de terre à Reichshoffen. Par suite de l'encombrement existant à la gare, les batteries durent attendre longtemps avant de débarquer et ne purent prendre part à la bataille de Frœschwiller (3). Il en fut de même du 3e bataillon du 21e de ligne (4).

L'armée d'Alsace est donc déployée, dès le 5 août, sur un front de six kilomètres environ, parallèlement à la Sauer, toutes les réserves au centre. Les ailes ne sont appuyées, ni par des troupes, ni par des localités, ni par des ouvrages de fortification passagère. « Le général « Ducrot conseilla au maréchal, pour consolider les « positions, de faire exécuter par les troupes certains « ouvrages de campagne ; mais il se heurta à une oppo- « sition presque unanime des généraux, qui jugèrent « inopportun de fatiguer les soldats par de tels travaux « la veille d'une bataille (5). » Aucun des villages de

---

(1) Venant de Colmar.

(2) Venant : deux batteries d'Ensisheim, une batterie de Colmar. Les trois batteries étaient parties de Colmar le 5 août, entre 9 heures et minuit.

(3) Le lieutenant-colonel commandant l'artillerie divisionnaire avait beaucoup insisté pour que le trajet de Haguenau à Niederbronn fût fait par la voie de terre « afin d'éviter le danger d'un débarquement à proximité de l'ennemi. » (Rapport du lieutenant-colonel. Voir Documents annexes du 6 août).

(4) Ce bataillon arriva sur le champ de bataille à 1 heure et fut englobé dans la retraite. Quant au 2e bataillon, il rétrograda de Haguenau sur Strasbourg et participa à la défense de cette place. (Historique du 21e de ligne.)

(5) *La vie militaire du général Ducrot d'après sa correspondance*, tome II, page 360.

Neehwiller, Frœschwiller, Elsashausen, pas plus que le Nieder-Wald, ne fut mis en état de défense.

Le front occupé par les trois divisions de première ligne avait la forme d'un arc de cercle, convexe vers l'Est; les ailes étaient donc refusées, ce qui facilitait l'enveloppement. Il eût fallu, pour assurer la sécurité du flanc droit, particulièrement menacé, disposer vers Forstheim, des troupes formant échelon débordant en arrière.

Les bivouacs, généralement formés en bataille, n'étaient nullement défilés des hauteurs de la rive gauche de la Sauer; les grand'gardes ne dépassaient pas une ligne tracée à 500 mètres environ en moyenne à l'Est des fronts de bandière, par la ferme Lansberg (1), la lisière orientale du Nieder-Wald, le pied des pentes qui descendent à la Sauer et le saillant du bois de Frœschwiller le plus rapproché du Sulzbach.

Dès l'instant où le maréchal de Mac-Mahon voulait livrer une bataille défensive, il fallait renforcer le plus possible l'obstacle créé par la Sauer et, à cet effet, en détruire les ponts depuis le Kuhbrücke (à l'Est de Langensoultzbach), jusqu'à Gunstett inclus. On chercha à faire sauter ce dernier, mais on constata que les voitures du génie ne portaient pas de poudre de mine et l'on y renonça (2).

De même que la formation de l'armée d'Alsace était à peu près linéaire, de même on ne s'était pas préoccupé de la défense du terrain en profondeur. Pendant les vingt-quatre heures comprises entre l'arrivée des troupes et le commencement de la bataille, on aurait eu le temps de constituer trois lignes de résistance successives :

---

(1) Appelée aussi Albrechtshaüserhof.

(2) Journal de marche de la division de Lartigue, 5 août.

1° Langensoultzbach—Wœrth—Bruckmühle :

2° Neehwiller—Frœschwiller—Elsashausen—Nieder-Wald—Eberbach—Forstheim ;

3° Niederbronn—Reichshoffen—Gundershoffen.

Enfin, on n'avait pas songé à la contre-offensive et, par conséquent, on n'avait pas constitué de masse de manœuvre à cet effet, ni étudié et reconnu le terrain où elle pourrait se produire dans les meilleures conditions. C'était évidemment la zone qui s'étend depuis le Sud du Nieder-Wald jusqu'à la forêt de Haguenau et se prête à l'action combinée des trois armes. Le maréchal de Mac-Mahon pensait que les ponts et les gués de la Sauer lui permettraient de reprendre l'offensive (1). En réalité, celle-ci était bien aléatoire du moment qu'on avait abandonné les hauteurs de la rive gauche qui maîtrisent tous les passages.

La nombreuse cavalerie dont dispose l'armée d'Alsace reste à peu près inutilisée dans la journée du 5. Il y avait pourtant le plus grand intérêt à être renseigné sur la marche des colonnes de l'armée qui avait attaqué la division Douay la veille, à savoir si elles se dirigeaient vers le Sud ou vers l'Est, à connaître leur situation le 5 au soir, pour se rendre compte de la possibilité de recevoir les renforts attendus avant la bataille. Toutefois, il faut citer les reconnaissances exécutées, sur l'ordre du général de Lartigue, par deux pelotons du 6e lanciers, vers Gunstett et Dürrenbach. Refoulés d'abord, près de la première de ces localités, par un escadron de uhlans (2), les lanciers attirèrent ceux-ci sous le feu d'une grand'garde de la division Lartigue (3) qui leur fit perdre quelques cavaliers et détermina leur retraite. Les deux pelotons français continuèrent à remplir leur

(1) *Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon*, 5 août.

(2) 1er escadron du 6e uhlans. Voir page 1112.

(3) Voir page 1113.

« mission et établirent que l'ennemi occupait en forces la « forêt de Haguenau, de Gunstett à Walbourg, que des » troupes se montraient aux environs d'Eschbach....., et « que les derrières de la 4e division, c'est-à-dire la route « de Haguenau à Reichshoffen par Metzwiller étaient « absolument libres (1) ».

Pendant que les troupes du 1er corps s'installaient dans leurs campements, des cavaliers ennemis apparurent sur les hauteurs immédiatement à l'Ouest de Dieffenbach et s'approchèrent de la Sauer. Vers 3 heures, les chevaux de la réserve d'artillerie avaient été menés à la rivière, en aval de Wœrth, lorsqu'un coup de mousqueton provoqua parmi les conducteurs une panique qui s'étendit jusqu'aux troupes campées aux abords de Frœschwiller, mais fut presque aussitôt réprimée. Des hussards prussiens, en marche sur Wœrth furent accueillis à coups de fusil par les avant-postes de la division Raoult et firent demi-tour (2), tandis qu'une batterie française envoyait quelques obus aux cavaliers ennemis de Dieffenbach. Enfin, vers 6 heures du soir, on aperçut, marchant à travers champ, du Sud au Nord, deux compagnies prussiennes qui vinrent occuper Gœrsdorf.

Un orage violent éclata dans la nuit, entre 10 et 11 heures, et fondit sur les troupes françaises qui bivouaquaient sans avoir été autorisées à dresser les tentes. La pluie dura jusqu'au point du jour. Si l'on considère que la 2e division avait livré combat et exécuté sa retraite le 4 août; que la 4e avait fait une marche de nuit du 4 au 5, ainsi que la réserve d'artillerie, la brigade de cuirassiers Michel et la division de cuirassiers de Bonnemains; que la 1re division avait marché toute la journée du 4 août et

(1) Historique du 6e lanciers.
(2) Voir page 1113.

était partie le 5 au point du jour, on se rendra compte de la fatigue que devaient éprouver les troupes du 1er corps le 6 août au matin. « Hommes et chevaux « étaient harrassés. Par surcroît, on manquait de « vivres; il n'y avait que 6,000 rations pour les 35,000 « hommes réunis autour de Frœschwiller (1). »

Malgré ces conditions si peu favorables pour livrer bataille, on verra les troupes de l'armée d'Alsace donner un des plus beaux exemples de vaillance et de ténacité que l'histoire ait à enregistrer.

*
* *

Le 5 août, à 10 h. 50 du matin, le maréchal de Mac-Mahon adressa de Reichshoffen le télégramme suivant à l'Empereur :

« Je suis concentré avec mon corps d'armée à Frœsch- « willer, étendant ma droite jusqu'à la forêt de Hague- « nau (2). Si l'ennemi, se voyant menacé sur sa droite, « ne dépasse pas Haguenau, je suis en bonne position; « s'il dépasse Haguenau, je suis obligé de prendre posi- « tion plus au Sud pour garder les défilés de la Petite- « Pierre et de là à Saverne.

« S'il vous est possible de disposer d'un des corps « d'armée de la Moselle, venant me rejoindre par le « chemin de Bitche ou par la route de Petite-Pierre, je « serai en état de reprendre l'offensive avec avan-

---

(1) Historique du 6e régiment d'artillerie.

« Un autre fait à noter..... pendant ces journées du 4 et du 5, c'est « le manque de vivres..... » (Sarazin, médecin chef de l'ambulance de la 1re division, *Récits sur la dernière guerre franco-allemande*, page 32.)

(2) On remarquera que la forêt de Haguenau est à 4 kilomètres au Sud de Morsbronn, qu'on n'occupait que faiblement (deux compagnies du 3e régiment de tirailleurs).

« tage (1). » Le maréchal attribuait aussi à la position qu'il avait choisie la propriété « de couvrir le chemin de « fer de Strasbourg à Bitche et les voies de communica- « tion principales qui relient le revers oriental au revers « occidental des Vosges (2) ». Mais on observera que l'armée d'Alsace aurait pu, indirectement, arriver au même résultat en gagnant, par des combats en retraite, soit l'obstacle de la Moder, soit la ligne de la Zorn.

Cette dépêche fut sans doute la cause prépondérante de la détermination que prit l'Empereur de scinder les forces françaises en deux armées et de placer les 5e et 7e corps sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon (3). Elle s'inspirait d'ailleurs visiblement du plan rédigé par le général Frossard en 1867.

« Notre armée, dit ce document, pourrait, sur cette « position de Wœrth, soutenir une lutte contre des « forces supérieures avec grandes chances de succès..... « Par Bitche et Niederbronn, elle donnerait la main à « l'armée de l'autre versant des Vosges. De là aussi, on « menace sérieusement la droite et les derrières de « l'ennemi s'il tentait de pousser sur Strasbourg (4). » Le plan prévoyait le cas où l'armée d'Alsace pourrait, « à un moment donné, et sans se compromettre, se « dégarnir d'une ou deux divisions qui seraient dirigées « rapidement à travers les Vosges pour renforcer l'aile « droite de l'armée de la Moselle, engagée dans une « bataille..... (4) ». Inversement, le maréchal de Mac-

(1) On se souvient que, dans une dépêche adressée le 4 août à l'Empereur (10 heures du soir), le maréchal de Mac-Mahon estimait aussi qu'un renfort de trois divisions lui permettrait de prendre l'offensive.

(2) Rapport du maréchal de Mac-Mahon à l'Empereur sur la bataille de Frœschwiller.

(3) Télégramme adressé de Metz, le 5 août, à 12 h. 50 du soir, aux commandants des corps d'armée.

(4) *Revue militaire*, juillet 1900, page 517.

Mahon estimait qu'il pourrait être soutenu à temps par un des corps de Lorraine.

Mais, ou il se méprenait sur les forces de l'armée du Prince royal en estimant que ce secours lui suffirait « pour reprendre l'offensive avec avantage », ou il jugeait que la valeur très réelle de ses troupes était de nature à compenser leur infériorité numérique.

La veille, le commandant du 1er corps et le général Ducrot, qui avaient observé du col du Pigeonnier les bivouacs de la IIIe armée, avaient apprécié, il est vrai, ses forces à 80,000 hommes seulement (1), (2). Dès lors, l'ensemble des 1er (42,000 hommes) et 5e corps (28,000 hommes), et de la division Conseil-Dumesnil (7,600 hommes), se montant à un total de 77,600 hommes, permettait de lutter à nombre égal. Mais rien ne prouvait — et tel fut en effet le cas — que le maréchal de Mac-Mahon eût aperçu tous les corps de l'armée ennemie. D'après sa dépêche du 4 août (10 heures du soir) à l'Empereur, elle n'en compterait que trois ; mais, d'autre part, le Bulletin de renseignements du grand quartier général, en date du 30 juillet (3) en mentionnait quatre, et le capitaine Jung, dans un télégramme du 1er août au Major général, évaluait son effectif à 160,000 hommes, sur des renseignements venus de Francfort (4).

---

(1) Le fait fut rapporté, le 5 août, à M. le général Bonnal, par un capitaine de l'état-major de la 3e division du 1er corps. (*Frœschwiller*, page 144). Le maréchal de Mac-Mahon avait aperçu les bivouacs des Ve et XIe corps et du IIe bavarois.

(2) « Nos positions sont bonnes, disait le général Ducrot le 5 août; « avec 36,000 hommes que nous avons, nous pourrions lutter contre « 45,000 Prussiens; mais il y en a *80,000 et peut-être plus.* » Lettre du marquis de la Rochethulon reproduisant une conversation du général Ducrot avec le colonel X..., le 5 août au matin. (*Vie militaire du général Ducrot*, tome II, page 361.)

(3) *Revue d'Histoire*, janvier 1901, page 200.

(4) *Ibid.*, mars 1901, page 665.

Quand le maréchal de Mac-Mahon demandait à l'Empereur l'adjonction à l'armée d'Alsace d'un corps de l'armée de Lorraine, il avait le sentiment exact de la manœuvre à exécuter contre l'armée du Prince royal, séparée par le massif des Vosges des Ire et IIe armées. Mais, en réalité, pour qu'il pût reprendre l'offensive avec avantage, il lui eût fallu le renfort non pas seulement du 5e corps, mais aussi de trois divisions d'infanterie et de la réserve d'artillerie du 3e corps (1).

---

(1) Il est juste de relater l'entretien ci-après du colonel d'Andigné, chef d'état-major de la division de Lartigue, avec le général Colson, chef d'état-major général du 1er corps d'armée :

« Le Maréchal vient visiter nos positions vers 4 heures.....

« Le général Colson, à qui je demande si le Maréchal n'appelle pas « à lui le général de Failly, qui est à Bitche, et ce qu'il peut y avoir « d'Allemands devant nous, me répond que le général de Failly vient « de faire savoir qu'il est lui-même très menacé en front et ne peut « quitter ses campements, et que nous pouvons avoir de 30,000 à « 40,000 hommes en face de nous. » (Journal de marche de la division de Lartigue, 5 août).

Cet entretien semblerait prouver qu'à l'état-major général du 1er corps on n'estimait pas à plus de 40,000 hommes le chiffre de l'armée adverse. Mais il faut observer que le Journal de marche de la division de Lartigue n'a été rédigé qu'en 1872 et que les souvenirs du colonel d'Andigné n'étaient peut-être plus très exacts à cette époque. La première partie de la citation semble le prouver. A 4 heures du soir, en effet, le général de Failly n'avait fait encore aucun compte rendu au maréchal de Mac-Mahon ; son premier télégramme est de 6 heures du soir. En outre, il ne mentionne aucune menace sur son front.

Plus loin, on trouve dans le Journal de marche de la division de Lartigue, le passage suivant : « Le Maréchal pense être attaqué demain », disait le général Colson. Or, un ordre du 1er corps, sans indication d'heure, il est vrai, commence ainsi :

Frœschwiller, 5 août. — « Demain, séjour. Tous les bagages rejoin- « dront leurs corps respectifs. »

Il est possible, d'autre part, que le général Colson ait dit réellement 40,000 hommes, bien qu'il sût le chiffre de 80,000 hommes, et cela pour donner aux troupes toute confiance dans le résultat de la lutte.

Il suffisait, pour recevoir ces secours, de refuser la bataille jusqu'au 8 août en reculant par des combats en retraite sur la Zintzel, puis sur la Moder et au besoin jusqu'à la Zorn (1).

Encore le maréchal de Mac-Mahon pouvait-il espérer être rejoint le 6 août par le 5e corps, qu'il croyait tout entier à Bitche (2). Mais le télégramme qu'il reçut du général de Failly, dans la soirée, lui apprit qu'il ne pourrait être renforcé le lendemain que par la seule division de Lespart (3). Le fait lui fut confirmé le 6 août, de grand matin, par une dépêche du commandant du 5e corps (4). Il lui était donc impossible de compter sur ce corps d'armée entier avant le 7 août et, dans ces conditions, la prudence commandait de ne pas accepter la bataille le 6 (5). Tel était, du reste, l'avis du général

---

(1) Voir *Revue d'Histoire*, septembre 1901, page 598 et suiv.

(2) *Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon*, 5 août.

Il faut noter en passant la défectuosité du système employé par le grand quartier général, qui laissait les commandants de corps d'armée dans l'ignorance sur la situation des autres éléments de l'armée.

On se refusa constamment à leur donner ces renseignements, « sous « le prétexte que les commandants de corps n'avaient nul besoin de « savoir ce que faisaient leurs voisins. » (*Metz. Campagne et négociations*, page 25).

(3) Le général Ducrot, d'après une note contenue dans sa correspondance, insista auprès du maréchal de Mac-Mahon « pour que l'on « fît venir, le lendemain, l'infanterie du 5e corps par la voie ferrée, ce « qui aurait rendu la grande route libre pour la cavalerie, l'artillerie « et les voitures; le Maréchal repoussa cette idée en alléguant pour « unique raison l'ennui des réquisitions de chemins de fer, l'embarras « des embarquements et des débarquements. » (*La vie militaire du général Ducrot*, tome II, page 377).

(4) Voir *Revue d'Histoire*, octobre 1901, page 828.

(5) Si l'on s'en rapporte à des notes trouvées dans les papiers du général Ducrot, cet officier général « estimait téméraire d'accepter la « bataille sur la position de Frœschwiller avec des forces aussi dispro- « portionnées. Selon lui, on devait battre en retraite sur Lemberg pour

Ducrot qui conseillait la retraite sur Lemberg et telle semble avoir été l'origine du télégramme du 5 août adressé, vers 5 heures, au général de Failly, pour l'occupation immédiate de cette localité (1). A la vérité, le maréchal de Mac-Mahon ne pensait pas être attaqué le 6 août; en effet, un ordre du 1er corps du 5 août prescrivait pour le lendemain un « séjour » et auto-

---

« joindre le corps de Failly et tenir les crêtes des Vosges, défiant toute « attaque dans les positions formidables qu'il avait depuis longtemps « étudiées, en liaison avec l'armée de l'Empereur, en situation d'agir « contre les communications de l'armée qui aurait envahi l'Alsace, si « elle continuait sa route vers Strasbourg, ou de déboucher sur le flanc « de l'autre masse allemande si elle débouchait sur la Sarre. » (*La vie militaire du général Ducrot d'après sa correspondance*, tome II, page 360.)

« Ce projet, dit le général Bonnal, présentait le défaut de n'obliger « en rien la IIIe armée à venir combattre les troupes du maréchal de Mac-Mahon sur les crêtes des Vosges, car en raison du petit nombre « de routes traversant ce massif et des longs défilés qu'elles forment il « suffisait de quelques détachements et d'un corps de réserve pour « empêcher les Français de déboucher en Alsace.

« Une attaque de flanc dirigée de Lemberg contre des forces alle- « mandes parvenues au Sud de la Sarre, n'était pas mieux justifiée, « attendu que le massif des Vosges ne pouvait constituer une base « d'opérations pour une armée de huit ou dix divisions, pourvues du « matériel roulant usité dans les guerres d'Europe. Après un insuccès, « les troupes du maréchal de Mac-Mahon se seraient dispersées dans « les forêts vosgiennes, mourant de faim, sans direction, à la merci « des fractions ennemies postées aux issues dans la plaine. » (*Frœschwiller*, page 183.)

Il est à remarquer que les notes ci-dessus du général Ducrot ne portent aucune indication de date. Toutefois, un passage du journal inédit du comte de Leusse, maire de Reichshoffen, confirme les démarches faites par le général Ducrot auprès du maréchal de Mac-Mahon pour le décider à la retraite sur Lemberg. Le 6 août, vers 6 h. 30 du matin, le Maréchal avait fini par céder aux instances du général Ducrot, appuyé d'ailleurs par le général Raoult, mais il changea d'avis, sans doute, en se voyant attaqué. (Journal inédit du comte de Leusse, 6 août.)

(1) Voir *Revue d'Histoire*, octobre 1901, page 824.

risait les troupes à se faire rallier par leurs bagages, réunis à Reichshoffen. Toutefois, l'éventualité d'une bataille le 6 août ne dépendait pas de lui seul, ni même, ainsi que les événements l'ont prouvé, de la volonté du Prince royal. Il importait donc de ne pas s'y exposer en restant immobile sur les positions de la rive droite de la Sauer (1). Dès la soirée du 5 août, ou au plus tard le 6 de grand matin, le maréchal de Mac-Mahon aurait pu, semble-t-il, donner des ordres pour refuser la lutte en cas d'attaque.

Toutes les troupes du 1er corps et la division Conseil-Dumesnil se seraient repliées, après un simulacre de résistance, sur la rive droite du Falkensteinerbach et de la Zintzel, par Niederbronn, Reichshoffen, Gundershoffen, Griesbach, sous la protection de la division Raoult, qui aurait formé l'arrière-garde, appuyée par la réserve d'artillerie et flanquée à grande distance sur ses ailes par les divisions de cavalerie Duhesme et de Bonnemains (2). Dans cette même hypothèse, il y aurait eu lieu de télégraphier au général de Failly de mettre la division de Lespart en route en temps opportun, pour qu'elle se trouvât rendue à Niederbronn le 6 août, à 6 heures du matin, et de diriger tout le reste du 5e corps, le plus tôt possible, sur Ingwiller et Weiterswiller. Peut-être même le maréchal de Mac-Mahon pouvait-il espérer que la situation s'éclaircirait le 6 août sur le haut Rhin et qu'il pourrait être renforcé par une bri-

(1) Ce qui semble avoir empêché le maréchal de Mac-Mahon de refuser le combat, outre la conviction qu'il ne serait pas attaqué le 5, c'est « la grande confiance qu'il paraissait avoir dans son heureuse « étoile et dans les excellentes troupes qui composaient le 1er corps; il « méprisait un peu trop nos adversaires et les croyait incapables de « prendre immédiatement une vigoureuse offensive..... » (Note du général Ducrot, *Vie militaire*, tome II, page 375.)

(2) Voir à ce sujet la *Revue d'Histoire*, septembre 1901, page 599.

gade de la division Liébert et l'artillerie de réserve du 7e corps.

Dès le 4 août, en effet, le général Douay écrivait au Major général qu'il s'empresserait de lui « proposer d'appuyer le 1er corps..... dès que les circonstances le permettront (1) ». En recevant, à 6 heures du soir, la nouvelle officielle du combat de Wissembourg, il pensa que « son concours pouvait, d'un instant à l'autre, « devenir nécessaire au 1er corps (2) ». Est-ce pour ce motif qu'il ordonna aux troupes du 7e corps restées à Belfort de se porter vers Mulhouse ou voulait-il seulement remplacer dans cette ville la division Conseil-Dumesnil appelée à Haguenau? Quoi qu'il en soit, le 5 août au matin, la 2e brigade de la division Liébert se rendait à Alkirch avec les réserves d'artillerie et du génie, pendant que la 1re brigade se portait d'Altkirch sur Rixheim. Le général Douay renonçait d'ailleurs complètement au dispositif qu'il avait prévu le 4 août pour la surveillance du Rhin entre Colmar et Huningue, et se proposait de concentrer, le 6 août, toutes ses forces près de Mulhouse.

Tels sont les motifs qui devaient déterminer le maréchal de Mac-Mahon à ne pas accepter la lutte le 6 août et à préparer la retraite si, contre ses prévisions, une attaque de l'adversaire se produisait à cette date.

« Le premier principe de la guerre est qu'on ne doit « livrer bataille qu'avec toutes les troupes qu'on peut « réunir sur le champ d'opération (3). »

---

(1) Le général Douay au Major général, D. T. Belfort, 4 août, 1 h. 35 soir.

(2) Prince Bibesco, *Belfort, Reims, Sedan.* Le 7e corps de l'armée du Rhin, page 26.

(3) *Mémoires de Napoléon*, tome V, page 311.

*
* *

La IIIe armée exécute le 5 août les marches prescrites par l'ordre général du 4 août.

La 4e division de cavalerie, qui avait bivouaqué à Ober-Otterbach, devait « s'avancer par Altenstadt, sur « la route de Haguenau, pour rechercher l'ennemi « dans la direction de Haguenau, Soufflenheim et Rop- « penheim, et surtout pour éclairer le pays », un régiment s'avançant de Soultz vers l'Ouest jusqu'à Wœrth et Reichshoffen. Elle était chargée, en outre, de détruire les deux chemins de fer de Haguenau, ainsi que la voie ferrée de Reichshoffen.

La division franchit la Lauter à 5 heures du matin, précédée à 4 kilomètres environ par la brigade de Bernhardi (1er et 6e uhlans) et le 2e hussards ; ces trois régiments constituant son avant-garde. Elle atteint Soultz à 7 heures du matin et s'y arrête, laissant l'avant-garde faire seule la reconnaissance sur Haguenau. Le général de Bernhardi réquisitionne des outils à Soultz en vue des destructions prescrites et continue sur la grande route de Haguenau, ayant comme avant-garde particulière le 1er escadron du 2e hussards. Il détache le 3e escadron de ce régiment vers Roppenheim et Soufflenheim pour couvrir son flanc gauche, pendant que les 4e et 5e escadrons, sous les ordres du colonel de Schauroth, exécutent la reconnaissance prescrite sur Wœrth et Reichshoffen.

A part quelques coups de feu qui avaient été tirés des maisons de Soultz (1), on ne trouve aucune trace de

(1) Par quelques fantassins français qui se rendirent presque immédiatement. (Historique du 2e régiment de hussards prussien, page 18.)

l'ennemi (1) jusqu'à la forêt de Haguenau. Avant de s'y engager, le général de Bernhardi la fait contourner sur chacun de ses flancs par un escadron du 6e uhlans, puis il poursuit sa marche vers le débouché Sud de la forêt que son avant-garde atteint à 10 heures du matin, mais où elle trouve le pont de Brumbächel coupé. Elle est accueillie, en même temps, par des feux de salve exécutés par des fractions du bataillon du 21e de ligne qui occupait Haguenau, et rétrograde jusqu'à la lisière des bois où la brigade reste en observation.

« Les nombreux sifflements des locomotives, le rou-
« lement des wagons donnaient à supposer que des
« transports de troupes avaient lieu sur le chemin de
« fer de Haguenau (2). »

Mais la brigade Bernhardi ne lance pas même une patrouille qui eût cependant aisément tourné l'obstacle par un des nombreux chemins qui sillonnent la forêt particulièrement à l'Est de la grande route. Vers midi, sur l'apparition de quelques tirailleurs français (3), elle se replie sur Soultz, laissant comme arrière-garde l'escadron de hussards qui échange quelques coups de feu avec l'ennemi, mais rétrograde à son tour sans conserver le contact. La mission du général de Bernhardi, qui était de rechercher l'adversaire dans la direction de Haguenau et de détruire les voies ferrées n'était donc pas remplie.

Pendant ce temps, l'escadron de uhlans, envoyé sur le flanc gauche de la brigade trouve la lisière Nord de

---

(1) C'est l'expression même de l'*Historique du Grand État-Major prussien*. Les 50e et 74e de ligne qui avaient battu en retraite le 4 sur Haguenau, avaient donc conservé un excellent ordre pour ne laisser ni traînards, ni objets abandonnés après un combat aussi rude que celui de Wissembourg.

(2) *Historique du Grand État-Major prussien*, 2e livraison, page 199.

(3) Historique du 2e hussards prussien, page 23.

la forêt obstruée par des coupes récentes et fait demi-tour sans chercher à pousser une patrouille au delà.

Le 3e escadron du 2e hussards, détaché vers le Rhin, s'était avancé par Niederrœdern et Seltz sur Roppenheim. En arrivant près de Forstfeld, on lui signale l'ennemi. Il met le sabre à la main, s'élance à l'attaque, mais reconnaît à temps qu'il a devant lui deux escadrons de dragons badois (1). Il continue avec eux sur Roppenheim qu'il trouve inoccupé et s'y arrête, tandis que les cavaliers badois poussent sur la route de Strasbourg jusqu'à hauteur de Fort-Louis. Une patrouille de hussards est envoyée à Soufflenheim où elle est reçue à coups de fusil et se replie, s'en tenant à la déclaration de deux traînards faits prisonniers, qu'il y a là 50 hommes environ du 50e de ligne. Puis le commandant du 3e escadron s'en remet aux dragons badois du soin de garder le contact et rentre à Soultz sans avoir cherché à reconnaître Haguenau, en contournant Soufflenheim par le Sud.

« En résumé, dit l'*Historique du Grand État-Major* « *prussien*, on avait constaté que l'adversaire semblait « réunir des troupes à Haguenau (2). »

Les reconnaissances envoyées vers l'Ouest avaient donné des résultats autrement importants.

Le 1er escadron du 6e uhlans (capitaine de Pelet-Narbonne) qui avait mission de couvrir le flanc droit, avait reçu l'ordre de suivre l'itinéraire Riedseltz, Bremmelbach, Memelshoffen, Merckwiller, Oberdorf, Gunstett. Il aperçut bientôt des morts, des effets d'équipement et diverses traces de la retraite de la veille. En sortant de Gunstett, à midi et demi, le capitaine de Pelet-Narbonne, pendant qu'il faisait boire ses chevaux à la

(1) Historique du 2e hussards prussien, page 24.
(2) 2e livraison, page 199.

Sauer, constata, sur la hauteur de Dürrenbach, l'existence d'un camp français important, en avant duquel se trouvaient deux pelotons de lanciers. Il franchit la Sauer pour les attaquer, mais les lanciers se replièrent et un peloton de uhlans lancé à leur poursuite vint tomber sous le feu d'une grand'garde du 13e bataillon de chasseurs (1) postée dans un fossé, près de la ferme Lansberg. En même temps, une patrouille signala des forces d'infanterie ennemie marchant vers la Sauer (2). L'escadron de uhlans rétrograda, d'abord sur Gunstett, puis sur Soultz, sans chercher à connaître exactement l'importance des troupes adverses et sans garder le contact.

Sur ces entrefaites, les deux escadrons du 2e hussards, commandés par le colonel de Schauroth, s'étaient portés directement de Soultz sur Wœrth. Les patrouilles de droite firent prisonniers à Preuchsdorf et à Lampertsloch quelques isolés de la division Douay et apprirent par des paysans que des troupes de toutes armes venant de Wissembourg et évaluées à 20,000 hommes avaient passé par Langensoultzbach (3). A 9 h. 30, en arrivant à Dieffenbach, le colonel de Schauroth apprit par son avant-garde que la rive droite de la Sauer était fortement tenue par l'ennemi et qu'on y apercevait des forces importantes d'infanterie. Le colonel vérifia par lui-même ce renseignement et adressa un compte rendu au général de division prince Albrecht. Un peu plus tard, comme les hussards de la pointe essayaient de franchir la Sauer à Wœrth, où le pont était en partie détruit, ils reçurent quelques coups de fusil et un certain nombre de coups de canon tirés par la division

(1) 4e division (de Lartigue).

(2) Ces détails sont extraits de l'Historique du 6e régiment de uhlans, page 235.

(3) Historique du 2e régiment de hussards.

Raoult des hauteurs d'Elsashausen. De la lisière du bois de Dieffenbach, où il s'était posté, le colonel de Schauroth constata qu'il y avait sur la rive opposée de la Sauer des troupes de toutes armes en nombre considérable. Une patrouille de sous-officier, lancée sur Gunstett lui apprit que les camps français s'étendaient jusqu'à ce point et les paysans lui confirmaient ce renseignement (1). Le colonel de Schauroth resta au contact jusqu'à l'arrivée des avant-postes du Ve corps et fit connaître à son général de division que : « Des troupes « ennemies de toutes armes, installées sur de fortes « positions, occupaient la rive droite de la Sauer, de « Langensoulzbach à Gunstett » ; elles comprendraient, au dire des habitants, les 18e et 45e régiments d'infanterie, et auraient 3,000 hommes à Langensoulzbach. Ces renseignements étaient extrêmement précieux, mais on remarquera que, pour remplir complètement sa mission, le colonel du 2e hussards aurait dû lancer des reconnaissances sur les flancs des campements français de façon à réaliser l'information en profondeur.

Si l'on examine les dispositions prises par la 4e division de cavalerie, on constate un éparpillement des forces en cinq groupes sur un front de près de 40 kilomètres ; le gros de la division ne comprenant pas la moitié de l'effectif total (2 régiments seulement (2) et l'artillerie). Une division de cavalerie française, débouchant de Wœrth, bien groupée dans la main de son chef, aurait non seulement empêché la cavalerie ennemie de remplir sa mission, mais aurait pu en écraser successivement les divers tronçons. En réalité, il suffisait, pour se conformer à l'ordre du 4 août, d'envoyer un escadron sur Soufflenheim, un sur Wœrth, un sur Haguenau, pré-

(1) Historique du 2e régiment de hussards.

(2) Le 5e régiment de dragons, de la 4e division de cavalerie, avait été maintenu à Deux-Ponts.

cédés de reconnaissances d'officiers parties à l'aube (1) et de se diriger avec le gros de la division sur Soultz où elle aurait pris une position de halte gardée pour attendre les renseignements.

On observera que, contrairement à l'ordre qu'il avait reçu, le général de Bernhardi n'a pas détaché un régiment de Soultz sur Reichshoffen, mais seulement deux escadrons du 2e hussards. Il est probable qu'il a voulu conserver les deux autres pour avoir à l'avant-garde et sur le flanc gauche un escadron armé de mousquetons (2).

La 4e division de cavalerie bivouaqua au Sud de Hunspach.

Le IIe corps bavarois partit de Wissembourg à 6 heures du matin et « ne tarda pas à trouver, sur la « route de Lembach, des indices de la retraite de la « division Douay, tels qu'une centaine de blessés laissés « à Climbach et des bivouacs récemment abandonnés « aux alentours (3) ». Il établit ses nouveaux bivouacs près de Lembach, son quartier-général à Climbach; ses avant-postes, poussés vers Mattstall se relièrent au Kuhbrücke avec ceux du Ve corps (4).

Le Ve corps rompit d'Altenstadt en deux colonnes.

La colonne de droite (10e division) suivit l'itinéraire : Steinseltz, Bremmelbach, Birlenbach, Keffenach, Me-

---

(1) A défaut de la veille au soir, et en raison de l'arrivée tardive des ordres. Ces reconnaissances auraient été lancées sur Haguenau, Brumath; sur Bischwiller, Strasbourg; sur Niederbronn, Reichshoffen; sur Gunstett, Ingwiller.

(2) En 1870, les uhlans n'étaient pas pourvus, comme aujourd'hui, de carabines.

(3) *Historique du Grand État-Major prussien*, 2e livraison, page 200.

(4) *Antheil des II bayerischen Armee-Corps an dem Feldzug* 1870-1871. Heilmann, page 14. D'après l'*Historique du Grand État-Major prussien*, la 4e division bivouaqua près de Pfaffenbronn. (3e livraison, page 214.)

melshoffen, Lobsann, Lampertsloch, Preuschdorf. Partie du Geissberg à 8 heures du matin, sa tête n'atteignit Preuschdorf qu'à 2 heures de l'après-midi, après une marche pénible (1). La 20e brigade, constituant l'avant-garde du Ve corps, s'établit à l'Ouest de Dieffenbach et, faute de pouvoir disposer son service de sûreté au delà de la Sauer, comme le prescrivait l'ordre du 4 août, elle mit des détachements à Goersdorf, Dieffenbach, Gunstett, poussant des postes avancés jusqu'à la rivière (2).

La colonne de gauche (9e division et artillerie de corps) marcha par la route de Soultz; mais comme cette route avait été attribuée également au XIe corps, qui y avait engagé toute la 21e division et toutes les voitures du corps d'armée, le mouvement de cette colonne ne put commencer que vers 10 heures, au lieu de 8 heures.

Le gros du Ve corps bivouaqua près de Preuschdorf, à cheval sur la grand'route.

Le XIe corps avait à sa disposition la route de Soultz et le chemin de fer. L'infanterie de la 22e division quitta ses bivouacs près du Nieder-Wald à 6 heures du matin et suivit la voie ferrée; tout le reste du corps d'armée prit la route de Soultz à la même heure, employant environ quatre heures à s'écouler et empêchant, par suite, la tête de la colonne de gauche du Ve corps de rompre avant 10 heures. Les calculs d'écoulement faits à l'état-major de la IIIe armée étaient donc entachés d'erreur.

Tout le XIe corps vint s'établir au Sud de Soultz, avec des détachements avancés à Surbourg, Ober et Nieder-Betschdorf.

---

(1) Stieler von Heydekampf, *Opérations du Ve corps prussien*, page 37.

(2) Demi-bataillon du 37e à Goersdorf; 4e escadron du 14e dragons et 2e bataillon du 50e à Gunstett, bataillon de fusiliers du 50e à Dief-

Le corps Werder partit de Lauterbourg à 6 heures, en deux colonnes :

La division badoise, formant la colonne de gauche, marcha d'abord sur Wintzenbach par la grande route de Lauterbourg à Strasbourg. Un détachement de flanqueurs de gauche de l'avant-garde, fort d'un bataillon et d'un escadron, se heurta à Münchhausen à des postes français qu'il refoula jusqu'à Seltz. L'avant-garde se porta alors sur cette localité, dirigeant un bataillon et un escadron sur Niederrœdern; ce dernier, poussant une reconnaissance sur Roppenheim, constata que les Français venaient d'évacuer ce village pour se replier sur Soufflenheim. Pendant ce temps, le gros de la division se rassembla à Eherhof, entre Wintzenbach et Niederrœdern.

La division würtembergeoise, formant la colonne de droite, franchit la Lauter en amont de Lauterbourg et marcha, par Scheibenhard et Siegen, sur Keidenburg. Sur la nouvelle de l'apparition de troupes ennemies dans la forêt de Haguenau, elle s'arrêta et poussa une brigade sur Oberrœdern.

Dans le courant de l'après-midi, les deux divisions quittèrent les positions qu'elles avaient prises et poursuivirent leur mouvement sur Aschbach, où elles bivouaquèrent, avec des avant-postes sur la ligne Rittershofen, Hatten, Niederrœdern.

Le Ier corps bavarois quitta ses campements de Langenkandel, Minfeld, Minderslachen à 5 heures du matin, mais se trouva arrêté, au delà d'Altenstadt, par le Ve corps qui, ralenti lui-même dans son mouvement par le XIe corps, ne s'était pas encore écoulé sur la route de Soultz. Sa tête de colonne n'atteignit Ingolsheim que

---

fenbach. Le reste de la 20e brigade avec le 3e escadron du 14e dragons et la 6e batterie légère à l'Ouest de Dieffenbach.

vers 6 heures du soir; les dernières fractions vers minuit seulement.

« A la suite des incidents de cette journée, le quartier « général de la IIIe armée, établi à Soultz, avait acquis « la conviction que c'était dans la direction de l'Ouest, « et derrière la Sauer, qu'il fallait chercher la masse « principale ennemie (1). »

Il résultait en effet, d'une part, des renseignements fournis par la cavalerie, d'autre part « des rapports d'une « reconnaissance, faite sur l'ordre du Prince royal par « un officier de l'état-major du quartier général, que la « division battue à Wissembourg s'était ralliée, sur les « hauteurs à l'Ouest de Wœrth, à trois autres divisions « du maréchal de Mac-Mahon (2) ». Mais le doute n'en subsistait pas moins sur l'importance des forces ennemies signalées à Haguenau.

Le commandant de la IIIe armée résolut, en tout état de cause, de concentrer ses troupes le 6 août et d'attaquer l'armée française le 7 août avec toutes ses forces (3).

En conséquence, il donna dans la soirée les ordres suivants :

Quartier général de la IIIe armée, à Soultz, le 5 août 1870.

« L'armée exécutera demain un changement de front en restant concentrée autour de Soultz.

« 1° Le IIe corps bavarois et le Ve corps prussien conserveront leurs positions actuelles à Lembach et à Preuschdorf;

« 2° Le XIe corps prussien, conversant à droite, viendra bivouaquer à Hoelschloch, lançant des avant-postes vers la Sauer. Il occupera Surbourg et gardera la route de Haguenau ;

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 2e livraison, page 202.
(2) Von Hahnke, *Les opérations de la IIIe armée*, page 51.
(3) *Ibid.*

« 3° Le Ier corps bavarois se portera jusqu'aux environs de Lobsann et de Lampertsloch, poussant ses avant-postes, à travers le Hochwald, vers la Sauer;

« 4° La 4e division de cavalerie, tout en demeurant dans ses bivouacs, fera face à l'Ouest;

« 5° Le corps Werder gagnera Reimerswiller et fera front vers le Sud. Grand'gardes vers la forêt de Haguenau. De forts avant-postes garderont la route à Kuhlendorf et la voie ferrée à Hoffen.

« Le quartier général sera à Soultz. »

Les prescriptions de cet ordre montrent que le corps Werder fait face à la direction de Haguenau et que le XIe corps est prêt à l'appuyer en cas d'attaque venant du Sud. Le Ier corps bavarois, placé dans l'intervalle entre le IIe corps bavarois et le Ve corps, pourra éventuellement soutenir ceux-ci ou se porter sur Soultz, au secours du XIe corps et du corps Werder.

Le dispositif prévu par la IIIe armée répondait donc à la fois à l'hypothèse d'un mouvement vers l'Ouest et au cas d'un danger signalé vers Haguenau. Il n'en pouvait être autrement, d'ailleurs, en raison des résultats négatifs de la reconnaissance exécutée le 5 août par la brigade de Bernhardi, et il n'y a pas lieu d'être surpris de l'incertitude où devait se trouver le Prince royal dans la soirée, ignorant encore sans doute si la bataille se livrerait sur Frœschwiller ou sur Haguenau.

On remarquera que l'ordre ne dit rien de l'ennemi, ne renseigne pas les commandants de corps d'armée sur les projets du général en chef, ne donne aucune heure de départ et renonce à utiliser la 4e division de cavalerie pour éclaircir la situation dans la direction de Haguenau.

Dans l'après-midi du 5, on prévint le IIe corps bavarois de « porter son attention non seulement sur la route de « Bitche, mais encore sur les environs de Langensoultz- « bach. Si, dans la matinée du lendemain, le canon se

« faisait entendre à Wœrth, ce corps devait faire en « sorte de jeter une division contre la gauche de l'adver- « saire, le reste demeurant face à Bitche (1) ».

On l'informait en outre que les têtes de colonnes du VIe corps étaient arrivées à Landau; que, le lendemain, une division de ce corps d'armée s'avancerait dans la direction de Bitche et de Pirmasens, en faisant occuper Wissembourg par deux bataillons. Dès lors, la droite du IIe corps bavarois se trouverait parfaitement garantie.

*
* *

L'ordre qui précède « était basé sur la supposition « qu'en prenant position derrière la Sauer, l'ennemi « voulait couvrir le chemin de fer de Strasbourg à « Bitche, ainsi que les communications qui coupent les « Vosges (2), et que, dans ce but, l'état-major français « avait l'intention de livrer bataille, en attirant à lui « tout ou partie des 7e et 5e corps. Si cette hypothèse « était fondée, — et les nouvelles, les renseignements « les plus récents tendaient à le faire supposer, — on « avait, du côté des Allemands, tout le temps d'exécuter « le mouvement préliminaire projeté pour le 6, et dont « le but principal était de rapprocher les fractions de « l'armée les plus éloignées, le Ier corps bavarois et le « corps Werder (1) ».

Si la concentration des 1er, 5e et 7e corps français était un fait accompli, il y avait en effet quelques avantages pour la IIIe armée à surseoir à la bataille le 6 août et à

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 214.

(2) On a vu précédemment (page 1103) que ce sont à peu près les termes d'un passage du rapport du maréchal de Mac-Mahon à l'Empereur sur la bataille de Frœschwiller.

la reporter au 7. Ce délai permettait de faire serrer les deux corps de seconde ligne en disposant le corps Werder devant les débouchés Nord de la forêt de Haguenau; de recueillir, le 6, de nouveaux renseignements sur les forces adverses signalées vers le Sud; de ne pas fatiguer enfin les troupes à la veille d'une action. Mais la jonction des 5e et 7e corps français avec le 1er ne s'était nullement effectuée, ainsi que le faisaient pressentir d'ailleurs les nouvelles reçues jusqu'alors au quartier général à Soultz.

A retarder l'attaque d'un jour, on laisserait peut-être au maréchal de Mac-Mahon la faculté d'appeler à Frœschwiller le 5e corps et deux divisions du 7e; on exposerait la IIIe armée à livrer bataille à des forces presque doubles de celles qui étaient signalées sur la Sauer le 6 août (1).

Si, faisant abstraction de cette considération, dont la gravité ne dut pas lui échapper, le Prince royal se décidait à différer la lutte, il importait au plus haut point d'en informer les commandants de corps d'armée, en particulier ceux des Ve corps et IIe bavarois.

Du contact étroit qui existait le 5 au soir entre leurs avant-postes et les grand'gardes françaises; des escarmouches probables qui en résulteraient, pouvaient surgir des incidents et même des événements imprévus et contraires à la volonté du commandant en chef.

Il était non moins nécessaire d'aviser les corps d'armée de la recommandation qui avait été faite au IIe corps bavarois de « jeter une division contre la

(1) « Du moment où les opérations étaient commencées, chaque « jour avait sa valeur pour les Allemands. Différer l'attaque équivalait « à renoncer, en faveur de l'ennemi, à des avantages essentiels. » (Général Woyde, *Causes des succès et des revers dans la guerre de* 1870, tome I, page 173).

« gauche de l'adversaire..... si dans la matinée du len-
« demain le canon se faisait entendre à Wœrth », pour les empêcher d'engager leur artillerie sans motifs graves.

Or, cette précaution ne fut pas prise (1) et cette omission, jointe à l'ignorance des intentions du Prince royal, fut la cause déterminante de la bataille du 6 août.

La rédaction adoptée par l'état-major de la IIIe armée pour cette communication au IIe corps bavarois présentait de plus le caractère d'un ordre précis et ferme pour l'exécution duquel l'unique condition prescrite et le signal convenu étaient la canonnade de Wœrth.

« Dans des circonstances comme celles dont il s'agis-
« sait ici, c'est-à-dire eu égard à la proximité de l'en-
« nemi et à la grande portée des pièces d'artillerie,
« toutes les causes et toutes les éventualités imaginables
« pouvaient amener une canonnade, qui n'avait rien de
« commun avec les hypothèses que l'instruction du
« général de Blumenthal considérait comme prépondé-
« rantes. Je vais même encore plus loin : étant données
« les circonstances, il aurait fallu un hasard singulier et
« peu vraisemblable pour que les troupes de la division
« Bothmer fussent dans l'impossibilité d'entendre, tant
« soit peu, dans le cours de la journée du 6 août, la
« canonnade venant de la direction de Wœrth (2). »

Il eût donc été prudent, semble-t-il, de recommander au IIe corps bavarois de se renseigner tout d'abord sur les causes de la canonnade, qui pouvait être produite par une batterie française, envoyant — comme il était arrivé dans la journée du 5 — des obus à quelques cavaliers prussiens.

---

(1) Von Hahnke, *loc. cit.*, page 53.

(2) Général de Woyde, *Causes des succès et des revers dans la guerre de* 1870, tome I, page 160.

L'ordre de la IIIe armée laisse la 4e division de cavalerie à son bivouac.

Il y avait pourtant un très grand intérêt à être renseigné sur la force et les mouvements des troupes adverses au Sud de la forêt de Haguenau, et à recouper par des reconnaissances d'officier les routes qui, de Haguenau, vont à Wœrth, à Reichshoffen et à Ingwiller. C'étaient les directions probables que suivraient des renforts venant du Sud. De même, il eût été utile de prescrire au IIe corps bavarois de pousser des partis de cavalerie vers l'Ouest pour surveiller la route de Bitche à Niederbronn par où le 5e corps pouvait effectuer sa jonction avec le 1er.

Il importait peu d'ailleurs que la 4e division de cavalerie fît « front vers l'Ouest » dès l'instant où l'emplacement de son bivouac ne changeait pas.

On peut dire, en somme, avec le général de Woyde, « que le commandant en chef de la IIIe armée alle- « mande ne se décida pas à attaquer le 6 pour les « raisons suivantes : il n'était pas suffisamment ren- « seigné sur la force et la position de l'adversaire ; en « outre, ces renseignements incomplets provenaient de « ce qu'on n'avait pas su utiliser convenablement la « nombreuse cavalerie dont on disposait..... Une autre « cause prépondérante des fautes signalées ci-dessus « peut, en outre, être attribuée à l'insuffisance frap- « pante d'esprit d'entreprise, qui caractérisait les chefs « supérieurs de la cavalerie allemande ; ces derniers ne « paraissent pas, à beaucoup près, à cette époque, s'être « rendu un compte bien exact des missions qui incom- « bent de nos jours à la cavalerie (1) ».

---

(1) De Woyde, *Causes des succès et des revers dans la guerre de* 1870, tome I, page 177.

*
* *

Dans la soirée du 5 août, les troupes françaises d'Alsace occupaient les emplacements ci-après :

1er corps..	Quartier général.....	Frœschwiller.
	1re division.....	Entre Frœschwiller et Neehwiller.
	2e —	Au Sud de Frœschwiller.
	3e —	Entre Elsashausen et le bois de Frœschwiller.
	4e —	A l'Est d'Eberbach.
	Division de cavalerie.	Au Nord-Ouest d'Eberbach.
	Réserves d'artillerie et du génie.....	A l'Est de Reichshoffen.
	Parc d'artillerie.....	Besançon, avec une portion à Reichshoffen.
7e corps..	Quartier général.....	Mulhouse.
	1re division.....	A Reichshoffen et en route pour s'y rendre.
	2e —	Rixheim et Altkirch.
	3e —	Lyon.
	Division de cavalerie.	Altkirch, Mulhouse, Lyon.
	Réserves d'artillerie et du génie.....	Altkirch.
	Parc d'artillerie.....	Vesoul.
Division de réserve de cavalerie de Bonnemains.....		Au Nord-Est de Reichshoffen.

(*A suivre.*) E.

DOCUMENTS ANNEXES.

Journée du 5 août.

1er CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 1er corps d'armée.

Voir *Revue militaire*, mai 1899, page 110.

Notes sur les opérations du 1er corps de l'armée du Rhin et de l'armée de Châlons, dictées par le maréchal de Mac-Mahon à Wiesbaden en janvier 1871.

Le quartier général était à Frœschwiller (5 août), la division Ducrot entre Neehwiller et Frœschwiller; la division Raoult à la droite de la division Ducrot, occupant Frœschwiller et Elsashausen. La division de Lartigue, se reliant par sa gauche avec la division Raoult, se prolongeait par sa droite dans la direction de Morsbronn. La 2e division, ex-division Douay, devenue division Pellé, qui avait combattu la veille, était en réserve en arrière de la division Raoult. La division de cavalerie Duhesme (deux régiments de cuirassiers et deux escadrons de lanciers) (1) fut placée en arrière de la droite de la division de Lartigue; le reste de la cavalerie en arrière du centre du corps d'armée. Sur les 6 heures du soir, le Maréchal reçut avis que le corps du général de Failly était mis à sa disposition; il lui donna immédiatement l'ordre, par dépêche télégraphique, de le rejoindre le plus vite possible.

Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon.

5 août.

Le 5 août, à la pointe du jour, je portai mon quartier général à Frœschwiller et allai reconnaître cette position, que je n'avais encore étudiée que sur la carte. J'avais avec moi le général Ducrot et M. de Leusse. La position me parut telle que je l'avais jugée, remplissant les conditions que je lui supposais. Son front s'étendait sur les hauteurs

(1) Voir page 1096, note (1).

de la rive droite de la Sauerbach, dominant celui de la rive gauche. Il était couvert par le cours de la rivière, qui présentait un obstacle sérieux permettant toutefois de reprendre l'offensive par les ponts ou gués qui s'y trouvaient. Ses flancs s'appuyaient à des villages, à des bois favorables à la défense. En avant, à sa droite, sur la rive gauche, se trouvait le plateau de Gunstett, qui dominait toute la vallée. Enfin, elle couvrait nos communications soit sur Metz, soit sur Châlons.

En rentrant à Frœschwiller, je fis placer les troupes de la façon suivante :

La 1re division Ducrot formait l'aile gauche. Elle occupait la position au nord de Frœschwiller sur la rive droite de la Sauerbach, détachant une compagnie sur sa gauche à Neehwiller et une autre à Jægerthal, nœud de plusieurs routes importantes.

La 3e division Raoult fut établie en face de Wœrth, sa droite en avant du village d'Elsashausen, sa gauche sur le contrefort boisé situé à l'Est (1), se reliant à la 1re division.

La 4e division Lartigue fut laissée sur la position où elle avait couché, sur le plateau de Gunstett, d'où elle prenait en flanc toutes les troupes qui attaqueraient la position de la rive droite (2).

La division Pellé, celle qui avait combattu à Wissembourg, fut placée en arrière du centre, en face de Wœrth.

La division Conseil-Dumesnil, que j'attendais dans la journée, devait tenir la droite en occupant Morsbronn. Mais, dans la journée, j'appris que le général Douay, trompé par quelques coureurs würtembergeois qui auraient traversé le Rhin près de Neuenbourg, crut que cette division était menacée sur ses derrières et lui avait donné l'ordre de rétrograder de Colmar sur Mulhouse (3). Craignant que le chemin de fer fût coupé, ce qui aurait empêché cette division de me rejoindre immédiatement, et ne pensant pas alors avoir assez de troupes pour occuper toutes ces positions, je donnai ordre à la division Lartigue de passer sur la rive droite et d'occuper la position que j'avais réservée à la division Conseil-Dumesnil, sa gauche reliée à la division Raoult, en avant des bois du Nieder-Wald, sa droite sur les hauteurs de Morsbronn, occupant fortement la route de Gunstett à Eberbach.

---

(1) Au Nord-Est de Frœschwiller et à l'Ouest de Gœrsdorf.

(2) La 4e division fut placée ultérieurement sur la rive droite de la Sauer, à droite de la division Raoult.

(3) Les documents du 5 août ne mentionnent pas ce fait. Il semble que le maréchal de Mac-Mahon ait confondu avec la journée du 4 où, effectivement, la division Conseil-Dumesnil fut rappelée par le général Douay de Colmar sur Mulhouse, et exécuta en partie (1re brigade) ce mouvement.

L'artillerie de réserve fut placée en avant, sur la gauche de la division Pellé (1).

La division Duhesme, la brigade Michel et deux escadrons de lanciers, en arrière de la division Lartigue. La brigade Septeuil en arrière de la division Raoult. Enfin, la division de Bonnemains en arrière. Tous les bagages des corps, en arrière de Reichshoffen.

Le 5 août, à 6 heures du soir, je reçus une dépêche du Major général m'annonçant que l'Empereur venait de placer le général de Failly, commandant le 5e corps, sous mes ordres, et que je pouvais en disposer comme je l'entendais (2).

J'écrivis aussitôt au général de Failly pour l'inviter à me rejoindre le plus tôt possible (3). Un peu plus tard, le croyant à Bitche avec ses trois divisions, je lui adressai une autre dépêche lui disant : « Mettez-« vous en route avec tout votre monde le plus tôt possible. Si vous « m'arrivez demain, après-demain nous attaquerons l'armée ennemie « dans la vallée du Rhin et la culbuterons (4). »

Dans la soirée, je remis au commandant du génie Moll, qui devait rejoindre dans la nuit le général de Failly, une dépêche détaillée dans laquelle je l'informais que j'avais l'espoir, dès son arrivée, de reprendre l'offensive (5). Je lui développai le plan d'attaque que je pensais pouvoir exécuter. J'appris le même soir par le général de Failly qu'il était à Sarreguemines et non à Bitche, et qu'il n'y avait à Bitche que la division de Lespart. Elle devait en partir le 6 au matin pour venir me rejoindre; les deux autres divisions établies aux environs de Sarreguemines se mettraient également en route le lendemain, mais ne pourraient pas arriver avant le 7. Je ne devais donc compter le lendemain soir que sur la division de Lespart, mais le 6 je fus attaqué par l'armée du Prince royal de Prusse. Le Prince avait l'intention de laisser ses troupes se reposer le 6, en ne faisant exécuter que quelques mouvements restreints à son armée.

Extraits du journal du comte de Leusse.

5 août.

Le 5 août, à 4 heures du matin, après avoir dormi trois heures, et

---

(1) Exactement, à l'Est de Reichshoffen.

(2) Dépêche partie de Metz à 12 h. 50 de l'après-midi.

(3) Voir *Revue d'Histoire*, octobre 1901, page 826.

(4) Ce télégramme n'existe pas dans les documents du 5 août.

(5) La lettre remise au commandant Moll est datée de Frœschwiller, 6 août, 6 heures du matin.

après que le Maréchal eut expédié dépêches sur dépêches à l'Empereur et au général de Failly, nous montâmes à cheval et, en un temps de galop, nous fûmes à Frœschwiller.

Il faudrait 50,000 hommes pour occuper la position. Le Maréchal n'en avait que 30,000, et le lendemain, avec les renforts, il ne devait pas en avoir plus de 35,000. On convint donc que l'on s'étendrait depuis Neehwiller jusqu'à Morsbronn. Les troupes avaient reçu leurs ordres dans la nuit et étaient en partie placées, sauf la division Ducrot qui battait lentement en retraite à travers les montagnes et n'arriva qu'après midi. Il fut convenu que cette division, placée en potence près de Neehwiller avec une de ses brigades sur la route de Reichshoffen, ferait l'aile gauche; que le général Raoult serait au centre, devant le village de Frœschwiller, depuis la route jusqu'au bois qui est vis-à-vis Gœrsdorf; que le reste des troupes irait d'Elsashausen à la sortie des bois au-dessus de Morsbronn.

Division Ducrot.

Historique du 13e bataillon de chasseurs à pied.

5 août.

Au point du jour, les troupes de la 1re division se mettent en marche pour se retirer sur Frœschwiller, où elles arrivent à partir de 9 heures du matin (1).

Le 13e bataillon de chasseurs forme l'arrière-garde et escorte un long convoi de vivres.

La 6e compagnie, placée en extrême arrière-garde, est suivie pas à pas par quelques uhlans qui observent avec attention la marche de la colonne. Au-dessous de Gœrsdorf, ces uhlans tombent sur les postes avancés de nos grand'gardes. Quelques coups de feu, tirés sur eux, jettent une panique inexplicable dans le camp de Frœschwiller, où venaient de se concentrer les quatre divisions du 1er corps d'armée.

Division Pellé.

Historique de la division, par le général Pellé (2).

5 août.

Le 5 août, la 2e division, quittant Pfaffenbronn, village situé à 4 kilomètres au Sud-Ouest de Climbach, se rallia au reste du 1er corps d'armée et fut placée d'avant-garde pour se diriger avec lui sur Frœsch-

---

(1) Heure indiquée aussi par l'Historique du 96e de ligne.

(2) Ce manuscrit porte la date de mars 1872.

willer, village situé à environ 3 kilomètres ouest de Wœrth, et près duquel elle campa.

La position qu'occupait le 1er corps en avant de Frœschwiller et qui devait être pour nous, le lendemain, le théâtre d'une trop sérieuse défaite, était bien choisie :

Son front regardait et dominait Wœrth, ainsi que les débouchés de la vallée de Lembach par où pouvait arriver l'ennemi; il était couvert par le cours de la Sauer vers la droite, et vers la gauche par un affluent encaissé de ce cours d'eau, venant de Langensoultzbach.

La gauche de la position s'appuyait à des pentes boisées et escarpées et les derrières à des bois assez considérables.

La route de Haguenau à Bitche la traversait en son centre, passant par le village même de Frœschwiller.

Quatre divisions d'infanterie intactes, dont une du 7e corps, formèrent la première ligne, savoir :

A la gauche la 1re division du 1er corps, sous les ordres du général Ducrot : au centre, les 3e et 4e divisions de ce même corps (généraux Raoult et de Lartigue; à la droite, une division du 7e corps (Conseil-Dumesnil) (1).

La 2e division, à cause de ses pertes et de l'absence de plusieurs de ses bataillons qui n'avaient pas encore rejoint, était en seconde ligne, en arrière et à droite du village. Elle occupait les pentes d'un vallon assez large s'ouvrant vers le Sud et dans lequel était également établie la brigade de cavalerie légère du général de Septeuil (11e chasseurs, 3e hussards). Le reste de la cavalerie du 1er corps ainsi que l'artillerie de réserve étaient établis en arrière du village de Frœschwiller (2).

Le 78e de ligne qui, au départ de Pfaffenbronn, avait formé l'arrière-garde, et le bataillon du 50e, qui était resté à Seltz dans la journée du 4, rejoignirent la division dans l'après-midi du 5. Quelques détachements venant de Haguenau avaient aussi rallié leurs corps. Il ne nous manquait que le 16e bataillon de chasseurs à pied. Ce bataillon, par ordre du général de Nansouty, était resté à Seltz dans la nuit du 4 au 5. Le 5, en raison de la présence de l'ennemi, il s'était rabattu sur Haguenau. Mais, au lieu d'atteindre le col du Pigeonnier, vers lequel il avait ordre de se porter primitivement, il fut embarqué en chemin de fer et ne quitta Haguenau que le 5, vers 10 heures du soir, se dirigeant

---

(1) La division Conseil-Dumesnil campa : la brigade Nicolaï derrière l'aile gauche de la division de Lartigue, entre Elsashausen et le Nieder-Wald, la brigade Maire près de Reichshoffen.

(2) La brigade de cuirassiers Michel et deux escadrons du 6e lanciers campaient à l'Ouest d'Eberbach.

sur Wœrth. Après avoir passé une partie de la nuit en armes et sur la voie pour couvrir la communication, il arriva à Reichshoffen vers 4 heures du matin, le 6, et y fut maintenu par ordre supérieur.

Division Raoult.

Journal de marche.

5 août.

Séjour à Frœschwiller.

Le 36e de ligne reçoit 500 jeunes soldats qui sont versés dans les compagnies du 3e bataillon. Ces jeunes soldats ne savent même pas charger leur fusil chassepot.

Rectification de quelques positions.

Dans la journée, quelques cavaliers ennemis, en petit nombre et par groupes de deux ou trois, semblent accompagner des officiers dans des reconnaissances.

De petits détachements de tirailleurs sont envoyés en embuscade sur les bords de la Sauer. Ils se glissent sans être aperçus, à la faveur des arbres et tirent sur un groupe. Un cavalier tombe de cheval, les autres fuient précipitamment. Quelques hommes franchissent le ruisseau et trouvent, à côté du cheval abandonné, une carte de l'état-major français.

Journal de marche de la 2e brigade (L'Hériller).

5 août.

La journée du 5 est consacrée à l'installation des troupes. Les positions à défendre sont reconnues avec soin, ainsi que les différentes lignes de retraite. Les adjudants majors de chaque régiment prennent connaissance de l'emplacement assigné aux caissons de munitions de réserve de l'infanterie. Les chefs de corps et les officiers supérieurs reconnaissent avec le général de brigade les positions à faire occuper par les tirailleurs et les réserves, en cas d'attaque, ainsi que les emplacements des grand' gardes et petits postes à placer pour la nuit. Les positions sont rectifiées après cette étude sérieuse ; à gauche le 2e tirailleurs occupe avec deux bataillons la lisière des bois qui font face au village de Gœrsdorf, sa droite se reliant avec le 48e de ligne.

Une batterie de mitrailleuses, dissimulée par quelques terrassements et des feuillages, couvre le centre de cette partie de la ligne. Le 3e bataillon de tirailleurs déploie trois de ses compagnies dans les taillis du versant qui regarde la route de Lembach à Frœschwiller. Le 48e de ligne défend les crêtes, tantôt boisées, tantôt couvertes de vignes situées en face de Wœrth.

Des compagnies de soutien et de réserve se tiennent en arrière, aussi à l'abri des projectiles que le terrain le permet.

Enfin trois pièces de campagne sont disposées derrière un épaulement rapidement élevé pendant la nuit sur un éperon et prêtent leur appui au 48e de ligne.

Les troupes bivouaquent dans ces positions, employant une partie de la nuit à les rendre plus solides.

La force de la 2e brigade était de 3,600 hommes se décomposant de la manière suivante :

48e de ligne	2,000	hommes.
2e tirailleurs	1,600	—
TOTAL	3,600	hommes.

Comme il a déjà été dit, le 2e tirailleurs avait quelques compagnies encore en arrière et qui ne pourront nous rejoindre que plus tard (1).

Dans cette journée du 5 août, on vit quelques groupes de trois à quatre cavaliers chacun, parcourir les coteaux en face de nous, de l'autre côté de la Sauer et opérer une sorte de reconnaissance des moindres accidents de terrain. Quelques bons tireurs du 2e tirailleurs, bien dirigés par le commandant Mathieu, parvinrent à s'approcher d'eux sans être aperçus et leurs tirèrent quelques coups de fusil. Un officier prussien tomba. Les autres cavaliers s'enfuirent rapidement au galop et nos tirailleurs purent s'avancer. Ils ramassèrent, à l'endroit où était tombé l'officier, une carte de l'état-major français au 1/80000e.

Dans la soirée le 48e reçut un détachement de 500 hommes de la réserve. Ces hommes, rapidement habillés, équipés, armés, n'avaient aucune espèce d'instruction. On se hâta de leur démontrer de suite et le lendemain matin, dès 4 heures, la manière de charger leur arme. Quelques instants après, ils furent engagés dans une grande bataille; aussi furent-ils plutôt un embarras qu'un renfort, malgré toute leur bonne volonté.

La nuit du 5 au 6 août fut très pénible pour tout le monde; l'eau ne cessa de tomber qu'à la pointe du jour, le terrain détrempé était devenu si glissant qu'il fallut le couvrir de branches pour le rendre praticable. L'artillerie ne pouvait se mouvoir qu'avec difficulté.

Historique du 2e tirailleurs.

5 août.

..... Pendant la nuit, des coups de feu partis de nos avant-postes signalent, surtout vers la gauche, les mouvements de l'ennemi. On entendait du reste, distinctement, au bas des pentes, le bruit de la marche des troupes, pièces et voitures.

---

(1) 4e bataillon, maintenu provisoirement en Algérie.

Division de Lartigue.

Journal de marche du colonel d'Andigné (1).

5 août.

Nous arrivons à Gunstett à 3 heures du matin (2) ; à 5 heures je monte à cheval avec le général (de Lartigue), et, après une reconnaissance rapide du plateau, la division y est établie. A 7 heures le colonel Faure (3) vient, de la part du Maréchal, nous apporter l'ordre de reculer et de venir occuper en arrière du Sauerbach les plateaux entre Elsasshausen et Morsbronn, de manière à former la droite du corps d'armée. Je cours de suite faire filer nos bagages divisionnaires sur Eberbach, et je reconnais nos positions. Elles sont fortes et très bonnes pour peu que la route d'Eberbach reste au centre et que Morsbronn et la hauteur en arrière soient fortement occupés. Nous nous établirons en conséquence.

Malheureusement, le Maréchal dont les positions sont déjà trop étendues et auraient exigé un effectif de deux corps d'armée, nous prescrit d'appuyer à gauche, ce qui ôte à notre droite tout soutien naturel.

Vers midi nous sommes entièrement établis, et les grand' gardes placées au Sauerbach. On a cherché à faire sauter le pont de pierre près du moulin, mais ce travail nous a appris que les voitures du génie ne portent pas de poudre de mine. A moins donc de saigner des gargousses et de prendre de la poudre à canon, aucun fourneau de mine ne peut être disposé.

De fréquents rapports de paysans et nos patrouilles de cavalerie signalent l'approche d'un ennemi nombreux.

Rien ne se passe toutefois dans la journée qu'un échange de coups de fusil entre les vedettes.

Le Maréchal vient visiter nos positions vers 4 heures et nous prescrit de nous resserrer pour la nuit. Le général Colson, à qui je demande si le Maréchal n'appelle pas à lui le général de Failly, qui est à Bitche, et ce qu'il peut y avoir d'Allemands devant nous, me répond que le général de Failly vient de faire savoir qu'il est lui-même très menacé de front et ne peut quitter ses campements, et que nous pouvons

---

(1) Chef d'état-major de la division.

(2) La division de Lartigue était partie de Haguenau le 4 à 9 heures du soir.

(3) Le général Faure, sous-chef d'état-major général du 1er corps.

avoir 30,000 à 40,000 hommes en face de nous (1). En ce moment arrivait la division Conseil-Dumesnil du 7e corps, qui, bien qu'incomplète, portait notre effectif à 35,000 ou 40,000 hommes (2).

« Nous serons probablement attaqués, lui dis-je, car les éclaireurs allemands sont bien hardis; deux uhlans sont venus tout à l'heure se faire tuer sur la grande route, au milieu de nous. Le Maréchal pense être attaqué demain, me répondit-il; aussi, comptant sur un échec pour les assaillants, il a prescrit à l'intendance de faire amener trois jours de vivres de la station de Reichshoffen à Frœschwiller, afin de pouvoir les distribuer aux troupes après l'action et les porter en avant. »

Les ordres du Maréchal sont exécutés aussitôt après son départ; les tentes sont dressées partout (3); les grand'gardes placées pour la nuit et les feux éteints après qu'un système de patrouilles d'infanterie et de cavalerie a été organisé pour éviter toute surprise, et qu'une compagnie de chasseurs a été envoyée à la ferme de Lansberg.

Une pluie diluvienne commence à tomber à 9 heures du soir et dure jusqu'au point du jour.

Deux escadrons du 6e lanciers (4), commandés par M. Bonie, chef d'escadron, sont attachés à la 4e division d'infanterie et bivouaquent le long et en arrière de l'Eberbach.

Nos services administratifs sont établis dans un pli de terrain, le long et en avant de l'Eber, en amont du pont.

Le camp du génie est le long du même ruisseau, en aval du pont.

L'artillerie est entre les troupes d'infanterie et l'Eber.

En arrière et contre Eberbach, où loge le général Duhesme, déjà fort souffrant, campe la brigade de cuirassiers Michel (8e et 9e régiments).

Division de cavalerie (Duhesme).

Journal de marche de la 1re brigade (de Septeuil).

5 août.

La brigade reçoit l'ordre de quitter Lembach à 1 heure du matin, et de se diriger sur Frœschwiller, où elle arrive vers 9 heures du matin.

---

(1) Voir page 1104, note (1).

(2) Un bataillon du 21e de ligne de la brigade Nicolaï seulement. Le gros de cette brigade ne débarqua à Reichshoffen que vers 7 heures du soir. La brigade Maire n'arriva que dans la nuit du 5 au 6 août.

(3) L'ordre avait été donné le 5 au matin d'abattre les tentes et de ne pas les remonter jusqu'à nouvel ordre.

(4) 1er et 3e escadrons.

Historique du 6e lanciers.

5 août.

Le 5, à 5 heures du matin, la cavalerie se remit en marche (d'Eschbach), reprit la route de Wœrth par Hegeney et Morsbronn et s'arrêta quelques instants, pour faire le café ou la soupe sur les dernières pentes des collines d'Eberbach, au pied du Lansberg, en face des hauteurs de Gunstett.

Vers 7 heures, la brigade de cuirassiers (1) reprit sa marche et les deux escadrons (1er et 3e) du 6e lanciers se disposaient à la suivre lorsqu'ils reçurent l'ordre de mettre pied à terre et d'attendre le passage de la 4e division d'infanterie à laquelle on leur apprenait qu'ils étaient attachés comme cavalerie divisionnaire.

Ce même jour le 4e et le 5e escadrons se mettaient en route de Schlestadt et des environs pour rejoindre le 1er et le 3e.

Le 2e escadron demeurait à Schlestadt formant le dépôt.

Les premières têtes de colonnes de la 4e divison débouchèrent de la route de Wœrth à 8 heures.

Un peloton du 3e escadron (4e, lieutenant Herrmann), entra dans la colonne escortant le général de division; un autre (2e, sous-lieutenant Bardy) fut renvoyé en reconnaissance dans la plaine sur les derrières. Au moment où la 4e division, ayant gravi le Lansberg, s'enfonçait dans le chemin de Morsbronn à Eberbach, les premiers éclaireurs prussiens apparaissaient sur les hauteurs de Gunstett.

Le campement affecté au 6e lanciers pour la journée du 5 touchait au Nord aux premières maisons du village d'Eberbach et s'étendait entre la petite rivière du même nom à l'Est, le chemin d'Eberbach à Gunstett au Sud, et celui d'Eberbach à Forstheim à l'Ouest.

La brigade de cuirassiers (8e et 9e) au Nord-Ouest d'Eberbach; le 56e de ligne sur les pentes occidentales du Lansberg; le 1er bataillon de chasseurs et le 3e tirailleurs indigènes fermant la route d'Eberbach à Morsbronn au sommet du Lansberg, l'un à gauche, l'autre à droite; le 3e zouaves dans les bois de Spachbach (2); les parcs sur le plateau du Lansberg; l'artillerie divisionnaire couronnant les crêtes et plongeant dans la vallée de la Sauer, en avant de Gunstett.

Le 87e de ligne, le 10e dragons (3), le 4e et le 5e escadrons du 6e lan-

---

(1) Brigade Michel.

(2) Nieder-Wald.

(3) Le 10e dragons était affecté à la 2e brigade de la division Duhesme et ne la rejoignit que plus tard.

ciers et la réserve d'artillerie étaient en marche pour rejoindre (1), mais ne purent le faire avant la fin de la bataille, qui devait se livrer le lendemain ; le 87e de ligne et le 10e dragons ne parurent même pas.

La journée du 5 se passa tout entière pour le 6e lanciers en reconnaissances. A peine installé au bivouac, le général de Lartigue appela à lui deux pelotons du 1er escadron (4e, lieutenant Bocheron, et 3e, sous-lieutenant Douville) et leur commanda d'aller explorer le pays dans les deux directions de Wœrth et de Soultz-sous-Forêts. Ces deux pelotons, descendant des hauteurs du Lansberg, allaient atteindre la plaine entre Morsbronn et Gunstett et distinguaient déjà de nombreux mouvements de troupes dans les bois, à l'horizon, lorsqu'un régiment de uhlans, débouchant du Nieder-Wald (2), en arrière de Gunstett, vint se former en bataille sur la lisière de la forêt et rompant rapidement par pelotons, se précipita à la charge contre la petite division du 6e lanciers.

Obligé de traverser le village de Gunstett et le pont sur la Sauer, l'ennemi éprouva un temps d'arrêt qui permit aux deux pelotons de reconnaissance d'exécuter leur mouvement de retraite lentement et en bon ordre et d'attirer dans un véritable piège les uhlans qui, ayant repris leur course à la sortie du pont de la Sauer et s'élançant à la poursuite des deux pelotons sur les pentes ascendantes du Lansberg, furent en effet arrêtés net par le feu nourri et croisé du 1er bataillon de chasseurs à pied et du 3e tirailleurs indigènes, établis derrière un rideau d'arbres, à droite et à gauche de la route de Morsbronn à Eberbach. Les deux pelotons de reconnaissance s'enfoncèrent dans cette route, protégés ainsi par l'infanterie sans avoir perdu personne, quoique les uhlans eussent ouvert sur leurs derrières un feu de pistolets assez vif. L'ennemi, surpris par la fusillade inattendue des chasseurs et des tirailleurs, tourna bride précipitamment et redescendit le Lansberg laissant sur le terrain une dizaine de chevaux et autant de cavaliers tués ou blessés.

Une deuxième reconnaissance, exécutée quelques instants après par les mêmes officiers en avant du village de Morsbronn, aux environs de Dürrenbach, fit rétrograder dans la forêt de Haguenau un poste de hussards prussiens établis au petit pont d'Hinterfeld sur l'Eberbach. On découvrit en même temps que l'ennemi avait coupé à Walbourg le chemin de fer de Haguenau à Wissembourg. Un employé de la station fut trouvé assassiné sur la voie.

En rentrant au quartier général de la division vers 4 heures, les pelotons de reconnaissance aperçurent dans la plaine un assez grand

---

(1) Le 87e de ligne était resté à Strasbourg.

(2) Il s'agit ici du Nieder-Wald, au Nord-Ouest de Hœlschloch.

nombre de soldats d'infanterie française qui paraissaient chercher à s'installer sur les bords de la Sauer en avant de Gunstett. Ces troupes appartenaient à la division Conseil-Dumesnil et ne semblaient pas avoir connaissance du danger qu'elles couraient à s'établir ainsi dans la plaine, ayant en face, à droite et à gauche, un ennemi nombreux, embusqué dans la forêt de Haguenau. Avis en fut donné au général de Lartigue par les officiers chargés de la reconnaissance. Le 99e de ligne (1), changeant son campement, vint s'établir le soir en arrière de la 4e division pour y remplacer le 87e de ligne arrêté à Strasbourg.

Les reconnaissances du 6e lanciers se terminèrent à 5 heures du soir. Pendant la nuit du 5 au 6, le 6e lanciers fut particulièrement chargé de placer des vedettes sur les derrières du campement de la 4e division, d'Eberbach à Forstheim, et d'exécuter des rondes de surveillance du côté Sud de la forêt de Haguenau, aux environs de Griesbach et de Laubach (2). Les pelotons du 1er escadron demeurèrent au repos, le 3e escadron fut chargé du service de nuit. Une pluie torrentielle qui ne cessa que le matin vers 4 heures rendit ce service très pénible. Un certain nombre de coups de feu furent entendus du camp, mais ils provenaient de vedettes peu expérimentées et troublées encore par l'obscurité et le mauvais temps. Les rondes ne signalèrent d'ailleurs aucune troupe ennemie sur les derrières de la 4e division.

En résumé, les reconnaissances du 6e régiment de lanciers dans la journée du 5 août et dans la nuit du 5 au 6, établissaient que l'ennemi occupait en force la forêt de Haguenau de Gunstett à Walbourg; que des troupes se montraient aux environs d'Eschbach au Sud du pont d'Hinterfeld, et qu'enfin les derrières de la 4e division, c'est-à-dire la route de Haguenau à Reichshoffen par Mertzwiller, étaient complètement libres.

Pendant ces opérations du 6e régiment de lanciers à la 4e division d'infanterie, les deux pelotons envoyés la veille à Soufflenheim et à Bischwiller pour surveiller le Rhin, couraient les plus grands dangers. En effet ces deux pelotons s'étaient réunis à Soufflenheim et avaient pris la route de Wissembourg par Soultz-sous-Forêt, à travers la forêt de Haguenau.

En ce moment, Soultz était occupé par le gros des troupes du Prince royal de Prusse qui y avait transporté le quartier général de la IIIe armée, et les deux pelotons du 6e lanciers allaient se heurter à 80,000 hommes.

---

(1) C'était, en réalité, le 1er bataillon du 21e de ligne, arrivé à Reichshoffen à 11 heures du matin.

(2) Griesbach et Laubach sont à l'Ouest de la lisière Nord de la forêt de Haguenau.

Heureusement, à quelque distance de l'entrée de Soultz, des paysans arrêtèrent les deux pelotons et leur apprirent la situation plus que périlleuse qui leur était faite. Les pelotons rétrogradèrent dans la direction de Haguenau : trois cavaliers égarés en avant disparurent à ce moment. A Haguenau, malgré les demandes pressantes des deux officiers, on ne put leur fixer d'une façon précise le lieu où se trouvait le gros des escadrons. On leur indiqua seulement comme direction probable la route de Niederbronn. Arrivé à Reichshoffen, on apprit enfin que le régiment était à l'extrême droite du corps d'armée aux environs de Morsbronn ; et après une marche de trente heures dans un pays de forêts occupé en grande partie par l'ennemi, les deux pelotons rejoignirent enfin le campement de leur escadron, le 6 août à 8 heures du matin.

ARTILLERIE (1er CORPS).

Historique du 6e régiment d'artillerie, 11e et 12e batteries (1). (*Réserve du 1er corps.*)

5 août.

Nous arrivons à Frœschwiller le 5 à la pointe du jour. Le corps du maréchal de Mac-Mahon était réuni là tout entier. La matinée fut employée à prendre des positions de combat : on s'attendait à voir déboucher l'ennemi. Nous fûmes placés en réserve près du hameau d'Elsashausen dans un verger d'où nous eûmes, à cause de la maladresse des conducteurs, encore plus de peine à sortir que nous n'en avions eu à y entrer.

Vers 2 heures, l'ennemi ne paraissant pas, on donna l'ordre de parquer. Mais une centaine de uhlans se montrèrent à nos attelages qui avaient été boire sans escorte au ruisseau de Wœrth ; il y eut une alerte sérieuse ; les pièces furent attelées ; on gravit de nouveau les pentes, et à 5 heures seulement, nous recevions l'ordre de parquer, mais à peine le mouvement était-il terminé qu'on nous faisait changer de camp pour aller occuper un endroit mieux choisi. Hommes et chevaux étaient harrassés. La 12e batterie put se procurer de la viande, mais la 11e fut moins heureuse. Il n'y avait que 6,000 rations pour les 35,000 hommes réunis autour de Frœschwiller. On ne dressa pas de tentes à cause du voisinage de l'ennemi.

La pluie tomba pendant toute la nuit.

Les autres batteries de la réserve d'artillerie campent aussi à Reichshoffen. Les batteries à cheval se trouvaient adossées au village, les pièces en batterie en avant du front, les chevaux sellés et garnis toute la nuit.

---

(1) Manuscrit portant la date de Grenoble, 9 août 1871.

c) Opérations et mouvements.

Ordre du maréchal de Mac-Mahon.

Frœschwiller, 5 août.

Demain, séjour.

Tous les bagages rejoindront leurs corps respectifs et devront partir de Reichshoffen à 7 heures du matin.

Les troupes recevront demain double ration de viande.

d) Situation et emplacements.

Situation sommaire d'effectif au 5 août.

CORPS.	HOMMES.	CHEVAUX.	EMPLACEMENTS.
Quartier général	»	»	Reichshoffen.
Division Ducrot	10,643	»	Entre Frœschwiller et Neehwiller.
Division Pellé	8,586	»	Au Sud-Ouest de Frœschwiller.
Division Raoult	8,201	»	Frœschwiller.
Division de Lartigue	8,435	»	A l'Est d'Eberbach.
Division de cavalerie (Duhesme)	3,722	»	A l'Ouest d'Eberbach.
Divers	611	»	
Réserve d'artillerie et génie	2,029	»	Près de Reichshoffen (1).
TOTAUX	42,227	8,045	

(1) Parc d'artillerie : Besançon et Reichshoffen.

Journée du 5 août.

RÉSERVE DE CAVALERIE.

a) Journaux de marche.

DIVISION DE CAVALERIE DE BONNEMAINS.

La 2e brigade arrive à Haguenau à 4 heures du matin et bivouaque aux portes de la ville, sur les bords de la Moder. La 1re brigade arrive

une heure après et s'installe près de la 2e. La division apprend, à Haguenau, le résultat de la bataille de Wissembourg et y trouve une partie des blessés évacués.

Vers 11 heures du matin, sans ordre, mais en prévoyant les difficultés qu'il pourrait avoir à passer plus tard, le général de division quitte son bivouac et se dirige vers Reichshoffen où il apprend que l'armée est réunie. On marche sur une seule colonne.

A 3 heures de l'après-midi, la tête de colonne arrivait dans le vallon entre Reichshoffen et les bois de Frœschwiller. Une panique générale venait de s'emparer des troupes qui occupaient cet emplacement, les convois fuyaient dans toutes les directions. La division fut alors formée en colonne serrée par régiments, et les deux batteries prirent position à 200 mètres environ, sur un mamelon qui commandait le débouché de la route de Frœschwiller.

Vers 5 heures, un officier de l'état-major général apportait au général de Bonnemains l'ordre de camper sur les positions qu'il occupait et le prévenait d'un séjour pour le lendemain et d'avoir à prendre deux jours de vivres et de fourrages.

Aucune distribution n'a été faite.

d) Situation et emplacements.

Effectif au 5 août : 2,641 hommes.
Emplacement : à l'est de Reichshoffen.

Journée du 5 août.

7e CORPS.

a) Journaux de marche.

1re DIVISION.

Extrait de l'Historique du 3e régiment d'infanterie.

Le 5 août, la division quitte Colmar pour rejoindre le 1er corps d'armée. Les troupes sont transportées à Reichshoffen en chemin de fer.

Toute la 1re brigade réunie part de Reichshoffen à 4 heures du soir

pour rejoindre le 1er corps, dont les régiments sont en train de prendre les positions où ils doivent bivouaquer et combattre. Les troupes françaises occupent les collines à droite de la vallée de la Sauer, depuis le village de Morsbronn jusqu'au delà du village de Frœschwiller. De l'autre côté de la vallée, les hauteurs sont occupées par les Allemands. Au pied de ces hauteurs, sur la rive gauche de la Sauer, est le village de Wœrth, également occupé par les Allemands (1).

La 1re division du 7e corps prend position au centre de la ligne française, face au village de Wœrth, la droite appuyée à la division de Lartigue, la gauche aux débris de la division Douay, écrasée le 4 août au combat de Wissembourg. La 1re division du 7e corps est formée sur deux lignes : la première ligne, composée de la 1re brigade (17e bataillon de chasseurs, 3e et 21e de ligne) (2), est couverte en avant par la division Raoult, du 1er corps. La 2e brigade (47e et 99e), formant la deuxième ligne, est en réserve plus en arrière (3).

Le 3e de ligne est formé en colonnes doubles par bataillon, à intervalles de déploiement : il borde le chemin de Morsbronn à Frœschwiller, un peu en arrière de la crête des collines; il bivouaque dans cet ordre et sans tentes. Le soir, éclate un orage épouvantable qui dure jusqu'à 3 heures du matin.

ARTILLERIE (1re DIVISION).

Journal de marche.

5 août.

Dans la nuit du 4 au 5 août, un ordre reçu (à Ensisheim) par voie télégraphique prescrivait aux deux batteries de retourner au plus vite sur Colmar et de s'y embarquer en chemin de fer pour Haguenau, en ralliant la batterie de Franchessin (4).

Les trois batteries étaient rendues à la gare de Colmar à 11 heures du matin. Leur matériel a pu être embarqué de suite; cette opération était terminée à 1 heure après-midi; mais les wagons pour les hommes et les chevaux manquaient; on a dû attendre jusqu'à 7 heures du soir pour commencer l'embarquement, et les batteries entières sont parties successivement à 9 heures, 10 heures et minuit.

---

(1) Indication inexacte.

(2) Un seul bataillon. Les deux autres sont : l'un avec l'artillerie divisionnaire, l'autre à Haguenau.

(3) Près de Reichshoffen, où elle arrive entre minuit et 1 heure du matin.

(4) A Colmar.

2e DIVISION.

Historique du 5e de ligne.

Le 5 août, la 1re brigade de la 2e division part à 8 heures du matin (1) et va camper à Rixheim, entre Mulhouse et le Rhin, dans l'angle formé par le canal et le chemin de fer (2).

Historique du 89e de ligne.

Le 5 août, la 2e brigade de la 2e division s'ébranle à 6 h. 1/2 du matin; la colonne se dirige sur Altkirch en suivant la route impériale qui passe par Pérouse, Valdieu, Dannemarie et Ballersdorf. Elle arrive à Altkirch à 5 heures du soir après un parcours de 38 kilomètres sous un soleil brûlant. Le camp est établi dans des prairies en avant de la ville, à droite de la route de Belfort à Mulhouse et sur la rive droite de l'Ill. De l'autre côté de la route se trouvent l'artillerie (3) et le convoi.

Historique du 7e régiment d'artillerie (7e et 10e batteries. Réserve du 7e corps).

5 août.

Les 7e et 10e batteries (de 12) partent de Belfort à 6 heures du matin pour Altkirch, avec celles des troupes du 7e corps qui étaient alors réunies à Belfort.

Arrivée à 3 h. 1/2. Campé dans une prairie au-dessous de la ville, près de la voie du chemin de fer.

La réserve d'artillerie et des batteries divisionnaires occupent le même emplacement. (Manuscrit daté de Rennes, 25 août 1871).

b) Organisation et administration.

Le Ministre de la guerre au Major général, à Metz.

Paris, 5 août.

Sur la proposition qui m'a été transmise par le général commandant

---

(1) D'Altkirch.

(2) Avec l'artillerie divisionnaire. La compagnie du génie (4e du 2e régiment) part de Belfort le 5 août avec la 2e brigade de la division.

(3) Réserves d'artillerie et du génie.

le génie du 7e corps, je décide que les compagnies du 2e régiment du génie au 7e corps seront réparties ainsi qu'il suit :

Quartier général du 7e corps.....	12e compagnie.
1re division.....	2e —
2e division.....	4e —
3e division.....	3e (1) —

Je donne avis de cette nouvelle répartition au général commandant le 7e corps et au général commandant le génie de l'armée.

Le général de Liégeard au général Soleille, à Metz.

Belfort, 5 août.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que les troupes d'infanterie de la 2e division du 7e corps ne sont pas munies des objets de rechange pour fusil modèle 1866 que le soldat doit porter avec lui. Les renseignements que j'ai demandés à la 1re et à la 3e division sur le même sujet ne me sont pas encore parvenus, par suite de l'éloignement et des mouvements de ces troupes. J'ai néanmoins fait inviter la 3e division (à Lyon) à s'en munir directement.

Ceux de ces objets d'approvisionnement dont vous m'avez annoncé l'envoi ne me sont pas encore parvenus, et les caissons des réserves divisionnaires ne renferment que la moitié de leur complet réglementaire.

La cavalerie, échelonnée sur les bords du Rhin, n'a pas répondu aux demandes réitérées que je lui ai adressées pour savoir si elle était munie de moyens d'enclouage.

J'ai la presque conviction que deux régiments seulement de la division en sont pourvus.

Le général commandant en chef le 7e corps, par suite d'une dépêche du maréchal de Mac-Mahon, envoie sa 1re division à Haguenau, la 3e est toujours à Lyon, la 2e, avec la cavalerie et la réserve d'artillerie, ira se concentrer à Mulhouse. Dans cet état de choses, nous avons pensé qu'il n'y avait pas lieu de faire faire de mouvement au parc, auquel d'ailleurs il manque encore deux compagnies du train.

J'ai communiqué aux différents groupes de l'artillerie du 7e corps la note que vous m'avez adressée à la date du 27 juillet, n° 50, et relative à certaines dispositions concernant l'artillerie ; je prends les mesures

(1) La 3e compagnie, primitivement affectée à la 2e division, n'était pas encore arrivée à Belfort.

nécessaires pour pouvoir en prescrire l'application le plus tôt possible.

J'éprouve quelques difficultés par suite de l'éloignement et de la dispersion des batteries divisionnaires.

c) Opérations et mouvements.

Le général Douay au Major général, à Metz, et au maréchal de Mac-Mahon, à Reichshoffen (D. T.).

Belfort, 5 août, 7 h. 2 matin.

Je porte aujourd'hui la division Liébert à Mulhouse, où seront concentrés 7 bataillons (1), 12 escadrons (2) et 60 pièces (3).

Je ne m'y rendrai de ma personne que ce soir, pour expédier toutes les affaires courantes.

Renseignements sur la part prise par le génie aux opérations du 7e corps (4).

Le 5 août, les deux divisions du 7e corps, déjà concentrées dans l'Est, la 1re à Colmar, la 2e à Belfort, se portèrent sur Mulhouse (5) pour mettre la haute Alsace à l'abri d'une tentative de passage du Rhin supérieur, que les renseignements reçus au quartier général faisaient considérer comme possible. Le général Douay avait arrêté, sur les propositions du général Doutrelaine, les dispositions à prendre pour parer à cette éventualité.

Le mouvement des troupes était à peine commencé que le général Douay dut envoyer sa 1re division au secours du 1er corps.

---

(1) Les sept bataillons de la 1re brigade (6e bataillon de chasseurs, 5e et 37e de ligne).

(2) Treize escadrons : cinq escadrons du 4e hussards, quatre du 4e lanciers, quatre du 8e lanciers.

(3) Trois batteries de la 2e division; six batteries de la réserve d'artillerie ; une batterie de la 3e division, marchant provisoirement avec la réserve d'artillerie du 7e corps.

(4) Document rédigé par le lieutenant-colonel Béziat, chef d'état-major du génie du 7e corps et portant la date : 13 mai 1873.

(5) L'auteur de ce document confond ici les événements du 4 avec ceux du 5. C'est le 4, et non le 5, que la 1re brigade et deux batteries de la division Conseil-Dumesnil se portèrent de Colmar sur Mulhouse.

d) Situation et emplacements.

Situation sommaire d'effectif au 5 août.

CORPS.	HOMMES.	CHEVAUX.	EMPLACEMENTS.
Quartier général	»	»	Mulhouse.
Division Conseil-Dumesnil	7,642	531	Reichshoffen, et à l'O. d'Elsashausen.
Division Liébert	8.230	646	Mulhouse, Altkirch.
Division Dumont	9,173	405	Lyon.
Division de cavalerie Ameil	2,984	2,929	Mulhouse.
Réserve d'artillerie	1,638	1,490	Altkirch (1).
Réserve du génie	329	48	Id.
TOTAUX	29,996	6,059	

(1) Le parc d'artillerie s'organise à Vesoul.

RENSEIGNEMENTS

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS DE L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE.

Metz, 5 août.

Le roi de Prusse a quitté Berlin le 31 juillet à 6 heures du soir et a établi son quartier général à Mayence le 2 août. M. de Bismark accompagnait le roi.

Le prince Frédéric-Charles, commandant la IIe armée était arrivé dans la même ville le 28 juillet.

D'après les journaux de Carlsruhe, le prince royal de Prusse s'était, en quittant cette ville, dirigé vers Spire pour y établir son quartier général. (Un autre renseignement le place à Mannheim.)

Le général de Blumenthal est, comme en 1866, le chef d'état-major de ce prince dont l'armée, comprenant les troupes allemandes du Sud, porte le nom d'armée du Sud.

Ce sont les troupes de cette armée qui ont attaqué Wissembourg dans l'après-midi d'hier, sous les yeux du Prince royal. D'après une dépêche prussienne, elles appartenaient aux Ve et XIe corps prussiens et à un corps d'armée bavarois. Leurs pertes ont été très considérables. Le général de Kirchbach, commandant le Ve corps, a été blessé.

Le XIe corps est commandé par le général de Bose.

Le corps bavarois serait sous les ordres du général Hartmann.

Les troupes bavaroises signalées aux avant-postes sur la Sarre, en dépendent.

Contrairement aux renseignements qui avaient été reproduits dans de précédents bulletins, c'est le général Steinmetz et non le prince Frédéric-Charles, qui est descendu le 2 août à l'usine de la Quinte, près de Trèves, pour prendre la direction des opérations sur la Sarre.

Un espion arrivé de Saint-Ingbert et de Deux-Ponts, rapporte que, dans cette dernière ville, on attend l'état-major du IVe corps d'armée fédéral, qui doit se concentrer dans cette région et s'y réunir à des troupes bavaroises. Le 27e régiment d'infanterie qui appartient, en effet, au IVe corps, et le 11e hussards (Xe corps) se trouveraient déjà à Deux-Ponts.

Quant aux Saxons (XIIe corps) leur destination n'est pas encore bien connue. D'une part, on rapporte que leur commandant, le prince royal de Saxe, est arrivé le 29 à Wiesbaden; d'autre part, une correspon-

pondance de Hambourg, publiée par le journal anglais le *Globe*, raconte le passage de troupes saxonnes dans cette ville, où elles auraient été acclamées. Elles se rendaient dans le Schleswig, où ce journal annonce une concentration considérable dont il porte le chiffre, contre toute vraisemblance, à 120,000 hommes.

Enfin, un espion prétend avoir vu le 12e régiment d'artillerie (artillerie saxonne) à Kreutznach, mais ce fait mérite confirmation.

Les renseignements des 2 et 3 août, bien qu'en partie contradictoires, semblent indiquer qu'il y a peu de troupes sur le Haut-Rhin, et que la majorité de l'armée du Sud se concentre sur le Bas-Rhin. Les événements d'hier confirment cette présomption.

Toutefois, on signale la présence de 6,000 wurtembergeois à Kandern, ainsi que des concentrations aux environs de Neuenbourg et entre cette localité et Mülheim.

On croit aussi qu'à Lœrrach et sur le plateau de Tullingen se trouvent quelques détachements peu nombreux.

De nouveaux régiments du IIIe corps sont signalés comme étant passés à Kreutznach, venant de Bingen : ce sont les 48e, 12e et 20e régiments d'infanterie, les trois batteries à cheval de ce corps d'armée seraient à Neunkirchen.

Le rapport du 2e corps, qui arrive à l'instant, relate un bruit d'après lequel un corps prussien suivi d'un corps bavarois seraient en marche vers la Sarre.

Parmi les troupes occupant Trèves et environs le 1er août, se serait trouvé le 37e régiment qui appartient au Ve corps; mais on n'a pas encore d'indices bien certains sur le passage et la présence de ce corps d'armée sur la Moselle.

RENSEIGNEMENTS MILITAIRES POUR LE QUARTIER GÉNÉRAL.

Les journaux ont annoncé dans ces derniers temps que de grandes forces se massaient derrière la Forêt-Noire et dans ces défilés, soit pour faire des diversions le long du Rhin, soit pour pénétrer en France après une grande bataille perdue, par la trouée de Belfort. Il semblerait au contraire, d'après des renseignements plus vraisembles, que les forces méridionales se concentreraient dans la vallée du Neckar et s'étendraient jusqu'à Würtzbourg. Il faudra du temps, jusqu'à ce que le Prince royal ait assimilé sous son commandement les éléments disparates qui composent son armée.

Les journaux allemands laissent presque tous entendre que les armées allemandes, aujourd'hui que leur concentration est terminée, prendront l'offensive et porteront la guerre sur le territoire français.....

Des lettres de la Bavière rhénane annoncent que les forces prussiennes prennent position dans la plaine de Landau, dans la pensée que de là les Français se porteront sur le Main.....

La *Gazette militaire* prussienne annonce la création d'inspecteurs généraux des étapes, ayant pour mission d'assurer le maintien des communications entre l'armée en campagne et la base d'opérations. (*Classé au 5 août, date probable de l'arrivée du document.*)

Metz, 5 août.

Les renseignements fournis par les corps sont très peu nombreux; les correspondances des émissaires, en date d'hier, signalent une pointe faite par un escadron de uhlans prussiens sur Frauenberg, près Sarreguemines. On attendait le général de Voigt-Rhetz sur la Sarre, avec un corps considérable. On signale des troupes nombreuses entre Saarburg, Kirf et Sarrelouis. Toute l'infanterie du VIIIe corps s'arrête dans le Kœllerthal, à gauche de Duttweiler, ainsi qu'à Jœgersfreude. Le 6e cuirassiers serait en arrière de Sarrebrück.

Une lettre de ce matin porte que le nombre des troupes prussiennes augmente sur la Sarre. La circulation est très active entre Trèves et Sarrelouis. Des troupes nombreuses, avec 38 pièces de gros calibre, occuperaient les hauteurs de Filsberg, près Sarrelouis. On signale beaucoup d'hommes appartenant au VIIe corps. Tous les villages, de Conz à Sarrelouis, seraient pleins de troupes.

Le bruit court chez les Prussiens, depuis plusieurs jours déjà, d'une offensive prochaine de leur part; les dernières nouvelles annoncent que Trèves et Conz sont complètement dégarnies de troupes. Elles se seraient portées dans la direction de Sarrelouis.

Un Agent de Bruxelles au Ministre des affaires étrangères (D. T. Ch.).

Bruxelles, 5 août.

Une personne vient de se présenter ..... comme arrivant de Cologne. Suivant ce qu'elle rapporte, il n'y aurait que 4,000 hommes dans cette place. Toutes les troupes, en nombre considérable, auraient été dirigées au delà de Coblentz.

D'autre part, le général X..... sait qu'il est passé à Eupen une très grande quantité de troupes allant vers Trèves, et croit que l'armée du Prince royal est massée derrière Landau. Cette double information concordant sur ce point qu'il faut s'attendre à être attaqué par une masse compacte de près de 600,000 hommes, je me crois autorisé par votre dépêche du 3 août à vous la transmettre.

Un Agent de Bruxelles au Ministre des affaires étrangères.

Bruxelles, 5 août.

Monsieur le Duc,

La personne qui s'est présentée ....., sous le nom de X....., a un passeport qui lui a été donné récemment par le consul d'Angleterre à Mayence.

Elle a fait à pied la route de Francfort au Rhin et s'est embarquée sur un bateau à vapeur jusqu'à Cologne. De Cologne, elle a continué son voyage par la même voie jusqu'à la Hollande, d'où elle est arrivée à Bruxelles.

Le rapport qu'elle m'a fait peut se résumer ainsi :

Dans l'ancien duché de Nassau il y avait, à la date du 31 juillet, 66 bataillons et 22 escadrons qui se dirigeaient vers le Rhin. Le 1er août, elle a compté 24 trains chargés de soldats descendant sur les deux rives du fleuve du côté de Mayence ; il y avait, en outre, des troupes à pied.

A Cologne, où le roi de Prusse est passé le 2 août, les troupes ne faisaient que traverser ; la garnison de cette place ne serait plus que de 4,000 hommes.

Les informations qui me viennent du géneral que j'ai nommé à Votre Excellence dans ma dépêche télégraphique, font connaître d'autre part qu'un nombre très considérable de troupes a passé à Eupen (près de la frontière belge), se dirigeant sur Trèves. D'après les impressions personnelles du général, il y aurait deux armées de 250,000 à 300,000 hommes chacune, l'une dans les environs de Trèves, l'autre du côté de Landau, et il faudrait nous attendre à être attaqués par une masse compacte qui chercherait à faire une trouée dans notre armée.

. . . . . .

Pour le Ministre de la guerre (D. T.).

4 août 1870, 4 h. 20 soir.

X....., arrivant de Berlin, me dit que les Prussiens, dans la Bavière rhénane, n'ont pas encore complété leurs munitions et que la circonstance est encore maintenant exceptionnellement favorable pour les attaquer.

L'Autriche continue ses préparatifs.

Transmis au Major général par dépêche chiffrée, le 5 août, à 1 h. 37 soir. (C. 5.)

Un Agent de Thionville au Major général.

Thionville, 5 août, 5 h. matin.

Je me rends ce matin dans le grand duché et à la frontière prussienne pour me faire mieux préciser les derniers renseignements que j'ai eu l'honneur de vous transmettre.

Ma dépêche télégraphique qui vous parviendra avant la présente, vous fera connaître qu'ainsi que je le supposais hier, on avait confondu l'arrivée du général de Steinmetz avec celle du prince Frédéric-Charles qu'on n'attend plus.

J'ignore encore si ce sont des troupes *fraîches* qui réoccupent Wittlich, Trèves et Conz.

Les troupes prussiennes paraissent continuellement se déplacer pour faire croire qu'il arrive à toute heure de nouveaux régiments sur les bords de la Sarre. Le soin qu'on met à tenir à distance tous les curieux tend à confirmer cette supposition.

On évalue tantôt à 30,000, tantôt à 40,000 ou 50,000, tantôt à 60,000 hommes et souvent même au delà, l'effectif des troupes concentrées entre Wittlich, Trèves, Sarrelouis et Sarrebrück.

Le même au même.

Thionville, 7 h. 10 matin.

C'était le général Steinmetz qui était descendu à la Quinte, près Trèves, pour conduire les opérations sur la Sarre. Le prince Frédéric-Charles n'est pas arrivé et n'est pas attendu. On parle de la concentration de 90,000 hommes entre le Rhin et Conz, commandés par ce prince. Toujours de grands approvisionnements à Wittlich. Des troupes y ont reparu, ainsi qu'à Trèves et à Conz.

Le même au Major général et au Préfet de Metz (D. T.).

Thionville, 5 août.

Trois officiers prussiens, se disant Anglais, ont quitté Luxembourg ce soir à 4 heures avec la voiture de Mondorf. On croit qu'ils vont explorer la frontière entre Rodemachern et Sierck. Le bruit est répandu que l'armée de la Sarre prendra demain l'offensive.

On attend l'arrivée du général Voigt-Rhetz à la tête d'un corps d'armée considérable.

Des troupes nombreuses sont concentrées entre Saarburg, Kirf et Filsberg.

Une dépêche d'origine prussienne, publiée par deux journaux de Luxembourg, annonce la prise de Wissembourg et la défaite de la division Douay.

Le maréchal Le Bœuf au général Ladmirault, à Boulay, au général Frossard, à Brême-d'Or et au maréchal Bazaine, à Saint-Avold.

Metz, 5 août, 10 h. soir.

Toujours les mêmes renseignements indiquant que des forces ennemies considérables se portent par Trèves vers Sarrelouis et Sarrebrück. On pense qu'il y a exagération dans l'évaluation des forces prussiennes dont il s'agit.

Il convient néanmoins que l'on redouble d'attention aux avant-postes et que l'on fasse de sérieuses reconnaissances sur notre front.

2e CORPS.

Rapport du service des renseignements du 4 au 5 août.

Un espion nous donne les renseignements suivants sur les forces qui peuvent se trouver en face de nous à Saint-Arnual : vis-à-vis le village se voit une hauteur boisée nommée le Halberg, derrière laquelle se rencontre une dépression de terrain où seraient massées des forces d'une certaine valeur. A droite de ce point et en arrière, sur une position dominante, se voient des bâtiments qui constituent une ferme et un château qui portent le nom d'Eschberger-Hof. Ce point se trouverait occupé aussi par des troupes assez nombreuses, infanterie, cavalerie et artillerie. Tout ce monde serait détaché du gros qui occupe Duttweiler à 5 kilomètres en arrière, et sous le commandement du général Steinmetz, commandant un corps d'armée et qui se trouvait de sa personne auprès de Saint-Arnual, et à Sarrebrück dans la journée du 1er août. Plus en arrière, à Neunkirchen se trouverait généralement le prince Frédéric-Charles, communiquant avec Bingen où se trouverait le point de concentration générale des armées prussiennes.

Comme renseignement rétrospectif, qui a bien sa valeur : On a compté 19 pièces d'artillerie dans la journée du 2, massées entre Malstatt et Burbach. Ces pièces, que les Prussiens n'ont pas eu le temps de mettre en batterie, du moins en entier, étaient réparties sur divers points en arrière de la Sarre : 4 du Halberg à Brebach ; 2 à la ferme de l'Eschberg ; les autres n'ont pu être mises en batterie.

A Saint-Arnual, la croyance générale, d'accord avec les probabilités, est qu'il y avait des troupes considérables dans les bois qui couronnent les hauteurs de la rive droite de la Sarre, et que ces forces s'y trouvent encore. Eschberg, en particulier, devait être fortement occupé le 2, et doit l'être encore à l'heure qu'il est. Cette ferme appartient à un officier prussien du nom de Pithing. On voit du reste toute la journée les patrouilles de cavalerie et d'infanterie prussiennes allant de la ferme de l'Eschberg au bois du Halberg.

Un gué très peu profond se trouve tout à côté de St-Arnual et y permet facilement le passage de la Sarre; il se trouve juste en face de l'extrémité du Halberg, au point où se trouvait placée une pièce de canon dans la journée du 2.

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS DU 5 AOUT.

Un déserteur français depuis 1869 (brigadier d'artillerie à Metz) travaillant à Burbach (usine de fonte), a profité de la déconfiture des Prussiens à la journée du 2 pour revenir à Sarrebrück où il s'est remis prisonnier au 67e de ligne. Il a vu la retraite des trois bataillons du 40e prussien, avec 2 pièces de canon et un demi-escadron de cavalerie, sur Halberg.

De Neunkirchen à Duttweiler, au dire des employés de la gare de Saint-Jean qui sont allés à Neunkirchen pour recevoir leur paye, toutes les forêts sont pleines d'infanterie, de cuirassiers, de uhlans et de chasseurs. Des patrouilles de cuirassiers blancs (à cuirasses blanches et jaunes) s'aventurent jusque dans les faubourgs de Saint-Jean, et auraient même fait prisonniers une vingtaine de nos troupiers du 66e, entre autres dans la brasserie de la Rose, au nombre de 8, trahis par des bourgeois qui ont fermé les portes et sont allés avertir les Prussiens.

Le Bureau des renseignements du 2e corps au Major général.

Brème-d'Or, 5 août (n° 7).

Un espion parti le 3 août à 6 heures du soir et rentré le lendemain à 3 heures de l'après-midi a pu passer sans difficultés la Sarre par un gué existant à Grosbliederstroff, ayant de l'eau à hauteur du genou. L'avant-veille, cet homme avait inutilement tenté le passage entre Sarrebrück et Werden.

A la ferme de Wintringerhof, à gauche du village de Bliesransbach, il a reconnu une batterie de 12 pièces, faisant face à l'artillerie française qui se trouve sur la hauteur entre Alsting et Zinzing. A la droite de la batterie prussienne campait un bataillon de chasseurs à pied.

Il a revu sur la montagne d'Eschbergerhof la batterie déjà signalée dans le bulletin n° 4.

A Duttweiler, à 1 kilomètre environ de la station du chemin de fer, il a vu un régiment de cuirassiers (blancs) et un de dragons (couleur sombre). Il a compté dans chacun quatre escadrons placés les uns derrière les autres, la droite appuyée à la forêt, sur le terrain assez resserré qui s'abaisse vers le tracé du chemin de fer. Pas de tentes.

La forêt de la Russhütte lui a semblé remplie d'infanterie : il y en avait surtout autour de la ferme de Rothenhof.

A Hirschbach, du côté de Sulzbach, il a trouvé un régiment de uhlans et le 5e hussards (ce qui indiquerait la présence du IIe corps d'armée, quartier général Mannheim, en rapprochant le numéro de ce dernier régiment de la composition de l'armée prussienne telle qu'elle a été donnée par l'état-major général).

Note du 2e corps.

Brême-d'Or, 5 août.

Le capitaine de Germiny, de la division de cavalerie, a accompagné la reconnaissance dirigée sur Frauenberg (Sarreguemines). Les grand'-gardes du 84e et les habitants l'ont assuré que 80 uhlans avaient traversé la portion française du village, pillé le bureau de tabac et s'étaient avancés jusqu'à la crête qui domine le village. Germiny a vu sur les crêtes de l'autre côté un avant-poste bavarois d'infanterie formé d'une compagnie et d'un peloton de cavalerie; il n'y a pas eu de coups de feu échangés. Ces patrouilles journalières ainsi que celles sur Bliesguerschwiller signalées par le maire, viendraient de troupes concentrées à Blies-Mengen, où elles occupent le revers.

En somme, la reconnaissance n'a pas été inquiétée, mais n'a permis de rien constater non plus.

Il y a un gué à Bliesguerschwiller. Le 2 août, le 5e corps a aussi fait un mouvement en avant de Sarreguemines vers Auersmacher au moyen d'un pont de bateaux de réquisition sur la Blies, qui subsiste encore sous la garde d'une compagnie d'infanterie qui est peut-être un peu aventurée. Entre Bliescastel et Homburg, protégeant le chemin de fer, il doit y avoir 20,000 hommes. En avant d'Assweiler il y a des hauteurs assez accentuées dont les crêtes seraient incontestablement la première ligne de défense de ce corps.

Le général Bataille au Major général.

Devant Sarrebrück, 5 août.

Les espions envoyés depuis trois jours ne sont pas encore revenus.

Un déserteur français, qui s'est présenté ce matin, arrivant de Brebach, donne les renseignements suivants :

A Saint-Jean, il vient constamment des patrouilles de uhlans, hussards, cuirassiers, et aussi des patrouilles d'infanterie, détachées d'un corps qui se trouve dans la forêt, à 3 kilomètres en arrière de Saint-Jean.....

. . . . . .

On disait, à Saint-Jean, qu'un corps de 40,000 hommes (?) était échelonné entre Duttweiler, Scheidt, Halberg et Brebach.

On n'a pas pu savoir le nom du général commandant le corps, ni si les troupes en question doivent conserver leurs positions.

Ce sont des détachements du 40e et du 69e d'infanterie qui occuperaient les bois en arrière de Saint-Jean. Ils auraient avec eux 30 pièces d'artillerie.

Les bataillons du 40e, qui défendaient Saint-Arnual, le 2 août, ont beaucoup souffert, au dire du même déserteur français.

Les trains venant de Neunkirchen s'arrêtent à Duttweiler.

Un espion rentre à l'instant et confirme la présence du 40e et du 69e, dans les environs de Sarrebrück, avec une batterie d'artillerie. On attend des renforts pour prendre l'offensive.

On prête au prince Charles la pensée d'attaquer sur trois points à la fois, et sous peu de jours, sur Strasbourg, sur Wissembourg, sur Sarrebrück.

Entre Saint-Jean et Scheidt, il y a le 6e cuirassiers et le 3e uhlans, qui ont également des détachements vers Rentrisch et Duttweiler.

A Bliesransbach ont passé un régiment de uhlans (17e) et un régiment de dragons prussiens ; plus deux régiments d'infanterie badoise, marchant sur Strasbourg, paraît-il.

La consigne est très sévère : on ne laisse communiquer les soldats avec personne.

Le général de Laveaucoupet au général Frossard.

4 août.

Je reçois du général Doens le rapport suivant :

Le 5e chasseurs à cheval, qui s'était porté vers Grosbliederstroff, m'a fait connaître qu'on n'avait observé aucun mouvement de l'ennemi dans la direction de ce village : le curé affirme que rien n'avait paru dans la soirée, et que les brigades Lapasset et de Maussion s'étaient repliées sur Sarreguemines sans qu'on ait pu s'expliquer la cause de ce mouvement.

Les reconnaissances partielles qui ont été faites par Etzling et par la vallée de Simbach n'ont rien signalé.

Le 5e chasseurs à cheval est encore (3 h. 1/2 du matin) à Grosbliederstroff, et je continue à occuper le plateau de Spicheren en plongeant sur les deux vallées, ayant, avec ma brigade, la mitrailleuse et une batterie de 4.

La brigade n'a rien signalé de nouveau, et sauf les quelques coups de canon tirés cette nuit de nos positions sur les patrouilles ennemies, je n'ai rien d'important à noter du côté de Saint-Arnual et de Simbach.

Renseignements politiques et militaires. — Division de Laveaucoupet.

RAPPORT DU 4 AU 5 AOUT.

Dans la journée d'hier, 4, vers 2 heures de l'après-midi, un espion qui avait passé sur la rive droite de la Sarre, prétendait qu'à Duttweiler (à 5 ou 6 kilomètres de Saint-Arnual), se trouvait le quartier général du général Steinmetz, dont le corps était réparti en arrière des hauteurs qui bordent la Sarre, de Sarrebrück à Gudingen et Grosbliederstroff; il en évaluait la force à 8 ou 10 régiments d'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie.

Il signalait notamment la présence d'un assez fort parti derrière le Halberg, et l'Eschberg, dont le sommet, occupé par une grande ferme (l'Eschberger-Hof) appartenant à un officier supérieur prussien, était pourvu d'une force respectable (des patrouilles de cavalerie que l'on voyait circuler toute la journée entre le Halberg et l'Eschberg, rendaient ce dire assez probable).

Il avait appris aussi que le prince Charles (qui a passé il y a peu de jours à Sarrebrück et à Saint-Arnual en officier de hussards) avait son quartier général à Neunkirchen et qu'autour de Bingen était le grand centre de concentration des troupes prussiennes, d'où on les envoyait rayonner dans toutes les directions.

Comme renseignement rétrospectif, qui peut avoir de l'intérêt, il disait avoir vu dans la journée du 2 (vers 7 heures du matin) 19 pièces d'artillerie prussienne, entre Malstatt et Burbach, mais que l'inattendu de notre attaque, n'avait permis d'en mettre en batterie qu'un très petit nombre.

Un autre espion revenait hier au soir, à 9 heures, de la rive droite. Il avait trouvé, à Brebach, derrière un bouquet de bois, deux bataillons d'infanterie et 12 pièces de canon. Il pensait, mais n'avait pu le vérifier (n'ayant pu traverser le cordon des troupes, mais ayant entendu causer les soldats) qu'il y avait d'autres forces encore, qui les appuyaient de très près.

Note du général Doens.

5 août.

Les patrouilles de la journée continuent à constater l'absence de tout poste ennemi. Les habitants répètent que depuis quelques jours on n'a absolument rien vu. Ces petites patrouilles de cavalerie ont poussé jusqu'à la Sarre.

Une reconnaissance d'un bataillon d'infanterie (2e de ligne) accompagné d'une division de cavalerie (5e chasseurs à cheval) n'est pas encore rentrée.

Le Sous-Préfet de Sarreguemines au général Frossard, Brême-d'Or (D. T.).

Sarreguemines, 5 août, 8 h. 30 matin.

Un escadron de uhlans prussiens vient de venir à Frauenberg, y a enlevé le tabac du buraliste et a déchiré nos affiches.

Dans plusieurs communes de la même frontière, d'autres Prussiens ont enlevé à nos paysans les provisions qu'ils amenaient à notre marché.

Le départ de nos troupes les rend plus audacieux.

Le Sous-Préfet de Sarreguemines aux Généraux en chef (D. T.).

Sarreguemines, 5 août, 10 h. 15 soir.

Ce que j'avais prévu et annoncé depuis trois semaines est enfin arrivé.

Les fils télégraphiques et la ligne ferrée viennent d'être rompus à Bliesbrücken par les Prussiens. Le fil du bureau de l'État de Sarreguemines à Bitche fonctionne toujours.

Le Brigadier de gendarmerie de Volmünster au Capitaine commandant la compagnie, à Sarreguemines.

L'armée prussienne, que l'on me signale comme assez nombreuse sur les frontières du canton de Volmünster, fait de fréquentes patrouilles et s'avance même sur le territoire de la commune d'Erching. Les ennemis arrivent en renseignement deux et trois fois par jour dans les communes d'Omersviller, Schveyen et Rolbing, s'adressent aux personnes qu'ils rencontrent, le pistolet au poing, en les menaçant de mort si elles ne disent pas où sont nos troupes. Par ce fait, la population est

très vivement impressionnée, attendu qu'il ne se fait plus de patrouilles par notre armée dans le canton de Volmünster et qu'aucune troupe n'y est stationnée, à l'exception d'un bataillon d'infanterie campé dans les environs de Breidenbach, distant de 6 kilomètres de notre frontière sur Deux-Ponts, où l'on présume qu'est le fort du corps d'armée que l'on me signale; et d'après les mêmes renseignements, plusieurs régiments de cette même armée seraient campés derrière les côtes de Schveyen, près de Hornbach et Mauschbach.

3e CORPS.

Le Bureau des renseignements du 3e corps au Major général.

Saint-Avold, 5 août.

Reconnaissances. — Diverses reconnaissances ont été exécutées le 4 en avant des positions occupées par le 3e corps. Aucune d'elles n'a aperçu l'ennemi.

Ce matin, je suis passé par Bouzonville, Teterchen, Creutzwald : nulle part on n'avait entendu parler de l'ennemi.....

4e CORPS.

Le Bureau des renseignements du 4e corps au Major général.

Bouzonville, 5 août.

Frontière en avant de Bouzonville. — Dans les journées du 3 et du 4 août, le plateau de *Filsberg* n'était pas occupé par les troupes prussiennes : il a été exploré par le garde forestier de *Villing* qui s'est dirigé par la chapelle de *Saint-Oraine* sur *Bérus*, puis s'est replié par *Vieux-Forsweiler* et le *Sauberg* jusqu'à la carrière de *Filsberg-Haut*. Il est revenu en laissant *Ittersdorf* à sa droite. Il a aperçu une patrouille prussienne sortant de *Sarrelouis*. La reconnaissance faite par le général Pajol du 3 au 4 août a donné les mêmes résultats. On a pu constater, avec des longues-vues, que les Prussiens n'avaient point construit des défenses sérieuses au second ressaut de terrain en avant de *Sarrelouis*, marqué par le hameau dit le *Piquart*. Ces faits donnent lieu de croire que l'ennemi n'a pas l'intention de forcer à entreprendre un siège en règle de *Sarrelouis*, car la garnison de cette place ne comporte guère plus de 7,000 hommes, dès lors que des travaux avancés ne permettent pas de s'étendre en dehors de son enceinte.

Renseignements généraux. — Toujours beaucoup de monde dans le

bassin de la Sarre. M. X....., rédacteur du *Temps* fait prisonnier par les Prussiens à Sarrebrück le jour de la prise de la ville, a été arrêté le 4 août à notre frontière à Merten. M. X..... a raconté qu'il a été enlevé le 3 août ainsi que deux soldats français, dans une rue de Sarrebrück, par un parti prussien et conduit à Lebach où il a été interrogé par le général de Gœben qui, après quelques pourparlers, a consenti à le faire ramener à la frontière. Arrivé à *Sarrelouis*, il eut les yeux bandés puis il traversa la ville et fut mis en liberté à la frontière française. M. X.... déclare avoir vu plus de dix-sept régiments soit d'infanterie, soit de cavalerie marchant en très bon ordre, se diriger de *Lebach* à *Sarrebrück*. Il a vu peu de monde sur la route de *Sarrelouis*.

Le général de Cissey au général de Ladmirault.

Bouzonville, 5 août.

On m'a remis, pendant le trajet de Kirschnaumen à Bouzonvile, où je viens d'arriver, une lettre d'un agent de Schwerdorff renfermant des renseignements qui paraissent intéressants et sérieux au point de vue des mouvements de l'ennemi. Je vous fais parvenir cette lettre.

Ce matin j'ai fait exécuter une reconnaissance par les capitaines Garcin et de La Boulaye, qui a été poussée par Waldwisse jusqu'aux abords du village prussien Biring. Cette reconnaissance n'a rencontré aucune patrouille ennemie, et les cavaliers prussiens qui jusqu'avant-hier étaient venus à Waldwisse fort régulièrement et chaque jour, n'y avaient pas paru hier ni aujourd'hui. Cela semblerait confirmer les autres indices que les forces ennemies ont été rappelées entre Sarrelouis et Sarrebrück.

. . . . . .

On me remet une seconde lettre du même agent de Schwerdorff. Cette lettre, datée du 1er et envoyée seulement le 3 août, dit qu'il existe entre Sarrelouis et Sarrebrück un pont en fer, construit il y a trois ans près du village de Werden. Ce pont a été miné par les Prussiens.

7e CORPS.

Le général Douay au Major général.

Belfort, 4 août.

Pendant la nuit du 2 au 3 août, des feux ont été aperçus au-dessus de Weil (Bade) — on les attribue à un détachement de troupes campé non loin de Durlingen. Trois officiers, escortés par trois hommes armés, munis d'un plan et dirigés par le conducteur des travaux du

Rhin badois, se sont présentés en face de Chalampé, le 3 août, vers 10 heures du matin. (*Renseignements fournis par la Direction des douanes, Colmar.*)

A Moeskirch, on ne voit aucune troupe ennemie. A la station de Hollvill, on signale la présence de 13 locomotives et d'un grand nombre de wagons chargés d'avoine et de foin, à destination d'Engen. 3,000 Bavarois sont arrivés à Donaueschingen pour se rendre à Carlsruhe et Rastadt. 4 compagnies würtembergeoises sont arrivées, le 4 août, à Stokach, pour les mêmes positions. A Waldshut et à Saint-Blaise se trouvaient, à la même date, quatre autres compagnies de même nationalité. Les ennemis, postés le 3, à Lœrrach, ont été renvoyés faute d'armes et d'habillement. (*Renseignements donnés par le maire de Saint-Louis.*).....

..... Dans la crainte d'une tentative de passage du Rhin de notre part, 90,000 à 100,000 hommes auraient été massés dans la vallée de la Kinzig, non loin d'Offenbourg. Ce corps aurait pour mission de nous couper la retraite, le cas échéant. 30,000 hommes sont échelonnés de Fribourg, dans le Munsterthal, ou de Schœnau à Todtnau ou Todtmoos. C'est un détachement de ce corps qui, dit-on, a été envoyé dans la nuit du 2 au 3 sur le plateau de Dillingen. (*Rapport du capitaine des douanes de Saint-Louis contre l'exagération duquel il y a lieu de se prémunir.*)

Dans la nuit du 4 au 5 août, une grande lueur a été vue de 1 heure à 2 h. 1/2 du côté de Jechtingen. Du même côté, à Sponeck, on a entendu pendant toute la nuit comme des travaux de pontage. Le poste de douaniers de Schœnau a remarqué la nuit dernière que le poste situé sur l'autre rive du Rhin, au lieu de bourgeois, se composait de douaniers auxquels s'étaient joints 2 hommes avec manteau blanc en sautoir. (*Renseignements donnés par le capitaine des douanes de Marckolsheim.*)

La rive droite du fleuve est surveillée par les conducteurs et cantonniers du service des ponts et chaussées. Tous les bateaux et moyens de passage du fleuve ont été remisés et mis à l'abri d'un coup de main de notre côté.

L'Ingénieur en chef des ponts et chaussées de Strasbourg au général Douay, à Belfort.

Strasbourg, 5 août.

De Rhinau à Strasbourg, on ne voit, sur la rive droite du Rhin, que des douaniers et quelques patrouilles isolées, mais on dit que quelques troupes sont échelonnées le long et en arrière du chemin de fer badois.

Le gros des forces ennemies est à Rastadt.

Dès la déclaration de guerre, je me suis mis, moi et mes ingénieurs, ainsi que tout mon personnel, à la disposition du service militaire, représenté successivement par les généraux Ducrot, Ulrich et le maréchal de Mac-Mahon. Je me mets aujourd'hui entièrement à la vôtre dans la mesure de mes moyens d'action.

Mes conducteurs et cantonniers surveillent la rive droite du fleuve, mais les bords de cette rive seulement et non l'intérieur du pays. Pour ce dernier objet, le capitaine Iung, qui a été envoyé en mission à Strasbourg par le grand quartier général et qui réside à la Préfecture, pourra vous renseigner : je l'ai mis en rapport avec quelques personnes qui se sont chargées de lui procurer ces renseignements par la voie de Bâle.

Après m'être concerté avec l'autorité militaire, j'ai pris les mesures suivantes entre Huningue et Lauterbourg :

1° J'ai fait replier et mettre en sûreté tous les passages français du Rhin : bacs ordinaires, bacs à traille, bacs volants, ponts de bateaux de Huningue et de Neuf-Brisach.

2° J'ai fait couper ceux des passages badois non encore repliés par l'ennemi.

3° J'ai invité les entrepreneurs et les particuliers à mettre leur matériel flottant à l'abri d'un coup de main et fait dresser l'état de ce matériel afin qu'on puisse en requérir en cas de besoin la partie qui pourrait être utilisée pour un passage de troupes.

4° J'ai fait conduire et réunir à Rhinau, sur le canal du Rhône au Rhin, tout le matériel des ponts de bateaux de Huningue et Neuf-Brisach, pour de là le faire descendre ou remonter selon que le service militaire aura besoin de rétablir une communication à l'aval ou à l'amont lorsque nous serons maîtres de la rive opposée.

5° J'ai fait construire et disposer à Strasbourg tout ce qui est nécessaire pour monter et lancer dans le Rhin des chaloupes canonnières.

E. F.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

REVUE DES REVUES.

I. — REVUES FRANÇAISES.

Journal des Sciences militaires. Octobre 1901. — Le plan de combat. Étude de stratégie (*suite*), par M. le général LEWAL. — Le grand Frédéric (*suite*), par M. le colonel BOURDEAU. — Les Vosges (1674-1814-1870) (*suite*), par M. le capitaine RICHARD.

Le Spectateur militaire. 1er et 15 octobre 1901. — C. DE RÉNEMONT. Campagne de 1809 (*suite*). — Dr A. CORRE. L'ancien corps de la marine (*suite*). — Chef de bataillon G. TELLIER. Autour de Kita (*suite*). — G CLÉMENT. Campagne de 1813 (*suite*).

Revue militaire universelle. 1er octobre 1901. — G. CLÉMENT. Historique de l'artillerie (*suite*). — Capitaine Paul PINEAU. Le général Dugommier (*suite*).

Revue d'infanterie. 15 octobre 1901. — Colonel BELHOMME. Histoire de l'infanterie en France (*suite*).

Revue de cavalerie. Octobre 1901. La leçon du 16 août (*suite*), par le général CARDOT. — Un point d'histoire : la charge de Sedan, par Charles MALO.

Revue du génie militaire. Octobre 1901. — Analyse et extraits de la correspondance de Vauban (*suite*), par M. A. DE ROCHAS.

Carnet de la Sabretache. Octobre 1901. — Exposition militaire rétrospective : François Pils, par M. Frédéric MASSON. — Lettres et souvenirs de du Tour de Noirfosse, officier de l'armée des Indes (1753-1763), par M. Félix BRUN. — Deux hussards Esterhazy (1778-1792), par M. le capitaine DESCAVES. — Campagne et captivité de Russie (1812-1813), extraits des mémoires inédits du général-major H.-P. EVERTS, traduits par M. E. JORDENS.

Revue du Cercle militaire. Octobre 1901. — L'expansion française dans l'Afrique centrale (*suite*). — Le siège de Sébastopol. Assaut du 18 juin 1855.

Revue de Paris. 1er octobre 1901. — FERRIÈRES-SAUVEBŒUF. Lettres sur l'armée d'Italie (1799).

15 octobre. — Arthur CHUQUET. Henry Beyle, officier de cavalerie.

Nouvelle Revue. 1er octobre 1901. — Édouard GACHOT. Le siège de Cossèria.

15 octobre. — Jules SIMON. Le 4 septembre. Le siège de Paris.

La Revue. 1er octobre 1901. — L'insurrection communaliste du 18 mars 1871. Les responsabilités, par M. Armand DAYOT.

Revue politique et parlementaire. 10 octobre 1901. — Alcide EBRAY L'alliance franco-russe, ses origines, ses résultats, sa portée. — Général ***. Le haut commandement et les grands états-majors.

Revue Bleue. 26 octobre 1901. — En 1805, d'après les souvenirs du capitaine DESBŒUFS.

Revue hebdomadaire. 5 octobre 1901. — Général Armand D'HAUTPOUL. L'éducation d'un prince. Quelques mois auprès du duc de Bordeaux (1833-1834) (*suite*).

26 octobre. — Germain BAPST. Le maréchal Canrobert, aide de camp de Napoléon III.

La Révolution française. 14 octobre 1901. — L'affaire de Bédoin, par Émile LE GALLO. — Anacharsis Clootz, journaliste et théoricien (1789-1792), par Henri BAULIG.

Revue des questions historiques. 1er octobre 1901. — L'ambassade du comte de Castellane à Constantinople (1741-1747), par M. F. ROUSSEAU. — La dernière campagne du maréchal de Rochambeau (1792) (*suite*), par M. Arthur de GANNIERS. — La bataille de Dresde, d'après des documents inédits, par M. le comte Marc LE BÈGUE DE GERMINY. — Mélanges : Le général d'Andigné, d'après ses *Mémoires*, par M. Arthur de GANNIERS. — Jean Léchelle, général en chef de l'armée de l'Ouest et les événements de la Vendée (octobre 1793), par M. l'abbé F. CHEVALIER.

Revue d'histoire moderne et contemporaine. Septembre-octobre 1901. — Raymond GUYOT. La dernière négociation de Talleyrand. L'indépendance de la Belgique (*suite*). — Ch. SCHMIDT. Les impressions d'un Suisse à Paris en 1791. Lettres du Bâlois Pierre Ochs.

Le Carnet historique et littéraire. Octobre 1901. — Général comte DE LORENCEZ. État raisonné de mes services (*suite*), publication de M. le baron P. DE BOURGOING. — R. BITTARD DES PORTES. Le quartier général de Charrette à Légé.

Nouvelle Revue rétrospective. 10 octobre 1901. — Lettres du prince de Talleyrand et de la duchesse de Dino à Mme Adélaïde (*suite*), communication de M. Frédéric MASSON.

II. — REVUES ÉTRANGÈRES.

Militar-Wochenblatt. Oktober 1901. — N° 93. Das Korps-Hauptquartier des Marshalls Mac-Mahon und die Division Douay vom 2 bis 4 August 1870. — Das Britische Heer 1800 und 1900. — N° 94. Generalleutnant Ritter v. Lobenhoffer. — Die Heeres-geschichtlichen Notizen des Bayerischen Militär-Handbuches. — Das Korps-Hauptquartier des Marshalls Mac-Mahon und die Division Douay vom 2 bis 4 August 1870 (Schluss).

Allgemeine Militär-Zeitung. Oktober 1901. — N° 40 et 41. Der Fränkische Kreis im Reichskrieg gegen Frankreich 1674, von H. HELMES. — N° 42. Verschiedenes. Jules Simon's Urtheil über Gambetta. — N° 43. Das Preussische Carrec des Oberst-Leutnants des Barres und die 2. Schwadron des Hannoverschen Dragoner-Regiments Cambridge bei Langelsalza 1866, von Fr. von der WENGEN.

Militär-Zeitung. Oktober 1901. — N° 43. Oberst z. D. Heinrich von Löbell. — Der Feldzug der Ersten deutschen Armee im Norden und Nordwesten Frankreichs 1870-1871.

Rivista militare italiana. 16 ottobre 1901. — De Gregorio GIUSEPPE. Battaglia del Volturno, 1° ottobre 1860.

Revue militaire suisse. Octobre 1901. — Le bataillon neuchâtelois des tirailleurs de la garde (*suite*), par le lieutenant VODOZ.

REVUE DES LIVRES.

LIVRES FRANÇAIS.

Vercingétorix. Camille JULLIAN, professeur à l'Université de Bordeaux. — Paris, Hachette, 1901.

Œuvre historique remarquable, ce livre est le récit, maintes fois émouvant, toujours très documenté, des dernières luttes de la Gaule, pour la sauvegarde de son indépendance. Il est aussi, de ce fait même, la biographie du héros de ces luttes, le jeune chef arverne Vercingétorix, dont l'auteur fait ressortir les éminentes qualités. Il a l'âme et le

caractère d'un chef, le goût des ordres précis, la volonté d'être obéi; ses décisions sont prises « sans tâtonnement dans la pensée, sans flot- « tement dans l'expression ». Son intelligence prompte est de celles qui font « les grands manieurs d'hommes ». Il a la science très exacte de ses moyens et de ceux de son adversaire. Napoléon, le meilleur juge en la matière, parle, dans ses *Commentaires*, de son « talent » de général, tout en lui reprochant de s'être enfermé dans Alesia avec des forces trop considérables et de n'avoir pas renvoyé, en même temps que sa cavalerie, les trois quarts de son infanterie.

La vie de Vercingétorix a été tout entière consacrée à son pays, pour lequel il a eu la vision d'une patrie celtique, supérieure aux clans, aux tribus, aux cités, les unissant toutes et commandant à toutes. Le mot de patrie résume sa rapide existence, son caractère, ses espérances, et son œuvre. La dernière parole que Jules César place dans sa bouche est : « qu'il ne s'arma jamais pour son intérêt personnel, mais pour la « défense de la liberté de tous ».

Une carte de la Gaule, des fragments au 1/80000e et un croquis du blocus d'Alesia permettent de suivre les opérations de Vercingétorix.

Catinat, l'homme et la vie (1637-1712), par Emmanuel DE BROGLIE. — Paris, V. Lecoffre, 1902.

Sans être de premier ordre, la figure du maréchal de Catinat évoque quelques glorieux souvenirs militaires et se recommande par la dignité du caractère, le ferme attachement au devoir, les hautes qualités morales dont il donna la preuve dans sa longue carrière.

Ce fut principalement en Italie que s'exercèrent les commandements de Catinat; ses opérations militaires y furent souvent accompagnées de négociations diplomatiques avec le duc de Savoie. Dans ce double rôle, Catinat sut heureusement tenir les intérêts qui lui étaient confiés; il attacha son nom aux victoires de la Staffarde (1690) et de la Marsaille (1693).

L'auteur de ce volume ne s'est point proposé l'étude approfondie des opérations militaires. Il a cherché surtout à faire connaître, sous son vrai jour, la physionomie de Catinat, à montrer son rôle personnel pendant les années de paix comme au cours des campagnes. Il a emprunté la majeure partie des éléments de cette étude aux papiers de Catinat, conservés à la Bibliothèque nationale; les Archives de la guerre lui ont également fourni un certain nombre de documents intéressants.

Le prince Eugène et Murat (1813-1814), par H. WEIL. — 2 volumes. — Paris, Fontemoing, 1902.

L'auteur s'est proposé d'étudier les opérations militaires qui, d'avril 1813 à avril 1814, ont eu pour théâtre le Tyrol, les provinces illy-

riennes, la haute Italie, l'Istrie et la Dalmatie jusqu'aux bouches du Cattaro. Il a consulté à cet effet, en dehors de toute la bibliographie, les archives de la guerre, les archives nationales, celles des affaires étrangères, les Kund K Kriegsarchiv de Vienne, etc.

L'ouvrage débute par un aperçu de la politique suivie par l'Autriche pour s'affranchir des conséquences désastreuses de Wagram et pour passer insensiblement, grâce à l'habileté de Metternich, de la position de vaincue à celle d'alliée, puis de médiatrice et enfin d'assaillante. Pendant cette période il montre le mécontentement grandissant du roi de Naples sous l'excitation de l'Autriche et de l'Angleterre. Enfin il expose dans le premier volume les opérations entreprises du 17 août au 7 septembre 1813 par le prince Eugène contre Hiller, et qu'il résume lui-même ainsi : « La direction prise par le vice-roi dès le début de « la campagne (par Adelsberg sur Laibach) avait permis aux Autri- « chiens d'arracher Villach aux faibles détachements que le vice-roi y « avait postés, de se rendre maîtres de toute la ligne de la Drave « depuis Patermion jusqu'à Hollenbourg, d'organiser solidement la « défense des ponts de Villach et de Rosegg et de s'établir à Feistritz ». Ces manœuvres avaient eu pour conséquence la marche du gros de l'armée d'Italie sur Villach, la reprise de cette ville, enfin l'enlèvement par le vice-roi de la position de Feistritz, ce qui avait forcé Hiller à repasser sur la rive gauche de la Drave après avoir coupé le pont de Hollenbourg.

Dans le deuxième volume, après avoir exposé l'affaire de Tersain où Bellotti montra une fois de plus l'insuffisance qui s'était manifestée au Loible, l'auteur explique comment cet échec et les nouvelles alarmantes de sa droite, amenèrent le prince Eugène à se porter sur Laibach et à se dégarnir sur la Drave depuis le Loible jusqu'au delà de Villach. Voyant cet affaiblissement, Hiller décide d'autant plus de prendre l'offensive par sa droite, que le vice-roi lui-même subit sur ses ailes les échecs de Weixelburg et de Saint-Hermagor ; que le général autrichien Nugent soulève l'Istrie sur les derrières d'Eugène et que le général italien Bonfanti avait totalement évacué le Tyrol en se retirant jusqu'à Vérone. Le 19 septembre 1813, Hiller franchit la Drave et s'empare du Loible, de Hollenbrunn et de Rosegg ; dans la nuit du 19 au 20, le général Verdier abandonne Villach et se retire sur Arnoldstein. Le vice-roi renonce alors à occuper Krainbourg pour concentrer ses efforts sur la défense des passages menant à l'Isonzo par Laibach et Tarvis. « L'évolution prochaine de la Bavière, le danger auquel allait être « exposée la ligne de l'Adige, l'impossibilité d'occuper et de reprendre « la ligne de la haute Saxe, l'imminence de la reprise des opérations « offensives des Autrichiens contre Adelsberg, la présence de la flotte « anglaise sur les côtes d'Istrie..... tout obligeait le vice-roi au mou-

« vement rétrograde qui commença le 28 au matin par Laibach, « Planina, Prœwald. » Le 4 octobre le vice-roi est à Heiligekreuz et Grenier à Tarvis ; le 5 il est à Görze et le 6 à Gradisca, pendant que Grenier arrive à Flitsch et Malborget, se dirigeant sur Ospedaletto. Pendant que sa gauche continue à fixer le vice-roi sur l'Isonzo, Hiller effectua un vaste mouvement par le Tyrol sur l'Adige, certain qu'il était de ne pas être contrarié dans ce mouvement par les Bavarois. La mission du général d'Anthouard faillit arrêter là les hostilités; mais son insuccès détermina le roi à quitter l'Isonzo et à se replier en arrière : « Je rentre cette nuit à Udine, écrit-il le 22, où je réunis « demain une bonne partie de nos troupes afin de savoir de quel côté « l'ennemi débouchera : il est probable que je me replierai sur le « Tagliamento, même sur la Piave, car l'ennemi a jeté 6,000 à 8,000 « hommes sur mes derrières ». Le 25, Grenier est à Postioma, tandis que l'ennemi est déjà à Bassano et Castelfranco. Tandis que Grenier essaye de fixer l'ennemi sur Bassano, le prince Eugène gagne le Tagliamento, puis la Piave, et enfin l'Adige. Hiller a d'autre part fait capituler Trieste et se maintient sur la défensive sur le haut Adige. Durant ces événements, Nugent avait pris Trieste, et la Dalmatie avait été envahie.

L'ouvrage se termine par l'arrivée de Murat à Milan et par la reprise de ses pourparlers avec l'Autriche et l'Angleterre.

A la fin de chaque volume se trouvent des pièces justificatives, une table alphabétique; le premier contient la carte du Tyrol, des provinces Illyriennes, de l'Istrie et de la Vénétie ; le second, celles de Bassano et de la Dalmatie.

Correspondance militaire du maréchal de Moltke. — Guerre de 1864 (1). — Paris, Henri Charles-Lavauzelle, 1901.

La traduction du 4e volume de la correspondance du maréchal de Moltke vient d'être publiée. Cette première manifestation des idées du chef d'État-Major général prussien concerne la période de 1862 à 1864; elle nous ramène, par conséquent, à la guerre contre le Danemark, qui prépara les luttes futures, en mettant à l'essai, et en permettant de modifier bien des détails d'organisation, de mobilisation, de transports.

Bien que la disproportion des forces fût grande, il n'était pas aisé d'atteindre l'armée danoise, et de la détruire, sur un théâtre d'opérations restreint par l'impuissance des flottes alliées. Le général de

(1) Le compte rendu du 5e volume relatif à la guerre de 1866 sera publié le mois prochain.

Moltke s'en préoccupait dès le mois de décembre 1862. Un mémoire et un projet d'opérations, rédigés à cette époque, prévoient en effet la concentration de l'armée danoise sur la ligne du Dannewerk, et recommandent une attaque de front vers Schleswig, complétée par un enveloppement sur les ailes. La réussite de ce plan est considérée comme d'autant plus nécessaire que, si l'ennemi parvenait à se dérober, il se réfugierait à Duppel et à Frédéricia, ferait traîner les opérations et provoquerait l'intervention de l'Europe. La meilleure solution pour brusquer le dénouement serait alors d'observer les places, qui ne pourraient être investies du côté de la mer, et d'envahir le Jutland.

Le prince Frédéric-Charles, qui devait commander le contingent prussien, et auquel ce projet fut soumis, insista sur la nécessité de renforcer l'attaque de front vers Schleswig, pour répondre à une offensive éventuelle, et de prononcer l'attaque de droite sur Missunde.

Sur ces entrefaites, la Confédération germanique paraissait vouloir se borner à une occupation du Holstein, et le général de Moltke, bien qu'opposé à cette mesure, fut envoyé à Francfort peur en régler les détails. Mais le parlement de Copenhague ayant voté, en novembre 1863, une Constitution par laquelle le Schleswig devenait partie intégrante de la Monarchie danoise, les gouvernements prussien et autrichien proposèrent d'en exiger le retrait. Ce projet fut écarté par la Diète, et les deux puissances, restées seules, ouvrirent les hostilités.

A cette époque, le général de Moltke étudiait « pour son usage personnel » le détail de l'attaque des positions du Dannewerk. Il reconnaissait que ses conclusions pourraient être modifiées par les événements, mais préconisait déjà une attaque sur Arnis, qui ne fut exécutée que le 6 février, après l'échec de Missunde.

Après s'être rendu momentanément sur le théâtre de la guerre, il revint à Berlin. Sa correspondance privée avec le colonel de Blumenthal, major général du prince Frédéric-Charles, fait alors voir que ses avis furent parfois écartés, mais que leur influence se fit néanmoins sentir sur l'ensemble des opérations.

L'armée danoise s'étant dégagée de l'étreinte qui la menaçait, fut concentrée en partie à Duppel, où le prince Frédéric-Charles se décida à l'attaquer. C'était une nécessité à laquelle le général de Moltke se résignait avec peine, car la flotte ennemie, maîtresse de la mer, pouvait couvrir la retraite des défenseurs, et rendre inutiles les sacrifices du siège; il aurait désiré débarquer en Fionie ou dans l'île d'Alsen, et prendre l'ennemi à revers, mais ces entreprises parurent hasardeuses.

Après la chute de Duppel, il déconseilla encore le siège de Frédé-

ricia, que les Autrichiens entreprirent et qui se termina, le 29 avril, par la retraite des défenseurs dans l'île de Fionie.

Un armistice fut conclu jusqu'au 26 mai, et le prince Frédéric-Charles ayant été nommé général en chef des forces alliées, le général de Moltke lui fut adjoint comme major général.

Des dispositions furent alors prises pour reprendre l'offensive et obtenir une bataille en envahissant les îles de Fionie et d'Alsen. Ces débarquements simultanés devaient diviser l'ennemi, rendre incertaine la coopération de sa flotte, et compenser un insuccès possible sur un point, par une victoire complète sur l'autre. Mais le désir de ménager les susceptibilités des Autrichiens, d'autres considérations encore, déterminèrent le quartier général prussien à n'envahir d'abord que l'île d'Alsen. Le général de Moltke raconte les péripéties de ce dernier acte dans une lettre humoristique et pleine de curieux détails.

LIVRES ÉTRANGERS.

Kriegsgeschichtliche Beispiele des Festungskrieges, aus dem deutsch-französischen Kriège von 1870-71. Von Frobenins Oberstleutnant A. J. Erstes Heft. — Berlin, 1899. — Mittler und sohn.

On revient constamment, en Allemagne, à l'étude des événements de la guerre de 1870, afin d'en tirer des enseignements pour l'avenir et de perfectionner d'une manière incessante l'instrument qui doit servir dans la prochaine campagne.

« On ne se dissimule pas que, dans maintes circonstances, on aurait « pu agir tout autrement et mieux qu'on ne l'a fait, et on a la con- « viction qu'il sera nécessaire, à l'avenir, d'employer des procédés tout « différents. »

L'auteur considère que ces perfectionnements, utiles pour la guerre de campagne, sont indispensables pour la guerre de siège, où le commandement allemand s'est révélé insuffisamment préparé et au-dessous de sa tâche.

Chaque officier doit, à son avis, travailler à ce but, parce qu'il a l'obligation d'être prêt à remplir pour le mieux tous les emplois qui pourront lui être confiés au cours de la campagne. Or, la littérature militaire allemande ne contient, sur la guerre de forteresse, que fort peu de travaux propres à y initier les officiers; c'est une lacune que l'auteur s'est proposé de combler. Son plan consiste à étudier les diverses phases qu'on distingue habituellement dans un siège. A cet effet il prend, pour chacune d'elles, divers exemples ; il les rapproche les uns des autres, en ne retenant, pour une forteresse déterminée, que les plus instructives de ces phases.

Il s'abstient, d'ailleurs, de donner des détails techniques n'intéressant que les officiers d'artillerie et du génie. « Je veux, dit-il, écrire « pour les officiers de toutes les armes et ne pas m'éloigner un instant « du point de vue tactique. »

Le premier fascicule du lieutenant-colonel Frobenius a trait à la phase de l'investissement, pour les places de Belfort et de Strasbourg. Pour chacune d'elles, il étudie minutieusement quatre périodes :

a) La forteresse avant l'investissement ;

b) L'assaillant avant l'investissement ;

c) L'exécution de l'investissement ;

d) La période proprement dite de l'investissement.

Chacun de ces paragraphes est suivi de considérations critiques, généralement judicieuses, comportant de nombreux enseignements, mais offrant parfois quelques longueurs. Un des chapitres les plus intéressants est celui qui est consacré à la comparaison des défenseurs de Strasbourg et de Belfort. Il rend pleinement hommage au colonel Denfert, dont il qualifie la défense de « géniale ».

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et C°, rue Christine, 2.

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 12 Décembre 1901

SOMMAIRE

La campagne de 1794 à l'armée du Nord (à suivre).
La campagne maritime de 1805 (à suivre).
Historique de la campagne de 1809 (*Armée d'Italie*) (à suivre).
Bulletin bibliographique.
Table des matières.

LA

CAMPAGNE DE 1794

A

L'ARMÉE DU NORD

(17 Pluviôse-8 Messidor — An II)

DC
44
.R45
no.12

Dans une précédente étude la *Revue d'Histoire* a tenté de montrer que, si le Comité de Salut public eut l'honneur de sauver la France en 1794, il dut ce succès à sa

farouche énergie, à son inébranlable confiance dans les destinées de la patrie, au souffle puissant d'offensive qui l'animait. Non content d'avoir envisagé l'abandon de Paris et la retraite au Sud, il n'avait pas reculé devant l'idée de disputer pied à pied le sol sacré du pays jusqu'aux Pyrénées, et même de partir de là pour se lancer à une contre-offensive en Espagne. Dans l'exécution de ses gigantesques projets, le Comité de Salut public avait eu la sagesse de se renfermer dans son rôle politique et de laisser le souci des décisions militaires au comité dont Carnot et d'Arçon étaient l'âme. C'étaient eux qui élaboraient les plans de campagne du début des opérations, laissant toute initiative aux généraux d'armée pour l'exécution stratégique et tactique et s'en rapportant à eux du soin de nuancer la solution suivant les circonstances et les obstacles rencontrés : c'est ainsi que Charbonnié, commandant l'armée des Ardennes, au lieu de passer immédiatement par Charleroi en masquant Namur, fit tout d'abord sa jonction à Beaumont avec Desjardin, puis chercha à franchir la Sambre à Thuin ; et que Jourdan marcha, non sur Liège mais sur Charleroi, au secours de Charbonnié et de Desjardin. Comme le maréchal de Moltke et avant lui, le Comité militaire savait arrêter d'avance son plan de campagne mais en limiter les prévisions aux premières rencontres avec l'ennemi.

Sur toutes les solutions étudiées planait l'idée maîtresse et éminemment française de l'offensive et de l'attaque en masse : pour y atteindre, le Comité de Salut public dut tout d'abord grouper, au moyen de la réquisition, 700,000 présents sous les armes ; pour mener cette tâche à bien, les représentants du peuple qui, lorsqu'ils comprirent leur rôle, furent surtout les aides administratifs du commandement, surent tour à tour employer les proclamations vibrantes ou les mesures de coercition les plus dures ; pour transformer cette

foule sans consistance en une force armée, les généraux ne reculèrent pas devant la discipline la plus inexorable, et, sur leurs observations, les représentants du peuple n'hésitèrent pas à créer des commissions militaires formées sur le champ de bataille, et chargées de juger séance tenante tout coupable de pillage ou de panique, de le mettre à mort sur le lieu même de son crime et de se dissoudre aussitôt après.

Tout en disciplinant la masse, il fallait l'empêcher de fondre par le dénûment, comme Dumouriez en avait fait la triste expérience à la fin de 1792. Aussi, nombreuses furent les prescriptions relatives à la conservation des effectifs (1) : ordre était donné de ménager les chevaux si difficiles à trouver et dont le déficit était sans cesse renaissant ; des mesures étaient prises pour l'hygiène des cantonnements et bivouacs ; le commandement apportait la plus grande sollicitude à l'entretien des effets d'habillement et d'équipement, et surtout à l'armement, à l'emploi des munitions, à la régularité des ravitaillements de toute nature et notamment des vivres. La troupe, une fois pourvue, devait être encore soustraite aux tentatives d'embauchage et d'espionnage de l'adversaire, et à ses surprises tactiques : de là la fermeture absolue de la frontière par où l'ennemi, sous prétexte de marchés, faisait pénétrer ses espions sur le territoire national ; de là encore la défense formelle de laisser quitter les bivouacs et cantonnements ; de là enfin les prescriptions les plus minutieuses pour assurer une surveillance active au moyen des avant-postes, à qui les instructions les plus précises étaient données pour la conduite à tenir au contact de l'ennemi ; ces avant-postes savaient eux-mêmes s'éclairer au loin par

(1) Afin d'abréger, on se borne ici à résumer toutes les mesures relatives à la conservation des effectifs, se réservant d'appuyer cet exposé de nombreux exemples dans l'ouvrage qui paraîtra ultérieurement.

les « découvertes » que l'on verra fonctionner activement pendant la campagne. Enfin, pour aguerrir le soldat aussi bien que pour l'empêcher de tomber dans l'ennui et l'oisiveté, il était astreint à une instruction intensive pendant les stationnements qui précédèrent la campagne. Discipline, conservation des effectifs, mesures de sécurité, instruction, tout eût été insuffisant, si la masse ainsi façonnée n'avait été animée d'un haut sentiment de sa valeur, et si les ressorts de sa volonté n'avaient été tendus au point d'emmagasiner les plus grands efforts pour se détendre ensuite tout à coup et constituer dans la main de son chef un instrument dynamique d'une puissance irrésistible.

Action du commandement pour exalter le moral de la troupe.

C'est dans cet esprit qu'à l'action si salutaire de la discipline, le commandement ne négligea pas de joindre le levier si puissant de la force morale en cherchant, tout d'abord, à exalter l'âme si ardemment enthousiaste et l'esprit si facilement inflammable du soldat français (1).

C'est ainsi que le moindre succès était chanté comme une grande victoire; c'est ainsi que la brigade Daendels, campée à Comines et faisant partie de la division Souham, se vit citer à l'ordre de l'armée pour avoir réussi un simple fourrage : le général en chef profitait, du reste, de cette occasion pour prodiguer aux réquisitionnaires les plus grands éloges, les assurant d'avance de leur intrépidité et leur donnant ainsi une confiance en eux-mêmes qu'il était peut-être loin de partager.

---

(1) « Il n'est rien que des chefs ne puissent obtenir des sentiments d'honneur et de l'émulation dont le soldat français est animé. » (Napoléon à Decrès, 31 mai 1804.)

Ordre du 22 au 23 germinal (11 au 12 avril).

La division de Lille, aux ordres du général Souham, vient de faire une expédition sur la Lys, qui a eu les plus heureux succès. Elle a été conduite par le brave Daendels, qui en était chargé. Les républicains ont tué à l'ennemi beaucoup de monde, leur ont fait 179 prisonniers et ont ramené une quantité de bestiaux. Tous les braves qui étaient à cette expédition se sont conduits avec la prudence et la valeur qui n'appartiennent qu'à des soldats de la liberté. Le zèle et l'intrépidité de nos braves frères d'armes de la première réquisition éclatent de toutes parts; de la droite à la gauche de l'armée, tous les généraux en font les plus grands éloges; tous brûlent du même désir, celui de voler à la victoire!

C'est ainsi qu'à la veille d'entreprendre sa marche sur la vallée de la Lys, Pichegru lançait à ses troupes cette proclamation qui les flattait, tout en leur rappelant leurs devoirs :

Ordre du 4 au 5 floréal (23 au 24 avril).

A la veille de purger la terre de la liberté et de venger, par l'entière défaite des tyrans et des esclaves, l'humanité, la nature et les mœurs des outrages que ces barbares leur ont faits en marquant leur présence par le viol, le meurtre, l'incendie et tous les désordres du crime et de la scélératesse, le général en chef croit devoir témoigner à l'armée la satisfaction qu'il éprouve de voir s'y établir l'ordre et la discipline. Il exhorte de nouveau tous les chefs de corps à travailler de tous leurs moyens à l'instruction des troupes qui leur sont confiées. Il leur enjoint expressément de tenir la main à ce que les armes, trop souvent négligées, soient toujours dans l'état le plus parfait. Il leur recommande de veiller constamment à ce qu'on ne dilapide pas la poudre qui doit être conservée pour donner la mort aux satellites des tyrans. Il invite les généraux et officiers supérieurs à s'assurer eux-mêmes si cet ordre est exécuté. Il exige de tous un zèle infatigable, une active surveillance. Il rappelle à toute l'armée la tâche glorieuse que lui impose la patrie et la félicite d'avoir à réaliser de si justes et si grandes espérances. Enfin, il aime à penser que les troupes n'attendent que le signal du combat pour donner de nouvelles preuves de la valeur républicaine et de l'amour brûlant de la Patrie. En effet, quelle position fut jamais plus propre à enflammer le courage et à exciter l'enthousiasme!..... Quelle cause plus belle à défendre! Quels droits plus beaux à venger!

Le commandement s'efforçait encore d'exalter le moral de ses troupes en proclamant très haut ses succès et en gardant le silence sur ses revers. On chercherait vainement dans l'ordre du 8 au 9 floréal l'annonce de la déroute de Chapuy, mais on y trouve annoncés, en termes dithyrambiques et propres à surexciter le tempérament si nerveux du soldat français, les succès de Courtray, de Mouscron, de Menin.

Ordre du 8 au 9 floréal (27 au 28 avril).

Succès. Prise de Courtray. — Les esclaves des tyrans ont été attaqués hier par les troupes républicaines de l'armée du Nord sur tous les points. Déjà nos armes ont eu le meilleur succès possible. Les républicains, la baïonnette en avant, sont entrés à Courtray et ont vu fuir devant eux les satellites des despotes qui ont abandonné plusieurs pièces d'artillerie. La valeur de nos frères d'armes a jeté parmi ces brigands l'effroi le plus terrible. Les grenadiers ont montré un courage héroïque, et tous les républicains, de concert, ont fait voir à la République, qui a les yeux ouverts sur eux, qu'ils sont dignes de défendre la belle et juste cause de la liberté. Encore un instant, et les sans-culottes de l'armée du Nord vont, par de nouveaux succès, purger la République de la présence de ces vils esclaves qui souillent depuis longtemps notre territoire. La gauche nous a fait part de ses succès; la droite ne tardera pas à nous apprendre que son courage est invincible et que les esclaves sont en déroute. Ça va! Vive la République!

Nouveaux succès. Blocus de Menin. — L'attaque est commencée, et le général en chef annonce à toute l'armée des succès! Les soldats des tyrans ont été battus à Poperinghe, Ypres, Courtray, etc. Ils sont bloqués dans Menin; ils y seront vaincus! On a pris du canon, fait des prisonniers et trouvé des magasins (1). Le général en chef félicite ses troupes de leur énergie et de leur valeur. Il les invite à conserver cette attitude fière et ce courage qui fait fuir et pâlir l'ennemi.

« Quel exemple pour toutes les divisions de l'armée! et quelle lutte « heureuse va naître et s'élever de toutes parts! » s'écriera Pichegru en annonçant la victoire de Mouscron. « Désormais », dira-t-il encore en proclamant la prise de Menin, « le triomphe est assuré! »

---

(1) C'était là un détail propre à refaire le moral d'une troupe dont la pénurie était extrême, ainsi qu'on le montrera plus loin.

A ces premiers succès, répondit le décret du 12, déclarant que « l'armée du Nord ne cesse de bien mé« riter de la Patrie » (1). Aussitôt Pichegru mit ce décret à l'ordre et le fit suivre des exhortations suivantes :

Ordre du 17 au 18 floréal (6 au 7 mai).

.....Qui ne sentira pas les nouvelles obligations que ce décret nous impose! Nous nè cessons de bien mériter de la Patrie, disent les pères du peuple. Quels efforts nouveaux n'allons-nous pas faire pour mériter encore cette récompense précieuse à nos cœurs républicains. Nous réalisons les grandes espérances que la Patrie a conçues de nous. Enorgueillis par la cause immortelle que nous défendons, et vengeurs des droits les plus sacrés de la nature, nous ferons, dans le cours mémorable de cette campagne, expier aux tyrans coalisés contre nous leur barbarie, leur férocité, leurs crimes enfin! Plus ils nous apporteront d'obstacles, plus leur chute sera honteuse et notre triomphe éclatant! La victoire est à l'ordre du jour dans toutes les armées de la République. Hâtons-nous de purifier par de nouvelles victoires la terre de la liberté, encore souillée par des esclaves. Faisons connaître à l'univers, qui a les yeux fixés sur nous, ce que peuvent tant de milliers de républicains brûlant d'amour pour la liberté, de haine pour l'esclavage et les tyrans qui se perpétuent; mais, au milieu de cet enthousiasme si juste, n'oublions pas combien la discipline la plus suivie doit concourir avec la valeur pour prouver que nous sommes dignes d'occuper le poste glorieux que la Patrie nous a confié. Ce décret et l'ordre y joint seront lus à la tête des corps.

---

(1) *Décret de la Convention nationale du 12e jour de floréal, an 2e de la République française, une et indivisible, relatif à l'armée du Nord.*

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport du Comité de Salut public, déclare que l'armée du Nord ne cesse de bien mériter de la Patrie.

(Ce décret fut envoyé le même jour par le Comité de Salut public aux représentants du peuple près l'armée du Nord à Lille et à Courtray) : *A Courtray :* « Faites retentir ce décret dans toutes les lignes « qui défendent si bien les frontières de la République, et continuez de « vaincre. » *A Lille :* « Ce décret doit être entendu à Lille comme « dans toutes les autres parties de la frontière du Nord..... C'est « surtout à Landrecies que l'émulation produite par ce décret doit « avoir des effets salutaires pour la République. »

Le rapport de Souham, relatant ce succès, et surtout celui de Mouscron où il s'était particulièrement distingué, fut aussi communiqué, non seulement à l'aile gauche de l'armée du Nord, mais encore au centre et à celle des Ardennes.

13 floréal (2 mai).

Au général de division Jacob.

Je t'adresse ci-joint dix exemplaires de la lettre du général Souham au général Pichegru, pour que tu en distribues une à chacun des bataillons sous tes ordres et que tu recommandes aux chefs de les faire lire à la tête des compagnies.

THARREAU (1).

Ferrand, qui commande le centre à Réunion-sur-Oise, qui lutte désespérément pour arracher Landrecies à l'ennemi et qui n'est malheureusement guère secondé par les divisions Balland et Goguet, s'empresse d'annoncer ces victoires et d'en prendre texte pour remonter le moral de ses troupes.

Au quartier général d'Avesnes, le 11 floréal (30 avril).

Copie de l'ordre du quartier général de Réunion-sur-Oise du 10 au 11 floréal, 2e année républicaine.

L'attaque est commencée, et le général en chef annonce à toute l'armée des succès. Les soldats des tyrans ont été battus à Poperinghe, Ypres, Courtray, etc. Ils sont bloqués dans Menin; ils seront vaincus. On a pris des canons et des prisonniers et trouvé des magasins. Le général en chef félicite les troupes de leur énergie et de leur valeur; il les invite à conserver cette attitude fière et courageuse qui fait fuir et pâlir l'ennemi.

Le général Ferrand s'attend que les troupes dont le commandement lui est confié n'apprendront pas sans la plus vive satisfaction les victoires de leurs frères et qu'ils rivaliseront désormais avec eux en ne se livrant plus à des terreurs que les ennemis qu'ils ont à combattre ne devraient pas leur inspirer. Qu'ils se mettent bien dans l'idée que toute troupe qui bat en retraite avec calme et ordre ne sera jamais

(1) Chef de l'état-major de l'armée des Ardennes.

entamée par l'ennemi, tandis qu'elle est sûre de la défaite la plus honteuse et d'une perte inévitable dès que le désordre et la crainte se mettent dans les rangs par les cris des lâches et des malveillants qui se répandent dans l'armée.

Dubois, qui commande la cavalerie aux environs de Réunion-sur-Oise, fait entendre à ses régiments qu'il espère qu'ils « rivaliseront » bientôt avec le 5e chasseurs dont la charge décida de la victoire de Mouscron.

Ordre du 11 au 12 floréal (30 *avril au* 1er *mai*).

L'attaque est commencée, et le général en chef annonce à toute l'armée des succès. Les soldats des tyrans ont été battus à Poperinghe, Ypres, Courtray, etc. Ils sont bloqués dans Menin; ils seront vaincus. On a pris du canon, fait des prisonniers, et trouvé des magasins. Le général en chef félicite les troupes de leur énergie et de leur valeur; il les invite à conserver cette attitude fière et courageuse qui fait fuir et pâlir l'ennemi.

Le général espère que la cavalerie qu'il a le plaisir de commander rivalisera avec celle qui vient de terrasser l'ennemi.

Ordre du 12 au 13 floréal (1er *au* 2 *mai*).

. . . . . .

Le tocsin de la liberté est sonné, partout les défenseurs de la Patrie, animés d'un courage héroïque, volent aux combats, partout leurs armes sont meurtrières aux tyrans, et partout ils sont vainqueurs. Le général Souham, après s'être emparé d'Ypres, Courtray, Poperinghe, et mis le feu dans Menin, qui doit être rendu en ce moment, vient de battre complètement les esclaves de toutes les sectes. Il leur a pris 30 pièces de canon, tué ou fait prisonniers 4,000 ou 5,000 hommes, parmi lesquels se trouve un général hanovrien. Clerfayt est blessé, et sa troupe à la débandade est poursuivie sur Saint-Léger. L'armée de la Moselle fait également des merveilles : après avoir battu les esclaves et pris leur camp, elle poursuit l'ennemi aux portes de Luxembourg; l'armée des Ardennes avance également. N'y aurait-il que nous, mes chers camarades, qui ne battrions pas les despotes et leurs satellites? Volons au combat, rivalisons nos frères, faisons pâlir ces hordes et poursuivons-les jusqu'à extinction. Vive l'union, vive la bonne discipline, et vive à jamais la République indivisible!

La Convention suivait l'exemple des généraux; et, de même qu'elle avait déclaré après Mouscron que l'armée

du Nord ne cessait de bien mériter de la Patrie, elle sut adresser la même récompense à l'armée des Ardennes après sa jonction, sous Beaumont, avec la division Desjardins.

Ordre du 20 au 21 floréal (9 au 10 mai). — Décret de la Convention nationale du 13 floréal, 2e année républicaine, portant que l'armée des Ardennes a bien mérité de la Patrie.

La Convention nationale déclare que l'armée des Ardennes a bien mérité de la Patrie, en chargeant trois fois à la baïonnette la cavalerie ennemie, et renvoie aux Comités d'instruction et de Salut public pour éterniser la mémoire de cette action héroïque.

Tous les chefs des corps feront mettre leurs troupes sous les armes et proclameront à leur tête le présent décret.

Toute occasion était saisie avec empressement par le Commandement pour exalter le moral de l'armée. Les troupes ayant remédié à la pénurie de viande par le sacrifice (1) de leurs rations jusqu'à libération du territoire national, Pichegru s'empressa de les en féliciter.

Le général en chef voit avec la plus vive satisfaction les sacrifices que s'imposent les soldats de l'armée du Nord pour multiplier les ressources de la République, ainsi que leur désir très prononcé de purger le sol de la liberté des esclaves qui le souillent depuis trop longtemps. Ce désir double la force de l'armée et fait connaître qu'elle est incorruptible dans ses principes républicains. C'est avec de tels hommes qu'on assurera la liberté si désirée des patriotes et pour laquelle nous combattons depuis plusieurs années.

Il invite ses frères d'armes à soutenir leur zèle pour le service, leur amour pour la Patrie, l'idole de tout vrai républicain, et à se tenir réunis à la Convention nationale qui travaille si efficacement à faire cesser le règne des contre-révolutionnaires et des intrigants (2).

Le général en chef s'efforçait encore d'exciter chez le soldat le noble orgueil de se distinguer par des actions

---

(1) L'idée première de ce sacrifice est due au représentant du peuple Laurent.

(2) Ordre du 10-11 germinal.

d'éclat, et lui adressait dans ce but des ordres tels que celui du 4-5 germinal :

La bravoure et la générosité ayant caractérisé dans tous les temps les républicains, le chef de l'état-major ne doutant pas que dans l'armée on ne voie tous les jours des traits d'héroïsme et de dévouement, dont sont peu susceptibles des esclaves courbés sous la verge tyrannique, invite les généraux de division, de brigade et commandants particuliers de lui faire parvenir ceux qui se seront passés sous leurs yeux dans les divisions ou dans l'étendue de leur commandement. Ils auront soin de désigner les noms des corps et des soldats de la liberté qui se seront distingués dans quelques actions par leur courage, afin qu'il en soit rendu compte aux représentants du peuple, au général en chef; que mention en soit faite dans l'ordre journalier de l'armée, et que ces dignes défenseurs reçoivent le tribut de la reconnaissance nationale dû à leur bravoure.

Conformément à cette décision, on cita à l'ordre du 5-6 floréal l'acte de dévouement du canonnier Housseau :

Le citoyen Housseau, sergent au 1er régiment d'artillerie, enleva d'une salle d'artifice, à Courtray, une chaudière enflammée qui aurait fait sauter la salle et aurait perdu toutes les munitions dont nous avons le plus grand besoin. Ce généreux républicain a oublié tous les dangers pour sauver ces matières précieuses qui doivent servir à exterminer les satellites des tyrans. La Convention nationale et le Comité de Salut public, ayant eu connaissance de ce trait de bravoure, et toujours attentifs à récompenser les belles actions, viennent d'élever le citoyen Housseau au grade d'adjudant général, chef de bataillon. Le général en chef, de son côté, s'empresse de communiquer à l'armée le trait de bravoure et la nomination de ce citoyen, ce qui lui fournit l'occasion de recommander de nouveau aux généraux et autres de lui rendre un compte exact des traits de bravoure et d'héroïsme qui se passeront sous leurs yeux, afin qu'il en rende compte à la Convention nationale, au Comité de Salut public et à l'armée.

Dans le même ordre d'idées, le général en chef fit rechercher aussitôt les soldats qui avaient pris des drapeaux à Mouscron et leur laissa l'honneur de les présenter eux-mêmes à la Convention nationale.

13 floréal (2 mai).

Liébert au citoyen Duverger, adjudant général à Courtray.

Tu voudras bien, Citoyen, au reçu de ma lettre, donner les ordres les plus précis pour que les militaires qui ont enlevé des drapeaux à l'ennemi se rendent sur-le-champ au quartier général, à Lille.

16 floréal (5 mai).

Au Comité de Salut public.

Citoyens Représentants,

Je vous envoie cinq drapeaux pris sur l'ennemi dans la journée du 10 de ce mois; ils vous seront remis par les braves qui les ont arrachés eux-mêmes de nos féroces ennemis; ce sont les républicains Pinchemaille, grenadier dans la 1re division de la 19e demi-brigade; J.-B. Maurissot, sergent au 8e bataillon des fédérés; Antoine Guillon, volontaire, et Meunier, caporal au 2e bataillon des Basses-Alpes (1); et René Pinot, etc.

Ils ne nous ont demandé, pour toute récompense de leur bravoure, que la permission d'aller offrir eux-mêmes ces drapeaux aux représentants du peuple français, comme un témoignage de leur zèle et de leur dévouement à la Patrie.

La Convention n'apprendra pas sans intérêt qu'un brave chasseur du 5e régiment, Antoine Andoin, natif de Montdidier, département de la Somme, qui, lui même, a enlevé un de ces drapeaux, a refusé de le porter à Paris, préférant rester à son poste pour en arracher de nouveaux aux esclaves.

Un autre trait, qui ne mérite pas moins d'être connu, est celui d'un sous-lieutenant nommé Hallé qui, tenant sur le champ de bataille un drapeau dont il venait de s'emparer, le jeta pour charger sur une pièce de canon qu'il prit sur l'ennemi avec deux de ses camarades. Il reçut dans cette affaire plusieurs blessures pour lesquelles il est à l'hôpital de Lille.

Poursuivant incessamment le même idéal, le Commandement signalait encore, à l'occasion des victoires de Courtray et de Tourcoing (2), que les républicains de la

(1) Noms cités à l'ordre du 15 au 16 floréal, sauf celui de Pinot.
(2) Ordre du 1-2 prairial (20-21 mai).

brigade Thierry ont montré, dans l'affaire du 28 (1), la plus grande bravoure (2) ; que le général de division Bonnaud, les officiers du 2e bataillon des Ardennes et du 1er du 54e attestent que trois escadrons du 13e de cavalerie se sont distingués à l'affaire du 21 floréal (3), en occupant avec un obusier la hauteur de Camphin et en prenant successivement des positions pour protéger la retraite de ces deux bataillons qui ont combattu si vaillamment dans cette journée ; que, non seulement la division Bonnaud et la brigade Thierry ont combattu avec intrépidité les satellites des despotes le 29 floréal, mais que la brigade du général Magdonal (*sic*) a contribué à ce grand succès et s'est aussi couverte de gloire dans cette journée mémorable.

A ce sujet, le chef d'état-major de l'armée faisait une observation fort juste, que l'on devrait avoir toujours présente à l'esprit, surtout dans l'armée française, dont l'histoire est si riche en actions d'éclat, mais malheureusement fort pauvre, par la faute des survivants, en récits détaillés de ces actions :

« On aurait », disait Liébert, « plus tôt annoncé les actions glorieuses de cette brigade si on en eût rendu compte de suite.

Mais le chef de l'état-major général se voit avec regret obligé de renouveler encore l'ordre positif qu'il a donné plusieurs fois aux adjudants généraux employés dans les divisions, de lui faire des rapports détaillés aussitôt après une affaire, pour qu'il puisse faire connaître à toute l'armée, non seulement les corps et les individus qui se sont distingués par leur discipline, leur bravoure et leur intrépidité, mais même ceux qui auraient oublié dans une action les obligations que leur imposent la Patrie et leur devoir. »

L'ordre du 6-7 prairial signalait encore, d'après le général Bonnaud, « la bravoure du 1er bataillon du 90e régiment d'infanterie, qui a défendu pendant huit heures le passage d'un pont en avant de Templeuve. Le général Bonnaud loue particulièrement l'ordre qui a régné dans ce bataillon : pas un soldat n'a quitté son rang pendant et après le combat.

---

(1) Victoire de Tourcoing.

(2) Ordre du 2-3 prairial (21-22 mai).

(3) Attaque démonstrative de Bonnaud sur Baisieux pendant que Macdonald et Daendels attaquaient le camp de Roncheval.

On s'empresse aussi de faire connaître à l'armée les actions glorieuses dont rend compte le général Jardon dans son rapport sur l'affaire du 3; et l'ordre cite alors le citoyen d'Arjont, capitaine des carabiniers du 2e bataillon d'infanterie légère, et le capitaine Pappaert, des carabiniers du 1er bataillon de tirailleurs, morts tous deux victimes de leur héroïsme. L'ordre du 6-7 prairial mentionne encore le trait de bravoure du sous-lieutenant Nardot, de la 1re compagnie du 3e bataillon, près le village de Prisches, le 7 floréal; et celui du jeune Doré Brouville, sergent à la 6e compagnie du 3e bataillon, à la journée du 22.

L'ordre du 13 au 14 prairial adressait à chacun des adjudants généraux, chefs de l'état-major des divisions, un imprimé sur lequel ils doivent recueillir promptement tous les traits de bravoure, d'héroïsme et de désintéressement. L'état qu'ils en feront devra être adressé, le 30 de ce mois, et ainsi successivement chaque mois, au chef de l'état-major général de l'armée. En conséquence, les généraux, chefs de corps, officiers, sous-officiers, volontaires, cavaliers et tous autres employés à l'armée du Nord, sont invités à envoyer sans délai à l'adjudant général, chef de l'état-major de leurs divisions respectives, les noms des militaires et autres qui ont fait de belles actions jusqu'à ce moment, soit qu'ils vivent encore, soit qu'ils n'existent plus. Les notes qu'on adressera devront être signées et comprendre les noms, prénoms de ceux qui auront fait des actions héroïques, leur âge, lieu de naissance, district, département, corps, compagnie, grade, l'historique de la belle action, l'époque et le lieu où elle s'est faite.

Et, à l'avenir, « tous les individus composant l'armée voudront bien encore s'empresser d'envoyer », par la même voie, « des notes comme il est dit ci-dessus, aussitôt qu'ils auront connaissance de l'action digne d'être envoyée au Comité de Salut public, *pour être détaillée sur le recueil des actions héroïques et civiques des républicains français* » (1).

---

(1) « Les adjudants généraux, chefs d'état-major des divisions, qui n'auraient pas encore envoyé à l'état-major général l'état des actions héroïques qu'ils ont dû recueillir, conformément à l'ordre du 13 prairial, pour ce mois, en adresseront le recueil sans délai sous peine d'être accusés de négligence à faire connaître les traits de bravoure des défenseurs de la Patrie. On leur rappelle d'ailleurs qu'ils devaient adresser cet état le 30 prairial. » (Ordre du 5 au 6 messidor).

Le 16 prairial, Sénarmont, alors commandant de la 5e compagnie d'ouvriers d'artillerie, rend compte à la Convention de l'héroïsme déployé par plusieurs de ses ouvriers lors du repliement du pont de Monceau-sur-Sambre :

ARMÉE DU NORD.

Division de droite. A Lauzaye (?), le 17 prairial (1) (5 juin).

Laprun, général de brigade, commandant l'artillerie, au Citoyen Président de la Convention nationale.

Citoyen Président,

Je m'empresse de remplir les désirs du citoyen Sénarmont, commandant la 5e compagnie d'ouvriers d'artillerie, en vous faisant passer le rapport qu'il m'a fait sur l'intrépidité des braves républicains qui, après la retraite de toute l'armée, ont levé et sauvé le pont de Monceau, établi sur la Sambre, malgré la violence du feu de l'ennemi.

Ferme de Beaudrebul, le 16 prairial (1) (4 juin).

Rapport fait par le citoyen Alexandre Sénarmont, capitaine commandant de la 5e compagnie d'ouvriers d'artillerie, au général de brigade, chef de l'artillerie, Laprun.

Il est de mon devoir, Général, de te rendre un compte détaillé de la levée du pont de Monceau; les braves gens dont les efforts n'ont pas été inutiles dans la retraite n'en demandent pour récompense qu'un sourire de la Patrie : je te prie de le leur procurer en faisant passer mon rapport à la Commission de la guerre et à la Convention.

Lorsque toute la colonne eut défilé et que les deux bataillons d'infanterie légère, chargés de couvrir sa retraite, furent passés en bataille derrière, alors nous commençâmes notre opération déjà préparée. L'ennemi nous chauffait, et, sans la protection des pièces établies par le général d'artillerie Laprun, et commandées par le chef de bataillon d'artillerie Grosclaude, il nous eût été impossible de l'achever.

Je n'avais avec moi que six ouvriers dont les noms méritent d'être connus. Ce sont les citoyens *Bretrner*, sergent-major; *Poinsignon*, caporal; *Lajeunesse*, *Gigout*, *Martin*, *Michel*, qui, jusqu'à la fin, sont

(1) *Archives nationales*, AF II, 203.

restés travaillant avec la plus grande ardeur; quelques sapeurs de la compagnie de Sionville, et une compagnie de grenadiers du 19e bataillon des volontaires nationaux, qui s'est retirée sans ordre, excepté le sous-lieutenant *Fourcade* et le brave grenadier *Lafaye*, alors en faction, qui se sont approchés et m'ont dit : « Citoyen, la Patrie nous a confié « ce poste; nous y mourrons avec vous ou nous sauverons le pont. » La patrie doit être reconnaissante à ces braves gens.

Dans ce moment, un haquet eut son timon brisé par la frayeur des chevaux; un ponton eut son bec d'avant crevé à l'angle de droite par un boulet; un volontaire fut coupé en deux; un cheval d'artillerie fut blessé, et celui d'un officier d'une compagnie des Vosges eut l'épaule fracassée. Cependant, avec l'aide des chasseurs et la bonne conduite des charretiers et conducteurs, nous emmenâmes tous nos pontons, même celui qui avait le timon de haquet brisé.

J'avais envoyé chercher des ouvriers, un timon et des chevaux au parc. Quelques ouvriers faisant des difficultés de marcher sur la demande du capitaine d'artillerie Meras, le citoyen Lapointe, ouvrier, dit : « Ce n'est pas mon tour. Eh bien! moi, j'irai ». Il fut suivi de *Jean Genigmanne* et *Lapagne*. Je les rencontrai avec le caporal Poinsignon, et, accompagnés du capitaine d'artillerie Meras, nous retournâmes chercher le ponton que nous ramenâmes sans accident.

Récompense ces braves gens en faisant connaître leur conduite aux législateurs.

Salut et fraternité.

Le capitaine commandant la 5e compagnie d'ouvriers,
SÉNARMONT.

Aussitôt le Comité de Salut public lui adresse une lettre élogieuse, avec invitation d'en faire mettre la copie à l'ordre de l'armée.

Il existe, du reste, sur ce sujet, aux Archives nationales, un projet de lettre du 25 et le texte définitif de cette lettre, daté du 30 :

SECTION DE LA GUERRE.

Comité de Salut public. Paris, le 25 prairial (13 juin).

Le Comité de Salut public au général en chef de .

Nous t'envoyons une lettre de satisfaction pour les braves ouvriers de la 5e compagnie d'artillerie et les braves volontaires qui ont con-

couru d'une manière distinguée à l'enlèvement du pont de Monceau. Tu feras passer cette lettre à son adresse et tu en mettras la copie à l'ordre; elle est ci-jointe.

Paris, 30 prairial (18 juin).

Le Comité de Salut public au citoyen Laprun, général de brigade, commandant l'artillerie à l'armée du Nord.

Nous te chargeons d'annoncer la satisfaction du Comité à tous ceux qui ont partagé avec Sénarmont l'honneur de la levée du pont de Monceau; et, pour que ce témoignage d'estime soit aussi public que l'acte de courage qui l'a mérité, nous t'autorisons à adresser au général en chef le rapport de Sénarmont que tu nous as fait passer, en t'invitant d'en faire mettre l'extrait à l'ordre de l'armée.

CARNOT.

Enfin, à la date du 22 prairial, la division Souham qui couvrait le siège d'Ypres, triomphait encore de Clerfayt à Rousselaere et prenait un drapeau à l'ennemi. Aussitôt Liébert de réclamer le nom de l'auteur de cet acte de bravoure.

2 messidor (20 juin).

Au Conseil d'administration du 1er bataillon, division du général Despeaux, aux environs de Rousselaere.

C'est avec la plus grande satisfaction, Citoyens, que nous apprenons les belles et héroïques actions des braves défenseurs de la République; nous nous empresserons toujours de leur faire sentir combien la République, la Convention nationale aiment à les féliciter et à les récompenser.

Vous voudrez bien envoyer au quartier général, à Lille, le brave républicain qui a enlevé le drapeau à un esclave à l'affaire de Rousselaere.

Si les actes d'héroïsme étaient ainsi exaltés et publiés, les défaillances devant l'ennemi étaient sévèrement réprimandées et mises à l'ordre, afin d'en mieux stigmatiser les auteurs et de les inciter, le cas échéant, à réparer ce moment d'erreur par une conduite d'autant plus brillante que la faute avait été plus grave.

Ordre du 14 floréal (3 mai).

Braves défenseurs des droits communs, la liberté dont vous êtes les enfants, attend de vous le plus indissoluble attachement, et la rage des tyrans vous en inspire les doux sentiments.

L'ennemi, fier d'une conquête qui le mène à sa perte, se croit déjà votre Dictateur; il est sanguinaire, féroce, audacieux ; il pille, dévaste, brûle, égorge et massacre sur notre sol; en un mot il vous croit à ses pieds, tellement qu'il ne reçoit plus de déserteurs, de ces hommes indignes de compter dans les rangs ralliés par les drapeaux tricolores.

Quelques officiers et cavaliers de cette division, ayant à leur tête un trompette, abandonnèrent il y a quelques jours leurs étendards pour s'offrir à l'ennemi. Ils s'attendaient sans doute à y être accueillis, parce que la plupart d'eux étaient sous-officiers ; mais les lâches, les traîtres, et surtout ceux qui abandonnent leurs drapeaux trouvent tôt ou tard la récompense due à leurs crimes. Ces scélérats ont été hachés en pièces par l'ennemi, leurs cadavres morcelés, leurs habits et en général leurs vêtements existent encore près de la forêt d'Arrouaize. Tel est le sort qui attend tout militaire, qui aurait la lâcheté d'abandonner l'étendard sacré de la liberté.

Servons notre Patrie, soyons unis, nous serons invincibles et jurons d'exterminer nous-mêmes jusqu'au dernier traître.

Pendant que la division Souham stationnait à Courtray, du 12 au 22 floréal, la brigade Daendels fut chargée de faire une découverte sur Rousselaere (1) dans la nuit du 14 au 15. Malheureusement, après avoir bousculé vigoureusement le petit détachement ennemi qui s'y trouvait, le 1er escadron du 20e de cavalerie massé en désordre sur la place de cette localité, avait été à son tour chargé et rejeté en déroute au delà de la Mandel, après avoir abandonné 2 pièces d'artillerie.

Pichegru s'empressa de flétrir cet escadron.

Ordre du 17 au 18 floréal (6-7 mai).

Autant le général en chef se plaît à donner aux belles actions la publicité et le tribut d'éloges qu'elles méritent, autant il est de sa

(1) Roulers.

justice de faire connaître toutes celles qui ne répondent point à cette valeur républicaine qui anime le soldat français. Il annonce donc à toute l'armée que le 1er escadron du 20e régiment de cavalerie a abandonné à Rousselaere deux pièces de 8 et un obusier d'artillerie légère dont l'ennemi, moins nombreux, s'est emparé. Le général en chef déclare qu'il ne sera plus confié de canon à cet escadron avant qu'il n'en ait repris à l'ennemi, et que cet exemple de sévérité, mais de justice, sera exercé à l'égard de ceux qui auraient assez de lâcheté pour abandonner des canons confiés à leur valeur et à leur active surveillance.

Stimulé par cette punition sanglante, l'escadron ne devait pas tarder à prendre sa revanche à la bataille de Courtray :

Eloge de l'infanterie et des bataillons et régiments qui ont combattu avec gloire le 21 floréal. — Ordre du 24 au 25 floréal (13-14 *mai*).

Enfin, l'infanterie républicaine commence à sentir sa force contre la cavalerie. L'infanterie de l'armée des Ardennes, qui a chargé et repoussé plusieurs fois la cavalerie ennemie, vient d'être imitée par celle du Nord. On ne peut trop donner d'éloges à l'intrépidité qu'elle a montrée avant-hier à la bataille de Courtray. Elle a non seulement soutenu la retraite de notre cavalerie, mais les charges réitérées de celle de l'ennemi. Le bataillon des Lombards s'y est surtout distingué. Le général en chef espère qu'à la première occasion la cavalerie prendra son tour pour se signaler. Un escadron du 20e régiment, qui fut mis à l'ordre du 17 au 18, n'a pas tardé à prendre sa revanche; il s'est fort bien conduit dans cette circonstance.

D'après le rapport du général de division Bonnaud, le général en chef se plaît à donner des éloges bien mérités à ceux des corps de cette division qui se sont bien montrés le 21, savoir :

Aux carabiniers;
Au 13e régiment de dragons;
Au 1er bataillon du 51e;
A celui du 71e;
Au 2e des Ardennes;
Au 15e des volontaires nationaux,

et en général à toute l'infanterie de cette division, qui a donné des preuves de bravoure et d'intrépidité.

Mais tous les corps de la division Bonnaud ne s'étaient

pas « bien montrés » le 21. Tandis que la brigade Malbranque attaquait Tourcoing en partant de Mouscron et que Macdonald et Daendels marchaient sur le camp de Roncheval, la division Bonnaud, placée à Sainghin, devait faire une attaque démonstrative sur Baisieux. Mais elle s'y heurta aux troupes du duc d'York, qui lui fit éprouver un échec, et certains régiments de cavalerie furent même pris de panique. Ce désordre se renouvela encore le 22 à la victoire de Courtray.

Avant que les représentants, à qui ces faits étaient connus, eussent réclamé un châtiment de Pichegru, cet officier général avait décidé de renvoyer à l'intérieur les corps qui n'avaient pas été à hauteur de leur tâche le 21.

Lille, le 24 floréal (13 mai 1794), l'an 2e de la République une et indivisible.

Richard et Choudieu, représentants du peuple près l'armée du Nord, au général en chef Pichegru.

Tu partages, Général, l'étonnement et l'indignation que nous inspire la conduite qu'ont tenue dans les dernières affaires plusieurs régiments de cavalerie et de cavalerie légère (1). Sans doute le peu de bravoure qu'ils ont montrée tient à des causes particulières et ne doit pas être attribuée à la masse de ces corps qui sont composés de bons républicains. Nous t'invitons à prendre des renseignements sur cet objet et à nous mettre dans le cas de procurer à ces régiments l'occasion et les moyens de réparer leurs torts envers la République et de recouvrer l'estime des amis de la liberté. Ils ont chacun dans leur arme des exemples de dévouement et d'intrépidité qui ne peuvent pas être perdus pour eux. S'il en était autrement, nous punirions avec la dernière sévérité des hommes que nous ne pourrions plus regarder que comme des ennemis de la Patrie.

---

(1) Le 21 floréal. « La droite de Bonnaud fut forcée à Camphin. Le « 13e régiment de chasseurs et le 5e d'hussards qui la soutenaient « prirent la fuite; le 13e régiment de cavalerie qui était envoyé pour « les soutenir suivit leur exemple. » (Extrait du Journal de l'armée du Nord par l'adjudant général Reynier.) D'après ce journal, il en fut encore de même le 22 floréal du 6e de dragons et du 3e d'hussards.

22 floréal (11 mai).

Liébert au général de division Bonnaud, au camp de Sainghin.

Je te prie, Citoyen Général, de vouloir bien m'adresser aujourd'hui le résultat de la journée d'hier. Il est juste et nécessaire que l'on donne aux corps, qui se sont conduits avec bravoure, tous les éloges que mérite leur intrépidité. Il faut les faire connaître à toute l'armée par l'ordre du jour, comme je me propose d'y faire mettre aussi ceux qui, dans cette journée, se sont conduits avec lâcheté ou négligence. Il importe d'ailleurs de connaître les individus qui auraient occasionné de pareils désordres et de faire des recherches pour que les coupables mal intentionnés subissent une punition exemplaire.....

. . . . . .

22 floréal (11 mai).

Liébert au général de division Bonnaud.

Le Général en chef me mande, mon cher camarade, qu'il est indispensable de changer partie des troupes de ta division et pour remplir efficacement son intention, il est convenable que tu me désignes les bataillons, demi-brigades ou escadrons que tu crois devoir être remplacés. Tu m'enverras le plus promptement possible l'état de ceux qui devront éprouver ce changement pour que je puisse donner des ordres nécessaires à cet effet.

De pareilles pratiques amenaient les corps qui se sentaient coupables de défaillance, à prendre les devants et à jurer d'avance qu'à la première occasion ils sauraient se montrer dignes de leurs camarades. Le général en chef ne manquait pas d'en prendre acte par la voie de l'ordre :

Dispositions et empressement du 5e régiment de hussards de réparer, en se battant mieux, la faute qu'il a commise le 21 floréal. — Ordre du 26 au 27 floréal (15-16 mai).

Les officiers, sous-officiers et hussards du 5e régiment, désespérés de ne pas avoir servi la patrie à l'affaire du 21 floréal avec le zèle et la bravoure dont ils ont si souvent donné des preuves, jurent de réparer, à la première occasion, cette faute causée par quelques lâches indignes de servir la République et que la loi atteindra enfin. Le général s'em-

presse de faire connaître à toute l'armée les dispositions de leurs cœurs et le serment qu'ils renouvellent de vaincre ou de mourir en combattant les satellites des despotes.

Lorsque le régiment s'était réhabilité, le commandement s'empressait de le signaler :

30 floréal (19 mai).

Ordre du général A. Dubois.

Le général s'empresse de rendre justice à ses frères, lorsque leur courage les rend dignes du nom de vrais républicains. Il annonce à l'armée que, si le 12e régiment de dragons s'est conduit dans la découverte d'hier avec sa bravoure ordinaire, le 3e régiment de cavalerie a montré toute l'énergie et le courage qu'il fallait, pour effacer à jamais les soupçons que l'on pourrait porter sur son compte. Les jeunes gens dont ce régiment est composé, ont parfaitement imité leurs anciens, et suivi leurs conseils. C'est ainsi qu'avec de la subordination et de l'union, on trouve le courage qui nous fait bien mériter de la Patrie.

Cette réhabilitation publique s'imposait non seulement parce que le blâme l'avait été, mais aussi parce que la flétrissure qui en résultait provoquait parfois les réclamations des soldats qui demandaient à changer de corps.

Marchienne-au-Pont, 3 messidor (21 juin).

Au général de division Favereau, commandant à Maubeuge.

Nous avons reçu, Citoyen, avec la lettre du 20 prairial dernier, la pétition de 7 cavaliers jacobins qui, destinés d'abord pour le 22e régiment de cavalerie, demandent à entrer dans le 1er, parce qu'ils ont appris que le 22e s'était mal comporté à l'affaire du 15 prairial. Si cette faute a été commise, ce n'est pas celle du régiment entier, dont la masse est comme celle de tous les autres corps, bonne et décidée à vaincre ou à mourir ; elle ne pourrait être attribuée qu'à quelques officiers qui ne sont pas dignes de commander et dont il sera fait justice. Tu voudras bien, d'après cela, dire à ces cavaliers qu'ils doivent suivre avec confiance leur première destination.

GILLET, L.-B. GUYTON.

Cependant, même dans le cas où il était obligé de

stigmatiser par la voie de l'ordre certaines défaillances, le Commandement n'avouait jamais une défaite à ses troupes, afin qu'il fût bien entendu qu'elles étaient invincibles et devaient toujours vaincre. Si, toutefois, le cas n'était pas niable, on l'attribuait à une cause exceptionnelle et, dans un langage enflammé, le Commandement exhortait la troupe à venger au plus tôt sa défaite.

Tel fut en effet l'ordre (1) qu'adressa Pichegru à la suite de l'échec du Cateau.

Ordre du 13 au 14 germinal (2-3 avril).

Les représentants du peuple et le général en chef ont vu avec le plus vif intérêt le courage des défenseurs de la République dans la journée du 9 de ce mois. Les divisions des généraux Balland et Goguet, Chapuy et Fromentin, qui ont tenté une attaque sur le Cateau, ont montré, en s'emparant des différents postes occupés par l'ennemi, une ardeur qui n'appartient qu'aux soldats de la République. Une partie du 10e bataillon de Paris n'a pas fait son devoir comme elle l'aurait dû, et a été cause que l'opération n'a pas été poussée plus loin. Il a perdu un canon. Que les bataillons se pénètrent une fois de l'idée qu'ils ne doivent jamais abandonner leur drapeau ni leurs canons; l'un et l'autre doit être défendu par des républicains jusqu'à la mort. Cependant cette déroute ne peut être considérée que comme l'erreur d'un moment, puisque le jour suivant il a montré par la valeur la plus distinguée qu'il brûlait de réparer la faute de la veille.

Sur toute la ligne de l'armée les généraux font l'éloge de nos jeunes frères d'armes de la 1re région. Les représentants du peuple et le général en chef espèrent qu'ils soutiendront la bonne opinion qu'ils donnent de leur courage et de la volonté bien prononcée qu'ils manifestent de purger le sol de la Liberté des hordes d'esclaves qui le souillent encore.

Telle fut encore la proclamation qu'adressa le général Alexis Dubois lorsqu'il vint prendre le commandement de la cavalerie attachée à la division Balland, aussitôt après qu'elle eut été bousculée par l'armée combinée de Cobourg investissant Landrecies.

---

(1) Ordre du 13-14 germinal.

1er floréal an 2e (20 avril).

Le général Dubois à ses frères d'armes.

Soldats de la liberté, nos sanguinaires ennemis souillent par des forfaits le sol de notre belle République. Ils portent le feu et le carnage dans nos campagnes. Ils ravagent nos plaines fertiles et commettent sous nos yeux les plus barbares attentats. Qui de nous ! qui de vous, mes camarades, ne se sent pénétré de la plus juste horreur, de la plus profonde indignation, et ne se sent enflammé de l'ardent désir de combattre avec enthousiasme ces féroces et barbares satellites ! Vengeance, mes amis ! tel est le cri de nos malheureux concitoyens incendiés. Vengeons-les, vengeons les mânes encore ensanglantées de nos frères et celles des victimes innocentes sacrifiées par ces cruels inhumains. Vengeons surtout notre mère commune, la République.

Soldats de la Patrie ! le signal nous appelle au combat. Montrons que nous sommes libres, Français et invincibles ! Ne souffrons pas de lâcheté parmi nous. Regardons et traitons comme notre plus dangereux ennemi celui de nous qui aurait la faiblesse de craindre et la lâcheté de fuir. C'est entre nos mains qu'est le salut de l'empire ! et c'est de nos succès que dépend le bonheur d'un grand peuple. Nous avons juré de *vaincre ou mourir*. Soyons fidèles à notre serment, et nous aurons bien mérité de la postérité.

Telle fut enfin la proclamation de Jourdan après l'échec de l'avant-dernier passage de la Sambre.

29-30 prairial (17-18 juin).

Le général en chef aux soldats composant l'armée réunie sur la Sambre.

Républicains, la victoire nous a échappé des mains au moment où nous allions triompher. Je ne cherche point dans ce moment les causes de cet événement, qui doit vous être aussi douloureux qu'à moi ; il faut le réparer. Les esclaves des tyrans remportèrent une victoire sur les hommes libres ! vous frémissez d'indignation ! vous êtes ces soldats qui les avez taillés en pièces à Hondschoote, Maubeuge et Landau ! rappelez-vous que le hasard seul a pu leur donner hier un avantage du terrain qu'ils ont payé bien cher, vous le savez.

Une victoire éclatante doit réparer cet échec. Je compte sur vous, soldats de la Liberté, tenez-vous prêts ; nous vaincrons ou nous périrons tous.

Le présent ordre sera lu dans toutes les compagnies.

Enfin, on saisissait toutes les occasions de signaler aux armées les victoires remportées sur d'autres théâtres d'opérations, afin de provoquer l'émulation et de les inciter à concourir, par leur héroïsme, au salut et à la gloire de la Patrie. C'est ainsi qu'au moment des revers successifs de Landrecies, Ferrand s'empressa d'annoncer les succès remportés par Souham à Mouscron; c'est ainsi que, par l'ordre du 20-21 floréal, le général en chef annonça à ses frères d'armes les triomphes des armées du Midi.

L'étendard flotte sur les Alpes et les Pyrénées. Le roi sarde est en fuite. L'esclave autrichien, le Piémontais et l'Espagnol sont vaincus.

L'armée d'Italie s'est emparée de plusieurs forts, et, avec la baïonnette, a forcé le camp de l'ennemi! Elle a pris 60 pièces de canon, beaucoup de munitions de guerre et une quantité immense d'effets! Elle a fait 3,000 prisonniers, parmi lesquels se trouvent 30 officiers. Quelle victoire! Mais l'armée des Pyrénées orientales a triomphé d'une manière non moins éclatante : 200 pièces de canon, toutes leurs munitions, 2,000 prisonniers parmi lesquels se trouvent des généraux et beaucoup d'officiers. Que l'on juge des tués et blessés que l'ennemi a eus dans cette affaire glorieuse et mémorable! Des magasins immenses, toutes les tentes et effets de campement, tous les bagages, enfin tout ce qui caractérise une victoire complète, est le fruit de l'intrépidité et de l'énergie des républicains. Ceux qui composent l'armée des Pyrénées occidentales ont également vaincu. Quel exemple à suivre! Ce n'est plus que dans le Nord que le féroce Autrichien souille encore le sol de la liberté par le viol, l'incendie et tous les crimes du despotisme et de la barbarie. C'est à nous à repousser ces barbares ennemis, c'est à nous à les vaincre. Soldats républicains, imitons nos frères d'armes des armées du Midi! Soyons vainqueurs, triomphons comme eux. L'univers nous contemple. La Patrie nous a confié un poste d'honneur; elle attend de nouveaux triomphes pour nous décerner des couronnes.

C'est encore dans la même pensée que, le 17 prairial, l'ordre de l'armée cite l'extrait de la lettre adressée par les représentants Milhaud et Soubrany, près l'armée des Pyrénées-Orientales, à leurs collègues Richard et

Choudieu, remplissant les mêmes fonctions près de celle du Nord :

Le fort Saint-Elme..... a été foudroyé par notre artillerie et ne s'est rendu qu'après avoir été presque englouti sous ses ruines. Port-Vendres a été évacué presque en même temps, et les Espagnols ont été serrés de plus près dans Collioure, où ils étaient protégés par quatre forts, par des redoutes inexpugnables situées sur les montagnes du Puig-Oriol. Enfin aujourd'hui, 9 prairial, nous avons vu 7,000 esclaves, sur lesquels les despotes de Madrid pouvaient le plus compter, déposer leurs armes aux pieds des hommes libres triomphants. Le corps de l'armée républicaine et victorieuse va se réunir et poursuivre le cours de ses triomphes dans le sein de la Catalogne, tandis qu'une portion suffisante cerne Bellegarde, dont la garnison subira bientôt le même sort que celle de Collioure.

Il résulte des différentes victoires qui viennent de couronner les vainqueurs des Pyrénées, que les troupes d'élite, gardes d'Espagne ou gardes wallonnes, ont été détruites ou faites prisonnières de guerre, et que la perte de l'ennemi doit être évaluée au moins à 15,000 hommes, d'après l'aveu même de leurs officiers.

Salut, fraternité et victoire !

MILHAUD et SOUHAMY.

Pour copie conforme :

P. CHOUDIEU et RICHARD.

Une telle éducation morale ne devait-elle pas enflammer tous les cœurs et les consumer tous du désir de courir à la victoire ? La preuve en est donnée par la pétition qu'adressèrent, au lendemain de nos premiers succès, des volontaires nationaux à la Convention nationale :

Lille, le 13 floréal (2 mai 1794), l'an 2e de la République française une et indivisible.

Les volontaires du second bataillon des fédérés à la Convention nationale.

Législateurs,

La victoire est dans l'armée du Nord à l'ordre du jour ; nos frères d'armes se couvrent de gloire dans les champs de la Belgique ; et nous, volontaires du second bataillon des fédérés, qui connaissons nos armes, qui avons déjà vu l'ennemi, on nous laisse croupir loin du champ d'honneur, occupés à des travaux de recrues, nous qui tous

brûlons de nous battre avec les ennemis de la Patrie et de suivre le char du triomphe français au delà du Rhin. Voyez nos larmes..... ce sont celles d'Achille enchaîné près d'une quenouille. C'est vous dire que nous voulons vaincre ou mourir pour la Patrie, pour la Convention nationale.

Les volontaires du second bataillon des fédérés.

Rompues à une discipline inexorable ; objets de la sollicitude constante de leurs chefs qui veillaient avec un soin jaloux à leur conservation et à leur instruction ; vigoureusement commandées par des généraux jeunes et ardents qui savaient saisir toutes les occasions d'exalter leur moral ; que pouvait-il manquer à ces troupes pour entamer la glorieuse épopée qui durant vingt ans promena sur toute l'Europe nos aigles victorieuses ?

IV. — L'état-major de l'armée.

On a vu précédemment que, par le décret du 18 août 1790, l'Assemblée avait créé 94 généraux.

Continuant l'organisation de l'état-major de l'armée, elle avait décrété, le 5 octobre, et fait sanctionner, le 29, les dispositions suivantes :

« Indépendamment des 94 officiers généraux employés, l'état-major de l'armée sera composé de 30 adjudants généraux ou de division, lesquels, sous cette dénomination, remplaceront les trois états-majors de l'armée existant aujourd'hui, en les réduisant à ce nombre d'officiers (1). »

Il était attaché, en outre, aux 94 généraux, 136 aides

---

(1) « En leur donnant cette nouvelle existence, au moyen de laquelle ils remplaçaient dans nos armées les états-majors de l'infanterie, de la cavalerie et des dragons, en même temps qu'ils remplaçaient dans les divisions le Grand État-Major de l'armée, on les distingua par le titre d'adjudants généraux. » (*Manuel des adjudants généraux*, par Paul Thiébault, adjudant général.)

de camp, à raison de quatre par général d'armée, de deux par lieutenant général et d'un par maréchal de camp.

L'application de ce décret donna naissance à l'instruction royale du 1er juin 1791, destinée à « régler provi- « soirement les fonctions et les services des adjudants généraux de l'armée (1) ».

. . . . . .

« Les fonctions des adjudants généraux devront réunir toutes celles qui étaient ci-devant attribuées aux chefs des trois états-majors de l'armée (2) ; ces officiers sont chargés, dans leurs divisions respectives, des objets ci-après, savoir :

« Toutes les reconnaissances militaires ;

« La direction des travaux topographiques destinés à compléter le tableau des cartes de toutes les frontières du royaume ;

« Les mémoires militaires relatifs au plan général des opérations de guerre défensive ou offensive ;

« Les reconnaissances ou opérations relatives à la limitation des frontières et les mémoires qui pourraient y avoir rapport ;

« Détailler et faire passer aux différents corps de toutes armes les ordres des généraux ;

« Inspecter l'établissement des postes et des logements ;

« Diriger les mouvements des troupes dans l'intérieur des divisions et conduire les colonnes.

---

(1) « Le tableau des devoirs attachés à ces nouvelles places n'a jamais été présenté. On avait annoncé une ordonnance particulière sur cet objet, mais elle n'a point été donnée. Il n'existe à cet égard qu'une instruction provisoire sur les fonctions des adjudants généraux, qui fut publiée le 21 juin 1791, par le besoin de donner au moins une idée de ces fonctions et de poser les bases premières. » (*Manuel des adjudants généraux*, par Paul Thiébault, adjudant général.)

(2) Voir la note de la page précédente.

« Dans les manœuvres où le général de division commandera en personne, les adjudants généraux feront passer les ordres relatifs aux différents projets du général et donneront aux divers corps, d'après les circonstances du terrain, les indications nécessaires pour l'exécution des manœuvres.

« Pour donner aux adjudants généraux les moyens de remplir avec succès les différentes fonctions qui leur sont attribuées, les généraux commandant les divisions choisiront, sur la présentation qui leur en sera faite par les adjudants généraux, les officiers des différentes armes qui leur seront adjoints pour le temps de la campagne seulement, et rentreront ensuite dans leurs corps respectifs sans que cela puisse donner aucun titre ultérieur pour être admis au nombre des adjudants généraux, si ce n'est l'avantage d'avoir acquis les connaissances et l'habitude du travail, qui doivent naturellement les rendre propres à remplir les places et à les faire distinguer par les généraux.

« Le nombre de ces officiers adjoints aux adjudants généraux ne pourra s'élever au-dessus de trois, dans chaque division frontière. . . . .

« Dans les quinze divisions frontières, ...le bureau sera composé d'un écrivain ou dessinateur et d'un sous-officier de chaque arme. . . . .

« Lorsqu'il sera formé un détachement pour assurer une reconnaissance, le commandement du détachement appartiendra de droit à l'officier d'état-major s'il est supérieur en grade ; et, dans le cas contraire, l'officier d'état-major communiquera successivement au commandant du détachement la marche qu'il se propose de tenir pendant la durée de l'opération, afin que celui-ci prenne des dispositions relatives à l'objet et au succès de ses reconnaissances. . . . . »

Le chiffre des adjudants généraux et des aides de camp étant fonction de celui des officiers généraux, fut

naturellement augmenté avec lui, et, quand il passa de 94 à 150 par la loi du 30 août 1792, celui des adjudants généraux fut en même temps porté à 40. Les aides de camp furent, de même, portés de 136 à 168, le 1er mai, et encore augmentés, le 16 juillet, proportionnellement aux quatre officiers généraux nommés le 29 mai.

Enfin, la loi du 21 février 1793 décida que les généraux en chef pourraient, en dehors du chiffre normal de 4 aides de camp, en avoir deux supplémentaires, du grade de capitaine, en cas de nécessité ; que les aides de camp ne devaient être pris que parmi les officiers employés dans l'armée ; que leurs commissions seraient temporaires et qu'ils recevraient par mois cent livres de gratification, en sus de la solde qui leur était allouée dans leurs corps. La même loi décida qu'il y aurait pour chaque armée : 1 brigadier général chef d'état-major, 4 adjudants généraux et 8 adjoints pour le bureau ; et, pour chaque division, un adjudant général et deux adjoints (1). Le tiers des adjudants généraux devait avoir le grade de général de brigade et les deux autres tiers, celui de chef de bataillon.

Les adjudants généraux chefs de bataillon étaient chosis par le Ministre parmi les capitaines de l'armée ayant au moins 2 ans de service en cette qualité ou

---

(1) « Il n'y a presque point de division où il ne se trouve plus d'un adjudant général. Alors, le commandant général les emploie soit en leur confiant une avant-garde ou même une brigade, soit en leur distribuant, suivant leurs moyens, différentes attributions du chef d'état-major, telles que la partie active proprement dite, les détails relatifs aux subsistances, à l'habillement, aux hôpitaux, etc. Instruits à peu près autant que le général de la force et de l'état des troupes, connaissant jour par jour au moins le but que le général se propose, occupés à parcourir sans cesse le champ de bataille, voyant par eux-mêmes tout ce qui se passe, combien ne sont-ils pas à même de donner, dans l'occasion, les conseils les plus utiles aux officiers des corps qui ne voient dans une affaire que le point où ils sont placés. » (Thiébault.)

parmi les chefs de bataillon ou d'escadron en activité. Ces derniers étaient promus chefs de brigade, le tiers par ancienneté et les deux tiers au choix du Ministre. Les adjudants généraux chefs de brigade roulaient avec tous les autres chefs de brigades des armées de la République pour l'avancement.

Les adjoints à l'état-major n'ayant qu'une commission temporaire et devant être subordonnés aux adjudants généraux pouvaient être pris dans tous les grades de l'armée jusqu'à celui de chef de bataillon exclusivement ; ils recevaient à titre de gratification cent livres par mois et conservaient leur traitement et leur rang dans le corps auquel ils appartenaient. Ils étaient choisis par les adjudants généraux près desquels ils devaient être employés, avec l'agrément du chef d'état-major général.

Enfin, il ne pouvait être choisi plus de deux sujets par bataillon, ni plus d'un par escadron, pour remplir les fonctions d'adjoint ou d'aide de camp.

L'uniforme des officiers d'état-major fut fixé par un arrêté du Comité du Salut public qui fut notifié aux généraux par la circulaire du 8 messidor (1).

A chaque état-major, il était affecté « une compagnie de *guides* », composée de : 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 maréchal des logis, 2 brigadiers, 16 guides, et dont les fonctions étaient « d'accompagner les officiers gé-

---

(1) *Circulaire du 8 messidor.*

Je t'adresse ci-joint, Général, un arrêté du Comité de Salut public sur les uniformes des officiers généraux et des états-majors des armées.

Tu voudras bien en donner de suite connaissance à tous ceux sous tes ordres et tenir la main à sa prompte exécution, car l'intention du général en chef est que tous les généraux et officiers des états-majors de l'armée, qu'il commande, prennent ce costume sans délai.

. . . . . .

néraux qui dirigent les colonnes et qui ouvrent les marches, de veiller à la correspondance de l'armée, à la transmission des ordres (1) ».

En dehors de ce personnel, il y avait des « ordonnances », à pied ou à cheval, chargés de porter les dépêches émanant de l'état-major.

Avant d'aller plus loin, il semble intéressant de compléter cette exposition par quelques détails tirés des registres d'ordres et de correspondance des chefs d'état-major et permettant de donner une idée vécue du fonctionnement réel des états-majors en campagne.

Le Chef de l'état-major de l'armée. — Le chef de l'état-major de l'armée pouvait être du grade de général de division (2). Il avait le droit de signer par ordre au nom du général en chef : au moment où l'armée des Ardennes occupait Binche et Fontaine-l'Evêque, le général Tharreau, chef de l'état-major de l'armée des Ardennes, avait envoyé l'adjudant général Rouyer prendre à la division Vezu 1200 dragons pour faire une reconnaissance. Le général Vezu n'ayant pas « cru devoir acquiescer à cette demande », Tharreau lui rappela ses droits : « Si tu avais su, lui écrivit-il, que je ne donne des ordres que d'après ceux que je reçois du général en chef, et que les fonctions attachées à ma place m'en donnent le droit, tu n'aurais sûrement pas entravé l'exécution d'une mesure urgente ».

Le même officier général adressait chaque jour l'ordre de l'armée au général en chef, à ses généraux de division, au commissaire ordonnateur, au commandant du

---

(1) Discours de Dumas à l'Assemblée le 25 avril 1792. Décret du 25 sanctionné par la loi du 27.

(2) A la tête d'un état-major général, la loi met au moins un général de brigade et ordinairement un général de division. (Thiébault, *Manuel des adjudants généraux.*)

(3) Tharreau au général Vezu, 4 prairial.

parc d'artillerie et aux représentants du peuple (1) et, tous les cinq jours, la série des mots d'ordre aux mêmes autorités.

Afin d'accélérer la transmission des ordres et l'envoi des ravitaillements, il était prescrit aux généraux de prévenir l'état-major de l'armée de tout changement d'emplacement de leurs quartiers généraux (2). Dans le même esprit de régularité et de célérité, les chefs de service devaient adresser avant une certaine heure les demandes qu'ils voulaient faire insérer à l'ordre (3).

---

(1) Lettre de Tharreau au général Marceau, 4 et 5 prairial. Bien que ces lettres ne mentionnent pas le commandant du parc d'artillerie, il semble évident que ce dernier devait aussi recevoir l'ordre, et il le recevait comme on le verra plus tard.

(2) 29 prairial (17 juin).

Lorsque les généraux de division ordonneront un mouvement, ou changeront leur quartier général, ils auront soin d'en prévenir l'état-major général, afin de le mettre à même de leur faire parvenir les ordres avec toute la célérité nécessaire et de prendre auprès d'eux tous les renseignements utiles au service. C'est aussi une mesure nécessaire pour faire connaître aux commissaires des guerres les lieux où ils doivent faire fournir les subsistances.....

(3) *Le général de division Liébert, chef de l'état-major de l'armée du Nord, au Commissaire ordonnateur en chef de l'armée du Nord.*

2 germinal (22 mars).

. . . . . .

Lorsque tu voudras faire insérer quelque chose dans l'ordre général de l'armée, tu voudras bien le faire parvenir au bureau général, la veille avant 8 heures du soir, pour que l'objet n'éprouve aucun retard.

P.-S. — Si tu n'envoies pas le soir, fais en sorte d'envoyer ce que tu auras à mettre à l'ordre le matin avant 9 heures.

A Vaillant, commissaire ordonnateur.

29 germinal (18 avril).

L'ordre général était clos et envoyé en partie lorsque tu m'as fait passer la note à y insérer pour les distributions de demain. Je t'ai pré-

Si le chef d'état-major de l'armée des Ardennes paraît avoir toujours marché avec son général, dont il semble avoir été l'inspirateur, par contre, Pichegru conférait directement avec ses divisionnaires en laissant à une étape en arrière les bureaux de son état-major. Au moment d'effectuer la marche sur Menin et Courtray, il convoque Souham et Moreau à Lille pour arrêter les dispositions tactiques de ce mouvement. Pendant le combat de Mouscron, il est sous les murs de Menin que bombarde Moreau tandis que Liébert est à Lille avec l'état-major de l'armée ; lors de la bataille de Courtray, il donne, le 21 floréal, rendez-vous à Roncq au général Moreau et au général Souham, qui se fait lui-même remplacer par l'adjudant général Reynier ; le but de cette conférence est de concerter le dispositif de la défense de Courtray et de la contre-attaque à faire contre l'ennemi par la rive nord de la Lys. Le chef d'état-major reste étranger à toutes ces réunions préparatoires ; et de Lille, où il se trouve, il fait fonctionner tous

---

venu de me les envoyer toujours à 7 h. 1/2, la veille ou le soir de la surveille.....

THARREAU.

Au général divisionnaire Jacob.

5 floréal (24 avril).

Le Commissaire ordonnateur, après l'ordre clos et parti, vient de m'avertir que les distributions de la viande et du pain se feront demain pour les 7 et 8 ; tu voudras bien l'ajouter à l'ordre général ; mais le parc prendra ses vivres et fourrages à Vedette.

THARREAU.

Au commissaire des guerres Boncourt.

5 floréal (24 avril).

J'ai désigné dans l'ordre général les lieux de distribution de demain pour les 7 et 8, et le parc prendra à Vedette ses vivres et fourrages.

THARREAU.

les services de l'avant et de l'arrière. En langage actuel, on dirait que Lille était à la fois la station-magasin de l'armée et la tête d'étapes, d'où le chef d'état-major, assisté du général Songis, commandant l'artillerie de l'aile gauche de l'armée du Nord, et du commissaire ordonnateur Bourcier, faisait affluer sur les divisions placées à Menin et à Courtray tous les hommes de complément et les convois de vivres et de munitions ; il maintenait aussi la police sur les derrières, comme le ferait aujourd'hui un directeur des étapes (1).

Tant que l'armée reste à Menin et à Courtray, le chef d'état-major réside à Lille ; mais bientôt la distance augmentera. Lorsque Pichegru sera occupé au siège d'Ypres, la communication avec son chef d'état-major sera trop longue ; et il l'invitera à venir jusqu'à Menin. En attendant qu'il le fasse, Liébert « détache » une partie de son état-major à Menin, comme le ferait aujourd'hui un directeur des étapes qui pousserait en avant un nouveau commandement d'étapes.

---

(1) *Au Général en chef.*

22 floréal (11 mai).

Plusieurs volontaires, qui doivent rejoindre leurs bataillons à Courtray, passant par Menin, le commandant de Menin les fait rétrograder sur Lille disant que la communication de cette ville à Courtray est rompue. Hier, il a fait rétrograder un détachement du 5e bataillon du Rhône-et-Loire composé de 280 hommes environ ; je l'ai fait partir ce matin pour Courtray en lui faisant escorter un convoi de pain. Comme à l'ordinaire les comptes ne se rendent pas, je te prie de me faire savoir la vérité ; il paraît que ces volontaires qui rétrogradent jettent une terreur dans la ville. Je prends le parti de les envoyer à la citadelle en attendant et je le ferai le plus tôt que je pourrai. Je préviens également le commandant de la place de les consigner et de les conduire, aussitôt leur entrée, à la citadelle; je crois cette mesure nécessaire, d'autant plus qu'hier ils ont jeté l'épouvante ici.

LIÉBERT.

5 messidor (23 juin).

Liébert au général en chef Pichegru.

Je reçois à l'instant ta lettre datée de Wielsbeck ; je vais m'occuper de remplir tes intentions au sujet du 1er régiment de cavalerie. J'aurai aujourd'hui un bureau établi à Menin.

5 messidor (23 juin).

Liébert à l'adjudant général Forgues.

Ci-joint, Citoyen, tu trouveras l'ordre de te rendre à Menin, pour y établir un bureau pour le service de l'état-major général ; il faudra me réserver un logement, car j'irai souvent dans cette partie ; il n'y a guère qu'une maison où tu puisses t'établir ; tu feras pour le mieux.

Je fais partir un détachement de 15 chasseurs du 9e régiment, qui serviront seulement pour les ordonnances.

Je préviens la gauche de l'armée de correspondre directement à Menin ; tu me feras passer les paquets par des ordonnances.

Un détachement analogue fut laissé à Réunion-sur-Oise lorsque Ferrand, qui y commandait, se transporta à Maubeuge.

14 prairial (2 juin).

Liébert au général Ferrand, à Maubeuge.

En réponse, mon cher Camarade, à ta lettre du 12 courant, j'ai bien reçu l'état que m'as adressé ; tu m'as fait le plus vif plaisir en m'apprenant le siège de Charleroi ; qu'on se presse vivement, pour qu'il ne nous arrête pas longtemps.

Tu me dis aussi dans ta lettre que l'état-major de Réunion arrivant à Maubeuge, je peux y adresser tout ce que je renvoyais à Réunion. Je t'observe que je reçois aujourd'hui une lettre de Rambouillet (1), datée du 13, qui m'invite à envoyer à Réunion tout ce que j'avais habitude d'y envoyer, vu qu'il restait exprès dans cette place comme point de centre de la correspondance entre Lille et Maubeuge ; ainsi, je continuerai comme par le passé d'envoyer à Réunion, jusqu'à ce que tu m'aies répondu sur cet objet.

Si l'on résume les données qui précèdent, et si l'on tient compte de ce que Pichegru se chargeait de concer-

(1) Adjudant général.

ter directement ses attaques avec ses lieutenants, on peut dire, en empruntant cette définition à une partie des attributions que le général Thiébault accorde à un état-major général, que le chef de l'état-major de l'armée du Nord était « le centre de toutes les opérations néces- « saires pour assurer les besoins de l'armée », tandis que « le général en chef ne conservait que ses plans « de campagne, leur direction et le haut commande- « ment » (1).

Ingénieurs, membres de l'état-major. — Les adjudants généraux ne furent pas uniquement recrutés parmi les officiers ; les ingénieurs des ponts et chaussées firent aussi partie des états-majors.

21 ventôse (11 mars).

Circulaire aux Conseils d'administration.

Je vous fais passer, Citoyens, copie de l'arrêté (2) du Comité de Salut public de la Convention nationale qui enjoint à tous les ingénieurs des ponts et chaussées, non employés dans les armées en cette qualité ou comme membres de l'état-major général, de retourner à leurs fonctions primitives dans le plus court délai ; les y autoriser, m'adresser le tableau de ceux qui sont dans ce cas et m'instruire du jour de leur départ.

THARREAU.

Les aides de camp. — Les aides de camp paraissent avoir eu surtout le rôle d'aller porter verbalement les ordres du général et de les faire exécuter. « Rien, dit « Thiébault, ne précise les fonctions des aides de camp, « si ce n'est sous le rapport de la transmission des « ordres verbaux pour laquelle ils ont un caractère offi- « ciel. »

3 floréal (22 avril).

Il est ordonné à la compagnie de grenadiers du 1er bataillon de la Sarthe de rejoindre son bataillon. La première fois qu'il arrivera au

(1) Thiébault, *Manuel des adjudants généraux.*

(2) Arrêté du 12 ventôse. (Aulard, tome XI, page 495.)

capitaine de ne pas marcher lorsque je lui envoie un de mes aides de camp, je le ferai arrêter et traduire devant le tribunal révolutionnaire. Que cela lui serve d'exemple pour cette fois. Étant à la tête de l'armée, je n'ai pas le temps d'écrire.

Le gouvernement me passe des aides de camp pour faire exécuter mes ordres. Tous les individus doivent les suivre.

CHARBONNIÉ.

La désignation des aides de camp était d'ailleurs soumise aux formalités prescrites par l'arrêté du 30 germinal qui n'admettait de nomination à aucun emploi, que le candidat n'ait été agréé par le Comité du Salut public, sur la présentation faite par la Commission de l'organition et des mouvements des armées de terre.

6 prairial (25 mai).

Liébert, chef de l'état-major de l'armée du Nord, au général de division Bonnaud.

.....Quant aux commissions que tu me demandes pour tes aides de camp, je n'en ai nullement le droit et c'est à la Commission chargée de l'organisation et du mouvement des armées de terre qu'il faut adresser ton choix ; pourvu que les sujets se conforment à l'article 2 de l'arrêté du Comité de Salut public du 30 germinal dernier (1), inséré dans l'ordre du 10 au 11 floréal, la Commission confirmera ton choix et leur adressera des brevets.

Les adjudants généraux. — D'après la loi, un général d'armée ne devait pas avoir d'adjudant général à sa disposition, mais bien quatre ou six aides de camp. Il ne semble pas que cette prescription ait été strictement observée, soit qu'on s'en réfère aux situations d'effectifs, soit qu'on invoque certains documents inédits.

---

(1) Le Comité de Salut public arrête : 1° aucune nomination d'emploi militaire, ou tenant d'une manière quelconque au service des armées, ne pourra être faite par les commissions exécutives créées par la loi du 12 germinal, sans que la proposition motivée n'en ait été faite préalablement au Comité de Salut public et qu'il ne l'ait admise ». (Aulard, tome XII, page 681.)

22 floréal (11 mai).

Au représentant du peuple Massieu.

..... Tu me parles, Représentant, avec franchise de ce qui s'est passé dans les états-majors et de leur composition qui excède le nombre voulu par la loi : ceci ne me regarde pas ; car, au lieu de quatre adjudants généraux et huit adjoints que l'ordonnance m'accorde, je n'en ai que trois et six adjoints, dont mon chef de bureau qui doit être en dehors et le mien particulier. Quant à leur certificat de civisme, lorsque tu les auras devant les yeux, tu ne pourras qu'en être satisfait. Pour ce qui peut regarder le général en chef, la loi lui en accorde six et un adjudant particulier avec ses deux adjoints (1) : dans toutes les revues qui ont été passées, je n'ai pas vu qu'il eût le nombre d'officiers. Quant à leur civisme et à leurs principes, citoyen Représentant, tu es sans doute trop juste et trop prudent pour vouloir que je m'érige en mentor vis-à-vis du général. Je n'ai, d'ailleurs, jamais été consulté dans les choix et je les ai même contrariés lorsque j'ai aperçu qu'il était influencé et que les individus n'avaient pas les qualités requises.

THARREAU.

Les adjoints aux adjudants généraux. — Si les fixations de la loi étaient parfois dépassées pour le nombre des adjudants généraux, il semble que ceux-ci se soient toujours, en ce qui concerne leurs adjoints, bornés au chiffre réglementaire.

5 floréal (24 avril).

Liébert à Gaspard, adjudant général à Saint-Valery.

..... Pourquoi la loi t'accorde-t-elle deux adjoints, si ce n'est pour te seconder. Qu'en fais-tu donc ? Si tu n'en as pas, choisis-en. La loi t'y autorise.

Soit pour augmenter le chiffre des adjoints aux adjudants généraux, soit pour suppléer à l'insuffisance manifeste des ordonnances, les chefs d'état-major se faisaient parfois fournir des officiers d'ordonnance par des régi-

(1) Il semble que ce soit là une erreur. La loi du 21 février 1793 (titre VIII, art. 1), ne dit rien de semblable.

ments de cavalerie : ce sont ces mêmes officiers à qui Thiébault donne le nom « d'officiers de correspon- « dance (1) ou adjoints que le chef d'état-major général « attache particulièrement à son état-major divisionnaire « ou qu'un service trop actif force le général de division « d'y adjoindre, au moins provisoirement ».

27 floréal (16 mai).

Au Commandant du 5e régiment de dragons.

Il est ordonné, Citoyen, d'envoyer de suite un officier d'ordonnance à l'état-major, qui sera relevé toutes les vingt-quatre heures et sera pris parmi les lieutenants.

L'adjudant général chef de brigade,
ROUYER.

Pareille lettre a été faite aux 11e et 20e régiments de chasseurs à cheval, au 23e de cavalerie et au 10e de dragons, excepté qu'il sera pour quarante-huit heures.

On a vu que la loi de 1793 permettait de recruter les adjoints dans tous les grades. Il arriva cependant à Liébert d'exiger, au moins une fois, la qualité d'officier, sauf décision spéciale du représentant du peuple. Le fit-il intentionnellement ou confondit-il la loi de 1790 avec celle de 1793 ?

1er prairial (20 mai).

Liébert à Mercier, adjudant général à Saint-Germain, division du général Mayer.

J'ai reçu, Citoyen, la lettre que tu m'as écrite le 24 du mois dernier pour me prévenir que tu as choisi pour adjoints les citoyens Marson

(1) « D'après la demande du général chef d'état-major général, des officiers de correspondance sont choisis dans les corps par les chefs qui les commandent. D'après le règlement, ce service ne doit compter pour eux que comme corvées ; mais, par le fait, ils restent ordinairement avec le général autant de temps que les corps dont ils font partie restent dans la division ou dans l'armée. » (Thiébault, *Manuel des adjudants généraux.*)

et Morin, l'un ci-devant capitaine au 9e bataillon des fédérés, l'autre chasseur à cheval au 6e régiment. D'après les témoignages que tu me rends de leur civisme, de leur zèle et de leurs talents, je confirme ton choix, et je t'adresse ci-joint tes deux propositions.

12 prairial (31 mai).

Liébert à Bouhot, adjudant général à Lesquielles.

En réponse, Citoyen, à ta lettre du 3 prairial relative au citoyen Gouri, maréchal des logis au 5e régiment d'hussards, je ne puis satisfaire à ta demande, la loi n'accordant que des officiers pour adjoints ; mais fais cette demande aux représentants du peuple, et, s'ils y acquiescent, sois sûr que sa promotion n'éprouvera aucune difficulté de ma part.

En outre, l'emploi d'adjudant major ou de quartier maître était incompatible avec celui d'adjoint.

Au quartier général de Marzello, le 21 floréal (10 mai), 2e année républicaine.

Copie de l'ordre du quartier général de Lille du 16 au 17 floréal, 2e année républicaine.

D'après une lettre de la commission, il est enjoint aux adjudants-majors, employés comme adjoints ou aides de camp, d'opter entre leur grade ou la place qu'ils occupent.

Ordre du 21 floréal (10 mai).

Conformément à un arrêté du Comité de Salut public, et d'après une lettre de la commission, il est enjoint aux quartiers-maîtres et adjudants-majors employés comme adjoints ou aides de camp, d'opter entre leur grade et la place qu'ils occupent.

10 prairial (29 mai).

Liébert à Bourgeois, adjudant général à Cambray.

En réponse, Citoyen, à ta lettre du 8 prairial, tu feras par écrit ta demande par duplicata des choix que tu as appelés près de toi pour y être employés comme adjoints. Je t'observe cependant que le citoyen Cadot, adjudant-major, doit opter, et qu'en acceptant la place d'adjoint il ne peut conserver au corps son emploi d'adjudant-major. Quant à l'autre, nulle difficulté : dans l'un et l'autre cas ils se conformeront à

l'arrêté du Comité de Salut public du 30 germinal dernier, inséré dans l'ordre du 10 au 11 floréal. Tu m'enverras la demande et je la confirmerai.

Conformément à la loi, il était interdit de prélever sur un bataillon plus de deux officiers en qualité d'adjoints ou d'aides de camp.

12 prairial (31 mai).

Liébert à l'adjudant général van Boecop (1) *à Belleghem.*

J'ai reçu, Citoyen, la lettre que tu m'as écrite au sujet du citoyen Raff, lieutenant au 1er bataillon de troupes légères, que tu as provisoirement choisi comme adjoint; je ne puis te donner à cet égard aucune approbation, attendu qu'il faudrait pour cela que tu le choisisses définitivement pour ton deuxième adjoint, si toutefois il n'y a déjà pas dans ce bataillon deux officiers employés comme aides de camp ou comme adjoints aux adjudants généraux. En ta qualité d'adjudant général tu dois avoir, suivant la loi, deux adjoints pour te seconder dans tes fonctions. Ainsi, choisis-les définitivement, et je confirmerai ton choix d'après les témoignages que tu me rendras de leur zèle, de leur activité et surtout de leurs talents militaires et de leur civisme, etc.

Les formalités à remplir par tout adjudant général, pour faire nommer l'adjoint qu'il avait choisi, consistaient à adresser au chef de l'état-major de l'armée une demande en double expédition sur laquelle l'adjudant général faisait ressortir les talents militaires et le « civisme » de son futur adjoint. De ces deux états, l'un était conservé par le chef de l'état-major et transmis sans doute par lui, avec son avis, à la Commission de l'organisation et des mouvements des armées de terre; celle-ci soumettait la nomination à l'approbation du Comité de Salut public en vertu de l'arrêté du 30 germinal; l'autre état était envoyé pour autorisation à l'adjudant général par le chef de l'état-major de l'armée, si cet officier général ne voyait aucun inconvé-

(1) Adjudant général attaché à la brigade Daendels.

nient à accepter le candidat, et sans attendre, semble-t-il, l'approbation définitive du Comité de Salut public.

21 floréal (10 mai).

Liébert au citoyen Augé, adjudant général à Comines.

En réponse à ta lettre, Citoyen, tu voudras bien m'adresser, dans le plus court délai, deux demandes par duplicata qui constatent les talents militaires et le civisme des deux adjoints, dont tu as fait le choix; je les approuverai et je t'en renverrai une pour chacun d'eux qui leur servira d'autorisation, et je garderai les deux autres.

9 prairial (28 mai).

Liébert à Gaspard, adjudant général à Saint-Valery.

En réponse, citoyen, à ta lettre du 6 prairial, j'approuve la nomination que tu as faite du citoyen Faillette, officier au 20e régiment de dragons, pour servir auprès de toi en qualité d'adjoint. Je t'observe qu'il faut que cet officier se conforme à l'arrêté du Comité de Salut public du 30 germinal dernier, inséré dans l'ordre du 10 au 11 floréal, relatif aux nominations des divers emplois militaires dans les états-majors.

LIÉBERT.

14 prairial (2 juin).

Liébert au citoyen Rambouillet, adjudant général à Réunion-sur-Oise.

J'ai bien reçu, Citoyen, tes trois lettres, dont deux en date du 11 et l'autre du 13 courant. La première me propose le citoyen Dubuc pour être accepté par moi comme ton adjoint, ce que je ferais avec plaisir; mais il faut pour cela que tu m'adresses une seconde demande semblable à la première sur laquelle je mettrai mon acceptation et te la renverrai; la première restera par devers moi; cette formalité est indispensable.

Ta lettre du 13 courant m'apprend que tu es fixé à Réunion comme point de centre de la correspondance entre Lille et Maubeuge (1).

---

(1) On a vu précédemment que, pour diminuer parfois la distance qui le séparait des troupes de première ligne, le chef de l'état-major de l'armée, resté en arrière, détachait en avant de lui un bureau annexe chargé d'assurer la liaison dans des conditions suffisantes de rapidité et de bon fonctionnement. Voir aussi la lettre de Liébert à Ferrand à Maubeuge du 14 prairial, page 1204.

15 prairial (3 juin).

Liébert à l'adjudant général Housseau, à Ascq.

J'ai reçu, Citoyen, la proposition que tu m'as faite pour ton second adjoint; comme il y a des formalités à remplir, je t'adresse ci-joint: 1° ta proposition que tu signeras et que tu pourras remettre à ton adjoint, puisque j'approuve ton choix; 2° le double de cette proposition que tu me renverras après l'avoir signée. On a laissé de la place pour cet objet.

16 prairial (4 juin).

Liébert à Girault, adjudant général à Pont-à-Marcq.

Pour que je puisse approuver, Citoyen, le choix que tu as fait du citoyen Vartec pour ton adjoint, il faut que tu m'adresses deux demandes, dans lesquelles tu désigneras le nom et le grade du susdit citoyen; j'en approuverai une que je te renverrai et je garderai l'autre par devers moi. Je remets ta seconde lettre concernant tes frais de bureau au citoyen Durand, adjoint, chargé de cette partie, il te fera réponse en conséquence.

La solde des adjoints aux adjudants généraux attachés à un corps de troupe était celle de leur emploi dans ce corps augmentée d'une annuité de 1200 francs; celle des adjoints ne comptant à aucun corps fut fixée par l'arrêté du Comité de Salut public du 11 ventôse, qui fut lui-même complété par celui du 14 floréal en ce qui concerne les adjoints pris éventuellement, et, conformément à la loi du 21 février 1793, parmi les sous-officiers ou soldats.

« Le Comité de Salut public, sur la proposition du Ministre de la guerre, arrête que les adjoints aux adjudants généraux qui, n'étant attachés à aucun corps, sont réduits au seul supplément de 1200 livres accordé aux autres adjoints qui perçoivent en outre les appointements affectés à leurs grades respectifs, recevront, à dater du 1er ventôse présent mois, 200 livres d'appointements par mois. » (11 ventôse — 1er mars 1794).

Ordre du 21-22 floréal (10-11 mai). Extrait des registres du Comité de Salut public de la Convention nationale, du 14 floréal an 2e.

Considérant que, par son arrêté du 11 ventôse dernier, qui porte à 200 L. par mois le traitement des adjoints aux adjudants généraux qui

n'appartiennent à aucun corps, le traitement des sous-officiers et soldats qui pourraient être appelés aux mêmes fonctions n'est pas déterminé ;

Le Comité de Salut public arrête :

Les sous-officiers et soldats des différents corps de troupes qui seront employés comme adjoints aux adjudants généraux jouiront, à compter du jour de leur nomination, du même traitement de 200 L. par mois attribué aux adjoints qui ne tiennent à aucun corps ; et ce traitement leur tiendra lieu de toute autre solde.

Frais de bureau des états-majors. — Contrairement à ce qui se passait pour leurs adjoints, les adjudants généraux n'avaient droit à aucune indemnité ou solde afférente à leur emploi et touchaient seulement celle de leur grade, c'est-à-dire de chef de bataillon ou de chef de brigade (1). Mais, en échange, leurs frais de bureau leur étaient remboursés.

Ordre de l'armée du 5-6 germinal (25-26 mars).

D'après une lettre de l'adjoint au Ministre de la guerre Jourdeuil (2), dans laquelle il marque qu'on lui a fait plusieurs observations relati-

---

(1) *Le même au même, 5 floréal (24 avril).*

..... Tu dois savoir, Citoyen, que tu ne dois toucher que les appointements attachés à ton grade. Si tu es adjudant général chef de bataillon, c'est en cette qualité que tu dois être payé. Si tu es chef de brigade, ce sont les appointements de ce grade que tu dois percevoir. Quant aux frais de bureau, ce n'est pas à moi à les déterminer ; tu m'enverras à la fin de chaque mois l'état détaillé des frais que tu auras pu faire, avec les pièces à l'appui, et je l'acquitterai. Cela se pratique ainsi dans l'armée ; une lettre ministérielle, au surplus, enjoint cette démarche.

(2) *Jourdeuil, adjoint au Ministre de la guerre, au général en chef de l'armée du Nord.*

Paris, 28 ventôse (18 mars).

Le Ministre de la guerre me charge de te prévenir, Citoyen, que les réclamations multipliées qui lui sont adressées par les officiers généraux et adjudants généraux pour le remboursement de leurs frais de

vement aux frais de bureau des états-majors divisionnaires, le général chef de l'état-major enjoint à tous les généraux de division de lui envoyer chaque mois les états des dépenses faites pour leur bureau avec les pièces justificatives à l'appui afin qu'il en fasse faire un état général. Il prévient que le commissaire ordonnateur en chef a reçu ordre de se refuser, à l'avenir, à tous payements partiels de ces frais et de se conformer au mode ci-dessus prescrit.

Le 4, ces dispositions avaient été notifiées, à peu près dans les mêmes termes, aux généraux de division de l'armée des Ardennes, par le général Charbonnié qui ajoutait cependant que, sur le vu de l'état, certifié par chaque chef d'état-major ou général de division (1), « le montant sera renvoyé de suite » ; qu'on y comprendrait aussi « les frais qui peuvent être faits par les « généraux et officiers qui sont sous les ordres du « général de division ».

Il semble que cette dernière extension, en ce qui concerne les simples officiers, ne fût pas plus justifiée que la solution qu'avait trouvée Moreau de prendre « les « frais de bureau de sa division sur les fonds destinés à « la correspondance secrète (2) ».

Bien que la procédure indiquée par l'ordre des 4 et

---

bureau lui ont paru devoir exiger un mode uniforme de payement..... Il me charge, en conséquence, de te prescrire de recommander à tous les officiers généraux et adjudants généraux dans le ressort de ton commandement d'adresser à l'avenir, et chaque mois, au chef de l'état-major général de l'armée, les états des frais dont ils réclament le remboursement, avec les pièces justificatives à l'appui. Ces états particuliers, après avoir été vérifiés, seront compris dans un état général de frais de bureau et d'état-major, qui devra être certifié véritable du chef de l'état-major, revêtu de son approbation et visé par le commissaire ordonnateur en chef de l'armée, que le Ministre autorisera ensuite à en ordonnancer le payement sur les fonds mis à sa disposition.....

(1) 4 floréal. Tharreau aux généraux de division Colaud et Lebrun : « Il faut que tu certifies véritables les états que tu m'enverras ».

(2) Liébert au citoyen Lacour, adjudant général à Cassel, 13 germinal an 2e.

5-6 germinal fût des plus simples, elle donna lieu à bien des rappels et des rectifications. Le 10 floréal, Tharreau rappelle à Colaud qu'il n'a pas répondu à sa lettre du 4 : « Comment veux-tu, Général, que je te fasse rembourser « et que je fasse moi-même mes états de dépense ? » A Plaideux, général de brigade à Réunion-sur-Oise, Liébert écrit le 11 que, faute par lui d'avoir exécuté à temps l'ordre du 5-6 germinal, il lui est impossible de lui rembourser ses frais de bureau du mois de germinal : « Les comptes du mois passé sont arrêtés et « payés ; renvoie-moi les pièces à l'appui de ton état, « et, le mois prochain, je le ferai acquitter ». Le 27, Rostollan, adjudant général de la division Jacob à l'armée des Ardennes, adresse au chef d'état-major de cette armée des mémoires comprenant à la fois des frais de bureau et d'autres dépenses extraordinaires. Charbonnié rejette ces dernières : « Je ne puis, lui écrit-il, acquitter les dépenses que tu as faites par ordre du représentant du peuple Massieu ; c'était à lui à te donner une ordonnance..... Je ne puis donc que te passer en compte tes frais de bureau. Tu voudras bien t'adresser, pour le reste, à l'ordonnateur ou au représentant Levasseur..... ». Le 28, un nouveau rappel est adressé pour avoir l'état des frais de bureau du mois de floréal (1) ; ce rappel se reproduit encore à la fin de prairial (2). Les adjudants généraux pouvaient d'ailleurs s'inquiéter assez peu d'être exacts à réclamer leurs frais, puisque le chef d'état-major voulait bien les comprendre dans les comptes des mois suivants : c'est ainsi qu'une lettre de Liébert, du 29 prairial, promet à l'adjudant général Séron, qui est à Dickebusch, près Ypres, de « porter en rappel sur l'état général de

(1) Ordre du 28 floréal.
(2) 25 prairial.

dépense, les frais de bureau qu'il réclame pour les mois de ventôse, germinal et floréal ».

Que comprenaient exactement ces frais de bureau? Il est assez difficile de le dire, mais d'après une lettre de Charbonnié du 4 prairial (1), les adjudants généraux y faisaient figurer la solde de leurs secrétaires et le port de leurs lettres officielles.

Le commissaire ordonnateur n'ordonnancera pas l'état des frais de ton bureau qu'au préalable tu n'aies joint à l'appui les quittances séparées des divers objets qui y sont détaillés ; il faut aussi que tu y joignes celles des secrétaires que tu emploies dans ton bureau, et que tu ne les comprennes dans ces mêmes dépenses que du moment qu'ils ont été en activité. Tu les portes pour le mois entier de floréal, je crois, mal à propos, puisque ton bureau n'a été formé qu'à dater du 21 floréal ; quant aux lettres, je t'observe encore que tu ne dois porter en dépense que celles qui concernent le service, et que tu dois au surplus justifier d'un reçu du directeur de la poste de l'armée.....

Les secrétaires. — Cette explication amène tout naturellement à parler des secrétaires. Il ne semble pas qu'ils fussent militaires, car dans ce cas ils n'auraient pas été directement payés par les adjudants généraux. La facilité avec laquelle on pouvait les renvoyer semble corroborer cette appréciation. « L'ordre que tu trouveras ci-joint, écrivait Tharreau au général Dessaubaz (2), aurait dû te parvenir à *3 h. 30* du matin. C'est la négligence d'un secrétaire que j'ai mis à la porte aussitôt que je me suis aperçu de ce retard..... »

La conclusion à laquelle conduit l'examen de ces documents est confirmée par le *Manuel général du service des états-majors* (3). « On nomme secrétaires », y lit-on,

(1) Charbonnié à l'adjudant général Klein, 4 prairial.

(2) 10 floréal.

(3) *Manuel général du service des états-majors généraux et divisionnaires dans les armées*, par Paul Thiébault, baron de l'Empire, général de division. — Paris, 1813.

les personnes chargées des expéditions et de la tenue des registres chez tous ceux qui par leurs grades et leurs fonctions sont chargés d'un travail de bureau.

« Ces fonctions sont civiles ; malgré cela, ceux qui les remplissent sont justiciables des tribunaux militaires comme les employés des armées.

« Ces secrétaires, choisis par ceux qui les emploient, sont payés par eux sur les frais de bureau qui leur sont accordés, ou de leurs deniers.....

« Ils n'ont droit à aucune ration ; leur en donner serait cependant très juste..... Obligés de travailler à la suite d'une longue marche, et souvent la nuit entière, il est nécessaire qu'ils aient fait la route à cheval et que par conséquent on nourrisse un cheval à chacun de ceux qui ne peuvent évidemment s'en passer. » C'est ainsi que, de nos jours, les états-majors de division qui ne disposent pas de voitures d'état-major, ont un secrétaire monté.

Les guides. — La compagnie de guides qui était attachée à l'état-major d'une armée avait pour rôle primordial de guider (1) les colonnes ou d'opérer des reconnaissances préalables aux marches.

S'il n'en fut pas fait usage à l'aile gauche de l'armée du Nord, dont le théâtre d'opérations était découvert, il en fut tout autrement sur le terrain accidenté, couvert et boisé des armées des Ardennes et de la Sambre.

22 pluviôse (10 février).

Au Capitaine des guides.

Il est ordonné au citoyen Feurster, capitaine des guides de l'armée des Ardennes, de détacher deux guides de sa compagnie pour les

(1) « Les guides d'une armée étaient autrefois des hommes choisis dans le pays qui devenait le théâtre de la guerre : on prenait ceux qui connaissaient le plus parfaitement les localités ; et ils servaient réellement à conduire les colonnes et à guider dans leurs courses les géné-

envoyer au quartier général en chef à Sedan, aux ordres du général en chef de l'armée des Ardennes.

CHARBONNIÉ.

10 germinal (30 mars).

Il est ordonné à la compagnie des guides de l'armée de partir demain, 11 germinal, de Carignan, pour se rendre le même jour à Bouillon, aux ordres du général divisionnaire Michaud et où elle restera jusqu'à nouvel ordre.

CHARBONNIÉ.

Lorsque Charbonnié fixa définitivement son quartier général à Givet, il y appela un détachement de guides.

19 germinal (8 avril).

Il est ordonné au capitaine de la compagnie des guides de l'armée des Ardennes de partir d'Yvoi (?) Carignan le 21 du courant avec huit guides et un sous-officier pour se rendre au quartier général à Givet. Ils iront loger le même jour à Sedan, le 22 à Mézières, le 23 à Roc-Libre et le 24 à Givet.

Le logement leur sera fourni dans les lieux de passage, conformément aux lois. Ils emporteront avec eux leurs armes de campagne.

Le 30, cet officier général employait des guides à reconnaître des cantonnements.

ARMÉE
DES ARDENNES.

30 germinal (19 avril).

Il est ordonné au capitaine des guides d'envoyer quatre guides, à son choix, pour reconnaître les cantonnements de l'armée.

Comme exemple de conduite de colonnes on peut citer l'ordre ci-après :

---

raux et les officiers d'état-major; il y en avait douze à pied et douze à cheval..... on les employait encore à porter les ordonnances importantes ou pressées. » (*Manuel des adjudants généraux.*) Le chiffre 24 donné par le général Thiébault est à peu près concordant avec celui de 21 donné par la loi du 27 avril 1792 sur les guides.

27 prairial, an 2e (15 juin 1794).

Les représentants du peuple près les armées du Nord, de la Moselle et des Ardennes réunies,

Informés que souvent les distributions ont été retardées, parce que les conducteurs des convois ignoraient les routes qu'il fallait tenir pour se rendre aux différentes divisions de l'armée,

Arrêtent que les guides seront tenus de jalonner tous les chemins par où l'armée aura passé jusqu'aux lieux où les divisions seront placées.

Il sera affecté à chaque division un ou deux guides qui seront tenus d'accompagner au lieu de la distribution les convois de subsistance et d'empêcher que les conducteurs s'écartent sous peine d'en répondre personnellement.

Un guide se rendra, en conséquence, tous les jours chez le commissaire ordonnateur pour savoir les jours de distributions et les lieux où ils devront conduire les subsistants.

Le chef de l'état-major est chargé de faire exécuter le présent arrêté.

GILLET et GUITON.

Les ordonnances. — Les « ordonnances (1) » ne faisaient, à proprement parler, pas partie des états-majors : elles étaient détachées de leurs régiments pour assurer le service. Parfois elles étaient à pied (2), mais

---

(1) Les ordonnances sont, en général, des hommes pris dans l'infanterie, parmi les sous-officiers et dans la cavalerie parmi les simples cavaliers, et qui, pendant vingt-quatre heures, et à leur tour de service, sont chargés chez les généraux, à l'état-major, chez le commandant de place et le commissaire des guerres, de porter les lettres, ordres ou paquets qui tiennent au service. (*Manuel des adjudants généraux.*)

(2) *Charbonnié au général Lorge.*

16 floréal (5 mai).

Mon cher Camarade,

Tu as pris ton quartier général trop loin de tes postes. Les ordonnances à pied et cheval que l'on envoie des différents cantonnements à ton quartier général passent une journée de temps à aller et revenir. J'en ai reçu des plaintes d'un chef de brigade. Tu prendras ton quar-

le plus souvent c'étaient des cavaliers tirés des troupes mobiles ou encore des dépôts (1).

Leur chiffre est des plus variables : le 27 germinal, huit jours après que Charbonnié a placé son quartier général à Givet, son état-major réclame au commandant de cette place « huit ordonnances à cheval et un sous-« officier de gendarmerie ou gendarme ayant la police « des ordonnances (2) » ; le 3 floréal, alors que le quartier général est transporté à Philippeville, l'adjudant général Barbier réclame un contingent plus fort, qu'il augmente encore le 7.

3 floréal (22 avril).

L'adjudant général Barbier au Commandant, à Vedette (3).

Je t'invite, Citoyen camarade, à mettre sur-le-champ au bureau de l'état-major général à l'ancienne poste, rue de l'Arsenal, pour le service de la République, huit chasseurs à cheval et un sous-officier en ayant la police ; quatre ordonnances à pied et un sous-officier ayant aussi la police des ordonnances à pied avec un factionnaire fourni des ordonnances de la place. Les sous-officiers, avec une ordonnance à pied et une à cheval, seront toujours de planton au secrétariat du bureau ; ils ne pourront sortir sous aucun prétexte ; ils veilleront aussi, chacun pour ce qui le concerne, qu'aucune des ordonnances à cheval et à pied ne s'absente du corps de garde qui leur sera destiné par la municipalité.

---

tier général aujourd'hui à Daussois ou à Silenrieux. Je te prie de ne pas y manquer, parce que le besoin urgent du service l'exige. Je te connais d'ailleurs trop bon républicain pour t'y refuser.

(1) *Au Commandant du dépôt du 8e régiment de hussards, à Aire.*

16 floréal (5 mai).

Il est ordonné au commandant du dépôt du 8e régiment de hussards d'envoyer, aussitôt la réception du présent ordre, six hommes de ce dépôt à Bailleul, pour y faire le service d'ordonnances.

LIÉBERT.

(2) L'adjudant général Barbier au commandant amovible de Givet, 27 germinal.

(3) Vedette Républicaine ou Philippeville.

7 floréal (26 avril).

Le même au Commandant amovible de Vedette.

Je te préviens, Citoyen, que le service des ordonnances devient trop pénible ; que huit sont insuffisantes en ce moment ; que, ne pas les augmenter, ce serait ruiner les chevaux de la République ; pour y remédier, tu voudras bien, de suite, augmenter le nombre des ordonnances à cheval de quatre chasseurs ou hussards.

D'après l'ordre ci-après, du général Alexis Dubois, le chiffre des ordonnances serait de dix, aussi bien pour un état-major d'armée que pour celui d'une division.

Réunion-sur-Oise, 4-5 floréal (23-24 avril).

. . . . . .

Les généraux provisoires de brigade de cavalerie qui occupent la droite et la gauche du camp retranché, fourniront pour demain matin chacun 10 ordonnances, les dix premières seront employées au service de l'état-major du général Ferrand et les dix autres à celui du général Balland ; elles apporteront les subsistances de leurs chevaux et seront relevées toutes les vingt-quatre heures.

Le bien du service exige que ce service soit exactement surveillé. En conséquence, le général de brigade Baudin fera commander un brigadier ou un maréchal des logis intelligent, qui sera chargé du commandement des ordonnances et répondra aux généraux toutes les fois qu'ils auront besoin de lui.

A l'armée des Ardennes, le chiffre semble aller toujours croissant : il était de huit le 27 germinal, de douze le 3 floréal, de seize le 7 ; il est de vingt-deux le 13.

13 floréal (2 mai).

Le général Charbonnié au général de division Jacob.

Je te préviens, Citoyen, que les hussards faisant actuellement le service des ordonnances, se rendront demain à 5 heures à leur régiment. En conséquence, tu voudras bien donner ordre aux régiments ci-dessous indiqués de fournir les ordonnances, au bureau de l'état-major, dans la forme suivante :

Le 23e régiment de cavalerie		10	ordonnances
Le 5e	— dragons	6	—
Le 20e	— chasseurs à cheval	4	—
Le 10e	— hussards	2	—
	TOTAL	22	

Ces ordonnances feront 48 heures de service, à commencer de demain matin, à 5 heures très précises, et seront relevées tous les deux jours, dans la même proportion, par les mêmes régiments ; elles prendront leurs fourrages seulement à Vedette et elles apporteront leurs vivres pour les hommes.

Le 19, le général A. Dubois, qui commande la cavalerie, fait envoyer douze ordonnances à l'état-major du général Ferrand, commandant en chef le centre de l'armée du Nord, et six autres à la division du général Balland.

Ordre du 19 floréal (8 mai). — Le général Alexis Dubois aux généraux de brigade d'Hautpoul et Deprez.

Nonobstant les 12 ordonnances à fournir tous les cinq jours par les régiments de ta brigade et celles qui composent celle du général d'Hautpoul (Deprez donne l'ordre au général d'Hautpoul), dont le tour revient le 21 au 8e régiment de chasseurs, conformément à l'ordre du 15; il sera encore fourni par chacun des cinq régiments et dans le même ordre six autres ordonnances qui, comme les douze du général Ferrand, se rendront à Lesquielles, au quartier général et pour le service du général de division Balland.

Ces six ordonnances seront munies de leurs vivres et fourrages, relevées exactement tous les matins à 8 heures précises.

Rien ne peut changer l'ordre d'en fournir une par chaque régiment, tous les jours, chez le général Dubois, qui rend les adjudants et chefs de corps responsables de la négligence qui pourrait être apportée à l'exécution du présent ordre.

Le même jour, on envoie six ordonnances au général de division Mayer :

Ordre du 19 floréal (8 mai). — Le général A. Dubois au citoyen Bousson.

Nonobstant l'ordonnance à fournir par chaque régiment sous tes ordres chez le général Dubois, il sera en outre fourni six ordonnances,

qui se rendront tous les matins, à 8 heures précises, chez le général de division Mayer, à son quartier général, à Saint-Germain.

Ces ordonnances seront fournies tous les jours, à commencer par le 3e régiment de cavalerie, ensuite par le 5e de dragons et puis par le 12e de dragons, sauf à recommencer ce tour de service tous les trois jours. Elles seront munies de leurs vivres et fourrages et relevées exactement tous les matins.

Le général rend les adjudants et chefs de corps responsables de la négligence qui pourrait être apportée à l'exécution du présent.

Mais, quatre jours après, la même division reçoit dix ordonnances au lieu de 6, et il en est de même de celle du général Kléber qui a remplacé à Lesquielles le général Balland. Quant au général commandant la cavalerie, il lui est affecté une ordonnance par chacun des régiments placés sous ses ordres.

Ordre du 23 floréal (12 mai).

Les généraux de division ne cessent de mêler leurs plaintes réitérées à celles du général Ferrand, relativement aux ordonnances que chaque corps doit fournir.

Chaque jour annonce des entraves dans cette partie essentielle du service, et pour y parer et maintenir l'exactitude qu'il est indispensable d'y apporter, le général ordonne qu'à commencer dès demain, 24 floréal, toutes les ordonnances, au lieu d'être relevées à 7 heures du matin ne le seront qu'à 5 heures du soir. Le général réitère pour la dernière fois l'ordre qu'il a donné d'envoyer strictement les différentes ordonnances munies de leurs vivres et fourrages, d'en envoyer le nombre ordonné aux différents quartiers généraux dans l'ordre ci-après, savoir :

Le 6e régiment de chasseurs fournira 12 hommes dont 1 brigadier, les 27 floréal, 3, 9, 15, 21 et 27 prairial, chez le général Ferrand, à Réunion.

Le 17e de cavalerie fournira également 12 hommes chez le même général Ferrand, les 28 floréal, 4, 10, 16, 22 et 28 prairial.

Le 3e de dragons fournira ensuite les 24, 30 floréal, 6, 12, 18, 24 et 30 prairial.

Le 3e de cavalerie fournira ensuite les 25 floréal, 1, 7, 13, 19 et 25 prairial.

Le 12e de dragons fournira ensuite les 26 floréal, 2, 8, 14, 20 et 26 prairial.

Le 16e de cavalerie fournira tous les jours 10 ordonnances chez le général de division Mayer, à Saint-Germain, tant pour lui que pour les deux généraux de brigade.

Le 8e de cavalerie fournira tous les jours 10 ordonnances chez le général Kléber, à Lesquielles, où était le général Balland.

Tous les régiments fourniront chacun une ordonnance chez le général Dubois.

A l'armée des Ardennes, le nombre des ordonnances augmente encore, car le même jour les généraux Marceau et Jacob reçoivent chacun l'ordre d'envoyer 16 ordonnances à l'état-major de l'armée.

27 floréal (16 mai).

Le général Charbonnié au général Marceau.

Tu voudras bien de suite donner des ordres pour envoyer au bureau de l'état-major quatre ordonnances du 20e chasseurs à cheval, quatre du 10e dragons et deux du 10e hussards; elles seront relevées tous les jours par un pareil nombre. Donne cet ordre le plus promptement possible. De plus, le 11e chasseurs en fournira six.

27 floréal (16 mai).

Le général Charbonnié au général Jacob.

Tu voudras bien donner des ordres pour que le 23e régiment de cavalerie fournisse tous les jours dix ordonnances au bureau de l'état-major, et le 5e dragons en fournira six; elles y resteront vingt-quatre heures et seront tous les jours relevées par d'autres. Donne cet ordre le plus promptement, car je n'en ai pas une seule.

En résumé, à l'armée des Ardennes, le chiffre des ordonnances de l'état-major varie de 8 à 32; au centre de l'armée du Nord, le chiffre est 12 pour l'état-major de l'armée, 10 pour une division; quant au général commandant la cavalerie, il en prélève une sur chacun des régiments placés sous ses ordres. Il semble qu'il y ait concordance entre les deux chiffres de l'armée des Ardennes et de celle du Centre, car la première n'avait par le fait, au 13 floréal, qu'une division, celle du général Jacob, et les 22 ordonnances qu'accuse l'ordre du 13 peuvent se décomposer en 12 affectées à l'armée et

10 à la division ; de même les 32 fournies le 27 floréal pouvaient se répartir en 12 à l'état-major de l'armée et 10 à chacune des divisions Jacob et Marceau. Du reste, le document qui va suivre accuse 35 officiers, guides ou ordonnances pour le quartier général de Pichegru. Or il avait 4 aides de camp (1) ; autant de cavaliers au moins ; environ 9 guides (2) ; il lui restait donc environ 12 ordonnances.

On pourrait donc peut-être conclure de tous les documents qui précèdent et de celui qui va suivre, qu'il y avait une moyenne de 12 ordonnances pour un état-major d'armée, et de 10 pour un état-major de division.

28 prairial (16 juin).

Liébert au citoyen Bourcier, commissaire ordonnateur en chef à Lille.

Le quartier du général en chef, Citoyen Commissaire, étant établi à Zonnebeke, je t'invite à donner des ordres pour que les vivres et fourrages y arrivent, tant pour les officiers attachés au quartier général que pour les guides et ordonnances, qui sont environ trente ou quarante.

Les ordonnances étaient surveillées parfois par un gendarme ou un sous-officier de gendarmerie, parfois par un sous-officier de cavalerie attaché en permanence au quartier général.

20 floréal (9 mai).

L'adjudant général Barbier au Commandant temporaire de Vedette Républicaine.

Un maréchal des logis doit rester fixe au quartier général, ayant la police des ordonnances. Tu voudras bien donner les ordres les plus prompts pour qu'il lui soit délivré une chambre de sous-officier près le corps de garde où sont les ordonnances du bureau de l'état-major général, au quartier 56.

La durée du service des ordonnances variait de vingt-

(1) Abbatucci, Doumeze, Chomette, Gaume (état du 16 floréal [5 mai]).
(2) Voir page 1218. 19 germinal.

quatre heures à quarante-huit ou soixante-douze heures; elles apportaient leurs vivres et leurs fourrages ; parfois aussi elles apportaient leurs vivres seuls, et l'état-major leur procurait des fourrages sur des bons établis au titre des corps. Les deux modes semblent être employés indifféremment.

Ordre du quartier général de Réunion-sur-Oise du 11 au 12 floréal (30 avril au 1er mai).

Les ordonnances qui seront employées au quartier général sont prévenues d'avoir à l'avenir le soin d'apporter leurs vivres et leur fourrage, parce qu'il ne leur sera plus délivré aucun bon à cet effet.

Le 13, au contraire, Tharreau (1) prescrit que les ordonnances à fournir par le 13e dragons et qui seront de service pendant quarante-huit heures n'apporteront que leurs vivres et prendront « leur foin et leur avoine seulement à Philippeville ». Le 15, le général Dubois, en donnant l'ordre d'envoyer douze ordonnances chaque jour et pour vingt-quatre heures au quartier général de Ferrand, spécifiait que « chaque détachement serait muni de ses vivres et fourrages (2) ». Le 17, Dubois répétait encore la même recommandation (3). Par contre, l'ordre de Ferrand du 18 au 19 floréal prescrit la fourniture des fourrages par l'état-major :

Ordre du 18-19 floréal (7-8 mai).

Les ordonnances de service au quartier général se plaignent de l'inexactitude des fourriers de leurs compagnies à leur faire porter les

---

(1) 13 floréal. — Au général de brigade Dessaubaz, à Franchimont.

(2) Ordre du 15 floréal.

(3) *Ordre du 17 floréal. — Le général A. Dubois au général de brigade d'Hautpoul; à Deprez et Bousson, généraux de brigade.*

Il est ordonné aux généraux de brigade de fournir ou faire fournir chez le général Dubois une ordonnance de chaque régiment, munie de vivres et fourrages, et de la faire relever exactement tous les vingt-quatre heures.

vivres aussitôt la distribution. Le général en chef recommande aux chefs des corps de surveiller cette négligence. Comme c'est au quartier général qu'on délivre les fourrages aux ordonnances sur un bon signé d'un officier de l'état-major, ces bons doivent être reportés à leurs corps respectifs à la fin de chaque mois, pour entrer dans le bon général du quartier-maître.

On doit toutefois reconnaître que l'autre mode d'opérer est plus fréquent car on le trouve encore prescrit le 3 et le 4 prairial à l'armée des Ardennes (1).

On peut citer encore, comme cas particulier, l'arrêté de Saint-Just et Lebas, daté de Réunion-sur-Oise, le 16 pluviôse, aux termes duquel tout fonctionnaire devait répondre dans un délai fixé aux demandes qui lui étaient adressées, faute de quoi « les ordonnances et leurs chevaux devaient être nourris aux dépens des administrations et préposés auxquelles elles auront été adressées ».

Ordre de l'armée du Nord du 13 au 14 ventôse (3 au 4 mars). — Copie de l'arrêté des représentants du peuple députés à l'armée du Nord, en date du 16 pluviôse (Réunion-sur-Oise).

Les représentants du peuple à l'armée du Nord, considérant que l'inertie de l'administration des armées résulte de la négligence des fonctionnaires, du défaut d'activité dans les rapports, arrêtent ce qui suit :

Les commissaires ordonnateurs, les régisseurs des vivres, correspondront avec les administrateurs du district, les commissaires des guerres, gardes-magasins et tous préposés, par des ordres ou des demandes succinctes.

Le délai pour y répondre sera fixé.

Les dépêches seront remises par des ordonnances qui attendront les réponses pendant le délai qui sera porté sur leur ordre de route.

Après le délai expiré, les ordonnances et leurs chevaux seront nourris aux dépens des administrations et préposés auxquels ils auront été adressés.

---

(1) Le général Charbonnié au commandant du 23e régiment de cavalerie, 3 prairial, et au général Vezu, 4 prairial.

Les ordonnances ne pourront revenir sans réponse, à peine de trois mois de détention.

LE BAS, SAINT-JUST.

De tout ce qui précède on peut conclure que les ordonnances, à pied ou à cheval, étaient détachées avec vivres et fourrages de leurs corps pour servir pendant une ou trois journées à l'état-major.

La nature de leur service était particulièrement le port des dépêches partant de l'état-major. Parfois aussi elles accompagnaient le chef d'état-major en tournée (1) ou étaient échelonnées entre deux localités pour assurer plus ou moins rapidement la correspondance entre ces deux points (2). Dans sa division de cavalerie, le général Dubois avait prescrit que « toutes les fois que les avant-postes feraient des reconnaissances utiles, ils en rendraient compte à leur chef qui en instruirait de suite le général de la cavalerie par une ordonnance soit de jour, soit de nuit (3) ».

La lecture de la correspondance et des ordres de service des diverses parties de l'armée ne laisse aucun

---

(1) Au quartier général, à Vedette, le 16 floréal (5 mai).

Il est ordonné à deux dragons du 10e régiment, qui ont accompagné le général Tharreau de Givet à Vedette, de s'en retourner rejoindre leur corps à Givet. Ils observeront en chemin la discipline ordinaire.

THARREAU.

P.-S. — Je certifie que les deux dragons d'ordonnance se sont bien comportés pendant leur détachement.

(2) *Ordre du général en chef.*

26 floréal (15 mai).

Il est ordonné au commandant du 23e régiment de cavalerie de faire partir de suite pour Boussu un brigadier et dix cavaliers pour la correspondance de Vedette à Thuin.

(3) 29 floréal.

doute sur l'insuffisance avec laquelle les ordonnances s'acquittaient de leur mission. Non seulement elles ne sont pas fournies régulièrement par leurs corps (1), mais le service fonctionnait mal, ainsi qu'en témoignent la lettre de Liébert du 12 germinal (2) et l'ordre de l'armée du Nord du 15 au 16, rééditant lui-même les plaintes de ceux du 8 au 9 pluviôse et du 25 au 26 ventôse (3).

On se plaint journellement du service des ordonnances. Leur défaut d'exactitude et de célérité provient souvent de ce que ceux qui en sont chargés font sans nécessité des courses trop longues (4) et ne veulent pas profiter des postes intermédiaires qui se trouvent sur leur route. D'où il résulte que les chevaux s'abîment et se ruinent. Pour obvier à cet

---

(1) 19 floréal. — Tharreau au général Dessaubaz, à Franchimont : « Le 10e dragons n'a pas fourni hier les ordonnances..... »

3 prairial. — Tharreau au commandant du 23e de cavalerie : « Tu voudras bien fournir de suite les dix ordonnances que tu dois fournir..... Tu voudras bien veiller à l'exécution du présent ordre, afin qu'à l'avenir je ne sois pas obligé de t'écrire une seconde fois ». Pareille lettre écrite aux 5e et 10e dragons.

4 prairial. — Tharreau au général Vezu : « Tu voudras bien donner les ordres les plus prompts au chef du 23e de cavalerie de fournir les ordonnances demandées hier et te faire rendre compte pourquoi le chef n'a pas exécuté l'ordre d'hier ».

29 prairial. — Il avait été ordonné à tous les corps de cavalerie de fournir chacun un officier d'ordonnance; il n'y a que quatre ou cinq de ces corps qui se soient conformés à cet ordre : on le réitère et le général rend responsables les chefs de corps de son exécution; ils veilleront aussi à ce que les ordonnances des quartiers généraux soient relevées toutes les vingt-quatre heures.

(2) Liébert, chef de l'état-major de l'armée du Nord, au citoyen Goupilleau de Fontenay, représentant du peuple à Bohain :

« ..... Ce n'est point à l'état-major que les lettres que tu adresses ou qui te sont adressées éprouvent du retard. Les ordonnances seules qui en sont chargées en sont les causes, malgré toutes les recommandations que l'on peut leur faire..... »

(3) Voir ces ordres page suivante.

(4) Cette prescription fut plus d'une fois répétée. « Je te réitère, Citoyen, l'ordre que je t'ai donné plusieurs fois, de ne pas pousser les

abus, nulle ordonnance ne pourra à l'avenir porter une lettre ou paquet au delà du premier poste de troupes à cheval, à moins qu'elle n'ait un ordre par écrit qui lui enjoigne de se rendre jusqu'à sa destination. Les officiers généraux et supérieurs seront responsables de l'exécution

---

ordonnances jusqu'à Réunion; elles doivent déposer leurs dépêches à Origny, poste intermédiaire..... » (Liébert au citoyen Olivier, commandant à Saint-Quentin. 20 germinal.)

Ordre du 8 au 9 pluviôse (27-28 janvier).

« On se plaint de toutes parts de la négligence des ordonnances. Quelquefois les lettres qu'elles portent n'arrivent point à leur destination; ou si elles y arrivent, c'est souvent en lambeaux, un, deux ou trois jours plus tard qu'elles ne doivent arriver, ce qui nuit singulièrement au service et entrave les opérations militaires.....» L'ordre prescrivait donc l'inscription exacte de l'heure du départ et d'arrivée, et des punitions sévères contre les retardataires.

On attachait avec raison la plus grande importance au bon service des ordonnances. Aussi l'ordre du 8-9 ventôse prescrivait-il à « toutes les personnes qui ont le droit de se servir d'ordonnances et de les envoyer en course, de les ménager et de ne les employer que pour des choses absolument nécessaires et utiles au service : « Il est singulièrement intéressant pour la République que notre cavalerie se trouve en bon état pour l'ouverture de la campagne ».

L'ordre du 25 au 26 ventôse revient sur le même sujet : « Des plaintes viennent d'être portées au chef de l'État-Major de ce que les ordonnances ne remplissent pas avec assez d'exactitude les missions dont elles sont chargées. La preuve en est que l'ordre des 15, 16 et 17 du présent mois est parvenu à Lille le même jour. Il y a donc malveillance de la part de quelqu'un.

« Que les soldats chargés de ces missions essentielles apprennent qu'ils compromettent le salut de la République en ne mettant pas dans leur marche la célérité qu'ils doivent y mettre. Tout soldat républicain doit savoir que l'exécution des plans les mieux combinés manque quand les ordres ne parviennent pas à temps.

« En conséquence il invite ses frères d'armes à se tenir en garde contre les scélérats qui pourraient les attendre dans les villages pour les retarder en les faisant boire. Les malveillants usent de tous les moyens, et il croit que celui-là en est un puissant pour faire manquer les opérations.

« Les généraux de division, ceux de brigade et les commandants tem-

de cette disposition et établiront autant que possible à la distance de deux ou trois lieues des petits postes de troupes à cheval pour faciliter le service des ordonnances sur toute la première ligne. Les lettres et paquets seront contresignés, et on recommande de ne pas faire un jeu du mot « *pressé* » que l'on met indistinctement sur toutes les lettres, ce qui fait qu'on ne se presse jamais.

Par un ordre du 4-5 floréal, daté de Réunion-sur-Oise, le général Dubois recommande encore « aux généraux « de brigade de n'envoyer aucune ordonnance sans « constater son départ et exiger un reçu à son retour ». Le 19, Tharreau se plaint au général Dessaubaz à Franchimont, de ce que « le maréchal des logis qu'il vient « d'envoyer est arrivé ivre » et qu'on ait été obligé de le « mettre pour quinze jours en prison ». « Je t'en- « gage », conclut Tharreau, « à renvoyer au bureau de « l'état-major général un maréchal des logis un peu « plus sage. »

Liébert en est réduit à avouer que pour une correspondance sérieuse il se garde bien d'user des ordonnances.

1er prairial (20 mai).

Liébert au citoyen Pelletier, agent principal des subsistances militaires.

.....Tu te plains de l'inexactitude des ordonnances. Je m'en plains également tous les jours. Je n'ai cessé de recommander cette partie essentielle du service; dans une étendue aussi longue, on ne sait à qui s'en prendre. J'ai pris là-dessus toutes les mesures possibles. Pour des

---

poraires des places voudront bien surveiller cette partie essentielle du service en faisant expédier les ordonnances sitôt l'arrivée des dépêches. Ils sont aussi invités à mettre exactement sur les paquets l'heure du départ et de l'arrivée dans chaque endroit ainsi que la date. Cette légère attention mettra les ordonnances qui ne rempliront pas leur devoir dans le cas d'être punies, et ensuite d'être connues à leur corps pour des soldats qui, par leur inexactitude, peuvent compromettre le salut de la République, s'ils ne l'ont pas fait. Les noms de ceux qui se mettront dans ce cas seront envoyés au chef de l'état-major, qui en rendra compte au général en chef. »

objets de service pressés, cette voie n'est pas sûre, je t'en préviens. Moi-même je ne m'y fie pas, je te l'avoue; et je suis quelquefois obligé de me servir de courriers, particulièrement pour des endroits éloignés. Ta lettre pour Douai est partie par un gendarme.

On avait même recours à des officiers pour éviter tout danger.

2 prairial (21 mai).

Le général Charbonnié au général de division Mayer.

L'officier qui avait rapporté tes dépêches a reçu l'ordre de partir sur-le-champ, dès ce matin, pour te les faire tenir; tu dois dans ce moment être instruit de ce que tu as à faire pour te maintenir dans ta position.

P.-S. — Des huit ordonnances que tu annonces, nous n'en avons reçu que deux; je t'engage à envoyer par la suite un officier pour porter les rapports ou demandes intéressantes que tu peux faire au général en chef.

Les officiers eux-mêmes ne semblent pas s'être toujours acquittés de leur mission à l'entière satisfaction de leurs chefs :

Au quartier général du prieuré de Heigne, le 11 prairial (30 mai).

On recommande la plus grande exactitude à remplir leurs missions aux ordonnances porteuses des ordres ou des paquets. On met souvent une négligence punissable dans ce service essentiel.

Les officiers d'ordonnance sont aussi invités à exécuter les missions dont ils sont chargés avec l'exactitude qu'on doit attendre d'eux.

Le 12 prairial, Liébert rendait compte à Pichegru de ce que le général Eblé venait de le faire prévenir par un officier d'artillerie que « des ordonnances venant de Courtray avaient perdu les dépêches dont Pichegru les avait chargées pour Eblé. Ce général lui-même avait trouvé une ordonnance qui cherchait son paquet ». « Je t'en préviens », ajoutait Liébert, « afin que, si tu as quelque chose d'intéressant à expédier, tu puisses remédier à la coupable négligence de ces ordonnances. »

Aux négligences des ordonnances s'ajoutaient parfois les retards qu'elles subissaient aux portes des villes fortifiées, comme cela arriva le 5 messidor à Lille (1); mais si ce cas était isolé, en revanche les fautes commises par elles ne se comptaient plus.

Aussi, finit-on, pour mettre un terme à ces abus qui pouvaient avoir les plus graves conséquences, par recourir à la peine de mort.

Au quartier général de Wytschaete, le 20 prairial an 2e (8 juin 1794).

Moreau à Vandamme.

J'ai reçu ce matin à 4 heures ta lettre d'hier qu'Énée m'avait dit être partie de très bonne heure. Heureusement on commence à fusiller les ordonnances qui ne sont pas exactes.

L'inexactitude n'était pas leur seul défaut. Elles transmettaient souvent fort mal les ordres verbaux, ce qui provoqua la décision suivante :

Ordre du 5-6 prairial (24-25 mai).

Un ordre verbal mal entendu par l'ordonnance à qui il a été donné a failli être de la plus fâcheuse conséquence. Pour éviter un inconvénient aussi dangereux, les officiers généraux ou commandants devront,

---

(1) *Liébert au commandant de la place de Lille.*

5 messidor (23 juin).

On fait attendre les courriers à la porte, Commandant; leurs dépêches importantes sont mises dans la boîte et portées ensuite au hasard par des ordonnances. Aujourd'hui, à 2 heures, un courrier venant de l'armée de la Moselle a été arrêté jusqu'à l'ouverture des portes. Je t'invite à donner les ordres les plus précis pour que ceci n'arrive plus. Tu sais qu'un retard de deux heures est souvent très préjudiciable aux intérêts de la République.

P.-S. — Ci-joint l'ordre de faire partir quinze chasseurs du 9e régiment pour se rendre à Menin, où ils feront le service du quartier général d'une partie de mon état-major que je vais y établir.

un jour d'affaire, remettre à l'ordonnance, aide de camp ou autres porteurs d'ordres verbaux, un de leurs cachets pour être remis à l'officier qui recevra l'ordre et celui-ci ne devra exécuter d'ordres verbaux qu'autant qu'ils lui parviendront ainsi. »

Enfin elles remettaient les paquets de dépêches dans l'état le plus déplorable.

Ordre du 25 au 26 prairial (13-14 juin).

Les chefs d'état-major exigeront des ordonnances infiniment plus d'exactitude et de promptitude dans leur service. La plupart n'ont pas le moindre soin des paquets qui leur sont confiés et les apportent délabrés et dans l'état le plus sale aux différents quartiers généraux. Les adjudants généraux doivent veiller à ce que les paquets soient bien conditionnés, afin d'éviter des pertes qui peuvent entraîner les plus funestes conséquences.

Le travail de bureau. Situations et registres. — a) *Situations d'effectifs.* — Après avoir cherché à montrer le rôle des divers membres du personnel de l'état-major, chefs d'état-major, adjudants généraux chefs de brigade ou de bataillon, adjoints, secrétaires, guides et ordonnances, il reste maintenant à étudier le travail des bureaux et à voir quelle en était la productien.

Pour diriger son état-major, Pichegru avait, le 26 pluviôse, demandé Bourcier, qui avait servi avec lui à l'armée du Rhin (1) ; mais Bouchotte lui répondit, le 1er ventôse, qu'il croyait Bourcier « trop jeune et trop faible pour ce fardeau (2) » ; qu'il fallait, dans cette place, « un

(1) « Liébert m'a écrit dernièrement qu'il était encore malade. J'ai bien besoin ici de quelqu'un qui travaille. S'il était possible de m'envoyer Bourcier, chef de l'état-major de l'armée du Rhin, je connais sa manière de travailler, ce serait un homme précieux ici. » (Pichegru à Bouchotte, 26 pluviôse.)

(2) « J'avais compté que Liébert serait ton chef d'état-major. Dans une machine aussi grande que le sera l'armée du Nord, il te faut un militaire fort instruit, consommé dans les détails, et je crois Bourcier

militaire fort instruit, consommé dans les détails », et qu'il avait compté que le général Liébert serait ce chef d'état-major, sauf approbation de la part de Pichegru. Bien que ce dernier eût encore prononcé, le 8 ventôse, le nom de Bourcier (1), ce fut Liébert qui prit, en effet, ces fonctions le surlendemain et qui, aussitôt après son arrivée (2), s'occupa de réorganiser un état-major quelque peu désordonné et troublé, si l'on en croit la lettre qu'il adressa, le 6 germinal, au Ministre de la guerre.

ARMÉE DU NORD.

Au quartier général de Réunion-sur-Oise, le 6 germinal an 2e (26 mars 1794).

Le Général de division, chef de l'état-major de l'armée du Nord, au citoyen Bouchotte, ministre de la guerre, à Paris.

Citoyen,

Si je n'ai pas mis plus de célérité dans mes expéditions depuis que je suis chef de l'état-major de cette armée, c'est qu'il m'était impossible de le faire. Je t'ai mandé, quelques jours après mon arrivée, que

---

trop jeune encore et trop faible pour ce fardeau. Si, malgré ces réflexions, tu le désires, je te l'enverrai. » (Bouchotte à Pichegru, 1er ventôse.)

(1) « ..... Rappelle-toi que je t'ai demandé des généraux en te « désignant Bourcier, chef de l'état-major de l'armée du Rhin. » (Pichegru à Bouchotte, 8 ventôse.)

(2) *Ordre de l'armée du Nord du 9 au 10 ventôse* (27-28 *février*).

« Le général de division Liébert, nommé chef de l'état-major général « de l'armée du Nord, est arrivé pour en remplir les fonctions. »

Liébert avait été nommé général de division le 9 pluviôse, et choisit, le 24 ventôse, pour deuxième aide de camp, « le citoyen Jean-Jacques-Philippe Vigier, capitaine au 1er bataillon de la Haute-Vienne, dont les talents militaires ainsi que le civisme lui avaient été recommandés par le général Colaud ». (Lettres de Liébert à Vigier, du 24 ventôse, et à Xavier Audoin, adjoint au Ministre, du 19 germinal.)

Sur le registre d'ordres de l'armée du Nord, Liébert a écrit en marge

l'état-major était très mal composé ; en effet, quatre membres ont été mis en état d'arrestation. En voici les noms et qualités : Albert le Sarmate, adjudant général; Allain, *idem;* Rassier, adjoint; et Varney, chef de bureau (1). Haines particulières, esprit de parti, dénonciations, tout concourait à la fois à anéantir ou tout au moins à entraver le travail essentiel de ce bureau. L'ouvrage n'était point divisé entre les adjudants généraux, de sorte que chacun faisait ce qu'il voulait. De là, beaucoup de désordre dans les papiers, de sorte que quand il arrivait un changement dans le quartier général, les papiers s'entassaient dans le fourgon de manière à ne pouvoir les débrouiller de plusieurs jours. Un autre vice aussi essentiel à corriger que le premier, c'est que les adjudants généraux ne s'étaient point attaché d'adjoints. La facilité que cela procurait à ces derniers, qui n'étaient ni commandés ni surveillés par personne, leur permettait de ne travailler que quand il leur plaisait. D'un autre côté, il ne pesait de responsabilité ni sur eux ni sur les adjudants généraux qui ne s'empressaient point de me faire apercevoir combien le travail était entravé par cette mauvaise organisation.

Actuellement cela commence à aller mieux. J'ai distribué la besogne aux adjudants généraux.

Je les ai obligés, conformément à la loi, à se choisir chacun deux

---

ce qui suit et qui fixe bien son entrée en fonctions : « J'ai commencé à « donner l'ordre à compter du 10 ventôse, an 2e de la République une « et indivisible.

« LIÉBERT. »

(1) L'ordre de l'armée du 20-21 ventôse annonce la mise en liberté d'Allain et de Varney par suite d'un arrêté des représentants du peuple Richard et Choudieu qui, « après avoir examiné scrupuleusement la conduite et les principes desdits citoyens ont reconnu que leur patriotisme prononcé et leur civisme soutenu les mettaient à l'abri de toute inculpation ».

Une lettre de Liébert, du 14 germinal, prescrit au commandant de place à Guise de « mettre en liberté sur-le-champ les citoyens Allain, adjudant général chef de bataillon ; Rassier, adjoint ; Albert le Sarmate, adjudant général et Varney, secrétaire de l'état-major ». Le 15 germinal, ordre était donné à Allain de rejoindre à Maubeuge ; à Rassier de se rendre au 3e bataillon de l'Aube et à Albert le Sarmate de s'éloigner à vingt lieues des frontières comme noble étranger, conformément à la loi.

adjoints dont ils sont responsables (1). J'ai renvoyé quelques secrétaires, mais ne pouvant tout changer à la fois, vu que l'ouvrage en souffrirait, j'attendrai pour faire partir ceux qui restent, dont je ne suis pas content et que je fais surveiller, que je puisse les remplacer par de bons sujets. J'attends *Donzelot*, qui me fait grand besoin (2). Je n'ai d'autres nouvelles de lui que ses lettres de service qui sont ici. J'ignore si tu lui as donné l'ordre de s'y rendre. Si tu ne l'as pas fait, mande-le moi pour que je lui écrive de partir sur-le-champ. Je n'ai en ce moment qu'un adjudant général avec moi. Je travaillerai tant que

---

(1) *Le général de division Liébert, chef de l'état-major de l'armée du Nord, aux Adjudants généraux employés au bureau de l'état-major général de ladite armée.*

22 ventôse (12 mars).

« Le bien du service exige, Citoyens, qu'en conformité de la loi chacun de vous nomme les adjoints que vous désirez vous attacher pour, ensuite de leur nomination, me les présenter, me réservant le droit, que cette même loi m'accorde, de les accepter ou de les refuser.

« Je compte trop sur votre patriotisme et sur le zèle qui vous anime pour la chose publique, pour ne pas être persuadé que votre choix répondra à mes intentions et qu'il ne tombera que sur des sujets capables et des sans-culottes dont le civisme est parfaitement prononcé. Vous devez sentir, d'ailleurs, que votre propre responsabilité y est intéressée. »

(2) « L'érudition militaire de Donzelot lui rendait agréable tout ce qui avait rapport à la guerre..... Il avait été pendant plusieurs années secrétaire du marquis de Langeron, lieutenant général, et employé par lui à faire un extrait raisonné d'une foule de mémoires sur la défense de nos frontières, depuis Besançon jusqu'à Dunkerque..... Ces mémoires étaient accompagnés de plans et de cartes qu'il dessinait très bien..... » (Mémoires du général Thiébault.)

Aussi conçoit-on que Liébert ait tenu à l'avoir à son état-major. Il l'avait déjà demandé à Bouchotte dès le 11 ventôse :

« Lorsque j'ai eu le plaisir de te voir à mon passage à Paris, je te fis la demande du citoyen Donzelot, adjudant général à l'armée du Rhin, pour l'employer à l'état-major de l'armée du Nord ; ce citoyen me serait d'autant plus utile ici qu'il a fait toute la campagne de Belgique et qu'il connaît fort bien le local. Il a d'ailleurs travaillé presque toute sa vie dans les bureaux. Je te dirai de plus que je suis très décidé à monter différemment le bureau de cet état-major, n'étant pas

je pourrai, mais je t'avoue que je suis arrivé dans un mauvais moment. Le désordre le plus complet régnait à l'état-major. J'ai rendu compte de tout aux représentants du peuple Choudieu et Richard, qui ont eux-mêmes ordonné l'arrestation des quatre citoyens ci-haut. Vive la Répulique ! Ça ira !

Salut et fraternité !

LIÉBERT.

P.-S. — Je t'envoie ci-joint, citoyen Ministre, l'inventaire des cartes (1) existant à l'état-major général de l'armée du Nord.

LIÉBERT.

---

très satisfait de la manière dont on y travaille. Ce changement d'armée, pour le citoyen Donzelot, peut se faire avec d'autant moins de désavantage pour la chose publique, que le nombre des adjudants généraux employés à l'armée du Rhin est plus considérable qu'il ne le faut. J'espère, citoyen Ministre, que tu voudras bien lui faire donner des ordres pour qu'il ait à se rendre le plus promptement possible au quartier général de cette armée, en ayant pressamment besoin.

P.-S. — Le général en chef étant en voyage, je l'ai prévenu de cette demande avant son départ.

LIÉBERT. »

Les lettres de service de Donzelot arrivèrent à l'état-major avant le 6 germinal, et Liébert l'en prévint le 9.

Au citoyen Donzelot, adjudant général à l'armée du Rhin.

« Je viens de recevoir une lettre du Ministre, Citoyen et ami, qui me mande qu'il t'a fait passer au Rhin l'ordre de rejoindre l'armée du Nord où tes lettres de service sont arrivées. Si ces ordres ne te sont pas parvenus, la présente t'en servira, et tu voudras bien te mettre en route sitôt sa réception. »

(1) *Le Ministre de la guerre au Chef de l'état-major général de l'armée du Nord.*

Paris, 16 nivôse (5 janvier).

Le dénuement dans lequel se trouvent les états-majors des armées de la République, des mémoires, plans et cartes relatifs aux dispositions militaires des frontières, occasionné par un défaut d'ordre, m'oblige de rendre les chefs des états-majors responsables de tous ces objets mis en dépôt dans leurs bureaux, de sorte qu'à l'avenir rien ne sera délivré à un officier général ou à tout autre fonctionnaire chargé

Avant l'arrivée de Liébert, l'ordre du 22 au 23 nivôse avait, sans fixer de date, réclamé des divisions un état des troupes, bouches à feu et chevaux d'artillerie mis à la disposition de chacune d'elles.

Le 12 pluviôse, il était prescrit que l'état de situation devait être fourni tous les jours par les généraux de division et tous les cinq jours par les commandants de places.

Le 20, un ordre général avait rappelé tant à l'armée du Nord, dont le quartier général était alors à Réunion-sur-Oise (1), qu'à celle des Ardennes, l'impérieuse nécessité de fournir au général en chef la situation exacte des troupes toutes les décades et celle de leurs approvisionnements tous les quinze jours.

ARMÉE
DES ARDENNES.

Sedan, 20 pluviôse (8 février).

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

Ordre du 20 pluviôse (8 février).

Le général en chef de l'armée, instruit que les généraux, commandants de places et autres chefs d'arrondissements, mettent la plus grande négligence à fournir au bureau de l'état-major général les états de situation, tant des troupes que des munitions et autres objets qui

---

d'opérations militaires que sur son récépissé par lequel il s'obligera, envers les chefs de l'état-major, de les leur remettre après avoir rempli sa mission, ou lorsqu'il sera envoyé d'une armée à l'autre, mandé, suspendu ou destitué..... Tu seras tenu aussi, aux mêmes termes, Citoyen, lorsque tu quitteras ton poste, de me faire passer sur-le-champ l'état de ce que tu remettras à ton successeur, afin d'obtenir ta décharge après avoir fait examiner les comptes que tu m'en auras rendus.

Tu m'informeras, dans le plus court délai, des mesures que tu auras prises à cet égard en m'envoyant un inventaire très exact de tout ce qui est déposé dans les bureaux de l'état-major, ensemble les déclarations des officiers généraux et celles de tous ceux désignés ci-dessous après avoir pris communication de ma décision, comme de me faire passer tous les mois un supplément à cet inventaire.

(1) Ordre du 20 pluviôse.

les concernent; que, les états envoyés, il s'y trouve des erreurs à l'infini, que le mouvement des troupes n'est souvent pas observé, et qu'il se trouve des corps et détachements qui n'existent pas, ou que d'autres qui font partie de la force, n'y sont pas portés; ordonnons à tous généraux, commandants de places et chefs d'arrondissements, de fournir toutes les décades l'état de situation des troupes qui sont sous leurs ordres. Ces états seront signés et vérifiés, pour les places, par les commissaires des guerres, ayant la police des corps respectifs; pour les camps et cantonnements, par les commissaires chargés de la subsistance; les états seront présentés les jours de prêt, et seront confrontés avec les feuilles.

Faute de se conformer à cet ordre, tous les chefs militaires sont prévenus que le général en chef dénoncera au Ministre et au Comité de Salut public les contrevenants; il réclamera contre eux toute la rigueur des lois, cette négligence ayant déjà entravé plusieurs fois des opérations pressées et compromis le bien du service de la République.

Les états de munitions de guerre, bouches à feu et autres attirails, ceux des approvisionnements en tous genres seront envoyés tous les quinze jours aux différents chefs des magasins ou des administrations; ils les remettront aux commandants militaires, qui les feront passer de suite à l'état-major général.

Les chefs de corps veilleront à ce que l'instruction soit pressée; le général les prévient que devant faire une tournée dans toutes les places, camps et cantonnements, il s'assurera par lui-même des progrès que la troupe aura faits.

Le soin d'obtenir ces deux états paraît avoir particulièrement intéressé les généraux en chef qui, aux termes de l'arrêté du 4 ventôse, devaient donner journellement au Comité de Salut public « un aperçu succinct de leur « situation (1) »; et le Comité de Salut public, fort de

---

(1) Aulard. Tome XI. Page 330.

Au citoyen Bouchotte, ministre de la guerre.

7 ventôse (25 février).

J'ai reçu, Citoyen, l'arrêté du Comité de Salut public, en date du 4 ventôse, qui ordonne aux généraux en chef de lui rendre compte journellement de la situation de l'armée qu'ils commandent. Je m'y conformerai avec plaisir et empressement.

THARREAU.

cet arrêté du 4 ventôse, ne réclama la situation décadaire que plus tard (1). Il en était de même du Ministre de la guerre qui se bornait à écrire le 5 à Pichegru : « J'avais demandé à Ferrand un tableau exact de la position de l'ennemi sur la frontière. Tu voudras bien m'en envoyer un relevé, et, chaque fois qu'il éprouvera des changements, tu m'en informeras ».

Cependant, le général Charbonnié, devançant l'arrêté du 24 floréal, envoyait « toutes les décades au Comité de Salut public et au Ministre de la guerre les états de situation de la force de l'armée ». « Le compte que je leur rends », ajoutait-il, « les met à même de prendre tous les renseignements dont ils peuvent avoir besoin (2) ».

Le chef d'état-major de Charbonnié, Tharreau, indiquait les modèles de ces états de situation ; il signalait en même temps la « négligence impardonnable » qui régnait dans plusieurs places ou divisions au sujet de l'envoi des situations et menaçait de déférer les coupables à la sanction des représentants du peuple aux armées.

21 ventôse (11 mars)

Circulaire du 21 ventôse (11 mars) aux généraux de division Debrun, Élie et de brigade Nalèche.

Je t'envoie ci-joint des exemplaires des états de situation que tu as à faire remplir d'après les états particuliers des troupes qui sont sous tes ordres ; tu feras faire des modèles d'états particuliers conformes à l'état général que tu transmettras aux chefs de corps, dépôts et détachements en leur ordonnant de te les faire parvenir exactement et de manière que ton état général soit sans lacunes et qu'il présente la situation exacte des hommes et des chevaux.

J'attends de ton amour et de ton zèle pour le bien du service, que tu n'apporteras aucun retard dans l'envoi de cet état, en me le faisant

(1) Arrêté du 24 floréal.

(2) 12 ventôse. — A l'agent supérieur Poulet.

parvenir, comme par le passé, chaque décade (1), afin que de mon côté je satisfasse aux demandes du Ministre et du Comité de Salut public auxquels je suis obligé de rendre compte de la situation de cette armée à la même époque.

THARREAU.

Il semblerait, d'après cette lettre, que le Comité de Salut public eût déjà pris un arrêté réclamant la situation décadaire ; on trouvera la même assertion dans l'ordre de Liébert du 26-27 ventôse (2) ; mais elle paraît être gratuite, car à cette date, le seul arrêté du Comité de Salut public qui eût paru est celui du 4 ventôse prescrivant seulement aux généraux en chef de correspondre journellement avec lui.

Cependant Liébert revient encore le 12 germinal sur

---

(1) Le 20 germinal, Tharreau parlait encore de la même périodicité par décade.

Givet, 20 germinal (9 avril).

L'Adjudant général chef de brigade et de l'état-major aux Citoyens composant le Comité de Salut public de la Convention nationale.

Vous trouverez ci-joint, Citoyens Représentants, la situation des troupes de cette division au 20 de ce mois. Comme elle va changer d'un moment à l'autre à cause du mouvement des troupes qui a lieu sur cette frontière, je vous ferai passer de nouvelles situations à la fin de chaque décade. Au reste, le général en chef ayant fixé ici son quartier général, il aura soin de son côté de vous envoyer celle qui concernera le corps de son armée.

L'adjudant général, chef de brigade,
ROSTOLLAN.

(2) *Ordre du 26-27 ventôse.*

« Le Comité de Salut public ayant arrêté qu'il lui serait envoyé à chaque décade un tableau général des forces de l'armée, on renouvelle en conséquence l'ordre déjà donné le 12 pluviôse à tous les généraux de division d'envoyer à l'état-major les états particuliers avec l'exactitude la plus rigoureuse.

Les commandants temporaires feront passer régulièrement l'état de situation de leur place les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. »

cette assertion et nous apprend que ce serait Bouchotte qui, par une lettre du 10 ventôse, la lui aurait inspirée; en tout cas, Jourdeuil, adjoint du Ministre, ne paraît pas avoir eu connaissance de cette prescription puisque, tout en envoyant un modèle spécial de situation, il la réclame pour le 1er et le 15 de chaque mois.

12 germinal (1er avril).

Le général Liébert, chef de l'état-major de l'armée du Nord, au citoyen Jourdeuil, adjoint au Ministre de la guerre, à Paris.

J'ai bien reçu les modèles d'état qui accompagnaient ta lettre du 7 courant, qui ne m'est parvenue que le 12. Je t'observe que tous les cinq jours j'envoie au Ministre l'état des troupes disponibles, et qu'en vertu d'une de ses lettres datée du 10 ventôse, qui me mande que le Comité de Salut public veut connaître chaque décade l'état de l'armée, sa position, ses mouvements, etc., je lui fais encore passer ces états tous les dix jours. Par ta lettre du 7, tu me mandes d'en envoyer encore un les 1er et 15 de chaque mois, conforme au modèle que tu m'as adressé. Je te demande s'il est nécessaire que les états des cinq et dix jours continuent à être envoyés comme ci-devant, ou si l'état de quinzaine que tu me demandes remplacera celui de décade exigé par la lettre du Ministre citée plus haut. Je t'observerai que dans l'un ou l'autre cas il me serait impossible de te faire parvenir l'état dont tu m'envoies le modèle, avant le 1er du mois prochain. Le Ministre me mande également, par une lettre du 8 de ce mois, que je fasse ajouter aux états de situation le canon de bataillon, celui de position attaché aux divisions et celui de parc. Dans le modèle que tu m'adresses, il n'y a point de colonne pour cet objet. Comme il faut que je fasse faire des imprimés, mande-moi s'il n'y a point d'inconvénient à ce que j'augmente le nombre des colonnes pour me mettre à même de remplir les intentions du Ministre. Je te prie de répondre à ma lettre courrier par courrier, afin que je ne sois pas en retard, soit pour la confection des états, soit pour l'impression des modèles que je veux faire faire.

En même temps qu'il réclamait ces éclaircissements, Liébert donnait les suivants à l'ordre du 11 au 12 germinal :

D'après la demande du Ministre de la guerre, le général de division, chef de l'état-major général de l'armée, prévient les généraux de divi-

sion, de brigade et adjudants généraux qu'ils aient à faire remplir sur les états de situation les colonnes de manque au complet en hommes et en chevaux. Les généraux de division désigneront toujours le lieu de leurs quartiers généraux, les noms des généraux de brigade, aides de camp, adjudants généraux et adjoints à leur état-major (1).

Ils porteront également sur leur état de situation, par une colonne attachée à celle des canonniers, le nombre des pièces d'artillerie attachées au bataillon ainsi que celui des canons de position, ces derniers avec désignation particulière ainsi que les caissons.

Le 8-9 germinal, il avait du reste prescrit que « les généraux indiqueraient à l'avenir les noms des bataillons qui composent les demi-brigades dans leurs états de situation ».

Toutes ces dispositions aboutirent à la confection d'un premier état uniforme pour toutes les divisions de l'armée du Nord, dont un ordre de la division Fromentin à Avesnes signale l'existence.

Au quartier général d'Avesnes, le 14 floréal (3 mai).

Copie de l'ordre du quartier général de Réunion-sur-Oise, du 13 au 14 floréal.

Les états de situation des divisions seront dorénavent fournis d'après le modèle joint au présent ordre ; les généraux de division en enverront des copies aux chefs des différents corps.

Ces états sont conformes à celui donné par le chef de l'état-major Liébert.

Tous les chevaux et voitures pris à l'ennemi seront amenés au quartier général de la division, pour y être estimés suivant la loi.

---

(1) *Ordre du 16 au 17 floréal (5 au 6 mai).*

« Les chefs des états-majors des divisions soit disponibles ou d'arrondissement de garnison, seront très scrupuleux à porter au bas ou au dos des états de situation les noms des officiers généraux, aides de camp, adjudants généraux et adjoints employés dans les dites divisions en désignant aux aides de camp et adjoints les corps auxquels ils sont attachés. Ceux d'entre eux qui n'y seront point inscrits ne pourront être portés sur le tableau du payeur général pour toucher les appointements ». Cette prescription était encore rappelée les 18-19 prairial.

D'après la lettre qui va suivre, il y avait en fait deux modèles d'états : l'un donnant la situation des troupes mobiles, l'autre de ces troupes et des garnisons des places. Le premier était fourni tous les cinq jours, l'autre tous les dix jours.

17 floréal (6 mai).

Liébert au Comité de Salut public, à Paris.

A l'instant, le représentant Richard, député près l'armée du Nord, me fait part que l'on ne vous communique pas, aussi exactement que je les envoie, les états de situation de l'armée du Nord ; je les ai toujours adressés régulièrement au Ministre de la guerre, et actuellement à la Commission chargée du mouvement des armées de terre, savoir : tous les cinq jours, l'état de situation des troupes disponibles, et tous les dix jours l'état général des troupes disponibles et de celles de garnison. Si ces expéditions ne suffisent pas, je vous adresserai directement toutes les décades un état particulier. Je vous envoie ci-joint l'état sommaire, par division et par arme, des forces disponibles de l'armée, en vous observant que sur cet état général les pertes que nous avons essuyées, depuis l'attaque du 28 germinal jusqu'au 10 de floréal, ne sont pas déduites, n'en ayant pas encore reçu les états particuliers, mais que suivant toute probabilité, elles diminuent notre effectif d'environ 12,000 hommes y compris la garnison de Landrecies. Je ferai, Citoyens Représentants, tout ce qui dépendra de moi pour me procurer les états de situation les plus exacts, afin de pouvoir vous les transmettre. Si quelquefois, dans ces expéditions, il y a un jour ou deux de retard, il faut l'attribuer à la grande étendue de l'armée, conséquemment à la difficulté qu'il y a de se procurer des états particuliers nécessaires pour fournir un état général.

Il est probable que la distinction qu'établissait cette lettre de Liébert entre les situations des cinq jours et celle des décades ne fut pas adoptée par le Comité de Salut public qui y substitua, sous la signature de Carnot, l'arrêté du 24 floréal déjà cité (1) prescrivant à la Commission de l'organisation et du mouvement des armées de lui remettre deux fois par décade un

(1) Voir *Revue d'Histoire*, juin 1901, pages 1249 et 1250.

tableau unique des forces de toute l'armée et un autre des états-majors et commissaires des guerres attachés auxdites armées.

Il semble que si Liébert avait pu, jusqu'à cette date, n'envoyer qu'une situation décadaire des troupes disponibles et de garnison, il devait désormais l'adresser tous les cinq jours ; mais il paraît avoir, peu avant ce décret, supprimé simplement la situation des troupes disponibles qu'il envoyait tous les cinq jours, bien qu'il continuât à recevoir des troupes subordonnées des états des cinq jours et même quotidiens (1), et à ne plus adresser qu'une seule situation décadaire pour toute l'armée.

La comparaison de ses lettres d'envoi antérieures et postérieures au 24 floréal fera ressortir la vérité de cette remarque.

ARMÉE DU NORD.

Au quartier général de Réunion-sur-Oise, le 10 germinal an 2e (30 mars 1794).

Le Général de division chef de l'état-major de l'armée du Nord au citoyen Bouchotte, ministre de la guerre, à Paris.

Je t'envoie, citoyen Ministre, ci-inclus l'état disponible de l'armée du Nord du 5 au 10 de ce mois, celui de l'effectif de l'armée y compris les garnisons du 1er au 10 courant, la correspondance secrète, le relevé des ordres journaliers ainsi que les différents mouvements des troupes demandés par l'arrêté du Comité de Salut public du 17 ventôse (2). Tu

---

(1) *Au général Osten, à Pont-à-Marcq.*

9 prairial (28 mai).

En réponse, Général, à ta lettre du 8 prairial, tu m'enverras seulement les états de situation des troupes que tu commandes, tous les cinq jours, lorsqu'il n'y aura pas de mutation, et chaque jour lorsqu'il y aura quelque changement.

(2) Voir *Revue d'Histoire* de juin 1901 (page 1211).

me mandes par ta lettre du 8 que tu désirerais qu'on ajoutât aux états de situation le nombre de cadres de chaque arme. Je t'observerai que la situation fournie en vertu de l'arrêté du Comité de Salut public te donne le détail le plus circonstancié; qu'il n'y a que sur celui envoyé tous les jours qu'il n'en est pas fait mention, attendu que cet état sommaire présente seulement la force des troupes disponibles de l'armée. Si cependant tu as des observations à me faire sur ce dernier état et que tu désires en avoir un plus détailé, je me conformerai à tes intentions sitôt que tu m'en auras fait part; mais dans le cas où il faudrait changer la forme du susdit état, je te serais obligé de faire faire d'autres imprimés, ceux-ci ne pouvant plus me servir; et ce serait une perte, d'autant que j'en ai beaucoup. Quant aux colonnes de manque au complet en hommes et en chevaux, je l'ai demandé, et dans le premier état il en sera fait mention ainsi que du canon de bataillon et de celui de position attaché aux différentes divisions et aux parcs.

Les canonniers attachés aux bataillons, aux pièces de position et au parc ne sont compris ni dans l'effectif ni dans les présents sous les armes des colonnes d'infanterie.

Il a été donné ordre aux bataillons des environs de Maubeuge, qui avaient des scieurs de long (1), de les faire rassembler au nombre de cent et de les envoyer à Maubeuge où ils doivent être arrivés actuellement. J'en ai donné avis au directeur du génie de cette place. Je te prie, citoyen Ministre, lorsqu'il y aura quelques corrections à faire ou quelque chose à ajouter aux différents tableaux que je te fais passer, de m'en prévenir. Je m'empresserai de remplir tes intentions.

Salut et fraternité.

LIÉBERT.

ARMÉE DU NORD.

Au quartier général de Réunion-sur-Oise, le 21 germinal an 2e (10 avril 1794).

Le Général de division, chef de l'état-major de l'armée du Nord, au citoyen Bouchotte, ministre de la guerre, à Paris.

Ci-joint, je t'adresse, citoyen Ministre, le tableau des troupes disponibles de l'armée du 15 au 20 courant; celui des troupes disponibles et de garnison de la 2e décade du présent mois; les livrets de la correspondance secrète et de l'ordre; la position de l'armée; ses mouvements et le compte sommaire de ses opérations; un troisième état des hommes de la première réquisition qui se proposent pour entrer dans la marine ainsi que celui des commandants et adjudants de place dont le

(1) Il en sera parlé ultérieurement au chapitre de la « Réquisition ».

changement est ordonné pour le 1er floréal, conformément à l'arrêté du Comité de Salut public du 17 ventôse (1).

Salut et fraternité. LIÉBERT.

12 floréal (1er mai).

Liébert aux Citoyens membres de la 9e Commission chargée de l'organisation et des mouvements de l'armée de terre, à Paris.

Je vous adresse ci-inclus, Citoyens, le tableau des troupes disponibles et de garnison de l'armée du Nord, pour la première décade de floréal, le relevé du livre d'ordres et la correspondance secrète. Cet envoi aurait dû vous être fait deux jours plus tôt ; ce retard provient des mouvements continuels que font les divisions de l'armée, ce qui ne leur permet pas d'être aussi exactes à envoyer leurs états de situation particuliers.

LIÉBERT.

20 floréal (9 mai).

A la 9e Commission chargée de l'organisation et du mouvement de l'armée de terre, à Paris.

Je vous adresse ci-joint, Citoyens, l'état des situations des troupes disponibles et de garnison pour la seconde décade du présent mois, le livre (2) et la correspondance (3) ; les citoyens Richard et Choudieu, représentants du peuple à l'armée du Nord, viennent de me prévenir que le Comité de Salut public se plaignait de ce qu'on ne leur communiquait pas les états de situation de cette armée, je vous serai fort aise de les satisfaire, puisque je vous en adresse un tous les cinq jours ; je vous observerai cependant que ces derniers états ne sont pas de la dernière exactitude, rapport aux mouvements continuels que l'armée a faits.

LIÉBERT.

1er prairial (20 mai).

Liébert aux membres de la Commission chargée de l'organisation et des mouvements des armées de terre.

Je vous adresse, ci-joint, Citoyens Représentants, l'état de situation des troupes disponibles et de garnison de l'armée du Nord, pour la

(1) Voir *Revue d'Histoire* de juin 1901, page 1271.
(2) Livre d'ordres.
(3) Secrète.

3° décade du mois de floréal; l'extrait de l'ordre et la collection des différents rapports de la partie secrète.

11 prairial (30 mai).

Liébert aux membres composant la Commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre, à Paris.

Je vous adresse ci-joint, Citoyens :

1° L'état de situation des troupes disponibles et de garnison de l'armée du Nord pour la 1re décade de prairial;

2° L'extrait de l'ordre pendant cette décade ;

3° La collection des différents rapports de la partie secrète.

21 prairial (9 juin).

Liébert à la Commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre, à Paris.

Je vous envoie ci-joint, Citoyens, l'état des forces de l'armée du Nord, tant du disponible que des garnisons, pour la 2e décade de prairial, le relevé des ordres journaliers.

1er messidor (19 juin).

Liébert à la Commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre.

Je vous adresse ci-joint, Citoyens:

1° L'état de situation des troupes disponibles et de garnison composant l'armée du Nord pour la dernière décade de prairial;

2° L'extrait de l'ordre du jour pendant cette décade;

3° Le résumé des rapports de l'adjudant général chargé de la partie secrète.

Je vous prie de m'accuser réception du tout.

En dehors des états de l'armée, que le Comité de Salut public avait par son arrêté du 24 floréal réclamés tous les cinq jours, mais que Liébert n'adressait qu'à la fin de chaque décade, les divisions devaient également fournir tous les quinze jours une situation similaire.

26 prairial (14 juin).

Liébert au général en chef Pichegru.

Je t'envoie ci-joint, Général, l'état que tu m'as demandé hier. J'ignore l'emplacement du quartier général de la division de Despeaux.

Hier j'ai reçu des nouveaux modèles d'état de situation de la Commission, d'abord pour les bataillons et régiments de cavalerie, pour les divisions et brigades, ainsi que pour l'état général envoyé à la Commission ; il faudra que les généraux de division envoient tous les quinze jours, à la Commission, l'état de leur division indépendamment de ceux que j'adresse ; je fais imprimer ces différents états et je les leur enverrai à l'armée dans le plus court délai. Ci-joint trois lettres à ton adresse.

Pour leur permettre d'établir cette situation, les adjudants généraux des divisions devaient recevoir chaque matin celle des corps de troupes.

Ordre du 13 *au* 14 *germinal* (2 *au* 3 *avril*).

Les commandants de corps seront très scrupuleux à faire envoyer aux états-majors des divisions auxquelles ils sont attachés, aux époques qui leur ont été fixées précédemment, les états de situation des dits corps.

Les officiers des états-majors des divisions mettront la plus grande célérité possible à en faire le relevé général et le faire passer ensuite au chef de l'état-major général de l'armée ; la moindre négligence dans l'envoi de ces états aux époques déterminées, mettrait le chef de l'état-major général dans l'impossibilité de satisfaire aux demandes qui lui sont faites par le Ministre de la guerre et le Comité de Salut public. Il se verrait contraint d'obtenir des mesures de rigueur contre ceux de qui dépendrait la négligence.

Les commandants temporaires et amovibles des places apporteront la même exactitude pour les corps qui composent les garnisons ou cantonnements qu'ils commandent.

Copie de l'ordre du quartier général de Réunion-sur-Oise du 11 *au* 12 *floréal* (30 *avril au* 1er *mai*).

Les commandants des corps sont prévenus qu'ils sont responsables de l'envoi de l'état de situation. Le général fera punir très sévèrement ceux qui ne l'enverront pas exactement. Il est nécessaire qu'il parvienne aujourd'hui à l'état major.

Ordre du 18 *au* 19 *prairial* (6-7 *juin*).

On renouvelle aux chefs de corps l'ordre déjà donné d'envoyer leur état de situation tous les jours, pour 9 heures du matin, à l'état-major de la division.

Dans la division A. Dubois, les états de situation des corps devaient tout d'abord être remis aux généraux de brigade qui les faisaient parvenir au général de division.

Ordre du 3-4 prairial (22-23 mai).

Le général A. Dubois se plaint que les régiments de cavalerie ne lui font pas parvenir leurs états de situation.....

Circulaire du 5 floréal (24 avril) à tous les commandants des régiments de cavalerie.

Je vois avec douleur, Citoyen, que des commandants de régiment négligent de remettre tous les matins leur état de situation aux généraux de brigade, pour que ceux-ci me les fassent parvenir (1). Il est aussi essentiel, et le bien du service l'exige, d'apporter la plus grande célérité à cet objet. Je te préviens que si tu y mettais la moindre négligence, je serais obligé de porter plainte contre toi et de te punir. Tu dois recevoir le mot d'ordre de l'armée tous les jours par ton général de brigade, qui doit t'avoir fait part de l'instruction du service journalier ; toutes les demandes particulières lui seront adressées, et c'est par lui qu'elles doivent m'être présentées.

Amitié, fraternité et exactitude dans notre état, c'est le moyen de vaincre les tyrans et d'éviter d'être surpris.

Le général républicain,
A. Dubois.

b) *Situations des approvisionnements.* — En dehors des situations d'effectifs, le représentant du peuple Laurent, particulièrement préoccupé des approvisionne-

---

(1) *Ordre du 6 au 7 floréal (25 au 26 avril).*

. . . . . .

Le général se plaint de ce que les rapports ne lui parviennent pas exactement, ni assez matin. Il recommande le plus grand soin à cette partie essentielle du service.

Les rapports des généraux de brigade contiendront à l'avenir la force détaillée de chaque régiment ainsi que le nombre d'escadrons dont ils sont composés avec le lieu de leur bivouac ou cantonnement.

Il ne peut trop recommander de tenir la main à ce que chacun soit à son poste.

A. Dubois.

ments de la place de Maubeuge, dont l'investissement pouvait être effectué d'un moment à l'autre, réclama une situation décadaire des magasins de toutes les places fortes de l'armée du Nord.

19 floréal (8 mai).

Liébert à Bourcier.

Le représentant du peuple Laurent, Camarade, me demande l'état de situation de tous les magasins de cette place, toutes les décades; donne des ordres afin qu'ils me parviennent demain (1).

. . . . . .

22 floréal (11 mai).

Liébert au représentant du peuple Laurent, Maubeuge.

Citoyen Représentant,

Je t'adresse ci-inclus les états des différents magasins d'approvision-

---

(1) *A Duverger, adjudant général.*

19 floréal (8 mai).

Quant à la situation demandée par le représentant Laurent, Camarade, non seulement je lui ai envoyé la tienne, mais celle de toute l'armée ; je suis surpris qu'il la demande. Demain, 20 courant, je vais lui en envoyer une autre ; quant à celles des magasins de Lille, je ferai en sorte qu'elles me soient remises et je les lui ferai également parvenir. J'attends l'état des situations.

Au commissaire ordonnateur Olivier.

12 prairial (31 mai).

Tu voudras bien, Citoyen, m'envoyer sur-le-champ l'état d'approvisionnements de la place de Lille pour les dix premiers jours de prairial.

LIÉBERT.

Au Commissaire ordonnateur en chef.

12 prairial (31 mai).

J'ai reçu communication des états d'approvisionnements de la place de Lille. Tu voudras bien donner ordre, une fois pour toutes, que ces états me parviennent exactement les 11, 21 et 1er de chaque mois,

nements de la place de Lille. Demain je te ferai passer l'état des forces de l'armée du Nord, pour la 2e décade de floréal (1).

Pour recevoir régulièrement les états réclamés par Laurent, Liébert adressait une circulaire spéciale aux commandants des places.

20 floréal (9 mai).

Liébert aux Commandants des places de.....

Pour satisfaire aux diverses demandes du Comité de Salut public, des représentants du peuple et du général en chef, sur les approvisionnements des places qui dépendent de l'armée du Nord, il est indispensable, Citoyen, que tu m'adresses régulièrement, toutes les décades, deux états :

1° L'un doit comprendre le détail de toutes les munitions de guerre en tous genres, existantes dans les places que tu commandes;

2° Et l'autre, tous les approvisionnements de subsistances également en tous genres, blés, farine, légumes, biscuit, viande, sel, etc., et fourrages qu'elle contient. Je t'observe que cet état doit être terminé par un résultat qui indique sommairement pour combien d'hommes, de chevaux et de jours il y a de subsistance dans la place.

Ces états devront être d'ailleurs signés et certifiés par toi.

---

avant 10 heures du matin. Il faut que je les fasse passer moi-même au représentant du peuple Laurent, qui se plaint du retard que cet envoi lui fait éprouver.

LIÉBERT.

(1) *Au citoyen Laurent, représentant du peuple, à Maubeuge.*

23 floréal (12 mai).

Je t'adresse ci-inclus, l'état de situation que je t'ai annoncé hier ; j'y joins en outre deux états de situation des magasins de cette place, plus récents que ceux que je t'ai envoyés hier.

Au citoyen Laurent, représentant du peuple, à Maubeuge.

12 prairial (31 mai).

Je t'adresse, Citoyen Représentant, l'état sommaire de la force de l'armée du Nord, pour la 1re décade de prairial. J'y joins également deux états d'approvisionnements de la place de Lille.

Je ne doute pas, au surplus, Citoyen, que tu ne t'empresses de satisfaire promptement à cette demande que nécessitent le bien et l'ordre du service, et que tu ne prennes des mesures pour que ces états me parviennent décadi prochain, 30 de ce mois, et successivement, comme je l'ai dit, de décade en décade, ou de dix jours en dix jours. Je ne te dissimule pas que tu serais personnellement responsable des retards et de la négligence que tu mettrais dans ces envois. Tu exigeras donc des comptes de ceux qui doivent t'en rendre à cet égard.

Mais, lorsque tu seras dans le cas de changer de place et de commandement, je te préviens au surplus que tu devras donner copie collationnée et signée de cette lettre à l'officier qui te succédera et qui devra en agir de même lorsqu'il sera remplacé.

La responsabilité directe qu'elle renferme pèsera également sur toi, comme sur les commandants qui te succéderaient par ordre légitime.

Salut et fraternité.

Les divers états d'approvisionnements et d'effectifs étaient centralisés par le chef de l'état-major de l'armée (1) qui les adressait soit au représentant du peuple Laurent, soit au Comité de Salut public par l'intermédiaire de la Commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre. En dehors de ces autorités, le chef de l'état-major envoyait la situation décadaire d'effectifs au général en chef, aux représentants du peuple, au commissaire ordonnateur et aux commissaires des guerres pour leur permettre de calculer les ravitaillements en vivres ; il devait en être de même pour le général commandant l'artillerie en ce qui con-

---

(1) *Au citoyen Rostollan.*

26 germinal (15 avril).

Tu ne te rappelles pas, Citoyen, l'ordre général du 24. Relis-le, et tu verras que tu ne dois correspondre directement qu'avec les généraux de brigade et en rendre compte à l'état-major général. En conséquence, tu voudras bien t'abstenir de fournir aucun état au Comité de Salut public, au général Pichegru, au commissaire ordonnateur. C'est de moi qu'ils doivent les recevoir, et c'est à toi de me mettre à même de les fournir.

THARREAU.

cerne les munitions; en outre Liébert avait eu la bonne idée de communiquer cette situation, qui comportait aussi l'indication des emplacements, au général Charbonnié, commandant l'armée des Ardennes, avec qui Pichegru devait concerter ses opérations. Cette même situation était envoyée aux autres armées, dans le but d'éviter le va-et-vient fort dispendieux des volontaires ou hommes de la réquisition à la recherche de leurs corps.

11 floréal (30 avril).

Aux Représentants du peuple à Lille, et à Laurent, représentant du peuple à Maubeuge.

Je vous envoie ci-joint, Citoyens Représentants, l'état, par arme et par division, des forces de l'armée du Nord.

15 floréal (4 mai).

Au commissaire ordonnateur Vaillant.

Je t'envoie ci-joint l'état de situation des troupes dans les garnisons et disponibles, ainsi que tu me l'as demandé. Tu voudras bien m'en accuser réception.

19 floréal (8 mai).

A Sauviac, adjudant général.

Tu es sur les lieux, mon camarade, tu vois les mouvements des troupes, les changements des cantonnements; fais-moi le plaisir de me faire prévenir de ces mouvements aussitôt qu'ils seront ordonnés, afin que je prévienne le commissaire des guerres, pour assurer la subsistance.

5 au 6 messidor (23 au 24 juin).

Lettre du Commissaire ordonnateur en chef au Chef de l'état-major de l'armée de la Sambre.

Je t'invite, Citoyen Général, à faire insérer dans l'ordre du jour :

. . . . . .

4° Que les chefs des états-majors des divisions et avant-garde devront régulièrement faire part de leurs mouvements, augmentation ou diminution dans le nombre de corps de leurs divisions, aux commissaires des guerres qui y sont attachés, afin qu'ils puissent faire arriver les subsistances en raison de la force de la division, à peine de répondre des événements au cas de négligence de leur part;

5° Et que les chefs de chaque état-major de division ou avant-garde devront rigoureusement et régulièrement donner copie des ordres du jour aux commissaires des guerres de leur division, afin que le service soit mieux assuré qu'il ne l'a été depuis quelque temps.

Tu voudras bien, Citoyen Général, m'accuser réception de cette lettre.

19 floréal (8 mai).

Liébert au Général en chef, à Courtray.

Hier, à 11 heures du soir, j'ai reçu ta lettre, Général. J'ai, conformément à tes ordres, envoyé les lettres à leurs adresses respectives, et ai donné les ordres en conséquence.

Ci-joint, tu trouveras les états de situation.

Tu me mandes que tu n'as pas reçu, pendant ton dernier voyage, toutes les lettres qui t'avaient été adressées. Je t'assure que je t'ai remis toutes celles qui me sont parvenues, et avec la plus grande exactitude: un journal de Bruxelles et un rapport de Nivet (1), trois reçus des lettres que tu m'as adressées. J'ai envoyé un adjoint à Bonnaud.

17 floréal (6 mai).

Liébert à Tharreau, chef de l'état-major de l'armée des Ardennes.

Les armées du Nord et des Ardennes devant opérer ensemble, mon cher Camarade, il est de toute nécessité que le général Pichegru ait connaissance de la force de l'armée commandée par le général Charbonnié. Je te prie, en conséquence, de m'en faire passer la situation tous les dix jours, pour que je puisse en faire part au général en chef.

Circulaire du 2 prairial aux Chefs des états-majors généraux des armées de la République.

Je t'adresse ci-joint, Citoyen, le tableau des corps d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie composant l'armée du Nord. J'adresse également ce tableau aux chefs des états-majors des autres armées de la République. Cette mesure me paraît indispensable pour indiquer aux volontaires qui se présentent sans cesse, l'armée où se trouvent leurs corps respectifs. Elle a, d'ailleurs, un autre but, celui d'éviter les dépenses qu'occasionnent ces volontaires en allant d'une armée à

(1) Adjudant général chargé de la partie secrète.

l'autre, et de réunir à leurs corps ces défenseurs de la patrie. Je t'invite donc, Citoyen, à vouloir bien m'envoyer le tableau des corps qui composent l'armée dont tu es le chef de l'état-major général.

LIÉBERT.

Dans le même esprit, Liébert envoya une note semblable au commandant de la place de Menin qui, à la date du 3 prairial, jouait, par rapport à l'aile gauche de l'armée du Nord, le même rôle qu'avait rempli Lille un mois auparavant.

3 prairial (22 mai)

Liébert au Commandant à Menin.

Je t'envoie ci-joint, Citoyen Commandant, l'état des troupes qui composent les divisions Bonnaud, Michaud, Souham, Moreau, ainsi que la brigade du général Thierry. Il te servira à indiquer aux militaires qui ignorent la division dont leur corps fait partie, l'emplacement des quartiers généraux, qui y est marqué; et si les cantonnements des diverses troupes ne s'y trouvent pas, c'est qu'il est impossible de les donner au juste à cause des mouvements qu'elles sont susceptibles de faire à chaque instant.

c) *États des pertes.* — En dehors des situations d'effectifs et d'emplacements des troupes, il était fourni, les 1er et 16 de chaque mois, un état des pertes, sans préjudice de ceux qui devaient l'être après chaque affaire.

20 prairial (8 juin).

Liébert aux Adjudants généraux, chefs des états-majors des généraux de division, Osten, Bonnaud, Moreau, Despeaux, Souham, Michaud, Thierry, Drut, Laubadère, Ferrand, Parant, Legrand et Éblé.

Je t'adresse ci-joint, Citoyen, des états en blanc des militaires tués, blessés, prisonniers de guerre, ainsi que des pertes en chevaux, armes et artillerie, qui te sont annoncés par l'ordre de ce jour; incessamment on t'en fera passer une plus grande quantité.

Je t'observe qu'il est nécessaire que tu fasses porter sur ces états les pertes qu'éprouveraient les bataillons, mais successivement, affaire par affaire, qui aurait lieu pendant la quinzaine, en indiquant le jour.

Je t'invite, au surplus, à faire mettre la plus grande exactitude dans

l'envoi de ces états, pour me mettre à même de répondre aux diverses demandes qu'on me fait à ce sujet.

Si, dans la division à laquelle tu es attaché, il n'arrivait aucune perte causée par l'ennemi, tu ne me renverrais pas moins, les 1er ou 16 de chaque mois, le dit état, en observant que les corps n'ont éprouvé aucune perte.

Ordre général du 20 prairial (8 juin) (1).

Les adjudants généraux, chefs des états-majors des divisions, enverront tous les quinze jours, c'est-à-dire les 1er et 16 de chaque mois, un état sommaire des militaires tués, blessés et prisonniers de guerre, ainsi que des pertes en chevaux, armes et artillerie, éprouvées par les corps composant leurs divisions respectives. On leur envoie à cet effet des imprimés en blanc pour faciliter ce travail. Les commandants des corps enverront en conséquence, les 15 et 30 de chaque mois, au bureau de l'état-major de la division dont ils font partie, l'état sommaire des pertes des corps qu'ils commandent. Il leur sera envoyé à cet effet un modèle par les adjudants généraux, chefs des états-majors des divisions, d'après celui qui leur est adressé. Toute négligence dans l'envoi de ces états serait répréhensible et, par conséquent, sévèrement punie.

En dehors des états de pertes périodiques, il était ordonné d'en adresser aussitôt après chaque affaire.

C'est ainsi qu'après la journée du 28 germinal (17 avril) dans laquelle l'armée combinée de Cobourg et d'York avait investi Landrecies en refoulant la division Fromentin sur l'Helpe et les divisions Balland et Goguet d'Étreux et de Bohain sur Guise, le général Ferrand, qui avait pris le 25 floréal le commandement effectif de ce groupe central (2) prescrivit, le 9 floréal, de fournir l'état des pertes du 28 germinal.

---

(1) Cet ordre, daté du 20 prairial à l'aile gauche de l'armée du Nord, le fut du 25 à l'armée de la Sambre.

(2) *Au quartier général d'Avesnes le 5 floréal.* — D'après les ordres du général en chef Pichegru, le général Ferrand commande la partie droite de l'armée du Nord, depuis Maubeuge jusqu'à Cambrai. En conséquence, les généraux compris dans cette étendue correspondront

Au quartier général d'Avesnes, le 10 floréal (29 avril).

Copie de l'ordre du quartier général de Réunion-sur-Oise, du 8 au 9 floréal.

Les généraux de division sont tenus, sous leur responsabilité personnelle, de fournir à l'état-major du quartier général de Réunion, savoir : sans nul délai, et rendu le 12 floréal au dit quartier général, les pertes faites par les différents corps dans la journée du 28 germinal. Ces états seront conformes au modèle ci-joint.

Aussitôt après l'échec du deuxième passage de la Sambre, Charbonnié réclama l'état des pertes subies dans cette journée.

5 prairial (24 mai).

Au citoyen Charpentier, adjudant général.

Tu voudras bien me donner de suite, mon Camarade, l'état de situation des troupes qui composent les trois divisions de droite de l'armée du Nord, celui de la réserve et des pièces de position et caissons; tu y joindras l'état de situation des grenadiers réunis ou formés pour l'avant-garde.

Si tu peux te procurer aujourd'hui l'état des pertes en hommes, chevaux et artillerie faites dans cette journée, tu me le remettras; en cas que tu ne puisses l'avoir dans ce délai, tu le feras remettre le plus tôt possible.

Il en fut de même, après la quatrième tentative de passage de la Sambre.

Au quartier général de Beaudrebul, le 29 prairial (17 juin).

Copie de l'ordre du quartier général de Montigny, du 29 au 30 prairial.

Les généraux de division feront passer, dans le plus court délai, au général en chef, l'état des pertes qu'ils ont faites, tant en hommes qu'en chevaux et artillerie.

---

directement avec lui pour tous les détails du service. Ils adresseront au quartier général de Réunion toutes les demandes qu'ils auraient à faire.

d) *Négligence à fournir les états périodiques.* — Malgré toutes les prescriptions, les états périodiques n'étaient pas fournis à date fixe et ces retards provoquaient de nombreuses observations de la part des chefs d'état-major des armées. « Tu vois, écrivait Liébert, « combien je suis malheureux pour me procurer les « différents états dont j'ai besoin (1) ». Du 6 ventôse au 3 messidor on ne compte pas moins de cinquante ordres de rappel relatifs à l'envoi de ces pièces.

Afin d'éviter une nomenclature fastidieuse, nous nous bornerons à indiquer les plus typiques.

11 ventôse (1er mars).

Au général de brigade Nalèche, commandant à Givet.

Par ma lettre du 6 ventôse (2), je te priais, Citoyen, de me faire passer l'état de situation des troupes qui composent la division que tu commandes ; je t'engageais à m'envoyer un courrier, s'il était nécessaire, pour me mettre à même de rendre le compte que demande le Comité de Salut public à tous les généraux en chef.

---

(1) Liébert à l'adjudant général Rambouillet, à Réunion-sur-Oise. 8 prairial.

(2) *A Naièche, général de brigade, commandant à Givet.*

Je n'ai point encore reçu l'état de situation des troupes de ton arrondissement, qui devait être envoyé au bureau de l'état-major de cette armée pour le 1er ventôse. Le commandant temporaire de Roc-Libre m'a fait passer directement celui de sa garnison ; tu voudras bien lui donner l'ordre de te l'adresser à l'avenir, pour la confection de ton tableau général ; il doit en être ainsi de tous les commandants d'artillerie, gardes-magasins des arsenaux, fourrages et approvisionnements de tous genres ; sans cela il m'est impossible de satisfaire aux demandes du Ministre et je me trouve en retard par le défaut d'ordre. Je te prie de me faire parvenir de suite les différents états généraux par un courrier, s'il est nécessaire. Si je ne les recevais que le 10 au plus tard, je serais forcé, pour ma responsabilité, d'envoyer un double de l'ordre du 8 pluviôse au Ministre et au Comité de Salut public. Je ne pourrais couvrir que de cette manière la lacune qui existerait dans le tableau général de la force de cette armée.

THARREAU.

Un arrêté pris à cet égard, en date du 4 ventôse, en ordonne plus strictement encore l'exécution.

Depuis six jours, mon travail est prêt; je n'attends plus pour l'envoyer que les différents états généraux que tu dois m'adresser à chaque décade et qui ont été oubliés à la dernière. J'ai reçu directement l'état de situation de Roc-Libre, ce qui ne devrait pas être, d'après les ordres ultérieurs donnés; celui du 10 est positif à cet égard. Les gardes-magasins d'artillerie et autres approvisionnements m'ont aussi adressé leurs différents états. Remédie, je te prie, à cet abus qui cause la plus grande confusion et met des difficultés sans nombre dans la reddition de compte. J'attends, par retour du courrier, l'état général de la situation des troupes de ta division.

Tu me feras passer, à la fin de cette décade, celui des approvisionnements et autres objets stipulés dans ces précédents ordres.

THARREAU.

28 ventôse (18 mars).

A l'Inspecteur de l'artillerie, à Mouzon.

J'attends aujourd'hui, Citoyen, l'état que je t'ai demandé hier. Je te prie de me l'envoyer par un officier, pour me mettre à même de l'adresser de suite au Ministre.

THARREAU.

Ordre du 18-19 *ventôse* (8-9 *mars*).

Le chef de l'état-major ne cessera de recommander aux généraux et adjudants généraux la plus grande célérité dans l'expédition des différents états demandés. L'intérêt de la République exige que ceux qui, par leur négligence, entraveraient la marche des affaires, soient connus. Il demande aux généraux de lui faire connaître ceux qui se mettraient dans ce cas, afin qu'il en rende compte au général en chef.

LIÉBERT.

9 germinal (29 mars).

Au général de division Jacob, à Givet.

. . . . . .

Je t'engage aussi à ne pas retarder l'envoi de l'état de situation de la division que tu commandes, pour que je puisse être à même de rendre de suite un compte général au Comité de Salut public et au Ministre de la guerre.

THARREAU.

Ordre du 9-10 floréal (28-29 avril).

La plupart des adjudants généraux négligent d'envoyer tous les cinq jours les états de situation et ne rendent aucun compte des opérations des divisions auxquelles ils sont spécialement attachés. Cette négligence coupable laisse ignorer au général des mouvements qu'il doit connaître et le met dans l'impossibilité de satisfaire le Comité de Salut public, qui veut connaître toutes les décades l'état de chaque armée, sa position, ses mouvements, etc. Le chef de l'état-major recommande donc expressément aux adjudants généraux chefs d'état-major des divisions, de lui adresser non seulement avec régularité les états de situation, mais de lui rendre chaque jour des comptes sommaires tant de la position, des mouvements, que des succès et des avantages de leurs divisions respectives. Il leur enjoint de lui faire passer, aussitôt après les actions, des états des morts, blessés, prisonniers de guerre, pertes en armes et artillerie, de celles qu'on pourrait prendre à l'ennemi, des prisonniers qu'on lui ferait, enfin de tout ce qui intéresse essentiellement le service militaire, pour être à même de rendre les comptes dont il s'agit. Les adjudants généraux en exigeront et donneront les ordres les plus précis; mais ils sont prévenus qu'ils seront personnellement responsables de la plus petite négligence qui serait mise dans les comptes journaliers qu'on exige d'eux. Le chef d'état-major aime au surplus à penser que le bien du service les engagera, plus encore que la responsabilité, à remplir cette obligation que leur impose leur devoir.

LIÉBERT.

18 floréal (7 mai).

Liébert à Ferrand, général de division à Réunion-sur-Oise.

. . . . . .

Le citoyen Bourcier, commissaire ordonnateur en chef, m'écrit à ce moment pour me prévenir que le payeur général de l'armée est obligé de suspendre le payement des officiers des états-majors divisionnaires de Goguet, Balland et Fromentin, parce qu'il ne lui a encore été remis aucun état des officiers de ces trois divisions. Fais-moi le plaisir de les en prévenir.

LIÉBERT.

18 floréal (7 mai).

Au général Ferrand, à Réunion-sur-Oise (Circulaire).

Le Comité de Salut public, Citoyen, la Commission chargée de l'organisation et du mouvement des armées de terre, le général en chef,

demandent tous des états de situation exacts des forces de l'armée; sans cette connaissance il est impossible d'exécuter les plans combinés; en conséquence je t'invite à donner les ordres les plus précis pour que je reçoive un état très exact des forces qui sont sous ton commandement; comme il est urgent que cet état me parvienne, envoie, pour te le procurer promptement, des adjoints ou autres officiers de confiance dans les différents emplacements des troupes, afin que cela n'éprouve aucun retard; fais leur observer qu'on ait soin de faire mention, sur ces états, des noms des généraux de division qui commandent, des généraux de brigade, des adjudants généraux, aides de camps et adjoints employés sous leurs ordres, de l'emplacement des quartiers généraux, camps et cantonnements, et que l'on mette en tête de l'État : « État demandé par la circulaire du 18 floréal ». Le général en chef te prévient aussi qu'il ordonnera les opérations sur l'état de situation que tu adresseras.

LIÉBERT.

20 floréal (9 mai).

Le chef de l'état-major général reçoit à peine les états de situation des divisions. Cependant il n'a cessé jusqu'à présent d'inviter les adjudants généraux, chefs des états-majors des divisions, à remplir cette première obligation de leur devoir. Pourquoi une négligence aussi coupable? « L'inertie du gouvernement, dit la loi du 19 vendémiaire, « étant la cause des rixes, les délais pour l'exécution des lois et des « mesures de salut public, seront fixés : la violation des délais sera « punie comme attentat à la liberté. »

Eh! comment le chef d'état-major général peut-il satisfaire aux diverses demandes des représentants du peuple, du Comité de Salut public et du général en chef, si les adjudants généraux négligent continuellement de lui envoyer des états et de lui rendre des comptes. Ami de la liberté, comme de ses devoirs, n'est-ce pas l'obliger à dénoncer cette négligence? Il prévient donc pour la dernière fois les adjudants généraux, chefs des états-majors des divisions, que les états de situation doivent lui parvenir, sous *leur responsabilité personnelle*, tous les cinq jours, c'est-à-dire les 1er, 5, 10, 15, 20 et 25 de chaque mois; que tous ceux qui ne les enverront pas au jour fixé, recevront *à leurs dépens* un courrier extraordinaire pour l'aller chercher, et que dans le cas de nouvelle négligence, il en sera rendu compte de suite au général en chef, pour prendre à cet égard des mesures de juste sévérité.

LIÉBERT.

20 floréal (9 mai).

Liébert à Barbou, adjudant général à Réunion-sur-Oise.

. . . . . .

Il est bien étonnant que je n'aie encore reçu de toi aucun état de situation des divisions dont tu es chargé. Fais-les moi passer bien vite; sans quoi j'enverrai pour les chercher, des ordonnances aux frais de qui il appartiendra. J'ai été forcé déjà d'instruire le Comité de Salut Public de la négligence des adjudants généraux employés aux différentes divisions.

LIÉBERT.

24-25 floréal (13-14 mai).

Nouvelle demande des états de situation.

Le général de division, chef de l'état-major général, ne voit pas, sans la plus grande surprise, que les chefs des états-majors divisionnaires ne satisfont pas aux demandes qui leur sont faites, notamment de rapporter au dos des états de situation non seulement les noms des adjudants généraux, mais aussi leur grade et ceux des adjoints et aides de camp et les corps auquels ils sont attachés; il les prévient qu'il ne reconnaît, quant aux adjoints, que ceux nommés conformément à la loi, et recommande d'envoyer, dans le plus court délai, l'état détaillé comme ci-dessus.

11 prairial (30 mai).

Au général de division Desjardin, à Maubeuge.

L'adjudant général chef de ton état-major ne m'envoie aucun état de situation des troupes que tu commandes et ne me rend aucun compte. Je te prie, Citoyen, de vouloir bien le prévenir de cette négligence qui me met dans l'impossibilité de mettre non seulement sous les yeux du général en chef la force des troupes à tes ordres mais de rendre les comptes demandés par le Comité de Salut Public. Il est donc de toute nécessité, et c'est l'invitation du général en chef, que cet adjudant général m'adresse régulièrement tous les cinq jours l'état de situation juste des troupes que tu commandes, et me rende également des comptes détaillés sur tout ce qui pourrait se passer d'intéressant dans la partie que tu défends pour que je puisse en rendre moi-même au Comité de Salut Public suivant ses ordres. Je t'invite au surplus, Citoyen Général, à veiller à ce que ces dispositions soient ponctuellement remplies parce qu'elles intéressent essentiellement le service. Elles sont d'ailleurs plus détaillées dans les divers ordres que j'ai fait renouveler

plusieurs fois dans le courant de floréal dernier ainsi qu'on peut le voir dans les ordres journaliers de ce mois.

Lorsqu'il se passera quelque chose de nouveau et d'intéressant de ce côté-ci, je m'empresserai de t'en faire part.

16 prairial (4 juin).

Liébert au Commandant de la place d'Amiens.

Je présume, Citoyen, que tu n'as pas eu connaissance de l'ordre (1) donné à tous les commandants des places d'envoyer chaque décade au bureau de l'État-major général de l'armée l'état de tous les approvisionnements en vivres, fourrages et munitions de guerre qui se trouvent dans les places qu'ils commandent, puisque je n'ai pas reçu ceux d'Amiens. Tu voudras bien te conformer à cet ordre ; le bien du service l'exige. Je te crois assez partisan du bien public et diligent à remplir tes devoirs pour ne pas tarder un instant à me les faire parvenir.

20 prairial (8 juin).

Liébert au commandant Ollivier, à Lille.

Le citoyen Laurent, représentant du peuple à Maubeuge, me demande, Citoyen, l'état de situation des approvisionnements de la place de Lille; il faut absolument que je l'aie pour demain matin à 10 heures, afin que je puisse le lui faire passer par la correspondance.

Du 2 au 3 messidor (20 au 21 juin).

Ordre du quartier général de Maubeuge.

Les adjudants généraux qui n'auront pas fourni encore l'état des militaires qui ont fait de belles actions pendant le mois de prairial ainsi que l'état des tués depuis le 1er jusqu'au 30 du même mois, sont tenus de l'adresser sous 24 heures à l'État-major du général Ferrand à peine de supporter les frais du fourrier qui leur sera adressé pour les avoir.

Non seulement, les états parvenaient en retard, mais ils étaient parfois loin d'être exacts et présentaient de grosses erreurs que l'état-major de l'armée était obligé de rectifier.

---

(1) Circulaire du 20 floréal, de Liébert, aux commandants de place.

3 floréal (22 avril).

A Durutte, adjudant général à Dunkerque.

Je ne puis te dissimuler, Citoyen, que je vois avec autant de peine que de surprise le peu d'ordre qui règne dans ton bureau. Les états de situation que tu m'adresses sont très peu soignés. Joins à cela qu'ils sont remplis de lourdes erreurs. Dans celui du 30 germinal, ton effectif à la colonne des présents sous les armes, était porté à 41,000 ; dans celui du 1er floréal, cet effectif s'élevait seulement à 16,000 ; et dans celui du 2, l'effectif des présents est de 61,473. Tu sens à merveille combien peu de foi on peut ajouter à ces états de situation d'où dépendent souvent les mouvements qu'on est obligé d'ordonner.

Je t'engage à faire dorénavant plus d'attention à ce que tu signes, car tous ces états sont signés de toi ; à rétablir l'ordre qui n'aurait dû cesser un seul instant, et à m'envoyer des états plus soignés et plus fidèles.....

21 prairial (9 juin).

Liébert au chef de brigade Nicolaï, commandant amovible à Arras.

Je te préviens, Citoyen, que je trouve une différence de 49 hommes entre ton état de situation et celui que m'a adressé le général Reede : tu n'y portes pas les dépôts suivants :

6e Bataillon de Soissons ;
1er Bataillon du 54e ;
1er Bataillon de la Somme.

Tu voudras bien dans les états que tu m'enverras dorénavant y faire attention, car cette différence causerait une erreur dans l'état général.

26 prairial (14 juin).

Liébert à l'adjudant général Duverger.

Dans l'état de situation de la division à laquelle tu es attaché, en date du 10 prairial, la 27e demi-brigade y est portée ainsi que le 20e régiment de cavalerie. Pourquoi, Citoyen, ne trouve-t-on plus ces corps dans le rapport du 22 ? Sous les ordres de qui sont-ils passés ? Deux escadrons du 20e sont compris dans la division Michaud ; mais le reste du régiment, ainsi que la 27e demi-brigade, ne se trouvent nulle part.

Donne-moi, à ce sujet, de prompts éclaircissements, et dorénavant lorsque des corps de ta division passeront dans une autre, dans l'intervalle qui existe dans l'envoi des états de situation, il faudra en

faire mention sur le dernier envoyé par une petite observation qui détruirait les recherches que cette omission nécessite.

Abstraction faite de ces erreurs et des retards qui s'y ajoutaient, le chef de l'état-major de l'armée recevait à dates périodiques et, au besoin, aussitôt que la nécessité s'en imposait, l'état des effectifs, emplacements et approsionnements des troupes mobiles ou disponibles et des garnisons ; l'état des pertes subies en personnel et matériel. Il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer que ces états étaient les mêmes que ceux que prescrit aujourd'hui l'instruction du 20 février 1900 sur le service des état-majors : la situation de prise d'armes, définie par l'article 28, n'est autre que celle des « troupes disponibles » que Liébert recommandait encore, le 9 prairial, au général Osten, d'envoyer au besoin chaque jour, dès qu'il y avait mutation ; la situation-rapport des cinq jours, visée par l'article 29, n'est autre que celle que réclamait le même chef d'état-major tous les cinq jours, au même général de brigade ; enfin, les états de pertes de l'article 30, dont l'envoi n'est prescrit que « chaque fois qu'il y a lieu » étaient fournis, en 1794, le 1er et le 16 de chaque mois et, en outre, immédiatement après chaque action de guerre.

Que conclure de cette comparaison, sinon qu'à toute époque, le commandement de l'armée a dû être renseigné au plus tôt sur ses effectifs et ses approvisionnements, afin de pouvoir réclamer aussitôt, au directeur de l'arrière, l'envoi de tous les éléments, personnel et matériel, nécessaires pour maintenir toujours en parfait état l'instrument si délicat que la Patrie lui a confié pour sa défense. Aujourd'hui, plus que jamais, les états-majors des corps d'armée doivent être des plus attentifs à fournir ces renseignements, ainsi que l'indication du stationnement des divers échelons, vides ou immobilisés, de leurs parcs et convois, afin que le commandant

de l'armée puisse donner en temps opportun au directeur des étapes les renseignements nécessaires pour que cet officier général fasse arriver en ces points, les échelons les plus avancés des services de l'arrière.

Les états ou situations n'étaient pas les seuls documents qu'eussent à tenir les état-majors.

e) *Registres tenus.* — Le chef de chacun d'eux avait un registre d'ordres qui pouvait être le même que celui du commandement, ou en être différent. Le premier cas se produisit à l'état-major de Liébert : le général en chef, Pichegru, ne donnait jamais d'ordres d'opérations par l'intermédiaire de son chef d'état-major qu'il laissait à une étape en arrière ; la marche offensive du 7 floréal sur Menin et Courtray, l'attaque du 22 sur Courtray, furent concertées verbalement entre Pichegru, Souham et Moreau. Dans ces conditions, le chef d'état-major, tenu à l'écart de la préparation de ces opérations, se bornait à assurer le fonctionnement des services de l'avant et de l'arrière, et en rendait compte au général en chef en lui adressant l'ordre que Pichegru faisait copier sur son registre.

A l'armée des Ardennes, il y a encore deux registres d'ordres, l'un appartenant au chef d'état-major Tharreau, l'autre au général en chef Charbonnié ; mais ces deux documents diffèrent en ce que le premier contient plus spécialement les ordres particuliers tandis qu'au second sont insérés les ordres généraux. De fait, ces deux registres auraient dû être tenus par l'état-major (1).

Quoi qu'il en soit, l'ordre, une fois donné, était

---

(1) « Un chef d'état-major doit toujours avoir sur lui un cahier dans lequel, et autant que cela est possible, il écrive, sous la dictée du général commandant la division, tous les ordres qu'il en reçoit et sur lequel le général signe les ordres après les avoir donnés..... » Il doit tenir aussi « un registre qui contienne tous les ordres qu'il donne ou

adressé, par ordonnance, aux divisions, qui le transmettaient à tous les corps, par l'intermédiaire de leurs adjudants-majors puis de leurs fourriers.

Ordre du 16 au 17 floréal (5 au 6 mai).

C'est pour la dernière fois que le général recommande aux chefs des corps de veiller exactement à ce que les adjudants-majors, les adjudants ou officiers qui les remplacent, aillent tous les jours à l'état-major de la division, transcrire l'ordre général dont on voit journellement des fourriers qui n'ont aucune notion. Les chefs des corps indiqueront, pour ces mêmes fourriers, une heure proportionnée à la distance de l'état-major, à laquelle ils viendront, chez l'adjudant-major, copier l'ordre.

Les fourriers liront dans toutes les chambrées ou tentes, l'ordre général, et cela sous la responsabilité des capitaines. Il sera fait, toutes les décades, une revue de propreté, après laquelle on lira les lois et le Code pénal militaire. Les généraux de division et de brigade se feront rendre compte de cette revue et en informeront le général en chef.

On inscrivait à l'ordre, non seulement les prescriptions du Commandement, du Ministre ou de la Commission de l'organisation et du mouvement des armées, mais encore les arrêtés du Comité de Salut public et ceux des représentants du peuple (1) qui intéressaient l'armée.

En outre du registre d'ordres, chaque général ou chef d'état-major paraît avoir eu son registre de correspon-

---

transmet. » (Thiébault, *Manuel des adjudants généraux.*) Thiébault recommande la tenue d'un registre des ordres du jour, indépendamment de celle du registre d'ordres; il paraît plus simple de tout insérer sur le même, comme le faisait Liébert.

(1) *Aux représentants Bollet et Florent Guiot, à Cambray.*

19 floréal (8 mai).

J'ai seulement reçu, le 18 du courant, Citoyens représentants, avec votre lettre du 12, l'arrêté qui y est inséré; j'en ai fait faire plusieurs copies que j'ai fait distribuer aux différentes divisions de l'armée, je l'ai fait également insérer dans l'ordre pour lui donner toute la publicité possible. LIÉBERT.

dance (1); ce dernier est lui-même complété par un autre où sont recopiés tous les ordres ou toute la correspondance reçue : Charbonnié et Liébert ont laissé un registre de correspondance ; celui de Charbonnié porte indifféremment la signature de Charbonnié ou de Thareau ; Favereau, commandant les trois divisions réunies de Maubeuge, nous a légué non seulement ce document mais encore celui ou il a enregistré les lettres reçues des représentants du peuple, de Pichegru, de Ferrand et de ses sous-ordres (2). On retrouve la même disposition dans les prescriptions des articles 43 et 44 de l'instruction du 20 février 1900, aux termes desquels l'officier de jour tient un carnet d'entrée des dépêches, notes ou communications écrites ou verbales, relatives aux opérations, et un cahier d'enregistrement ou registre copie-lettres.

Enfin, pour éviter les dilapidations auxquelles pouvait donner lieu la prise des chevaux des déserteurs étrangers ; pour pouvoir exercer une surveillance continue sur les tentatives d'espionnage qu'effectuait l'ennemi au moyen de déserteurs déguisés; le général Charbonnié faisait tenir à l'état-major de l'armée des Ardennes un registre d'entrée des prisonniers et déserteurs avec leurs chevaux, et rendait responsable de ce service l'adjudant général chargé du détail de la division, aux avant-postes de laquelle ils s'étaient présentés.

---

(1) Il est plus rationnel de n'avoir qu'un seul registre tenu par l'état-major.

(2) Le chef d'état-major d'une division doit avoir un registre de correspondance divisionnaire qui contienne par dates, lieux de départ, heures et numéros, les noms et adresses de tous ceux à qui il écrit, toutes les lettres qu'il signe; un registre de correspondance avec le Ministre de la guerre, le quartier général, le commissaire général, le général d'artillerie, etc.; des cartons, portefeuilles ou chemises où tous les papiers soient exactement classés. (Thiébault.)

22 germinal (11 avril).

A l'adjudant général Rostollan.

. . . . . .

Tu mettras..... à l'ordre que tous les déserteurs et les chevaux qui se rendront aux postes des généraux de brigade, seront conduits au quartier général de la division, d'où ils seront renvoyés au quartier général de l'armée. Les ordonnances de campagne prescrivent les mesures.

Les abus qui existent par l'inexécution de la loi exigent la plus grande surveillance, et je te préviens que le général en chef, étant instruit des dilapidations à ce sujet, tu en es personnellement responsable comme chargé de la police et du détail de la division. Tu me rendras donc compte de suite des chevaux de déserteurs qui existent au dépôt, et notamment de celui qui est arrivé aujourd'hui, personne n'ayant le droit d'en disposer sans qu'ils n'aient été remis au dépôt général et seulement d'après les besoins de l'armée et les autorisations légales qui toutes doivent être visées en campagne par le général en chef.

THARREAU.

23 germinal (12 avril).

Au général Jacob.

. . . . . .

Les prisonniers, les déserteurs seront de suite et régulièrement adressés au bureau de l'état-major général avec les chevaux, où ils doivent être inscrits sur un registre tenu à ce sujet et envoyés dans les lieux et dépôts que je désignerai. Tu prescriras à ton chef d'état-major de rendre compte toujours par écrit, et de suivre cette marche pour sa division. N'oublie pas de me faire dans le jour le rapport détaillé de l'affaire de Philippeville et de donner des ordres au général Hardy pour qu'il se conforme exactement à ces dispositions.

CHARBONNIÉ.

f) *Bulletins historiques décadaires.* — En dehors des états de situation et de pertes, le Comité de Salut public se fit fournir, à partir de messidor, deux états décadaires permettant de connaître, l'un les forces actives mises journellement en jeu, l'autre celles de l'ennemi auxquelles elles avaient été opposées dans la décade.

L'arrêté du 13 messidor, qui réglait cette question dans ses grandes lignes et auquel étaient joints une instruction et deux modèles de tableaux exposait ainsi le but que voulait atteindre le Comité de Salut public :

13 messidor (1er juillet).

Le Comité de Salut public, voulant connaître dans le plus grand détail l'état de situation, les mouvements et les opérations des armées, arrête :

I. — Le général en chef de chaque armée nommera, dans chaque division ou corps détaché, des officiers chargés spécialement :

1° D'exprimer, sous forme de tableaux, les forces actives des corps de troupes auxquels ils seront attachés respectivement, ainsi que les mouvements et les opérations de ces corps pendant chaque décade;

2° De former des tableaux semblables des forces, mouvements et opérations correspondantes de l'ennemi, d'après les divers rapports qui en auront été faits au général;

3° De dessiner en croquis, sur des cartes ou plans d'une échelle convenable, les marches, positions et actions qui auront eu lieu pendant la décade, avec une légende explicative (1).

II. — Pour rendre ce travail uniforme, les généraux feront remplir ces tableaux de la manière indiquée par l'instruction et les modèles joints au présent arrêté.

---

(1) En l'absence d'ingénieurs géographes militaires, dont le corps institué le 26 février 1777 avait été supprimé par décret du 17 août 1791, il semble que l'exécution de ces dessins ait été assurée, à l'état-major de Liébert, par l'adjudant général Desplanque, si l'on en croit l'ordre de l'armée du 4 au 5 floréal : « On prie tous les chefs de bataillon de s'informer s'il existe dans leurs corps des jeunes gens qui sachent dessiner et lever un plan, pour les inviter à passer au quartier général quelques-uns de leurs ouvrages à l'adjudant-général Desplanque, qui les examinera pour les employer ensuite comme dessinateurs à l'état-major de l'armée ».

Le général Gougelot, commandant à Dune-Libre, à l'adjudant général Desplanque.

Le citoyen Colin, volontaire au 15e bataillon de Paris, en garnison en cette ville, paraît être instruit dans le dessin. Les échantillons que je t'envoie de ses talents te mettront à même de les apprécier. Il désirerait les rendre utiles à sa patrie en s'occupant dans l'état-major de

III. — Les tableaux, rapports ou dessins seront envoyés régulièrement au Comité de Salut public par chaque général de division, à commencer du 20 messidor prochain.

IV. — Le chef de l'état-major est chargé de faire passer au Comité de Salut public, toutes les décades, la relation raisonnée et circonstanciée de toutes les actions qui auront eu lieu pendant la décade; cette relation sera signée du général commandant l'action et accompagnée d'un dessin croquis figurant tous les mouvements et positions des troupes.

V. — Indépendamment de ces renseignements, les généraux et chefs des états-majors sont chargés de fournir au Comité de Salut public tous ceux qu'ils peuvent avoir concernant les événements antérieurs de la guerre actuelle depuis son principe, notamment la correspondance des généraux. Ils feront à cet égard toutes les recherches nécessaires et indiqueront celles qui pourront être utiles pour rassembler les notions propres à éclairer sur les opérations militaires de la campagne actuelle et des précédentes.

(Une instruction du 13 messidor donne le modèle des tableaux destinés à indiquer la force active et les opérations des armées de terre (1).

Au moyen de ces données et de celles que lui fournissait le service des renseignements, le Comité de Salut public avait à tout instant l'état représentatif des opéra-

---

l'armée. Il a déjà travaillé dans les bureaux de la marine, que la réquisition l'a obligé de quitter. Je t'engage à l'appeler auprès de toi, et je suis persuadé que tu te féliciteras d'en avoir fait l'acquisition.

Au Citoyen Calon, représentant du peuple, directeur du dépôt général de la guerre, à Paris.

21 prairial (9 juin).

J'ai bien reçu, Citoyen représentant, les deux caisses contenant les instruments de dessinateurs que m'annonçait ta lettre du 17 courant; ci-bas, je t'en remets mon reçu détaillé.

Au Général en chef, à Comines.

25 prairial (13 juin).

Je te renvoie les cartes de Ferraris dont tu as besoin ; on se sert des miennes, et les représentants du peuple viennent d'envoyer un atlas de ces cartes, ce qui doit être suffisant aux dessinateurs.

(1) *Archives nationales*, AF II, 203.

tions à double action qui s'étaient produites pendant la décade écoulée.

Si l'on rapproche l'arrêté du 13 messidor des ordres des 4-5 germinal et des 13-14 prairial, on en conclura que le Comité de salut public et le commandement avaient non seulement en vue d'affiner l'éducation morale de la troupe mais encore de transmettre à la postérité les hauts faits des héros de cette époque et de permettre à leurs successeurs d'en tirer tous les enseignements grâce à une relation véridique et aussi complète que possible.

Il semble que cette instruction et ces ordres aient été réunis ultérieurement dans l'instruction du 3 fructidor an II « portant organisation des bureaux du cabinet historique et topographique militaire » du Comité de Salut public.

Ce Bureau est chargé de recueillir, soit dans les journaux, soit dans les correspondances et archives du Comité de Salut public et de la Commission de l'organisation des armées ou dans tout autre ouvrage, manuscrit ou imprimé, soit enfin par tradition, tous les matériaux utiles pour former une histoire suivie et méthodique de la guerre actuelle depuis son origine.

Ces matériaux doivent comprendre toutes les époques remarquables, les batailles, les sièges, les combats, les mouvements, les actions, les événements, l'indication des camps occupés tant par nos troupes que par l'ennemi, celles des forces respectives, en un mot tout ce qui peut avoir rapport aux opérations de la guerre ainsi que les causes, les motifs et les obstacles qui peuvent avoir influé sur les diverses entreprises et sur les résultats qui en ont été la suite.

Tous les traits d'héroïsme et de vertu, propres à donner de l'intérêt à ce travail, seront recueillis avec soin ainsi que ceux de lâcheté et de trahison.

Le Bureau réunira tous les faits qu'il aura extraits, de manière à former un journal complet, exact et détaillé, de toutes les opérations de la guerre ; il les rassemblera ainsi de façon à en composer deux dictionnaires, dont l'un sera relatif aux agents principaux qui auront coopéré aux faits cités, et l'autre aux lieux où se seront passés ces mêmes faits. Le journal sera dénué de toutes réflexions ou pensées particulières propres aux rédacteurs ; la série des faits sera ordonnée

d'après celle des dates, et ils seront liés et développés par toutes les causes ou motifs fournis par les papiers dont sont tirés les extraits.

Lorsque ce journal, précédé du tableau de la situation de la France, comparée à celle de ses ennemis, sera achevé, il sera communiqué au rédacteur chargé d'écrire l'histoire de la guerre, qui cherchera à donner à son style la simplicité, la brièveté, la force et l'énergie qui conviennent à son sujet.

Les recommandations qui précèdent concernent seulement le bureau historique. Les suivantes, qui ont trait au bureau topographique, montrent quelle était l'utilité des tableaux décadaires pour assurer le figuré des troupes adverses.

Bureau topographique.

Objet, mode et ordre de travail.

Ce Bureau est chargé d'indiquer sur des cartes ou des plans d'une échelle convenable, les mouvements, les actions et les opérations des armées de la République et de celles des puissances coalisées.

Ces cartes et plans exprimeront dans tous leurs détails les positions, les camps, les retranchements, la nature des pays parcourus, la force active des troupes, leur différentes espèces, la direction des marches, l'epoque du départ et d'arrivée, les actions remarquables, les combats, batailles, sièges, blocus, etc , qui ont eu lieu depuis le commencement de la guerre.

Pour remplir ce but, le Bureau commencera par construire des cartes des divers théâtres de la guerre, sur une échelle égale à celle de la carte dite de Ferraris.

La carte dite de Cassini sera employée pour la partie du territoire de la République ; elle ne le sera néanmoins que faute d'autres meilleures, et subira toutes les corrections qui seront reconnues justes.

La carte de Ferraris sera employée dans son entier. On fera usage des meilleures cartes qui se trouveront dans les dépôts de la République pour la construction de toutes celles qui seront nécessaires pour compléter le travail.

Le Bureau réunira tous les états de situation des armées depuis le commencement de la guerre, tous les tableaux du mouvement, ainsi que les ordres des généraux, tous les extraits des correspondances, des journaux et des autres pièces relatives à la position, la force, les mouvements, les actions et en général à toutes les opérations des armées.

Il formera avec ces matériaux un tableau écrit et détaillé des opérations qui auront eu lieu pendant chaque décade dans chaque armée.

Les mouvements et positions des armées seront exprimés sur du papier transparent à mesure que les renseignements auront été reçus.

Le tableau décadaire et ces dessins volants serviront à figurer toutes les opérations de la guerre sur les cartes qui accompagneront l'histoire militaire de la révolution française.

Ces cartes seront d'une échelle double, lorsqu'elles seront destinées à représenter des opérations importantes qui exigent plus de détails. Les batailles, les sièges, les bombardements et autres actions remarquables seront exprimés sur des plans particuliers d'une échelle convenable; l'on y indiquera la série et les époques de toutes les opérations en y employant plusieurs feuilles ou des surtombes lorsqu'ils seront jugés utiles.

Outre cette description graphique des opérations de toutes les armées, il sera formé un tableau mobile des emplacements journaliers de toutes les troupes et de leur force effective.

Ce tableau sera exécuté sur une carte dite de Belleyme, qui sera étendue vers le Nord, jusqu'en Hollande, et vers le Midi, jusqu'à l'Ebre en Espagne.

On y indiquera les troupes, en corps d'armée, en garnisons et en dépôts; l'épingle marquant l'emplacement de chaque corps de troupes, portera l'indication non seulement d'une de ces trois classes, mais encore de la force de ce corps en infanterie, cavalerie et artillerie.

Ces emplacements seront déterminés d'après les nouvelles officielles dont le Bureau aura connaissance, et particulièrement par les tableaux décadaires qui seront envoyés par le Comité de Salut public (1).

Le service des renseignements. — « En campagne surtout, dit le général Thiébault, *l'espionnage*, autrement dit *la partie secrète*, forme une tâche essentielle du

---

(1) L'importance que l'on attachait alors à l'histoire militaire se manifeste encore dans le *Manuel des adjudants généraux*, qui peut être regardé comme l'exposé synthétique des enseignements laissés aux états-majors par les guerres de la Révolution. Le chapitre VI de ce manuel, intitulé « De l'historique de la division », rappelle, sous une autre forme, les prescriptions données le 13 messidor pour la rédaction des bulletins historiques décadaires.

travail d'un chef d'état-major. » Celui de l'armée du Nord ne faillit pas à cette tâche. Le service des renseignements était centralisé dans chaque armée par un adjudant général; il était spécialement affecté à la « partie secrète » par le chef de l'état-major général de l'armée, à qui il adressait régulièrement ses renseignements. Il les communiquait aussi directement au général commandant les troupes de première ligne, lorsque l'ordre lui en était donné (1).

24 pluviôse (12 février).

Le général Charbonnié au général Lorge, à Douzy.

L'adjudant général Tharreau étant chargé de la partie secrète pour toute l'armée des Ardennes, il a donné l'ordre au citoyen Grandjean, chef de la correspondance pour cette partie de la frontière, de s'établir à Carignan pour être au centre des divers agents qu'il emploie. Il lui est aussi ordonné de t'envoyer le double de tous les rapports qui lui seront faits; de cette manière le service ne souffrira aucunement.

Tharreau te fera passer demain des fonds pour les frais de ton bureau, dont tu lui enverras l'état certifié à la fin de chaque mois.

CHARBONNIÉ.

Le 16 floréal, quelques jours avant l'attaque de Courtray par les troupes de Clerfayt, Liébert adressait de Lille, aux généraux Souham, à Courtray; Moreau, à Comines, et Vandamme, à Menin, la copie du rapport d'un émissaire de l'adjudant général Nivet, chargé de la partie secrète.

Ces rapports étaient généralement adressés sous le titre : « Relevé des rapports et correspondances des « émissaires attachés à la partie secrète, sur les posi- « tions, forces et mouvements des armées coalisées en « opposition aux armées du Nord et des Ardennes ».

Ainsi qu'on l'a vu précédemment, les rapports de la

(1) Voir les articles 73 et 74 de l'instruction du 20 février 1900, qui ne sont que la répétition de ces prescriptions.

partie secrète étaient adressés par décade à la Commission de l'organisation et du mouvement des armées par le chef de l'état-major de l'armée.

En dehors de ce service exécuté sous les ordres directs de l'état-major, les généraux commandant les troupes placées en première ligne disposèrent aussi d'un service de renseignements.

Lille, 21 ventôse, l'an 2e (11 mars 1794).

Le Représentant du peuple près l'armée du Nord au général de brigade Moreau, commandant la 2e division.

. . . . . .

J'ai oublié, dans ma lettre de ce matin, de te parler des reçus de 1200 livres que tu m'as envoyés. Il résulte de ces reçus que c'est le général Vandamme qui les a employées tout entières pour ses dépenses secrètes; et toi, est-ce que tu restes les bras croisés?

FLORENT GUIOT.

Hazebrouck, 29 pluviôse, an 2e (17 février 1794).

Le général Vandamme au général Moreau.

. . . . . .

Je t'envoie ci-joint mon état de situation. Seron n'est point encore arrivé; mon devoir m'oblige de t'en rendre compte. Ce qui m'inquiète le plus, c'est que je n'ai encore reçu aucune de ses nouvelles, malgré qu'il m'avait promis de correspondre journellement avec moi.

J'attends Papen ce soir ou demain. Je te ferai passer les nouvelles qu'il m'apportera.

Je finis en te demandant de l'argent, de l'argent et de l'argent.

Le général commandant à Hazebrouck,
VANDAMME.

Pour faire fonctionner ce double service à l'état-major, aussi bien qu'aux troupes de première ligne, il fallait en effet des fonds. Ces derniers étaient ainsi obtenus : ils étaient touchés chez le payeur, sur réquisition des généraux qui les inscrivaient en recettes et dépenses sur un registre spécial et en délivraient la quantité deman-

dée, soit par l'adjudant général chargé de la partie secrète, soit par les généraux de première ligne.

Les documents qui vont suivre viennent à l'appui de cette assertion.

28 pluviôse (16 février).

Au général de brigade Nalèche.

Le Ministre de la guerre demandant compte au général Charbonnié des sommes employées aux dépenses secrètes et frais extraordinaires, tu voudras bien faire de suite un relevé sur le livre que tu tiens à ce sujet et le faire passer au général. Tu y désigneras par quels ordres vos différentes sommes ont été touchées.

THARREAU.

30 pluviôse (18 février).

Le général Charbonnié au Ministre de la guerre.

. . . . . .

Quant aux fonds déposés entre les mains de Sistrières, mon prédécesseur, pour frais extraordinaires et dépenses secrètes de l'armée des Ardennes, j'ai donné au commissaire ordonnateur tous les renseignements nécessaires concernant leur liquidation, et il doit lui-même t'en faire passer le compte exact.

CHARBONNIÉ.

13 ventôse (3 mars).

Le général Charbonnié à Guyard, commandant à Marienbourg.

. . . . . .

Tu voudras bien, dorénavant, déposer chez le trésorier le plus voisin les fonds provenant des prises ou des contributions que tu auras faites chez l'ennemi, et en totalité. Ceux qui te seront nécessaires pour le payement des espions que tu mets en campagne, tu les demanderas sous ton reçu au général de ta division. Il suffira que tu m'instruises exactement de tes opérations et que tu fasses passer une note exacte des prises et contributions.

P.-S. — Au général Jacob seulement (4 germinal). — Informe-toi à l'adjudant général Rostollan quelle était la marche que tenaient le général Nalèche à Givet, et ses prédécesseurs, pour se procurer l'argent nécessaire à l'espionnage. Dorénavant tu t'adresseras au chef de l'état-major général qui te procurera les fonds en lui envoyant l'état de dépense chaque année.

C'est sans doute à la suite de la réponse fournie par Rostollan que les deux dépêches suivantes sont adressées :

6 germinal (26 mars).

A l'adjudant général Rostollan, chef de brigade.

Le payeur de Givet ayant jusqu'à ce jour délivré des fonds pour la partie secrète sur les reçus des généraux, cette marche sera suivie jusqu'à nouvel ordre. Quant aux frais de bureaux, le Ministre enjoint au général en chef d'ordonner à tous les généraux et adjudants généraux d'adresser leurs états au chef de l'état-major général de l'armée, revêtus des formalités ci-devant prescrites. Tu voudras bien t'y conformer. Les ordonnances de payement te parviendront courrier par courrier.

THARREAU.

6 germinal (26 mars).

Au général de division Jacob.

Tu te feras rendre compte, mon cher Camarade, des fonds que le général a laissés à l'adjudant général Rostollan et qui auraient dû t'être remis. Tu continueras jusqu'à nouvel ordre à tirer des payeurs à Givet ceux qui te sont nécessaires pour la partie secrète.....

27 floréal (16 mai).

Charbonnié au citoyen Rostollan, adjudant général, chef de l'état-major de la division Jacob.

. . . . . .

Quant à la partie secrète, Sionville, comme je te l'ai dit, en est chargé, et doit faire les fonds pour tous ceux qu'il emploie ; je te renvoie les deux états ; je t'observe en outre que les frais de germinal ne me regardent pas.

2 prairial (21 mai).

Liébert à l'adjudant général Nivet.

Tu voudras bien, Citoyen, faire remettre à l'adjoint Guilleminot la somme de 48 livres en numéraire. Cet adjoint a ordre de se rendre auprès du général Thierry pour servir provisoirement sous ses ordres, et il lui remettra cette somme destinée au payement de guides ou d'espions.

Les cartes d'état-major. — Après avoir exposé quel était le personnel du service d'état-major, ses fonctions et ses travaux, il reste encore à étudier le matériel dont

il avait la charge. On a déjà parlé de celui des bureaux et du règlement des frais qui le concernaient; on appellera maintenant l'attention sur le plus important, celui des cartes dont le chef de l'état-major de l'armée était responsable, qu'il était chargé de répartir, contre reçu, entre les généraux et les états-majors subordonnés, enfin dont il devait un inventaire, ainsi qu'on l'a vu dans la dépêche de Bouchotte du 16 nivôse et dans celle de Liébert du 6 germinal (1).

La constitution de ce matériel si indispensable préoccupa à bon droit le Comité de Salut public et le commandement, et l'on se fera une idée des soins qui furent apportés à la constitution de cet approvisionnement par la nomenclature de la correspondance et des arrêtés qui vont suivre.

COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Séance du 22 brumaire an 2e (12 novembre 1793).

Le Comité de Salut public, considérant que, dans les circonstances actuelles, il importe que la carte générale de France, levée sous la direction de la ci-devant Académie des Sciences, soit entièrement à la disposition de la République pour fournir aux différents services, tels que ceux des Comités de la Convention, des représentants du peuple aux armées, des Ministres, des généraux et de tous autres nécessaires, arrête ce qui suit :

Tous les dessins originaux de cette carte, les observations et calculs des ingénieurs géographes, les distances à la méridienne et à la perpendiculaire, y compris les tables imprimées de ces mêmes distances, les cases et tables à l'usage des feuilles de cette carte, la presse avec tous ses ustensiles et accessoires, le coffre propre à contenir les planches de cuivre et généralement tous les objets qui dépendent de la carte générale de la République seront retirés des mains du citoyen Capitaine pour être transférés au dépôt général de la guerre, place des Piques, n° 17, et y être sous la surveillance du citoyen Calon (2), directeur de ce dépôt, et sous l'autorité du Ministre de la guerre.

---

(1) Voir page 1238.

(2) Capitaine d'état-major en 1778. Membre de la Convention. Général de brigade le 7 septembre 1793.

Le directeur du dépôt sera chargé de faire finir par des graveurs plusieurs des planches qui ne sont que commencées, de faire retoucher au burin celles qui sont presque éteintes, de se pourvoir d'une quantité de papier suffisante pour qu'il n'y ait aucun retard dans le tirage des exemplaires et en avoir un certain nombre au besoin, enfin d'employer les différents ouvriers dessinateurs ou commis nécessaires à l'établissement, au tirage et au travail de cette carte, de manière que le service en soit parfaitement assuré.

A cet effet, le Ministre de la guerre fera remettre au citoyen Calon une avance de 15,000 livres, qu'il renouvellera au besoin, pour subvenir aux frais, tant du transport que de la dépense courante de cet établissement, dont il se fera rendre compte tous les trois mois; ces sommes seront prises provisoirement sur les fonds extraordinaires de la guerre.

Il ne sera délivré à l'avenir aucune feuille des cartes de la France, pour le service de la République, sans être collée sur toile, afin d'éviter le gaspillage qui s'en fait et de prévenir l'usement (*sic*) trop rapide des planches. Ces planches ne seront jamais tirées du dépôt pour être portées chez des imprimeurs particuliers dans l'objet d'y faire les tirages, afin d'empêcher que l'on en fasse des exemplaires en fraude.

Il ne sera donné pendant la guerre des feuilles de cette carte à aucun particulier ou association, sans l'autorisation formelle du Ministre de la guerre, du Conseil exécutif ou du Comité de Salut public. Les seuls souscripteurs munis de leurs titres auront droit, néanmoins, de retirer les feuilles qui doivent compléter leurs livraisons.

Le Ministre de la guerre traitera avec les ci-devant associés de la carte générale de France pour régler les dédommagements qui peuvent leur être dus; les indemnités qu'il aura déterminées seront acquittées sur les fonds extraordinaires de son département et il instruira de leur quotité le Comité de Salut public.

Le même Ministre est chargé de donner les ordres nécessaires pour l'exécution du présent arrêté et d'y tenir la main, ainsi que de procurer au dépôt de la guerre une augmentation de local, s'il est nécessaire, pour contenir les objets relatifs au service de la carte dont il s'agit (1).

Malgré cette instruction, la pénurie, signalée dès le 16 nivôse par Bouchotte, se fit encore sentir plusieurs mois après et se continua tout au moins jusqu'aux premiers jours de messidor.

---

(1) Aulard. Tome VIII, page 357.

Pour y remédier, le Comité de Salut public fit requérir des cartes au domicile des émigrés.

30 pluviôse an 2e (18 février 1794).

Le Comité de Salut public arrête que les plans et cartes trouvés à Charleville chez Grandpré, ci-devant général de division, mort après avoir émigré, seront envoyés au dépôt général des plans et cartes de la guerre, conformément à l'état dressé le 20 pluviôse par les commissaires du conseil de guerre tenu à Mézières. A ces plans et cartes seront joints les livres et mémoires militaires de Grandpré, et que le scellé sera mis sur ses autres papiers (1).

Le déficit se compliquait encore des demandes que faisait le Comité de Salut public pour les études du Comité militaire qui fonctionnait à ses côtés.

20 floréal an 2e (9 mai 1794).

Le Comité de Salut public arrête que le directeur général du Dépôt de la guerre fera remettre le plus promptement possible au Comité

---

(1) Peut-être était-ce au même motif ou à celui d'étudier les opérations de la campagne que sont dues les deux décisions ci-après :

5 thermidor (23 juillet).

Le Comité de Salut public arrête :

Le département de Paris fera faire, dans les deux jours qui suivront la réception du présent arrêté, la recherche de deux recueils de plans et cartes de la frontière du Nord et de la Belgique qui doivent se trouver dans l'ancien domicile de Dumanoir, rue Saint-Marc, n° 24; et il fera remettre de suite ces deux volumes au Comité de Salut public (*Archives nationales*, AFII, 202).

7 thermidor (25 juillet).

Le Comité de Salut public arrête :

Le juge de paix de la section du Mont-Blanc lèvera les scellés apposés sur les appartements occupés par le citoyen Deforgues, ex-Ministre des affaires étrangères, en présence du commissaire des relations extérieures qui en tirera les mémoires attribués à Dumouriez sur la campagne de la Belgique pour les remettre au Comité de Salut public. Les scellés seront sur-le-champ réapposés.

Charge le commissaire des relations extérieures de la prompte exécution du présent (*Archives nationales*, AFII, 203).

quatre collections de cartes contenant chacune : 1° les n°s 42, 43 et 77 de la carte générale de France; 2° la partie du territoire ennemi comprenant le pays d'entre Sambre et Meuse, Mons et Bruxelles avec le plus de détails pour l'objet de la guerre; le tout collé sur toile.

Le 4 prairial, le Comité de Salut public se faisait remettre par la commission temporaire des arts : 1° les cartes de Ferraris qui se trouveront dans les divers dépôts mis sous sa surveillance; 2° les cartes de Fritz et de Chauchard; 3° les meilleures cartes des frontières et cartes maritimes dans les mêmes dépôts.

29 prairial (17 juin).

Le Comité de Salut public arrête : Le citoyen Calon, leur collègue, est autorisé, en sa qualité de directeur du dépôt de la guerre, à remettre au comité de la guerre soixante-dix volumes in-12 de la carte générale de la France pour compléter la collection entière; deux atlas grand in-folio de la même carte, quatre feuilles du ci-devant évêché de Cambray, la carte des Alpes par Bourcet et la carte des Pyrénées par Roussel.

Pichegru, lui-même, nommé général en chef du groupe des armées du Nord et des Ardennes, le 17 pluviôse, quittait Paris sans avoir pu se procurer une carte. Il écrivait, en effet, le 20, à Bouchotte, de lui faire « envoyer, le plus tôt possible, la carte huilée qui n'était pas finie à son départ »; et, quatre jours après, Bouchotte lui répondait :

Je t'envoie un exemplaire de la carte dont je t'ai fait passer le décalque hier. Je donne des ordres pour en faire tirer une douzaine d'exemplaires que je t'enverrai pour les officiers généraux employés dans cette partie.

Ce n'est que peu à peu que le Ministre envoie au général en chef les cartes qu'il croit devoir lui être nécessaires.

1er ventôse (19 février).

Bouchotte à Pichegru.

. . . . . .

Je joins ici un calque détaillé de la forêt de Mormal qui pourra

t'être utile. Ce n'est pas que j'imagine que l'on doive s'amuser à les en aller déloger en détail lorsqu'avec de grands moyens nous pouvons les forcer à se retirer pour éviter d'être cernés, coupés, privés de leurs magasins, fourrages, subsistances.

Je t'envoie encore trois exemplaires de la carte du Hainaut. Il faut que chacun de tes principaux coopérateurs la connaisse comme sa place d'armes.

5 ventôse (23 février).

Bouchotte à Pichegru.

Je joins ici un nouvel exemplaire de la carte des frontières de Maubeuge à Orchies, Tournay, Menin. Je t'en ferai encore passer quelques-unes ces jours-ci afin que chaque général de division de la droite et du centre en ait une, ainsi que les adjudants généraux et officiers généraux de jour qui seront plus à même de faire leurs reconnaissances sur le terrain.....

La pénurie des cartes s'accuse, du reste, dans la correspondance du 7 ventôse au 6 messidor :

7 ventôse (25 février).

Tharreau au général de brigade Hardy, à Philippeville (1).

Je ne puis t'envoyer les cartes que tu me demandes, n'ayant pas de collection double à l'état-major général, et celles qui existent nous étant nécessaires.

---

(1) Ce ne fut que vingt jours plus tard que le général Hardy reçut les cartes nécessaires à ses opérations.

Au général Hardy, chef de brigade à Philippeville.

28 ventôse.

Le Ministre vient de m'adresser les cartes ci-incluses et je m'empresse de te les faire passer.

Nota. — Quatre cartes numérotées comme suit :

N°s 42. Cambray.
43. Noyon.
77 et 109 *bis*. Rocroi et Palizeul.
78. Mézières et Sedan.

L'adjoint,
ROUYER.

Je t'engage à faire tous les efforts pour découvrir quelque dépôt de géographe égoïste et à le mettre en réquisition; c'est, je crois, le seul moyen de t'en procurer, à moins que le Ministre de la guerre ne veuille t'en envoyer. Je te prie de me faire parvenir le reçu du n° 77 à toi remis comme commandant de la place; j'en ai besoin pour ma responsabilité et le compte que je dois rendre soit au Ministre, soit à mon successeur.

THARREAU.

Le 6 messidor, c'est-à-dire à la veille de Fleurus, les généraux manquaient encore de cartes.

Liébert au général en chef Pichegru.

Ci-joint un paquet de Nivet.

Je t'envoie trois cartes que je te prie de faire remettre à ceux des généraux qui en auront le plus besoin; sous peu de jours, j'en enverrai d'autres. Je serai charmé de savoir ceux qui les recevront, afin d'en tenir note.

Chaque destinataire, en recevant ses cartes, devait signer un récépissé, adressé ou non par l'expéditeur, et le lui renvoyer.

Liébert, chargé d'en faire la répartition dans toute l'armée du Nord, adressait son reçu au directeur du Dépôt général de la Guerre.

10 ventôse an 2e de la République (28 février 1794).

Le général Liébert à Calon, général de brigade, directeur du dépôt général de la guerre.

Je m'empresse, au moment de mon arrivée à l'armée, Citoyen, de t'annoncer la réception de la caisse que m'annonce ta lettre du 3 passé. J'en ai fait la vérification aujourd'hui et je l'ai trouvée en tout conforme au détail que tu m'en donnes. Je te fais passer ci-joint mon reçu motivé, comme tu le demandes. Si tu peux m'en faire passer de Ferraris, tu m'obligeras. Cela m'est d'autant plus nécessaire que les généraux en manquent tous.

1er germinal (21 mars).

Le même au même.

Je reçois en ce moment les dix-huit feuillets de la carte de France que tu m'envoies. Ci-bas mon reçu, conforme au modèle que tu m'as fait passer.

Les cartes étaient ensuite demandées à Liébert, comme l'indiquait l'ordre du 5-6 germinal :

Les généraux de division sont prévenus derechef de s'adresser au chef de l'état-major de l'armée lorsqu'ils auront besoin de cartes géographiques pour les différentes parties de leur commandement. Ils seront très scrupuleux à ne demander que celles applicables à l'étendue qu'il comprend.

Les généraux de brigade s'adresseront à cet effet au général de la division à laquelle ils sont attachés. Ce dernier leur remettra celles convenables et les changera suivant les circonstances.

Chacun des généraux commandant les groupes d'aile ou du centre, ou leurs chefs d'état-major en accusaient réception à Liébert.

19 floréal (8 mai).

Liébert au général de division Ferrand, à Réunion-sur-Oise.

Tu m'as demandé des cartes, Citoyen Général, je t'en adresse quatre collections, comprenant chacune les numéros et places ci-après :

42. Cambray, Bouchain, Maubeuge;
43. Péronne, Saint-Quentin, la Fère;
44. Soissons;
77-109. Rocroi, Charlemont, Saint-Hubert;
78. Mézières, Sedan, Rethel;
79. Reims, Grand-Pré, Sainte-Menehould.

Ces cartes sont destinées à ton usage et à celui des généraux qui servent sous tes ordres. Comme elles proviennent du dépôt de la guerre, j'en donne des reçus. Tu voudras donc bien, Citoyen Général, m'en adresser un des quatre collections comprenant chacune les numéros et plans détaillés ci-dessus.

Chaque chef d'état-major de groupe se faisait de même adresser un récépissé par l'autorité subordonnée.

7 ventôse (25 février).

Au général de brigade Nalèche, à Givet.

L'adjudant général Rostollan avait demandé le reçu des cartes qu'il t'avait envoyées pour être attachées à l'état-major de la division de Givet. Il ne me l'a pas produit lorsque je lui ai succédé ; cependant, il est nécessaire que je sois pourvu de cette pièce pour ma responsabilité. Je

te prie, Général, de me le faire parvenir de suite. Tu recevras ci-inclus la note des numéros et tu n'auras qu'à les signer. J'attends avec impatience des rapports.

THARREAU.

Dans ce qui précède, on a pu voir que la carte utilisée était celle de Cassini pour la France et celle de Ferraris pour les Pays-Bas. Il y fallait encore ajouter une carte détaillée de la Sambre, celle de Chauchard pour l'Allemagne, enfin celle des Pays-Bas, par Mentelle.

24 floréal (13 mai).

Le général Charbonnié au Comité de Salut public.

J'ai reçu, Citoyens Représentants, la carte détaillée du cours de la Sambre et pays adjacents; quoi qu'elle ne soit pas très juste, elle suppléera à la carte de Ferraris.

13 prairial (1er juin).

Liébert au représentant du peuple Calon et directeur du dépôt général de la guerre, à Paris.

J'ai bien reçu, Citoyen Représentant, une collection de Ferraris que m'a remis le représentant du peuple Choudieu; ensemble les deux cartes d'Allemagne par Chauchard, que tu m'as adressées. Compte sur le soin que je porterai à leur conservation. Plus un calque d'une partie de la carte des étapes de France et un tableau de la carte générale de France, numéroté et collé sur toile.

Au quartier général à Nalinnes, le 22 prairial (10 juin) an 2e de la République.

A l'adjudant général Soult, chef de l'état-major de l'avant-garde.

Le général Lefebvre, Citoyen, nous a témoigné plusieurs fois le besoin d'une carte; nous t'adressons celle des Pays-Bas par Mentelle.

Tu voudras bien nous en accuser la réception; notre intention est que cette carte reste attachée à l'état-major et à la disposition du général commandant l'avant-garde.

Salut et fraternité.

GILLET, L.-B. GUYTON.

De tout ce qui précède, on peut conclure que les chefs des états-majors des armées du Nord, des Ardennes et de

la Sambre s'efforçaient d'y faire régner le plus grand ordre, et que leurs prescriptions et leur correspondance dénotent une grande expérience, jointe à une non moins grande fermeté.

On a vu encore que les situations et les registres, tenus en 1794, étaient de même nature que ceux que prescrit aujourd'hui l'Instruction du 20 février 1900.

Pour montrer, une fois de plus, l'analogie du fonctionnement à ces deux époques si éloignées, on citera les précautions prises par le chef de l'état-major quand celui-ci se déplaçait : lorsque Pichegru se résolut à exécuter sa marche du 7 floréal, de Lille sur Courtray, il porta, quelques jours avant, son quartier général à Lille ; et Liébert eut soin de donner les ordres nécessaires, pour que la correspondance du général en chef et le service de son état-major ne subissent aucune interruption.

Ordre du 23-24 *germinal* (12-13 *avril*).

L'armée est prévenue que le quartier général partira de Réunion le 24 pour aller s'établir à Lille. En conséquence toutes les dépêches seront adressées à cette ville. Le chef de l'état-major ne partira que le 25 vers 11 heures ou midi au plus tard. On pourra lui adresser les dépêches à Réunion jusqu'à cette heure.

(*A suivre.*) B.

LA

CAMPAGNE MARITIME

DE 1805 [1].

Vigo. — Le Ferrol. — La « Didon ».

Le brick le *Furet*, expédié le 27 juillet à Vigo, y portait, outre l'avis donné à Gourdon de l'arrivée de Villeneuve, un premier rapport sur le combat du 22 et la relâche imprévue qui allait retarder la jonction de l'armée combinée avec les forces du Ferrol.

Copie de la lettre du vice-amiral Villeneuve, adressée au Ministre de la marine et des colonies.

A bord du vaisseau de l'Empereur, le *Bucentaure*, le 8 thermidor an XIII (27 juillet), à 40 lieues Ouest-Sud-Ouest du cap Finistère (2).

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que la flotte combinée a quitté la Martinique le 16 prairial. Le 20 messidor, étant à la hauteur du cap Finistère, j'ai été pris par les vents d'Est-Nord-Est et de Nord-Est, qui ont soufflé avec violence. L'*Indomptable* a démâté de son grand mât de hune, et la flotte a souffert plusieurs avaries dans ses vergues et sa voilure.

Les vents ayant calmé n'ont point varié et se sont maintenus dans la même partie, et je suis resté ainsi sans pouvoir m'élever et luttant

(1) Voir la *Revue d'Histoire*, novembre 1901, page 1059.
(2) *Archives de la Marine*, BB[4], 230.

contre la contrariété des vents jusqu'au 3 thermidor, où j'eus connaissance de 21 voiles ennemies.

J'ai aussitôt formé l'escadre sur la ligne de bataille bâbord amures. L'amiral Gravina a fait à l'escadre espagnole le signal de prendre la tête de la ligne et lui-même s'est mis à la tête de l'escadre combinée.

Le temps était excessivement brumeux ; nous gouvernions sur l'ennemi qui, lui-même, gouvernait sur nous sur une ligne largue, avec l'intention apparente de serrer le vent sur notre arrière-garde et de la mettre entre deux feux par une contre-marche vent devant.

Dès que je le vis sous le vent par notre travers, je fis le signal de virer lof pour lof par la contre-marche.

La brume commençait à gagner. Dès que mon signal a été parvenu à l'amiral Gravina, il s'est empressé de l'exécuter avec beaucoup de résolution et il a été suivi successivement par tous les vaisseaux de l'escadre. Dès qu'il est parvenu à la hauteur du serrefile, il a engagé le combat avec des vaisseaux ennemis qui avaient déjà commencé leur mouvement vent devant. Mais alors la brume est devenue si épaisse qu'il m'a été impossible de plus rien apercevoir ; chaque vaisseau ne voyait à peine que son matelot d'avant.

La canonnade s'est successivement engagée sur presque toute la longueur de la ligne.

Nous tirions à la lueur du feu de l'ennemi, presque toujours sans l'apercevoir ; ce n'a été qu'à la fin du combat que, dans un court moment d'éclaircie, j'ai pu apercevoir sous le vent de la ligne un vaisseau portant pavillon espagnol qui tenait le vent sous ses basses voiles, ses huniers amenés. Près de lui étaient deux vaisseaux reconnus ennemis, dont l'un démâté de tous ses mâts, et l'autre à trois ponts, démâté de son petit mât d'hune et fort dégréé, faisant l'un et l'autre vent arrière.

Le vaisseau démâté paraissait dans une grande confusion et suffire à peine au travail de toutes ses pompes.

La brume la plus épaisse couvrait alors toute l'avant-garde et l'arrière-garde de l'escadre et m'ôtait la faculté de faire exécuter aucun mouvement. Dans ce que j'apercevais, tout l'avantage du combat était à nous.

Nulle éclaircie le reste de la soirée ; la nuit, les deux escadres sont restées en présence, faisant leurs signaux de conserve. Je crus cependant m'apercevoir que l'ennemi s'éloignait. Dès que le jour fut fait, nous le vîmes beaucoup sous le vent à nous. Tous les rapports reçus des bâtiments français étaient satisfaisants ; ceux de l'amiral Gravina se montraient pleins de détermination à poursuivre et réattaquer l'ennemi, d'autant que depuis l'éclaircie nous n'apercevions pas deux vais-

seaux espagnols, le *Firme* et le *Saint-Raphaël*. J'ordonnai le ralliement général et la ligne de bataille bâbord amures, et fis porter sur l'ennemi. Le vent mollit, la mer était grosse, l'ennemi arrivait et il fut impossible de toute la journée de parvenir à l'engager comme je le voulais.

Je m'occupai, pendant la nuit, à maintenir l'armée en ordre pour être prêt à recommencer l'affaire au point du jour.

Dès qu'il se fit, je fis porter sur l'ennemi qui s'était mis à une grande distance, en forçant de voiles, de manière à éviter un nouvel engagement.

Dans l'impossibilité de le forcer au combat, j'ai cru devoir ne pas m'éloigner d'avantage du but de ma destination, et diriger ma marche pour opérer, conformément à mes instructions, ma jonction avec l'escadre du Ferrol. J'éprouve des contrariétés des vents du Nord-Est à l'Est-Nord-Est qui, hier, ont soufflé avec la plus grande violence.

Voici les seules nouvelles que j'ai eues des deux vaisseaux qui manquent à l'escadre espagnole :

Le capitaine Cosmao, commandant le vaisseau de Sa Majesté Impériale, le *Pluton*, m'a rendu compte que, dès le commencement du combat, le vaisseau le *Firme* avait été démâté de son mât d'artimon et de son grand mât, qu'il l'avait couvert tant qu'il l'avait aperçu, en se mettant entre lui et l'ennemi, mais qu'ensuite il l'avait perdu de vue dans la brume.

Quant au *Saint-Rapahël*, il paraît certain qu'il n'a pas été démâté, mais ce vaisseau, mauvais voilier, et dérivant beaucoup, sera tombé sous le vent et nous aura perdus dans la première nuit.

Au reste, la brume a été si constante et si épaisse que je n'ai pu distinguer la force de l'ennemi. Mais le lendemain du combat, j'ai vu 14 vaisseaux, dont 3 à trois ponts, et la plupart m'ont paru très maltraités ; et s'il est vrai, comme l'assure le capitaine de la *Didon*, qui avait bien reconnu l'ennemi avant le combat, qu'il avait 15 vaisseaux, on peut présumer que l'un d'eux aura disparu dans l'action.

Toutefois, Monseigneur, cette affaire a été honorable aux armes des deux puissances, et sans la brume aussi épaisse que continue qui a favorisé les mouvements et la retraite de l'ennemi, il n'eût point échappé à nos efforts ni à une affaire décisive.

J'ignore encore le nombre des tués et blessés, mais je le crois peu considérable. J'ai à regretter le capitaine de Péronne, du vaisseau de Sa Majesté, l'*Intrépide*, qui a été tué.

Le capitaine Rolland, de l'*Atlas*, a reçu une blessure. J'aurai l'honneur de vous rendre incessamment des comptes détaillés à cet égard.

Je prie Votre Excellence d'agréer mon respect.

VILLENEUVE.

Ainsi qu'on l'a vu, l'amiral, à son entrée à Vigo, ne trouva et ne pouvait d'ailleurs trouver, ni ordres, ni instructions, ni nouvelles. Les deux lettres qu'il écrivit dès qu'il eut pris le mouillage, contrastent singulièrement avec les précédentes.

A bord du *Bucentaure*, en rade de Vigo, le 9 thermidor (28 juillet) an XIII (1).

Monseigneur,

Une nécessité impérieuse, irrésistible, m'a forcé d'entrer à Vigo. *Les malheurs se sont accumulés sur cette escadre dans une progression toujours croissante, depuis vingt jours que je lutte contre les vents constants de Nord-Est et d'Est-Nord-Est, à 60 lieues du cap Finistère, sans pouvoir le doubler.*

Nous avions obtenu enfin un vent favorable lorsque, le 3 thermidor, nous avons eu connaissance de 20 voiles ennemies ; j'ai aussitôt formé l'escadre sur la ligne de bataille bâbord amures. L'amiral Gravina a fait à l'escadre espagnole le signal de prendre la tête de la ligne et lui-même s'est mis à la tête de l'escadre combinée ; le temps était très brumeux, nous gouvernions sur l'ennemi qui, lui-même, gouvernait sur nous sur une ligne largue, avec l'intention apparente de serrer le vent sur notre arrière-garde, et, par une contre-marche vent devant, de la mettre entre deux feux. Dès que nous l'avons eue par notre travers sous le vent, j'ai fait signal de virer lof pour lof par la contre-marche. La brume commençait à regagner ; dès que mon signal est parvenu à l'amiral Gravina, il s'est empressé de l'exécuter avec beaucoup de résolution, et il a été suivi successivement par tous les vaisseaux de l'escadre ; et dès qu'il est parvenu à la hauteur du serre-file de l'escadre, il a engagé le combat avec des vaisseaux ennemis qui avaient déjà commencé leur mouvement vent devant. Mais la brume étant devenue très épaisse il m'a été impossible de plus rien apercevoir, et chaque vaisseau ne voyait à peine que son matelot d'avant. La canonnade s'est engagée successivement sur presque toute la longueur de la ligne ; nous tirions à la lueur du feu de l'ennemi, presque toujours sans l'apercevoir. Ce n'a été qu'à la fin du combat que, dans un moment d'éclaircie, j'ai pu apercevoir sous le vent de notre ligne un vaisseau portant pavillon espagnol et, près de lui, un autre vaisseau démâté de tous ses mâts et un vaisseau à trois ponts démâté de son petit mât de hune et fort dégréé, que nous avons reconnus pour ennemis, faisant

(1) Villeneuve au Ministre de la marine. *Archives de la Marine*, BB⁴, 230-235.

l'un et l'autre vent arrière tandis que le vaisseau espagnol serrait le vent sous ses basses voiles et ses huniers amenés. La brume couvrait encore toute l'avant-garde et toute l'arrière-garde de l'escadre, et m'ôtait la faculté de faire exécuter aucun mouvement.

La nuit, les deux escadres sont restées en présence, faisant leurs signaux de conserve; l'ennemi, cependant, paraissait s'éloigner; dès que le jour s'est fait, nous l'avons aperçu beaucoup sous le vent à nous, mais j'ai eu la douleur de voir qu'il manquait deux vaisseaux dans la ligne espagnole. J'ai ordonné, en virant de bord tous à la fois, le ralliement général, et dès que quelques vaisseaux eurent réparé leurs avaries, j'ai signalé la ligne de bataille bâbord amures et fait porter sur l'ennemi. Le vent ayant molli, la mer étant grosse, la ligne ayant eu quelque peine à se former, nous ne pouvions être à portée d'engager le combat qu'à la nuit, ce qui m'a décidé à faire retenir le vent et renvoyer l'affaire au lendemain, au jour. Dans la nuit, les vents ont varié au Nord ; dès que le jour s'est fait, nous avons gouverné sur l'ennemi qui nous restait à une grande distance, mais il ne s'est point prêté à un nouvel engagement et il a forcé de voiles en tenant le vent. Comme je n'avais aucune espérance de le forcer au combat ni de pouvoir le joindre, que je lui soupçonnais l'intention de vouloir nous occuper en attendant des renforts et de me détourner de ma destination, où la situation de la plus grande partie des vaisseaux me forçait de me rendre sans délai ; je n'ai pas cru devoir m'obstiner à sa poursuite et j'ai fait route ; mais les vents ont tourné au Nord-Est et à l'Est-Nord-Est, et le 7 ils ont soufflé avec tant de violence que l'escadre a encore dérivé sous le vent du cap Finistère.

J'ai appris depuis, par le capitaine Cosmao, commandant le *Pluton*, qui suivait immédiatement la ligne espagnole, que dès le commencement du combat le vaisseau espagnol le *Firme* avait été démâté de son grand mât et de son mât d'artimon, qu'il l'avait couvert en passant sous le vent à lui, mais qu'il l'avait ensuite perdu de vue dans la brume. Quant au second vaisseau qui nous manque, le *Saint-Raphaël*, il n'avait pas perdu de mât, mais ce vaisseau, mauvais voilier et dérivant beaucoup, ayant eu quelques avaries dans son gréement, a dû être entraîné sous le vent de la ligne et ensuite peut-être coupé par l'ennemi à la faveur de la brume. Je n'ai pas pu distinguer la force de l'escadre ennemie, mais par le rapport de la frégate la *Didon*, qui a été le reconnaître, il paraît qu'elle n'était que de 14 à 15 vaisseaux, dont 3 à trois ponts.

Il est à présumer que, sans les circonstances d'une brume aussi épaisse et aussi continue, le combat qui paraissait commencer sous d'heureux auspices, aurait eu des suites bien différentes.

J'ignore encore le nombre des tués ou blessés; dans l'escadre nous

avons perdu le capitaine de Péronne, commandant l'*Intrépide;* le capitaine Rolland, commandant l'*Atlas*, est blessé. Je vous rendrai, à ce sujet, des comptes plus détaillés ainsi qu'un extrait de mon journal, sur tous les signaux et toutes les manœuvres qui ont été faites.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon respect.

VILLENEUVE.

Le vice-amiral Villeneuve, grand-officier de la Légion d'honneur, commandant en chef l'escadre impériale à Vigo, à S. E. M. l'Ambassadeur de S. M. l'Empereur des Français.

En rade de Vigo, le 9 thermidor (28 juillet) an XIII (1).

Monsieur l'Ambassadeur,

Je me fais un devoir d'informer Votre Excellence que les escadres combinées de France et d'Espagne, sous les ordres de l'amiral Gravina et de moi, venant de la Martinique et se dirigeant sur le Ferrol, ont été obligées par suite des vents contraires, par les besoins pressants d'eau et quelques rafraîchissements pour leurs malades et blessés, de donner un pied d'ancre sur cette rade.

Le 3 de ce mois, nous avons eu une rencontre, près le cap Finistère, avec une escadre anglaise; il y a eu un combat au milieu d'une brume tellement épaisse, que les vaisseaux ne s'apercevaient qu'aux éclairs de leurs canons, et c'est avec un vif regret que j'ai à vous informer que le lendemain nous avons trouvé deux vaisseaux de moins dans la ligne espagnole.

Ce résultat a été bien différent de celui que nous nous promettions de la manière dont le combat a été engagé.

L'amiral Gravina, qui avait pris la tête de la ligne, l'a conduite avec cette résolution qui caractérise son caractère, et la perte que nous avons faite ne saurait être attribuée qu'à la circonstance de cette brume qui est survenue.

Nous avons resté en présence les deux jours suivants, mais l'ennemi a constamment refusé le combat, et jugeant de son intention de nous occuper, en attendant des renforts, et me trouvant pressé par le besoin d'eau et le nombre de malades, j'ai dirigé ma route sur le Ferrol; *mais par suite du malheur qui s'est appesanti sur cette escadre, depuis plus de trois semaines, les vents sont encore contraires.*

Nous avons lutté avec eux jusqu'à hier, que les circonstances sont

(1) *Archives de la Marine*, BB[4], 231.

devenues assez graves pour m'obliger de prendre ce port. Je n'y resterai que le temps nécessaire pour mettre quelques malades à terre.

VILLENEUVE.

A bord du *Bucentaure*, en rade de Vigo, le 9 thermidor (28 juillet) an XIII (1)

Monseigneur,

Je vous ai dit qu'une nécessité impérieuse et irrésistible m'avait forcé d'entrer à Vigo. Le 20 messidor, étant à la hauteur du cap Finistère, j'ai été pris par les vents d'Est-Nord-Est et de Nord-Est qui ont soufflé avec violence. L'*Indomptable* a été démâté de son grand mât de hune; plusieurs vergues ont été cassées et des voiles emportées. Les vents ayant calmé, n'ont pas varié et se sont maintenus dans la même partie; la marche extrêmement désavantageuse de l'escadre, particulièrement de la division espagnole, le seul *Argonaute* excepté, nous faisait perdre du chemin, bien loin de nous permettre d'en gagner. Cependant les maladies faisaient des progrès rapides à bord de plusieurs vaisseaux, particulièrement à bord des deux vaisseaux de Rochefort, l'*Algésiras* et l'*Achille*, qui avaient déjà au delà de 150 hommes sur les cadres, et le besoin d'eau s'y faisait sentir. Enfin le 3 thermidor, nous faisions route avec un vent favorable et nous comptions arriver le lendemain au Ferrol, quand nous avons rencontré l'escadre ennemie; le combat qui s'en est suivi a ajouté encore à la détresse des vaisseaux, par les avaries qu'ils ont reçues, et les blessés qui en ont été la suite, et pour comble de malheur les vents ont repassé au Nord-Est, avec force; l'escadre ne pouvant tenir de la voile, nous avons encore dérivé sous le vent du cap Finistère. Je me détermine donc à arriver, avec l'intention d'aller à Cadix, après en avoir fait part à l'amiral Gravina, qui était fortement de cet avis. Il y avait à peine six heures que nous en faisions la route, que le vent qui soufflait en coup de vent vint à calmer et passa peu de temps après au Sud et Sud-Sud-Ouest. Je repris la route au Nord pour aller au Ferrol. Le soir les vents calmèrent; dans la nuit ils passèrent au Nord-Ouest, puis au Nord, enfin au Nord-Ouest. Enfin le *commandant de l'*Achille *m'écrivit, par l'intermédiaire du général Magon, qu'il avait 200 hommes sur les cadres;* qu'il avait fait démolir toutes les cloisons et galeries du faux-pont pour y placer *les malades;* qu'il n'avait que *cinq jours d'eau.* Le général Magon *sur l'*Algésiras *me fit connaître qu'il était dans la même situation.*

*L'*Indomptable, *l'*Intrépide, *l'*Aigle *avaient chacun plus de 150 malades sur les cadres; tous les vaisseaux en avaient de 60 à 120, sans*

(1) Villeneuve au Ministre de la marine. *Archives de la Marine*, BB⁴, 230-233.

aucune espèce de secours à leur donner. Obligé de prendre une détermination, n'ayant d'autre port à portée, pour porter quelques remèdes à ma situation, que celui de Vigo, j'ai été obligé d'y rentrer.

Je me regarde ici *comme à la mer, ce port n'a aucune ressource ni aucune défense.*

Dès que j'y aurai fait un peu d'eau et mis les malades les plus embarrassants à terre, je mettrai sous voiles ; j'en préviens le général Gourdon, mais si les vents me contrarient pour le Ferrol, je fais route pour Cadix. Je n'ai pas un mois complet de vivres ; enfin notre situation est extrêmement fâcheuse. Du reste, la maladie qui nous afflige n'a rien de dangereux, c'est le scorbut et la dysenterie, très peu de fiévreux; quelques rafraîchissements pourront en remettre un grand nombre.

J'ai tant de détails à vous donner que je suis obligé de les renvoyer à un prochain courrier.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon respect.

VILLENEUVE.

Dès le lendemain, Gourdon avait, au Ferrol, connaissance de cette importante nouvelle et était sollicité de prendre part à la bataille qui paraissait certaine. Mais, malgré les ordres réitérés qu'il avait reçus, Gourdon, ne s'étant pas encore porté à la Corogne, se trouvait hors d'état d'intervenir si, comme on devait s'y attendre, Calder était resté dans ces parages.

10 thermidor (29 juillet) an XIII (1).

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous annoncer, devant Vigo, l'arrivée de l'amiral Villeneuve ; je transcris la lettre que cet amiral m'écrit : « Je vous écris à la hâte, Général, pour vous annoncer mon arrivée sur ces parages. J'ai donné, dans la brume, dans une escadre anglaise ; il y a eu un combat. *L'escadre a de grands besoins ; j'ai des vaisseaux qui manquent d'eau. Faites tous vos efforts pour venir nous joindre. Je vais faire route pour le Ferrol, où il me paraît probable qu'il y aura encore bataille ; je m'en rapporte à vous pour être sûr que vous ferez tout ce qui sera possible pour y prendre part.* Datée de 16 lieues dans le Sud-Sud-Ouest du cap du Finistère.

Signé : VILLENEUVE. »

(1) *Archives de la marine,* BB[4], 220.

Les vents ne m'ont pas encore permis de me rendre à la Corogne. Je vais faire mon possible pour me trouver en dehors.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

GOURDON.

Dès qu'il eut débarqué ses malades et fait un mois d'eau, Villeneuve s'occupa du départ. Mais, à la veille d'un combat qui paraissait certain, puisque Calder était encore dans ces parages, l'armée combinée fut affaiblie de trois vaisseaux.

Le 11 thermidor (30 juillet) an XIII (1).

Monseigneur,

Je ne puis encore que vous écrire à la hâte pour vous annoncer que je vais remettre sous voiles; nous avons fait ici, malgré de grandes difficultés, pour *un mois d'eau, ce qui équivaut à la durée de nos vivres.*

Les vaisseaux l'*Atlas*, l'*Espagne* et l'*Amérique*, de 60 canons, ne sont pas des vaisseaux navigables en escadre et sont faits pour tout compromettre ; nous avons pris la détermination de *les laisser ici*, sans croire avoir de beaucoup diminué nos forces ; l'*Atlas* sert d'entrepôt pour y loger plus de 800 malades, en attendant que les établissements que l'on forme à terre soient prêts pour les recevoir ; nous avons en outre débarqué à terre plus de 400 malades ou blessés.

Je me suis servi des espèces monnayées de la prise espagnole la *Minerve*, pour faire payer un mois de solde et de traitement à toute l'escadre ; le reste de ces fonds a été entreposé chez le commissaires des relations commerciales ; la totalité de la somme qui s'est trouvée à bord de ce bâtiment se montait à 408,000 piastres, dont 267 ont été remis au commissaire des relations commerciales, ainsi que la prise.

Je vais faire route pour le Ferrol, si les vents me le permettent, mais en cas contraire, je filerai sur Cadix ; il me paraît assez difficile que je fasse ce passage sans être obligé de livrer combat ; mais, dans l'alternative de voir cette escadre se perdre dans ce port et de l'y voir paralysée pour tout le reste, il me paraît qu'il n'y a pas à balancer. Puisse une nouvelle rencontre être plus heureuse que la première.

Je donne avis au général Gourdon de ma sortie.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon respect.

VILLENEUVE.

---

(1) *Archives de la marine*, BB[4], 230.

Effectivement, dès le 31, et malgré une brise du large qui s'éleva un moment, toute l'armée parvint à sortir de la baie de Vigo.

Le vice-amiral Villeneuve au Ministre de la marine.

Vigo, le 12 thermidor (31 juillet) an XIII (1).

Je suis en appareillage; je laisse ici deux vaisseaux espagnols et le vaisseau français l'*Atlas*. Ces bâtiments n'ont pas beaucoup souffert dans le combat, mais ils marchent mal et je les considère comme moins propres à renforcer l'escadre qu'à gêner et retarder ses mouvements.

J'ai débarqué ici mes malades : la longueur de la navigation et les mauvais temps m'en ont donné quelques-uns parmi les troupes passagères, mais ces maladies, qui ne sont que du scorbut, n'ont aucun caractère dangereux, l'air et les vivres de terre les guériront très promptement. Je pars donc avec quinze vaisseaux, dont deux espagnols. Si nous n'avons affaire sur notre route d'ici au Ferrol qu'avec l'escadre que nous avons combattue, nous n'en avons rien à redouter.

VILLENEUVE.

L'arrêt de quatre jours, fait à Vigo, du 28 au soir au 31 juillet, ne paraît pas avoir été exagéré, si l'on tient compte, à la fois, de la tempête du Nord-Ouest qui continuait à souffler (2), et des besoins réels de l'armée combinée.

Journal de Reille.

Le premier soin a été de mettre à terre les malades et de se procurer les rafraîchissements. Un commissaire et l'ambulance de terre ont été débarqués; ils ont établi quelques fournitures dans quelques salles éparses dans le faubourg, où l'on a débarqué environ 40 malades ou blessés de terre et de mer. Les amiraux ont laissé à Vigo trois vaisseaux qui retardaient l'armée par leur marche : l'*America* et l'*Espagne*, espagnols, et l'*Atlas*, français. On a fait un hôpital de ce dernier vaisseau et mis dessus 800 malades. Toutes ces opérations se sont faites les 9, 10 et 11 (28, 29 et 30 juillet).

---

(1) *Archives de la Marine*, BB⁴, 230-244.

(2) Voir ci-dessous, à propos des mouvements de Nelson.

Avec les deux vaisseaux perdus dans le combat du 22, la force de l'armée se réduisait donc à 15 vaisseaux, force sensiblement égale à celle que Calder avait montrée. On n'eut pas à combattre, mais le court trajet de Vigo au Ferrol prit plus de 48 heures.

Le 12 (31 juillet) au matin, l'armée a mis sous voile n'ayant plus que treize vaisseaux français et deux espagnols, et s'est élevée dans la journée à cinq lieues de la côte. Le 13 (1er août), les vents au Sud-Ouest, fait route sur le cap Finistère, que nous avons doublé de très près dans la soirée. Le 14 (2 août) au matin, aperçu le cap Prior et la tour d'Hercule, fait d'abord route pour rentrer au Ferrol, où les deux vaisseaux espagnols avaient déjà donné. Ensuite, venu mouiller à *la Corogne vers les 10 heures, le 2 août* (1).

Contre toute attente, il n'y avait pas eu combat, Calder ayant disparu depuis le 25 juillet et ne se trouvant pas devant le Ferrol (2).

C'est le 2 août que, pour la première fois depuis le 4 juin, jour où il avait été rejoint par Magon, Villeneuve put recevoir des ordres, des instructions et être mis au courant de ce qui s'était passé depuis le 3 mai, date du jour où la *Didon* avait quitté la France.

Le premier effet des ordres fut, d'après Reille, d'amener l'amiral à mouiller à la Corogne même.

L'amiral avait d'abord l'intention d'aller au Ferrol, mais il en a été détourné par des dépêches du Ministre qui lui ont été remises à l'entrée. Il était impossible d'être plus mal qu'à la Corogne pour une réunion avec le Ferrol, puisque les deux escadres ne pouvaient sortir avec le même vent, qu'il fallait tirer du Ferrol presque tout ce dont nous avions besoin, et qu'une armée anglaise, se plaçant entre deux, pouvait empêcher la réunion avec beaucoup moins de forces (3).

---

(1) Journal de Reille.

(2) Ce jour-là, il est signalé par les éclaireurs d'Allemand à 40 lieues au Nord-Nord-Ouest du Ferrol.

(3) Journal de Reille.

Ce fut au moment où, pénétrant dans la baie, Villeneuve allait entrer au Ferrol, qu'il reçut l'ordre de s'arrêter à la Corogne. Malheureusement, l'amiral Gravina, qui était en tête de colonne, ne fut prévenu que trop tard pour pouvoir changer de route et dut pénétrer dans le port.

*L'amiral Gravina au ministre de la marine Decrès, à bord de l'*Argonaute, *à l'ancre dans le port du Ferrol* (1).

3 août.

.....Dira à Votre Excellence, l'amiral Villeneuve, qu'hier au matin, après avoir fait faire le signal de relâcher ici et m'avoir dit lui-même qu'il entrerait au Ferrol en suivant mon vaisseau; que, étant moi déjà dedans le goulet du port, il fit le signal de serrer le vent à l'escadre, chose déjà impossible à moi de pouvoir vérifier (exécuter) et qui me mit en grande confusion et désespoir, jusque à avoir su qu'un ordre absolu, venu dans le moment que allait à entrer, l'empêcha et l'avait obligé d'aller mouiller à la Corogne, comme lui-même vint me dire l'après-dîner et me donna votre dépêche du 21 messidor, à Fontainebleau.....

Le contre-amiral Gourdon, commandant les forces navales de Sa Majesté au Ferrol, à Son Excellence le Ministre de la marine et des colonies.

Le 16 thermidor (4 août) an XIII (2).

Monseigneur,

Je m'empresse de vous prévenir que l'amiral Villeneuve vient de mouiller à la Corogne avec treize vaisseaux français. L'amiral Gravina, qui le précédait quand on les a vus le matin faire route vers le port, est entré ici croyant en être suivi, mais au moment de donner dans le goulet, il (Villeneuve) a tout d'un coup changé d'avis et fait route pour la Corogne.

Je viens d'envoyer à son bord, et si les vents soufflent un moment du Nord-Est, je le rejoindrai à l'instant.

Je joins ici un paquet qu'il m'avait fait passer de Vigo pour Votre Excellence.

J'ai l'honneur d'être de Votre Excellence, Monseigneur, le très humble et très obéissant serviteur.

GOURDON.

---

(1) *Archives de la Marine*, BB⁴, 232. — Note de la main de Gravina.
(2) *Archives de la Marine*, BB⁴, 229.

A bord du *Bucentaure*, en rade de la Corogne, le 15 thermidor (3 août) an XIII (1).

Monseigneur,

J'ai dû ne séjourner à Vigo que le temps nécessaire pour remédier aux causes qui m'y avaient fait entrer. J'en suis sorti le troisième jour avec treize vaisseaux français et deux espagnols et les frégates de l'armée. Le temps m'a favorisé, j'en ai profité et, longeant de près la côte du cap Finistère, à Sizargue, pendant la nuit, au jour je me suis trouvé presque à vue de ce port. Je savais que l'escadre anglaise y avait reparu, et je m'attendais à avoir un combat à livrer avant d'entrer, mais je n'ai rien vu. J'ai trouvé les escadres combinées dans le port du Ferrol; la situation de l'escadre en vivres, en eau, des mâts d'hunes à changer, des mâts à jumeller, me paraissaient des raisons suffisantes pour entrer au Ferrol et m'y réunir à la majeure partie des forces combinées qui s'y trouvent déjà, et avec laquelle j'aurai pu en sortir. *Déjà je m'en approchais, quand j'ai reçu vos dépêches et notamment l'ordre de Sa Majesté qui me le défend expressément* (1). *J'ai aussitôt fait le signal de tenir le vent. L'amiral Gravina, qui marchait en avant à moi, était trop engagé dans la passe; il n'y a pas été à temps et a été obligé d'entrer. Il en est inconsolable.*

Je suis venu mouiller à la Corogne, mais je m'y trouve beaucoup moins en appareillage et en état de faire notre jonction. Je vais éprouver beaucoup de difficultés pour faire de l'eau, pour prendre les vivres qui me sont nécessaires sur les vaisseaux du Ferrol et, en sus, tout ce qui peut accélérer la mise en mouvement des forces combinées.

Je n'entreprendrai pas, Monseigneur, de vous dépeindre mon état, il est affreux; lorsque Sa Majesté m'honore d'une grande confiance, qu'elle met à ma disposition toutes ses forces navales et celles de ses alliés, je me trouve empêché par les circonstances les plus fatales. *Tout est contre moi, jusqu'au ciel;* la foudre est tombée sur mon vaisseau amiral, le *Bucentaure*, a pénétré sous son faux pont, sans cependant y occasionner de graves accidents. Je tâcherai de ne pas en être abattu. Dans le malheur, on n'a pas d'amis; j'en trouve heureusement un dans l'amiral Gravina; il sent et partage vivement ma position, mais, au milieu de si grands intérêts, il doit se taire sur ce qui m'est personnel.

Dès que j'ai été mouillé, je me suis rendu au Ferrol à bord de l'amiral Gravina et je lui ai remis votre dépêche en lui communiquant, suivant votre ordre, les instructions définitives dont je suis chargé.

---

(1) *Archives de la Marine*, BB⁴, 230-248.

J'ai vu le contre-amiral *Gourdon*, qui dans ce moment est *très dangereusement malade.*

J'ai vu l'escadre française et espagnole dont j'ai été très satisfait, plût au ciel que l'escadre de Cadix qui m'a rallié fut composée de vaisseaux semblables ; c'est encore le moment de dire : on ne mit jamais en mer d'aussi misérables bâtiments. C'est la cause première de tous nos malheurs.

Suivant les rapports qui m'ont été faits, les vaisseaux français n'ont pas les six mois complets de vivres en biscuit. J'ai ordonné qu'on s'occupât du moyen de mettre toute l'escadre venant de la Martinique à 45 *jours de vivres* en prenant sur la division du Ferrol. Il y a un mois et demi que j'ai réduit la ration des équipages d'un quart, et cette réduction subsistera jusqu'à ce que je sois mieux approvisionné.

Dans l'escadre espagnole du Ferrol, il y a un vaisseau de 60, le *Saint-Julien*, mauvais voilier, l'amiral Gravina n'en veut pas; il va faire verser son équipage sur le *Saint-Ildephonse*, réputé très bon voilier et en état de nous suivre sous quatre jours.

Le vaisseau de l'amiral Gravina a sa guibre enfoncée au point que les ingénieurs du port ont jugé qu'il était indispensable quelle soit réparée. Ce vaisseau sera prêt sous trois ou quatre jours.

J'ai éprouvé qu'il est préférable que dans la formation de la ligne de bataille nous intercalions les vaisseaux espagnols avec les français ; les circonstances d'un combat naval placent souvent des corps d'armée dans des positions extraordinaires; la gloire et le blâme qui en peuvent résulter doivent être partagés par les deux marines. Dès que je pourrai me mettre en mouvement, je partirai si le temps me sert ; *je tâcherai d'entrer à Brest ou de tromper la surveillance de l'ennemi et de donner dans la Manche, en serrant le cap Lizard, si j'y vois quelque apparence de succès ; enfin, je prendrai la route de Cadix, si les deux autres partis me paraissent impraticables dans l'état actuel des choses.*

Quant à la division aux ordres du capitaine de vaisseau Allemand, que je suppose rendue par la longitude et latitude que vous lui avez fixée et ou il doit croiser jusqu'au 25 thermidor, je crains de lui envoyer l'ordre de se rendre ici, attendu que l'ennemi ne s'en est pas éloigné et qu'il y est en grande force; comme je suppose que vous avez également prévu le cas ou il n'aurait aucune connaissance de l'escadre sur ses deux points de croisière, et qu'il a une destination, je pense qu'il est bien préférable qu'il la suive, bien assuré qu'il occupera toujours une force égale à la sienne, qui sera distraite des escadres d'Ouessant et de celles disponibles contre les escadres combinées du Ferrol.

L'escadre ennemie a été signalée avant-hier et hier. On la dit de 14 *vaisseaux, dont 4 à trois ponts*, je ne sais si elle a été informée de ma relâche à Vigo, elle sera étonnée de notre jonction ici.

Je ne sais quels seront vos ordres sur le vaisseau l'*Atlas* et les deux petits vaisseaux espagnols que j'ai laissés à Vigo. J'ai chargé le capitaine de frégate Gohar, qui commande l'*Atlas* par intérim, en attendant le rétablissement du capitaine Rolland, qui a été horriblement brûlé dans le combat du 3, je l'ai chargé, dis-je, du soin de l'établissement des malades, de les réunir à son bord jusqu'à leur guérison; enfin, de toute la police des Français provenant de l'escadre. J'ai pris une partie de son équipage pour le répartir sur l'*Achille* et l'*Algésiras* qui ont le plus fourni de malades. J'ai encore en ce moment plus de 200 malades à débarquer, presque tous scorbutiques.

Ces trois vaisseaux peuvent prendre à Vigo une position qui les mette à l'abri de toute attaque de l'ennemi en débarquant quelques canons de leurs vaisseaux, mais, du reste, ils sont absolument hors d'état de naviguer en escadres ; sans eux et quelques autres, je n'aurais pas eu un moment de contrariété sur mer.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon respect.

VILLENEUVE.

Il est essentiel de remarquer que la lettre de Villeneuve porte la trace très nette de l'ordre de l'Empereur en date du 16 juillet : « Si, par l'effet de combats..... votre situation se trouvait considérablement changée, nous n'entendons pas que, dans aucun cas, votre armée entre dans le port du Ferrol. Dans ce cas qui, avec l'aide de Dieu, n'arrivera pas, nous désirons *qu'après avoir débloqué nos escadres de Rochefort et du Ferrol, vous mouilliez de préférence dans le port de Cadix.* »

En outre, les deux lettres de Decrès, en date des 18 et 20 juillet, sont très clairement visées. Or, la première prévoit le cas ou Allemand ne pourrait être rallié, et contient une copie des instructions données à ce capitaine le 17, en vertu desquelles, ou bien il attendra à Rochefort, ou bien, étant appareillé et n'ayant pas trouvé Villeneuve au Ferrol, *il aurait toute liberté*, après le 13 août (25 thermidor), *pour une croisière indépendante*. La seconde annonce le départ de la division de Rochefort le 17 juillet et sa station probable, du 29 juillet au 3 août, à 40 lieues à l'Ouest du Ferrol, puis

jusqu'au 13 août par 46°56 de latitude Nord et 9°30 de longitude Ouest. On se souvient que Decrès a commis la grave omission de ne pas faire connaître à Villeneuve qu'Allemand doit, après le 13 août, se porter à Vigo.

A la date où l'on était arrivé et dans l'état des renseignements qu'il avait reçus, le seul espoir qui pût rester à Villeneuve pour retrouver Allemand était de le faire chercher au *second point de rendez-vous*, *c'est-à-dire à hauteur de Rochefort.*

C'est ainsi que fut rédigé, le 4 août, l'ordre suivant destiné au commandant de la frégate la *Didon.*

Ordre à la Didon.

16 thermidor (4 août), en rade de la Corogne.

M. Milius, capitaine de frégate commandant la *Didon*, appareillera le plus tôt possible de la rade de la Corogne et se dirigera sur le point de croisière de *46° 56' Nord et 9° 30' Ouest*. Sur ce parage, il doit rencontrer l'escadre de Rochefort, commandée par M. Allemand, capitaine de vaisseau et composée de 5 vaisseaux de ligne, 2 ou 3 frégates et 1 brick.

Le capitaine Milius informera le commandant Allemand de l'arrivée de l'escadre combinée sur le Ferrol, lui remettra les dépêches ci-jointes et se rangera sous son commandement.

Dans le cas où, après avoir parcouru ce point de croisière pendant vingt-quatre heures, il n'aurait pas connaissance de l'escadre du commandant Allemand, M. Milius ferait aussitôt route pour rallier l'escadre sur le Ferrol..... Si elle était partie, il trouverait des ordres sur sa destination ultérieure..... Si, par l'effet des chasses qu'il pourrait éprouver de la part de l'ennemi, M. Milius ne pouvait pas rejoindre l'escadre soit au Ferrol, soit à la mer, il chercherait à rentrer dans un des ports de France, celui de Lorient devant être préféré à tout autre.

M. Milius est prévenu que le commandant Allemand ne doit tenir la croisière qui lui est ordonnée que jusqu'au *25* thermidor (13 août).

La frégate n'était pas prête à mettre immédiatement à la voile, pas plus, d'ailleurs, que l'escadre qui embarquait son eau et ses vivres. Les vents s'opposaient, en outre, à la sortie de la rade. On attendit donc jusqu'au 8 avant de faire partir la *Didon*.

Dans l'intervalle, l'amiral reçut des communications importantes :

1° La lettre de l'Empereur à l'amiral Gourdon, en date du 27 juillet.

Celle-ci prescrit :

a) De rechercher Allemand *d'après ses instructions* (ce qui veut dire les lettres de Decrès du 18 et du 20 juillet).

b) Si Villeneuve n'est pas arrivé le 8 août, d'aller le chercher à *Cadix* en y envoyant le *Régulus* une fois que ce vaisseau sera arrivé à Vigo.

c) De laisser au Ferrol l'avis à Villeneuve de se porter sur *Cadix* pour y faire sa jonction et poursuivre, en outre, sa mission dont le but n'a pas changé ;

2° Un avis, donné par Beurnonville à Jourdan, de Madrid, en date du 29 juillet, reçu probablement le 2 au Ferrol, de l'arrivée de Nelson, avec 11 vaisseaux, le 20, à Gibraltar et de sa rentrée dans l'Océan le 26.

Par la première de ces lettres (1), peut-être aussi par l'annonce de l'arrivée à Vigo, le 5, du lieutenant Gauthier, aide de camp du Ministre de la marine, Villeneuve put *deviner*, qu'après le 25 thermidor (13 août), et non le 15 (3 août), Allemand viendrait à Vigo. Toutefois, il peut se faire qu'une lettre non retrouvée du Ministre et qui n'est pas mentionnée sur le registre de correspondance (2), ait expliqué la situation. Elle

---

(1) Le 6 août, Villeneuve écrit : « Le contre-amiral Gourdon me fait passer mes dépêches du 28 qui me fixent sur la route que doit tenir l'escadre de Rochefort. J'expédie sur-le-champ la frégate la *Didon* pour lui donner avis de l'arrivée des escadres combinées au Ferrol, avec ordre de les rallier. Dans le cas où elle me trouverait parti, je lui laisserai des instructions sur la route que je dois tenir... »

(2) Voici la copie de ce registre pour le moment *considéré* :

Envoi simple d'instructions de Sa Majesté en date du 7 thermidor.

Présumant qu'il est à Cadix, il lui est ordonné de n'y rester que quatre jours, de se porter sur le Ferrol, d'y rallier les 15 vaisseaux

ferait alors comprendre le post-scriptum qui fut ajouté, le 6 août, à l'ordre donné le 4 au commandant de la *Didon*.

P.-S. — *De nouvelles dépêches* (?) de son Excellence le Ministre de la Marine m'apprennent que le commandant Allemand, *après l'époque du 25 thermidor* (13 août), doit se présenter devant Vigo et y prendre langue. Le capitaine Milius prendrait également cette direction dans l'espérance de le joindre. Le capitaine Milius peut rencontrer à la mer le vaisseau le *Régulus*, commandé par le capitaine Lhermite ; il se joindra à lui et lui donnera communication des présentes instructions et l'éclairerait dans sa marche pour rallier l'armée combinée.

Le texte de l'avis, que la frégate la *Didon* dut porter à Allemand n'a pas été conservé, mais il paraît à peu près sûr que la lettre suivante, qui fut le surlendemain adressée à Vigo, au lieutenant Gauthier, avec ordre de la remettre à l'arrivée d'Allemand, en fut la copie à peu près textuelle.

Au capitaine Allemand, en rade de Vigo.

En rade de la Corogne, le 20 thermidor (8 août) an XIII (1).

Je vous ai expédié M. le commandant de la frégate la *Didon*, *pour vous donner avis de l'arrivée sur le Ferrol de l'escadre combinée, au-devant de laquelle vous avez été détaché*. Je vous préviens que je suis au moment de partir pour suivre la destination qu'il a plu à Sa Majesté

---

français et espagnols, ensuite de se diriger sur Brest, d'y rallier l'amiral Ganteaume et de se rendre devant Boulogne ; il lui est recommandé de tâcher de rallier le commandant Allemand.

22 thermidor (10 août).

L'Empereur compte que malgré le combat du 9 thermidor et sa relâche à Vigo, il aura continué de remplir sa mission, et ce conformément aux ordres du 7 thermidor.

Instructions de l'Empereur du 25 thermidor (13 *août*).

Ordre itératif de se rendre devant Boulogne.

(1) *Archives de la Marine*, BB[4], 230.

de donner à toutes ses forces combinées rassemblées sur ce point. Je dois donc vous informer de la route que je dois prendre, *mais que les circonstances, néanmoins, peuvent faire changer. Si votre réunion ne peut se faire devant le Ferrol, et que vous soyez informé que les forces combinées en sont parties, vous vous dirigerez pour aller à Brest en allant atterrir sur Penmark. Dans le cas où j'éprouverais quelques contrariétés pour suivre cette route,* MA DESTINATION DÉFINITIVE SERAIT LE PORT DE CADIX, *où vous devez également vous rendre, mais en ayant soin d'éviter le cap Saint-Vincent* (1), *où probablement l'ennemi tient une croisière;* arrivé à Cadix, vous y recevrez de nouvelles instructions, celles-ci annulant, par ordre de Sa Majesté, toutes celles que vous pourriez avoir reçues précédemment.

VILLENEUVE (2).

Le 6 août, à 5 h. 15 du soir, la *Didon* mit à la voile par joli frais du Nord-Est.

Voici, d'après le capitaine Milius (3), ce qui se passa pour cette frégate, dont la perte eut de si graves conséquences.

La *Didon* partit de la Corogne le 18 (6 août), au coucher du soleil par un vent de Nord-Est. L'escadre de l'amiral Calder avait été en vue toute la journée..... Je fis route au Nord-Ouest jusqu'au matin que j'aperçus plusieurs bâtiments dans mes eaux, je pris alors le vent le cap au Nord et les perdis de vue dans peu d'heures.

Le 20 (8 août), *m'estimant à environ 20 lieues au Nord-Ouest du cap Finistère,* je fus obligé de prendre chasse au Sud-Ouest pour éviter un gros vaisseau de guerre qui venait sur moi à toutes voiles. Il ne leva la chasse qu'à la nuit. Le vent étant très inégal et soufflant toujours de la partie Nord-Est, je gouvernai successivement à différentes aires de vent pour cacher ma route et éloigner l'ennemi. Le lendemain matin, ne voyant personne à l'horizon, je repris les amures à tribord.

Le 21 (9 août), je visitai plusieurs bâtiments neutres. Je n'appris rien qui put m'éclairer sur l'objet de ma mission.

Le 22 (10 août), éprouvant les mêmes contrariétés que les jours pré-

---

(1) Cette phrase est caractéristique, elle se trouve dans les lettres impériales du 26 germinal, à Allemand et du 27 à Gourdon.

(2) Cette lettre arriva le 12 à Vigo. Lettre du lieutenant Gauthier. 14 août. *Archives de la Marine*, BB[4], 233.

(3) *Archives de la Marine*, BB[4], 232.

cédents, et le terme de ma croisière approchant, j'eus connaissance, à 5 heures du matin, me trouvant par 43° 16′ de latitude Nord et 14 degrés de longitude Ouest, d'une voile.....

Ce navire vint droit sur la *Didon* qui prit d'abord chasse, puis à 9 heures accepta le combat. C'était la frégate anglaise de 44 canons, le *Phœnix*. Le capitaine Milius tenta un abordage qui échoua. Après trois heures de combat, sa frégate étant démâtée, ayant 27 tués et 44 blessés, il dut amener son pavillon.

Ainsi s'évanouissait le dernier espoir qui restât de joindre à l'armée combinée la division de Rochefort. La *Didon* ne paraît pas être allée jusqu'au point de rendez-vous, mais Allemand y était et, ni ses éclaireurs ni lui, n'avaient rien vu.

Allemand. — Calder. — Nelson.

Voici ce qui s'était passé pour la division de Rochefort depuis que, le 17 juillet, elle était partie sans que l'on sût au juste où elle allait.

Rapport du capitaine Allemand.

A la mer, le 26 thermidor (14 août) an XIII (1).

Monseigneur,

Je mis sous voile de la rade de l'île d'Aix le 28 messidor (17 juillet), comme j'eus l'honneur de vous en rendre compte par ma lettre du même jour, 11 heures du matin. *Mes instructions me prescrivaient, Monseigneur, de reconnaître les côtes d'Irlande du 15 au 20 (4 au 9 juillet), après avoir fait 400 lieues à l'Ouest de l'île d'Aix, et d'y croiser huit ou neuf jours, c'est-à-dire jusqu'au 28 du même mois (17 juillet).* Sa Majesté Impériale et Royale, en m'honorant de ces ordres et me fixant ces époques, présumait, je crois, Monseigneur, que son escadre mettrait sous voile dans les premiers jours de messidor (20 juin); mais, bloquée très serrée, *elle n'a pu appareiller que le jour où elle devait faire son retour d'Irlande. Quoique ce terme fût expiré, je crus, Monseigneur, que, sans manquer à mon premier point de rendez-vous, à 40 lieues du Ferrol,*

(1) *Archives de la Marine*, BB[4], 228-88.

favorisé du vent et abrégeant ma route, je pourrais encore paraître [illegible] *Irlande. Je courus donc sous toutes voiles à l'Ouest de l'île d'Aix.* Le [illegible] (19 juillet), je pris la corvette anglaise le *Ranger*, capitaine Coot, [illegible] 16 canons, 8 caronnades de 24 et 116 hommes d'équipage, en croisiè[illegible] pour prendre des renseignements des neutres sur l'armée combinée. Ce [illegible] capitaine a jeté ses canons, canots, ancres à la mer, et a fait scier [illegible] seillets de sabord, plat-bord, épontille, etc. Cette corvette était tellement mutilée que j'ai été obligé de la brûler. Le 1er thermidor (20 juillet), à midi, j'étais, Monseigneur, *à 147 lieues à l'Ouest de l'île d'Aix; j'écrivis aux capitaines la pièce n° 1* (1).

Le 2 (21 juillet), à 5 h. 1/2, les vents passèrent au Ouest-Nord-Ouest; j'en profitai, Monseigneur, pour faire valoir la route le 1/4

---

(1) PIÈCE N° 1.

Du 1er thermidor (20 juillet) an XIII.

Lorsque les circonstances nécessiteront qu'il vous soit ordonné de brûler un bâtiment, s'il est ennemi, l'équipage sera traité sévèrement; s'il est neutre, vous le traiterez avec égard et assurerez le patron que Sa Majesté payera son bâtiment. Dans aucun cas, même amarinant un bâtiment de guerre ennemi, vous ne mettrez de pavillon que lorsque le commandant aura mis la couleur qu'il jugera convenable. Si hier un bâtiment neutre est passé à vue et qu'on n'eût pu l'arrêter, le pavillon français, qui a été arboré par une frégate, faisait connaître qu'une escadre de cette nation était dans ces parages, ce qu'il est de la plus grande importance, Messieurs, de cacher, dans tous les lieux où elle se trouvera, comme vous avez dû le juger par les mesures qui ont déjà été prises. Toutes les fois que vous ferez rendre un bâtiment de guerre ennemi, vous ne communiquerez avec lui qu'après y avoir été autorisé par le commandant de l'escadre.

Si vous visitez un bâtiment de guerre neutre, vous ne l'arrêterez pas et vous aurez le plus grand soin de lui persuader que vous faites partie de l'escadre du contre-amiral Villeneuve. Commandez, Messieurs, la plus grande circonspection à vos subordonnés. Vous ne relâcherez personne prisonnier de guerre ou autre, dans quelque circonstance et sous quelque prétexte que ce puisse être. Ce que je vous écris, Messieurs, vous est confié sous le sceau du plus grand secret et ne doit jamais tomber au pouvoir de l'ennemi.

Certifié conforme à l'original.

Le commandant de l'escadre,
ALLEMAND.

Nord-Ouest du monde. Je pris un grand bâtiment anglais à trois mâts venant de Guernesey. Le capitaine du *Sylphe* m'envoya des cartes à grand point d'Irlande. Le 3 (22 juillet), les vents passèrent au Nord-Ouest, grand frais, grosse mer. L'escadre prit la cape. Le 4 (23 juillet), les vents sautèrent au Nord. Le 5 (24 juillet), les vents, toujours au Nord et absolument contraires, l'horizon clair qui annonçait ce temps fait pour longtemps, *je fis route, Monseigneur, pour mon point de rendez-vous du* 10 *au* 15 (29 *juillet au* 3 *août*), *persuadé que je n'aurai jamais assez de temps pour occasionner à propos une diversion de force ennemie et que je manquerais encore ma jonction avec l'escadre combinée.* Je renonçai avec d'autant plus de regret à aller en Irlande que c'est, je crois, Monseigneur, ce qui eût frappé le plus l'opinion publique et m'eût fait le plus d'honneur. Je n'avais d'autre difficulté à vaincre que d'attendre patiemment le bon vent, mais je manquais l'époque de mon rendez-vous, et dans toutes les circonstances, Monseigneur, je sacrifierai toujours ma satisfaction personnelle aux intérêts de Sa Majesté Impériale et Royale. *J'arrivai le* 9 (28 *juillet*) *au soir à* 40 *lieues du Ferrol.* J'écrivis la pièce 12.....

Cet ordre, parfaitement clair, et conforme aux instructions reçues, fixant nettement les dates qui furent, on s'en souvient, si fâcheusement confondues, était le suivant :

PIÈCE N° 12.

Du 9 thermidor (28 juillet).

Je vous préviens, Messieurs, que mon intention est de croiser jusqu'au 15 *de ce mois, par la latitude de* 43°32′ *Nord et* 13°22′ *longitude occidentale* (*méridien de Paris*), *à* 40 *lieues du Ferrol. Il serait possible que j'y rencontre l'armée combinée. Pour faciliter mes recherches, vous croiserez dans le Sud-Est* (*L'*Armide), *dans le Nord-Ouest* (*La* Gloire), *sans perdre l'escadre de vue, mais à une très grande distance.* Quand je pourrai me passer des corvettes, j'en établirai une intermédiaire entre vous et moi, qui me répétera vos signaux ; et si vous apprenez quelques nouvelles intéressantes, vous viendrez m'en donner connaissance.

Si vous rencontrez des forces supérieures à celles de l'escadre, vous ferez en sorte, Messieurs, de les reconnaître avec toutes les précautions que nécessite l'état de guerre où nous sommes. Si vous les reconnaissez ennemies et qu'elles vous chassent, prenez la route qui vous éloignera de l'escadre, pour ne pas la laisser apercevoir, et ralliez-moi ensuite par les latitude et longitude que je vous ai désignées, pour m'en rendre compte.

N'oubliez pas, Messieurs, que, pour éviter toute erreur, vous devez, dans toutes circonstances, prendre pour point de départ la dernière latitude et longitude signalée par le vaisseau le *Majestueux*.

Si, par suite d'une chasse, votre position vous empêchait de me joindre ici pour le 15 de ce mois, vous vous rendrez, Messieurs, *par la latitude de 46°,55′ Nord et 9°,30′ longitude occidentale (méridien de Paris), position où ira se placer l'escadre ; vous vous tiendrez alors exactement à ce point*, et je ne vois rien qui puisse vous empêcher de vous y rendre. Si néanmoins, Messieurs, par suite de circonstance imprévue, *vous ne m'y aviez pas rencontré au 25 thermidor (13 août), vous ouvrirez votre paquet sous cinq cachets, à décacheter en cas de séparation, et vous vous conformerez aux instructions qu'il contient*. Mais je vous le répète, Messieurs, il n'est pas probable qu'une chasse quelconque vous empêche de me joindre avant le 25 précité.

Vous prendrez toutes les mesures possibles pour n'être pas reconnu de neutres ; vous les coulerez après en avoir sauvé les équipages, plutôt que de souffrir qu'ils prennent connaissance de l'escadre, et que ce ne soit que dans cette absolue nécessité.

Ce que je vous dis, Messieurs, doit être secret ; vous sentez, en conséquence, l'importance que vous devez mettre à le garder, et qu'il n'est pas d'intimité qui puisse vous le faire violer.

N'oubliez pas non plus que ces instructions, comme tous les paquets que vous avez précédemment reçus, ne doivent jamais tomber au pouvoir de l'ennemi.

Prenez garde de vous laisser apercevoir par les éclaireurs de l'escadre ennemie, qui est devant le Ferrol. Cet avis est pour la route que vous auriez à tenir si vous étiez chassé.

Certifié conforme à l'original.

Le commandant de l'escadre,
ALLEMAND.

Puis, le rapport du capitaine Allemand continue en ces termes :

Le 15 (3 août), *la frégate l'*Armide, *en découverte au Sud-Est, n'ayant rien appris de l'escadre combinée, mais bien la continuation du blocus du Ferrol, d'après la pièce n° 3, conformément à vos instructions, Monseigneur, j'ai fait route pour mon second point de rendez-vous.*

On s'explique qu'arrivé le 29 seulement sur le parallèle du Ferrol, Allemand n'ait rien su de Villeneuve qui, à ce moment, était à Vigo, mais, au contraire, ait

ınnu la présence de Calder qui, à ce moment, était en devant le Ferrol. Mais le 2 août était précisément date de l'entrée à la Corogne de l'armée combinée ɔnant du Sud. Or, ce dont on a, et très tardivement, ınnaissance, ce n'est pas des forces alliées, mais de ɜscadre de Calder, restée dans les parages du Cap inistère depuis le combat du 22 juillet.

PIÈCE N° 3.

ıpport du Commandant de l'Armide du 17 thermidor (5 août) (1).

D'après vos ordres du 9 courant (28 juillet), je me suis placé dans le ıd-Est de l'escadre, à grande distance, pour vous instruire de ce que pourrais avoir connaissance (*sic*). Le 10 (29 juillet) au matin, étant ns le Sud-Est de l'escadre, j'ai eu connaissance d'une galiotte dans le ıd-Sud-Est de moi, à 4 lieues de distance, que je n'ai pas chassée, vu 'elle pouvait à peine me voir, encore moins l'escadre. Ce même jour, midi, j'ai relevé le cap Finistère au S.-E. 1/2 S. du compas; distance parente : 12 lieues.

Le 11 (30 juillet), à la pointe du jour, j'ai eu connaissance d'une liotte dans le Sud et j'ai vu le *Sylphe* la chasser, qui l'a visitée et suite l'a coulée; j'étais alors à toute vue de l'escadre. A 4 heures rès-midi, j'ai vu une goélette chassée par le *Palinure*, que j'ai chassée ssi, la croyant armée, d'après le rapport que me fit un capitaine nois que j'ai à mon bord, qu'il y avait dans ces parages deux goé-:tes armées. Après avoir reconnu ce bâtiment pour marchand, j'ai ıu le vent pour rejoindre mon poste, et le *Palinure* l'a brûlé. *A heures, j'ai relevé le cap Finistère au S.-E. 1/4 S., distance apparente 11 lieues.* Le 12 (31 juillet) au jour, j'ai eu connaissance d'un bâti-ɜnt à trois mâts dans le Sud-Sud-Ouest; me trouvant alors dans le ıd-Est de l'escadre, à petite distance, j'ai jugé que ce bâtiment pou-it la voir, je l'ai chassé et, après l'avoir joint, je voyais encore l'es-dre, ce qui m'a décidé à le brûler. Ce bâtiment est portugais, du rt de 200 tonneaux environ, venant de Porto chargé de vin et de ge, allant à Saint-Pétersbourg. J'ai, après, forcé de voiles pour me pprocher de l'escadre.

Le 13 (1er août), à 4 heures après-midi, j'ai eu connaissance d'une ile au Sud-Sud-Ouest, la division au Nord-Ouest, en panne tribord

(1) *Archives de la Marine*, BB4, 228-20.

amures à la distance de deux lieues. J'ai chassé ce bâtiment, qui courait à contre-bord, et peu après je l'ai reconnu pour goélette portugaise. Étant le long de son bord, je voyais, de dessus le pont, très distinctement l'escadre, ce qui m'a décidé à le brûler. La cargaison de ce bâtiment, venant de Lisbonne et allant à Caen, consiste en coton, bois d'acajou et cuir, un peu de petit mortil et écailles de tortues; ce bâtiment, du port de 60 à 70 tonneaux, était à la mer depuis onze jours et rapporte n'avoir rien rencontré que l'escadre. *Le 16 (4 août), à 4 h. 1/4, vous m'avez fait le signal de chasser, reconnaître et visiter la voile apparue à l'Est-Nord-Est.* J'ai de suite forcé de voiles; à 6 heures, étant le long de son bord, la division n'étant plus à vue, j'ai envoyé visiter ce bâtiment, reconnu américain, nommé l'*Aurora*, capitaine Sotterland, parti de Bordeaux le 25 juillet, allant à la Nouvelle-Orléans. *Ce bâtiment rapporte que le 31 juillet, à 4 heures du matin, se trouvant à 20 lieues du Ferrol, il a eu connaissance de 14 vaisseaux qu'il suppose être l'escadre anglaise bloquant le Ferrol.*

Le 1er août, il a été visité par un lougre anglais de 8 canons, 30 hommes d'équipage, qui lui a dit appartenir à une escadre. Ce rapport a été confirmé par plusieurs Français passagers sur ce bâtiment.

Certifié conforme à l'original.

Le commandant de l'escadre,
ALLEMAND.

Un nouveau renseignement allait être fourni par l'autre éclaireur, la frégate la *Gloire*.

Rapport du Commandant de la Gloire.

18 thermidor (6 août) (1).

J'ai l'honneur de vous rendre compte, Monsieur le Commandant, que le 12 (31 juillet) j'ai donné chasse à un bâtiment à trois mâts, avec pavillon danois, suivant l'ordre verbal que vous m'en aviez donné; la brise était très faible et a encore diminué dans l'après-dînée, de manière que je n'ai pu joindre ce bâtiment avant la nuit; au soleil couchant, je lui ai fait tirer deux coups de canon sans avoir pu réussir à le faire arriver. Je l'ai conservé à vue jusqu'à 10 heures que, le temps étant devenu très brumeux, j'ai cessé de le voir.

Les vents ayant culé vers le Sud, j'ai supposé que ce navire courrait au Nord-Est et j'ai fait gouverner moi-même à cette aire de vent avec

(1) *Archives de la marine*, BB4, 228-21.

sillage tel que je lui en supposai un. Au jour la brume était extrêmement épaisse ; j'ai aperçu une voile dans une éclaircie, restant au Nord-Est ; je l'ai jointe, mais c'était un brick portugais dont j'avais également eu connaissance la veille, au soleil couchant ; ce brick venait de Porto et allait en Russie. Ne voyant point d'autre bâtiment, quoique la brume se fût un peu dissipée, j'ai repris le bord du Sud pour rejoindre l'escadre que j'ai aperçue à 10 heures, au Sud-Ouest. A 3 heures de l'après-midi, j'en étais dans le Nord-Ouest, à une lieue et demie ; j'ai viré comme elle et pris la bordée du Nord. A 4 h. 1/2, au jour, je ne la voyais plus, mais, la supposant au bord du Sud, je l'ai pris a 5 heures. Effectivement, j'en ai eu connaissance à 9 heures, restant au Sud-Sud-Ouest. J'ai forcé de voiles et à 11 h. 1/2 on la voyait à la vergue de misaine, quoique le temps fût brumeux. La brume alors étant devenue des plus forte, j'ai cessé de la voir ; j'ai fait de 7 à 9 nœuds, jusqu'à 3 heures, que je me suis estimé devoir être à peu près dans le Nord-Ouest de l'escadre. Comme elle avait viré la veille, à 4 h. 1/4, j'ai couru jusqu'à 5 heures, après avoir diminué de voiles depuis 3 heures. La brise a molli et a été faible toute la nuit. J'ai couru le bord du Nord. Au jour, le temps était assez clair ; je n'ai eu aucune connaissance de l'escadre. *A midi, le* 15 (3 *août*), *étant par la latitude Nord de* 43° 22′ *et la longitude estimée occidentale de* 13° 20′, *j'ai fait gouverner au Nord-Nord-Est, pour atteindre le point de votre dernière station, où j'étais à* 2 *h.* 1/2. A 4 heures, ne vous appercevant pas, j'ai dirigé ma route pour le point que vous m'aviez indiqué dans votre lettre du 9 courant. J'ai passé entre 3 et 4 heures à trois quarts de lieue dans l'Est d'un bâtiment, dans lequel on avait mis le feu, qui brûlait encore et était presque entièrement consumé, ce qui m'a fait connaître que vous aviez passé là quelques heures auparavent. Je n'ai rien vu dans l'après-dînée. *Le lendemain* 16 (4 *août*), *au matin, j'ai vu un brick dans l'Est-Nord-Est que j'ai joint : c'était un suédois venant de Stockolm et allant à Porto. Ce bâtiment m'a rapporté avoir rencontré le* 14 (2 *août*) *une division de* 9 *vaisseaux, dont* 3 *à trois ponts, avec quelques frégates, dont l'une l'avait visité.*

Elle avait, ainsi que la division, les couleurs anglaises et l'officier qui fut à son bord avait l'uniforme anglais et était Anglais. Le 15, *il avait eu connaissance, à* 2 *heures de l'après-midi, d'une autre division de* 2 *vaisseaux et* 3 *frégates, qui n'a point mis de pavillon et qui ne l'a point visité. Il estimait que ces deux divisions étaient à* 5 *ou* 6 *lieues au plus l'une de l'autre et n'étaient pas à plus de* 12 *à* 14 *lieues dans le Nord-Nord-Est de lui, quand nous le visitions, ce qui porterait la position de ces escadres à la latitude Nord de* 45° 23′ *et la longitude occidentale de* 11° 2′. Elles étaient toutes les deux au bord du Sud et sous les huniers seulement, comme bâtiments qui croisent. Le temps était bru-

meux, et sur cet avis j'ai fait gouverner au Nord pour écarter un peu le passage où j'aurais pu les trouver et j'ai fait toute la voile possible en rondissant du Nord à l'Est-Sud-Est, insensiblement pendant la nuit.

Le 17, au jour, j'ai eu connaissance d'un cutter à très petite distance dans le Nord-Est; pouvant mettre le cap dessus, je l'ai chassé et, à 5 heures, étant à moins d'une portée de 8 de lui, il m'a fait des signaux de reconnaissance auxquels j'ai répondu par un coup de canon. Il a amené son pavillon anglais; il venait de Plymouth (parti depuis six jours) et allait à Gibraltar. Comme ce bâtiment (armé seulement de 4 caronnades et de 15 hommes d'équipages) était tout neuf et suivant son capitaine marchait bien, j'ai d'abord eu le dessein de vous le conduire et je l'ai fait suivre après l'avoir amariné, mais bientôt m'appercevant qu'il me retardait et ayant la plus vive impatience de vous rejoindre, je l'ai attendu et fait couler. Ce cutter rapporte qu'il a vu, passant devant Torbay, entrer deux vaisseaux espagnols entièrement rasés et remorqués par deux frégates. Il ne peut dire où ces vaisseaux ont été pris.

Il a remarqué qu'il y avait à bord de ces bâtiments beaucoup de soldats en sarots (*sic*).

J'étais hier soir entre 5 et 6 heures au point de station.

Certifié conforme à l'original.

ALLEMAND.

Ainsi qu'on le verra, c'était encore Calder qui, lentement, remontait au Nord, se rapprochant de Cornwallis, et qu'on signalait à Allemand, une fois au Sud, le 31 juillet, et une autre fois au Nord, le 2 août. Mais, en concluant à l'existence de deux escadres, alors qu'il n'y en avait qu'une, Allemand se crut en sérieux danger. Pourtant, il resta au second rendez-vous (45°56 de latitude Nord et 9°30 de longitude Ouest), fidèle à ses instructions.

Suite du rapport d'Allemand.

Depuis le 16 (4 août) au matin, j'étais observé par une frégate placée au Nord-Ouest de l'escadre et au vent; elle a fait route le 17 (5 août) vers le Ferrol.

Le 18 (5 *août*) *rendu au second point.* Le capitaine de la *Gloire* m'envoya la pièce n° 4-n° 5.

*D'après le rapport du capitaine de l'*Armide, *le Ferrol serait toujours bloqué; d'après celui de la* Gloire, *une escadre de* 11 *vaisseaux croise à* 30 *lieues de mon point.*

Je l'ai traversée dans la nuit sans en avoir la connaissance.

Le 19 (7 août), à 1 heure après-minuit, je fis donner l'ordre à l'*Armide* d'observer jusqu'au jour un bâtiment faisant des signaux qui m'étaient inconnus, et je fis serrer le vent à l'escadre ; au jour, cette voile avait pavillon et flamme anglaise et paraissait à portée de voix par le travers de l'*Armide*. J'ai fait arriver l'escadre sous toutes voiles ; signalé à l'*Armide* d'attaquer et combattre, elle l'a aperçu. Mais, Monseigneur, la frégate ennemie ayant toujours prime de manœuvre a laissé arriver. Autant la frégate française a eu l'avantage au plus près, autant, Monseigneur, l'ennemi en a eu en changeant d'allure. Il est malheureux que la frégate l'*Armide* ne se soit pas trouvée sous le vent, ce qui coupait toute retraite. Elles ont échangé quelques coups de canon. Comme le constate la pièce n° 7, un cutter était à 3 heures au vent de l'escadre ; une autre frégate anglaise sous le vent.

Le 20 (8 août), la division signala 2 voiles au vent de l'escadre.

Aussitôt qu'elles m'eurent reconnu, je les perdis de vue, ce qui prouva qu'elles marchaient mieux que l'escadre. Le capitaine de la *Gloire* m'envoya la pièce n° 6.

Rapport du Capitaine de la Gloire.

20 thermidor (8 août).

J'ai l'honneur de vous rendre compte, Monsieur le Commandant, que le bâtiment que j'ai visité hier soir, d'après votre signal, était un portugais venant de Lisbonne, allant à Londres. Il avait été visité le 17 (5 août), par 47° 36′ de latitude Nord et 11° 5′ de longitude occidentale au méridien de Paris, *par le vaisseau le* Dragon, *faisant partie d'une division de 9 vaisseaux, dont 3 à trois ponts ; cette division, aux ordres de l'amiral Calder, est celle qui a eu un engagement avec les vaisseaux du Ferrol à la suite duquel deux espagnols ont été pris : le* Saint-Raphaël ; *le deuxième n'est pas connu.* L'escadre anglaise a reçu plusieurs avaries dans sa mâture et son gréement ; comme il n'est fait aucune mention des Français, je ne sais si la division du Ferrol serait sortie, aurait été rencontrée et si les deux vaisseaux capturés auraient été joints par l'infériorité de leur marche ; ou si l'escadre combinée se serait séparée et si les Espagnols auraient été rencontrés, voulant entrer au Ferrol. Ce portugais a encore été visité le 18 par la frégate le *Phénix*, allant au Sud-Ouest et paraissant chercher l'*escadre de l'amiral Calder*, qui tenait également la bordée du Sud-Ouest.

Le lieutenant Anglais que j'ai à bord m'a dit que *lord Nelson était arrivé devant la Martinique vingt-quatre heures après le départ de l'armée combinée ;* qu'il l'avait fait suivre et observer par le brick le *Curieux*, qui était arrivé en Angleterre et avait annoncé que Nelson

poursuivait notre armée. Ce matin, à la pointe du jour, j'ai eu connaissance d'un bâtiment en apparence sous le vent ; il a viré comme moi, lorsque j'ai pris la bordée du Sud-Ouest. A 4 heures, je l'ai supposé frégate et je marchais mieux que lui. Lorsque j'ai eu connaissance de votre escadre, que sans doute il a vue en même temps, il a laissé arriver au Nord-Est.

Dès que le jour mieux fait m'a permis de distinguer que l'*Armide* donnait chasse à une frégate ennemie, j'ai pris les amures à bâbord et cherché à couper chemin à cette frégate. Je l'aurais nécessairement approchée, mais il eut fallu la chasser bien loin encore et bien longtemps avant de la joindre à bonne portée.

Lorsque j'ai vu l'*Armide* serrer le vent, je lui ai mis mon numéro et ai tiré un coup de canon pour quelle y fît attention. J'ai cru devoir virer de bord quand vous l'avez fait ainsi que l'*Armide*.

Certifié conforme à l'original.

Le commandant de l'escadre,
ALLEMAND (1).

*Rapport du Capitaine de l'*Armide.

21 thermidor (9 août).

A 1 heure, ayant aperçu un bâtiment près de nous par le bossoir de tribord ; à 1 h. 10 nous l'avons perdu de vue ; à 1 h. 1/4 nous l'avons vu de nouveau ayant des feux. Au même instant, j'ai fait serrer le vent pour vous prévenir de cela ; vous m'avez répondu l'avoir aperçu ; j'ai de suite repris mon poste. A 1 h. 1/2, le brick le *Sylphe* est venu me transmettre à la voix votre ordre de reconnaître ce bâtiment, en ne compromettant ni la division ni moi ; de ne faire de signaux qu'autant que les siens seraient exacts ; et que lui prenait une position intermédiaire. De suite j'ai laissé arriver au N.-E. 1/4 E., sous toutes voiles possibles, ledit bâtiment ne paraissant plus. A 2 h. 1/2, je l'ai aperçu devant nous ; à 3 h. 3/4, nous en étions à petite distance.

Il avait des signaux de reconnaissance à son mât d'artimon et de misaine. Je l'ai reconnu alors frégate et ennemie ; un instant après elle a hissé pavillon anglais et à forcé de voile.

---

(1) On sait d'ailleurs par une lettre de Cornwallis du 9 août (*Record Office, Channel Fleet*) que la *Nayad*, détachée le 6 août, signala une escadre française que l'on crut être l'escadre de Rochefort.

Le rapport du capitaine Dundas (par latitude 47° 56′ et longitude 6° 40) signale 11 navires de guerre.

Je vous ai signalé que le bâtiment chassé était ennemi ; à 4 h. 1/2, me trouvant très près de lui, j'ai fait arborer pavillon et flamme française, que j'ai assuré d'un coup de canon à boulet. L'équipage anglais a crié aussitôt trois fois : hourras ! quoique occupé à jetter une infinité de choses à la mer. Le capitaine de cette frégate, reconnaissant son désavantage au plus près du vent, a laissé arriver au N.-E. 1/4 E. et a mis dehors toutes ses voiles d'étai, bonnettes et cacatois ; avons arrivé comme lui et mis tout dehors. Il a commencé à faire usage de ses canons de retraite, et bientôt après nous nous sommes aperçus que la frégate nous éloignait ; ne pouvant lui tirer d'autres canons de chasse que ceux du gaillard d'avant plus d'autre espoir que de la dégréer de quelques mâts, vergues ou voiles, j'ai donné l'ordre d'arriver vent arrière pour lui envoyer ma volée de bâbord haut et bas, ce que je fis. Ensuite, je suis revenu au vent pour continuer la chasse. J'ai eu le déplaisir de la voir s'éloigner de plus en plus, en me tirant toujours de ses canons de retraite, tant de sa batterie que de son gaillard. A 5 heures, un boulet a frappé le grand mât de hune, un peu au-dessus du taccage et a coupé la poulie d'itague de bâbord et même le galhauban d'arrière, le galhauban volant de hune et celui de perroquet et la drisse de la grande voile d'étai ont été coupés. Il a en même temps enlevé un morceau de la noix du mât de hune, ce qui nous a empêché de mettre dehors la bonnette de perroquet ; plusieurs autres boulets ont passé dans le grand hunier, misaine et autres voiles et ont aussi coupé l'amure de la bonnette de hune du grand hunier, le faux brack du petit hunier, les branches de boulines du petit et grand perroquet et la balancine du petit cacatois. La frégate nous gagnant toujours, l'armée qui se trouvait derrière moi à toutes voiles, se trouvant assez éloignée pour ne plus voir le corps des vaisseaux ni pouvoir distinguer facilement les signaux, nous avons cependant reconnu celui qui demandait si nous avions l'espoir de gagner l'ennemi : j'ai répondu que non. J'ai reconnu à bord du *Sylphe* le signal de ralliement et celui de serrer le vent, ce que j'ai resignalé à la frégate la *Gloire*, qui était dans le Sud de nous, distance de 2 lieues. Nous avons viré de bord, comme l'ordonnait le signal et comme faisait l'armée ; nous avions alors au vent à nous un cutter et une galiotte, ainsi qu'un grand bâtiment à trois mâts au vent à nous, courant tribord amures.

Certifié conforme à l'original.

Le commandant de l'escadre,
ALLEMAND.

Ces rapports, continue Allemand, se rapportent parfaitement avec les n°s 4 et 5. *Ma position dans le golfe devient inquiétante*, Monseigneur. *L'escadre qui bloque Brest connaît mon point par la frégate*

*échappée à l'*Armide; *l'escadre qui bloque le Ferrol et celle qui croise par 45° de latitude et 11° degrés de longitude* (1) *en sont instruites par les frégates qui m'ont observé. Ma croisière est trop décelée pour qu'il soit prudent de la garder jusqu'au 25. Il est presque impossible, Monseigneur, qu'un bâtiment envoyé par l'amiral Villeneuve me parvienne; il sera pris par la quantité de bâtiments ennemis qui croisent sur tous les points du golfe. A midi j'étais à deux lieues de mon point de rendez-vous, ce qu'on peut regarder comme extrêmement juste.* Le 2 (9 août), *une frégate ennemie vint me reconnaître et s'éloigna ensuite avec une marche bien supérieure, à midi j'étais directement sur le point.*

Je suis au 23 (30 août), *Monseigneur, je n'ai plus que trente heures à passer sur ce point et je suis déterminé à l'abandonner.* Par les instructions dont m'honore Votre Excellence, elle s'exprime ainsi : « *Vos instructions vous feront bien connaître l'esprit de votre mission et son but; mais Sa Majesté s'en rapporte à votre zèle et à votre discernement sur toutes les modifications que l'intérêt de son service et les circonstances vous conduisent à y apporter* ». *Je crois que l'intérêt de Sa Majesté est, Monseigneur, de joindre cette escadre à celle du général Villeneuve, ce qui était praticable tant que j'ai pu la cacher; mais elle sera rencontrée sur ce point avant trente heures par des forces supérieures, puisqu'elle y a été vue par six frégates et un cutter ennemis qui n'ont qu'à se porter par les 45° pour se trouver. L'intérêt actuel de Sa Majesté est de lui assurer cette escadre et puisqu'elle veut bien s'en rapporter à mon zèle sur toutes les modifications que l'intérêt de son service et la circonstance me conduiraient à y apporter, je ferai route ce soir pour* VIGO *où j'aurai des nouvelles certaines.* Cette démarche, Monseigneur, est nécessitée par des circonstances majeures, et je mets en fait que personne n'eût tenu aussi longtemps sur un point bien observé de l'ennemi depuis le 18. Si j'étais assez malheureux, Monseigneur, pour que ma manière de voir ne fût pas celle de Votre Excellence, les considérations qui me portent à agir ainsi me mériteront votre indulgence et celle de Sa Majesté Impériale et Royale.

La perte de la *Didon*, les renseignements reçus par les éclaireurs d'Allemand, s'expliqueront d'eux-mêmes par les mouvements des escadres anglaises.

Nous avons laissé Nelson ancré le 21 dans la baie de Tétuan, occupé à se ravitailler en eau et en vivres frais. Le 22, il se disait prêt à passer dans l'Océan au premier

(1) Il n'y en avait qu'une, celle de Calder.

vent d'Est (1), mais il n'avait pas « encore un seul mot de nouvelles, ce qui », dit-il, « me brise le cœur ». « Je me placerai, ajoutait-il, de façon à recevoir des renseignements, et si j'apprends que l'ennemi est allé dans le golfe de Gascogne, j'irai devant le Ferrol où à Ouessant, suivant le cas ». Ayant complété ses vivres à quatre mois, sauf en pain, il comptait prendre position entre les caps Spartel et Saint-Vincent. « Je n'aurais peut-être pas dû, « disait-il (2), entrer dans la Méditerranée, mais le be- « soin d'eau et de rafraîchissements m'y a absolument « obligé. Je n'aurais pas eu assez d'eau pour aller même « au Ferrol ». Dans l'après-midi du 23, l'escadre mit à la voile pour se rendre à Ceuta, la *Décade*, envoyée par Collingwood, et qui venait de rejoindre, n'apportait aucune nouvelle. Mais, le lendemain, le *Termagaut* apporta un journal de Lisbonne et une lettre de Collingwood, datée du 13 (3), racontant la rencontre du *Curieux* avec l'armée combinée, le 19 juin. Cette fois, Nelson prit rapidement son parti. « Je vais, écrit-il, me mettre en relation avec Collingwood, puis je ne perdrais pas un moment pour aller au Nord, soit sur le Ferrol, l'Irlande ou Ouessant, suivant les circonstances. Le *Termagaut* a la mission de faire rejoindre l'*Amazone* à Spithead si tous les autres rendez-vous nous manquent ».

La contrariété des vents empêcha Nelson de visiter Collingwood à son bord. Dans la lettre qu'il lui laissa à son passage devant Cadix, il le prie de continuer son service devant ce port avec les navires actuellement stationnés devant Saint-Vincent, 2 frégates, 1 brick et 2 bombardes. Le reste est remis à Bickerton chargé de

---

(1) A l'amirauté.
(2) *Ibid.*
(3) *British Museum*, 34930.

bloquer Carthagène et d'assurer la liberté du commerce dans la Méditerranée.

Le 25, à midi, Nelson était à 17 lieues au Sud-Est du cap Sainte-Marie, la division de Collingwood dans l'Est était encore en vue.

Le lendemain, il prévenait le commandant de l'escadre de la Manche de son approche.

Nelson à Gardner (1).

Je pars pour le Nord, car je ne doute pas que l'ennemi ne soit allé dans quelque port du golfe de Gascogne. Si j'apprends qu'il va en Irlande, je vous rallierai. Il est bien probable que je chercherai le cap Clear où je vous prie de m'adresser les nouvelles. J'ai avec moi onze vaisseaux.....

Nelson à lord Cornwallis (1).

..... L'escadre ennemie est sûrement quelque part dans le golfe. Je pars pour le Nord avec onze vaisseaux, et j'irai chercher le cap Clear ou vous rallierai à Ouessant suivant les renseignements. Après une longue poursuite j'espère arriver au moment de la rencontre, car ma santé va m'obliger à débarquer pour quelque temps.

Depuis ce moment, jusqu'au 15 août, jour où la jonction fût opérée avec l'escadre de la Manche, il existe dans toutes les histoires de Nelson un vide tout à fait singulier.

Certes, les vents du Nord qui, au même moment, forçaient Villeneuve à entrer à Vigo, au lieu du Ferrol, retardèrent terriblement aussi Nelson le long de la côte d'Espagne, puisque le 3 août, il était encore par 39° de latitude, c'est-à-dire à hauteur de Lisbonne. Mais ce qu'on à peine à comprendre, c'est qu'il soit passé successivement devant Vigo et le Ferrol sans y prendre le moindre renseignement, ni de l'ennemi, ni de Calder qu'il devait compter trouver dans ces parages; qu'il ait dépassé Rochefort sans s'informer non plus si l'escadre

(1) 27 juillet. *British Museum*, 34930.

combinée n'y est pas entrée, ainsi qu'il l'avait cru lui-même un moment.

Le journal particulier de Nelson, sans faire la lumière sur les différents états d'esprit par lesquels dut passer l'Amiral, témoigne au moins de la contrariété que les éléments apportèrent à son voyage (1).

27 juillet. — Au jour..... devant le cap Saint-Vincent. Vent du Nord.

28 juillet. — Grains frais du Nord-Ouest.

29 juillet. — Brise modérée du Nord-Nord-Est. A 143 milles du cap Saint-Vincent. La nuit beau temps. Vent du Nord.

30 juillet. — Brise modérée du Nord-Est. Fait 110 milles dans les dernières vingt-quatre heures.

31 juillet. — Brise fraîchie du Nord-Est, mer mauvaise. Fait 75 milles.

1er août. — Brise légère (?). Fait 36 milles.

2 août. — D'abord brises légères de la partie Nord, puis grains. Route au Nord-Nord-Est, distance 46 milles.

3 août. — Brise du Nord. Je suis bien attristé de ce vent contraire, mais je me fie à la Providence..... (illisible). Latitudes 39° 1′, longitude 16° Ouest. Venu dans l'Ouest de 72 milles.

4 août. — Brise du Nord-Nord-Ouest, cap au Nord-Est. Je crois que nous allons avoir un vent d'Ouest (?). Route Nord-Nord-Ouest. 41 milles.

5 août. — D'abord des souffles du Nord..... puis enfin nous avons eu du vent d'Ouest. Fait 80 milles au Nord-Nord-Est. Puis toute la nuit route au Nord.

6 août. — D'abord brise modérée du Nord-Est. Route Nord-Nord-Ouest. Distance 60 milles.

7 août. — D'abord brise du Nord-Est. Latitude *41° 8*, longitude *18° 14* Ouest.

8 août. — D'abord brise du Sud-Ouest..... Route Nord-Est. 50 milles.

9 août. — Brise modérée Ouest. Brouillard. Route Nord-Est. 146 milles.

10 août. — Presque calme, brume. Route Nord-Nord-Est. 57 milles.

11 août. — Brise légère Sud-Ouest. Route Nord-Nord-Est. 53 milles. Le soir brise fraîche du Nord-Nord-Ouest. Mer en tête.

---

(1) *Nelson's private diary* (*British Museum*, 34968), très difficile à déchiffrer.

12 août. — Brise fraîche du Nord. « Si cela continue, il faudra renoncer à l'Irlande. » Route Nord-Est-Nord. 149 milles. A 5 heures *parlé à la* Niobé..... *pas de renseignements* sur l'arrivée de l'ennemi dans un des ports du golfe de Gascogne.

13 août. — Brise modérée. Mer grosse. A midi, *parlé à un navire venant de Cowes. Pas de renseignements. Où peuvent être les flottes combinées ? Je suis peu à mon aise.* Latitude 49° 7, longitude 25° Ouest. 136 milles.

14 août. — Beau temps. 112 milles.

15 août. — 18 lieues d'Ouessant. Jonction avec l'escadre de la Manche.

Coïncidence singulière, pendant la pénible traversée que Nelson venait de faire, pour rejoindre le commandant en chef, l'Amirauté lui avait envoyé l'ordre qu'il exécutait de lui-même. Pour la deuxième fois, et comme pour la marche vers les Antilles, l'exécution avait devancé l'arrivée des instructions.

Londres, 3 août.

L'amiral Cornwallis (1), nous ayant transmis le compte rendu de l'amiral Calder sur un combat livré le 22 juillet par 43° 30 latitude Nord et 11° 17 longitude Ouest avec l'escadre ennemie forte de vingt vaisseaux dont il a pris deux après une action de quatre heures, et ayant lieu de croire que le reste des forces ennemies est au Ferrol, nous invitons Votre Seigneurie, sans perdre de temps, à se porter avec son escadre sous Ouessant et à se mettre sous les ordres de l'amiral Cornwallis. Si vous n'aviez pas encore quitté le rendez-vous devant Cadix, vous laisseriez à la disposition de lord Collingwood assez de vaisseaux pour maintenir le blocus de ce port.

Ainsi, c'était l'application du mot d'ordre général, consistant à tout réunir à l'entrée de la Manche et pour la protection de l'Angleterre, consigne déjà appliquée par Orde en avril, que l'Amirauté rappelait une fois de plus.

De lui-même, Nelson s'y était conformé, mais il

(1) *Record Office, Channel Fleet* et *British Museum*, vol. 34830.

n'était pas le seul. Le 13 août, Stirling, envoyé devant Rochefort et ayant appris que l'escadre d'Allemand était partie le 25, avait rejoint Cornwallis (1); le 14, Calder, avec les 9 vaisseaux qui lui restaient, avait aussi rallié le commandant en chef « bien qu'il eût appris, dit ce dernier, que toute l'escadre qu'il avait combattue le 22, était au Ferrol ». Resté devant ce port jusqu'au 8 août, et se sentant trop faible pour empêcher la sortie de l'armée combinée, il avait fait voile sur Ouessant, laissant, pour observer les alliés, le vaisseau le *Dragon* et les frégates *Phœnix*, *Nayad* et *Iris* qui devaient garder le contact.

L'arrivée de Nelson, avec ses onze vaisseaux, portait la force totale de l'armée de lord Cornwallis à 37 vaisseaux, c'est-à-dire à un effectif très supérieur à tout ce que Villeneuve aurait pu amener sous Ouessant.

D'après ce que l'on sait de l'impossibilité absolue où se serait trouvé Ganteaume de prendre part à une bataille livrée au large, on peut conclure que l'armée combinée, arrivant, vers le 15 août, au contact de la grande escadre de lord Cornwallis, était vouée à une défaite certaine.

A la vérité, ce jour-là, Villeneuve n'était encore qu'à 40 lieues du cap Finistère et, s'il avait continué à marcher vers le Nord, il aurait trouvé à son arrivée une situation un peu différente, sur laquelle il y aura lieu de revenir un peu plus loin.

Le Ferrol. — Cadix.

L'état de découragement manifesté par l'amiral Villeneuve, dès son arrivée à la Corogne, ne fit que s'accroître; il était partagé par l'amiral Gravina.

---

(1) Lettres de Cornwallis, 13 et 15 août, *Record Office*, *Channel Fleet*.

L'amiral Gravina au Ministre de la marine.

Port du Ferrol, 3 août (1).

..... Je dirai à Votre Excellence que le plan d'opérations ne pouvait paraître mieux conçu, qu'il était divin (*sic*)..... Mais aujourd'hui c'est 60 jours que nous sommes partis de la Martinique, et ayant déjà eu occasion les Anglais d'avertir d'avance en Europe et de se donner le temps de renforcer leur escadre du Ferrol..... tout cela a, selon moi, beaucoup déconcerté un si beau et si bien prémédité plan. A présent, l'ennemi connaît nos forces..... C'est naturel qu'en sortant d'ici, ils oseront nous donner le combat, et (ils pourront) après envoyer leurs mouches avertir l'escadre de Brest, nous suivre et nous guetter et nous proportionner (administrer) un second combat avant notre atterrage à Brest et détruire le plan de la campagne, qui certainement était le plus beau et le plus intéressant, et qui très probablement aurait réussi, si nous étions arrivés au Ferrol vite et sans être attardés, réunir les forces d'ici et continuer notre marche. Mais malheureusement notre très long voyage a donné le temps aux ennemis de se prévenir de renforcer leurs croisières et de prendre leurs mesures. J'ai fait prévenir l'amiral Villeneuve que je suis prêt à partir au premier signal et à le suivre partout.....

Je suis très fâché de me voir séparé de mon digne collègue, étant lui à la Corogne. Cela rendra plus difficile notre sortie ensemble : lui a besoin de vent à l'Ouest pour sortir, moi ici seulement des vents de l'Est.

L'amiral Villeneuve au Ministre de la marine.

Bucentaure, le 19 thermidor (6 août) an XIII (2).

Monseigneur,

Je réponds à votre lettre particulière du 28 messidor. Si, comme je devais l'espérer, j'eusse fait un trajet prompt de la Martinique au Ferrol, que j'eusse trouvé l'amiral Calder avec 6 vaisseaux, ou au plus 9, que je l'eusse battu et, après avoir rallié l'escadre combinée, ayant encore un mois et demi de vivres et de l'eau, *j'eusse fait ma jonction à Brest et donné cours à la grande expédition, je serais le premier homme de France. Eh bien tout cela devait arriver, je ne dis pas avec une escadre excellente voilière, mais même avec des vaisseaux très ordinaires.* J'ai éprouvé dix-neuf jours de vents contraires ; la division

(1) *Archives de la Marine*, BB⁴, 233. Minute de la main de Gravina.
(2) *Archives de la Marine*, BB⁴, 230-252.

espagnole et l'*Atlas* me faisaient arriver tous les matins de 4 lieues, quoique la plupart des vaisseaux fussent, la nuit, sans voiles; deux coups de vent de Nord-Est nous ont avarié, parce que nous avons de *mauvais mâts, de mauvaises voiles, de mauvais gréements, de mauvais officiers, de mauvais matelots. L'ennemi a été averti, il s'est renforcé, il a osé venir nous attaquer avec des forces numériquement bien inférieures*, le temps l'a servi. Pas exercés aux combats et aux manœuvres d'escadre, tous les capitaines dans la brume n'ont suivi d'autre règle que de suivre leur matelot d'avant et nous voici la fable de l'Europe.

J'arrive dans ce port : *l'ordre positif de ne pas entrer au Ferrol achève de mettre des entraves au ravitaillement de l'escadre et à la jonction. Je suis obligé de mouiller à la Corogne, ou on ne trouve rien, pas même la possibilité de débarquer des malades* et mes communications avec le Ferrol, longues et difficiles. Le *général Gourdon*, qui pouvait si puissamment m'aider, est *malade mourant*. On n'éprouva jamais plus de contrariétés, je suis dans un état qui ne peut se décrire, environné d'ennemis, depuis que la fortune ne me sourit plus; j'en trouverais bien plus encore parmi ceux mêmes qui n'auront pas partagé, ou du moins qui n'auront pas été témoins de ma situation, et je m'attends à tout.

On me rend l'arbitre des plus grands intérêts, mon désespoir redouble d'autant plus que l'on me témoigne plus de confiance, parce que je ne puis prétendre à aucun succès, quelque parti que je prenne. *Il m'est bien démontré que les marines de France et d'Espagne ne peuvent pas se montrer dans ces circonstances en grande escadre*, elles n'ont aucune ressource pour parer aux accidents, et l'ennemi est d'autant plus audacieux qu'il conçoit mieux que nous-mêmes notre position. Des divisions de 3, 4 ou 5 vaisseaux au plus, c'est tout ce que nous pouvons faire que d'être capables de les conduire.

Que Ganteaume sorte et il en jugera, et l'opinion publique sera fixée.

Je vais partir, mais je ne sais ce que je ferai. Huit vaisseaux se tiennent en vue de la côte, à huit lieues; ils profiteront de la leçon donnée à l'amiral Orde, ils nous suivront : je ne pourrai pas les joindre et ils iront se rallier aux escadres devant Brest ou devant Cadix, suivant que je ferai route pour l'un ou l'autre de ces deux ports. Si j'étais retenu ici seulement dix ou douze jours, je serais hors d'état de reprendre la mer, et la famine serait dans cette province. Il s'en faut de beaucoup que, sortant d'ici avec vingt-neuf vaisseaux, je puisse être considéré comme pouvant lutter contre un nombre de vaisseaux approchant. Je ne crains pas de le dire à vous, je serais bien fâché d'en rencontrer vingt.

Nous avons une tactique navale surannée; nous ne savons que nous mettre en ligne, et c'est ce que demande l'ennemi; je n'ai ni le moyen,

ni le temps, ni la possibilité d'en adopter une autre avec les commandants auxquels sont confiés les vaisseaux des deux marines, dont la plupart n'ont jamais su faire une réflexion, et qui n'ont aucun rapport de comparaison dans la tête.

Je crois bien que tous tiendront à leur poste, mais pas un ne saurait prendre une détermination hardie. Je prévoyais tout cela avant de partir de Toulon, mais je me suis fait illusion, seulement jusqu'à ce que j'aie vu les vaisseaux espagnols qui se sont joints à moi; alors, ma foi, il a fallu se désespérer de tout. L'amiral Gravina, qui a reçu tant d'éloges pour son appareillage de Cadix, aurait mérité le blâme le plus sévère. Nous avons pris la mer avec des vaisseaux ainsi équipés et mauvais par eux-mêmes. Je rends d'ailleurs toute justice à son dévouement, lui seul apprécie ma position et se montre vraiment mon ami.

Je veux finir cette jérémiade, je vous écris ici dans l'amertume de mon âme, et je ne finirais pas si je laissais cours à mon épanchement. *Mais pourquoi ne m'avez-vous pas plus écouté avant mon départ de Toulon?* Nonobstant, veuillez bien recevoir l'assurance de tous les sentiments, en retour de ceux que vous avez bien voulu m'exprimer et que je vous ai voués depuis longtemps.

Dans une lettre du même jour, Villeneuve annonce que les vents passant à l'Est, ce qui est nécessaire pour la sortie des vaisseaux du Ferrol, il va faire touer les vaisseaux pour sortir de la Corogne. « En quelqu'état qu'ils se trouvent, dit-il, je mets en mer pour me présenter devant Brest. »

Ce jour-là, huit vaisseaux ennemis étaient signalés à neuf lieues dans le Nord-Ouest, et Villeneuve pensait que peut-être, ils n'avaient pas connaissance de son entrée au Vigo ni à la Corogne.

C'était peut-être Nelson, et son ignorance de la situation a été signalée déjà.

Les journées des 3, 4, 5, 6 et 7 août furent nécessaires pour compléter l'eau et les vivres. On put trouver des approvisionnements pour quarante-cinq jours sans toucher aux ressources de l'escadre espagnole, grâce aux ordres donnés par le Prince de la Paix (1). Le 8,

(1) Lettre de Beurnonville du 15 août. Voir ci-dessous.

Villeneuve s'occupa de nouveau d'appareiller, mais les vents contraires, la mauvaise situation du Ferrol, dont la sortie est très difficile, retardèrent le départ jusqu'au 13. Cependant, de l'aveu d'un témoin fort peu bienveillant pour l'amiral, les efforts sont journaliers et la perte des cinq jours, écoulés entre le 8 et le 13, paraît être facilement justifiable.

Journal de Reille.

Les 15, 16, 17, 18 et 19 (3, 4, 5, 6 et 7 août), resté à la Corogne, fait de l'eau et complété chaque vaisseau à quarante-cinq jours de vivres. Le 20 (8 août), sortis en dehors de la Corogne et mouillé à cause des vents contraires. Le 21 (9 août), l'armée a encore appareillé, mais n'a pu aller qu'à un mille plus loin. Dans l'après-midi, un vaisseau ennemi est venu la reconnaître. Le 22 (10 août), l'armée a encore appareillé et est sortie entièrement de la baie de la Corogne et a louvoyé en dehors. Les vents ayant passé au Nord-Est, les cinq vaisseaux français ont commencé à sortir vers midi du Ferrol; ils ont été suivis par huit vaisseaux espagnols. Trois vaisseaux espagnols sont encore restés au Ferrol, il est très malheureux qu'ils n'aient pas suivi les autres, l'armée eût pu de suite mettre en mer. Elle a, en attendant, jeté l'ancre à l'entrée de la baie d'Arès ou Betanzos.

Ce jour-là, effectivement, Villeneuve avait cru pouvoir annoncer son départ :

22 thermidor (10 août) an XIII (1).

Monseigneur,

L'escadre du Ferrol fait sa jonction; je pars et *je me dirigerai, suivant les circonstances, sur Brest ou sur Cadix. Les ennemis nous observent ici de trop près pour pouvoir espérer de leur déguiser ma marche. Je ne puis vous écrire plus au long*, mais je charge M. Ailhaud de vous expédier des courriers pour vous annoncer cet événement.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon respect.

VILLENEUVE.

---

(1) *Archives de la Marine*, BB[4], 230.

Mais cet espoir est encore une fois déçu, cinq vaisseaux français, huit vaisseaux espagnols ont seuls rejoint. Il en manque trois qu'il faut encore attendre.

De plus, l'inexpérience des officiers et des équipages s'est, une fois de plus, affirmée. « Je suis consterné, écrit Villeneuve, le 11 (1), de la soirée d'hier. J'ai été obligé de mouiller au dehors du Ferrol. Tous les vaisseaux espagnols et français se sont abordés en mouillant. » Le nombre des malades est devenu excessif, il faut sacrifier la frégate la *Sirène*.

23 thermidor (11 août) an XIII (2).

Monseigneur,

Au moment de mon départ, on me rend compte que les vaisseaux l'*Algésiras* et l'*Achille* ont, le premier, 114 malades, et le second, 75, malgré ceux qu'ils ont laissés à Vigo et à la Corogne, ce qui réduit considérablement les équipages de ces vaisseaux et qui fait craindre, si la maladie y continue ses ravages, qu'ils ne se trouvent même bientôt transformés en hôpitaux et, par conséquent, inutiles à l'armée.

Pour parer autant que possible à cet inconvénient, j'ai résolu de fortifier les équipages de ces deux vaisseaux, de celui de la frégate la *Sirène*, qui prendra alors les malades de l'*Achille* et de l'*Algésiras*, pour les porter, aussitôt après notre départ, dans les hôpitaux de la Corogne ou du Ferrol.

Cette frégate pourra être bientôt réarmée par les hommes qui sortiront des hôpitaux de Vigo, de la Corogne ou du Ferrol.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon respect.

VILLENEUVE.

Cependant, le déficit en matelots sur les navires qu'on emmènera atteindra presque à 2,060 hommes (3). En outre, le vaisseau espagnol de 64, le *Saint-Julien*, est

(1) Cité par l'amiral Jurien de la Gravière.

(2) *Archives de la Marine*, BB⁴, 230.

(3) La situation du 2 septembre accuse 2,060 manquants; 1731 hommes aux hôpitaux, 311 déserteurs. (Lettre de Villeneuve, BB⁴, 230.)

reconnu impropre à tout service. Il doit être remplacé par le vaisseau de 74, le *Saint-Ildefonse*.

Journal de Reille.

Le vaisseau de 64 canons, le *Saint-Julien*, a été laissé au Ferrol et remplacé par le *Saint-Ildephonse*, de 74 canons. Cet arrangement convenait de toute manière aux amiraux français et espagnol, qui sont d'une même opinion sur l'inconvénient grave de l'inégalité du rang et de la marche des vaisseaux. Dans la traversée de l'escadre, à son retour de la Martinique, on en a fait la plus contrariante épreuve, et c'est principalement la raison qui a déterminé MM. de Villeneuve et Gravina à laisser à Vigo l'*Atlas*, l'*America* et l'*España*.

Le 11 et le 12, le vent reste faible de l'Ouest, tout à fait contraire à la sortie des navires restés au Ferrol.

Journal de Reille.

Le 23 (11 août), les vents, à l'Ouest toute la journée, n'ont pas permis aux vaisseaux du Ferrol de sortir. L'armée s'est un peu plus enfoncée dans la baie d'Arès.

Le 24 (12 août), calme et petite brise d'Ouest, cause du même retard.

Les cinq vaisseaux français qui ont rejoint l'armée sont le *Héros*, le *Duguay-Trouin*, le *Redoutable*, le *Fougueux*, l'*Argonaute*, de 74 canons, et le brick l'*Observateur*. Les vaisseaux espagnols le *Prince*, de 120 canons, le *Neptune*, de 80, le *Saint-Jean-Népomucène*, de 74, le *Saint-François-d'Assise*, de 74, le *Monarque*, le *Saint-Augustin*, l'*Ildefonse*, de 74, le *Saint-Fulgencio*, de 64, la frégate la *Flore* et la corvette le *Mercurio*.

L'amiral Villeneuve au Ministre de la Marine.

25 thermidor (13 août) an XIII (1).

Monseigneur,

La journée d'hier a été calme, ou petit vent de l'Ouest. Les vaisseaux du Ferrol n'ont pas pu sortir et l'escadre n'aurait pas pu mettre en mer; le vent vient de passer à l'Est et tout me fait présumer que dans la journée nous serons tous sous voiles.

---

(1) *Archives de la Marine*, BB⁴, 230.

M. Ailhaud vous donnera les nouvelles et les détails qui pourront lui parvenir, ainsi que je lui ai recommandé.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon respect.

VILLENEUVE.

Avant midi, le 13, les trois vaisseaux restés au Ferrol rejoignent, et, à deux heures du soir, l'armée peut enfin appareiller.

Voici quelle était, à ce moment, sa force.

En ce qui concerne l'escadre française :

Le vaisseau l'*Atlas* demeure à Vigo.
La frégate la *Syrène*, au Ferrol.
La *Revanche*, la *Guerrière*, au Ferrol.
La *Didon*, partie en mission et prise.

COMPOSITION DE L'ESCADRE A SON DÉPART DU FERROL (1).

Bucentaure.
Formidable.
Neptune.
Indomptable.
Pluton.
Scipion.
Svitsure.
Mont-Blanc.
Intrépide.
Bervick.
Fougueux.
Redoutable.
Argonaute.
Duguay-Trouin.
Héros.
Achille.
Algésiras.
Aigle.

Frégates :

Rhin.
Hermine.
Cornélie.
Hortense.
Thémis.

Furet, brick.
Argus.
Observateur, rallie au Ferrol.
Téméraire, goélette, rallie au Ferrol.

C'étaient donc 18 vaisseaux, 5 frégates, 3 corvettes.

Quant aux Espagnols, des six vaisseaux partis de Cadix, le 10 avril, il n'en restait plus que deux (2).

Le *Terrible* et l'*Argonaute*.

---

(1) *Archives de la Marine*, BB[4], 230.

(2) Deux pris : *Saint-Raphaël* et *Firme;* deux laissés à Vigo : *España* et *America*.

Il était sorti du Ferrol :

Le *Prince-des-Asturies*	112	canons.
Le *Neptune*	80	—
Le *Saint-Jean-Népomucène*	74	—
Le *Saint-François-d'Assise*	74	—
Le *Monarque*	74	—
Le *Saint-Augustin*	74	—
Le *Saint-Ildefonse*	74	—
Le *Saint-Fulgencio*	74	—
Le *Montañez*	74	—
La corvette *Mercurio*	»	—
La frégate la *Flore*	34	—
La corvette *Indagora*	»	—

Ce qui portait l'appoint fourni par les Espagnols à 11 vaisseaux, 1 frégate et 1 corvette.

Le total de l'armée combinée était donc de :

29 vaisseaux, 6 frégates, 4 corvettes.

Pendant toute la journée du 13, le vent souffla, avec violence, du Nord-Est ; partie à deux heures du soir, le 14 au matin, l'armée était encore en vue du Ferrol.

Voici ce qui s'était passé :

L'armée, dit Reille, a fait route à l'Ouest jusque vers les 6 heures du soir. Un bâtiment de guerre ayant été vu au vent de l'armée, elle a viré de bord et a couru sur le cap Prior. Le 26 (14 août), à 2 heures du matin, reviré de bord et fait route au Nord-Ouest.

Pour que rien ne manquât à la mauvaise fortune persistante qui poursuivait Villeneuve, une déplorable méprise de ses éclaireurs lui fit perdre une chance inespérée.

A 11 heures du matin, les chasseurs ont signalé 14 voiles ennemies au Nord-Est (1).

A 2 heures, une frégate avancée a signalé 8 voiles au Nord-Ouest ;

(1) Journal de Reille.

elle a reçu l'ordre de les reconnaître; celles que l'on a pu reconnaître étaient neutres. L'amiral avait signalé qu'à l'entrée de la nuit il ferait route à l'Ouest-Nord-Ouest (1).

Villeneuve se borne, à ce sujet, à quelques mots peu précis et peu clairs.

A bord du vaisseau le *Bucentaure*, en rade de Cadix, le 4 fructidor (22 août) an XIII (2).

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence, qu'étant parti de devant le Ferrol le 25 thermidor (13 août), j'ai été observé le même jour et le lendemain par des frégates et deux vaisseaux de ligne ennemis, que j'ai fait chasser par les meilleurs voiliers de l'armée sans qu'ils aient pu en approcher.

Quelle pouvait être la nationalité de ces vaisseaux, alors que Calder et Nelson étaient en route vers Ouessant et que seuls le vaisseau le *Dragon*, les frégates *Phœnix*, *Nayad* et *Iris* étaient restés en observation. C'est ce qui va sans doute s'éclaircir. S'il s'agit de deux vaisseaux et deux frégates, c'étaient, peut-être, le *Dragon* et les trois frégates. Mais s'il s'agit de quatorze voiles, ce ne peut être qu'Allemand.

En effet, nous avons laissé ce chef de division se préparant, le 11 août, à quitter son rendez-vous par 46°56 de latitude Nord et 9°30 de longitude Ouest, pour se porter vers Vigo. Le 14 au matin, il était dans le Nord-Ouest du Ferrol, à un relèvement qui le plaçait tout à fait dans les environs de l'armée combinée. Il y a donc les plus grandes chances pour que ce fût la division de Rochefort que signalèrent les éclaireurs de Villeneuve, mais ce qui est plus singulier, des deux côtés on se considéra comme ennemi.

---

(1) Journal de Reille.

(2) *Archives de la Marine*, BB⁴, 230-261.

Le 26 (14 *août*), *à* 4 *heures du matin*, dit en effet Allemand, *me trouvant par la latitude de* 45° 39′ *et la longitude de* 13° 31′, *je vis* 3 *bâtiments à trois mâts à* 3 *lieues au Nord-Est, lit du vent, je les supposais bâtiments de guerre. Le* Jemmappes *me les signala suspects; ils étaient trop au vent pour les chasser et je suis trop pressé de me rendre à Vigo prendre des nouvelles certaines de l'escadre combinée.*

Le 27 (15 août), au jour, je vis une goëlette portugaise venant dans l'escadre; *j'étais entre Finistère et Vigo*, je la fis couler par l'*Armide*. A 10 heures, le capitaine de cette frégate m'envoya le rapport numéro 8 (1).

Voici quel fut le renseignement très important donné par ce navire portugais.

28 thermidor (16 août).

Le capitaine de la goélette portugaise l'*Hercule*, sortie du Ferrol, *déclare qu'il y a six jours, il est sorti de ce port une escadre française et espagnole forte de* 37 *à* 38 *bâtiments de guerre, vaisseaux, frégates et corvettes.*

Trois de ces vaisseaux, qui n'avaient pu sortir du Ferrol avec les premiers, sont sortis il y a trois jours pour rejoindre l'armée.

L'armée combinée, ayant été de relâche à Vigo, en était sortie pour rejoindre celle du Ferrol lorsqu'elle a rencontré une armée anglaise qui a coupé la ligne à deux vaisseaux espagnols et s'en est emparé; un troisième vaisseau espagnol est entré avec le reste de l'armée étant tout délabré.

Certifié conforme à l'original.

Le commandant de l'escadre,
ALLEMAND.

Tout cela était parfaitement exact : c'était l'annonce de la tentative de sortie du 11 et de la concentration du 13 qui amena le départ définitif de l'armée combinée. La fin du rapport était confuse, mais un fait pouvait frapper Allemand, c'est que l'escadre était sortie de Vigo pour aller au Ferrol et qu'au premier de ces points, il ne trouverait plus personne. Néanmoins, Allemand

(1) *Archives de la Marine*. BB⁴ 228, 25.

persista à se rendre à Vigo où il parvint le même jour *16 août.*

Je forçai de voiles pour entrer à Vigo, m'attendant trouver des instructions de Votre Excellence ou de l'amiral Villeneuve. A 4 heures de l'après-midi je mouillai, non à Vigo, mais à 6 milles en dehors, afin de pouvoir sortir cette nuit ou demain matin au plus tard.

J'expédie le *Sylphe* pour porter ces paquets à Vigo, au commissaire de Sa Majesté Impériale et Royale; je lui mande de les faire passer à Votre Excellence le plus tôt possible et par voie sûre, de m'envoyer ceux qu'il aurait à mon adresse, de me dire ce qu'il sait des armées combinée et ennemie, de me faire savoir, en un mot, tout ce qu'il peut connaître.

La communication avec la terre et la défense d'écrire est interdite à l'escadre. L'ordre de se tenir prêt à mettre sous voiles lui est donné. Je joins ici, Monseigneur, l'état des bâtiments que j'ai été forcé de détruire, suivant les instructions de Sa Majesté. Vous verrez, Monseigneur, que sur 91 bâtiments vus par l'escadre, il y a 22 neutres de coulés et 3 anglais; j'ai laissé aller les 66 autres parce que j'ai pu les tromper par de fausses routes, occasion que je n'ai jamais laissé échapper, Monseigneur, et d'après les instructions de Votre Excellence et pour l'intérêt de Sa Majesté Impériale et Royale.

Veuillez, s'il vous plaît, Monseigneur, présenter mes respectueux hommages à Sa Majesté Impériale et Royale et agréer le respect le plus profond avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Excellence, Monseigneur, le très humble et très obéissant serviteur.

ALLEMAND.

Pendant ce temps, l'armée avait continué à gagner dans l'Ouest-Nord-Ouest, aussi au Nord, par conséquent, que le permettait le vent opiniâtre du Nord-Est pendant la journée du 15, et toujours se rapprochant d'Allemand.

Journal de Reille.

Le 27 (15 août), au matin, l'on a aperçu quelques voiles qui ont été chassées; plusieurs se sont trouvées neutres. Un bâtiment marchand anglais a été pris et coulé.

A midi, l'armée se trouvait à 40 lieues à l'Ouest-Nord-Ouest du cap Finistère. *Dans la soirée fait route au Sud, la frégate l'*Hortense *a reconnu un vaisseau de guerre remorquant une frégate que nous avons su depuis être la* Didon.

Ceci était exact, en effet (c'étaient le *Dragon* et le *Phœnix* (1) et on a vu ce qui était advenu de cette frégate. Mais lorsque, le 15 au soir, Villeneuve fit route au Sud, il se rapprocha encore de la route suivie par Allemand dont il avait déjà coupé la trace.

..... Ayant trouvé à la mer des vents du Nord-Est établis, écrit-il le 22 août, et ayant poussé ma bordée dans l'Ouest-Nord-Ouest toute la journée du 26 (14) et du 27 (15), sans apparence de changement, *ne pouvant avoir aucune confiance dans l'état d'armement de mes vaisseaux, dans leur marche et dans l'ensemble de leur manœuvre, la réunion des forces de l'ennemi, la connaissance qu'il avait de toutes mes démarches depuis mon arrivée sur la côte d'Espagne, ne me laissaient aucune espérance de pouvoir remplir le grand objet auquel l'armée navale était destinée. En luttant plus longtemps contre les vents contraires, j'allais éprouver des dommages irréparables et des séparations inévitables.*

Le vaisseau espagnol le Saint-François-d'Assise, *ayant déjà cassé son grand mât d'hune, convaincu que l'état des choses était essentiellement changé depuis l'émission des ordres de Sa Majesté Impériale et Royale, qui, en dirigeant la meilleure partie de ses forces navales sur les colonies avait eu pour objet de diviser celles de l'ennemi, en attirant son attention sur ses possessions éloignées pour pouvoir le surprendre et le frapper au cœur par leur retour subit en Europe et leur réunion combinés ; que ce plan n'ayant pas réussi et se trouvant même décelé par le temps qui s'était écoulé et par les calculs auxquels la marche des escadres a donné lieu, l'ennemi s'était évidemment mis en mesure de le faire échouer et que la réunion de leurs forces, en ce moment, était plus considérable que dans aucune des circonstances précédentes, et telle qu'elle pouvait s'opposer avec supériorité aux forces réunies de Brest et du Ferrol ; ne prévoyant donc aucune chance de succès dans l'état de choses* ET CONFORMÉMENT A LA DÉPÊCHE DE VOTRE EXCELLENCE DU 27 MESSIDOR (16 JUILLET) *je me suis déterminé, le troisième jour de mon départ, le* 27 (15 *août*), *à l'entrée de la nuit, à faire la route de Cadix, étant encore à* 80 *lieues dans l'Ouest-Nord-Ouest du cap Finistère.*

---

(1) Langhton. Life of Nelson. — Le 15 août 1805, Villeneuve vit dans le Nord-Est trois navires qui étaient, ainsi qu'on le sut plus tard, le *Phœnix* avec sa prise et le *Dragon*, et apprit d'un navire marchand que c'était un détachement d'une escadre anglaise de 25 vaisseaux...

Cette dépêche du Ministre (1) s'exprimait, en effet, en ces termes :

« ..... L'empereur a prévu le cas où, par des événements qu'on ne peut calculer, la situation de l'armée ne vous permettrait pas d'entreprendre l'exécution de ces projets qui auraient une si grande influence sur le sort du monde..... *Alors l'empereur veut réunir à Cadix une masse de forces imposantes* ».

C'était la traduction de la prescription impériale du même jour (2).

« ..... Dans ce cas, qui avec l'aide de Dieu n'arrivera pas, nous désirons qu'après avoir débloqué nos escadres de Rochefort et du Ferrol, *vous mouilliez de préférence dans le port de Cadix.* »

Sachant Allemand sorti de Rochefort, ayant débloqué les vaisseaux du Ferrol, ignorant tout des nouvelles intentions de l'Empereur, ordonnant une bataille que, jusque-là, il devait éviter, Villeneuve put, à juste titre, se croire couvert par les termes des ordres en date du 16 juillet et autorisé à renoncer à se porter sur Brest avec ses 29 vaisseaux.

Voici quels incidents marquèrent le voyage jusqu'à Cadix :

Les deux jours suivants, 28 et 29 (16 et 17 août), continue Villeneuve, les vents ont soufflé du Nord-Est, gros frais, qui m'ont porté rapidement sur le cap Saint-Vincent, je ne doute pas que si j'eusse essuyé ce coup de vent au plus près, j'eusse perdu beaucoup de mâts et de voiles. Le vaisseau espagnol, le *Saint-Ildephonse*, ayant cassé son grand mât de hune, quoique vent arrière, je n'ai pu avoir aucune connaissance, ni réunir aucun renseignement sur la division de Rochefort. La frégate la *Didon*, que j'avais expédié de la Corogne le 18, ne m'a pas rejoint; quoique ce fut la meilleure voilière de l'escadre, j'ai des craintes les plus fondées qu'elle soit tombée entre les mains de l'en-

(1) Voir ci-dessus.
(2) Voir ci-dessus.

nemi. Le capitaine de l'*Hortense*, dans une chasse prolongée, ayant eu connaissance d'un vaisseau et d'une frégate ennemis, remorquant une frégate démâtée, qu'on lui a dit être une frégate française, sur le soir, sur le cap Sainte-Marie, l'escadre a chassé plusieurs bâtiments de guerre ennemis, qui tiraient des coups de canons en fuyant; une frégate, à l'entrée de la nuit, m'ayant signalé *une escadre sur mes derrières* (1), dans la nuit, je n'ai pu faire beaucoup de voile pour laisser rallier des vaisseaux qui étaient arriérés, en sorte qu'au jour je me faisais encore à 11 lieues de Cadix et que trois vaisseaux anglais, qui étaient devant ce port, nous ayant reconnu de loin, ont eu le temps de prendre chasse et de donner dans le détroit. Le contre-amiral Magon qui, avec l'escadre légère, les a approchés de plus près, m'a rapporté d'ailleurs que ces vaisseaux avaient un grand avantage de marche sur lui. Ces vaisseaux se sont retirés dans Gibraltar et l'armée combinée a mouillé dans ce port.

Il ne saurait échapper à Votre Excellence que depuis cinq mois l'escadre est presque continuellement à la voile; que tous nos objets de consommation journalière sont épuisés; que les voiles, les agrès sont usés, ou dans le cas de réparation. Les capitaines commandants me font déjà des demandes de voiles, de cordages, que je ne sais s'il sera possible de leur procurer ici; la plupart demandent à recalfater leurs vaisseaux. Je donne les ordres les plus pressants pour que chacun se mette en état, par ses propres moyens, de reprendre la mer; mais il est beaucoup d'objets de réparation ou remplacement qu'il sera indispensable de se procurer ici.

M. le Roy vient de me remettre votre dépêche du 7 thermidor (26 juillet), renfermant les instructions de S. M. I. du même jour, conforme à celles que j'avais reçues précédemment. Comme je ne puis manquer de recevoir d'un moment à l'autre de nouveaux ordres, en réponse à mes dépêches de Vigo et de la Corogne, je presserai avec la plus grande activité les réparations de l'escadre, pour qu'elle soit en état de les exécuter à leur arrivée.

Les quatre vaisseaux du Ferrol, qui étaient destinés à une croisière, ont encore trois mois et demi de vivres à bord; dans la possibilité qu'il y avait qu'en sortant du Ferrol je rencontrasse les escadres réunies de *Nelson* et *Calder*, comme cette réunion même m'était annoncée de toutes parts, je n'ai pas cru devoir me détacher de ces vaisseaux à la mer; si des ordres nouveaux que Votre Excellence aura pu m'adresser ne changent rien à la destination générale de l'armée navale, ou à celle particulière des divisions, ces quatre vaisseaux seront prêts à partir.

---

(1) Allemand selon toute apparence.

J'ai pu encore moins envoyer à Rochefort ceux des vaisseaux de l'escadre qui sont hors d'état d'entreprendre une campagne d'hiver; ces vaisseaux étant les plus mauvais voiliers de l'armée, eussent été trop évidemment compromis étant livrés à eux-mêmes, au moment d'une lunaison de vents contraires qui leur fermait l'entrée de tous les ports, et d'ailleurs j'avais encore besoin de toutes les forces pour faire face à celles de *Nelson* et de *Calder*, dans le cas très probable de leur réunion.

Monseigneur, quelle que soit l'impression que V. E. éprouve des circonstances qui ne m'ont pas paru admettre l'exécution du vaste dessein de S. M. I., je vous prie de croire que rien n'égale le désespoir que j'ai éprouvé et l'horreur de la situation où je me trouve. Mais si ce grand armement qui m'était confié devait être inévitablement le jouet des vents, dans des mers absolument inconnues aux marins qui montent ces vaisseaux ; si l'état de l'armement de ces vaisseaux, défaut d'ensemble et d'intelligence, ne comportait pas d'éprouver les moindres contrariétés, sans en éprouver des dommages irréparables, des dispersions et la ruine du projet, en se rendant la fable de l'Europe ; si cet armement avait cessé d'être redoutable à l'ennemi qui aurait eu le temps et les moyens de se reconnaître, *en sorte qu'un combat, sur quelque point que ce fut des parages que j'avais parcourus, ne pouvait nous promettre ni succès, ni gloire, ni chance favorable à l'armée navale de Brest de terminer ce que nous aurions entrepris inconsidérémment.* Enfin, si le brave et respectable amiral allié, auquel seul j'ai pu communiquer les vues de S. M. I. en était lui-même atterré, et ne me suivait qu'avec le dévouement du désespoir ; *j'ai dû, après avoir mis toute la persévérance possible à former les réunions désirées dans les plans de S. M. I., m'arrêter là où il ne pouvait plus résulter que désastre, confusion et une vaine démonstration, qui eût consommé pour jamais le discrédit des deux marines alliées.*

Je prie V. E. d'agréer l'hommage de mon respect.

VILLENEUVE.

Lettre du général Reille au prince Murat. — A son Excellence le prince Murat, grand amiral de l'Empire (1).

Monseigneur,

L'armée combinée, composée, avec les vaisseaux du Ferrol, de 29 vaisseaux, 6 frégates et 4 corvettes, est partie de ce port le 25 ther-

(1) *Archives de la Marine, campagnes* 1805, BB[4], 233.

idor et est arrivée ici hier. Voilà cette armée, qui aurait pu faire tant mal aux Anglais, rentrée sans avoir rien fait; et, quand on considère en notre position, on en est réduit à regarder comme un avantage la voir en sûreté, à même de se ravitailler et de faire, dans la suite, qui ne peut s'espérer raisonnablement à présent.

Quelque pénible qu'il soit pour un militaire de s'expliquer sur le mpte d'un général commandant une armée, j'aime trop les intérêts Sa Majesté pour ne pas dire la vérité à Votre Altesse. Les choses en nt à un point où on serait coupable de se taire. J'avoue donc que je conçois pas comment le Ministre, qui a servi sous les ordres de notre iral et qui le connaît particulièrement, a pu proposer à Sa Majesté le mettre à la tête d'une expédition importante. Il est pénible de ir cette armée qui, sous Latouche, était pleine de volonté et d'activité, e sans confiance dans son chef et dans elle-même et dans l'apathie; voir les Espagnols, qui avaient l'ardeur que leur inspira toujours le ave général Gravina, découragés par la perte qu'ils ont faite; il est core plus pénible pour nous d'entendre parler de leurs deux vaisaux que nous avons honteusement laissé emmener par quatorze isseaux anglais, dont deux étaient démâtés et ne pouvaient manœuer, tandis que nous étions au vent et que nous avions dix-huit vaisaux, dont quatorze français, auxquels il ne manquait pas une vergue. devaient presque s'y attendre, après avoir été laissés en arrière le ur de notre départ de cette ville pour aller à la Martiniqne.

Il paraît que nous avons perdu la *Didon*. Cette perte serait d'autant us sensible que c'était notre meilleure frégate et que son capitaine, llius, est sûrement un des meilleurs officiers de la marine. Elle était rtie quelques jours avant nous, et un de nos chasseurs a vu une frégate esque démâtée, remorquée par un vaisseau anglais, que des neutres, sités, lui ont dit être française. Si ce vaisseau, qui était à vue, eût été assé, il est vraisemblable qu'elle eût été reprise.

Nous eussions pu aussi prendre trois vaisseaux et une frégate qui se ouvaient devant ce port à notre arrivée; les rapports des bâtiments utres visités nous les annonçaient, et il ne s'agissait que d'envoyer elques-uns de nos vingt-neuf vaisseaux leur fermer l'entrée du troit, tandis que le reste viendrait dessus en colonnes un peu écartées, our former une seine et les prendre; les vents favorisaient cette maeuvre, mais nous avons fait petite manœuvre toute la nuit. A la pointe jour, nous étions à quatre lieues d'eux, bien serrés, et ils s'en sont lés à Gibraltar.

Nous allons tâcher de mettre les troupes à terre, pour les faire repoer, et nous attendrons les ordres de Sa Majesté. Nous irons attaquer s anglais au bout du monde, mais il est dur de les fuir.

Je pense que le général Lauriston informera l'Empereur de tout ce

qui se passe, mais je devais ce compte à Votre Altesse, à mon ancien général qui m'a toujours honoré de sa confiance, au beau-frère de Sa Majesté.

Nous avons deux bons contre-amiraux, Dumanoir et Magon. Ils sont bien malheureux de se trouver conduits de cette manière. La marine ira, mais il faut qu'elle soit menée.

Je me recommande aux bontés de Votre Altesse et la prie de me conserver toujours son amitié, de présenter mes hommages respectueux à la princesse Caroline.

Je prie Votre Altesse, etc.

De Cadix, le.....

L'amiral Villeneuve au Ministre de la marine.

Bucentaure, en rade de Cadix, le 4 fructidor (22 août), an XIII (1).

Vous jugerez facilement, Monseigneur, de l'anxiété avec laquelle j'attends les réponses à mes dépêches depuis mon arrivée dans les mers d'Europe; je ne me dissimule pas que, quelque détermination que l'Empereur prenne, rien ne peut me relever de l'abîme de malheur dans lequel je suis tombé, mais j'y étais tout préparé à mon départ de Toulon, et je n'ai jamais rien pu entrevoir de bon dans la campagne que j'allais entreprendre; je pardonnerais à toute la terre de me jeter la pierre, mais les marins de Paris et des départements qui s'en mêleront, seront bien aveugles, bien méprisables et, surtout, bien sots. Je vous écris ceci sous forme particulière, ça n'en sera pas moins officiel si vous le jugez à propos et je vous prie d'en faire tel usage que vous jugerez convenable.

Je crois avoir eu l'honneur de vous le dire, les marines de France et d'Espagne ne sont pas en état de se montrer en grandes escadres, elles ne sont pas même en état de se montrer à la mer, si leur armement n'est pas mieux soigné. Des vaisseaux qui sont restés des années en rade, avec les mêmes arrimages, les mêmes vivres, leurs gréements, leurs voiles, exposés aux injures de l'air pendant si longtemps, s'ils vont à la mer dans cet état, ne peuvent éprouver que malheurs et désastres, qui seront d'autant plus grands et d'autant plus inévitables, qu'ils ont moins de matelots et d'officiers expérimentés qu'il ne leur est nécessaire. L'ennemi en est persuadé et connaît si bien ses avantages qu'il n'hésitera pas à l'attaquer avec des forces infiniment inférieures, bien assuré de s'en tirer dès qu'il lui conviendra. Il m'est tombé entre les mains une lettre du capitaine Pouder, du vaisseau le *Queen*, à un

(1) *Archives de la Marine, campagnes* 1805, BB⁴, 230-263.

commissaire de l'amirauté, où il dit qu'ils bloquent, avec quatre vaisseaux, les sept qui sont à Carthagène et que, s'ils sortent, ils espèrent en rendre bon compte, en les attaquant de nuit ou par un vent bon frais. Et je ne doute pas qu'une attaque de ce genre n'eût le succès le plus certain, parce que dans l'état où nous sommes, par défaut d'expérience de mes officiers et matelots, défaut d'expérience de la guerre de mes capitaines commandants, défaut d'ensemble dans le tout, au moindre incident de nuit, tout n'est que désordre et confusion. Je voudrais m'étendre sur ce chapitre, comme sur tout ce qui pourrait contribuer à vous persuader que vingt, trente, quarante vaisseaux ne valent pas, dans l'état actuel des choses, je ne dis pas leur nombre égal, mais même un nombre inférieur d'un tiers, d'une marine exercée, habile et pleine de confiance, tandis que trois, quatre et cinq, au plus, de mes vaisseaux, s'ils sont armés soigneusement, s'ils ont des commandants bien choisis, pourront lutter contre l'ennemi. Mais je suis trop bourrelé de chagrin, pour pouvoir exprimer toute ma pensée sur ce sujet.

J'ai à vous parler du général Lauriston. Personne ne respecte plus que moi le caractère dont il est revêtu, l'avantage qu'il a d'approcher de la personne de Sa Majesté, je dirai même, le caractère militaire et social qui le distingue, mais ce n'est pas sur un vaisseau où il fait le mieux voir toutes ses qualités. J'ai épuisé tous les moyens de le bien traiter, ainsi que j'ai fait dans toutes les circonstances avec les passagers que m'a donnés le gouvernement; mais je n'ai pas éprouvé de lui les retours que je devais en attendre; abusé par les dernières lumières qu'il a puisées dans ses missions dans les ports, par la malveillance des individus qu'il va questionnant sur les moindres incidents de navigation, il me fait tous les jours l'objet de ses critiques, même vis-à-vis des officiers de marine, que flatte l'opinion de son crédit. Il est impossible de me rendre plus malheureux que je ne suis depuis le moment de mon départ, depuis surtout que les contrariétés et les malheurs se sont appesantis sur cette escadre; il est affreux pour moi d'être continuellement en présence, assis à la même table, avec celui que je ne puis plus considérer que comme mon ennemi déclaré. Je vous en conjure, Monseigneur, faites cesser cette situation. Le besoin de faire partir maintenant le courrier qui va vous porter ces dépêches, m'empêche de vous écrire plus au long pour le moment. Je prie, en attendant, Votre Éminence de recevoir l'assurance de tous les sentiments que je n'ai cessé de professer et que je conserverai inviolablement.

VILLENEUVE.

Quant à Allemand, mouillé le 16, à 6 heures du soir, en rade des îles Bayonna, devant Vigo, il reçut

immédiatement par le lieutenant Gauthier (1) les instructions qui l'attendaient et le lendemain matin à 9 heures, il partit pour commencer la campagne remarquable qui illustra son nom.

Monseigneur (2),

J'eus l'honneur de vous informer que je mouillai, le 28 thermidor au soir, à sept mille en deçà de Vigo; à 1 heure, le lieutenant de vaisseau Gauthier vint me porter votre dépêche et celle du général Villeneuve, n° 1; je l'expédiai à 3 heures avec mes réponses; à 6 heures du matin, je fis appeler les capitaines de l'escadre et leur remis la pièce n° 2 à décacheter en cas de séparation; à 8 heures, j'étais sous voiles avec le signal de ralliement pour le *Sylphe* qui était à Vigo; je mis en panne en dehors pour l'attendre; à 2 h. 1/2 il me rallia avec 16 bœufs pour l'escadre. J'en ordonnai la répartition et reçus du capitaine de ce bâtiment la lettre n° 3, car, Monseigneur, il n'était point autorisé à se servir de mon nom pour la plus légère demande. Je reçus du commissaire des relations commerciales la lettre n° 4; du capitaine du *Suffren* la pièce n° 5 et de celui du *Jemmappes* la pièce n° 6. Les vents étaient du Nord-Est à l'Est, l'air frais, et ont régné constamment de cette partie jusqu'au 8 fructidor (26 août) que j'attrapai..... le cap Saint-Adrien et longeai la côte, Monseigneur, pour m'assurer si l'escadre combinée était encore au Ferrol, dans ce cas opérer ma jonction, dans celui contraire atterrir à Penmarch, d'après les ordres que me donne l'amiral Villeneuve. Voyez s'il vous plaît, Monseigneur, la pièce n° 1 par laquelle il annulait ceux que j'ai pu recevoir précédemment de Sa Majesté Impériale et Royale par l'ordre exprès qu'il en a reçu.

Un bâtiment sortant de la Corogne m'apprit que l'escadre combinée était partie du Ferrol le 23, que depuis on ne l'avait plus vue. Je continuai ma route sur Penmarch en forçant de voile et ne pouvant m'y rendre qu'en louvoyant, les vents étant de l'Est-Nord-Est à l'Est-Sud-Est.

Le 12 fructidor, j'arrive à la pointe du jour à dix heures de Penmarch sans avoir rencontré dans ma route un bâtiment qui pût me donner des nouvelles de l'armée combinée; le temps était brumeux, les vents au Nord-Ouest; à 6 h. 1/2 j'aperçus trois voiles, sous le vent, qui me parurent de guerre. L'*Armide* me les signala ennemies. J'or-

(1) *Archives de la Marine*, BB⁴, 233. 17 août. Lettre de Gauthier au Ministre.

(2) *Archives de la Marine*, BB⁴, 228-92.

donnai, Monseigneur, une chasse générale sans avoir pu les joindre au coucher du soleil que je ralliai l'escadre; ces trois bâtiments jetèrent à la mer leurs embarcations, ancres, canons et pièces d'arrimage. Le *Sylphe* visita un bâtiment portugais venant de Lisbonne, ayant reconnu ces trois voiles pour une frégate et deux corvettes anglaises, il m'apprit aussi que, le 26 thermidor, étant trente lieues dans le nord-ouest du Ferrol, il avait donné dans l'escadre combinée faisant route à l'ouest et avait été visité par la corvette le *Furet;* que, le 18 fructidor, il a rencontré dix-huit vaisseaux anglais à la hauteur du Ferrol; serait-ce, Monseigneur, l'escadre de Calder ou Nelson revenant de la baie de Lagos? Si ce rapport est vrai, il me ferait présumer que le général Villeneuve, au lieu de venir atterrir à Penmarch, comme il me le mandait, aurait fait route directement sur Cadix en partant du Ferrol. Voulant avoir des renseignements plus positifs, je me déterminai à croiser à quinze lieues de Penmarch, espérant rencontrer des neutres sortant du golfe ou venant de la Manche, puisque l'amiral Villeneuve me prescrivait de n'entrer à Brest qu'autant que l'escadre coalisée y fût, et, dans le cas contraire, de le joindre à Cadix, sa destination définitive. Voyez, s'il vous plaît, Monseigneur, la pièce n° 1.

Le 19, au jour, une des corvettes chassées la veille se trouva à deux heures de l'escadre; j'ordonnai une chasse générale; mais, Monseigneur, présumant qu'elle m'occuperait toute la journée, et peut-être infructueusement, je la levai. Le *Jemmappes* visita un bâtiment parti le 10 de Morlaix, allant à Bordeaux, ayant vu 38 voiles anglaises sous Ouessant et ne sachant rien de l'escadre combinée. Le *Sylphe* visita un bâtiment parti depuis trois jours de Maresmer; il assure qu'il n'y avait pas de bâtiments de guerre mouillés à l'île d'Aix; il ne savait rien qui fût relatif aux escadres combinées.

La même corvette visita encore un bâtiment parti le 10 de Saint-Martin, île de Ré, et aussi peu instruit sur la position des armées.

Ces renseignements, Monseigneur, coïncident parfaitement et ne me laissèrent plus de doute sur la route qu'avait tenue l'escadre combinée et je dirigeai la mienne sur Cadix; les vents me contrarièrent jusqu'au 21 fructidor que je doublai Finistère et que je trouvai ceux du Nord-Est.

Le 23, étant par 38°34′ de latitude nord et 12°45′ le longitude occidentale, l'*Armide* visita un portugais qui apprit que l'escadre combinée était à Cadix. Je continuai ma route, Monseigneur, sous toutes voiles possibles.

Le 24, à 6 heures du soir, étant par 35°50′ de latitude nord et 11°38′ de longitude occidentale, le brick anglais le *Phébus* vint dans l'escadre avec son pavillon arboré. Je le fis amariner à son grand étonnement, Monseigneur. Il était parti de Gibraltar le 18, allant à la Grenade, et avait donné avec confiance dans l'escadre qu'il croyait être

celle de Nelson, attendu tous les jours pour commander le blocus de Cadix ; il m'apprit que l'escadre combinée était dans cette rade, bloquée par 26 vaisseaux, et Carthagène par cinq. Chaque homme de l'équipage, questionné séparément, fit le même rapport et les lettres particulières adressées à la Grenade et dont je suis muni le confirmèrent; il ventait petit frais, le temps beau. Je regardai dès lors, Monseigneur, mon entrée à Cadix comme impossible, à moins que ce ne fût pendant un coup de vent qu'il eût fallu attendre longtemps; d'ailleurs, cette baie, par sa large ouverture, est une des plus faciles à bloquer par une armée nombreuse; en m'y présentant, Monseigneur, je pouvais éprouver une chasse difficile à supporter d'après les pièces 5 et 6 qui constatent le mauvais état de la mâture des vaisseaux le *Suffren* et le *Jemmappes;* ma retraite pouvait être aussi coupée par l'arrivée de Nelson et, sous ces trois rapports, Monseigneur, l'escadre sous mes ordres était évidemment perdue, je n'avais pas une chance avantageuse pour moi. Je pris la bordée du Nord-Ouest en attendant une plus mûre réflexion. J'assemblai les capitaines auxquels je fis part de cette nouvelle, je leur montrai les lettres écrites de Gibraltar qui la confirmaient; ils déclarèrent tous qu'il était impossible d'entrer à Cadix, que c'était inutilement exposer l'escadre à une perte évidente et qu'il fallait prendre un autre parti. Je les congédiai.

Vous voyez, Monseigneur, que, si je ne réussis pas à joindre l'escadre combinée, comme Sa Majesté Impériale et Royale le voulait, c'est par une suite d'obstacles qu'il n'est pas à mon pouvoir de lever parce que je ne peux rien de surnaturel et que j'ai fait tout ce qui m'a été prescrit et tout ce qui était en mon pouvoir pour satisfaire sa volonté; et vous et lui, Monseigneur, êtes trop équitables pour ne pas me rendre cette justice ; si je n'avais eu qu'à forcer le passage contre des forces moitié supérieures, j'aurais pu l'entreprendre, parce que personne n'est plus dévoué que moi à l'exécution des moindres ordres qu'il plaira à Sa Majesté Impériale et Royale de me donner. Mais, Monseigneur, vous ne m'eussiez jamais pardonné si j'avais voulu, avec cinq vaisseaux, entrer à Cadix bloqué par vingt-six.

J'eus donc recours, Monseigneur, aux instructions dont m'honore Sa Majesté Impériale et Royale, en date du 7 thermidor ; je n'y vis rien qui fut très relatif à la position critique où je me trouvais, position occasionnée par l'ordre du général Villeneuve, qui m'avait prescrit d'attérir à Penmarch. Cet amiral, en terminant ses instructions, n'avait sans doute pas prévu, Monseigneur, qu'en allongeant ainsi le terme de ma jonction il serait bloqué par des forces trop supérieures, comme trop nombreuses pour que je pusse entrer à Cadix; cependant il me fallait prendre un parti : voici, Monseigneur, celui auquel je m'arrête. Il me parut le plus avantageux au service de Sa Majesté Impériale

et Royale, en ce qui pouvait nuire considérablement à l'ennemi, comme la suite le justifiera bientôt à Votre Excellence.

Sa Majesté Impériale et Royale termine ainsi les instructions dont elle m'honore, en date du 20 prairial :

« Vous finirez de consommer vos vivres en croisant dans les parages « où vous pouvez faire le plus de mal à l'ennemi. Et vous ne rentrerez « dans nos ports que six mois après votre départ ; nous nous reposons, « pour le succès de cette expédition sur votre zèle, votre bravoure et « sur votre attachement à notre personne. »

Les convois anglais revenant des Antilles et de Terre-Neuve font assez ordinairement leur retour en vent derrière ; non seulement ils sont sous de fortes escortes, mais encore, Monseigneur, une escadre est dépêchée à leur rencontre. Si je sentis l'importance de ces obstacles je me rappelle aussi, Monseigneur, un des paragraphes des instructions dont vous m'honoriez en date du 3 messidor. Il est ainsi conçu :

« Vos instructions vous feront bien connaître l'esprit de votre mission et son but, mais Sa Majesté s'en rapporte à votre zèle et à votre discernement et à toutes les modifications que l'intérêt de son service et les circonstances vous conduiront à y apporter dans toutes celles où vous vous trouverez ; employez toute votre audace à faire du mal à l'ennemi, c'est ce que l'Empereur vous ordonne essentiellement. » Je ne balançai donc plus, Monseigneur, et je fis route pour me placer dans l'ouest du cap Lizard, où je pouvais m'emparer de quelques bâtiments ennemis et, par là, utiliser la sortie de l'escadre.

Le 30 fructidor je pris une lettre de marque anglaise armée de 12 canons.

Le 2 vendémiaire, au matin, étant par 49°22′ de latitude nord et 14°47′ longitude occidentale, je vis 8 voiles au Nord-Nord-Ouest, 3 au Nord, 1 à l'Est, 2 au Sud-Ouest. Je les chassai.

Le 3, les vents à Ouest-Sud-Ouest, je continuai la chasse, Monseigneur, tant le jour et la nuit suivante en ordre de bataille dont je pris la tête. La *Gloire*, qui était en avant, m'ayant signalé 6 vaisseaux de ligne ennemis et m'ayant rendu compte à la voix qu'elle en avait distingué 5, au jour je reconnus les bâtiments chassés pour un convoi, escorté par un vaisseau de ligne ; dans la matinée, les frégates et corvettes firent amener 4 bâtiments fort riches, venant des Isles du Vent ; je ne puis pas vous dissimuler, Monseigneur, que si la *Gloire* me donna quelques sujets de mécontentement pendant le cours de la campagne, je n'en fus du tout point satisfait dans cette circonstance et dans celle du jour suivant. A 11 h. 1/2, je donnai l'ordre à l'*Armide*, qui était très en avant du vaisseau anglais, de rétrograder pour l'arrêter.

Le 4, à 3 h. 1/2, je donnai l'ordre à l'*Armide* de commencer le feu ;

elle se mit en avant et tira quelques coups de canon de retraite ; à 4 heures, elle était par le travers du vaisseau ennemi, à grande portée, et à 4 h. 1/2, Monseigneur, elle se retira du feu pour tout à fait.

Le *Magnanime* approchait, mais lentement, quoique ayant toutes voiles dehors. Mon impatience était extrême : j'étais aussi couvert de voilures et l'ennemi, à plus d'une lieue en avant de moi ; la nuit vint, elle était des plus sombres, je désespérai de prendre ce vaisseau. A 8 h. 45 je fis le signal de nuit d'ordre aux bâtiments avancés d'engager le combat dès qu'ils seraient à portée ; à 9 h. 45, ce vaisseau le *Magnanime* commença un feu vif et soutenu à petite distance jusqu'à 10 heures, que l'ennemi amena. Ce dernier a perdu 4 hommes, le *Magnanime* en eut 2 bien légèrement blessés et l'*Armide* en avait eu 1. Je fis sur-le-champ amariner et armer ce vaisseau en guerre et j'en donnai le commandement au capitaine de frégate Bérard, le plus ancien de l'escadre.

Le 5, à 7 heures du soir, le *Sylphe* me rallia avec une prise fort riche, venant de Tabago.

Le 6, il en prit un autre venant de Saint-Christophe.

Le 8, le *Palinure* en amarina deux venant de Tabago et de Démérari. Le temps était violent du Sud-Est à l'Est-Sud-Est, ma croisière devait être décelée par les bâtiments qui m'avaient échappé le 4 et qui devaient être rendus en Angleterre le 6. La mâture du *Suffren* et du *Jemmappes* était hors d'état, Monseigneur, de supporter une chasse. Voyez, s'il vous plaît, les pièces n°s 5 et 6. Leurs avaries avaient considérablement augmenté depuis. Je levai, en conséquence, ma croisière et fis route pour faire de l'eau à Vigo avec les prises qui ne pouvaient pas nuire à ma marche, bien résolu de les couler comme j'en ai fait d'une partie lorsque je me suis aperçu qu'elle me retardait. J'espérais aussi, Monseigneur, avec l'aide de marteaux et de la forge du *Majestueux* mettre dans six jours de relâche la mâture de ces deux vaisseaux en état de soutenir une continuation de campagne. Je démâtai de mon petit mât d'hune, j'en pressai la réparation. Je suis loin d'avoir à me louer du capitaine de frégate Willaumez, commandant le vaisseau le *Majestueux ;* il a constamment justifié, Monseigneur, que l'on ne peut rien savoir sans l'avoir préalablement appris, que le commandement d'un vaisseau est trop fort pour celui qui n'a préalablement été qu'un médiocre officier de quart et sans s'être perfectionné par le commandement d'un bâtiment léger et joint à cela un amour-propre désordonné au lieu de la docilité nécessaire à celui qui a besoin d'acquérir les connaissances premières. Je m'abstiens, Monseigneur, de vous parler de ses torts envers moi.

Le 14, la *Thémis* fit une prise.

Le 16, l'*Armide* en fit une autre.

Le 17, j'étais à 12 lieues de Vigo, un brick suédois venant de la Méditerranée m'assura avoir été visité devant Cadix par un des 18 vaisseaux qui bloquent ce port.

Le 18, à 4 heures du matin, un vaisseau de ligne ennemi parut en avant de l'escadre et assez près de moi ; il reconnut sa méprise et prit chasse. Je le poursuivis sous toutes voiles possibles. Le *Magnanime*, qui était le vaisseau marchant le mieux de l'escadre, appuya la chasse; mais, Monseigneur, l'ennemi avait une marche bien supérieure, le temps était à grains, il en passa un si violent qu'il fut obligé de ferrer son perroquet et d'amener sa brigantine. Le *Magnanime* en fit autant. Je conservai tout dehors, faisant 11 nœuds 1/2, la seconde batterie à l'eau. Je le gagnai considérablement pendant 20 minutes. Le grain ayant passé, il borda son perroquet et s'éloigna avec une supériorité de marche incontestable. Si ce grain avait duré 10 minutes de plus, j'étais démâté, Monseigneur, ou ce vaisseau était à moi. A 9 h. 1/2, n'ayant plus l'espoir de le joindre, je levai la chasse. Ce vaisseau fut reconnu par les officiers anglais pour être le *Dragon*, le meilleur marcheur d'Angleterre. A 10 h. 1/2, le *Magnanime* me signala 19 voiles au Sud. Cette chasse me mettait beaucoup sous le vent de Vigo. Le scorbut faisait dans l'escadre des ravages considérables. Malgré ces considérations, Monseigneur, je ne pus pas me résoudre à laisser passer ce convoi. Je manœuvrai pour m'en emparer, j'ordonnai une chasse générale, les vents étaient au Nord-Ouest grand frais et pas de grain. Le *Magnanime*, le *Lion*, l'*Armide* et la *Thétis* donnèrent sur les traîneurs. L'escadre se trouva bientôt affalée sur la côte de Portugal. A 5 heures, quatre prises me rallièrent dont une lettre de marque de 16 canons. Ce convoi était destiné pour Lisbonne et Oporto, il doit avoir perdu beaucoup de temps sur la côte ; les vents y battent avec violence dans ce moment et n'ayant point de mouillage dans cette partie. Au jour, l'escadre était à la cape, il me manquait le *Magnanime*, il me donna de vives inquiétudes, je craignais qu'il ne put pas se relever.

Le 19, je restai à la cape tout le jour et la nuit suivante. Un bâtiment danois m'apprit que dix vaisseaux de ligne ennemis croisaient à vingt lieues dans le Nord-Nord-Est de Finistère, espérant me voir bientôt attérir au Ferrol.

Le 20, je vis avec le jour le *Magnanime* rallié. S'il me fit éprouver une grande satisfaction, je remarquai avec peine ma position. J'étais affalé de quarante-sept lieues sous le vent de Vigo, il me fallait dix jours au moins pour les remonter. Le vaisseau qui m'avait échappé avait serré le vent et fait route pour le Ferrol où croisaient dix vaisseaux. Avec sa marche supérieure, il était présumable, Monseigneur, qu'il arriverait assez à temps pour que je trouve Vigo bloqué au moment où

je m'y présenterais, puisqu'il n'en avait trouvé autant dans le Sud de Finistère. J'avais dans l'escadre 900 scorbutiques sur les cadres, à qui il fallait des rafraîchissements que Vigo n'offrait pas. Avec les vents régnants je pouvais être dans cinq jours aux Canaries, où d'après Borda je trouverais abondamment l'eau et les végétaux sans lesquels les équipages ne pouvaient pas se remettre; je pris donc, Monseigneur, la route de ces îles.

Le 22, j'appris qu'on avait monté les câbles de la cale. J'avais défendu, Monseigneur, au capitaine Willaumez de faire de mouvement conséquent dans cette partie du vaisseau sans préalablement m'en prévenir, ayant remarqué plusieurs fois que par de mauvaises dispositions on avait ralenti considérablement la marche du vaisseau. Je rappelai cet ordre à ce capitaine, qui me dit que sous ce rapport il était indépendant de moi. Je le priai de se retirer, il me demanda si c'était dans sa chambre. Je regardai cela comme un défi, je lui donnai l'ordre de garder les arrêts. Deux heures après je le fis venir chez moi pour lui représenter combien son entêtement était déplacé, il me répondit qu'il ne voulait point de mercuriale, qu'il lui importait peu d'être dans sa chambre et il retourna sans attendre ma réponse. Le surlendemain je lui fis donner l'ordre d'en sortir.

Le 6 brumaire je reçus la lettre n° 7, je répondis celle n° 8. J'adressai celle n° 9.

Le *Calcutta* manquait totalement de vivres. Je lui en fis répartir, Monseigneur, par différents vaisseaux. Les vents passèrent au Sud-Ouest et j'en fus contrarié jusqu'au 8 de brumaire, que je pus faire une route directe.

Le 10, je fis visiter par l'*Armide* une goélette portugaise déradée de Madère dans un coup de vent. Le capitaine Louvel me rapporta que lorsque ce bâtiment sortit de Madère, une escadre anglaise de 8 vaisseaux, 8 frégates et environ 130 bâtiments de transport anglais chargés de troupes, s'y étaient présentés pour en demander l'entrée qui leur avait été refusée; que le bruit courait que ces forces étaient destinées pour une expédition lointaine et devaient en passant s'emparer des Canaries; cette nouvelle, Monseigneur, accrut considérablement mon embarras, j'étais à la veille de manquer d'eau avec 1200 scorbutiques sur les cadres. Je ne crus pas devoir en faire un mystère aux capitaines de l'escadre, seulement je les assemblai et leur commandai la plus grande célérité dans la marche. Je conçus aussitôt le projet de m'emparer des Canaries si l'escadre ennemie en était sortie.

Le 11, je vis les Salvages le soir et à 6 heures du matin l'île de Ténériffe. J'ordonnai branle-bas général de combat et pris la tête de l'escadre.

Le 12 au matin, j'envoyai l'*Armide* en avant pour reconnaître la rade

le Sainte-Croix. Elle était chargée de remettre au gouverneur espagnol a pièce n° 10, au commissaire des relations commerciales celle n° 11, et en cas que l'île fût au pouvoir de l'ennemi d'envoyer un parlementaire porter la pièce n° 12. Le capitaine de l'*Armide* avait les instructions n° 13. Je disposai tout pour l'attaque des forts, mais à 4 h. 1/2 l'*Armide* me prévient par un signal convenu que la place était aux Espagnols. J'y mouillai à 6 h. 3/4. Je fus le soir saluer M. le gouverneur. Au soleil levant je saluai la terre de quinze coups de canon qui ne furent exactement rendus. Dans la journée je fis trois salves de vingt et un coups de canon pour la fête de Charles IV, roi d'Espagne. Les bateaux du pays vinrent prendre les pièces du troisième plan de chaque vaisseau. A 11 heures je descendis à terre avec tous les capitaines de l'escadre pour faire une visite de corps à M. le Gouverneur général des îles Canaries. Son Excellence se trouva au débarquement avec les officiers de tous les corps d'administration, la justice et les notables du pays. Les troupes étaient sous les armes, rappelant. Nous fûmes conduits au Gouverneur, suivis d'environ 2,000 personnes du peuple.

Le lendemain, Monseigneur, je donnai des ordres pour la réparation les mâtures avariées ; il vint de l'eau et des rafraîchissements à l'escadre qui en avait bien besoin, ayant 1300 scorbutiques sur les cadres. Je reçus le n° 14.

Le 14, je fis mettre 80 malades à terre. Son Excellence M. le Gouverneur vint me faire sa visite avec une suite espagnole. J'avais réuni tous les capitaines à mon bord pour le recevoir. A son départ, Monseigneur, je le fis saluer de treize coups de canon du *Majestueux* et de trois cris de : « Vive l'Empereur ! » par tous les bâtiments sous mes ordres.

Le 15, je mis encore 80 malades à terre, j'activai l'eau par de nouveaux moyens et ordonnai une répartition égale des vivres de campagne à bord de tous les bâtiments de l'escadre, je fis prendre à terre la viande et le pain pour tous les équipages et parce qu'ils en avaient besoin, Monseigneur, et pour économiser les vivres de campagne. Je reçus la pièce n° 15 à laquelle je ne crus pas devoir faire droit, ni même répondre. Je reçus celle n° 16 et répondis le n° 17. Un homme du peuple arracha l'épaulette de l'enseigne de vaisseau Castagnet. J'en témoignai ma sensibilité à Son Excellence. Le lendemain il m'envoya le coupable et m'écrivit le n° 18, je répondis par le n° 19. Il y avait déjà du mieux dans la santé des équipages et les 160 mourants qui avaient été mis à terre se rétablissaient à vue d'œil.

Le 17, au coucher du soleil, je fis faire une salve générale de vingt et un coups de canon en commémoration de la fête du lendemain 18 brumaire, la place en fit autant.

Le 18, l'escadre fut pavoisée au soleil levant et fit une salve de vingt et un coups de canon que la terre répéta. J'écrivis le n° 20 et je reçus, Monseigneur, le n° 21. A midi le salut fut le même. Je donnai à dîner à Son Excellence et à sa famille, aux officiers généraux et leurs femmes, aux colonels, lieutenants-colonels et majors, aux chefs d'administration, de justice et notables, à 4 h. 1/2. Je portai une santé à Leurs Majestés Impériales et Catholiques, elle fut saluée de vingt et un coups de canon que la terre répéta ainsi que la salve du coucher du soleil.

Le 19, les prises furent mises en vente, je donnai à la commission les instructions n° 22.

Le 21, la *Gloire* cassa deux câbles et le *Suffren* perdit sa chaloupe.

Le 22, j'embarquai les approvisionnements de campagne. La vente des prises était terminée, Monseigneur, elle se montait à la somme de 433,552 livres 50 centimes tournois, dont le tiers appartenant aux Invalides était de 140,492 livres 20 centimes. Je le laissai sur récépissé à M. le commissaire des relations commerciales pour faire face aux dépenses de l'escadre que mon départ précipité m'empêchait de régler, à charge, Monseigneur, d'en rendre un compte détaillé à Votre Excellence et de devenir comptable du reste.

Le 24, je fis prendre les malades qui étaient aux hôpitaux, je n'en laissai que onze qui étaient dans un état désespéré. Je remis à MM. les capitaines la pièce n° 23.

Le 25, je pris congé de Son Excellence M. le Gouverneur; j'ordonnai Monseigneur, la répartition de ce qui revenait de parts de prises aux équipages, stimulant bien nécessaire au moment d'un départ, et où je prévoyais avoir encore bien des chances désagréables à courir. L'escadre mit sous voiles à 6 h. 1/2 du soir.

Le 26, j'écrivis le n° 24, j'en rendis le *Sylphe* porteur et je tins dans la rade sous petits bords. Je reçus, Monseigneur, du capitaine du *Sylphe* qui veut bien être toujours pour moi avec considération, la la lettre n° 25. Je reçus les n°s 26 et 27. Le lendemain je reçus le n° 28. J'écrivis les n°s 29 et 30 et fis route à midi et demi avec un bon frais de Sud-Ouest, me trouvant trop affalé sous le vent pour saluer la ville à 4 heures de l'après-midi. Le *Sylphe* me rallia avec les lettres n°s 31, 32 et 33.

Je partis des Canaries, ayant à bord de chaque bâtiment 60 jours de vivres secs et 50 jours de liquide, avec le projet, Monseigneur, de croiser à toute vue de Madère, à 40 lieues dans le Sud-Ouest, passage des convois et des divisions détachés pour les colonies. Je voulais ensuite remonter la côte de Portugal pour rencontrer quelques-uns des vaisseaux ou frégates détachés allant de Cadix en Angleterre, ou plutôt encore d'Angleterre à Cadix, ainsi que les convois qui devaient ravi-

ailler l'escadre qui bloquait ce port; je dirigeais ma route, Monseigneur, en conséquence de ces instructions. Je n'avais encore aucune nouvelle de l'armée combinée, Monseigneur, je la présume toujours bloquée à Cadix.

Le 28, à 9 h. 45 du matin, le *Magnanime* cassa sa vergue de petit hunier et me signala 7 voiles à l'Est-Nord-Est. Je pris la bordée opposée pour donner le temps à ces vaisseaux d'être en état de combattre, si c'était une des escadres à ma recherche ; j'envoyai, Monseigneur, les frégates reconnaître, et une heure après je pris la tête de la ligne de bataille et virai sur l'ennemi.

Le 29, je continuai la chasse. L'*Armide* me signala l'ennemi, inférieur en force à celle de l'escadre ; je chassai sans observer d'ordre, la nuit fut très obscure, l'ennemi m'échappa par de fausses routes.

Le 1er frimaire, je vis un grand bâtiment à trois mâts que je supposais de guerre. Je le chassai, le calme survint, Monseigneur, je fis mettre tous les canots de l'escadre à la mer à remorquer la *Gloire* et le *Sylphe*.

Le 2, au jour, le *Sylphe* me rallia avec sa prise qui faisait partie d'un convoi destiné pour la côte d'Afrique. Je profitai du calme pour en tirer quelque objet de traite que je fis distribuer à l'équipage pour accroître leur zèle, le bâtiment fut coulé avec le reste de la cargaison. Le capitaine m'apprit, Monseigneur, qu'au moment de son départ de Portsmouth, le bruit courait qu'une action avait eu lieu entre Nelson et l'escadre combinée, qu'on disait Nelson tué et qu'on ignorait les détails de cette affaire.

Le 11, à 5 heures du soir, deux bâtiments postés dans le lit du vent firent des signaux, la nuit fut sombre et quelque attention, Monseigneur, qu'on mît à les observer, au jour ils ne parurent plus. La *Gloire* apprit, par un bâtiment danois, que la France était en guerre avec la Russie et la Suède, que l'escadre combinée avait eu un engagement et avait perdu des vaisseaux.

Le 21, la vergue du grand hunier du *Majestueux* se rompit. J'étais observé par deux frégates anglaises, placées à 3 lieues dans ma hanche sous le vent ; elles ne me quittèrent que le 25. L'une d'elle fut sur le point d'être jointe par le *Magnanime*.

Depuis le 20 brumaire, j'avais constamment eu des vents de la partie de l'Est ; mes vivres diminuèrent considérablement, ayant 1000 consommateurs de plus qu'en partant, j'ordonnai, Monseigneur, un retranchement général d'un sixième des rations de toute espèce.

Le 27, le *Sylphe* prit un bâtiment anglais venant du Portugal allant à Torbay ; il donna dans l'escadre qu'il crut être une de celles de sa nation à ma recherche.

Le 28, la *Gloire* prit un trois-mâts allant à la Jamaïque, je le fis couler. L'*Armide* s'empara d'une baleinière allant dans les mers du Sud, qui fut aussi coulée ; on saisit les papiers anglais qui m'apprirent, Monseigneur, la malheureuse défaite de l'armée combinée avec tous ses détails, la prise du contre-amiral Dumanoir avec ses quatre vaisseaux : j'en ressentis la plus vive douleur. L'indiscrétion de ceux qui me les apprirent mit la consternation à mon bord et donna de vives inquiétudes pour mon atterrage.

Le 29, les vents qui avaient été constamment de la partie de l'Est depuis près d'un mois, passèrent à l'Ouest et ne tardèrent pas à devenir gros frais. Il me restait peu de vivres, Monseigneur, je fis route à l'Est et rendis aux équipages leur ration entière.

Le 30, étant par la latitude de 45° 47′ Nord et la longitude de 11° 24′ l'escadre faisant 10 nœuds, le temps très brumeux.

Un paquebot se trouva près du *Suffren*, je lui donnai l'ordre de s'arrêter. Il me le signala riche. Je lui donnai l'ordre de le couler et fis mettre l'escadre à la cape pour lui en donner le temps. Ce bâtiment avait 40 hommes; la mer était à peine navigable, le *Jemmappes* eut l'ordre de mettre son grand canot à la mer pour aider le *Suffren* qui me demandait à donner la remorque à sa prise; je lui réitérai l'ordre de la couler, il me répéta, Monseigneur, qu'il serait prêt à cinq heures; je supposai, dès lors, que ce bâtiment contenait de l'argent, et, voulant faire route avant la nuit, craignant, dans le cas contraire, une séparation, j'enjoignis au *Suffren* d'escorter sa prise, si elle était amarinée. Le *Suffren* reprit son poste, l'escadre en route, la prise suivait. A cinq heures on s'aperçut qu'elle s'éloignait. Je fis mettre l'escadre à sec, à cinq heures et demie on me prévint, Monseigneur, qu'on perdait ce bâtiment de vue. J'envoyai l'*Armide* et le *Sylphe* à sa recherche; à sept heures et demie, l'*Armide* me rapporta qu'elle ne l'avait pas trouvé, que la *Thétis* lui dit qu'elle l'avait vu tenir le vent tribord, encore à six heures du soir. Il est assez singulier, Monseigneur, que cette frégate l'ait laissé faire cette route, ayant pu, comme moi, le juger très riche, d'après les signaux du *Suffren*, celui qui le commande aura sans doute préféré aller en Espagne.

Le 3, je mouillai, Monseigneur, en rade de l'île d'Aix, après cent soixante et un jours de départ, dont cent quarante-huit sous voiles, ramenant, avec l'escadre que sa Majesté m'avait confiée, le vaisseau ennemi le *Calcutta*. Si, Monseigneur, Sa Majesté Impériale et Royale et Votre Excellence, daignez approuver les dispositions que j'ai prises dans les diverses circonstances difficiles et embarrassantes où je me suis trouvé, je me trouverais très récompensé des peines que je me suis données pour parvenir à ce but.

Veuillez, s'il vous plaît, Monseigneur, agréer mon profond respect,

m'honorer de votre bienveillance, présenter mes respectueux hommages à Sa Majesté Impériale et Royale et l'entier dévouement de ma constance à son service. J'ai l'honneur d'être de Votre Excellence, Monseigneur, le très humble et très obéissant serviteur.

ALLEMAND.

Voici comment Villeneuve se justifia d'avoir laissé Allemand filer seul sur Penmarch, ce qui lui fut plus tard si durement reproché. Mais il faut rappeler une fois de plus que jamais il ne sut qu'Allemand, de façon certaine, devait arriver le *13* août à Vigo. On lui avait écrit qu'il viendrait le 3 et il devina la date du 13 avec une remarquable clairvoyance dont il ne profita malheureusement pas.

A bord du *Bucentaure*, en rade de Cadix, le 13 fructidor (31 août) an XIII (1).

Monseigneur,

. . . . . .

Les nouvelles de la mer que, de concert avec l'amiral Gravina, nous avons fait recueillir, nous annoncent que la division de Bickerton a passé de la Méditerranée dans l'Océan et que, réunie avec Collingwood, ils doivent former une escadre de onze vaisseaux. L'ambassadeur d'Espagne à Lisbonne a donné avis à l'amiral Gravina que l'escadre de Calder, forte de vingt-trois vaisseaux, avait été vue faisant route au Sud. Je ne crois pas, néanmoins, à une réunion de forces si considérables dans ces parages, ou du moins qu'elles puissent y rester longtemps.

. . . . . .

J'ai été informé de la relâche de l'escadre du commandant Allemand à Vigo, et de son départ après avoir pris ses dépêches. Je me plais à croire que, toutes les forces de l'ennemi s'étant portées à ma recherche dans le Nord-Ouest et ayant ensuite tourné au Sud sur les renseignements qu'elles n'auront pas manqué de recevoir par les bâtiments neutres de notre marche, le commandant Allemand aura eu la facilité d'aller faire son atterrage sur Penmarch et entrer à Brest par le Raz, ainsi que je lui écrivais que je comptais le faire si j'étais servi par les vents d'Ouest et de Sud-Ouest. Je tiens toujours ici le plus grand

(1) *Archives de la Marine*, BB[4], 230-268.

nombre de vaisseaux possible en appareillage pour, au premier signal, secourir l'escadre de Rochefort si elle en avait besoin.

Les vigies ne nous ont signalé ces jours derniers que deux frégates, mais, depuis deux jours, il y a cinq vaisseaux qui paraissent être en observation à cinq ou six lieues du port et surtout devant le détroit.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon respect.

VILLENEUVE.

Les graves conséquences qu'eut la détermination de Villeneuve et de Gravina de se porter sur Cadix, obligent à examiner quels effets aurait pû avoir la décision inverse, à rechercher par suite quels adversaires l'armée combinée aurait rencontrés dans sa marche sur Brest.

On sait que l'amiral Cornwallis bloquait en permanence l'escadre de Ganteaume. Or, le 7 août, ce dernier apprit l'arrivée de Villeneuve à Vigo. L'ordre déjà donné tant de fois de poster l'escadre à Bertheaume de façon à être à portée de combattre lorsqu'on viendrait la débloquer prenait donc une nouvelle importance.

A bord du vaisseau l'*Impérial*, le 19 thermidor (7 août) an XIII (1).

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur, ce matin, de vous rendre compte par le télégraphe, que je recevais dans l'instant du Ferrol une dépêche de la plus haute importance ; le contre-amiral Gourdon m'apprend, par la date du 10 thermidor, que *l'amiral Villeneuve vient de paraître à la hauteur de Vigo*, et que cet amiral fait route pour le Ferrol.

J'ai, en même temps, reçu, par le courrier de ce jour, votre dépêche du 14 de ce mois, qui, en m'annonçant le départ de Sa Majesté et celui de Votre Excellence pour Boulogne, me donne l'ordre *d'aller occuper la rade de Bertheaume*. Par mes précédentes, vous aurez vu, Monseigneur, que si nous n'avons point encore exécuté vos ordres à cet égard, la contrariété des vents en est la seule cause ; depuis ces jours, nous n'avons que des vents d'Ouest qui, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en rendre compte, ont soufflé avec une très grande force.

(1) *Archives de la Marine*, BB[4], 224.

Ainsi que je vous en ai fait mention, *l'armée ennemie n'a cessé d'être signalée sous Ouessant.* A 10 heures du matin, les vigies ont encore annoncé 18 vaisseaux, 4 frégates et 10 corvettes.

Je suis avec respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

GANTEAUME.

Le 9 août, l'escadre était embossée à Bertheaume, l'ennemi paraissant réduit à 15 vaisseaux, Ganteaume se proposait d'attaquer. Ce jour-là le calme vint tout arrêter.

En rade de Brest, le 23 thermidor (11 août) an XIII (1).

Monseigneur,

C'est avec le sentiment le plus pénible que j'ai l'honneur de vous rendre compte que, quoique les vents aient passé *de l'Ouest au Nord-Est dans la nuit* du 21 au 22, il m'a été impossible de faire faire aucun mouvement à l'armée; les vigies ne signalaient que quinze vaisseaux ennemis; je voulais aller les reconnaître et je me flattais qu'avec le flot, la brise prendrait assez de consistance pour nous faire refouler les courants, mais il fit *calme* pendant tout le jour, et il fut de toute impossibilité de faire appareiller même un seul vaisseau.

Aujourd'hui, le calme est profond; l'armée est toujours en appareillage et n'attend qu'un souffle de vent favorable.

La frégate la *Félicité* est dans le goulet et fait route pour Brest.

Je suis avec respect, Monseigneur, votre très humble et obéissant serviteur.

GANTEAUME.

Pendant les journées qui suivirent, on s'aperçut très clairement des renforts considérables qu'avait reçus lord Cornwallis.

---

(1) *Archives de la Marine*, BB[4], 224.

Signaux de côtes.

Extrait du journal de l'état-major général du 16 au 30 thermidor an XIII (4 au 18 août).

JOURS.			VAISSEAUX.	FRÉGATES.	CORVETTES.	OBSERVATIONS.
16 thermidor	4 août..		36	13	17	Croisant.
17 —	5 —		18	4	6	Croisant.
18 —	6 —		19	6	12	Croisant.
19 —	7 —		37 (?)	9	10	Les frégates mouillées et les corvettes croisant.
20 —	8 —		38 (?)	10	8	Croisant.
21 —	9 —		18	3	6	Mouillés.
22 —	10 —		31	15	22	Croisant.
23 —	11 —		16	15	28	Les frégates mouillées et les corvettes croisant.
24 —	12 —		33	10	17	Les frégates mouillées.
25 —	13 —		29	11	16	Croisant.
26 —	14 —		29	10	14	Croisant.
27 —	15 —		40	13	15	3 frégates mouillées.
28 —	16 —		30	10	15	Croisant.
29 —	17 —		60 (?)	10	18	Croisant.
30 —	18 —		26	10	15	Croisant.

A bord du vaisseau l'*Impérial*, le 1er fructidor an XIII.

L'Adjudant commandant de l'armée navale,
Clément Baron.

Vu : *par l'Amiral,*
Ganteaume.

En réalité, ainsi qu'on l'a vu, l'escadre anglaise s'était trouvée le 15 mai forte de 35 vaisseaux. Ce ne devait pas, du reste, être pour longtemps. A peine Nelson avait-il échangé, avec le commandant en chef, ses signaux de reconnaissance qu'il recevait l'ordre suivant :

A bord de la *Ville-de-Paris*, 15 août.

Votre Seigneurie est invitée, avec les deux vaisseaux désignés ci-contre (*Victory* et *Superb*), à se rendre à Spithead et à prévenir le secrétaire de l'Amirauté de votre arrivée.

CORNWALLIS (1).

Comment le commandant en chef se priva-t-il de deux vaisseaux et de Nelson, comment celui-ci consentit-il à rentrer en Angleterre à la veille d'une bataille qui devait paraître imminente, c'est ce qu'il faudrait renoncer à comprendre, si les pièces suivantes ne montraient que l'Amirauté douta jusqu'au bout que Villeneuve viendrait devant Bret.

Le 13 août, en effet, il avait été écrit à Nelson :

Au cas où la flotte ennemie combinée se porterait vers le Sud, vous êtes invité à envoyer à l'amiral Collingwood, devant Cadix, tels de vos vaisseaux que vous jugerez convenable.

Et le 16 :

Vous êtes invité à vous rendre immédiatement avec l'escadre sous vos ordres à Plymouth, en envoyant à Spithead ceux des navires qui ont le plus besoin de réparations (2).

Quoi qu'il en soit, Nelson obéit et arriva le 18 août en rade de Spithead.

« J'ai laissé, écrit-il à l'Amirauté, les vaisseaux « *Canopus*, *Spencer*, *Belleisle*, *Spartiate*, *Conqueror*, « *Tigre*, *Leviathan*, *Donegal* et *Swiftsure* à l'amiral « Cornwallis et *j'ai reçu de lui l'ordre* de me rendre, « avec le *Victory* et le *Superb*, à Spithead où je suis « arrivé ce matin (3). »

---

(1) *British Museum*, vol. 34930.

(2) Registre d'ordres de l'Amirauté. *British Museum*, vol. 34936.

(3) *Record Office, Channel Fleet.*

Il restait donc trente-trois vaisseaux à lord Cornwallis, lorsque le 16, il prescrivit une nouvelle division de ses forces.

Ville-de-Paris sous Ouessant, 16 août.

Je vous prie d'annoncer aux Lords de l'Amirauté que j'ai été joint, hier, par lord Nelson avec les 11 vaisseaux mentionnés ci-contre.....

L'ennemi ayant des forces considérables dans le golfe de Gascogne, *je mets 20 navires sous les ordres de sir Robert Calder avec l'ordre de se rendre devant le Ferrol, pour bloquer ce port et empêcher l'ennemi de mettre à la voile, ou le suivre s'il y a quelque chance de lui être supérieur.*

Je ne laisse ici que peu de navires, mais je compte bientôt sur des renforts et sur la jonction des derniers restés aux Downes. J'espère votre approbation, car je tiendrai les escadres ennemies en échec, si l'escadre de Rochefort est encore en mer. Si les Lords veulent donner d'autres instructions, elles peuvent ainsi être facilement exécutées.

D'après la lettre d'un officier de son escadre écrite le 17 août, au moment où il allait quitter l'armée principale (1), l'amiral Calder devait avoir sous ses ordres les navires suivants :

Nous partons sous les ordres de sir Robert Calder, avec les vaisseaux *Prince-of-Wales*, *Prince*, *Britannia*, *Temeraire*, *Canopus*, *Conqueror*, *Swifstsure*, *Lewiathan*, *Donegal*, *Spencer*, *Tigre*, *Spartiate*, *Neptune*, *Orion*, *Polyphemus*, *Revenge*, *Dragon*, *Zealous*, *Goliath*, *Defense*, *Sirius* et *Basilic*.

D'après sir Robert Calder, l'ennemi a 25 vaisseaux français au Ferrol, car il a été joint par l'escadre de Rochefort. Les Espagnols en ont 13 ou 14. Le *Dragon* et le *Goliath* seront ralliés en route.

Tel fut ce détachement, souvent critiqué, et que Napoléon affecta de considérer comme une « chance unique » qu'aurait manquée Villeneuve.

Certes, la situation de Cornwallis serait devenue très grave si Calder, dans sa marche vers le Sud, et Ville-

(1) Lettre du capitaine Hallowell, commandant le *Tigre*, *British Museum*, vol. 34930.

euve, s'il avait fait route au Nord, ne s'étaient pas ɜncontrés. Mais l'événement devait prouver que les ix-sept vaisseaux qui restaient à l'escadre de la Manche taient très suffisants pour maintenir le blocus de Brest.

Le 21 août, au matin, toute l'escadre de Ganteaume, ɔrte de 21 vaisseaux, 5 frégates, 3 corvettes avait ıouillé entre Camaret et Bertheaume et avait été econnue par l'amiral anglais en personne qui avait changé quelques coups de canon avec les batteries de ı pointe Saint-Mathieu.

A 6 heures du soir, dit W. James, l'amiral Cornwallis rejoignit la otte et fit connaître son intention d'attaquer le lendemain l'ennemi à ɔn mouillage; il jeta donc l'ancre un peu au Sud des Pierres-Noires, ı *Ville-de-Paris* les relevant au Nord 2 quarts Est, le phare Saint-lathieu à l'Est-Nord-Est et le Bec-du-Raz au Sud 2 quarts Est.

Le 22, à 4 heures du matin, l'escadre anglaise leva l'ancre et par un ɜmps brumeux et brise du Nord par l'Est, fit voile les amures à bâbord ers Camaret, en ordre de combat serré, la *Ville-de-Paris* en tête, ıivie du *César* de 80, du *Montagu* de 74. A 6 h. 30, la *Parquette* tant tout près, les vaisseaux virèrent successivement et la brise se issipant, on put voir l'escadre française à l'ancre. A 8 heures, elle :ait sous voiles et pendant les vingt minutes suivantes, les navires nglais continuèrent à virer, puis firent route sous petites voiles. A heures l'*Indefatigable*, qui se trouvait en tête, se trouva près du aisseau de 80 *Alexandre*, monté par le contre-amiral Villeneuve, qui ɔnduisait la ligne française. A 9 h. 30, ce vaisseau lâcha une bordée ıns effet contre l'*Indefatigable* qui riposta de ses pièces des gaillards, . portée étant trop grande pour les caronades. L'*Indefatigable* vira de ord et la *Ville-de-Paris*, suivie des vaisseaux, fit route vers l'ennemi ui fit demi-tour et se dirigea vers le goulet, comme s'il voulait éviter : combat. A 10 h. 45, le *César* et le *Montagu* sortirent de la ligne our attaquer l'*Alexandre* qui, avec le *Foudroyant* et l'*Impétueux* for-ıait l'arrière-garde française et le feu commença à 11 heures entre la 'ille-de-Paris, le *César* et le *Montagu*, d'une part, les trois vaisseaux ançais d'arrière-garde, les batteries de terre et les frégates *Valeureuse* : *Volontaire* de l'autre.

A 11 h. 30, la pointe Ouest de la Bertheaume restant à 1 mille et emi dans le Nord 2 quarts Est, l'escadre anglaise fit voile vers le large ɔ ordre de combat, sous le feu des batteries de terre qui la cou-·irent de boulets et d'obus jusqu'à midi un quart.

Les dommages causés à l'avant-garde britannique, surtout par les batteries, montrèrent combien ces dernières protégeaient efficacement le nouveau mouillage de la flotte française. A bord de la *Ville-de-Paris*, un obus éclata contre une ancre de salut, et un fragment pesant une livre et demie frappa l'amiral Cornwallis à la poitrine, un middshipman fut aussi blessé. La coque et le gréement furent atteints plusieurs fois. Il en fut de même pour le *César* et le *Montagu*. A bord de ce dernier vaisseau, il y eut 3 tués et 6 blessés..... Les jours suivants, du 23 au 30, quelques navires français manœuvrèrent dans la baie, mais il n'y eut pas de sérieuse tentative de sortie générale..... »

Sans entrer dans le détail, le rapport de Ganteaume confirme au moins que cet amiral ne crut pas devoir accepter le combat.

Rade de Bertheaume, à bord du vaisseau l'*Impérial*, le 4 fructidor (22 août) an XIII (1).

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte de nos mouvements dans la journée du 2. Les vents ont été au Nord-Nord-Est et au Nord, petit frais, temps brumeux.

Dès le point du jour, l'ennemi, qui avait passé la nuit au mouillage, a mis à la voile ; nous apercevions 18 vaisseaux, savoir : 10 vaisseaux à trois ponts et 8 de 80 et 74 canons. Vers 8 heures, j'ai fait appareiller toute l'armée ; mon intention était d'évoluer dans la baie de Bertheaume et *d'attendre l'ennemi à la voile si son projet était de nous attaquer*.

J'avais chargé le contre-amiral Willaumez, commandant l'escadre légère, de bien reconnaître le nombre et la force de ces bâtiments.

A 10 h. 1/2, le gros de l'armée était par le travers de Saint-Mathieu, l'ennemi venait à nous sous toutes voiles. J'ai fait signal à l'armée de virer de bord ; à 11 heures, l'escadre légère a engagé l'avant-garde ennemie, dont l'*Hibernia* faisait partie.

Les vaisseaux l'*Alexandre* et l'*Impétueux* ont eu 1 homme tué et 12 blessés. Nous sommes en ce moment au mouillage. L'armée ennemie court au large ; elle a laissé les frégates à leur poste ordinaire.

Je suis avec respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

GANTEAUME.

---

(1) *Archives de la Marine*, BB[4], 224.

A bord du vaisseau l'*Impérial*, en rade de Bertheaume, le 10 fructidor (28 août) an XIII (1).

ımiral Ganteaume, conseiller d'État, grand officier de l'une des cohortes de la Légion d'honneur, commandant l'armée navale impériale de l'Océan, à Son Excellence le Ministre de la marine et des colonies.

Le 8 et le 9 fructidor (26 et 27 août) les vents ont été faibles et ıngeants ; nous n'avons pas pu quitter le mouillage ; ce matin, rs 7 heures, j'ai fait appareiller toute l'armée ; les vents étaient à luest, temps brumeux.

A peine étions-nous à la voile que nous avons entendu plusieurs ıps de canon. J'ai pensé que l'armée combinée pouvait être aux ises avec l'ennemi, et j'ai voulu être à portée de la secourir.

J'ai, en conséquence, ordonné forces de voiles ; tous les vaisseaux se nt élevés bord sur bord et nous nous sommes avancés au large de la inte Saint-Mathieu.

Avant 9 heures, on avait cessé de tirer ; la brume commençait à se ›andre et j'étais disposé à croire que les coups de canon qui s'étaient t entendre n'étaient autre chose que les signaux de l'ennemi, qui a ıtinué de tirer par bordées dans les temps brumeux.

J'ai cependant tenu l'armée à la voile jusqu'à midi, mais la brume devenue alors tellement épaisse, que nous perdions quelquefois de e tous les vaisseaux qui nous environnaient. J'ai saisi le moment ıne éclaircie pour donner l'ordre de revenir à Bertheaume et peu de ıps après tous les vaisseaux ont mouillé.

Je suis avec respect, Monseigneur, votre très humble et obéissant viteur.

GANTEAUME.

Or, Ganteaume pouvait et devait se croire autorisé par lettre et les dépêches du 20 juillet, à sortir même au ix d'une bataille, s'il ne devait rencontrer que seize isseaux. On ne peut douter qu'il aurait risqué l'avenre si, avec vingt et un vaisseaux contre dix-sept, il ıtait cru assez fort.

C'est avec une proportion de moyens d'actions un peu

1) *Archives de la Marine*, BB⁴, 224.

moins élevée : dix-sept vaisseaux contre vingt-neuf, que Calder fut envoyé au-devant de l'armée combinée. Ayant, le 22 juillet, lutté, plutôt avantageusement, avec quartorze vaisseaux contre vingt, il est rien moins que certain qu'il dût être écrasé si une nouvelle rencontre avait eu lieu du 16 au 20 août. On a vu que la force de leurs vaisseaux et la confiance dans leurs amiraux et équipages faisaient, depuis longtemps, admettre aux Anglais qu'on pouvait rechercher le combat, quand on aurait deux vaisseaux contre trois. Trafalgar devait bientôt prouver, une fois de plus, ce qu'un tel calcul avait de réel.

Voici d'ailleurs, à ce sujet, l'opinion d'un marin français et d'un grand écrivain, l'amiral Jurien de la Gravière : « Si Villeneuve, écrit-il...., eût rallié à Vigo la division Allemand, qui mouilla le 16 août dans ce port, il aurait eu la chance, en se portant sur Brest, de se croiser, sans le rencontrer, avec l'amiral Calder et de surprendre, à la tête de trente-trois vaisseaux, les dix-huit vaisseaux de Cornwallis sous Ouessant. Il est plus probable cependant que Calder, qui reparut le 20 août devant le Ferrol, eût été informé, par les croiseurs anglais ou par les bâtiments neutres, des mouvements de l'amiral Villeneuve. A cette nouvelle, Calder fût, sans doute, revenu brusquement sur ses pas et eût de nouveau rallié Cornwallis, ou, comme Nelson l'eût certainement fait à sa place, il eût poursuivi et harcelé l'armée combinée jusqu'aux atterrages. Dans ces deux cas, les craintes de Villeneuve et de Gravina se seraient infailliblement réalisées. La jonction de Villeneuve et de Ganteaume se fût-elle, malgré tant de chances contraires, opérée sans combat, cinquante-cinq vaisseaux eussent-ils été réunis devant Brest, qu'il restait encore à conduire ces vaisseaux dans la Manche.... Trente-cinq vaisseaux anglais auxquels fussent venus, peut-être, s'ajouter de nouveaux renforts, auraient-ils essayé de nous disputer

le passage.... Ces vaisseaux, pleins de confiance et formés par deux années de croisière auraient-ils attaqué avec avantage une armée peu faite aux manœuvres d'ensemble et que des vents variables, des courants violents et irréguliers, des nuits déjà longues, auraient probablement empêchée de se concentrer. Pour Villeneuve, malheureusement, ces questions n'étaient plus douteuses ».

Elles ne peuvent l'être pour personne ayant étudié sincèrement cette lamentable histoire. Une bataille, du 16 au 25 août, sous Ouessant, eût été la destruction de l'armée franco-espagnole ; et, ce qui achèvera de montrer à quel point les historiens ont été injustes en rendant Villeneuve seul responsable de l'abandon du projet de descente en Angleterre, *si, par impossible, il y avait eu victoire, si même une partie des vaisseaux de Villeneuve, de Gravina ou de Ganteaume avait pu pousser jusqu'à Boulogne, ils n'y auraient plus trouvé la Grande Armée en état de profiter de leur arrivée pour franchir la Manche, car la campagne contre l'Autriche était déjà commencée* (1).

(*Fin.*) L.

---

(1) *Archives de la Marine*, BB[4] 224.

HISTORIQUE

DE LA CAMPAGNE DE 1809

(ARMÉE D'ITALIE)

PAR

le Général VIGNOLLE

CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE

(*Suite*) (1).

Marche de l'armée sur Villach, le 19 *mai.* — L'armée qu'on a laissée au moment où elle venait de chasser l'ennemi devant Tarvis, marchait sur Villach. L'avant-garde et la division de cavalerie légère y étaient entrées le 19, en même temps que la division de l'aile gauche passait le Gailitzbach. La confusion dans l'armée autrichienne était telle et sa retraite si précipitée, qu'elle ne songea pas à couper les ponts de Maria Gail et de Unter Schütt, sur lesquels l'avant-garde et la division de cavalerie légère passèrent la Drave et poursuivirent l'ennemi sur Klagenfurt.

L'avant-garde et la division du général Sahuc prirent poste, le 20, à Velden. Ce général ayant poussé une reconnaissance sur Klagenfurt, le 8e de chasseurs pénétra dans la ville, la traversa au galop, en chassa l'ennemi, lui enleva un convoi, délivra 400 prisonniers

(1) Voir la *Revue Militaire* de juillet et d'octobre 1900 et la *Revue d'Histoire* de janvier 1901.

français que les Autrichiens emmenaient et leur fit quelques prisonniers.

La division Fontanelli s'établit sur les routes de Saint-Veit et de Paternion; les deux divisions du corps du centre prirent poste, en avant de Villach, sur la rive droite de la Drave; la division Seras occupa Hart (rive droite du Gail); la division Rusca se rendit à Serpenizza; la division de dragons du général Grouchy était en marche sur Caporetto; l'infanterie de la garde royale continua à occuper Pontebba; S. A. I. transféra son quartier général à Villach. Le même jour, elle ordonna la dissolution de l'avant-garde et la formation d'un corps de troupes légères, pour marcher à la poursuite de l'ennemi par la vallée de la Drave. Ce corps devait déboucher par Marburg, et, faciliter ainsi le mouvement sur Gratz du général Macdonald, qu'il précéderait dans sa marche en poussant devant lui l'archiduc Jean.

Ce corps de troupes légères, dont S. A. I. confia le commandement au général Grouchy, se composait de la division Pacthod, de celle de chasseurs du général Sahuc et de quatre pièces d'artillerie légère.

Les deux bataillons du 60e furent chargés d'ouvrir, par la vallée de Krainburg, les communications avec l'aile droite et de manœuvrer sur le flanc droit du corps du général Grenier; ils se rendirent, le 20, à Assling.

Les bataillons de voltigeurs qui composaient l'avant-garde, rentrèrent à leurs divisions respectives, et, le 9e de chasseurs passa à la division Seras, qui prit dans le corps du centre le rang de la division Pacthod. Le général de brigade Dessaix fut employé, dans son grade, à la division Durutte. Cette division prit poste, le soir, à Velden.

La division du général Seras se rendit à Feldkirchen, sur la route de Saint-Veit.

La première division de dragons et celle du général Rusca occupèrent Tarvis. L'artillerie et la cavalerie de

la garde royale se rendirent à Plez et à Unter-Plez. Les autres divisions de l'armée ne firent aucun mouvement.

Marche du corps du général Grouchy par la vallée de la Drave, le 21 mai. — Le général Grouchy se mit en marche, le 21, avec son corps d'armée, et se porta à Wolkermarkt; ses reconnaissances ne rencontrèrent que quelques hussards qui fuyaient à son approche.

Les deux bataillons du 60e communiquèrent à Krainburg avec un piquet de dragons du général Lamarque. Le 6e de chasseurs venait d'y arriver. Il était parti de Klagenfurt pour le même objet; il rentra le soir dans cette ville, avec quelques prisonniers.

La division Seras se rendit à Saint-Veit, le 21. S. A. I. y transféra son quartier général.

Le général Durutte traversa Klagenfurt et vint bivouaquer sur la route de Saint-Veit, où le 6e chasseurs se réunit à sa division et en fit partie.

Le général Fontanelli prit le commandement de la garde royale. Le général Severoli le remplaça dans celui de la division italienne. Le général Baraguey d'Hilliers dut s'arrêter quelques jours pour attendre l'arrivée de la division Rusca. Cette division faisant partie de son corps d'armée, il ne devait rien entreprendre ultérieurement avant sa jonction. Elle bivouaqua, le 21, à Strassfried; l'infanterie de la garde royale occupa Feldkirchen, l'artillerie et la cavalerie se rendirent à Villach, la première division de dragons se rendit à Treffen.

Suite des mouvements du général Grouchy, les 22 et 23 mai. — Le général Grouchy se porta, le 22, à Lavamünd avec la majorité de ses troupes; l'ennemi avait coupé le pont sur la Lavant, qui fut aussitôt rétabli. Le général Grouchy dut laisser en échelons, en arrière de lui, un bataillon à Eis et le 25e régiment de chasseurs à cheval à Tieffenbach. Ses reconnaissances sur Saint-André y rencontrèrent 60 hussards et un bataillon d'infanterie d'environ six cents hommes, qui se retirè-

rent à son approche. Cette troupe avait passé à gauche de Klagenfurt et se retirait par les montagnes, passant par Wolfsberg et Pack sur Gratz.

Le général Grouchy occupa, le 23, les mêmes positions, poussa une nouvelle reconnaissance sur Saint-André et envoya des partis sur Windischgratz (rive droite de la Drave) et sur Mahrenberg. Partout l'ennemi se retira sans combattre. Le soir, ce général se mit en marche sur Hohenmauthen, où il prit position. Ses troupes légères occupèrent Mahrenberg.

Les deux bataillons du 60e reçurent l'ordre de rétrograder sur Klagenfurt et se rendirent, le 22, à Neumarkt.

Le général Grenier occupa Friesach, avec la division Seras, et prescrivit au général Durutte de remonter la Gurk jusqu'à Zwischenwassern et de s'y établir. Le 6e régiment de chasseurs prit poste à Altophen.

Le général Baraguey d'Hilliers reçut l'ordre de diriger sur Spital la division Rusca, et de se porter à Feldkirchen et à Feistritz avec la division italienne.

La garde royale occupa Saint-Veit; la première division de dragons se rendit à Klagenfurt.

Les deux bataillons du 60e rentrèrent le même jour à Klagenfurt, d'où ils se portèrent à Saint-Veit, pour y attendre le grand parc d'artillerie et le trésor de l'armée.

La division Seras se rendit, le 23, à Unzmarkt. Le 9e de chasseurs occupa Saint-Georges.

La division Durutte s'établit à Neumarkt.

La division Severoli et la garde royale se rendirent à Friesach.

S. A. I. informée que le général autrichien Chasteler, qui était encore dans le Tyrol, voulait gagner par Murau et Judenburg la route de Léoben, pour se réunir au corps de Jellachich échappé à la grande armée et descendu par Rottenmann pour se jeter dans la Styrie, à l'effet d'y opérer sa jonction avec l'archiduc

Jean, ordonna aux généraux Grenier et Baraguey d'Hilliers de garder les passages de Neumarkt et de Scheifling (la route de Murau à Unzmarkt et Judenburg venant aboutir à ces deux villages) et ordonna, à la première division de dragons, de s'arrêter à Scheifling pour y observer la route de Murau.

Une reconnaissance, que le général Grenier envoya sur Judenburg, fut ramenée assez vivement par de la cavalerie et de l'infanterie. Cette dernière se composait de paysans et de chasseurs du loup, de trois bataillons de Lusignan venus du Tyrol avec six pièces de canon et précédés de trois cents chevaux, qui parvinrent à opérer leur jonction avec le corps du général Jellachich, dont la force était évaluée à 8,000 hommes.

Occupation de Spital le 23 *mai.* — Le général Rusca entra le même jour à Spital et rétablit, le 24, le pont de la Möll, sur la route de Sachsenburg; il se maintint à Spital jusqu'au 27 mai. Le 4e escadron de chasseurs royaux, qui faisait partie de la division italienne, passa à sa division.

Le grand parc de l'armée se rendit à Tarvis.

La division Durutte occupa, le 24, Knittelfeld, et la division Seras bivouaqua en avant de Judenburg.

La division Severoli prit poste à Scheifling.

La première division de dragons se porta à S. Georgen et à Buhefohfen.

La garde royale se rendit à Unzmarkt; S. A. I. y transféra son quartier général.

L'artillerie de l'armée fut parquée à Villach.

Suite de la marche du général Grouchy, le 24 *mai.* — Le général Grouchy se maintint, le 24, dans ses positions, il envoya des reconnaissances sur Oswald (route de Marburg) et Eibiswald (route de Wildon), pour suivre le mouvement de l'armée autrichienne. Il dirigea de Windischgratz un parti sur Cilli, afin d'avoir des nouvelles du général Macdonald et se lier avec lui.

Les reconnaissances rentrèrent sans avoir rencontré l'ennemi ; celle sur Eibiswald poussa jusqu'à huit lieues de Gratz, où la majeure partie de l'armée autrichienne se portait à tire d'ailes, sous les ordres du général Frimont, en suivant la route de Wildon par Preding. L'archiduc Jean s'était dirigé par Marburg, d'où il se porta, le 23, sur Gratz, pour gagner la Hongrie par le chemin de Furstenfeld. Le corps du général Macdonald était arrêté devant Tschernutsch, au pont de la Save, l'ennemi l'ayant incendié. Ce général y plaça la division Broussier pour le rétablir.

Le 25, le général Macdonald fit occuper Cilli par le 6e régiment de hussards et se porta à Sachsenfeld avec la division Broussier.

Les dragons Pully prirent poste à Franz, et la division Lamarque qui formait la queue de la colonne, à Saint-Oswald.

Combat de Saint-Michel, le 25 *mai.* — S. A. I., dans l'intention de combattre le corps de Jellachich, qui se dirigeait sur Léoben par Rottenmann, Dorf-Wald, Mautern, Traboch et Saint-Michel, prescrivit au général Grenier d'accélérer la marche de ses deux divisions, afin d'occuper Saint-Michel (débouché de la route de Léoben) avant que l'ennemi put être prévenu de son mouvement et l'empêcher de gagner Léoben.

Le général Grenier donna l'ordre, en conséquence, au général Seras, de lever son camp de grand matin, le 25, et de se porter sur Léoben en remontant la Mur ; au général Durutte de suivre son mouvement avec toute la célérité possible et de le seconder.

L'avant-garde du général Seras rencontra, à 9 heures du matin, le corps du général Jellachich au moment où il débouchait sur le plateau de Saint-Michel. Ce général, surpris de l'apparition de cette division, se hâta d'y ranger ses troupes en bataille. Il appuya sa droite à des montagnes très escarpées et boisées sur lesquelles il

plaça cinq bataillons. Il appuya sa gauche à la Mur, jetant dans le bois qui couvre la rive gauche deux bataillons de tirailleurs, afin d'inquiéter la droite du général Seras et couvrir son flanc gauche; le centre de sa ligne occupait le plateau sur lequel il rangea son infanterie sur deux lignes ; il la fit soutenir par quelques pelotons de cavalerie qui formaient sa réserve; sept pièces d'artillerie couvraient son front.

Le général Seras, après avoir reconnu la position de l'ennemi et s'être assuré de ses forces, rangea sa division en bataille en face du plateau. Trop faible pour le forcer dans cette position dont l'accès était très difficile partout ailleurs que par la grande route, il se borna, jusqu'à 11 heures, à échanger quelques coups de canon et à faire tirailler sans aucun résultat de part et d'autre.

A 11 heures, S. A. I. s'étant rendue dans la plaine de Saint-Michel, ordonna au général Grenier de faire accélérer la marche de la division Durutte et lui prescrivit les dispositions suivantes (1) :

D'établir la première ligne de la division Seras parallèlement à celle de l'ennemi, sa droite appuyée à la

---

(1) Dans une lettre adressée à l'Empereur, et datée du 25 mai, le prince Eugène s'exprime ainsi au sujet des ordres donnés au général Grenier, relatifs au combat de Saint-Michel :

« ..... J'arrivai vers cette heure (*11 heures*), et, après avoir examiné la position, j'ordonnai au général Grenier de faire presser l'arrivée de la division Durutte qui était aussi sous ses ordres, et j'ordonnai en même temps les dispositions pour l'attaque. Cinq bataillons, sous les ordres du général Roussel, furent envoyés sur la gauche pour attaquer la droite de l'ennemi et l'adjudant-commandant Forestier, chef d'état-major du général Grenier, avec deux bataillons, eut l'ordre de gagner l'extrême droite de l'ennemi afin de tourner sa position. Un bataillon passa sur la rive droite de la Mur, au moyen d'un pont qui était en arrière de nous, et ce bataillon devait inquiéter la gauche de l'ennemi établie dans le bois. Le général Seras était chargé de l'attaque de front, avec une brigade de sa division et une de la division Durutte commandée par le général Valentin. Le général Durutte, avec le reste de

Mur et sa gauche aux montagnes; de détacher, avec cinq bataillons, le général de brigade Rousel sur les hauteurs qui couvraient son flanc gauche, à l'effet de contenir la droite de l'ennemi et de l'empêcher de le tourner. Un bataillon du 23e léger de la division Durutte, qui venait d'arriver, reçut l'ordre de les soutenir. Les trois autres bataillons du 23e léger s'établirent, sous les ordres du général de brigade Valentin, sur le versant de la montagne. Ce général reçut pour instruction de se porter sur la droite de l'ennemi et de la déborder, pendant que deux bataillons du 62e régiment d'infanterie de ligne passeraient la Mur au pont de San-Stefan, se jetteraient sur la rive droite pour fouiller le bois, en chasseraient les tirailleurs ennemis et inquiéteraient son flanc gauche; de placer la division Durutte en seconde ligne parallèlement à la division Seras, et le 102e régiment de ligne en réserve, sous les ordres du général de brigade Dessaix. Les 6e et 9e régiments de chasseurs commandés par les colonels Triaire et Delacroix, aides de camps de S. A. I., occupèrent l'intervalle de ces deux divisions à la réserve et reçurent l'ordre de pénétrer dans les lignes ennemies, aussitôt que l'infanterie les aurait abordées.

Toutes ces dispositions étant faites, S. A. I. donna l'ordre au général Grenier d'attaquer l'ennemi et de le culbuter.

Pendant que tout s'ébranlait pour mettre cet ordre à exécution, le général Seras marcha droit au plateau et aborda franchement l'ennemi. Il fut bientôt suivi par deux bataillons du 62e (division Durutte) qui l'attaquè-

---

sa division, était en réserve, prêt à se porter partout où besoin. J'avais fait disposer, en arrière de la ligne du général Seras, les 9e et 6e régiments de chasseurs, à la tête desquels je plaçai mes aides de camp, les colonels Triaire et Delacroix, avec ordre de pénétrer dans les lignes ennemies dès que notre infanterie l'aurait abordé..... »

rent avec le plus grand courage et succès. Les colonels Triaire et Delacroix enlevèrent en même temps leurs régiments de chasseurs et s'élancèrent sur le plateau. L'ennemi, ébranlé par l'impétuosité de cette attaque, se disposait à opérer sa retraite en bon ordre, lorsque se voyant à la fois assailli par l'infanterie et les chasseurs, il n'eut que le temps de faire une seule décharge et prit précipitamment la fuite. Une partie des troupes ennemies se jeta étourdiment pêle-mêle sur la route de Rottenmann pour se soustraire à leur poursuite, mais déjà elle était occupée par le général de brigade Valentin et tout ce qui se retira d'ennemis sur ce point fut pris ou tué.

Le reste de ce corps d'armée se précipita avec la plus grande confusion sur le village de Saint-Michel. Le général Jellachich fit de vains efforts pour rallier ses troupes, afin de gagner la vallée de Léoben ; une terreur panique les avait frappées. Les colonels Triaire et Delacroix ne leur donnèrent pas le temps de se reconnaître et les poursuivirent avec une rapidité telle que plusieurs bataillons entiers mirent bas les armes et se rendirent prisonniers dans le village.

S. A. I. prescrivit aussitôt au général Seras de poursuivre, avec toute la vivacité possible, les débris de cette colonne sur Léoben, afin de l'empêcher de brûler le pont de la Mur et se rendre maître de la ville.

Le général Jellachich tenta de nouveau de rappeler ses soldats pour défendre le pont et fit les plus grands efforts pour arrêter leur fuite, afin de donner le temps à son artillerie et à ses bagages de filer sur Bruck. Il ne put empêcher le général Seras de s'emparer de Léoben.

Ce général y entra à 7 heures du soir. Il fit 600 prisonniers, derniers restes de ce corps d'armée, et se saisit de ses bagages. Le général Jellachich, accompagné de deux généraux, se sauva avec une trentaine de dragons.

800 hommes tués sur le champ de bataille, plus de

1200 blessés, 4,270 prisonniers dont 70 officiers supérieurs et autres, 2 pièces de canon, plusieurs caissons et un drapeau pris par le 9e régiment de chasseurs à cheval sont les résultats de cette brillante affaire.

La perte des divisions Seras et Durutte fut de 24 hommes tués dans l'action. La division Seras en éprouva de plus considérables dans la matinée par le feu de l'artillerie ennemie; elle s'établit le soir à Léoben. La division Durutte bivouaqua sur le champ de bataille. S. A. I. établit son quartier général en arrière de Saint-Michel et le tranféra, le 26, à Léoben.

La division Severoli occupa Judenburg, le 25. Elle y reçut son artillerie. La première division de dragons et la garde royale prirent poste à Knittelfeld, et se rendirent, le 27, à Léoben.

Le grand parc de l'armée se rendit à Klagenfurt.

L'armée marche sur Bruck, le 26 *mai.* — Les deux divisions du corps du centre marchèrent sur Bruck. La division Seras prit poste sur la route de Kindberg, et celle du général Durutte sur la direction de Gratz. Tous les hommes du 23e léger incapables de suivre l'armée formèrent la garnison de Bruck.

Le général Baraguey d'Hilliers occupa Kraubath et Knittelfeld, se porta le 27 à Léoben avec la division italienne, d'où il détacha, le 28, l'adjudant commandant Guillaume avec 30 dragons et une compagnie de voltigeurs, pour recevoir 400 prisonniers qui avaient capitulé à Wald par suite du combat de Saint-Michel, ainsi que 1950 landwehrs qui s'étaient rendus, à Rottenmann, au capitaine Mathieu, adjoint à l'état-major. Cet officier ayant été envoyé en mission par S. A. I., rencontra ce corps, et, par sa présence d'esprit peu commune, le fit capituler, quoique n'ayant avec lui qu'un dragon pour escorte; ces troupes avaient avec elles deux pièces d'artillerie.

L'ennemi attaque la division Rusca en avant de

Sachsenburg, le 27 *mai.* — L'ennemi reconnut, le 27, les postes avancés du général Rusca en avant de Sachsenburg. Le dessein de l'ennemi était de brûler le pont sur la Möll. Il se porta, à cet effet, sur la route de Sachsenburg, avec 220 mahonis (troupes légères autrichiennes) et une troupe de paysans armés ; mais il fut repoussé et obligé de se retirer après avoir essuyé une perte assez considérable. Le bataillon d'Istrie eut dans cette action six hommes tués et sept blessés.

Le grand parc ayant rejoint l'armée le 26, toutes les divisions de l'armée reçurent leur artillerie.

Le 27, S. A. I. transféra son quartier général à Bruck, où se rendit la Garde royale. La 1re division de dragons se porta dans la vallée d'Aflens. Elle prit poste le 28 à Kapfenberg. Les autres divisions de l'armée, à l'exception de la division Seras qui, le 28, se mit en marche sur Neustadt, conservèrent leurs positions jusqu'au 31 mai.

Occupation de Frohnleiten, les 27 *et* 28 *mai.* — Le général Durutte se porta, le 27, en avant de Frohnleiten; il poussa une reconnaissance sur la route de Gratz; il rentra le soir dans ses positions et fit occuper le bourg de Frohnleiten par un escadron du 6e régiment de chasseurs et une compagnie de voltigeurs. Ces troupes attaquées, le 28, par des forces supérieures, se replièrent sur Bruck. Le général de brigade Valentin s'avança pour les soutenir, mais il ne put arriver assez à temps à Frohnleiten pour empêcher l'ennemi de brûler le pont, dont l'incendie se communiqua à un magasin de paille et réduisit ce bourg en cendres.

Le général Grouchy opère sa jonction avec le général Macdonald. Suite de leurs opérations sur Gratz, du 26 *au* 30 *mai.* — L'ennemi ayant évacué Marburg, le 25, les troupes légères du général Grouchy y entrèrent à midi, peu d'heures après son départ. La colonne autrichienne, qui de Mahrenberg s'était retirée sur Marburg,

avait pris la direction de Pettau ; elle se composait de 3,000 hommes d'infanterie, 50 hussards, plusieurs pièces de canon et une grande quantité de bagages.

L'ennemi avait coupé le pont de la Drave à Marburg ; le général Grouchy s'y rendit, le 26, avec la tête de sa colonne et y opéra sa jonction avec les troupes du général Macdonald (le 6e de hussards). Il s'occupa sans délai de la reconstruction du pont de la Drave. La division Pacthod continua à occuper Mahrenberg.

Le général Broussier, informé que le général Grouchy tenait Marburg et qu'il avait fait rétablir le pont de la Drave, força sa marche et y arriva le soir du 27, ainsi que deux régiments de dragons de la divison Pully. La division Lamarque se rendit le même jour à Gonobitz.

Le général Macdonald manœuvra dans sa marche avec des partis sur tous les débouchés qui conduisent à Pettau et à Marburg. Le corps de Gyulay, qui de Tarvis s'était dirigé à travers les montagnes sur Pettau, venait de gagner Radkersburg ; il se composait de quelques fractions de l'armée autrichienne d'Italie et de régiments croates sans artillerie. Le général Macdonald ramassa dans sa marche plusieurs fuyards ou traîneurs de ce corps d'armée et en purgea les montagnes.

Le général Grouchy se porta, le 28, de Marburg sur Ehrenhausen. L'ennemi l'occupait en forces et avait coupé le pont sur la Mur ; deux de ces bataillons, placés sur la rive droite, lui en disputèrent le passage et s'opposèrent au rétablissement du pont, sous le feu de l'ennemi. Le pont fut rétabli par les grenadiers du 52e régiment de ligne et les voltigeurs du 8e léger, qui le chassèrent avec perte de la rive opposée. Le général Grouchy le poursuivit sur Leibnitz où il s'établit avec sa cavalerie légère. La division Pacthod prit poste à Kleinstetten.

Le général Macdonald traversa Marburg avec la divi-

sion Broussier et suivit le mouvement du général Grouchy sur Ehrenhausen ; l'ennemi observait tous ces mouvements de la rive gauche de la Mur. Il fut à peine arrivé à Ehrenhausen, qu'une compagnie de grenadiers qu'il avait établie à la tête du pont se trouva vivement engagée et tirailla toute la journée avec l'ennemi. Cette compagnie bivouaqua, le 28, à Ehrenhausen.

Le général Pully occupa Marburg où il séjourna le 28, pour donner le temps au général Grouchy d'opérer son mouvement sur Gratz.

La division Lamarque traversa Marburg et vint prendre position sur la route Gratz.

Le 29, le général Grouchy s'avança sur Gratz avec ses deux divisions. L'ennemi avait coupé le pont de la Mur et celui de la Kainach, à Wildon. Marchant par sa gauche, ce général dirigea ses troupes par Leibnitz à un gué de la Kainach, et, trompant l'ennemi par une fausse démonstration sur Wildon, il tourna sa position, reploya les troupes légères qu'il avait sur les rives de la Kainach, et passa cette rivière à un gué entre Wildon et Zwaring.

Marchant vivement par Unter-Premstetten sur Gratz, le général Grouchy trouva l'ennemi à Feldkirchen, et le faisant attaquer le replia sur les faubourgs de Gratz. Il le poursuivit assez vivement pour le forcer à les évacuer. Ce général y établit sa cavalerie.

La colonne que le général Grouchy avait dirigée de Mahrenberg par Eibiswald sur Gratz, débouchait au même moment et l'heureux accord de ce mouvement avec celui des troupes qui se trouvaient sous ses ordres ne contribua pas peu à la retraite de l'ennemi.

Pendant ce temps, le général Macdonald remontait la Mur avec les divisions Broussier et Pully et se dirigeait sur Wildon. L'ennemi occupait en forces la rive gauche de la Mur, suivait son mouvement et ne cessait de le harceler. Le pont de Wildon était coupé ; l'ennemi faisait

de la rive opposée un feu si vif, que le général Macdonald se vit contraint d'y faire avancer son artillerie pour le faire débusquer. Quatre bouches à feu, que ce général fit mettre en batterie sur une position heureuse, tirèrent sur lui avec un tel succès qu'elles l'obligèrent à se retirer précipitamment.

Le général Lamarque arrêta sa division à Ehrenhausen où il arriva à 11 heures du matin. L'ennemi n'avait point encore retiré ses postes de la rive gauche de la Mur. Le pont étant coupé ; ce général se borna à le faire observer par deux compagnies du 18e léger et 40 dragons ; il se mit en marche, à midi, sur Retznei et Leitring où il regagna la grande route et vint camper à Saint-Margareth, parallèlement à la Mur.

Le général Macdonald réunit, le 30, ses trois divisions et se porta sur Gratz.

Occupation de la ville de Gratz, le 30 mai. — Le général Pully opéra sa jonction avec le général Grouchy, à 10 heures du matin, et se forma à la droite de la division Pacthod. Maître du faubourg, le général Grouchy fit sommer, à midi, la ville et le fort de Schlossberg qui la commande de se rendre. Les deux ponts qui conduisent des faubourgs à la ville étaient coupés et l'ennemi fortement retranché sur l'autre rive.

L'approche des obusiers, les démonstrations d'un passage de vive force et l'apparition des troupes du général Macdonald, qui arriva sur ces entrefaites avec ses deux divisions, déterminèrent le commandant autrichien à entrer en négociations.

Il fut convenu que les troupes autrichiennes se retireraient dans le château et que les troupes françaises occuperaient immédiatement la ville, s'engageant à ne point tirer sur le fort et que, de leur côté, les troupes autrichiennes ne commettraient aucune hostilité envers les troupes françaises.

Dès que les articles de cette convention furent signés,

on s'occupa de la reconstruction des ponts qui des faubourgs communiquent à la ville ; celui du faubourg de la Mur ayant été rétabli dans la journée, le général Macdonald fit son entrée à Gratz à la tête du 6e régiment de hussards et des 84e et 92e régiments d'infanterie de ligne, suivis de leur artillerie ; ces troupes s'établirent autour du fort et en formèrent le blocus (1).

Le 9e régiment de ligne prit poste sur la route de Marburg avec l'artillerie de position.

La division Lamarque établit son camp en face du faubourg de la Mur, appuyant sa gauche au 9e régiment de ligne et sa droite à la division Pacthod. Le 6e régiment de hussards occupa le faubourg de Furstenfeld ; celui de Peckau fut occupé par les dragons du général Pully.

L'occupation de la capitale de la Styrie mit au pouvoir de l'armée française d'Italie des magasins et des ressources immenses, et frappa de consternation toutes les provinces environnantes.

L'archiduc Jean avait quitté Gratz le 29, à 5 heures du soir, et s'était retiré par Gleisdorf sur Furstenfeld,

---

(1) « Le 30, la division marcha sur Gratz, elle arriva à portée de canon de cette ville vers 2 heures après midi. Le général Grouchy était venu dans les faubourgs avant elle ; les ponts étaient rompus. Le général Grouchy fit, avec le commandant du fort, une convention au moyen de laquelle la ville de Gratz serait occupée immédiatement par les troupes françaises. Il était stipulé dans cette convention qu'il ne serait pas tiré de la ville sur le fort et réciproquement.

« Les 84e et 92e régiments entrèrent dans la ville avec l'artillerie légère et les hussards; le 84e fut chargé du blocus du fort. Le 92e prit position dans les promenades publiques et sur la place Jacomini avec l'artillerie légère ; deux bouches à feu et un bataillon du 84e sur la place de la Municipalité, les hussards dans les faubourgs de Furstenfeld, le 9e régiment en position à la droite de la grande route de Marburg avec l'artillerie de position dehors le faubourg de Marburg; la division Lamarque à sa gauche. » (*Journal historique de la division Broussier pendant la campagne de* 1809 *à l'armée d'Italie*).

avec les débris de son armée qu'il établit derrière la Raab.

Le général Grouchy opère sa jonction avec l'armée le 31 mai. — Les troupes légères, que le général Grouchy avait dirigées le 29 sur la route de Bruck, s'étant mises en communication avec les postes du général Durutte, ce général se mit immédiatement en marche sur Bruck, ainsi qu'il en reçut l'ordre de S. A. I. pour opérer sa jonction avec l'armée. Il se rendit, le 31, à Fristriz et, le 1er juin, à Bruck avec ses deux divisions.

D'après les ordres de S. A. I., le général Macdonald s'arrêta à Gratz pour former le siège du château de Schlossberg et y attendre l'arrivée du duc de Raguse, qui avait reçu l'ordre d'être rendu à Laybach le 5 juin; il ne devait rien entreprendre *extra muros* avant sa jonction avec l'armée de Dalmatie.

Après le départ du corps du général Grouchy, le général Macdonald fit établir sur la route de Bruck quatre compagnies de voltigeurs de la division Lamarque. Le 6e régiment de hussards établit des piquets sur celle de Gleisdorf.

Le 31 mai, l'armée se mit en mouvement sur la direction de Neustadt.

Au quartier général à Bruck, le 30 mai 1809.

Ordre de mouvement.

Les deux divisions aux ordres du général Grenier se rendront à Neustadt, savoir : la division Seras, le 31 mai, à Schottwien et le 1er juin, à Neustadt. La division Durutte se rendra, le 31 mai, à Kindberg, le 1er juin, à Schottwien et le 2, à Neustadt.

La division de la garde royale s'établira, demain 31 mai, entre Krieglach et Mürzzuschlag, le 1er juin, à Neunkirchen et le 2, à Neustadt.

Le quartier général de S. A. I. se rend à Neustadt.

Le général Baraguey d'Hilliers fera prendre position à la division Severoli à Bruck; elle se mettra en marche demain à midi de Léoben, et devra être rendue le soir même.

Le grand parc d'artillerie devra arriver à Bruck, le 31 mai. Les dra-

gons commandés par le général Guérin d'Etoquigny se rendront, le 1er juin, à Kindberg, le 2 à Schottwien et le 3 à Neustadt, d'où le général Guérin d'Etoquigny établira la communication avec le général de division Lauriston, qui se trouve à Oldenburg.

. . . . . .

Le quartier général de l'armée sera, demain 31 mai, à Krieglach, le 1er juin à Schottwien, le 2 à Neustadt.

Le général de division, chef de l'état-major de l'armée d'Italie,

CHARPENTIER.

Passage du Semering ; l'armée d'Italie opère sa jonction avec l'armée d'Allemagne, le 31 mai. — La division Seras passa le même jour le Semering et occupa Schottwien ; le 9e régiment de chasseurs qui précédait la marche de cette division rencontra les hussards de la brigade Colbert au delà de Semering et, c'est là, où l'armée d'Italie opéra sa jonction avec l'armée d'Allemagne (1). On connaît la belle proclamation de Sa Majesté à laquelle elle donna lieu.

La division Durutte et la garde royale se rendirent à

---

(1) Les deux armées étaient déjà entrées en communication par l'intermédiaire du général Lauriston. C'est ce qu'indique la lettre suivante du prince Eugène à l'Empereur.

Bruck, le 26 mai 1809, 11 heures du soir.

« Sire,

« Je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté que la réunion s'est effectuée ce matin, vers midi, entre les troupes de l'armée d'Italie et la Grande Armée. Le général Lauriston est venu ici, vers 4 heures du soir. La division Seras n'est arrivée ici ce matin qu'à 10 heures. Vos avant-postes ne sont qu'à deux lieues de nous dans tous les sens. Demain arrive la division Durutte et la division de dragons ; après demain, la 3e division, la garde royale et 26 bouches à feu pourront arriver ici, mais très fatiguées. Enfin, ainsi que j'ai eu l'honneur de le faire annoncer à V. M. par mon aide de camp Bataille, dès le 29, nous serons prêts à exécuter les ordres qu'il lui plaira de nous donner.

« Le prince Jean était encore à Gratz hier soir. Il ne lui reste plus de son armée d'Italie que 12,000 à 15,000 hommes d'infanterie. Ceci

Mürzzuschlag, où fut transféré le quartier général de l'armée.

Le général Baraguey d'Hilliers se porta à Bruck, avec la division Severoli. La division Rusca s'établit à Villach. La première division de dragons se maintint à Kapfenberg, où elle se réunit, le 1er juin, au corps du général Grouchy.

L'armée se réunit à Neustadt, les 1er et 4 juin. — Le 1er juin, S. A. I. ayant reçu l'ordre de l'empereur de pénétrer dans la Hongrie, réunit son armée à Neustadt, où elle établit, le 2, son quartier général.

Ordre au général Macdonald de se maintenir dans la Styrie, le 1er juin. — Dans la nécessité de resserrer en même temps le château de Gratz, de présenter à l'ennemi des forces imposantes, de fixer son attention sur ce point en l'obligeant à diviser ses forces, de faciliter la marche du duc de Raguse et d'opérer une diversion en faveur de l'armée, lors de son mouvement sur la Hongrie, S. A. I. ordonna au général Macdonald de détacher de l'aile droite un corps de 3,000 hommes à Gleisdorf, pour surveiller le cours de la Raab, et de pousser des partis de cavalerie sur la route de Marburg jusqu'à Laybach, pour protéger le mouvement du duc de Raguse et combattre les troupes qui ne manqueraient pas de se jeter dans cette partie, pour s'opposer à sa jonction avec ce corps d'armée.

Le général Rusca prend le gouvernement de la Carinthie,

---

est positif. On prétend cependant qu'il a reçu à Gratz 5 à 6 bataillons de réserve, ce qui pourrait porter son corps à plus de 20,000 hommes.

« Il attendait bien le général Jellachich, mais V. M. sait déjà que nous l'avons totalement détruit et qu'il ne s'est échappé qu'avec environ 200 hommes.

« J'attends avec impatience des ordres de V. M. J'aurais été moi-même les chercher, si je n'avais craint de lui déplaire en m'éloignant un seul instant de mon poste..

« Eugène NAPOLÉON. »

le 1er juin. — Pour assurer les communications de l'armée, protéger l'arrivée des convois venant d'Italie et surveiller le corps du général autrichien Chasteler, qui était encore dans le Tyrol, S. A. I. confia le gouvernement de la Carinthie au général Rusca. Elle lui prescrivit, d'établir à cet effet sa division à Klagenfurt, et de laisser, à Villach, des forces suffisantes, pour s'opposer aux incursions des partis ennemis réunis aux insurgés du Tyrol.

Ordre au duc de Raguse de s'arrêter à Laybach, le 1er juin. — Dans le cas où le général Chasteler chercherait à se retirer du Tyrol, S. A. I. prescrivit au duc de Raguse, de rester avec ses troupes réunies en avant de Laybach, de surveiller les trois routes par lesquelles il pouvait se diriger, savoir : par Villach, Klagenfurt et Marburg — par Villach, Assling, Krainburg et Laibach — par Villach, Tarvis et Gorizia, et de se porter sur celles des routes que l'ennemi choisirait, pour opérer sa retraite, afin de l'arrêter dans sa marche et de lui faire mettre bas les armes; de se rapprocher de Neustadt, avec quelques renseignements sur la force du corps d'observation qui se trouvait en Croatie, et de se mettre en route sur Gratz, aussitôt que cet objet serait rempli.

Sommation et siège du château de Gratz, le 1er de juin. — Sur le refus du commandant de se rendre par capitulation, le général Macdonald fit toutes ses dispositions pour en former le siège. Il ordonna la construction d'affûts de siège pour les obusiers de campagne, reconnut la position à donner aux batteries et à la tranchée, et fit commencer de suite à travailler aux gabions. De son côté, l'ennemi augmentait journellement le nombre de pièces qu'il avait en batterie, travaillait à ses épaulements et en construisait de nouveaux. Il garnit ses parapets de rampes portant des baïonnettes. Dans la soirée du 2, le fort fut plus illuminé que de coutume ; le 3, le commandant fit placer des pierres sur les parapets.

Le 4, le général Macdonald dirigea sur Laybach le 6e régiment de hussards, pour s'y réunir au corps du duc de Raguse, et ordonna la formation d'un corps de 3,000 hommes auquel il prescrivit de se porter sur la Raab.

L'armée autrichienne, portée sur la rive opposée, avait son avant-garde à Saint-Gothard.

Le commandant du corps d'observation, composé de cinq bataillons, six escadrons de dragons et deux pièces de trois, fut confié au général de brigade Poinsot, qui reçut pour instruction de se diriger sur Gleisdorf et sur Ilz, d'y surveiller les mouvements de l'ennemi et de pousser des partis sur Furstenfeld.

Le général de brigade Poinsot s'établit, le 5, en avant de Gleisdorf et sur la route d'Ilz.

L'ennemi s'était opposé, le 4, au mouvement du 6e régiment de hussards sur Marburg; il déploya près de Windisch-Feistriz des forces si considérables, qu'il l'obligea à se replier sur Ehrenhausen.

Mouvement du général Chasteler sur Willach, le 1er juin. — Le général autrichien Chasteler avait rassemblé, à Bleiberg, quelques troupes qu'il avait tirées du Tyrol. Le général Rusca, appréhendant qu'il n'eût l'intention de déboucher sur ce point, ordonna le 1er juin, aux quatrièmes bataillons des 67e et 93e régiments d'infanterie de ligne, de se porter sur cette direction et de s'y établir, dans le temps qu'avec sa division il occuperait la rive droite de la Drave, à l'intersection des routes de Spital à Bleiberg.

Le 2, le général Rusca concentra sa division à Villach, et plaça les deux bataillons des 67e et 93e dans les positions qu'il occupait la veille. Ils se rapprochèrent, le 3, de Villach, et se réunirent au bataillon d'Istrie.

Le général Rusca, ayant poussé dans la soirée une reconnaissance sur la gauche de Villach, y surprit une grand'garde ennemie et la fit entièrement prisonnière de

guerre ; il dirigea, dans la nuit, une partie de son artillerie et tous les équipages de sa division sur Klagenfurt.

Marche du général Rusca sur Klagenfurt, le 4 juin. — Informé, le 4, que le général Chasteler prenait avec ses principales forces la direction de Villach, et qu'il faisait filer par la route de Saint-Veit une forte colonne sur Klagenfurt, le général Rusca se porta rapidement au secours de cette place, brûlant derrière lui tous les ponts sur la Drave ; mais, l'ennemi s'étant jeté à la fois sur les deux rives, il s'engagea alors une action assez vive, dans laquelle ce général perdit quelques braves. L'ennemi culbuté, finit enfin par regagner le bois qui couvre les deux flancs de la route de Klagenfurt, où il fut poursuivi par quelques compagnies de voltigeurs et le bataillon d'Istrie. Le général Rusca continua alors sa marche sur Klagenfurt, où il arriva sur le déclin du jour. La cavalerie ennemie, qui avait suivi son mouvement, s'arrêta à Velden ; elle essuya des pertes notables par le feu de l'artillerie de cette division, qui la tint constamment éloignée.

Marche de l'armée sur la Hongrie, le 5 juin. — Le corps du maréchal Macdonald se trouvant détaché de la Styrie et la division du général Rusca étant destinée à agir séparément dans la Carinthie, on s'abstient en ce moment de les suivre dans leurs mouvements respectifs, afin de ne pas perdre de vue l'armée marchant sur la Hongrie.

Les deux divisions du corps du centre et la garde royale avaient pris position, le 2 juin, devant Neustadt ; la division Severoli, celle du général Pacthod, qui remplaça au corps de l'aile gauche la division Rusca, et la division de chasseurs du général Sahuc n'y furent rendus que le 4. Le général Grouchy y avait repris le commandement de la première division de dragons, conservant celui de la cavalerie légère.

S. A. I. transféra, le 5, son quartier général à Œden-

burg. Toute l'armée, à l'exception de l'aile gauche qui continua à occuper Neustadt, se rendit à Œdenburg.

Neustadt, le 4 juin, 6 heures du matin.

Le vice-roi d'Italie à l'Empereur.

Sire,

J'ai reçu ce matin, à 6 heures, les ordres de V. M., relativement à mon mouvement sur Œdenburg. Les divisions Seras et Durutte, sous les ordres du général Grenier, et la division de dragons du général Grouchy se mettent en mouvement et seront, ainsi que la garde royale, ce soir à Œdenburg. Je n'ai pu faire partir plus de monde, puisque seulement ce soir, 4 juin, les divisions Sévéroli, Pacthod et les deux régiments de chasseurs de Sahuc, arrivent en position à Neustadt. Ils recevront l'ordre de suivre demain le mouvement si, à mon arrivée à Œdenburg, j'apprends quelque chose de plus positif encore sur l'existence du prince Jean.

J'écris au général Lauriston, pour lui annoncer l'arrivée de mes troupes, et le préviens que je serai dans trois heures de ma personne à Œdenburg.

J'écris également au général Macdonald, pour le prévenir de mon mouvement, et lui ordonner de se lier par sa gauche avec mes postes de droite, de manière à être promptement prévenu si l'ennemi voulait percer entre nous deux.

J'aurai l'honneur d'écrire ce soir d'Œdenburg à V. M.

Eugène NAPOLÉON.

Les deux régiments de chasseurs (6e et 9e), détachés au corps du centre, rentrèrent à la division de cavalerie légère qui, avec la division de dragons, s'établit sur la route de Güns. Cette ville était occupée par la brigade Colbert, détachée de la grande armée pour faire partie de l'armée d'Italie.

Le corps du centre et celui du général Grouchy se portèrent, le 6, à Güns. Le général de brigade Colbert prit poste à Paty.

La garde royale continua à occuper Œdenburg où se rendit la division Severoli; celle du général Pacthod resta dans ses positions à Neustadt.

Le 7, S. A. I. établit son quartier général à Güns. Le

général Grouchy, envoyé de Güns avec la première division de dragons et celle de chasseurs, pour suivre les mouvements de l'archiduc Jean et reconnaître la direction qu'il faisait prendre à son armée, rencontra l'ennemi à la hauteur du village de Csömöte, et le poussa de position en position jusqu'à Stein, d'où il fut chassé par les charges successives du 9e régiment de chasseurs et d'un escadron du régiment de dragons de la reine; un ravin empêcha que cette dernière charge produisit ce qu'on avait lieu d'en attendre; toutefois, nombre de hussards de l'archiduc Joseph et de l'insurrection y furent sabrés et faits prisonniers. L'ennemi fut poursuivi jusqu'à une lieue et demie de Stein-am-Anger, où le général Grouchy prit position.

La division du général Durutte s'établit à Lukacshaza; celle du général Seras séjourna à Güns, où se rendit, le soir, la garde royale.

Le général Baraguey d'Hilliers occupa Neckenmarkt avec la division italienne, et établit la division Pacthod sous Warisdorf.

Le général Grenier se porta, le 8, à Stein-am-Anger avec la division Durutte, et ordonna au général Seras de pousser jusqu'à Balogfa.

Le général Pacthod prit poste, le même jour, en avant de Stein-am-Anger.

La garde royale occupa Stein-am-Anger, quartier général de S. A. I.

La brigade de cavalerie du général Colbert s'était établie à Sarvar.

S. A. I. prescrivit au général Grouchy, de marcher avec la division de chasseurs du général Sahuc sur Körmend, de se mettre en communication par Furstenfeld, avec l'aile droite, aux ordres du général Macdonald, de suivre constamment l'armée de l'archiduc Jean et de la harceler, de diriger la première division de dragons d'en arrière de Körmend sur Sarvar.

Dans les mêmes vues, S. A. I. avait donné l'ordre au général Macdonald de porter à 4,000 hommes le corps du général de brigade Poinsot, lui prescrivant de suivre le prince Jean dans sa retraite, et de se lier, par Furstenfeld, à la division de chasseurs qui se portait sur Körmond, sous les ordres du général Grouchy.

Les partis que le général Poinsot avait envoyés, le 7, sur Ruprecht, Weiz, Pichelsdorf, Hartberg, Feldbach et Riegersburg, rentrèrent le soir avec 36 prisonniers; ceux qu'il avait poussés sur Burgau et Furstenfeld ramenèrent 50 prisonniers.

Le 8, le général Macdonald fit occuper Furstenfeld par un bataillon, une pièce de trois et un escadron de dragons, sous les ordres du général de brigade Poinsot, et les fit soutenir par échelons.

Le général Grouchy, qui le même jour, s'était porté à Körmend, communiqua près de Furstenfeld avec les troupes du général Poinsot.

Le 6e régiment de hussards, que le général Macdonald avait dirigé sur Laybach, rentra à Gratz, le 8, et y reprit ses anciennes positions. Obligé de se replier, le 5, sur Ehrenhausen, il dut abandonner cette position, le 6, pour se retirer sur Wildon, d'où il se réunit au corps du général Macdonald. Ce général reçut, le 9, l'ordre de S. A. I. d'entrer en Hongrie, avec les divisions Lamarque et Pully, pour suivre le mouvement rétrograde du prince Jean et pour se réunir à l'armée ; de laisser à Gratz la division Broussier pour y continuer le siège du château et y attendre l'arrivée du duc de Raguse.

Œdenburg, le 6 juin 1809.

Le vice-roi d'Italie au général Macdonald.

Je m'empresse de vous prévenir, monsieur le général Macdonald, que d'après les ordres de S. M., je marche avec l'armée d'Italie sur le prince Jean, qui paraît réorganiser son armée derrière la Raab, où j'espère pouvoir rallier tous les corps de Giulay, de Zach et ceux battus

par l'armée de Dalmatie. Mon intention est que vous coopériez à cette opération avec le plus de forces possibles; ainsi, si le fort de Gratz est pris, vous n'y laisserez qu'un ou deux bataillons avec quelques piquets de cavalerie pour maintenir l'ordre dans la ville et les environs, et vous marcherez avec le reste. Dans le cas où le fort ne se serait pas encore rendu, vous laisseriez, pour l'investir et tenir en respect la ville, le nombre d'hommes et de chevaux que vous jugeriez convenable; enfin, dans tous les cas, vous devez vous porter rapidement sur Furstenfeld et de là sur Körmend, à moins que le corps qui vous sera opposé ne prenne une autre direction. Envoyez promptement des partis sur votre gauche, pour vous lier avec ma droite. J'avais déjà moi-même, ce matin, un parti de 50 chevaux à Burgau. Mes troupes seront sûrement après-demain à Güns, demain 8 en avant de Stein-am-Anger et le 9, sur la Raab, au point où nous pourrons espérer trouver l'ennemi. L'essentiel est qu'il y ait de l'ensemble dans nos mouvements et, pour cela, il faut se communiquer le plus promptement possible.

Eugène NAPOLÉON.

Le général Macdonald donna l'ordre en conséquence, au général Broussier, de faire rentrer, le 9, toute sa division en ville et de poursuivre les travaux du siège avec une nouvelle activité. Quatre cents hommes y furent employés la nuit suivante (1). Le général de brigade

---

(1) Le 9, le général Macdonald partit de Gratz avec la division Lamarque pour rejoindre, dans la Hongrie, la division de S. A. I. le Prince Vice-Roi; il emmena avec lui les deux bataillons qui étaient sous les ordres du commandant Gougeon, ainsi que les deux bouches à feu que ce chef avait avec lui; il me laissa à Gratz avec huit bataillons, deux obusiers de la division Lamarque, la moitié du parc d'artillerie du corps d'armée et dix bouches à feu de campagne, dont deux obusiers, pour faire le siège du fort. On commença les travaux, on éleva deux batteries destinées aux quatre obusiers; une batterie fut établie dans un jardin, à la gauche du grand chemin au faubourg de Graben; une autre batterie fut élevée à la gauche d'un grand jardin, qui sert de promenade dans le même faubourg. On travailla pendant la nuit à creuser, au pied du rocher du fort, un fossé destiné à mettre à couvert les postes et les sentinelles.

Le 10. — Le 9e régiment passa la Mur avec l'artillerie de position de la division, il fut mis en réserve dans un jardin en dedans des remparts,

Poinsot se porta, le 26, à Körmond ; le général Macdonald partit le même jour de Gratz, avec ses deux divisions et suivit son mouvement; il bivouaqua le soir à Ilz.

Suite des opérations de l'armée de Hongrie, le 9 juin. — Le général Sahuc occupa Vasvar ; la première division de dragons se porta à Ikervar. La brigade du général Colbert s'établit à Janoshaza. Le général Grenier se rendit à Sarvar, avec les deux divisions du corps du centre, d'où il détacha la division Seras sur Sittke. L'aile gauche s'établit à Paty. S. A. I. transféra son quartier général à Sarvar, où se rendit la garde royale.

L'avant-garde du général Macdonald se porta, le 10, à Zalaber, y rencontra l'ennemi et lui fit 65 prisonniers. Ce général établit ses deux divisions à Gerischdorf.

La division de cavalerie légère du général Sahuc s'empara de Turgy, d'où elle chassa l'extrême arrière-garde de l'armée autrichienne et la poursuivit jusqu'au ruisseau près du village de Goganfa. L'ennemi perdit dans cette rencontre plusieurs prisonniers au nombre desquels un officier, et dix voitures portant ses bagages.

La division du général Seras prit poste à Sarvar. Les autres divisions de l'armée ne firent aucun mouvement.

---

près la porte de la Mur ; un bataillon fut de garde dans le faubourg de la Mur, avec une compagnie de dragons sous les ordres du colonel Gallet qui fut chargé de la surveillance de ce faubourg ; l'artillerie et le parc furent placés dans les fossés des remparts. Deux compagnies d'infanterie et une pièce de canon furent établies à chaque pont, pour leur garde, avec les sapeurs du 9e régiment chargés de couper les ponts en cas d'attaque. Les travaux furent retardés par le mauvais temps. Des reconnaissances de cavalerie furent envoyées à Voitsberg et à Wildon. (*Journal historique de la division Broussier pendant la campagne de 1809, à l'armée d'Italie.*)

Sarvar, le 9 juin 1809, 9 heures du soir.

Le vice-roi d'Italie à l'Empereur.

Sire,

Ainsi que j'avais eu l'honneur de l'annoncer à V. M., je me suis porté avec toute l'armée sur Sarvar. Nous y avons pris position; je n'ai fait passer de l'autre côté de la Raab que la division Seras et le général Lauriston. Ce corps est couvert : 1° par la brigade du général Colbert, qui est à Janoshaza, poussant des reconnaissances sur Turgy et Sümeg, ainsi que sur Tuskevar; 2° par le 20e de chasseurs, qui est à Kis-Czell, éclairant et allant aux nouvelles sur la route de Papa. Les dragons sont en réserve à Skervar.

Je n'ai point encore de rapports des quatre régiments de cavalerie légère, qui doivent suivre les mouvements de l'arrière-garde ennemie et m'en donner des nouvelles; j'en attends pourtant ce soir. Quant au général Montbrun, il me mande qu'il a forcé la Rabnitz au point de Sövenhaza. Il a fait faire une charge, dans ce dernier village, sur 300 cavaliers de l'insurrection. Trois ont été tués et beaucoup d'autres sabrés; le reste s'est enfui sur Raab. J'ai écrit au général Montbrun de se tenir vers Papocz, de diriger ses partis sur Papa et de faire tout ce qu'il pourra pour avoir des nouvelles de la marche de l'ennemi.

J'ai appris de Furstenfeld, que 1500 hommes y étaient arrivés de Gratz, hier dans la matinée; je ne sais pas encore si Macdonald suivait de près cette avant-garde.

Je ne puis encore dire à V. M. ce que je ferai demain. Je ferai aller aux nouvelles de tous les côtés, et si, comme je le présume, j'apprenais l'arrivée positive de l'ennemi à Papa, ou son départ certain de Vasarhely pour Raab, je me porterais sur Papa pour tâcher de le combattre ou tout au moins de l'écorner.

Pour or, ni pour argent, on ne peut trouver un homme du pays qui veuille aller à tel ou tel point, pour savoir si l'ennemi y est.

Si le Prince dépasse Papa et se retire sur Raab, je compte m'y présenter et y jeter au moins des obus, si je puis en approcher. Comme cependant l'ennemi se trouverait entre moi et V. M., je ne pourrai longtemps rester dans cette position, et j'ai besoin de savoir d'avance quelles seraient, dans ce cas, les instructions de V. M.

Eugène NAPOLÉON.

La division du général Montbrun se réunit à l'armée d'Italie. — Le général Montbrun, détaché de la grande armée avec une division de cavalerie légère, était entré

ans la Hongrie pour seconder les opérations de l'armée l'Italie, dont il avait suivi le mouvement avec la brigade Jacquinot; celle du général Colbert, qui en faisait partie, l'avait précédé dans sa marche et avait manœuvré, depuis le 6 juin, avec les troupes aux ordres de S. A. I. le prince vice-roi.

Le général Montbrun établit, le 10, son quartier général à Papocz; le 2e de chasseurs à Czorna et à Asszonyfa, pour garder la route et le pont de Güns à Papa, un escadron de ce régiment prit poste à Merse, pour observer le cours de la Marczal et garder le pont ; il devait communiquer par sa droite avec la brigade Colbert, se lier par sa gauche aux postes du 1er régiment de chasseurs que le général Montbrun avait établis à Papocz, et pousser une forte reconnaissance sur Papa, jusqu'à ce qu'il eut rencontré les postes ennemis. Le 1er régiment de hussards avait pris position sur la Marczal, jusqu'à son confluent dans la Raab, et avait ordre de la remonter jusqu'à Merse. Le 7e régiment de chasseurs prit poste à Kenyeri, afin de pouvoir se porter au secours du 2e de chasseurs, dans le cas où il serait repoussé par les troupes qui étaient à Papa, et pour soutenir le 1er de chasseurs à Papocz.

L'avant-garde du général Macdonald s'avança, le 11, jusqu'à Veisestriz et y fit 22 prisonniers. Ce général arrêta ses deux divisions à Körmend, d'où il envoya des reconnaissances sur les routes de Güns, Vasvar et Varasdin. Celle qu'il avait poussée sur Varasdin, lui ayant rapporté que l'ennemi avait coupé le pont sur la Raab, il la passa à Raba-Hidveg d'où il vint camper à Baltavar.

Au quartier général à Sarvar, le 10 juin 1809.

Le Général de division, chef d'état-major général, au général Macdonald.

S. A. I. me charge, mon Général, de vous transmettre l'ordre de vous rendre demain, s'il est possible, jusqu'à Baltavar. Vous entrerez de suite en communication avec nous à Janoshaza. Dans le cas où vous

entendriez le canon et où nous serions engagé avec l'ennemi, vous devrez accélérer votre mouvement, et envoyer même d'avance vos dragons avec deux pièces d'artillerie, pour pousser sur l'ennemi et faire une puissante diversion.

CHARPENTIER.

Le prince Jean, après avoir rassemblé son armée à Vasarhely, l'avait mise en marche sur Papa, par la grande route de Vasarhely à Papa.

Passage de la Marczal, le 11 juin. — S. A. I. le prince vice-roi, dans l'intention de la combattre, ordonna aux troupes de son armée, qu'il avait réunies sur la rive gauche de la Marczal, de la passer le 11 au pont de Karako (1).

---

(1) *Le vice-roi d'Italie à l'Empereur.*

Kis-Czell, le 11 juin, minuit et demi.

Sire,

Depuis 3 heures du matin, je suis à cheval, et c'est ce qui m'a empêché d'écrire de toute la journée à V. M.

Ainsi que j'avais eu l'honneur de lui mander, j'avais mis toute l'armée en mouvement sur Janoshaza; mais je l'avais précédée de ma personne, impatient d'avoir des nouvelles de l'ennemi.

A mon arrivée, j'appris que le pont de Karako n'était occupé que par 200 ou 300 hommes d'infanterie, et je distinguais dans la plaine 1200 à 1500 chevaux. Les prisonniers que l'on avait faits de ce côté, comme du côté de Lauriston, annonçaient tous que le prince Jean et son armée étaient partis hier, à 5 heures du soir, de Tuskevar pour Papa. La crainte de le manquer me fit arrêter le mouvement sur Jonashaza et je fis, par ma gauche, porter les deux divisions de Baraguey d'Hilliers sur Kis-Czell.

Le corps de Grenier était déjà trop près de Jonashaza, pour le faire rétrograder; d'ailleurs, il était essentiel de s'emparer du pont de Karako.

Le général Lauriston était maître à ma gauche du pont de Merse, et dès lors, je me trouvais maître des deux seuls débouchés par lesquels il m'était possible de marcher à eux (car la Marczal est environnée de marais et n'est nullement guéable).

J'ordonnai les dispositions pour le passage de vive force. Deux batail-

S. A. I., ayant prévenu le général Grouchy qu'elle ferait attaquer l'ennemi au pont de Karako, par la brigade du général Colbert soutenue par de l'infanterie, lui ordonna de déboucher en même temps de Ukk, et d'atteindre l'ennemi à la sortie des bois qui dominent les villages de Sarosd et de Galsa.

Le général de brigade Guérin d'Etoquigny reçut l'ordre de traverser la Raab, avec la première division de dragons, au gué d'Ikervar et d'opérer sa jonction au pont de Karako, avec la division de chasseurs du général Sahuc.

Le général Baraguey d'Hilliers reçut l'ordre de diriger

---

lons du 23e léger passèrent et s'établirent de l'autre côté du pont, sans presque tirer un coup de fusil. L'ennemi avait quatre pièces d'artillerie qui faisaient feu. J'ai fait passer de suite quatre pièces et la brigade de cavalerie de Colbert. Il y a eu, dans la soirée, une affaire de cavalerie qui fait le plus grand honneur à nos troupes, et particulièrement au 9e régiment de hussards. Il a fait des charges très brillantes sur le double de sa force. Enfin, toute la plaine de Karako a été complètement balayée et nos avant-postes étaient à l'entrée de Tuskevar, où l'ennemi paraissait avoir quelques bataillons d'infanterie.

Vers les 6 h. 1/2 du soir, le général Grouchy qui venait de Baltavar, a fait sa réunion. Il me mande avoir battu l'ennemi, dont il a fait 80 à 100 prisonniers et tué plus de 400. Le général Broc a fait, avec le 9e régiment de chasseurs à cheval, une charge sur un bataillon carré qui a été entièrement sabré.

Nous n'avons pu faire, à Karako, que 50 prisonniers, ce qui fait environ 400 depuis trois jours. Nous avons perdu aujourd'hui 8 à 10 hommes tués et 40 blessés.

Demain, le général Grenier a l'ordre de poursuivre l'ennemi avec ses deux divisions et les six régiments de cavalerie légère. Nous devons déboucher du pont de Merse vers 9 heures, et nous marcherons tous ensemble, et en deux colonnes, sur Papa. Je laisserai deux bataillons et deux pièces d'artillerie au pont de Merse.

Le général Macdonald arrivera demain à Tuskevar. L'officier porteur de la présente donnera de vive voix à V. M. tous les détails qu'elle pourra désirer sur cette journée.

Eugène NAPOLÉON.

la division Pacthod sur Kis-Czell, et la division Severoli sur Janoshaza.

La division badoise, aux ordres du général Lauriston, aide de camp de l'Empereur, laquelle, ainsi que la division du général Montbrun, avait été détachée du IIIe corps de l'armée d'Allemagne pour coopérer aux opérations de l'armée d'Italie, dont elle avait suivi les mouvements depuis son entrée dans la Hongrie, se trouvait, le 10, à Simonyi, d'où elle se rendit, le 11, à Kis-Czell pour y attendre les ordres de S. A. I. le prince vice-roi.

S. A. I. prescrivit au général Montbrun de suivre, avec la brigade Jacquinot, la direction de Soümjen et d'y prendre position.

Toutes les divisions de l'armée se mirent en marche, au point du jour, et se dirigèrent sur les points qui leur avaient été désignés.

S. A. I., informée que le général de brigade Colbert était arrêté au pont de Karako, par une forte colonne d'infanterie autrichienne, prescrivit aussitôt au général Durutte de presser la marche de sa division, et de s'y porter rapidement par Janoshaza, avec une brigade de sa division, pour soutenir le général Colbert et forcer l'ennemi à abandonner le pont. S. A. I., s'étant rendue auprès du général Colbert, reconnut les positions de l'ennemi et ordonna à ce général de faire sonder les gués, pour effectuer le passage de vive force et culbuter l'ennemi. Le général Durutte arrivant alors, avec le 23e léger, S. A. I. lui donna l'ordre d'attaquer les troupes qui défendaient le pont, et de s'emparer du village. Le général Colbert ayant trouvé un gué au-dessus du pont, y fit passer deux escadrons de hussards et obligea l'ennemi à l'évacuer; mais ce dernier ayant détruit le pont, le 23e léger ne put le passer. Les deux escadrons du général Colbert avaient été suivis par deux pièces d'artillerie légère, et, lorsqu'après être entrés

dans le défilé, ils commençaient à déboucher dans la plaine, ils furent vigoureusement chargés par un régiment de cavalerie autrichienne. Ce général (le général Colbert), ayant été rejoint par le reste de sa brigade, manœuvra sur l'ennemi avec tant de succès qu'il l'obligea à prendre la fuite et lui fit plusieurs prisonniers. Dans le même temps, le pont de Karako ayant été rétabli, le 23e léger passa la Marczal, suivit le mouvement du général Colbert et se porta en avant du défilé.

Sur ces entrefaites, la première division de dragons passait la Raab au gué d'Ikervar, et se portait sur Simonyi, pendant que le général Grouchy marchait, avec la division de chasseurs, à la hauteur du général Colbert.

L'ennemi avait pris possession, le 11, avec de l'infanterie, au Nord de Ukk, et tenait Ukk par une forte arrière-garde. Le général Grouchy le débusqua de ses positions, le jeta vers Tuskevar, déboucha de Ukk, en même temps que le général Colbert se portait en avant de Karako, et atteignit les Autrichiens à la sortie des bois de Sarosd et Galsa.

Par une des plus brillantes charges fournies par le 9e régiment de chasseurs à cheval, les hussards de Ott ont été culbutés dans Galsa, rejetés sur leur infanterie qui fut elle-même débusquée du village. Toute l'arrière-garde autrichienne se vit forcée à se reployer, dans le plus grand désordre, sur les masses d'infanterie de l'armée de l'archiduc Jean, qui se trouvaient en avant de Tuskevar.

Cependant, la brigade Colbert avançant vers Karako, le général Grouchy parvint à franchir les marais qui le séparaient d'elle et à se lier avec cette brigade, marchant alors à la hauteur de la division Sahuc qui occupa Torna et Berzseny, en même temps que le général Colbert s'établissait à Karako. L'ennemi, intimidé par les attaques vigoureuses de nos troupes, ne crut pas devoir tenir à Tuskevar et l'évacua à 9 heures du soir.

Le général Montbrun occupa Sömjen, avec la brigade Jacquinot. La 1re division de dragons prit position à Simonyi. Les deux autres divisions du corps du centre bivouaquèrent en avant de Karako.

Les autres divisions de l'armée occupèrent les points qui leur avaient été indiqués.

S. A. I. établit son quartier général à Nemes-Szalok (1).

(*A suivre.*)

Le Journal historique de la campagne de 1809 (*Armée d'Italie*) *par le général Vignolle, chef d'état-major général de cette armée, se termine à l'armistice de Znaïm, le* 12 *juillet* 1809. *Mais, à part quelques opérations de détail exécutées sur les derrières de l'armée, telles que le combat de Klagenfurt, le siège de Gratz, le combat de Karsdorf, etc., on peut considérer, après la bataille de Raab, les opérations de l'armée d'Italie comme se liant d'une façon assez étroite avec celles de la grande armée, concentrée autour de Vienne.*

Le 31 *mai, l'armée d'Italie a fait sa jonction avec la grande armée. A partir du* 16 *juin elle opère comme aile droite de cette armée, recevant directement les ordres et les instructions de l'Empereur. Aussi, les opérations de cette armée trouveront elles, après la bataille de Raab, une place mieux indiquée dans l'étude sur la « campagne de* 1809 *en Allemagne et en Autriche » que publie actuellement la Section historique de l'état-major de l'armée* (1).

C.

---

(1) Tous les renseignements importants, contenus dans l'*Historique du général Vignolle*, relatifs à cette période des opérations, seront utilisés dans cet ouvrage.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

REVUE DES REVUES.

I. — REVUES FRANÇAISES.

Journal des Sciences militaires. Novembre 1901. — Le plan de combat. Étude de stratégie (*fin*), par M. le général LEWAL. — Le grand Frédéric (*suite*), par M. le colonel BOURDEAU. — Une brigade allemande d'infanterie au combat (Borny, Noisseville, Villers-Bretonneux, Saint-Quentin) (*suite*), par M. le capitaine GRANGE. — Les Vosges (1674-1814-1870) (*fin*), par M. le capitaine RICHARD.

Le Spectateur militaire. 1er et 15 novembre 1901. — C. DE RÉNEMONT. Campagne de 1809 (*suite*). — Dr A. CORRE. L'ancien corps de la marine (*suite*). — G CLÉMENT. Campagne de 1813 (*suite*).

Revue militaire universelle. 1er novembre 1901. — G. CLÉMENT. Historique de l'artillerie (*suite*). — Capitaine Paul PINEAU. Le général Dugommier (*suite*).

Revue d'infanterie. 15 novembre 1901. — Colonel BELHOMME. Histoire de l'infanterie en France (*suite*).

Carnet de la Sabretache. 30 novembre 1901. — Exposition militaire rétrospective (*suite*) : Le maréchal de Berwick, par M. le lieutenant-colonel ROUSSET. — Nos drapeaux et étendards, contribution à l'histoire du drapeau sous le règne de Napoléon Ier (1811-1814), par M. O. HOLLANDER. — Le général de Vaubois à Malte, par M. le capitaine DESCAVES. — Campagne et captivité de Russie (1812-1813), extraits des mémoires inédits du général-major H.-P. EVERTS, traduits par M. E. JORDENS.

Revue maritime. Novembre 1901. — Le lieutenant général des armées navales comte d'Orvilliers et son chef d'état-major, le capitaine de vaisseau chevalier du Pavillon, pendant les campagnes de 1778 et 1779 (*fin*), par MAGNON-PUJO, capitaine de vaisseau de réserve. — Chronique de Lorient (*suite*), par LALLEMAND, capitaine de frégate.

Revue de Paris. 1er novembre 1901. — Pierre LEHAUTCOURT. Le commandement en 1870.
15 novembre. — Ernest LAVISSE. Comment travaillait Colbert.

Nouvelle Revue. 15 novembre 1901. — Capitaine GILBERT. La guerre sud-africaine.

Revue Bleue. 16 novembre 1901. — La charge de Sedan, par le colonel PATRY.

La Revue hebdomadaire. 2 novembre 1901. — Germain BAPST. Le maréchal Canrobert, aide de camp de Napoléon III (*suite*).

Le Correspondant. 25 novembre 1901. — Le monument de Turenne à Sasbach, par le général BOURELLY. — Un épisode historique. Le sauvetage des diamants de la couronne hors de France en 1815, par le baron André DE MARICOURT.

La Révolution française. 14 novembre 1901. — Anacharsis Clootz, conventionnel, par H. BAULIG. — Une lettre de Napoléon Bonaparte en 1793.

Le Carnet historique et littéraire. Novembre 1901. — Baron G. DE CONTENSON. Talma et sa famille militaire. — Général comte DE LORENCEZ. Etat raisonné de mes services. (Publication de M. le baron P. DE BOURGOING.) — Comte A. DE DIESBACH. Aventures d'un soldat (*suite*).

Revue napoléonienne. Octobre-novembre 1901. — G. SFORZA. Letitia e Paolina ai Bagni di Lucca (1804). — Henry HOUSSAYE. Zenowicz à Waterloo (18 juin 1815). Lettre du maréchal Soult au prince Berthier. — Auguste FRANCHETTI. Murat en Piémont (1796).

Revue d'histoire moderne et contemporaine. — Georges YVER. La petite Vendée du Sancerrois. — Edouard DRIAULT. L'histoire de la politique extérieure de Napoléon Ier. Etat des travaux et questions à traiter.

Nouvelle Revue rétrospective. 10 novembre 1901. — Documents relatifs à Mirabeau. Lettres du perruquier Bourrier à Pierre Manuel (1793) : Souvenirs de Legrain, valet de chambre de Mirabeau, communiqués par M. Gabriel LUCAS DE MONTIGNY. — Douze ans de campagnes. Lettres du vicomte Louis de Villiers à M. Aubron (*suite*), communication de M. le vicomte DE GROUCHY. — Lettres du prince de Talleyrand et de la duchesse de Dino à Mme Adélaïde (*suite*), communication de M. Frédéric MASSON.

II. — REVUES ÉTRANGÈRES.

Militär-Wochenblatt. November 1901. — Nos 99, 100, 101. Aufzeichnungen aus dem Russischen Feldzuge des Jahres 1812. — N° 104. General von Schlichting über Moltke. — Nochmals Moltke und Benedek. — N° 105. Ernst Eduard von Krause.

Allgemeine Militär-Zeitung. — N° 44-48. Die deutsche Armee vor 100 Jahren. — Welche Truppentheile Napoleon's fochten bei Aspern, von Dr. ZELLA.

Journal of the Royal United Service Institution. 15th. November 1901. — The Transvaal war : its lessons in regard to militarism and army reorganisation, by M. Jean de BLOCH.

Revue militaire suisse. Novembre 1901. — Le bataillon neuchâtelois des tirailleurs de la garde, de 1814 à 1848 (*suite*), par le lieutenant VODOZ.

Deutsche Rundschau. November 1901. — Die Bayreuther Schwester Friedrich's des Grossen, von Richard FESTER. — Aus der Zeit Friedrich Wilhelm's IV. Briefwechsel des Generals Gustav von Below, herausgegeben von Prof. Dr. Georg von BELOW. — Eine neue Geschichte des siebenjährigen Krieges, von Paul BAILLEU.

Preussische Jahrbücher. — Hans DELBRUCK. Kaiserin Friedrich. — Dr. Paul MOHR. Frankreichs Koloniale Zollpolitik.

REVUE DES LIVRES.

LIVRES FRANÇAIS.

Publié sous la direction de la Section historique de l'Etat-Major de l'armée. — **La Bataille de Jemappes**, par C. DE LA JONQUIÈRE, capitaine d'artillerie breveté à la Section historique de l'Etat-Major de l'armée. — Un volume in-8° avec 3 cartes. Paris, Chapelot, 1902.

Dans cette étude, dont les lecteurs de la *Revue d'Histoire* ont eu la primeur, l'auteur s'est proposé de montrer comment a été conçue, préparée et exécutée la manœuvre dont la bataille de Jemappes a été le couronnement. Envisageant la situation de nos armées au lendemain de Valmy, il a mis en lumière les considérations stratégiques et politiques qui avaient déterminé Dumouriez à porter dans les Pays-Bas l'effort principal de l'offensive française. Cette résolution, sanctionnée par le Conseil exécutif provisoire, donna lieu à des mouvements de troupes, à des préparatifs que les circonstances générales rendirent assez longs et difficiles : il y avait beaucoup à faire pour que l'armée fût mise en état de passer de la défensive à l'offensive et d'entreprendre une campagne d'invasion. Les opérations projetées furent encore contrariées par l'attitude de La Bourdonnaye, commandant en chef l'armée du Nord, qui, subordonné à Dumouriez, n'en persistait pas moins à vouloir orienter, d'après ses vues personnelles, les opérations qui lui étaient confiées. Les armées françaises disposaient, heureusement, d'une grande supériorité numérique et leur tâche fut, dans une large mesure, facilitée par la faute des Autrichiens qui maintinrent leurs forces disséminées sur un front beaucoup trop considérable.

Après avoir précisé et expliqué les opérations préliminaires des deux armées, le capitaine de la Jonquière a étudié, de la façon la plus détaillée, la bataille même de Jemappes. Les Autrichiens s'étaient retranchés, en avant de Mons, sur une position dont la force naturelle était encore augmentée par des travaux importants ; mais ils se bornèrent à une défense passive sans chercher, par un habile jeu des réserves, à profiter des défaillances qui pouvaient se produire dans les attaques françaises. Ces attaques furent conduites et exécutées avec une énergie très remarquable, de la part des chefs et des soldats. On a pu reprocher à Dumouriez de n'avoir pas suffisamment cherché à faciliter cette tâche offensive, au moyen de manœuvres contre les flancs de l'ennemi. Du moins, il fit précéder l'action de l'infanterie d'une violente préparation d'artillerie, où chaque pièce consomma environ 200 coups ; préparation

qui, tout en restant incomplète, ébranla cependant la défense d'une façon appréciable. L'infanterie put alors exécuter son attaque à l'arme blanche, presque sans tirer un coup de fusil : « Ce fut, dit l'auteur, une véritable poussée en avant, dont les principaux éléments de succès furent l'énergique impulsion des chefs, l'enthousiasme des troupes, le courage et l'émulation qui animaient toute l'armée ».

La victoire de Jemappes eut pour conséquence l'occupation des Pays-Bas, réalisée en moins de trois semaines. Le capitaine de la Jonquière s'est contenté d'indiquer, à grands traits, les résultats de la victoire jusqu'au moment où, les Autrichiens ayant évacué ces provinces, l'armée française dut renoncer à les poursuivre et prendre ses quartiers d'hiver. Il montre que les conséquences morales furent supérieures encore aux conséquences matérielles; il rappelle l'impression extraordinaire produite dans toute l'Europe par la journée de Jemappes, qui marque vraiment l'avènement d'un nouveau système de guerre, nouveau surtout par l'esprit qui devait l'animer. Il fait remarquer que la campagne de Belgique a précisément permis de marcher dans cette voie encore inexplorée; car « elle a fourni à l'armée nouvelle l'occasion de donner la mesure, inconnue jusqu'alors, de sa puissance offensive ».

Publié sous la direction de la Section historique de l'État-Major de l'armée. — **Campagne de 1793 en Alsace et dans le Palatinat**, par J. Colin, capitaine d'artillerie breveté à la Section historique de l'État-Major de l'armée. — Paris, Chapelot, 1902.

Le premier objet de cette étude est de suivre Hoche dans sa célèbre campagne de 1793 : mais, pour apprécier son caractère, son influence sur la troupe, il fallait montrer ce qu'avaient été avant lui les armées du Rhin et de la Moselle, et faire connaître les ennemis qu'il allait combattre. Tel est le sujet de ce premier volume. Les événements militaires dont il traite, pour n'avoir pas eu de conséquences graves, n'en sont pas moins importants, et par le nombre d'hommes qui ont pris part aux combats, et par les éléments qu'ils fournissent pour étudier la tactique de l'armée révolutionnaire.

Celle-ci a hérité des qualités et défauts de l'armée royale. Le travail considérable accompli de 1765 à 1791 par une élite d'officiers porte alors ses fruits : l'excellent règlement de 1791, dû aux efforts de Guibert, nous vaut les troupes les plus manœuvrières que nous avons eues jusque là ; mais la monarchie n'avait pas su créer d'écoles militaires pour l'infanterie et la cavalerie, de sorte qu'à l'exception de quelques officiers du génie et de l'artillerie, les cadres qu'elle a légués à la République sont dépourvus d'instruction tactique, incapables de faire face à une situation tant soit peu délicate. L'émigration a enlevé les meilleurs, et ceux qui restent n'ont pas même une instruction générale suffisante. Vieillis au service, ayant passé par tous les grades, ils arrivent à celui de lieutenant-colonel ou de général sans être capables de commander ailleurs que dans une cour de caserne. Aussi l'ardeur des représentants est-elle impuissante pour entraîner l'armée à la victoire : les mauvaises dispositions tactiques des généraux font échouer l'offensive dès les premiers pas. Ce n'est pas qu'ils ignorent l'avantage d'attaquer en masse, mais quand ils appliquent ce principe, c'est à la lettre, et pour offrir à l'ennemi une véritable masse de chair à canon (Pirmasens, 14 septembre). Encore, sur les 90,000 hommes que leurs armées ont en première ligne, ne parviennent-ils jamais à en réunir plus de 15,000

pour une même action. Ils ne savent pas faire la part des périls secondaires, ne les appréciant pas à leur juste valeur. Ils craignent de découvrir Sarrelouis pour attaquer Pirmasens, de découvrir Strasbourg pour défendre les Vosges. Aussi les deux armées forment-elles toujours un cordon, égrené de Thionville à Lauterbourg et de Lauterbourg à Besançon. Il faudra l'intervention de Carnot, officier du génie et membre du Comité de Salut public, pour décider une attaque générale sur Wœrth et Wissembourg.

Un point essentiel à élucider est celui de la tactique élémentaire des troupes républicaines. Ont-elles, comme on l'a prétendu, abandonné définitivement la tactique linéaire recommandée par Guibert pour adopter l'ordre profond ? On les a vues, à Jemappes, attaquer de préférence en colonnes de bataillon ; mais, vers la fin de la bataille, le feu de l'ennemi les a obligées à se déployer. Il semble qu'en 1793, elles soient revenues à l'ordre mince. Dans tous les combats, Limbach, Pirmasens, Jockrim, Bergzabern, Bliescastel, Saverne, Kaiserslautern, Wœrth, Geisberg, etc., l'infanterie est en ligne déployée ; l'ordre de bataille est prolongé par une troupe de tirailleurs prélevés sur les divers bataillons (de 30 à 100 par bataillon) pour une mission spéciale.

Pendant les mois de septembre et d'octobre, l'enthousiasme a disparu dans les deux armées. Les troupes se battent mollement ; la faiblesse de leurs pertes dans chaque action en est la preuve. L'armée du Rhin, qui a 50,000 hommes en ligne, n'en perd pas 200 après six jours de combats *acharnés*. Elle évacue les lignes de la Moder et de la Zorn sans les défendre, comme l'armée de la Moselle abandonne Hornbach et Bliescastel. L'inertie des généraux, le bivouac prolongé sur les mêmes positions en sont les principales causes ; elles ont engendré le découragement et l'indiscipline. Il faudra l'énergique intervention, le bon sens de Saint-Just pour ressusciter la discipline et l'esprit offensif.

Ses prédécesseurs ont essayé, pour renforcer l'armée et lui donner les moyens de vaincre, de porter en première ligne les bataillons de la levée en masse, les « agricoles » ; mais ces malheureux, sans armes, sans équipement, exposés à toutes les intempéries, ont disparu presque aussitôt.

Dans de pareilles conditions, c'est par un véritable miracle que nos armées n'ont pas été balayées, dispersées par Brunswick et Wurmser. Si les Autrichiens ne se montrent pas très supérieurs à nous, les Prussiens sont encore tels que les a formés le grand Frédéric, et ils prouvent chaque jour, à Limbach, à Ketterich, à Pirmasens, que la victoire leur serait facile. Mais ils ne veulent pas vaincre ! Le roi de Prusse refuse de sacrifier la France aux appétits de l'Empereur, et l'armée prussienne apporte plus d'entraves que de secours aux opérations de Wurmser.

Le second volume, reprenant les armées du Rhin et de la Moselle au dernier degré de découragement, les montrera régénérées par Hoche et Saint-Just, et, après l'échec de Kaiserslautern, obtenant enfin la victoire, grâce aux instructions de Carnot et à l'immobilité des Prussiens.

NOTA. — L'abondance des matières oblige à remettre au mois prochain les autres comptes rendus bibliographiques, et notamment celui du tome V de la *Correspondance de de Moltke*.

TABLE ANALYTIQUE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME

DE LA

REVUE D'HISTOIRE

Rédigée à l'État-Major de l'Armée (Section historique)

(NUMÉROS 7 A 12)

Pages.

La bataille de Jemappes..... 1, 241, 945
La campagne de 1793 en Alsace et dans le Palatinat.. 302, 465, 705, 1009
La campagne de 1794 à l'armée du Nord..... 1169
Etudes sur la campagne de 1799..... 52, 384
La campagne maritime de 1805..... 422, 556, 1059, 1290
Historique de la campagne de 1809 (Armée d'Italie)..... 1366
La guerre de 1870-1871 :
La journée du 4 août en Alsace..... 91
La journée du 4 août en Lorraine..... 576
La journée du 5 août en Lorraine..... 805
La journée du 5 août en Alsace..... 1094
Bulletin bibliographique..... 233, 453, 931, 1160, 1399

CARTES ET CROQUIS HORS TEXTE.

Bataille de Jemappes :
Opérations entre Valenciennes et Mons en novembre 1792.
Plan de Jemappes.

Campagne de 1793 en Alsace :
Tentatives de passage du Rhin à Niffer (septembre 1793).
Carte de France de Cassini (feuille de Strasbourg).

Etudes sur la campagne de 1799 :
Carte montrant la division politique de l'Europe centrale et l'emplacement schématique des troupes à la date du 15 octobre 1798. (Echelle approximative : 1/12,000,000e).
Territoire grison et vallées avoisinantes.
Position de Zollbrück.

Guerre de 1870-1871 :
Opérations militaires en Alsace (août 1870). (Echelle 1/50,000e.)

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Ce, 2, rue Christine.

Bauer

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE

à l'État-Major de l'Armée

(SECTION HISTORIQUE)

---

no. 12

IIIe ANNÉE

QUATRIÈME VOLUME

N° 12 Décembre 1901

PARIS

R. CHAPELOT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

SUCCESSEURS DE L. BAUDOIN

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1901

SOMMAIRE

La Campagne de 1794 à l'Armée du Nord (*à suivre*). . . . 11

La Campagne maritime de 1805 (*fin*)..... 12

Historique de la Campagne de 1809 [Armée d'Italie] (*à suivre*) 13

Bulletin bibliographique.

Table analytique des matières contenues dans le quatrième volume de la **Revue d'Histoire** (nos 7 à 12).